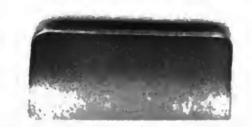
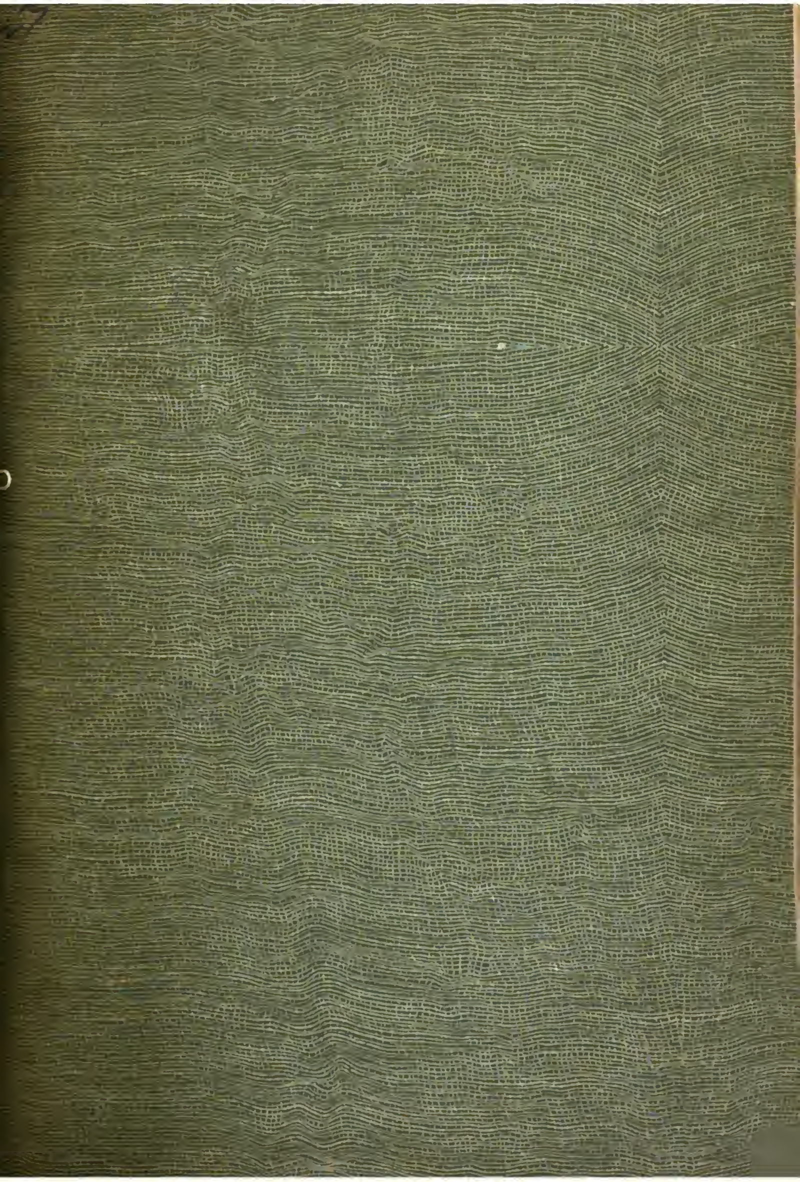
KULTUR- UND LITTERATURGESCHICHTE DER FRANZÖSISCHEN SCHWEIZ UND...

Hermann Semmig




Dei
Sub Numine
Viget





Kultur-

und

Litteraturgeschichte

der

Französischen Schweiz und Savoyens.

In ihrer selbstständigen Entwicklung

zum

ersten Male dargestellt

von

Dr. Herman Semmig,

Ancien professeur agrégé de l'Université de France au Lycée d'Orléans

fr. Oberlehrer an der h. Schule für Mädchen in Leipzig.



Zürich, 1882.

Trüb'sche Buchhandlung (Th. Schröter).

Den

Familien und Schulen

ganz besonders gewidmet

vom Verfasser.

Lange Jahre hindurch haben deutsche Familien die Erziehung ihrer Kinder Lehrern oder Lehrerinnen aus der romanischen Schweiz anvertraut. Im Vollgefühle seiner nationalen Kraft und Bildung hat jetzt das deutsche Volk erkannt, dass Deutsche nur von Deutschen vollkommen erzogen werden können; doch beruft es noch gern und mit Vorliebe zum Unterricht in der französischen Sprache die Söhne und Töchter dieses Landes, das viele Jahrhunderte hindurch auch staatlich mit dem deutschen Reiche zusammenhing. Nach beiden Seiten hin, der der Erziehung wie der des Unterrichts, soll dieses Buch, ausser seinem litterargeschichtlichen Zweck für das gebildete Publikum überhaupt, die Aufgabe übernehmen, die man früher den Personen stellte; es ist eine lebendige Stimme aus der romanischen Schweiz.

Die zahlreichen Auszüge aus den Werken der einheimischen Schriftsteller sind so gewählt, dass Jeder daraus die moderne französische Sprache vollkommen verstehen und beherrschen lernt. Aber eben so gewissenhaft sucht dies Buch die Aufgabe zu erfüllen, die Erziehung der Jugend zu vollenden. Die ganze Litteratur der protestantischen romanischen Schweiz ist auf dem religiösen Boden der Reformation erwachsen und von religiösem Geiste durchdrungen; diesen Geist bekunden alle Stellen, die aus den Schriftstellern dieses Landes mitgetheilt werden, voran die der Jugend gewidmeten Gedichte, die zu edler Bildung des Charakters ermahnen und sittliche Lehren für das Leben ertheilen. Zweitens wird durch diese Litteratur wie durch die ganze Geschichte dieses Volkes treue aufopfernde Vaterlandsliebe gelehrt und genährt. Drittens belebt und pflegt sie den Sinn für die Naturschönheit, diese Quelle der reinsten Freuden; aber die poetische Verherrlichung der Natur geht nie in verschwimmendem Pantheismus auf, auch sie beseelt der religiöse Sinn, durch den Genf so gross geworden ist und der durch das geschichtliche und gesellschaftliche Leben Neuchâtels und Lausannes pulsirt. Es geht durch die Poesie der romanischen Schweiz derselbe ideale fromme Sinn, mit welchem Klopstock die landschaftliche Perle der deutschen Schweiz, den Zürchersee, besang,

welchem die Freude „die Schwester der Menschlichkeit, ihrer Unschuld Gespielin“, ist und welchem schöner als alle Pracht der Natur ein froh Gesicht dünkt, das den grossen Gedanken der Schöpfung noch einmal denkt.

Und sollte endlich das Studium der Denker und Dichter, die dieses Buch vorführt, den einen oder anderen der jugendlichen Studirenden zur Nacheiferung begeistern, so erwäge er wohl, welch ernstes heiliges Amt dem Dichter und Denker anvertraut ist und dass, wie die Dichterin von „la Souveraineté du génie“ sagt, der Lorbeerkranz auf würdigem Haupte oft zur Dornenkrone des Märtyrers wird; er erwäge wohl, was der idealste deutsche Dichter, Friedrich Schiller, den Künstlern zuruft: „Der Menschheit Würde ist in eure Hand gegeben, bewahret sie! Sie sinkt mit euch! Mit euch wird sie sich heben!“

Herman Semmig.

Sois honnête homme!

Sois honnête homme, enfant! A ta mère qui pleure
Rends le bonheur un jour.
Que son espoir en toi ne soit jamais un leurre[1]),
Jamais! Du dévouement, devance plutôt l'heure...
N'es-tu pas de son coeur l'ardent et seul amour?

Hais le mensonge, enfant. La parole sincère
S'attache les coeurs droits.
Quand le mal tient le monde dans sa terrible serre,
Et quand l'hypocrisie étend son vaste ulcère,
Soutiens la vérité, même devant les rois.

Sois probe, sois loyal, ta mère t'en conjure.
Si d'autres, pour de l'or
Défiant toute loi, de souillure en souillure
Vont rouler dans la fange . . . oh! que ton âme pure,
D'héroïques vertus compose son trésor!

Quand viendront tes vingt ans, si l'ivresse bénie
Que l'amour met au coeur,
Allume en ton cerveau la flamme du génie,
Prête-lui des couleurs, des sons, une harmonie . . .
Aime, lutte, et du mal tu resteras vainqueur.

Sois honnête homme, enfant! Que jamais une femme
Ne rougisse à ton nom.
Tromper un coeur croyant, oh! ce serait infâme!
Va! ta mère en mourrait, si jamais quelque drame
De Lovelace un jour te donnait le renom.

---

[1]) Leurre. En poésie on emploie ce mot dans les sens d'espérance trompée, parce qu'il a l'avantage d'être court.

A nul code mondain, cher enfant, ne te plie.
Sache que le bonheur
Des voluptés rejette et l'écume et la lie;
On ne le trouve point où règne la folie . . .
Il ne peut s'écarter du sentier de l'honneur.

Enfant! encore un mot. Si l'ambition couve
Dans ton coeur ingénu,
Admirateur du bien, du beau, que Dieu te trouve
Parmi les défenseurs de tout ce qu'il approuve,
Alors qu'au premier rang tu seras parvenu.

Jeanne Mussard (de Genève).

A ma chère élève Henriette G.

Mon enfant, aujourd'hui vous entrez dans la vie,
Permettez un instant à votre vieille amie
De vous montrer un peu la route du devoir
Dans ce bel avenir qu'on vous fait entrevoir.
Oh! n'oubliez jamais cette heure solennelle
Où votre âme à son Dieu doit retourner fidèle,
Témoigner de vos faits, vos gestes, vos soupirs,
Vos mots ou vos pensers, vos lointains souvenirs.

Croyez-moi, mon enfant, apprenez de bonne heure
Que le temps, ce trésor qu'on prodigue et qu'on pleure,
Ne nous fut accordé que pour servir toujours
A terrasser le mal. Et si de très-longs jours
Par Dieu sont consacrés au cours de votre vie,
Par de beaux sentiments il faut l'avoir emplie.
Que chaque heure, en fuyant, porte dans le passé
Un devoir accompli, quelque tort effacé.

Ma fille, vos parents, par la haute sagesse
Du Dieu qui vous aima guident votre jeunesse;
Chacun à vous chérir se sent bien disposé,
J'y vois un grand devoir qui vous est imposé.
Vos parents vieilliront, alors vous serez l'ange
Assis à leur foyer. Un bonheur sans mélange,
Celui que donne au coeur l'amour pur, filial,
En vous resplendira comme un divin fanal.

Vous donnerez vos soins, votre temps, votre vie
A ceux que vous aimez et qui vous ont chérie,
Tout enfant, au berceau, quand vos membres tremblants
Demandaient un appui pour vos pas chancelants;
Vous faisant leur bâton aux jours de la vieillesse,
Répandant votre coeur en pieuse tendresse,
Vous saurez embellir par de touchants égards
Un temps où le passé charme seul les regards.

Ne croyez pas, enfant, à cette belle image
Que du monde on vous fait. C'est un brillant mirage
Qui promet et séduit sans rien laisser au coeur,
Qu'un long vide creusé par un espoir trompeur.
Fuyez les tourbillons d'une joie insensée
Qui flétriraient votre âme. Et que votre pensée
Sur l'aile de la foi monte à votre Sauveur
Pour ne chercher qu'au ciel les rayons du bonheur.

Évitez avec soin ces femmes dangereuses
Parlant frivolités, choses pernicieuses,
Qui vous reprocheront de vivre sans jouir,
De manquer le présent pour un vague avenir.
Leur sourire dira que votre sainte mère
Dans ses pieux avis se montre trop sévère,
Qu'il faut les mépriser! . . . Oh! ne les croyez pas!
Ma fille, échappez-vous de leurs perfides bras!

Adieu donc, mon enfant; j'ai la douce espérance
Qu'aidée au bien toujours par cette Providence
Qui protége le faible en lui donnant la foi,
Vous saurez vous courber sous sa divine loi.
De Jésus sur la croix, vous avez les promesses
Pour la vie à venir si féconde en richesses
D'esprit, de charité, de pardon et d'amour,
Dont les pleurs sont bannis, où cent ans sont un jour.

Jeanne Mussard (de Genève).

Conseils prudents
à un jeune ami.

Que du plus vieux de tes amis,
Qui ne fut pas toujours un sage,
L'expérience et les avis
Servent du moins à ton usage.

Ne crois pas qu'on puisse en courant
Mener à bien la moindre affaire,
N'en traite aucune à la légère,
Voir en gros n'est pas voir en grand[1]).

Rien de bon n'est fait aisément;
Il faut travailler en ce monde;
A ce prix la terre est féconde,
Le bien n'y vient pas en dormant.

Trop parler nuit. Cruellement
On est puni d'une imprudence.
D'avoir trop gardé le silence
On se repent plus rarement.

Pour tes amis sois indulgent,
Surtout pas trop sur le qui-vive![2])
Et que jamais il ne t'arrive
De les tromper, même en jouant.

Sois simple et bref en écrivant,
Sois clair et vrai dans ton langage
Ce qui n'est pas clair, dit un sage,
N'est pas bien vrai, le plus souvent.

Conclusion.

Pour les défauts d'autres, support[3]),
Et sévérité pour les nôtres;
C'est ainsi qu'on arrive au port,
Content de soi-même et des autres.

César d'Ivernois (de Neuchâtel).

---

[1]) Ein flüchtiger Ueberblick ist keine Einsicht in das Wesen der Sache.

[2]) Etre sur le qui-vive, se dit d'un homme inquiet et craintif, et d'un homme ombrageux et pointilleux (Bescherelle).

[3]) Support = aide, appui, soutien, protection: c'est-à-dire: En venant en aide aux autres, quand ils faillent, et en étant sévère pour soi-même. Dans ces deux vers le verbe reste sous-entendu.

Maximes et Conseils.

Mon ami, dans tes jeunes ans,
Il faut honorer la vieillesse,
Mais sans imiter sa paresse:
Elle est permise aux cheveux blancs.

Travaille, alors qu'il en est temps:
Et n'attends pas la décadence.
La vie, hélas! a double enfance,
Mais elle n'a pas deux printemps.

César d'Ivernois.

La souveraineté du génie.

Dieu, pour guider la foule à travers mille erreurs,
Choisit des fronts pensifs, les voue à l'insomnie,
Et, répandant sur eux cette flamme bénie
Qui fait les inspirés et les grands éclaireurs,
Les sacre souverains par le droit du génie.

Puis, lancés en avant, ils doivent, ces élus,
Frayer au genre humain quelque route nouvelle.
De leurs pieds déchirés le sang parfois ruisselle . . .
Qu'importe . . .? Du repos ces martyrs sont exclus:
Ils vont, ils vont toujours où le sort les appelle.

Savent-ils, ces grands coeurs, quelle est leur mission?
L'ombre étend devant eux un espace incolore;
Mais l'esprit créateur les étreint, les dévore,
Et contraints de céder à l'inspiration,
Ils suivent, sans la voir, leur route obscure encore.

Si vous fûtes choisi, frère, dès le berceau
Pour émouvoir la foule, apprenez, o poète!
Que le génie attire et dompte la tempête,
Et qu'il faut du malheur porter au front le sceau
Pour être des souffrants le guide et l'interprète.

Jeanne Mussard (de Genève).

Inhalt.

2. *Litterarisches.*

3. *Beschreibendes.*

4. *Unterhaltendes.*

5. *Didaktisches.*

Poesie.

1. *Lyrisches.*

2. *Episches.*

3. *Dramatisches.*

4. *Beschreibendes.*

5. *Satirisches.*

6. *Kleinigkeiten.*

Vorwort.

Dieses Buch ist bestimmt, eine Lücke auszufüllen, die bisher von allen Litteraturhistorikern und Lehrern übersehen worden ist. Wer hat jemals ernstlich erwogen, dass in der sogenannten französischen Schweiz aus einer eigenen selbständigen Civilisation auf einem selbständigen geschichtlichen Boden seit dem sechzehnten Jahrhundert auch eine eigene Litteratur hervorgegangen ist? Eine Litteratur, deren Einwirkung auf die französische weit grösser gewesen ist als umgekehrt! Wie Viele haben auch nur darüber nachgedacht, wie denn eigentlich die französische Sprache in ein Land gekommen ist, das politisch von Frankreich ganz unabhängig gewesen ist! Selbst gebildete Franzosen, die der Verfasser darüber befrug, wurden von der Frage überrascht; sie zeigten dieselbe geographische Unwissenheit, die jene französische Beamtenfrau verrieth, welche, als sie nach der Annexion Savoyens 1860 nach Chambéry kam, im Gasthof de l'Alliance im Faubourg Maché ganz verwundert ausrief: „Mais, mon Dieu! on parle donc français ici!“ Was die wenigen französischen Gelehrten, die sich überhaupt darum bekümmerten, davon gewusst haben, ist nie in die Oeffentlichkeit gedrungen; bei Manchem wollte vielleicht nationale Eigenliebe es nicht zur Geltung kommen lassen, dass hinter dem Jura auch Leute wohnen, dass man in französischer Sprache Grosses und Schönes schreiben kann, ohne Franzose zu sein. Bisher galt Frankreich, das um Paris concentrirte Frankreich, für den einzigen Herd und die ausschliessliche Pflegestätte französischer Sprache und Litteratur, während es doch nur ein, wenn auch der quantitativ grösste, Theil des französischen Sprach- und Schriftthums ist. Nur in schweizer und deutschen Blättern für romanische Sprache und Litteratur ist das sprachliche Problem besprochen worden, aber das Ergebniss der Forschungen ist Eigenthum der gelehrten Kreise geblieben, in der grossen gebildeten Welt hat noch nichts davon verlautet.

Es gilt das Vorurtheil Frankreichs zu beseitigen, es gilt einen Act der Gerechtigkeit gegen einen Volksstamm auszuüben, der uns in ethnographischer Beziehung weit mehr verwandt ist (denn burgundisches, also auch germanisches Blut rollt zu gutem Theil in den Adern der Umwohner des Genfer Sees, während der Frankenstamm sich nur im Norden Frank-

reichs mit den Einwohnern vermischt hat), mit dem uns auch ein religiöses Band näher verknüpft (denn Genf und Zürich sind die Schwestern Wittenbergs) und dessen Dichter oft weit mehr deutsch als französisch empfinden Von protestantisch-religiösem Geiste sind die Poesieen der Genfer Dichterin Jeanne Mussard, der Waadtländer J. Olivier, Fr. Chavannes u. s. w. durchdrungen, und den waadtländischen Dichter Richard aus Orbe nannte noch kürzlich ein Gelehrter aus der romanischen Schweiz in einem Briefe an den Verfasser „ce mâle poète suisse avec certaine fibre germanique, ce noble et fort esprit de race bourgonde". Es gilt endlich festzustellen, dass Franz von Sales, Joseph und Xavier de Maistre, um nur die bekanntesten Schriftsteller aus dem katholischen Savoyen zu nennen, keine Franzosen sind, sondern sich in ihrem heimischen Alpenlande unabhängig von Frankreich entwickelt haben; dass J. J. Rousseau, Frau von Staël und Benjamin Constant, obgleich sie von Paris als „französische" Schriftsteller in die Litteraturgeschichte eingetragen worden sind, keine Franzosen sind, sondern Kinder der protestantischen romanischen Schweiz, die aus ihrer heimischen eigenartigen Erziehung und Gesittung ihre Bildung geschöpft haben, dass nur aus ihrem Gegensatze zu Frankreich ihr Einfluss auf Frankreich hervorgegangen ist.

Es wird nun zuerst die Entstehung der französischen Sprache und ihr Eindringen in das Alpenland erörtert, sodann ein vergleichender Ueberblick über die französische Litteratur und die der romanischen Schweiz geworfen. La Suisse romande: Dies ist der Name, den sie trägt. Nur um bei dem allgemeinen Vorurtheil schnell verstanden zu werden, ist auf dem Titel der Name „französische Schweiz" beibehalten worden, der blos auf der Gemeinschaft der Sprache beruht, nicht aber auf anderweitige Abhängigkeit von Frankreich schliessen lassen darf.

Der Kern des Buches selbst ist nach den verschiedenen Cantonen eingetheilt, ohne darum die historische Folge zu vernachlässigen. Mit der Einführung der Reformation in Genf tritt die Unabhängigkeit der romanischen Schweiz und ihr Gegensatz zu Frankreich zuerst am schärfsten hervor, Genf selbst aber musste sich sein staatliches Dasein erst im Kampfe gegen Savoyen erringen, deshalb beginnt die Darstellung mit Savoyen und Genf. Die eigentliche Wiege der Reformation in der romanischen Schweiz war aber Neuchâtel, dieser Canton hat als früheres Fürstenthum auch sonst lange Zeit mit Deutschland in Berührung gestanden, und noch jüngst war die Erziehung des deutschen Kronprinzen einem Neuchâteller Gelehrten, Professor Godet, übertragen worden; dieser Canton verdiente daher eine längere Besprechung. Freiburg dagegen ist der Mittelpunkt der katholischen Reaction und am meisten befreundet mit Frankreich, mit dem sich noch vor Kurzem der Freiburger Tissot als Pamphletist gegen Deutschland verbündet hat. Erst nach dem Siege der Reformation reift auch das Waadtland, das in Gefahr war in

Savoyen unterzugehen, einer hohen selbständigen Bildung entgegen; doch verdiente auch seine mittelalterliche Vergangenheit einen Rückblick. Greyerz ist das Asyl der eingebornen romanischen Volkssprache. Wallis ist seitab von der modernen Bewegung geblieben, nur sein grosser Staatsmann, der Cardinal Scheiner, dessen Streitgenosse im Anfange Zwingli war, ragt noch immer gewaltig aus dem sechzehnten Jahrhundert herüber. Nach Genf zurückgekehrt, entwirft das Buch eine Charakteristik dieses in der gesammten Culturgeschichte so hervorragenden Cantons und schliesst dann mit einer Betrachtung der Gegenwart. In Folge der abweichenden geschichtlichen Entwicklung der einzelnen Cantone musste auch die Litteraturgeschichte nach den Cantonen eingetheilt werden; aber die Fäden der Geschichte, die die romanische Schweiz mit der deutschen verbinden, laufen in Freiburg zusammen; die allgemeine Geschichte der Schweiz ist daher bei diesem Cantone entwickelt worden.

Das Buch richtet sich an alle Gebildeten. Zahlreiche Wanderer aus Deutschland durchreisen alljährlich das schöne Alpenland oder verbringen einen Sommer am Gestade des Genfer Sees; Viele, namentlich Lehrer, besuchen die romanische Schweiz, um sich in der französischen Sprache auszubilden. Ihnen allen wird ein geschichtlich-litterarischer Ueberblick, wie der den dieses Buch gewährt, willkommen und von Nutzen sein. Haben sie die eingestreuten französischen Lesestücke aufmerksam durchgelesen, so werden sie sich mit den Einwohnern über alles Interessante des Landes auch in der Sprache des Landes unterhalten können. Die Deutschen werden übrigens schon darum noch eine längere Zeit genöthigt sein, ihre französische Sprachstudien nicht in Frankreich, sondern in der romanischen Schweiz zu machen, weil, wie z. B. Dr. Plötz in seiner „Systematischen Darstellung der französischen Aussprache“ (Vorwort zur zehnten Auflage, 1877) sagte, „eine rasche Anknüpfung geselliger Beziehungen durch einen neuen Ankömmling deutscher Nation in Frankreich auf lange Zeit hin schwierig ist“. Und dieselben mögen sich der richtigen Aussprache wegen nur immerhin beruhigen. Die Meinung des nun leider! verstorbenen Dr. Plötz, dessen grosse Verdienste um den französischen Sprachunterricht in Deutschland übrigens hiermit offenherzig anerkannt werden, die Meinung als ob man nur aus dem Munde des „gebildeten Parisers“ ein mustergültiges Französisch vernähme, leidet an arger Uebertreibung. Der Verfasser spricht hierüber mit einiger Autorität, indem er zwanzig Jahre in Frankreich, darunter zwei in Savoyen, verlebt, das Land in den verschiedensten Richtungen zu Fuss durchwandert, mit allen Bevölkerungsclassen verkehrt, an verschiedenen politischen und litterarischen Zeitschriften sich als Mitarbeiter betheiligt und zehn Jahre lang, von 1865 an nach bestandenen Staatsprüfungen als Titularprofessor, an französischen Gymnasien gewirkt hat. In seinen Aufenthalt in Savoyen fallen auch zwei Ausflüge in die romanische Schweiz.

Endlich hofft der Verfasser, dass sein Buch als eine unumgängliche Ergänzung des französischen Litteraturunterrichts auch in manchen Schulen Eingang finden wird. Viele deutsche Familien schicken nach beendigtem Schulcursus besonders ihre Töchter gern noch in ein Pensionat nach Vevey, Lausanne u. s. w. oder zu befreundeten Familien im Canton Neuchâtel oder Genf. Auf diese studirende Jugend hat der Verfasser stets sowohl bei der Aufnahme des französischen Textes als auch bei der Erläuterung desselben durch Anmerkungen Rücksicht genommen. Der sittlich reine Geist, der die Poesie der romanischen Schweiz durchweht, empfiehlt übrigens dieselbe besonders der Jugend zur unterhaltenden wie erhebenden Lectüre. Der Jugend vor Allem ist daher dieses Buch gewidmet.

Möge es überall freundliche Aufnahme finden!

Leipzig, im Frühling 1881.

Herman Semmig.

Oeffentlicher Dank des Verfassers.

Bei dem Erscheinen dieses Buches drängt es mich allen Denen meinen Dank auszudrücken, die mir bei der Ausarbeitung desselben behilflich gewesen sind und dasselbe durch Mittheilung von Materialien gefördert haben; letztere zu sammeln war, da dieses Werk der erste Versuch einer Gesammtschilderung der romanischen Schweiz ist, dem Verfasser besonders schwierig. Nützliche Winke und litterarischen Beistand verdanke ich den Herren Dr. Dreydorff, Pastor der ref. Kirche in Leipzig; R. Steck, Pastor der ref. Kirche in Dresden; Dr. F. Werder, italien. Consul in Leipzig; C. W. Damour, Lehrer an der Handelsschule in Leipzig; Dr. Tollin, Pastor der ref. Kirche in Magdeburg; Ch. L. Cathélaz, Lehrer an der Handelsschule zu Chemnitz; Dr. Berdez, Gymnasiallehrer in Dessau; Prof. theol. Dr. Fr. Godet in Neuchâtel; Advokat Ph. Godet in Neuchâtel.

Zu besonderem Danke für nicht rastenden Beistand bin ich verpflichtet Frau Jeanne Mussard, die in Leipzig als Lehrerin die romanische Schweiz so würdig vertritt; Herrn Stud. jur. Fritz Courvoisier aus La Chaux-de-Fonds, und Herrn Dr. Lecoultre in Neuchâtel, der mit bereitwilliger Aufopferung ein Jahr lang eine mühevolle Correspondenz mit mir geführt hat.

Ohne directen Verkehr mit ihm geführt zu haben, bin ich ausserdem noch dem edlen Zofinger Bunde für die litterarischen Belehrungen dankbar, die ich aus der Feuille centrale de la Société de Zofingue, XX année, Genève 1880 und der von ihm besorgten Herausgabe der „Poëtes Neuchâtelois, fragments et notices, Neuchâtel, J. Sandoz 1879“ geschöpft habe. Andere Werke, die ich benutzt habe, wie die von Dr. Ayer in Neuchâtel, Alex. Vinet u. s. w., habe ich im Laufe des Buches selbst angegeben.

Ganz besonders aber drängt es mich noch zu einem dankbaren Nachrufe an den für die geistige Weiterentwicklung seiner Heimath zu früh verstorbenen Rodolphe Rey, mit dem mich die Hand der Vorsehung 1860 in Chambéry zusammengeführt hat und der in freundlicher Erinnerung an unsern sympathischen Verkehr mir im Februar 1869 sein geist-

und gemüthreiches Werk „Genève et les rives du Léman" als „Souvenir et hommage" nach Orleans sandte. Ich habe fast alle seine Aussprüche unterschreiben müssen; die Eintheilung meiner Darstellung nach Cantonen, die auch bei R. Rey herrscht, ergab sich jedoch von selbst aus der Geschichte des Landes. Leider fehlt es der Schilderung Rey's an biographischen und chronologischen Einzelheiten; der Ausländer wird sein Werk mit Frucht und Genuss erst nach dem meinigen lesen, das die unentbehrlichen Erläuterungen dazu gibt. Freiburg fehlt bei Rey gänzlich, Neuchâtel streift er nur.

Endlich gestatte ich mir noch ein Wort an die Herren Kritiker in der romanischen Schweiz selbst. Ich bitte sie zu bedenken, dass es im Lande selbst noch kein Werk gibt, das die gesammte Litteratur desselben in Einem Geschichtsrahmen zusammengefasst hat; ein Band von Guinand um 1831 ist mir nicht bekannt geworden. Ein Ausländer macht den ersten Versuch und zwar für Ausländer, denn fast Niemand im Auslande hat eine Idee davon, dass es in der romanischen Schweiz eine eigene nationale Litteratur in französischer Sprache gibt. Die grössten Namen derselben hat ja auch Frankreich mit Beschlag belegt, so dass sich die Verblendung und Unkenntniss der Welt leicht erklärt. Mir selbst, dem Verfasser, gingen erst allmälig die Augen auf; war ich doch in Folge zwanzigjährigen Aufenthalts in Frankreich ganz in französischer Anschauung aufgegangen. Da begann ich vor zwei Jahren ein französisches Lesebuch für höhere Schulen auszuarbeiten; als ich zur Reformationsgeschichte kam, glaubte ich Calvin's Thätigkeit in Genf weiter verfolgen zu müssen und nahm dazu, sowie zu einem verwandten politischen Werke, Rey's Genève wieder vor; jetzt erst las ich dasselbe mit wahrem Verständniss: ich erlebte meinen Tag von Damaskus. Früher theilte auch ich jenen unbeschränkten Enthusiasmus für die französische Litteratur, der in Frankreich das gelobte Land der Aufklärung sah; schon 1870 ward er in mir erschüttert, jetzt aber begann ich klar zu sehen und gab Cäsar, was Cäsars war, Gott, was Gottes.

So verschmähte ich denn auch bei meiner Behandlung das trockne Alexandrinerthum der Schulmeister und Scholastiker unter den Litterarhistorikern; ich stellte mich auf den Standpunkt der Philosophie der Geschichte und betonte über Alles die weltgeschichtliche Rolle, welche das räumlich winzig kleine Genf dem Bannfluche des päpstlichen Rom und dem „Le Monde, c'est moi!" des hochmüthigen Paris gegenüber gespielt hat.

Der Verfasser.

Einleitender Ueberblick.

Die sogenannte „französische Schweiz“ hat mit Frankreich nichts gemein als die Sprache, und auch diese hat hier erst seit dem dreizehnten Jahrhundert Eingang gefunden. Bis dahin hat dieses Land seine eigene Sprache besessen, le romand, deren Zweige noch heute in den Patois fortbestehen, und es wird daher nach derselben von den Einwohnern, im stolzen Gefühle ihrer selbständigen Nationalität, la Suisse romande genannt.

In den Anfängen der Geschichte verknüpfte allerdings ein Band gemeinsamer Nationalität die Einwohner dieses Landes mit denen des später „Frankreich“ genannten Westens; die Helvetier waren Kelten wie die Gallier. Doch bedingte Land und Klima schon damals manche Verschiedenheit in Anlage, Gesittung und Politik. Zu der Zeit der Römerherrschaft gingen zwar diese Verschiedenheiten in der Einförmigkeit der Eroberung auf; sie traten aber sofort wieder hervor, als das alles bindende Joch zerbrochen war. Ein Blick auf die Karte erläutert dies: Der Jura bildet eine Scheidewand zwischen Frankreich und der romanischen Schweiz, die Oeffnung im Südwesten, durch den Ausfluss der Rhone bezeichnet, deutet auf nähere Beziehungen zur Provence hin; in der That ist auch die neulateinische Sprache, die sich in dem Lande um den Genfer See bildete, dem Provençalischen viel verwandter als dem Französischen. Diese Verschiedenheit erhielt schon zur Zeit der Völkerwanderung einen politischen Ausdruck in dem Reiche der Burgunden, das mit dem Reiche der Franken in Fehde lag. Als das letztere das burgundische erobert hatte, schien zwar Alles wieder in derselben Einförmigkeit aufzugehen, wie einst unter der Römerherrschaft, zumal als Karl der Grosse seine Monarchie gründete; kaum aber hatte sich diese aufgelöst, so trat dem entstehenden französischen Staat hier das Königreich Burgund entgegen; das erste dieses Namens, entsprechend den geographischen Beziehungen, dehnte sich auch in die sprachverwandte Provence hinunter, daher auch Königreich Arelat genannt. Verschlingt dann auch die französische Monarchie das offene Rhoneland westlich der Alpen, in das transjuranische Burgund dagegen, in das Alpenland dringt

sie nicht ein. Hier behauptet eine Zeitlang noch das deutsche Reich seine Oberhoheit, dann übt die deutsche Schweiz mit dem Zauber ihrer politischen Freiheit immer grössere Anziehungskraft auf das Gebiet romanischer Zunge am Genfer See aus. Eine innere Spaltung bewirkt hier das Fürstenhaus Savoyen, der Ehrgeiz und die Herrschsucht desselben treibt Genf zum Kampf um seine Freiheit und Bern zur Eroberung des Waadtlandes. Aber immer bleibt das Alpenland unabhängig von Frankreich. Einen gänzlich selbständigen Charakter nimmt nun das mit der Schweiz verbundene Gebiet, Frankreich gegenüber, durch die Reformation an, ähnlich wie zu den Zeiten der Burgunden und Franken; auf dieser verschiedenen religiösen Grundlage entwickelt sich eine eigene Gesittung und später eine eigene Litteratur. Grundverschieden ist ferner die romanische Schweiz von Frankreich in politischer Beziehung, in letztrem bildet sich die absolute Monarchie Ludwigs XIV. aus, in jener die republikanische Verfassung, am ausgeprägtesten in Genf. Aus Genf kommt dann später J. J. Rousseau, dessen Lehren so mächtig zum Sturze der französischen Monarchie beitrugen. Letztren haben zwar die Franzosen als einen französischen Schriftsteller adoptirt, aber er war seiner Abstammung wie Anschauung nach ein Genfer, eben durch seinen nationalen Gegensatz brachte er die ungeheure Wirkung auf Frankreich hervor. Dieser Gegensatz prägt sich in der neuern Zeit in der Litteratur aus, die aus der romanischen Schweiz hervorgegangen ist und deren Schilderung auf Grund ihrer geschichtlichen Entwicklung dieses Werk sich zum Zweck gestellt hat.

Zur Erläuterung und Begründung des gegebenen Ueberblickes folgt nun noch eine kurze nähere Darstellung der einzelnen Punkte.

Die Helvetier.

Von Norden her, vom Main und Rhein herab waren in unbekannter Zeit die Helvetier in das Land zwischen Alpen und Jura eingedrungen, zuerst genannt aber werden sie in Verbindung mit germanischen Völkern: als die Cimbern und Teutonen nach dem Süden aufbrachen, schlossen sich ihnen Schaaren von Helvetiern an, eine derselben unter dem kecken Diviko griff die Römer gesondert an und siegte (107 vor Chr., bei Villeneuve an der Rhonemündung im See, nach der gewöhnlichen Annahme), der Consul Cassius und sein Lieutenant Piso, letztrer Grossvater von Cäsars Schwiegervater, fielen, das römische Heer musste unter dem Joche vor den Siegern vorbeiziehen. Die übrigen Helvetier folgten den Germanen, Diviko kam mit seiner Schaar unverletzt zurück.

Südlich vom Genfer See, in Savoyen, sassen die ebenfalls keltischen Allobrogen, schon damals also gab es hier eine Scheidung ähnlich der heutigen zwischen Savoyen und der Schweiz. Die Allobrogen waren

schon seit der Gründung der römischen Provinz (Provence) 120 vor Chr. den Römern unterworfen, die Stadt Geneva (Genf) gehörte ihnen. Vier keltische, mit Germanen versetzte Stämme hatten Wallis inne, die Städte St. Maurice, damals Agaunum d. h. Felsen genannt, und Martigny, damals Octodurum (Octe bedeutet die Enge, dur = Wasser), bestanden schon, sowie die meisten Hauptorte der übrigen Schweiz; Aventicum (Avenches) war die Hauptstadt des ganzen Landes. Das gesammte helvetische, in vier Stämme getheilte Volk betrug nur 2 bis 300,000 Personen; es ist dies zu beachten, wenn man den Einfluss des Keltischen auf die spätere Sprache abschätzen will, Namen von Städten, Bergen und Flüssen sind wohl die einzigen Ueberreste der keltischen Sprache. Cäsar sagt, dass die Helvetier an Tapferkeit alle Gallier überträfen, das Klima mochte sie wohl nicht nur kräftiger, sondern auch ernster und weniger neuerungssüchtig gemacht haben; schon wird ihr Hirtenleben erwähnt.

Nicht funfzig Jahre erfreuten sich die Helvetier nach ihrem ersten Auftreten des Friedens und der Unabhängigkeit; mit der Erzählung ihres Unterganges als Nation beginnt Julius Cäsar seine Geschichte der Eroberung Galliens (58—50 vor Chr.). Ein mächtiger Häuptling, Orgetorix, der nach der Königswürde strebte, beredete andre Führer, in Masse auszuwandern und Südgallien zu erobern, und knüpfte auch Verbindungen mit den benachbarten gallischen Völkerschaften an; seiner Herrschaftsgelüste wegen aber vor das Gericht gefordert, gab er sich selbst den Tod. Nichts desto weniger wurde der Plan der Auswanderung von den Helvetiern in's Werk gesetzt; die ganze Nation, 263,000 Seelen stark, brach auf, andre Stämme schlossen sich an, im Ganzen belief sich die Masse auf 369,000. Bei Genf verlegte ihnen aber Cäsar den Weg; sie wandten sich nun durch das Land der Sequaner (Franche-Comté) und der Aeduer (Bourgogne). Vergebens bat der nun gealterte Divico um Land zur Niederlassung in Gallien. Bei der Hauptstadt der Aeduer, Bibracte (später Augustodunum, jetzt Autun), kam es am 7. Juli 58 vor Chr. zur Schlacht, von früh sieben bis zum Abend währte der Kampf, keinen der Feinde sahen die Römer den Rücken kehren. Es war ein Gemetzel; nur 133,000 überlebten es, alle Hilfe war ihnen abgeschnitten, sie ergaben sich. Cäsar erlaubte ihnen, um das helvetische Land nicht von den Germanen einnehmen zu lassen, in ihre Heimath zurückzukehren; 110,000 Menschen sahen sie wieder. Auch die Völkerschaften von Wallis wehrten sich vergebens ihrer Freiheit, Galba, Cäsars Statthalter, unterwarf sie und sie mussten es dulden, dass die Römer eine Strasse über den Sanct-Bernhard anlegten. Als endlich der allgemeine Aufstand der Gallier, 50 vor Chr. niedergeworfen worden war, war auch das ganze festländische Keltenthum den Römern unterthan. Ein andres Volk, etruskischer Abkunft, das in der östlichen Schweiz (Graubündten) hauste und von welchem einzelne Stämme verwüstend in Italien einbrachen, die Rhätier, musste

sich ebenfalls, nach verzweifelter Gegenwehr, 15 vor Chr. unterwerfen. Das ist die heroische Urzeit dieses Landes, deren zahlreiche dramatische Episoden (s. J. Cäsar) auch heute noch gern von den heimischen Dichtern gefeiert werden.

Die römische Epoche.

Ungleich einflussreicher war für die spätere Bildung der Bevölkerung die römische Herrschaft; ihr verdankt das Land um den Genfer See seine heutige Sprache, aber auch für die Pflege der Kunstgewerbe, des veredelten Ackerbaues, der Wissenschaften wurden damals die Keime ausgestreut, die Städte verschönert oder neue gegründet, Strassen durch das Land gezogen, Weinpflanzungen angelegt; ein heitrer Lebensgenuss trat an die Stelle der wilden, dürftigen Einfachheit. Die Selbständigkeit und Einheit des Landes wurden insofern zerrissen, als Wallis und Graubündten mit der rhätischen Provinz vereinigt wurden, deren oberster Verwaltungssitz Augsburg war, während das übrige Helvetien dem belgischen Gallien einverleibt wurde und dem in Köln oder Mainz residirenden Oberbefehlshaber des römischen Heeres zu gehorchen hatte. Doch bestand ein gemeinsames Band für die keltischen Völkerschaften noch in der religiösen und nationalen Feier, zu der die Vertreter der gallischen Provinzen alljährlich in Lyon zusammen kamen.

Eine grosse Gefahr drohte der keltischen Bevölkerung Helvetiens noch einmal im Jahre 69 nach Chr. durch die fremden Garnisonen, die in den eroberten Ländern lagen. Nach Vindonissa (Windisch) war die einundzwanzigste Legion, eine räuberische Bande, verlegt worden, doch war den Helvetiern gestattet worden, Baden (Aquae Helvetiae) mit eignen Truppen zu besetzen. Bei den Unruhen, die nach der Ermordung Galbas (19. Januar 69) ausbrachen, rissen die römischen Truppen den für die Helvetier bestimmten Sold an sich. Letztre fingen jetzt die Briefe auf, worin die Legion das Heer an der Donau aufforderte, den Vitellius zum Imperator auszurufen. Die Helvetier, denen Galbas Tod unbekannt war, warfen die Soldaten, die den Brief überbringen sollten, in das Gefängniss. Cecina, ein beutegieriger Anführer des Donauheeres, benutzte diesen Vorwand, um das helvetische Land zu verwüsten und zu plündern. Die Helvetier wurden geschlagen und flohen, tausende fielen im Kampfe, andere wurden als Sklaven verkauft. Endlich schickten die unglücklichen Einwohner Abgeordnete an Vitellius, der in Köln weilte. Dieser war ebenso aufgebracht gegen die Helvetier wie es die Soldaten waren, die die Ausrottung der ganzen Nation verlangten; da ergreift Claudius Cossus, ein Mann von gewaltiger Beredsamkeit, das Wort und rührt dermassen das Herz der römischen Soldaten, dass dieselben in Thränen ausbrechen und von dem wüthenden Imperator die Begnadigung der Helvetier erflehen und erhalten. „So rettete ein einziger Mann die Nation“, sagt Johannes von Müller: von dem leiblichen Tode

wohl, aber von dem Untergang ihres Volksthums nicht; die Helvetier gingen von jetzt an ganz im Römerthum auf.

Letztres erreichte hier eine ungemeine Blüthe. J. Cäsar hatte nur die Colonie Noviodunum (Nyon) gegründet und die zwölfte Legion hieher verlegt, unter Augustus blühten in der romanischen Schweiz u. a. Lausanna oder Lousanna (Lausanne), Minidunum (Moudon), Ebrodunum (Yverdon) und vor allen Aventicum (Avenches) auf. Wie schon der Name sagt, hatte sich an diesen Orten schon eine keltische Niederlassung befunden, in dem letztgenannten dauerte auch noch der Cultus der keltischen Localgöttin Aventia fort, der einzigen nationalen Gottheit der Helvetier, deren Namen erhalten ist. Aventicum hob sich besonders durch die Wohlthaten Kaiser Vespasians (69—79 n. Chr.), dessen Vater Sabinus hier Beamter gewesen war; er rief die „räuberische" Legion ab und ersetzte sie durch die elfte, pia, fidelis genannte, verschönerte Aventicum durch neue Gebäude und verlegte eine Colonie von Veteranen hierher. Die Stadt besass ein Amphitheater, ein Forum mit weissen Marmorsäulen, zwei Handelsbörsen, Künstler und Handwerker aller Nationen waren hier thätig; der See von Murten hiess damals der See von Aventicum. Hierzu gesellte sich die Blüthe der Wissenschaften; Jurisprudenz, Medicin und Redekunst wurden hier gelehrt; ein gewisser Claudius Paulus beschrieb den Sieg Divikos über den Consul Cassius; besonders scheinen griechische Gelehrte hier gewirkt und Aventicum zu einem helvetischen Athen gemacht zu haben. Die folgenden guten Kaiser thaten ebenfalls viel für Helvetien, unter Marc Aurel erhob sich Genf auf's Neue aus dem Schutte einer Feuersbrunst, Lausanne war damals bedeutender, im zweiten Jahrhundert wurde der See nach Lausanne benannt. Zahlreiche Inschriften auf Denkmälern bezeugen, dass die griechisch-römische Gesittung hier gänzlich heimisch geworden war.

Die Germanen und das Christenthum.

Aber die so hochgebildete römische Welt verfiel zuletzt dem Unglauben und dem Aberglauben, die beide fast immer Hand in Hand gehen, sie entnervte sich im rohesten Sinnengenuss. Da wurde das römische Reich von den naturkräftigen Germanen umgestürzt und der Materialismus der alten Welt vom Christenthum besiegt. Nach Helvetien kam das Christenthum seit dem dritten Jahrhundert. Auf den 22. Sept. 302 hat die Kirche das Märtyrthum der thebanischen Legion und ihres Oberbefehlshabers Mauritius verlegt. Der Mit-Augustus des Kaisers Diocletian (284—305), Maximianus, der im Westen regierte, hatte vor seinem Kriegszug nach Gallien seinem Heere befohlen den Göttern zu opfern, die nur aus Christen bestehende thebanische Legion bei Octodurum in Wallis weigerte sich dessen, wurde erst decimirt und als die Uebrigen noch auf ihrer Weigerung bestanden, gänzlich niedergemacht. Die ersten geschicht-

lich beglaubigten Bischöfe treten im vierten Jahrhundert auf; der erste Bischof von Octodurum Theodor, welcher 381 dem Concil zu Aquileja beiwohnte, gründete zu Ehren jener Legion die erste Kirche zu Agaunum (St. Maurice).

Von den Germanen erschienen zuerst die Alamannen in Helvetien, sie verwüsteten Aventicum (260), noch hundert Jahre später (355) betrachtete Ammianus Marcellinus, Geheimschreiber Kaiser Julians, mit Bewunderung die majestätischen Trümmer der Stadt, nur eine Marmorsäule des Forums steht noch aufrecht. Die Imperatoren warfen die Hereindringenden mehrmals zurück und gründeten neue feste Städte zur Abwehr, Constantius (Constantins Vater) Constanz (304), der in Genf (361) ausgerufene Julian Basel (Basilea), gerade die Städte verwüsten die wieder neu eindringenden Alamannen, bis die letztern endlich, des abenteuerlichen Lebens müde, sich in den Ländern vom Neckar herab bis zur Aar und Reuss festsetzen. Der Name Helvetien verschwindet jetzt, der nördliche Theil des Landes gehört zu Allemannien (Schwaben).

Mehr durch Vertrag als durch Eroberung hatten die vorher am Mittelrhein angesessenen Burgunden Wohnsitze im südlichen Helvetien und in Savoyen erhalten, von wo sie sich dann bis zu den Sevennen und bis Avignon an der Rhone ausdehnten. In einem 456 mit den römischen Behörden des Landes abgeschlossenen Vertrage war festgesetzt, dass die Burgunden die Römer gegen die andern Germanen schützen sollten. Die Einnahme des rhätischen Theiles von Helvetien durch die Ostgothen sei noch rasch erwähnt.

In dem von den Alamannen besetzten Lande ging die römische Sprache und Gesittung gänzlich unter, dieser germanische Stamm war seinem Götterglauben treu geblieben und hatte die Einwohner zu Leibeigenen gemacht. Milder verfuhren die Gothen und die Burgunden. „Die Burgunden“, sagt der Priester Orosius, Schüler des heil. Augustin, „behandelten die Römer weniger als Unterthanen denn als Brüder.“ Bei ihrer Gutmüthigkeit und religiösen Duldsamkeit (sie waren Arianer, die Eingebornen aber rechtgläubig) verschmolzen sie, die übrigens nur 80,000 Mann zählten, bald mit den Römern und lernten die Landessprache, doch machten die Grossen einige Versuche ihren Vorrang den Römern gegenüber rechtlich zu wahren, aber die römische Bildung blieb um so mehr geschützt als die Einwanderer den Römern die Städte und das Ackerbauland überliessen; die Stadt Genf war burgundischer Königssitz und auch sonst angesehen. Nur die Eintheilung des Landes in sieben Gaue (pays d. h. pagus, oder comté, Grafschaft) liess dauernde Spuren der Burgunden zurück; es waren dies der Gau von Vaud, das Vully und das Gebiet von Avenches, das Nugerol (Gebiet von Neuchâtel), das Uechtland, der Hochgau (Greyerz), das alte Chablais von Vevey bis Aigle (caballicus ager gedeutet, wegen der Pferdezucht) und die Grafschaft Nyon.

Die Geschichte der Burgunden ist fast so tragisch wie die deutsche Sage der Nibelungen. Der Sohn des Königs Günther von Worms, Gundioch, war der erste König des Alpenlandes; wie Chriemhilds Rache im Heldenliede den Untergang des Volkes herbeiführt, so führt die Rache der katholischen Heiligen Clotilde (Chrotechildis) den Untergang des burgundischen Reiches herbei, das nun den Franken verfiel (534). Doch behielten jene ihre Gesetze und die Wahl ihrer Statthalter, „Patricier" genannt; der Patricier des helvetischen Burgunds d. h. der romanischen Schweiz setzte sich zu Orbe fest. Das Lehnswesen entwickelte sich nun hier wie in den übrigen von Germanen gebildeten Staaten. Den arianischen Glauben hatte schon der vorletzte Burgundenkönig Sigismund († 523) mit dem katholischen vertauscht. Für das Land kam jetzt der Name „transjuranisches Burgund" auf. Unter dem fränkischem Könige Guntram geschah hier manches Gute für Bildung und Volkswohl, damals verlegte Bischof Marius das Bisthum von Avenches nach Lausanne (zwischen 586 und 593). Nach Guntrams Tode (593) fiel Burgund an den König von Austrasien, Childebert II., dessen Mutter war Brunhild, Fredegundens Nebenbuhlerin; in Orbe wurde sie von ihrem furchtbaren Schicksal erreicht (613). Ihr Verräther, der fränkische Graf Erpon, wurde seinerseits von Alethäus ermordet; dieser, Patricier von Wallis, gedachte das Königreich Burgund wieder zu errichten: die Zeit war noch nicht reif dazu, König Clotar II. liess ihn enthaupten. Zu dieser Zeit schien ein gewisser Antagonismus den deutschen und den romanischen Volksstamm in Helvetien zu theilen, beide trennte der Bach Chandon halbwegs zwischen Payerne und Freiburg; die Alamannen schlugen die Transjuraner bei Wangen (610) und plünderten das Land von Avenches und Genf. Der Bekehrungseifer der irländischen Missionäre, die im siebenten Jahrhundert im alamannischen Helvetien so segensreich wirkten, Columban, Gall, Pirmin u. s. w. und deren Thätigkeit bis in den Jura und nach Greyerz sich erstreckte, bahnte nach und nach ein geistiges Band zwischen beiden Stämmen an.

Bis zum Jahre 752 hatten die Merowinger noch den Königstitel geführt, jetzt bestiegen die Karolinger den Thron, dieselben begründeten auch die weltliche Herrschaft der Päpste und verschafften der römischen Kirche ihren gewaltigen Einfluss auf Deutschland. Unter Pippin dem Kurzen verlor das helvetische Burgundien den letzten Schein von Selbständigkeit, indem der König das Amt eines Patriciers aufhob, wie er auch die Herzogswürde bei den Alamannen unterdrückte; Grafen d. h. Beamte des Königs verwalteten von jetzt an die Theile des Reiches. Unter Ludwig dem Frommen tritt auch Chillon aus dem Dunkel der Geschichte hervor, als Staatsgefängniss; der Kaiser liess hier (830) seinen Oheim Wala, Abt von Corbie, der sich mit seinen aufrührerischen Söhnen verbündet hatte, festhalten, „in einer wilden Gegend, sagte man damals,

wo man nur Erde und Wasser sähe"; Jahrhunderte mussten noch vergehen, ehe das Wort „Naturschönheit" geschaffen wurde und das Gefühl dafür erblühte. Ein neuer Aufstand der Söhne Ludwigs befreite den Bischof. Die grosse karolingische Monarchie begann nun zu zerbröckeln, unter Karl dem Kahlen löste sich das später „romanische Schweiz" genannte Land als selbständiges Reich los.

Das Königreich Burgund.

Karl hatte seinen Schwager Hugbert hier als Statthalter eingesetzt; als er aber Hugberts Schwester verstiess, empörte sich dieser, wurde jedoch von Karls Feldherrn Herzog Konrad, Brudersssohn der Gemahlin Ludwigs des Frommen, bei Orbe besiegt und getödtet (864—866). An des Besiegten Stelle trat nun im transjuranischen Lande der Sieger; dessen ehrgeiziger Sohn Rudolph benutzte die Zeitwirren nach Karls des Dicken Absetzung (887) und liess sich in Maurice von den Grossen und Bischöfen zum König des transjuranischen Burgund ausrufen, wurde auch als solcher von dem deutschen Kaiser Arnulf, bei dem die Oberherrlichkeit war, anerkannt. Von jetzt an entwickelte sich hier ein selbständiges politisches Leben; das französische Reich entstand erst hundert Jahre später (987); das alamannische Helvetien blieb noch Jahrhunderte lang bei Deutschland, wo das alamannische Herzogthum (Schwaben) wiedererstand. Die fortlaufende Geschichte wird nun ausführlicher im Buche erzählt, doch ein kurzer Umriss möge noch folgen.

Das Königreich Burgund beruhte auf der wirklichen nationalen Einheit der romanischen Schweiz und umfasste auch einen Theil von Savoyen, es hatte seine eigene Sprache, le romand. Diese Nationalität wird auch durch den Widerstand bezeichnet, den die Grossen des Landes leisteten, als der letzte König, Rudolf III., sein Reich an Kaiser Heinrich II. abtrat (1016): „Rudolf I. und seine Nachfolger haben unsrer Zustimmung bedurft, um König zu werden; Rudolf III. hat nicht das Recht ohne uns über das Königreich zu Gunsten eines fremden Hauses zu verfügen." Kaiser Konrad III. verleibte indessen das Königreich dem deutschen Reiche ein (1045); 132 Jahre hatte es bestanden, aber auch als Provinz des deutschen Reiches bewahrte es eine eigenartige Nationalität und blieb zusammengefasst unter derselben Verwaltung und zwar unter dem Hause Zähringen 1127—1218. Das Lehnswesen führte die spätere Zerstückelung herbei, es fehlte der romanischen Nationalität an einem Mittelpunkte.

Savoyen und die Schweiz.

Unter dem Vorwande, diese Nationalität gegen die deutsche Herrschaft zu schützen, mengte sich das seit 1033 entstandene Haus Savoyen von 1232— 1250 an in die inneren Händel, sein Sieg würde der Welt-

geschichte eine andre Wendung gegeben haben. Allerdings wäre die Einheit des Landes dadurch begründet worden, aber auf Kosten der bürgerlichen Freiheit und des Protestantismus. Ueber Wallis drang dieses Grafenhaus nach dem Waadtland; der Adel, der sich gegen die Reichsverweser gewehrt hatte, weil sie Deutsche waren, unterwarf sich den Savoyern. Nur die Stadt Genf hatte sich von früh an der Savoyer Herrschaft zu entziehen gesucht, was ihr erst im sechzehnten Jahrhundert gelang; Neuchâtel war eine selbständige Grafschaft geworden. Unterdessen hatte sich von 1307 an im deutschen Helvetien oder Alamannien ein Bund von Eidgenossen gebildet, der sich gegen herrschsüchtige Mächte seiner Freiheit wehrte und seit 1450 den Namen Schweizer-Bund erhielt; zwei der verbündeten Orte grenzten an das romanische Land, „le pays romand“, Bern und das zum grössten Theil selbst romanische Freiburg. Mit letztrem schloss Genf 1519 einen Vertrag zu gegenseitigem Schutz, dies war der erste Schritt zur Begründung dessen, was man heute die romanische (fälschlich: französische) Schweiz, la Suisse romande, nennt, ein Name, der erst lange nach der Verknüpfung dieses Landes mit der Schweiz — nur die deutschen Cantone führten diesen Namen — gebräuchlich wurde; das gemeinsame nationale Band war längst gelockert und bestand nur noch in der Ueberlieferung und der Sprache; „le pays romand“ sagte man in Bern noch zu Voltaire's Zeiten, wenn man vom Waadtland sprach.

In den burgundischen Kriegen wurde Bern noch durch die Parteinahme des waadtländischen Adels für Karl den Kühnen zum Kriege gegen die Waadt getrieben, die für Bern eine Savoyer Provinz, ein welsches, ein fremdes Land war. In der Reformationszeit nun reichte Genf über das katholische Savoyer Waadtland hinweg dem protestantischen Bern die Hand. Die Gemeinden der Waadt neigten der Reformation zu, erstrebten auch grössere politische Freiheit, das eigennützige Streben des Adels dagegen kam dem Hause Savoyen zu Hilfe. Bern und Genf erretteten nun 1536 die Gemeinden von Savoyen und dem Lehnsadel, aber Bern behielt die Waadt als ein erobertes Land. Nach und nach entfremdete sich diese ganz der Savoyer Vergangenheit und lebte sich in das schweizerische Leben ein und zwar in Folge der gleichen Religion, wie auch Neuchâtel, das seit dem 16. Jahrhundert Fürstenthum war, sich als reformirt, von dem katholischen Frankreich weg, mehr und mehr der Schweiz zuwandte, mit welcher das selbständige freie Genf in freiem Bunde stand. Die Reformation war das Band, das diese romanischen Lande des alten Helvetiens mit den deutschredenden Theilen des letztern verknüpfte. So, abgesondert von den Monarchien, denen es nach ihnen gelüstete (Savoyen und Frankreich), und, mit Ausnahme von Wallis und Freiburg, Eines Glaubens mit der deutschen Schweiz, traten diese einzelnen Lande in Seelenverwandtschaft und politischen Bund mit der

Schweiz und das Ausland fing nach und nach an, sie mit derselben zu amalgamiren, nannte sie aber der Sprache wegen die französische Schweiz. Das Haus Savoyen aber, das seine Eroberungspläne auf das Gebiet am Genfer See vereitelt sah, verlegte seine politische Thätigkeit mehr und mehr jenseits der Alpen, bis es endlich ganz hinüberzog; das katholisch gebliebene Land ergab sich dem glaubensverwandten Frankreich.

Die Sprache der romanischen Schweiz.

Der Sprache wegen nannte man im Auslande das romanische Helvetien „die französische Schweiz“, und doch ist auch hier das Französische eine fremde Sprache, die erst nach und nach hier eingedrungen ist und die eingeborne Volkssprache noch nicht ganz verdrängt hat. Das Verhältniss ist folgendes.

In allen Ländern, welche die Römer ihrem Reiche einverleibten, ging die Sprache der Unterworfenen in der der Eroberer d. h. in der lateinischen Sprache auf; hundert Jahre nach der Eroberung sprach man in Gallien lateinisch. Aber dieses Lateinisch war nicht die classische Sprache Virgils, sondern die Sprache der Soldaten und Bauern, die Volkssprache, die nicht nur vielfach andere Wörter enthielt (z. B. batalia anstatt pugna, Schlacht, ursprünglich Schlägerei), sondern auch in der Syntax vielfach abwich. Die lateinische Sprache selbst nämlich hatte sich im dritten Jahrhundert vor J. Chr. in die Schriftsprache und in die Volkssprache gespalten, die Kluft zwischen beiden erweiterte sich um so mehr, als die römischen Schriftsteller durch das Studium der griechischen Sprache die ihrige verfeinerten. Das unterjochte Volk lernte aber die lateinische Volkssprache, nur die höhern Classen auch die Schriftsprache; je tiefer nun das Römerreich sank und von der Völkerwanderung bedrängt wurde, um so mehr schwand auch die classische Schriftsprache, bis zuletzt die ganze römische Verwaltung, Rechtspflege und Litteratur zusammenbrach und nur die Volkssprache noch übrig blieb. Letztre aber bildete sich inmitten des fremden Volkes abermals um und so entstanden in den Provinzen des römischen Reiches die sogenannten neulateinischen Sprachen, die Manche die romanischen nennen: es sind dies das Italienische, Spanische, Portugiesische, Provençalische, Französische, Rumänische und Rhätoromanische — letztres, in Graubündten gesprochen, auch Churwelsch nach der Hauptstadt Chur genannt, le Romanche, zerfällt in das eigentliche Rumonsch am obern Rhein und das Ladin im Engadin —. Die Einwirkung der ursprünglichen Landessprachen sowie der Sprachen der eindringenden Germanen war eine geringe und bestand hauptsächlich in der Aufnahme von Worten, die Germanen waren wenig zahlreich im Verhältniss zu den angesessenen Einwohnern. Zur Zeit Karl des Grossen verstand das Volk in Gallien nicht mehr lateinisch, die französische Sprache war geboren.

Aber schon zu Cäsars Zeit hatte Gallien keine volksthümliche Einheit, es zerfiel in drei Theile: das belgische im Norden, das keltische im Centrum, und das südliche, Aquitanien genannt. Die belgischen Stämme waren mit germanischen Elementen versetzt, wie noch heute in Belgien das Wallonische und das Vlämische die beiden Volkssprachen sind, das Französische aber als fremde Schriftsprache eingedrungen ist. Noch gemischter war die Bevölkerung von Aquitanien, wo von Spanien herüber die Iberer eingedrungen waren, zu denen dann keltische Stämme von Norden hergekommen waren; zahlreich waren auch die Griechen durch ihre Colonien vertreten. Hier bildete sich eine von dem Französischen des Nordens ganz verschiedene Sprache aus, ausgezeichnet durch ihre Tonfülle und Melodik, das Provençalische oder langue d'oc, sogenannt weil ja hier oc hiess, während das Französische, wo oil die Bejahung war, langue d'oil benannt wurde. Nun hatte sich in dem burgundischen Helvetien noch eine besondere Sprache ausgebildet, die es im Mittelalter, in Folge der politischen Kämpfe und aus Mangel an einem staatlichen Mittelpunkte, zu keiner bedeutenden Litteratur bringen konnte und dann, wie in Belgien das Wallonische, von dem Französischen als Schriftsprache verdrängt wurde. Diese Sprache besteht nur noch in einzelnen Patois fort und ist erst in neuester Zeit von Gelehrten erforscht worden, die darin bald französische Patois erblickten, bald dieselbe für einen Zweig des Provençalischen erklärten; sie hat aber auch Aehnlichkeiten mit dem Italienischen und selbst Spanischen, ja sogar mit dem Rumänischen; sie ist eben eine neulateinische Sprache für sich: le romand, wenigstens in geringer Beschränkung. „J'appelle (sagt der gründlichste Kenner dieser Sprache, C. Ayer, Rector der Akademie von Neuchâtel, in seiner Introduction à l'étude des dialectes du Pays romand, 1878), j'appelle romand l'ensemble des dialectes parlés dans ce qu'on appelait autrefois le Pays romand, et aujourd'hui la Suisse française, à l'exception peut-être du patois de Porrentruy, qui se rattache au franc-comtois." Ayer weist dem Romand folgende Stellung an:

„Die romanischen (d. h. neulateinischen) Sprachen bilden zwei besondere Gruppen: die östliche, welche das Italienische, das Rumonsch und das Rumänische umfasst; und die westliche, welche aus dem Spanischen, dem Portugiesischen, Provençalischen und Französischen besteht. Unser Romand gehört natürlich zu dieser zweiten Gruppe; aber von allen westlichen Idiomen ist es dasjenige, welches sich am meisten der östlichen Gruppe nähert. Die französische und die provençalische Sprache beanspruchen es gleichmässig; wenn es auch mit diesen die meiste Verwandtschaft hat, so steht es doch zwischen beiden in der Mitte und gehört eigentlich weder der einen noch der andern an. Es gränzt an die Langue d'oil durch den burgundischen Dialect, an die Langue d'oc durch den Savoyer Dialect und den des Dauphiné, an das Italienische durch

den des Thales von Aosta und Piemonts, während das vereinzelte Glied des Rumonsch es von fern mit dem Rumänischen oder Moldau-Walachischen verbindet; diese so merkwürdige Stellung des Romand gibt ihm für die Sprachwissenschaft eine Bedeutung, die bisher noch nicht festgestellt worden ist."

Und so beansprucht denn Ayer für die Bevölkerung der romanischen Schweiz[1]) einen römischen Ursprung, sich dabei auf die Geringzähligkeit der eingebornen Helvetier und später eingewanderten Burgunden stützend; er sagt: „Les Moldo-Valaques s'appellent non sans orgueil Roumains, c'est-à-dire descendants des Romains ou colons italiens envoyés par Trajan pour repeupler la Dacie. Pourquoi, nous, Romands de la Suisse, répudions-nous cette noble origine et voulons-nous absolument avoir pour ancêtres les quelques milliers d'Helvétiens qui échappérent au désastre de Bibracte, ou les hordes clair semées des Burgondes qui vinrent se fondre dans l'élément romain, dont se composait presque uniquement la population si nombreuse de l'Helvétie occidentale? Le mot romand est pourtant aussi significatif que celui de roumain."

Aber das Französische hat die eingeborne Sprache verdrängt, sie lebt nur noch im Munde des Volkes fort, ist zum Patois geworden, das jedoch in vielen Gegenden die lebendige Muttersprache geblieben ist, während das Volk das Französische in der Schule als eine fremde Sprache lernt. Zwei Gelehrte, Fr. Häfelin aus dem Aargau, und J. Cornu aus dem Waadtland, haben in neuester Zeit die einzelnen Mundarten des Romand philologisch studirt; der Erstere hat dieselben nach den Cantonen eingetheilt, Ayer verwirft diese Methode und gruppirt folgendermassen:

I. Mundarten des Jura (Bern: Val-de-Saint-Imier; Neuchâtel: Das Gebirge und die Thäler).

II. Mundarten der Hochebene (Neuchâtel: Das Weinland; Freiburg: das Gelände Broyard; Waadtland zum grossen Theil).

III. Mundarten der Alpen (Freiburg: Greyerz mit dem Gebiete von Romant (pays eucó genannt); Waadtland: der Theil östlich von der Veveyse; Niederwallis und das Thal von Aosta.

Das Patois, das man im Canton Genf spricht, steht ausserhalb dieser drei Gruppen; es bildet den Uebergang vom waadtländischen zum Savoyer Patois, hat aber mehr Verwandtschaft mit letzterem, übrigens hat der Einfluss des Französischen dasselbe seltsam umgestaltet oder vielmehr verdorben.

---

[1]) Das d in romand ist eigentlich wesentlich, um das Wort von roman zu unterscheiden, das „neulateinisch" überhaupt bedeutet, während romand nur einen Zweig des Romanischen bildet. Der Genfer Schriftsteller J. Petit-Senn schreibt irrthümlich Suisse romane. Im Deutschen fällt das d gewöhnlich aus, eben aus der bisherigen Unkenntniss des Sachverhalts.

Das Eindringen der französischen Sprache in das südliche Frankreich und die Schweiz.

Wie kam nun die französische Sprache in die Schweiz? wie ist diese Sprache überhaupt in den Süden vorgedrungen und hat die schöne provençalische Sprache und Litteratur erdrückt? In Folge eines nationalen Verbrechens: durch die Kreuzzüge gegen die Albigenser. Das religiöse Leben war in Südfrankreich in Opposition gegen die römisch-päpstliche Kirche getreten; wie zur Zeit der Reformation hatte man hier für mässiges Leben des Klerus, gegen Opfer und kirchliche Missbräuche geeifert und die Bibel in die Volkssprache übersetzt; die Pflege der Kunst führte zu heitrem Lebensgenuss und zu einer Duldsamkeit und Gewissensfreiheit, die dem fanatischen Papste Innocenz III. ein Dorn im Auge war; er führte die Inquisition mit der qualvollsten Tortur ein und predigte den Kreuzzug gegen das reiche, hochgesittete Land, das nun der Wuth mord- und brandgieriger Schaaren, der Franzosen[1]), verfiel, die auf den blühenden Wohlstand Aquitaniens neidisch waren. Ein Franzose selbst, der Historiker Duruy, schreibt: „Les chevaliers du nord de la France, grossiers et barbares à côté de ceux du midi, saisirent l'occasion de se venger d'une supériorité odieuse. Ils s'enrôlèrent en foule dans l'espoir de piller les riches cités dont on leur avait dit tant de merveilles. Un comte des environs de Paris, Simon de Montfort, était leur chef. La guerre fut sans pitié; à Béziers, 15,000 personnes furent égorgées (1209). La civilisation du midi, étouffée par ces rudes mains, périt.“ Ja, diese hohe Civilisation ging unter, das römische Papstthum siegte durch die Waffen des fanatischen Frankreichs und Frankreich hat dem zu Grunde gerichteten Aquitanien niemals Besseres gebracht als das war, was es ihm genommen hat. Denn jetzt war es nicht mehr Simon von Montfort, sondern der König von Frankreich selbst (Ludwig VIII., (1223—1226), der die Kreuzzüge gegen die unglücklichen Schlachtopfer des Papstthums und der französischen Herrschsucht unternahm. Unter König Ludwig IX. wurden durch Vertrag — das erschöpfte Land musste nachgeben — die Rhonelandschaften, vor der Hand noch unter zwei Brüdern des Königs, französisch, bis im Jahre 1272 die Einverleibung in die französische Monarchie vollendet war. Duruy nennt dies: „La France du midi ramenée sous l'autorité du roi“; er fälscht die Geschichte durch die Anticipation des Namens France für den Süden, der diesen Namen

[1]) Franzosen hiessen damals nur die Bewohner des mittleren Frankreichs, dessen Hauptstadt Paris in der Ile-de-France war. Zieht man eine Linie von Larochelle nach Grenoble, so hat man ungefähr die Grenze der Sprachen oc und oil. Im Norden bildete die Somme die Grenze. Südfrankreich bewohnte eine verschiedene Nation mit eigner Sprache.

bisher noch nicht getragen hatte; er fälscht sie durch das Wort ramenée d. h. wieder zurückgeführt, da bisher noch kein französischer König hier regiert hatte: es war eine gewaltthätige Eroberung, hervorgerufen durch den päpstlichen Fanatismus. Die schöne Sprache des Südens wurde nun zu Patois, le provençal, le languedocien, le gascon; in neuester Zeit haben sich einzelne Dichter, Kinder des Landes, dieser Patois zu anmuthigen Schöpfungen bedient.

Eine Verbündung des päpstlichen Fanatismus mit französischer Herrschsucht erzeugte im selben Jahrhundert ein andres Verbrechen. Die Päpste riefen gegen den von ihnen gebannten edlen Manfred, König von Unteritalien und Sicilien, hohenstaufischen Blutes, den Bruder Ludwigs IX., Karl von Provence und Anjou, mit seinem wilden Lehnsadel zu Hilfe. Karl machte sich zum Vasallen des Papstes, Manfred fiel. Auf gräuelvolle Weise wurde nun die französische Herrschaft eingerichtet, Erpressungen der französischen Beamten sogen das Land aus, eigenmächtig verurtheilte Karl den rechtmässigen Herrn, Konradin, zum Tode und wüthete auf seinem bluttriefenden Throne mit unritterlicher und unköniglicher Grausamkeit gegen die wehrlosen Getreuen des letzten Hohenstaufen. Friedrich II. hatte hier vortreffliche Einrichtungen getroffen und eine höhere Gesittung, wie die im Albigenserlande, angebahnt; der päpstlich französische Fanatismus erstickte sie in Blut. In der sicilianischen Vesper am 30. März 1282 traf die Rache diese Frevler an fremder Bildung und fremdem Volkswohl. In Neapel aber dauerte die Herrschaft des Hauses Anjou fort, unter ihr versank das Volk in Elend.

Unter solchen Ereignissen und Zuständen kam die französische Sprache im Süden zur Herrschaft. Mit der Unterdrückung der langue d'oc als Litteratursprache war auch dem Romand im alten transjuranischen Burgund die Möglichkeit abgeschnitten, litterarische Geltung zu erlangen. Die unaufhörlichen politischen Kämpfe hatten die Gemüther nicht zu friedlicher Pflege der Kunst kommen lassen, der Mangel einer staatlichen Einheit hinderte ebenfalls das Aufblühen einer nationalen Litteratur, es gab wohl einige Troubadours, aber von ihren Liedern sowie von denen des Volks ist nichts erhalten; die Sprache der Urkunden war das Lateinische. In die Zeit der Albigenserkriege fällt nun auch der erste Gebrauch des Französischen, eine Urkunde vom 30. April 1244 im Berner Jura, sowie alte Urkunden von Genf und seiner Umgebung, die von einem Gliede der Familie Joinville's, Ludwigs IX. Geschichtsschreiber, herrühren; französische Notare begünstigten also das Eindringen des Französischen. Nach und nach nahmen die Bürger die ausgebildetere und einflussreiche fremde Sprache, die anfangs nur Geschäftssprache war, in ihrem Verkehre an; der rege Verkehr des Hauses Savoyen mit Frankreich förderte diesen Gebrauch, der zur Zeit der burgundischen Kriege ganz natürlich ward; endgiltig entscheidend aber war für die Herrschaft des Franzö-

sischen die Reformation. Farel und Calvin waren Franzosen, letztrer ein Meister in der Behandlung der Sprache; zahlreiche Flüchtlinge aus Frankreich liessen sich in der Schweiz nieder, was im 17. Jahrhundert sogar zum Entstehen einer eigenen Schreibart, le style réfugié, führte, und der weitere Verkehr mit Frankreich vollendete den Sieg dieser Sprache. Indessen vor nicht gar zu langer Zeit war das sogenannte Patois noch die Sprache des traulichen Umgangs und das Französische nur für die Litteratur und die officiellen Acte vorbehalten, und selbst in ihre Urkunden mischten die Notare noch Ausdrücke der nationalen Mundart ein. In Genf schrieb man 1668 den Lehrern am Collége vor, mit ihren Schülern französisch und nicht Patois zu sprechen, und im vergangenen Jahrhundert sprach man in Genf das Patois noch im Rath der Zweihundert. In den abgelegeneren Theilen Savoyens, auf dem Dorfe z. B. einige Meilen von Genf, sprechen die Bauern noch ihr Patois unter sich, verkehren aber mit den Städtern in französischer Sprache. Im Canton Genf ist das Patois in den protestantischen Gemeinden verschwunden, in den katholischen aber noch sehr gebräuchlich. Auf den Alpen der alten Greyerzer Grafschaft wird es noch gesprochen und gesungen; im Canton Neuchâtel verschwindet es mehr und mehr. Das älteste schriftliche Document des Genfer Patois ist ein Schimpfzettel, der während der Unruhen vor der Reformation von 1535 an die Peterskirche angeschlagen wurde. Von der Litteratur im Alpenpatois wird im Abschnitt „Greyerz“ die Rede sein [1]).

Wenn in Nordamerika die angelsächsische Race die eingebornen Indianerstämme aus der Welt drängt, so rechtfertigt sie ihre Besitzergreifung durch die Einführung einer höhern Gesittung, zu der sich die Indianer niemals hätten aufschwingen können. Wie hat nun der französische Stamm seine oft so frevelhaften Gewaltthaten in Aquitanien gesühnt? Offenbar war diesem Volke von Gott das Siegel einer hohen geschichtlichen Sendung auf die Stirn gedrückt worden. Zum grössten Theil auf dem später „Frankreich“ genannten Boden hatte der Germanenfürst Karl der Grosse seine weltgeschichtliche Monarchie gegründet, aus der sich die neuen europäischen Staaten entwickelt haben; aus dem Frankenreich wurde hier Frankreich, das anfangs nur Francia d. h. Ile-de-France, dessen Mundart le français hiess, wie man unter Français im Mittelalter auch nur die Bewohner der Ile-de-France verstand. Neben diesem Dialekt gab es im Norden noch drei andre, den normännischen, den pikarder und den burgundischen. Indem nun der Herzog von Francien und Graf

[1]) Man vergleiche Recherches sur le patois de Genève par Eug. Ritter. Genève, 1875. Im Uebrigen: Diez, Ascoli, Häfelin, J. Cornu, Ayer; Gaston Pâris, Lücking, („die altfranzösischen Dialekte“).

von Paris, Hugo Capet, 987 als König seine Residenz nach Paris verlegte, ward mit der allmäligen Ausdehnung der königlichen Herrschaft auch die Herrschaft der „französischen“ Mundart verbreitet und die drei übrigen Dialekte wurden nun Patois; denn unter Patois hat man nicht etwa ein im Volksmunde verdorbenes Französisch zu verstehen, sondern die Trümmer der früher ebenfalls Schriftsprache gewesenen Mundart, die jetzt nur noch gesprochen wird und zwar meist nur auf dem Lande, während die in Schulen gebildete Gesellschaft nur französisch spricht. Im vierzehnten Jahrhundert war der Sieg der „französischen“ Mundart als nationaler Schriftsprache entschieden; das funfzehnte Jahrhundert bezeichnet den Uebergang des Altfranzösischen zum modernen Französisch. In Calvins Institution de la Religion chrétienne 1535 tritt das moderne Französisch völlig gereift auf; in der Schweiz war das Werk geschrieben, in Genf liess sich Calvin nieder und nun wurde das Französische in der romanischen Schweiz die herrschende Sprache. Alle andern gleichzeitigen Werke überragt Calvins Institution in sprachlicher Vollkommenheit, wie Luthers Bibelübersetzung in Deutschland war sie das mustergültige Denkmal des nationalen Schriftthums. Und gerade dieses wurde sammt seinem Verfasser von den Franzosen verstossen; statt sich ruhig und kräftig weiter zu entwickeln, erlitt sogar die französische Sprache in Frankreich selbst eine Trübung und Störung durch die entsetzlichste Sprachmengerei; man pfuschte im sechzehnten und Anfang des siebzehnten Jahrhunderts auf Griechisch, Italienisch und Spanisch hinein. Aber nicht nur an der Sprache, sondern auch am Geiste und an der Bildung des Volkes versündigte man sich durch die Verstossung der Reformation.

Im Mittelalter war die Bildung und Litteratur Nordfrankreichs im Allgemeinen dieselbe wie im ganzen katholischen Europa; das Christenthum und das Lehnswesen gab beiden überall dieselbe Färbung. Germanischer Genius — von Germanen, den Franken, war der Lehnstaat in Frankreich gegründet worden — verräth sich noch in dem epischen Wesen der nordfranzösischen Lyrik, in dem Vasallentrotze, den die wirklichen Epen, les chansons de Geste, athmen; die fabliaux entsprechen den deutschen Schwänken. In Manchem wurden die Nordfranzosen schon damals tonangebend; die poetische Behandlung der Arthussage ging von ihnen aus, erreichte aber ihre Vollkommenheit bei den Deutschen, besonders bei Wolfram von Eschenbach, dem Goethe des Mittelalters. Zu gleicher Zeit war die Universität Paris gegründet worden, der grossartige erste Mittelpunkt wissenschaftlichen Denkens, gegründet bei demselben Volke, dessen dichterischer Genius gleich bei seinem Eintritt in die Welt die fromm heldenhafte Chanson de Roland gedichtet hatte. Grosses war von diesem Volke zu erwarten. Und wie schliesst nun diese Litteratur ab? Mit dem Roman von der Rose. Dieses Werk, gedichtet von Guillaume de Lorris († um 1260) und Jean de Meung (1260—1320), fällt

just in die Zeit, wo die Franzosen die Civilisation von Aquitanien vernichten und die französische Mundart zur Herrschaft als nationale Schriftsprache gelangt: es ist so recht das wirkliche erste Originalwerk der „französischen“ Litteratur, entstanden in der Heimath dieser Mundart, ein Vorläufer der Voltaireschen Muse. Galanterie, Freigeisterei, witzige Spötterei und etwas Bosheit kennzeichnen dieses Gedicht, das auf alles bisher Gefeierte die Lauge der Satire giesst; es war bestimmt, der Politik Philipps des Schönen zu dienen, bekämpfte daher auch die Priesterherrschaft, wie noch kurz vorher Guyot aus Provins in seinem „Bibel“ betitelten Gedichte die Gebrechen des römischen Clerus gegeisselt hatte. Nur genügt es nicht zu zerstören; man muss auch aufbauen, und das ist den Franzosen in Sachen der Religion nie gelungen; sie verspotten und verfolgen das römische Priesterthum; zur Begründung wahrhafter, die Extreme vermeidender Religiosität führt aber der noch so witzige Spott nicht. Und so haben denn auch die Franzosen die Gesittung der Albigenser durch nichts Besseres ersetzt.

Als die mittelalterliche Welt sich auflöste, ging aus den kirchlichen Festen eine neue Kunst hervor, die dramatische; auch hier erzeugte der französische Witz sofort diejenige Gattung, die dem Nationalcharakter am meisten zusagte, die Komödie; die Farce vom Advokaten Patelin stammt aus dem funfzehnten Jahrhundert. Das ist der einzige Litteraturzweig, wozu sich im Mittelalter in der romanischen Schweiz Parallelen finden, die „Mysterien“ gehörten der gesammten katholischen Welt an. Ein solches Mysterium in französischen Versen, les trois rois mages oder le Mystère de la nativité hat sich in Neuchâtel erhalten und ist gedruckt erschienen. Von einem Stücke, das 1446 in Neuchâtel gespielt worden ist: le mauvais riche, ist nur der Titel bekannt; eine Komödie, die 1522 ebenfalls in Neuchâtel gespielt wurde: le Peuple qui cherche bon temps, scheint keinen religiösen Charakter gehabt zu haben.

Was sie an den Albigensern verbrochen hatten, wurde den Franzosen unter den Valois im hundertjährigen Kriege (1328—1453) von den Engländern vergolten, die die Selbständigkeit und das Volksthum Frankreichs mit der Vernichtung bedrohten. Gott that ein Wunder: er sandte ihnen die Jungfrau von Orleans! Es ist bezeichnend, dass der witzigste Geist Frankreichs, Voltaire, gerade die heilige Märtyrerin, die gottbegeisterte Kriegerin und immer echt weibliche Jungfrau mit dem unsaubersten Witze besudelt hat. Es ist auch hervorzuheben, dass die Franzosen, undankbar gegen Gott, der sie durch die Jungfrau gerettet hat, doch nicht gelernt haben, fremdes Volksthum zu achten, wie sie noch 1870 sich in die deutschen Angelegenheiten einmischen wollten.

Das Ende des Mittelalters wurde hauptsächlich durch die Kirchenverbesserung und das Wiedererwachen der schönen Künste und Wissen-

schaften, durch die Reformation und die Renaissance herbeigeführt. Die Franzosen sind principiell bis heute bei der Renaissance stehen geblieben, die Reformation erstickten sie, wie einst die Bildung der Albigenser, in Blut. Bisher hatten die Franzosen geistig und politisch den Vorrang behauptet, jetzt erhob sich ihnen gegenüber ebenbürtig, in mancher Beziehung ihnen überlegen, die protestantische romanische Schweiz, Genf und Neuchâtel an der Spitze. Genf besonders nahm es auf sich, der Rächer seiner schönen, ursprünglich sprachverwandten, von den Franzosen ermordeten Schwester Langue d'Oc zu werden. Als die letztre französisch geworden war und nur noch Hass und Rache gegen Rom und Frankreich die Dichter, die Journalisten ihrer Zeit, beseelte stimmte am Ende des dreizehnten Jahrhunderts der Troubadour Guillaume de Figueres gegen Rom ein Sirvente (Satire) an, von dessen zwanzig Strophen jede mit dem Ruf an Rom beginnt: „Gipfel und Wurzel alles Uebels". „Rom! ruft der entrüstete Sänger aus, du führst die Blinden mit dir in die Grube; deine Lüsternheit ist so gross, dass du die Sünden um Heller vergibst; du hast ein Lammesantlitz mit einfältigem Blick, im Innern aber bist du ein wüthender Wolf, eine gekrönte Schlange, erzeugt von der Natter; darum nennt dich der Teufel sein Geschöpf!" Diesen Fluch ohnmächtiger Wuth in provençalischer Zunge, Genf hatte ihn vernommen; und als die Zeit erfüllet war, schleuderte es ihn in Calvins meisterhaftem Französisch dem Papst in Rom und dem Despoten in Versailles auf's Neue zu, und es hat gesiegt! Es ist ein erhebendes Schauspiel, zu sehen was des Menschen sittlich reiner Wille unter Gottes Führung zu vollbringen vermag. Genf war, in buchstäblichem Sinne, in furchtbar schreckensvolle Enge zwischen Savoyen und Frankreich eingekeilt; Herrschsucht und römischer Fanatismus reichten sich in Savoyen die Hand, um die freie Stadt Calvins zu bezwingen, sie hat sich ihrer erwehrt. Die Bourbonen in Versailles ereiferten sich ebenso umsonst. Und als im Jahr 1870 der Vatikan und Frankreich im Bunde den protestantischen Genius in seinem deutschen Hauptvertreter, in Preussen, bekämpften, da zog der ehemalige Feind Genfs und Freund des Papstes, der König aus dem Hause Savoyen, in Rom ein und entthronte den Papst, während Alldeutschland die Ränke Frankreichs vernichtete, seinen Gegner Frankreich selbst aus den Schlingen des Jesuitismus befreite. Die Stadt und Kirche Calvins aber steht noch immer aufrecht. Welche Wendung durch Gottes Fügung!

Von diesem weltgeschichtlichen Standpunkte aus fasst dieses Werk die Geschichte und Litteratur der romanischen Schweiz auf. Die Litteratur überhaupt ist kein blosses Spiel zur Kurzweil, untergeordnete Gattungen abgerechnet, die nur zur Erheiterung beitragen sollen. Charakterloses Alexandrinerthum allein sieht darin eine Spielerei mit schönen Kunstformen, die Litteratur hängt innig mit der politischen Ge-

schichte und der Geschichte der Cultur einer Nation zusammen, das Ringen nach Lösung der grossen religiösen und gesellschaftlichen Probleme kommt auch in der Litteratur zum Ausdruck; dieses Ringen bestimmt ihren Werth und die Bedeutung eines Volkes. Die Litteratur der romanischen Schweiz hat noch nicht die Ausdehnung der französischen, aber sie ist intensiv gesünder, reicher an sittlichem Gehalt, reicher an Zukunft. Sie ist jünger, denn der Kampf um den Schutz und Ausbau der Reformation beschäftigte die romanische Schweiz fast zwei Jahrhunderte. Die Renaissance, die Pflege der schönen Künste musste lange Zeit zurücktreten. Was hat aber Frankreich durch diese Pflege ohne die Reformation gewonnen? Eine gewisse Reformation wurde später wieder durch Port-Royal und durch Descartes unternommen, beide wurden von Ludwig XIV. geächtet; die grossartige dramatische Poesie eines Rotrou und Pierre Corneille machte der Versailler Hofpoesie eines Racine Platz. Es soll damit das dichterische Genie, die tiefe Seelenkunde Racines und seine harmonische Behandlung der Sprache keineswegs verneint werden. Aber was hat die Menschheit an Bildung viel dabei gewonnen? Der Geschmack wurde verfeinert, das ist Alles. Allerdings verherrlicht Racine möglichst den Sieg der Pflicht über die Leidenschaft. Aber hat er bei Ludwig XIV. und seinem Hofe damit einen Erfolg erreicht? Nein, es fehlte hier eben die religiöse Grundlage der Reformation. Molière, der grösste französische Dichter, hat mit seiner künstlerisch meisterhaften Verspottung der gesellschaftlichen Gebrechen und besonders seinem Tartufe nicht mehr erreicht. Ludwig XIV. blieb ein Tartufe; um seine Sünden zu büssen, verordnete er die gräuelhafteste Verfolgung der Protestanten. Und welchen Werth hat überhaupt der feine Geschmack und die Eleganz des Versailler Hofes, wenn von demselben Versailles die Mordbrennerthaten in der Pfalz verübt werden? Ueber die schöne Litteratur und Kunst von Versailles hat man immer die sittliche Rohheit und die Wuth und Habsucht des Fanatismus übersehen, die an diesem glänzenden Hofe herrschten und zur Verwilderung des Volkes, besonders im Süden beitrugen. Die deutschen Lehrbücher der französischen Litteratur versündigen sich in dieser Beziehung vielfach an der sittlichen Bildung der Jugend. So vergisst man auch über den Kanzelredner bei Bossuet den kleinlichen Höfling und Fanatiker, über den Verfasser des „Telemach“ bei Fénelon den sich einschmeichelnden Helfershelfer des Fanatismus, „l'allure serpentine, comme d'un ingénieux sophiste byzantin.“ (Michelet, Louis XIV. et la Révocation de l'édit de Nantes.) Vom weltgeschichtlichen Standpunkte aus ist doch diese sogenannte „classische Litteratur des grossen Jahrhunderts“ entsetzlich klein; was La Bruyère damals von der Satire sagt, gilt von der ganzen Litteratur: „Un homme né chrétien (d. h. Katholik im Sinne jener Zeit) et Français se trouve contraint dans la satire; les grands sujets lui sont

défendus. Il les entame quelquefois, et se détourne ensuite sur de petites choses, qu'il relève par la beauté de son génie et de son style;“ das will heissen: der französischen Litteratur war die Wahrhaftigkeit untersagt, statt sich ernst mit den ernsten Problemen des Lebens und der Welt zu beschäftigen, darf sie sich nur mit Kunstspielereien befassen und statt des tiefen Gehaltes nur die schöne Form pflegen. „Ja, eure Reden, die so blinkend sind, in denen ihr der Menschheit Schnitzel kräuselt, sind unerquicklich wie der Nebelwind, der herbstlich durch die dürren Blätter säuselt.“

Und das war es nun, was Frankreich erreicht hat! Von Anfang der Monarchie an und immer entschiedener von der Unterjochung Aquitaniens an streben die Könige nach der Einheit und Centralisirung ihrer Gewalt, und als die feudale Monarchie der administrativen Platz gemacht hat, fügt Ludwig XIV. dem Un roi, une loi! noch das fanatische une foi! hinzu. Die französische Civilisation hatte es zum ungeheuerlichsten Despotismus und der Spaltung des Nationalgewissens in Fanatismus und Heuchelei gebracht! Man muss doch endlich einmal das Ding mit dem rechten Namen benennen. Wie wenig wiegt daneben die Renaissance, die Kunst der schönen Form in der Wagschale des Weltenrichters.

Nun beginnt mit der Regentschaft das Werk der Zerstörung. In den vornehmen Kreisen wurde die Heuchelei zur „Rouerie“, der Fanatismus aber war in die Magistratur eingedrungen. Wo suchte man nun nach neuen und besseren Grundsätzen, um Staat und Gesellschaft neu zu beleben? Im Ausland. Montesquieu und Voltaire holten ihre Reformvorschläge aus England; ein Genfer, J. J. Rousseau, rief die Verirrten zur Natur zurück. Aber der französische Staat war nicht mehr zu retten, er brach zusammen. Tausend Gedanken an die Albigenserkriege steigen wieder auf, es ist nicht Zeit und Raum sie hier alle zu entwickeln.

Der Missbrauch der königlichen Autorität durch Ludwig XIV. hatte das Ueble zur Folge gehabt, dass man ihn gern im Auslande, England ausgenommen, nachahmte, selbst in der Schweiz hatten die regierenden Kreise das böse Beispiel befolgt. Es war natürlich, dass der Zusammenbruch des französischen Absolutismus auch zur Beseitigung der Missbräuche der Autorität im Auslande führte; hier ist der einzige Fall zu erwähnen, wo die romanische Schweiz Frankreich etwas zu verdanken hat: französischen Waffen verdankt das Waadtland die Abschüttelung des Joches von Bern.

Jetzt bricht eine neue Zeit an, die der protestantischen Welt; im Jahr 1871 wurde sie in dem Schlosse der Könige von Frankreich ausgerufen. Frankreich hat noch lange zu arbeiten, ehe es seiner Wiedergeburt und Weiterentwicklung eine dauerhafte Grundlage schaffen wird: es hat sich innerlich zu reformiren. Seine jetzige Litteratur entbehrt

noch aller grundsätzlichen Sicherheit, alle Systeme tauchen darin auf und gehen wieder unter. Verblendet vom Nationalärger schwärmt sogar der frühere Verehrer Deutschlands, Renan, wieder für die falsche Civilisation des Hofes von Versailles. Die namhaftesten Romanschreiber, Alphons Daudet und Zola, leben sogar nur vom Abhub des dritten Kaiserreichs, wühlen mit Wohlbehagen in dem Unrath dieser Epoche und tischen den Pariser Klatsch dem Heisshunger der Pariser Pflastertreter auf. Unwürdig ist es des siegreichen Deutschlands, seine Zeit mit solcher Lectüre zu vergeuden, unwürdig der deutschen Kritik, diesem Klatsch statt einer kurzen Abfertigung, seitenlange Besprechungen zu widmen! Fühlt man denn nicht endlich, dass diese ganze französische Litteratur von andern und zwar falschen Voraussetzungen ausgeht, dass die geschilderten französischen Verhältnisse auf einer andern gesellschaftlichen Ordnung beruhen, für die dem grossen Publikum in Deutschland das Verständniss abgeht? Was sollen französische Lustspiele, die fremde Gebrechen verspotten oder auch aufschminkend herausputzen, auf deutschen Bühnen?

Das französische Volk hat treffliche Anlagen des Geistes wie des Herzens, sonst hätte es trotz der schlechten Erziehung, die seine Regierungen ihm haben angedeihen lassen und die zu so grossen Verirrungen, zu Verbrechen geführt hat, nicht auch so Grosses, ja so Gutes geleistet. Aber sein Unglück ist Paris; das meiste Gute kam aus dem Lande, der sogenannten Provinz, das meiste Böse aus Paris. Die Sitten im Lande sind viel besser als das von Paris geblendete Ausland nur weiss; es gibt im Lande Perlen häuslichen Lebens, die allen andern Völkern zum Muster dienen können; die Pariser Litteratur ist schlechter als die Sitten des Volkes im Grossen; indem sie den Skandal mit Vorliebe ausbeutet, stellt sie ihn als die Regel hin und verdirbt, die noch rein sind. Schöpfungen wie der epische Cyclus „Marie“ von Brizeux aus Lorient, eine Idylle keuscher frommer Liebe, sind selten. In der romanischen Schweiz hat das französische Volk das Muster einer in jeder Beziehung reinen Litteratur seiner Sprache; aus ihr möge es das schöpfen, was die Schriftsteller der Pariser Boulevards ihm nie bieten werden. Der Pariser Litteratur gegenüber hatte der Pascal des Waadtlands, Alexander Vinet, Recht, den Standpunkt der Moral geltend zu machen.

Vor Allem aber möge sich Deutschland von der Pariser Litteratur weg der der romanischen Schweiz zuwenden; die letztere ist auf derselben religiösen Grundlage erwachsen wie die deutsche; die Reinheit der Sitten, die sich darin abspiegelt, ist in ein künstlerisches Gewand gekleidet, das auch den verfeinerten Geschmack entzückt; das deutsche Volk findet darin alles das verherrlicht wieder, was Klopstock in seiner Ode „der Zürchersee“ und Schiller in seinem Drama „Wilhelm Tell“ gefeiert hat. Der Zürchersee, der Vierwaldstättersee und der Genfer See sind

Brüder in der Geschichte wie in der Litteratur, und Genf, Zürich und Wittenberg sind Schwestern, von jetzt an die Lehrmeisterinnen von Paris und Rom.

Vorgänge der jüngsten Zeit scheinen zu beweisen, dass man in den Pariser Regierungskreisen dies anerkennt; man geht auf die Zeit zurück, wo Marots Psalter erschien, und sucht schrittweise nachzuholen, was man vor nahe vierhundert Jahren versäumt hat. Eine Anerkennung, die Genf Ehre macht und das Erscheinen dieses Buches rechtfertigt!

I.

Savoyen und Genf.

Vor der keltischen Race, deren Verschmelzung mit den römischen Eroberern die Entstehung der französischen Sprache zur Folge hatte, hauste auf dem Boden des Alpenlandes und zwar besonders an den Ufern der Seen ein andres Menschengeschlecht, dessen Dasein zwar nicht durch geschichtlich beglaubigte Documente bezeugt wird, wohl aber durch die greifbaren Spuren und Ueberbleibsel seiner Wohnungen und Beschäftigungen; es ist dies das Geschlecht der Pfahlbauten, des habitations lacustres. Ein Schweizer, Rodolphe Rey, schildert sie in seinem Buche „Genève et les rives du Léman[1]) also:

Die Pfahlbauten.

(Les habitations lacustres.)

A quelle époque, l'homme a-t-il commencé à peupler la vallée du Léman? Les découvertes récentes de l'archéologie ont reculé cette apparition vers un passé lointain et obscur. Les monuments de l'âge de la pierre attestent que des hordes de sauvages, plus dénuées que les peuplades reculées de l'Océanie, ont habité notre contrée durant une longue suite de siècles. Les débris des constructions lacustres se retrouvent sur tout le pourtour du Lac, à Villeneuve, Cully, Lausanne, Morges, Nyon, Genève. En face de Morges, ces débris se développent sous l'eau, sur un front de 1,200 pieds et une épaisseur de 150. On retrouve les pilotis qui soutenaient l'esplanade sur laquelle reposaient les habitations, huttes grossières, construites en bois léger et enduites d'argile. Ces sauvages vivaient de la chasse dans les forêts que baignait la rive du Lac, peuplées alors de cerfs, de sangliers, de chevreuils et d'urus, le géant des forêts; les os de ces animaux se retrouvent en grand nombre, mêlés aux armes et aux ustensiles parmi les décombres des habitations; dans le sable,

---

[1]) Der ursprüngliche Name des Genfer Sees ist le Léman oder le lac Léman, lacus Lemanus bei Julius Cäsar.

on a retrouvé des canots creusés dans des troncs d'arbres comme les pirogues des sauvages du Pacifique. Aux objets de l'âge de la pierre, se mêlent communément ceux de l'âge du bronze, hachettes, couteaux, épées, anneaux; la dimension exiguë des armes donne à croire que ces peuples étaient de petite taille.

Ce fut sans doute pour abriter les femmes, les enfants, les vieillards, contre les bêtes féroces ou les attaques des tribus ennemies, que ces peuples construisirent leurs habitations sur les eaux. A voir les substructions sur lesquelles elles reposent et l'imperfection de leurs instruments de travail, on admire leur patiente industrie. Quels étaient leurs croyances, leurs rites, leurs lois? à quelle race appartenaient-ils? quelle fut leur histoire? On ne peut former que quelques conjectures sur ces points".

Gewöhnlich nimmt man an, dass diese Ureinwohner dem finnischen Stamm angehörten, den die aus Asien einwandernden Völker arischen Stammes (Kelten, Germanen) auf ihrem Zuge nach Westen entweder vernichteten oder in den äussersten Norden Europas zurückdrängten, wo noch jetzt Völkerschaften desselben hausen. Uebrigens findet man Spuren von Pfahlbauten auch in den andern Seen der Schweiz. Erst mit den arischen Völkern, die statt der Bronze allmälig das Eisen gebrauchten, wird es Licht in der Geschichte, und zwar sind die ältesten geschichtlichen Bewohner der Schweiz und Savoyens Kelten; sie waren die Zerstörer der Pfahlbauten, wie R. Rey weiter erzählt:

Die Kelten in Savoyen und der Schweiz.

Les traces de destruction violente, visibles dans la plupart de ces ruines, donnent à croire que ces populations ont succombé devant l'invasion d'un autre peuple plus belliqueux et mieux armé: probablement les Celtes, venus des bords du Rhin. Ces conquérants s'établirent solidement dans la contrée et formèrent dès lors le noyau persistant de la population. Deux peuplades gauloises se partageaient notre bassin; les Helvétiens habitaient la rive septentrionale du Lac et les Allobroges la rive méridionale. Ceux-ci furent de bonne heure assujettis par les Romains; les Helvétiens firent subir une sanglante défaite à la première armée romaine qui s'aventura dans la vallée du Rhône. César nous a donné dans les Commentaires le récit de la campagne par laquelle il assujettit à Rome ce peuple belliqueux et redouté de ses voisins.

Savoyen.

Noch findet man in dieser Gegend Trümmer sogenannter Druidendenkmäler und keltischer Gräber, ganz denen ähnlich, die über ganz Frankreich zerstreut und besonders in der Bretagne zahlreich sind; eines der bedeutendsten Denkmäler dieser Art liegt unweit Genfs, bei dem Dorfe Reignier in Savoyen. Die Unabhängigkeit der Kelten südlich vom

Genfer See, in Savoyen, nahm ein Ende, als die Römer, von der griechischen Colonie Marseille gegen ihre gallischen Nachbarn zu Hilfe gerufen, 125 vor Chr. den Südosten Frankreichs eroberten und zur römischen Provinz umwandelten, welcher Name sich noch heute in der „Provence" erhalten hat. Die Allobrogen, welche das heutige Savoyen [1]) und Dauphiné bewohnten, wollten Widerstand leisten, wurden aber besiegt. Bescherelle sagt in seinem Dictionnaire national: „Allobroge est devenu synonyme de Savoyard, et sert aujourd'hui à désigner familièrement un rustre, un homme grossier, mal léché, qui a le sens de travers. C'est un allobroge. Un franc allobroge. Dieu, quel allobroge! Il parle français comme un allobroge. Juvénal nous apprend qu'un certain rhéteur gaulois nommé Rufus, et qui eut de la réputation, traitait Cicéron d'allobroge par mépris". Allobroge und Savoyard nennt Bescherelle gleichbedeutende Namen; im vierten Jahrhundert nämlich kam für das Land südlich vom Genfer See der Name Sapaudia d. h. Savoyen auf, die Einwohner hiessen Savoyarden. Auch dies Wort bedeutet im französischen Sprachgebrauche „Grossier et sans éducation. C'est un savoyard. C'est un vrai savoyard". (Bescherelle.) So geringschätzig behandelten die Franzosen den Volksstamm, den sie im Jahre 1860 annectirten; er verdiente aber diesen Spott nicht. Man spricht überall in Savoyen, wenige Thäler und entlegene Ortschaften ausgenommen, wo noch ein Rest des ursprünglichen Landesdialektes als Patois herrscht, ein sehr gutes Französisch, ein besseres als in manchen echt französischen Provinzen, und auch hervorragende französische Schriftsteller sind aus Savoyen hervorgegangen; was Umgang und Sitten anlangt, so herrscht ebenfalls überall in der bürgerlichen Gesellschaft ein guter Ton und feine Geselligkeit, was schon J. J. Rousseau vor hundert Jahren gerühmt hat. Man hat seit der Annexion des Landes in Frankreich einen Unterschied zwischen Savoisien und Savoyard machen wollen, ersteres bedeute den Bewohner des Landes, letzteres die Essenkehrer und Dienstmänner (commissionnaires), die vom sechzehnten Jahrhundert an jährlich nach Frankreich, besonders nach Paris zogen, doch ist der Sprachgebrauch noch sehr schwankend. Unterdessen war auch der Name Allobroge wieder aufgetaucht. In der ersten französischen Revolution nämlich wurde von Savoyarden in den ersten Tagen des Jahres 1792 zu Paris ein Club des Allobroges und dann eine Légion des Allobroges gegründet. Als die gesetzgebende Versammlung ihre Genehmigung dazu ertheilt hatte und die Gründer der Legion am 22. August 1792 in der Versammlung erschienen, um ihren Dank dafür auszudrücken, sagte der Redner u. a.: „Que le nom Allobroge, ce nom jadis célèbre, renaisse avec sa splendeur!" Die Legion, in welcher auch Bonaparte ge-

[1]) Im Osten des Landes sassen noch einige kleinere Völkerschaften, z. B. die Centronen.

dient hat, der sie l'excellente troupe légère des Allobroges nannte, nahm an dem Feldzuge des Generals Montesquiou Theil, der im folgenden September Savoyen eroberte. Nun sprach man in Savoyen wieder von einer Nation des Allobroges und verlangte die Vereinigung mit Frankreich; am folgenden 29. November bestätigte der Convent dieselbe und Savoyen bildete nun das Departement Montblanc; seitdem verschwand der Name Allobrogen allmälig wieder.

Die Herrschaft der Burgunden.

Auch die Helvetier waren, sowie das südliche Deutschland, von den Römern unterworfen worden, aber in ihrem Gebiete setzten sich mit dem Zerfall des Römerreichs die Germanen fest und verdrängten die römische Sprache, nur der keltische Name des Landes hat sich, besonders in der Poesie, erhalten. Anders war es in dem Gebiet der Allobrogen; hier wurde von den eindringenden Burgunden, denen der Römer Aëtius das südöstliche Gallien eingeräumt hatte (436—456), die römische Sprache angenommen. Wie zur Zeit der Allobrogen, war auch unter den Burgunden der Schwerpunkt der Staatsverwaltung für Savoyen im Dauphiné; als aber Gundiochs vier Söhne sich in die Herrschaft getheilt hatten, wurde nach blutigen Kriegen zwischen den Brüdern, Genf die Residenz des Königs Gundobald, welcher den Staat durch sein Gesetz, la loi Gombette, zu ordnen suchte. Nach einer Dauer von 121 Jahren kam dies burgundische Reich (534 n. Chr.) unter die Herrschaft der Franken, deren König Chlodwig eine Tochter des von Gundobald ermordeten Burgundenkönigs Chilperich in Genf geheirathet hatte. Diese, Crotechildis mit Namen, französisch Clotilde, trieb ihren Gatten zur Rache an dem Mörder ihres Vaters und bewog ihn die katholische Religion anzunehmen; sie wurde deshalb heilig gesprochen. Im Jahre 1846 wurde ihr in Paris auf dem linken Seineufer nach den Plänen und unter der Leitung eines Deutschen, des Architekten Gau aus Köln, eine Kirche errichtet, die aber erst 1857 vollendet wurde. Auch der Name des vorletzten burgundischen Königs Sigismund, der sich vom Arianismus zum Katholicismus bekehrt hatte und wegen seiner Freigebigkeit gegen den Klerus heilig gesprochen wurde, lebt noch in Frankreich fort; der König wurde im Kriege mit den Franken bei dem Orte Columna in der Nähe von Orleans gefangen und in einen dortigen Brunnen gestürzt; seitdem wurde der Ort St. Sigismond genannt, der Brunnen aber gilt für wunderthätig.

Trotz der Herrschaft der Franken erhielt sich der Name der Burgunden noch immer im Lande, dessen Gaue (pagi Burgonden) nach ihnen benannt wurden. Ja es ging sogar später aus der Zerstückelung der Karolingischen Monarchie ein neues Königreich Burgund hervor. Die Franken galten hier doch nur als fremde Eroberer und die eigentlichen Eingebornen des Landes waren die Romanen (Gallo-Römer) nebst den

Burgunden, die durch Annahme der Sprache mit ihnen verschmolzen waren. Auf dieses Nationalgefühl und die Erinnerung an die ehemalige Unabhängigkeit stützte sich Boso, Graf von Autun in Burgund, als er sich 879 zu Montmelian in Savoyen zum König der Provence ausrufen liess, welcher Name an die erste Vereinigung des Allobrogenlandes mit der römischen Provinz erinnert. Nach seiner Hauptstadt Arles wurde dies Königreich auch das arelatische genannt, doch wurde bald der Name Burgund vorherrschend, und zwar hiess es, da es (von Frankreich aus betrachtet) diesseits des Jura lag, das cisjuranische Burgund oder Niederburgund. Aber auch in den Gebieten romanischer Zunge jenseits des Jura entstand während der Minderjährigkeit von Bosos Sohne, Ludwig, ein burgundisches Königreich; der Welfe Rudolf nämlich, der in diesen Landen als Herzog waltete, hatte die Absetzung Karls des Dicken benutzt, um sich unabhängig zu machen, und sich 888 zu St. Maurice in Wallis von den Bischöfen von Moutiers in Savoyen, Genf, Lausanne und Lyon zum König des transjuranischen Burgunds oder Hochburgunds ausrufen lassen, wozu auch das östliche Savoyen gehörte. Sein Sohn Rudolf II. vereinigte dann 933 beide burgundische Königreiche; unter seinem Sohne Konrad drangen die Sarazenen in Savoyen ein und verwüsteten es funfzig Jahre lang. Konrads Nachfolger, Rudolf III., genannt le fainéant (993—1032), war der letzte König von Burgund; er hatte die Staatsgewalt geschwächt, indem er den dortigen Bischöfen jene weltliche Macht ertheilte, die sie seitdem so lange ausgeübt haben. Wie nun der deutsche König Otto I. in die burgundischen Händel verwickelt wurde, wie dieses Burgund für ihn, der Rudolfs II. Tochter Adelheid zu seiner zweiten Gemahlin erkor, die Brücke zur Eroberung Italiens und zur Erneuerung des römischen Kaiserthumes wurde, das erzählt Giesebrechts Geschichte der deutschen Kaiserzeit.

Seit dem Fall dieses Königreiches hat sich der Name Burgund in einem dritten kleineren Staate erhalten, in dem französischen Herzogthum Burgund, welches Richard, Oheim des obengenannten Ludwig, begründete, dessen Geschichte ganz mit der Frankreichs zusammenfällt.

„Als Rudolf III. 1032 starb, vereinte Kaiser Konrad II. (1024 bis 1039) auf einem Tage zu Peterlingen — franz. Payerne — (1033) im Waadtland das burgundische Reich mit dem deutschen. Da aber in diesem Lande der grosse Adel fast Alles galt, so hat die Herrschaft der deutschen Könige hier nie viel zu bedeuten gehabt. Ohnehin war dies romanische Land, das vom Berner Oberlande bis zum Mittelmeer sich erstreckte, mit Ausnahme der alamannischen Theile (der heutigen deutschen Schweiz) zu selbstständig in Sprache, Sitte und Recht, als dass es je ein wirklicher Theil des deutschen Reiches werden konnte. Die Eroberung brachte mithin auch mehr nur äusseren Glanz, als eigentlichen Zuwachs an Macht. Jedoch war die Schweiz nun für immer an die Ent-

wickelung des deutschen Lebens geknüpft und ist ein halbes Jahrtausend ein unmittelbarer Theil des Reiches gewesen". (David Müller, Geschichte des deutschen Volkes.) Dieses schwankende Verhältniss spricht sich in allen Ereignissen und Thatsachen unserer Geschichte aus. Im Jahr 1186 ernannte Kaiser Friedrich Rothbart die Erzbischöfe des frühern burgundischen Reiches zu deutschen Reichsfürsten; dessenungeachtet galten sie als Ausländer, denn da der Erzbischof von Tarentaise (T. heisst eine Provinz von Savoyen, deren Hauptstadt Moutiers ist) Philipp von Schwaben 1198 in Mainz als deutschen König gekrönt hatte, sang Walther von der Vogelweide später bei der zweiten Krönung 1205 durch den Erzbischof von Köln:

Es nahm eine Wittwe einen Mann hievor in alten Zeiten.
Da kamen viel Ritter und Frauen, die sie liebten, dar.
Als da der Bräutigam kam, geschah ein grosses Streiten,
Wie sie der Braut bänden [1]); darob zerwarfen sie sich gar.
Zuletzt band sie ein solcher, der nicht von den ihren war.

Von der eben geschilderten Geschichte des romanischen Landes, in dessen Mitte der Genfer See liegt, entwirft R. Rey folgende Skizze:

Die Entstehung der romanischen Nationalität.

A la chute de l'empire romain, l'unité de l'Helvétie subit une atteinte profonde. La population gallo-romaine, refoulée par l'invasion des tribus germaines, abondonna l'Helvétie du nord et se massa sur les rives du Léman. La vallée de l'Aar, le centre politique de l'Helvétie, fut entièrement germanisée; dans notre contrée [2]), les Germains s'établirent en moindre nombre, l'élément gallo-romain ne fut pas effacé et la langue latine subsista. Les Burgondes, auxquels elle échut, la gouvernèrent avec douceur; ils se confondirent avec l'ancienne population et leurs lois passèrent en partie dans nos codes [3]). Placée au point de rencontre de deux races et de deux courants de civilisation [4]), notre petite contrée subit leur double pression. L'influence germanique fut entretenue par les débordements réitérés des populations de l'Helvétie tudesque: l'influence romane par la pression de la Savoie. Une telle situation

[1]) Wie sie ihr den Kopfputz aufsetzten, nämlich dem deutschen Reich die Krone.

[2]) d. h. im Gebiete des Genfer Sees. R. Rey hat immer Genf und das Waadtland besonders im Auge.

[3]) Mehr noch als das Gundebaldische Gesetz hat das fränkische in den Rechtsgewohnheiten Savoyens fortgelebt; der salische Strafkodex — das Wehrgeld — wurde hier erst 1559 abgeschafft und durch neue Rechtsordnungen ersetzt.

[4]) La civilisation est l'ensemble des croyances, des lois, des moeurs, des vertus d'un peuple (Bescherelle).

préparait à notre contrée des oscillations pénibles, jusqu'au moment où une heureuse révolution la rattacha solidement à son centre naturel.

Durant l'époque franke[1]), la décadence fit des progrès. Le pays se dépeuplait; les forêts reprenaient possession des plaines et recouvraient d'un manteau impénétrable les croupes inférieures du Jura et des Alpes. Au milieu de ce marasme social, une institution prospéra: l'Église. Le clergé tant séculier[2]) que régulier s'enrichit par les donations des princes et des grands; les moines se propagèrent et couronnèrent nos coteaux de prieurés et d'abbayes; ils acquirent des dîmes, des domaines, des serfs; telle abbaye gouverna des districts entiers. L'architecture, si somnolente alors dans toute l'Europe, déploya dans notre contrée une certaine originalité.

Sous le royaume de la Petite Bourgogne et ses rois paternels et débonnaires, le pays romand commença à refleurir; il était alors le centre d'un petit État prospère et respecté; mais à la dissolution de ce royaume, les droits souverains passèrent à l'empire d'Allemagne et notre contrée retomba au rang d'une annexe obscure. On désignait depuis longtemps déjà la rive septentrionale du lac Léman sous le nom de Pays de Vaud. Dans ce petit territoire, éloigné des centres de domination et porté à s'isoler, la féodalité poussa de très-fortes racines; elle paralysa l'essor des villes et morcela à l'infini la souveraineté; il en résulta un éparpillement des forces publiques, et l'impossibilité de suivre une politique commune. Ce pays avait alors la conscience d'une nationalité romande distincte, et il résistait aux vicaires impériaux, maîtres de l'Helvétie tudesque; mais la population welche[3]) n'avait ni le nombre, ni l'union, ni l'organisation nécessaires pour former un centre.“

Dieser Mangel an einem staatlichen Mittelpunkte hatte für das romanische Land eine lange Reihe blutiger Kämpfe zur Folge, er begünstigte aber auch die Niederlassung Calvins und führte endlich die Spaltung des Landes in die zwei Theile, la Suisse romande und Savoyen, herbei. Aus letztrem Lande ging der Hauptanstoss zur Umgestaltung des ganzen Gebietes um den Genfer See hervor und deshalb verlangt dies Land eine kurze Schilderung.

---

[1]) Gewöhnlich schreibt man franc, franque: le peuple franc, la langue franque; neuere Geschichtsschreiber haben die deutsche Form frank, franke angenommen; im Sinne von frei, offenherzig, ist das Femininum von franc franche: une âme franche.

[2]) Le clergé séculier, die Weltgeistlichkeit, le clergé régulier die Ordensgeistlichkeit. Die römischen Kirchenväter gebrauchten das Wort Seculum im Sinne von Welt, irdisches Leben, entgegengesetzt der Ewigkeit. La règle signifie les Statuts que les religieux d'un ordre sont obligés d'observer. Les règles monastiques. Règle de Saint-François.

[3]) Bescherelle sagt: L'idiome vulgaire du Pays de Vaud est un patois du vieux français qu'on nomme le welche. Wälsch nannten die Deutschen vorzüglich das Gallische, aber auch das Romanische, Neulateinische, daher Wälschland für Italien.

Die Fürsten von Savoyen und ihr Gebiet.

Das ehemalige Herzogthum Savoyen zerfällt jetzt in zwei Departemente, das südliche le département de la Savoie kurzweg genannt, das nördliche le département de la Haute-Savoie. Jenes enthält, kleinere früher unabhängige Baronieen abgerechnet, die alten Provinzen la Tarentaise (Hauptstadt Moûtiers), la Maurienne (Hauptstadt Saint-Jean-de-Maurienne) und das eigentliche Savoyen (Hauptstadt Chambéry).

Das Land Beauges in Savoyen.

Zu letztrem gehörte das Ländchen les Beauges genannt, das lange Zeit der Schlupfwinkel der Sarrazenen war, die hier ihre Beute bargen, und dessen Hauptstadt, le Châtelard-en-Beauges, jetzt ein unbedeutender Flecken ist. „Perché sur une élévation au-dessus d'un torrent, dominé par les ruines d'un château féodal, ce fut jadis une petite ville, capitale de l'intéressant pays des Beauges. Cette désignation comprend un plateau de 20 kilomètres de long sur 12 de large, d'une altitude de 992 mètres, traversé par le Chéron, petite rivière torrentueuse dont les eaux charrient un sable mêlé de paillettes d'or, et divisé en 13 communes formant une population de 10,000 habitants. Cette contrée est comme renfermée dans une ceinture naturelle de rochers dont fait partie la dent de Nivolet, montagne voisine de Chambéry. Cette disposition des lieux, la fertilité du sol qui leur permettait de se suffire à eux-mêmes protégea longtemps les gens du pays des Beauges contre le contact et les vices de la civilisation. Ils vivaient en petites communautés gouvernées par des chefs électifs. L'intérêt, l'argent ont modifié tout cela. On cultive avec succès la pomme de terre on élève un grand nombre de bestiaux; on y fabrique aussi des clous de toute espèce et de la vaisselle de bois, qu'on appelle par dérision, dans toute la Savoie, l'argenterie de Beauges." (Malte-Brun, la France illustrée.)

Das Klima von Savoyen.

Eine interessante Eigenthümlichkeit dieses Gebirgslandes ist das wechselnde Klima; der Geograph Elisée Reclus erklärt dieselbe folgendermassen; kleine Abweichungen zwischen den beiden Departementen werden hier übergangen[1]). „La Savoie est un pays de montagnes, le climat y varie conséquemment avec l'élévation et l'exposition des lieux. Sur le flanc des montagnes, les climats sont étagés par zones ayant chacune leur faune et leur flore, et dont la température baisse d'un degré en moyenne par chaque élévation de 150 mètres. On peut, dans une course d'une seule journée, passer de la plaine dans la haute montagne, et voir se succéder les températures de l'été, du printemps et de l'hiver.

[1]) La température moyenne d'Annecy (Haute-Savoie) est inférieure à celle de Chambéry.

Cette différence de température, à mesure qu'on s'élève, produit une grande différence dans l'époque de la maturité des fruits. Ainsi la haute montagne fournit encore des fraises et des cerises, quand la plaine donne déjà d'excellents raisins.

Les vents varient avec la direction des vallées, et ils dépendent de l'enchevêtrement des montagnes. Les montagnes ne sont pas visitées seulement par les courants atmosphériques qui soufflent sur les plaines; elles ont aussi leur système propre de brises alternant avec la même régularité que la brise de terre et la brise de mer sur les côtes de l'Océan. Le jour, surtout en été, lorsque les vallées sont exposées à toute l'intensité des rayons solaires, l'air chaud s'élève avec impétuosité sur le flanc des montagnes, et forme un vent d'autant plus violent, que l'écart entre la température d'en bas et celle des hauteurs est plus considérable. La nuit, des phénomènes d'un ordre inverse se produisent, et les hautes montagnes, qui perdent moins rapidement que les vallées leur chaleur par le rayonnement nocturne, rendent aux campagnes situées à leur base les nappes d'air qu'elles ont reçues. Il s'établit ainsi un échange entre les deux zones, un flux et un reflux, une marée atmosphérique ascendante et descendante, réglée dans son intensité par l'intensité de la température elle-même. D'ordinaire, le vent ascendant commence vers dix heures du matin dans les vallées de la Savoie, et le courant descendant reflue vers les bas-fonds à partie de neuf heures du soir. En hiver, la vallée ne recevant qu'une faible quantité de chaleur solaire, la bise ascendante devient presqu'insensible durant le jour; mais, la nuit, la bise descendante acquiert d'autant plus d'énergie, parceque relativement les cimes des monts absorbent une bien plus grande quantité de chaleur que les vallées. En été, au contraire, les bises diurnes soufflent toujours avec plus de violence que les bises nocturnes.

Dans la Haute-Savoie on donne le nom de Morgès au vent qui traverse le Léman dans la direction de Morges à Thonon; la Vaudière arrive du Valais, et le Joran, dont on redoute la violence, vient du Jura."

Die Karthause Ripaille.

Im Mittelalter, als alles Land in kleine Lehnsherrschaften zerstückelt war, zerfiel das jetzige Departement Hoch-Savoyen in drei unabhängige Provinzen, deren Namen noch fortbestehen. Der Streifen längs des südlichen Ufers des Genfer Sees heisst le Chablais (Caballicus ager, Caballica, Provincia equestris), angeblich so genannt, weil die Römer die Pferde für ihre Reiterei aus diesem Lande zogen; die Hauptstadt war Thonon. „En sortant de Thonon, on entrevoit au milieu de bouquets d'arbres, les restes de la chartreuse de Ripaille, site illustré par Amédée VIII. surnommé le Sage, le Salomon, dernier comte et premier duc de Savoie. Après le trépas de sa femme Marguerite de Bourgogne, ce prince, alors

âgé de cinquante-six ans, prit la résolution de quitter le grand monde, remit en même temps ses Etats entre les mains de Louis, son fils aîné, et se retira à Ripaille, lieu solitaire des appartenances d'un prieuré de l'ordre de Saint-Maurice, au rivage du lac de Genève. Il le rebâtit, s'y retira avec six gentilshommes, ses confidents — le plus jeune avait soixante ans — et fonda l'ordre des chevaliers ermites de Saint-Maurice. Mais les ermites de Ripaille ne se morfondaient pas en abstinences; menant bonne et joyeuse vie, ils ne se nourrissaient pas de racines et d'eau claire, aliment et breuvage ordinaire des anciens ermites, mais de viandes fort exquises et de vin très-délicieux; et à tort ou à droit[1]), l'expression faire ripaille a passé dans la langue comme un signe de joyeuseté et de grande chère. Amédée se lassa-t-il de son bonheur, l'ambition le reprit-elle? ou sa destinée le condamnait-elle à d'autres agitations, à de nouvelles grandeurs? D'ermite il devint pape! L'Église traversait une crise. Le Concile de Bâle (1431—1449) avait entrepris sa réforme et revendiquait la supériorité sur le pape. La majorité des Pères était dirigée par le cardinal Allamand, Savoyard de naissance, d'un caractère fougueux. Tout à coup le Concile, après avoir déposé le pape Eugène IV., défère la tiare au joyeux cénobite de Ripaille et l'élut pape sous le nom de Félix V.; Amédée VIII. sort de sa retraite et se rend à ses voeux. Mais l'empereur s'opposa à cette élection; Amédée transigea, il renonça à la tiare comme il s'était démis du bonnet ducal, acceptant en compensation un chapeau de cardinal. Puis il revint finir ses jours à Ripaille, d'où il administra l'église de Genève jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1451. Les Bernois prirent et saccagèrent la retraite du duc-ermite en 1589; des chartreux utilisèrent ses débris et s'y établirent en 1630. La Chartreuse fut vendue, en 1793, à des particuliers qui en firent une usine. Des primitives constructions il reste cependant encore l'église, avec sa façade en marbre, ombragée par de magnifiques arbres qui sont peut-être aussi vieux qu'elle." (Malte-Brun, Bescherelle und Rey.)

Südlich vom Chablais liegt die Provinz le Faucigny (auch Foussigny),

[1]) R. Rey macht diese Einschränkung. Allerdings heisst „la ripaille" die Schmauserei, „faire ripaille" schmausen. Jacob Le Duchat, habile philologue, né à Metz en 1658, mort à Berlin en 1735, „pensait à une contraction de repaissaille, mot de Rabelais"; Auguste Schéler (dictionnaire d'étymologie française, 1873) nennt diese Zusammenziehung „monstrueuse", seine eignen Versuche das Wort zu erklären sind aber auch nicht stichhaltig. Zu beachten ist eine Stelle aus einem Schwanke des XVI. Jahrhunderts, welche Littré anführt: Le petit flageolet pour faire ripaille au soir, comme ils parlent en Anjou, et réjouir les compagnons; sonach wäre dieser Ausdruck damals noch nicht allgemein gewesen, da er als eine provinzielle Redeweise im Westen von Frankreich, fern von Savoyen, angeführt wird. Ripaille est l'augmentatif de ripa, rive, (ainsi dit „pour ce qu'il est à la rive du lac", sagt Bonivard in seiner Chronique de Genève, II, 1).

so genannt nach der keltischen Völkerschaft der Focunaten; noch tragen diesen Namen die Ruinen des Schlosses, wo die Herren des Landes sassen, an der Strasse von Genf nach dem Montblanc. Der erste bekannte Herr dieses Landes, Emerard, lebte im elften Jahrhundert; durch Heirath kam dasselbe 1241 an das Dauphiné, wurde aber, nach der Vereinigung des letztern mit Frankreich, 1355 an Savoyen abgetreten; die Hauptstadt davon war Bonneville.

Chamouny und der Montblanc.

Im Bezirk von Bonneville liegt Chamouny und der Montblanc, gewissermassen der Mittelpunkt aller Reisen der Naturfreunde. Folgende Schilderung ist der France illustrée etc. par V. A. Malte-Brun entnommen, der Verfasser beruft sich auf die Naturforscher Pictet, de Saussure und Mortillet, auf Joanne u. A.

Chamonix, Chamounix ou Chamouny (Campus munitus[1]), canton de Saint-Gervais, arrondissement de Bonneville, est un joli et fort village, peuplé de 2,308 habitants, situé au milieu de prairies au pied du mont Brévent, sur la rive droite de l'Arve, et auquel les beautés de sa vallée ont donné une célébrité immense. Quoique la réputation de Chamonix date surtout des écrits de Saussure, de Bourrit et Deluc, ce bourg, connu aussi sous le nom de Prieuré, n'est pas sans quelques titres historiques. On a retrouvé dans les archives de la paroisse une donation de terres et la fondation du prieuré, couvent de bénédictins, qui remonte à l'année 1090. Il y a trace de lois édictées par le prieuré en 1330 contre les étrangers, et preuves certaines des fréquentes visites qu'y faisaient les évêques de Genève au XV. siècle, ainsi que d'un séjour qu'y fit saint François de Sales, en juillet 1606. Le sénat de Savoie, présidé par son souverain, promulgua une ordonnance, en 1634, pour permettre aux bêtes à cornes et autres objets de commerce d'entrer dans la vallée, sans payer aucune redevance. Les habitants de ce pays sont actifs et laborieux, ils savent presque tous lire et écrire; ils vivent principalement du produit de leurs troupeaux et de ce qu'ils gagnent avec les voyageurs. La longueur de l'hiver ne leur permet pas de cultiver les céréales d'automne. Ils récoltent plus particulièrement un mélange d'orge et d'avoine avec lequel ils font leur pain; ils cultivent aussi quelque peu de froment de printemps de l'espèce appelée blé de Fellemberg et d'épeautre de l'espèce appelée triticum monococcum. Ils n'ont pas de fruits, excepté quelques mauvaises pommes et cerises; les pommes de terre réussissent bien dans cette vallée, et y sont très-bonnes, mais les produits les plus importants sont le lin et le miel devenus pour les habitants un objet

---

[1]) Andre erklären den Namen einfach als Champ du meunier.

d'exportation assez considérable. La chasse et la recherche des cristaux forment les occupations principales des Chamoniards qui n'exercent pas la profession de guides ou de porteurs. L'industrie est représentée par quelques tanneries.

La fameuse vallée, située à 1000 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, s'étend dans la direction du N.-E. ou S.-O. le long de l'Arve qui l'arrose sur une longueur de 30 à 35 kilomètres. Les curiosités qu'elle renferme, ses beautés principales dont elle est le centre sont: la source de l'Arveiron, le Montanvert, le Jardin, le Chapeau, les Posettes, la Flégère, le Brévent, le glacier des Bossons, les cascades des Pèlerins et du Dard, les mines du Coupeau, la montagne de la Côte, le glacier d'Argentière, les Aiguilles, le Buet, le Mont Blanc. Nous nous réduirons à dire quelques mots de celles de ces merveilles qu'il n'est pas permis d'oublier.

La source de l'Arveiron se rencontre à une heure seulement de Chamonix, on y arrive par un chemin carrossable. L'Arveiron sort en bouillonnant de l'extrémité inférieure de la mer de glace, tantôt par une vaste arcade haute parfois de 25 à 30 mètres, tantòt au milieu de blocs de glace, lorsque le fragile portique s'écroule. Il y a des années où il est possible de pénétrer sous cette voûte, mais il est dangereux de s'y aventurer trop avant, et surtout de décharger des armes à feu dont la détonation produit un bruit comparable au grondement du tonnerre.

En face de l'hospice du Montanvert est la Mer de Glace, nommée aussi le Glacier des bois. Elle a environ 45 minutes de largeur. A son extrémité supérieure, elle se bifurque. La branche qui s'élève du côté de l'est prend le nom de glacier de Léchaud. Il est situé à 2,274 mètres au-dessus du niveau de la mer et à 1,200 mètres au-dessus de Chamonix. La branche qui s'élève du côté de l'ouest se nomme le glacier de Tacul ou du Géant. Depuis le commencement du chemin on voit les deux glaciers se séparer au pied d'une haute montagne appelée les Périades. Parmi les sommités voisines, celle qui frappe le plus le regard est un pic qu'on nomme l'Aiguille du Dru[1]). Vue du Montanvert, dit de Saussure, la surface du glacier ressemble à celle d'une mer qui aurait été subitement gelée, non pas dans le moment de la tempête, mais à l'instant où le vent s'est calmé et où les vagues, quoique

[1]) Goethe, in seiner Schweizer Reise, zweite Abtheilung, schreibt in seinem Briefe aus Chamouny, den 5. Nov. 1779, Abends bei der Schilderung des Eismeers vom Montanvert aus gesehen: „Die Gipfel der Felsen gegenüber und auch die in die Tiefe des Thales hin sind sehr spitzig ausgezackt. Es kommt daher, weil sie aus einer Gesteinart zusammengesetzt sind, deren Wände fast ganz perpendikular in die Erde einschiessen. Wittert eine leichter aus, so bleibt die andre spitz in die Luft stehen. Solche Zacken werden Nadeln genannt, und die Aiguille du Dru ist eine solche hohe merkwürdige Spitze, gerade dem Montanvert gegenüber."

trés-hautes, se sont comme émoussées et arrondies. Ces grandes ondes sont à peu près parallèles à la longueur du glacier, et elles sont coupées par des crevasses transversales qui paraissent bleues dans leur intérieur, tandis que la glace est blanche à sa surface extérieure. Quand on est au milieu du glacier, les ondes ressemblent à des montagnes, et leurs intervalles semblent être des vallées entre ces montagnes. Il faut d'ailleurs parcourir un peu le glacier pour voir ses beaux accidents, ses larges et profondes crevasses, ses grandes cavernes, ses lacs remplis de la plus belle eau renfermés dans des murs transparents, couleur d'aigue-marine; ses ruisseaux d'une eau vive et claire, qui coulent dans des canaux de glace et qui viennent se précipiter et former des cascades dans des abîmes de glace!“ Après deux heures de marche sur le glacier du Léchaud, on en sort au pied d'un autre glacier qui s'y jette et qu'on nomme le Talêfre. Voici en quels termes M. Pictet le décrit: „L'aspect du Talêfre est majestueux et terrible. Comme la pente par laquelle il descend est extrêmement rapide, ses glaçons, se pressant mutuellement, se dressent, se relèvent et présentent des tours, des pyramides diversement inclinées, qui semblent prêtes à écraser le voyageur téméraire qui oserait s'en approcher.“

C'est de Chamonix qu'on part généralement pour tenter l'ascension du Mont Blanc. Cette haute montagne fut gravie pour la première fois en 1786 par le docteur Paccard et Jacques Balmat de Chamonix. L'année suivante, de Saussure y monta avec dix-sept guides et y fit d'intéressantes observations météorologiques. Depuis 1786 jusqu'en 1854 inclusivement, dit Mortillet, c'est-à-dire pendant une période de soixante-neuf ans, on ne compte que quarante-neuf ascensions ayant réussi. Les époques extrêmes des ascensions heureuses ont été le 19 juin et le 9 octobre; généralement elles se font pendant les mois de juillet, août et septembre. Ces ascensions, très-difficiles et très-périlleuses il y a peu de temps encore, se font maintenant avec bien moins de fatigue et beaucoup moins de dangers. Les guides, compagnons indispensables dans ces périlleuses excursions, forment une corporation à laquelle une loi du 11. mai 1852 a imposé certains réglements.

C'est à un endroit appelé les grands Mulets que passent la nuit les voyageurs tentant l'ascension du Mont Blanc; ils y trouvent un pavillon destiné à les abriter. La hauteur de cette station est de 3,455 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le chemin pour y arriver commence à être dangereux après un rocher de granit qui a 12 à 15 mètres de hauteur, et qu'on nomme la pierre à l'Echelle. A sa base, en effet, se trouve une grotte dans laquelle les guides déposent l'échelle qui sert à traverser les crevasses du glacier. „En quittant la pierre à l'Echelle, dit Joanne, on arrive sur le bord du glacier des Bossons, dont l'accès est toujours difficile; on le traverse le plus vite possible, car quelquefois,

en revenant, on trouve les traces d'une avalanche fraîche tombée depuis qu'on est passé. Après avoir franchi le lit de l'avalanche, on s'attache à une corde et l'on commence à marcher sur une vaste plaine de neige légèrement ondulée et sous laquelle d'immenses crevasses s'étendent dans tous les sens. Quand les crevasses sont trop larges pour être enjambées, on les franchit à l'aide d'une échelle posée d'un bord à l'autre et servant de pont. Le guide, qui marche le premier, sonde avec précaution et à chaque pas devant lui et sur les côtés. Après avoir dépassé les Séracs, énormes blocs de glace d'une forme à peu près cubique, aprés avoir escaladé d'autres degrés du glacier et franchi d'autres crevasses, on arrive aux grands Mulets, rochers isolés, hauts de 200 mètres, et du haut desquels la perspective est d'une magnificence indescriptible."

Lorsqu'on approche du sommet, la pente devient comparativement douce; mais la respiration est pénible, le pouls s'accélère sensiblement; on perd l'appétit, on ressent une soif ardente, et on éprouve une envie de dormir presque irrésistible; on est si facilement essoufflé, qu'il est impossible de faire un grand nombre de pas sans s'arrêter; certains voyageurs ne vont pas au-delà de 24, mais il n'y en a pas qui fassent de suite plus de 150 pas. Le sommet du Mont Blanc est comme arrondi en forme de dos d'âne; il a environ 200 pas de longueur et un mètre de large au point culminant. Du côté de l'est, la pente s'adoucit en descendant, tandis que du côté de l'ouest elle prend la forme d'une arête aiguë. Le panorama qu'on découvre de cette élévation est immense; malheureusement, à moins de jouir d'un temps exceptionnellement beau, les objets paraissent en général un peu confus. On ne voit distinctement que les grandes masses de montagnes, telles que la chaîne du Jura, les Alpes suisses, les Alpes maritimes et les Apennins."

Die dritte Provinz von Hoch-Savoyen war das **Genferland**, le Génevois, innerhalb dessen Genf als deutsche Reichsstadt eine unabhängige Stellung einnahm. Im Anfang der mittelalterlichen Geschichte gab es hier zwei Behörden, die sich um die oberste Herrschaft stritten, den Bischof und den Reichsgrafen, beide in Genf residirend; der erste bekannte Graf war Rutbert um 880. Wie das überall im deutschen Reichsgebiete geschah, machten sich die Grafen zu souverainen erblichen Herren; dieselbe Souverainetät aber erstrebten auch die Bischöfe. Im Jahr 1153 entschied Kaiser Barbarossa in einem Streite zwischen beiden zu Gunsten des Bischofs Ardutius, Sohn eines Herrn von Faucigny; in der Mitte des zwölften Jahrhunderts verlegten daher die Grafen ihren Sitz nach Annecy, an dem schönen See gleiches Namens, das nun die Hauptstadt der Grafschaft Génevois wurde. (In der Nähe von Annecy liegt das Schloss Menthon, auf welchem der h. Bernhard geboren wurde — 923—1008 —, der die beiden Hospitien auf dem nach ihm genannten

grossen und kleinen St. Bernhard angelegt hat und nicht mit dem h. Bernhard, Abt von Clairvaux, 1091—1153, zu verwechseln ist. Malte-Brun in La France illustrée fasst diese geschichtliche Entwicklung so zusammen:

Die Grafen und Bischöfe von Genf.

„A côté de l'autorité religieuse il y avait, pour Genève et le Génevois, un pouvoir civil représenté par des comtes dont l'établissement remontait à une époque reculée, puisque nous connaissons le nom d'un comte Rutbert qui vivait en 880. Là, comme ailleurs, les mandataires de l'autorité centrale profitèrent de son affaiblissement pour assurer leur indépendance; il y eut donc à la fois comtes et évêques souverains. Les premiers comtes n'avaient eu que la possession de fait des pays qu'ils gouvernaient, ils s'en rendirent ensuite souverains héréditaires. Vers les onzième et douzième siècles, époque où l'empire, affaibli par sa lutte avec les papes dans la question des investitures, ne permettait pas aux empereurs de s'occuper de choses secondaires, ceux-ci crurent bien faire en nommant l'évêque de Genève, dont ils n'avaient pas à se plaindre, dépositaire de leur pouvoir sur Genève et ses environs. Avec le temps, pourtant, les évêques gardèrent le pouvoir pour eux; ils le gardèrent tant qu'ils purent, et ne firent pas en cela autrement que n'avaient fait les seigneurs laïques.“ Der letzte Graf des Genferlands war Oddo (Eudes) de Villars, der dasselbe sofort nach seinem Antritt 1401 an Amedeus VIII., Grafen von Savoyen, verkaufte. Diese Grafen von Savoyen vereinigten nach und nach die einzelnen Gebiete zu Einem Lande. Ihre Geschichte ist kurz folgende.

Der Begründer des Geschlechtes ist Humbert I. aux blanches mains (1033—1048); die Entstehung des Hauses fällt mit dem Untergang des Königreiches Burgund zusammen. Als Graf Otto von Champagne gegen Kaiser Konrad Erbansprüche auf Burgund erhob, wurde er sowohl als die aufständischen Bischöfe von Konrad und seinem Unterfeldherrn Graf Upert besiegt. Dieser Upert soll nun der erste Graf von Savoyen, Humbert Weisshand, sein, der, wie das Regentenhaus selbst annimmt, ein Sohn Bertholds von Sachsen, Urenkels von Wittekind, war. Auf jeden Fall war dieser Humbert deutschen Ursprungs und kaiserlicher Beamter, ein Markgraf des deutschen Reiches; er selbst nannte sich, wie auch eine Zeit lang noch seine Nachfolger, Grafen von Maurienne; sein Schloss Charbonnière lag in dieser Provinz über dem Städtchen Aiguebelle am Arc. Siebzehn Grafen (von 1033—1391) eröffnen die Geschichte des Fürstenhauses; der fünfte, Humbert II. (1094—1103) scheint der erste gewesen zu sein, der sich Graf in Savoyen (comes in agro Savogensi) nannte. Zu den Besitzungen des Hauses gehörte von Anfang an das Chablais; rasch erweiterten die Grafen ihr Gebiet über die Alpen und über die Rhone hinüber. Thomas I. (1188—1233) kaufte am 15. März

1232 die Stadt Chambéry, die nun Sitz der Regierung wurde; auch die Stadt Moudon im Waadtlande, jenseits des Genfer Sees, hatte er erworben, seine Nachfolger nahmen darauf das ganze Waadtland ein. Wie unter Amadeus VI., der grüne Graf genannt, (1343—1383) das Faucigny an Savoyen kam, ist schon gesagt worden; unter demselben Grafen löste sich auch vollständig das letzte reelle Band, das bisher Savoyen noch immer, wenn auch noch so schwach, mit dem deutschen Reiche verbunden hatte, indem der undeutsche Kaiser Karl IV. 1356 dem Grafen von Savoyen gewährte, dass man von den in seinen Staaten gefällten Rechtssprüchen nicht mehr an das Reichsgericht appelliren dürfe.

Genfs Befreiung von Savoyen.

Unter Amadeus VIII. (1391—1440), dem spätern Einsiedler zu Ripaille, rundete sich, wie schon erzählt, das Gebiet durch die Erwerbung des Genferlandes ab. Amadeus VIII. war der letzte Landesherr, der den Grafentitel führte, denn 1416 erhob der deutsche Kaiser Sigismund bei einem Besuche in Chambéry, sich noch einmal der alten Reichsoberhoheit erinnernd, die Grafschaft zum Herzogthume; zur selben Zeit (dies Zusammentreffen ist sehr bedeutsam!) trat der Kaiser sein Kurfürstenthum Brandenburg an Friedrich von Hohenzollern ab. Amadeus VIII. hatte auch das Bugey erworben, ein Gebiet jenseits der Rhône mit der Hauptstadt Belley, und so bildete das Herzogthum Savoyen ein stattliches Land, das sich um den Genfer See wie um ein Binnenmeer herumlagerte. Nur Genf, die freie Reichsstadt mit dem Fürstbischof, war unabhängig geblieben, und gerade nach dieser gelüstete es die Herzoge, denn keine andre wie diese, so recht im Mittelpunkte ihrer Herrschaft gelegen, eignete sich zur Hauptstadt und Residenz, mehr noch als Lausanne, das ebenfalls deutsche Reichsstadt unter einem Fürstbischof war und während der Savoyer Herrschaft im Waadtland seine Unabhängigkeit bewahrt hatte. Herzog Karl III. (1504—1553) versuchte es nun, Genf sich zu unterwerfen, zu dessen Bischof er 1513 einen seiner Verwandten hatte ernennen lassen, aber umsonst. Wie einst die Waldstätte gegen die Herzoge von Oestreich, wehrten sich die Genfer gegen den Herzog von Savoyen, und wie dort die drei Männer Stauffacher, Walter Fürst und Melchthal, so standen auch hier drei wackre Patrioten an der Spitze der Vertheidigung, Berthelier, Lévrier und Besançon Hugues, denen sich der junge edle Bonivard anschloss, der, obgleich Savoyischer Edelmann, sich für die gerechte Sache der Genfer Bürger begeistert hatte. Auch ihren Rütlischwur hatten die bedrohten Bürger, in einer Vereinigung erklärten ihre Redner: „Nous avons toujours été libres, il n'est mémoire du contraire; ayant les mêmes franchises, ayons un même coeur; si les officiers de l'évêque mettent la main sur un de nous, que tous le défendent avec leurs armes, leurs ongles et leurs dents. Qui touche l'un touche

l'autre." Es ist ganz wie auf dem Rütli in Schillers Drama: „Wir wollen sein ein einig Volk von Brüdern, in keiner Noth uns trennen und Gefahr". Die Genfer schlossen zur grössern Sicherheit einen Bund mit Freiburg (1519), von nun an wurden die Bürger, die sich im Kampf für ihre Unabhängigkeit auf die Schweizer stützten, eidguenots genannt, woraus das Wort Huguenot entstand, während die Parteigänger, die es mit Savoyen hielten, mammelus genannt wurden. Zornig über den Bund mit der Schweiz, griff nun der Herzog zur Gewalt, liess 1519 Berthelier und 1524 Lévrier enthaupten, Bonivard in den Kerker des Schlosses Chillon werfen; in langen Kämpfen und unter grossen Opfern hatten die Genfer noch um ihre Freiheit zu ringen. Endlich bestimmte die Eroberung Savoyens durch Franz I. von Frankreich, den es auch nach dem Besitze von Genf gelüstete, 1536 die Berner der Stadt zu Hülfe zu kommen; sie entrissen gleichzeitig das Waadtland und das Chablais der Savoyer Herrschaft und Genf war frei. Mit der herzoglichen Gewalt war auch die bischöfliche gebrochen, der letzte Bischof, Pierre de la Baume, hatte sich schon 1534 nach Annecy zurückgezogen, an seiner Stelle zog Calvin und der Protestantismus ein.

Zwiespalt zwischen Nord und Süd des Genfer Sees.

Cette courte campagne donna le bassin du Léman à la Suisse. Par malheur, Berne n'osa soutenir jusqu'au bout cette politique hardie. La maison de Savoie ayant été rétablie par la France dans ses possessions au nord des Alpes[1]), Berne, après vingt-huit ans de domination, lui rétrocéda la rive chablaisienne du Lac, le pays de Gex[2]) et les baillages voisins de Genève. Cette cession est un événement funeste dans notre[3]) histoire, elle scinda en deux un territoire déjà restreint. Genève en fut isolée et affaiblie. Auparavant les populations vaudoises, chablaisiennes et genevoises formaient une unité sociale; la ressemblance des lois, des usages, des moeurs avait noué entre les deux rives du Lac des rapports étroits; entre elles, il y avait action et réaction; la rive savoyarde du Lac avait sa part d'influence, et à plusieurs reprises elle donna l'impulsion. Le pays de Vaud et Genève restant à la Suisse et au protestantisme, et le Chablais retournant à la monarchie et au catholicisme, deux civilisations opposées et incompatibles se dressèrent en face l'une de l'autre et creusèrent un abîme entre les deux populations. Dès lors, toute la

---

[1]) Savoyen gehörte von 1536—1559 zu Frankreich; im Frieden von Cateau-Cambresis 1559 wurde es an Karl's III. Sohn, Emanuel Philibert, wieder abgetreten.

[2]) Das Gebiet des Städtchens Gex bildet jetzt einen Theil des Departements Ain und grenzt an den Canton Genf; bekannt ist es besonders durch den Ort Ferney, wo Voltaire in seinem Alter gewohnt hat.

[3]) notre, nämlich der Geschichte Genfs und der romanischen Schweiz überhaupt, da hier ein Genfer, R. Rey, spricht.

prospérité économique, tout le progrès social ont été pour la rive suisse du Lac.

Mais si la Suisse allemande est le tronc de l'arbre helvétique, le pays romand est un de ses rameaux les plus féconds. La Suisse romande, pays de passage, région intermédiaire, où les races et les idées se rencontrent, a un horizon plus large et ses origines françaises la rendent plus propre aux lettres[1]), à l'éloquence, à l'art. Cependant, rapprochée de la France par le langage, les lois, les habitudes de la vie, l'instinct d'égalité, la précision et la netteté des idées, la Suisse romande a rejeté les éléments français incompatibles avec ses principes religieux et politiques. La solidarité protestante lui a donné de frappantes analogies d'idées et de moeurs avec l'Angleterre, l'Ecosse, l'Amérique, la Hollande. (R. Rey).

L'escalade de Genève en 1602.

Noch wurden von Savoyen aus Versuche gemacht, Genf wieder zu gewinnen, aber sie scheiterten alle. Zuerst versuchte es die römische Geistlichkeit auf dem Wege der Bekehrung, am meisten bemühte sich Franz von Sales in Hoch-Savoyen (1567—1622), Bischof von Genf (diesen Titel legten sich nämlich die nach Annecy ausgewanderten Bischöfe noch immer fort bei), aber nur in Savoyen gelang es ihm mit Hülfe der herzoglichen Gewalt die Reformation wieder zu unterdrücken. Der Herzog Emanuel Philibert schien die Wiedereroberung Genfs allerdings aufzugeben, denn er verlegte 1563 den Regierungssitz nach Turin; aber sein Sohn und Nachfolger, Karl Emanuel I. 1580—1630, suchte während der Religionskriege in Frankreich im Trüben zu fischen und liess sich, unterstützt von der Ligue, 1590 in Aix zum Grafen der Provence ausrufen; das alte Königreich Burgund schien wieder hergestellt. Heinrich IV. vereitelte jedoch seine Pläne und der Herzog musste 1601 alle seine Besitzungen auf dem linken Rhôneufer an Frankreich abtreten; nun wollte dieser wenigstens Genf erobern, aufgestachelt noch ausserdem von Rom und Spanien gegen die calvinistische Stadt. Am 12. December 1602 suchte er die Stadt zu überrumpeln, wurde aber zurückgeschlagen; zur Erinnerung daran feiern die Genfer alljährlich das Fest der Escalade. Von nun an richteten die Herzoge von Savoyen ihre Vergrösserungspläne auf Italien.

R. Rey schildert diesen Versuch der Ueberrumpelung folgendermassen:

„Genève se reposait sur le traité de paix conclu (en 1601 à Lyon) entre Henri IV. et la Savoie, et sur les feintes démonstrations d'amitié

---

[1]) So allgemein ausgesprochen, bedarf diese Behauptung mancher Einschränkung; übrigens widerspricht sich R. Rey gewissermassen, indem er an einer andern Stelle die litterarischen und wissenschaftlichen Verdienste der deutschen Schweiz wohl zu würdigen weiss.

du duc. Sur la fin de l'année 1602, celui-ci fait filer dans le plus grand secret des troupes en Savoie et s'y rend incognito en courant le cerf. Par une noire nuit de décembre, la plus longue de l'année, les Savoyards, au nombre de quatre mille hommes, opèrent à l'improviste un mouvement de concentration et se glissent à pas de loup sous les murs de Genève. Trois cents hommes d'élite, presque tous gentilshommes savoyards, connaissant la ville, armés de pied en cap, munis de pétards et de marteaux d'acier, escaladent silencieusement la muraille, au moyen d'échelles[1]) fabriquées sur un ingénieux mécanisme; la nuit était noire et glacée; pas une lumière ne brillait aux fenêtres et sur les remparts; les citoyens dans une sécurité profonde, étaient plongés dans le sommeil. Le duc, averti de l'heureux début de l'entreprise, dépêche des courriers aux cours catholiques, annonçant son entrée dans Genève. Les Savoyards, en atteignant le rempart, se couchaient le long du parapet. L'attaque générale était fixée au point du jour.

Vers deux heures et demie du matin, une sentinelle placée sur la tour de la Monnaie remarque du mouvement dans le fossé et en avertit son caporal; celui-ci y dépêche cinq hommes en reconnaissance. Les Savoyards leur sautent à la gorge et les précipitent dans le fossé; mais un arquebusier a eu le temps de décharger son arme et le tambour gagne à toutes jambes la porte de la Monnaie en battant la caisse. L'alarme se répand, les cloches de Saint-Pierre, puis celles des autres églises, lancent dans les airs leurs notes sinistres; aux fenêtres, les lumières brillent, les femmes et les enfants poussent des cris lamentables; les citoyens, vêtus à la hâte, courent à leur place d'armes ou se précipitent où les appelle la rumeur du combat. Les Savoyards, se voyant découverts, s'étaient formés rapidement en colonne d'attaque. Ils occupaient en ce moment une première enceinte, séparée du corps de la ville par trois portes. Ils se précipitent sur ces passages aux cris de: Ville gagnée! Espagne! Savoie! tue! tue! d'autres assaillent la porte Neuve, qui tombe en leur pouvoir; mais au moment où un Savoyard applique le pétard qui va donner l'entrée à l'armée, la herse tombe, lâchée à propos par un brave soldat vaudois, du nom de Mercier. Ce trait de présence d'esprit sauva Genève. Dans le même moment, un coup de canon emportait en éclat les échelles.

Durant ces péripéties, le gros de l'armée savoyarde formée en colonne d'attaque dans la plaine de Plainpalais, épiait le brisement de la porte pour s'élancer dans la place et faire carnage des citoyens. (Le duc avait enjoint à ses officiers de passer les citoyens au fil de l'épée. On frémit du sort qui aurait été fait à Genève si l'armée catholique

---

[1]) Von diesem Worte, latein. scala, Leiter, kommt das italienische scalata, woraus französisch escalade ward.

l'avait emporté. Les soldats de Savoie avaient communié et portaient des amulettes!) Au bruit du canon elle croit le moment venu; toute la masse s'ébranle avec de grands cris, et en battant la charge; les soldats trépignaient d'aise à la perspective du pillage; mais arrivés sur le bord du fossé, ils sont reçus par une décharge à mitraille; les remparts se hérissent de défenseurs; les gentilshommes qui avaient pénétré dans la place, refoulés par les bourgeois et acculés aux remparts, sautaient pêle-mêle dans le fossé. A cette vue, l'ardeur des soldats de Savoie s'abat, ils refusent de recommencer l'assaut et le commandant d'Albigny fait sonner la retraite. Honteux et confus, le duc traverse à la course la Savoie et va cacher sa déconvenue à Turin."

Genfs geistiges Leben im 16. Jahrhundert.

An Umfang des Gebietes und äusserlicher Macht ist die Stadt Genf allerdings immer klein geblieben; was aber die Kraft des Geistes in dem Schwachen vermag, das ist an ihr und in ihr offenbar geworden wie kaum anderswo, und wenn die Litteraturgeschichte die Geschichte der Entwickelung des menschlichen Geistes ist, so verdient die Stadt Genf gewiss die grösste Achtung; ihre Entwickelung ist auch fortwährend im innigsten Zusammenhang mit der Geschichte und Litteratur Frankreichs geblieben, ja letztre ist sogar von einem Genfer, Jean Jacques Rousseau, im achtzehnten Jahrhundert auf das Gewaltigste beeinflusst worden. Einige Stellen aus R. Reys Werke mögen dies etwas weiter kennzeichnen:

„Petite Genève avait été et petite elle resta; une ville avec trois lieues de territoire, un ciron politique, une miniature de république; mais une rare énergie vivifiait ce corps lilliputien. S'exaltant dans sa faiblesse, elle se créa un empire spirituel ... Un calme plat succède aux bourrasques de la période des révolutions du XVI. siècle. Calvin demeuré seul debout change le génie de la cité. Genève, attachée aux flancs de la France, consacre pour un temps toute son énergie au triomphe de la Réforme. Cet apostolat fit d'une cité obscure, un des phares de l'Europe protestante, la capitale d'une grande idée ... On a souvent appelé la Genève de Calvin une théocratie. Rarement une société civile s'est pénétrée à ce point de l'idée religieuse. Entrant dans la pensée du réformateur, Genève se considéra comme une société d'élus, mise à part pour réaliser dans ses lois et ses moeurs le pur Évangile. Elle n'accepta pas seulement la doctrine du réformateur comme le credo de l'Église, elle en fit la pierre angulaire de l'État ... D'après les ordonnances de Calvin, chaque père de famille était tenu de fréquenter les prêches et d'élever ses enfants et ses serviteurs dans la pure doctrine. Les cartes, les dés, la musique, la danse, la fréquentation des hôtelleries étaient interdits. La loi châtiait non seulement le blasphème, mais toute chanson légère,

toute parole déshonnète. Dans cette société héroïque, le suicide était noté d'infamie et entraînait la confiscation des biens; la loi n'imposait pas seulement la sévérité des moeurs, mais la gravité, la mesure, dans toutes les circonstances de la vie. Les lois somptuaires réglaient minutieusement le vêtement de chaque classe de citoyens; elles interdisaient tout ornement d'or et d'argent, toute frisure, tout entortillement de cheveux, toute broderie; les couturières avaient défense d'introduire de nouvelles modes sans l'approbation du Conseil. Les jeux favorables à la vigueur et à l'adresse du corps et les exercices militaires, l'arc, l'arbalète, l'arquebuse, étaient seuls autorisés.

La journée commençait à cinq heures du matin; la plupart se rendaient d'abord au temple. A l'ouverture des portes de la ville, les sentinelles et les paysans de passage se jetaient à genoux et prononçaient une courte prière. L'après-midi, les marchands fermaient leurs boutiques et se rendaient au culte. Dans les maisons, régnait une propreté minutieuse et une simplicité lacédémonienne; l'hiver, on ne faisait du feu que dans la cuisine; les maîtres y mangeaient avec leurs servantes; et les étrangers, venus pour consulter quelque savant en renom, admiraient cette frugalité. Tout luxe, toute superfluité dans le vivre, le logement, la nourriture, les ameublements avait disparu. Durant cette austère époque, l'existence de Genève était un sacrifice de chaque moment. Menacée par les conspirations des Savoyards, flagellée par des disettes et des pestes réïtérées, encombrée de réfugiés français et italiens à pourvoir, Genève ne suffisait à ce fardeau qu'à force de parcimonie. Les riches vivaient chichement pour parer aux nécessités des pauvres et subvenir aux nombreuses collectes.

La Genève de Calvin était une chaire et une imprimerie. La grande industrie était la typographie; on en comptait plus de trente, occupant deux mille ouvriers; de leurs presses sortaient une multitude d'écrits de théologie et de controverse contre Rome, de bibles, de psautiers, que les disciples de Calvin semaient dans toute l'Europe; traqués par l'inquisition, menacés du bûcher, il y allait de la vie, et pas un n'hésitait.

La prodigieuse activité déployée par le réformateur fit converger vers Genève les fils de la Réforme française, et lui fit donner le nom de Rome protestante. Ville du refuge, Jérusalem lointaine; alors que les bûchers de l'inquisition dardaient leurs sinistres lueurs sur la France et l'Italie, bien des âmes aspiraient vers elle. A la voix de Calvin, près de deux mille Églises surgirent en France; durant soixante ans, l'Église de Genève dispute la France à Rome."

Wohl gehen in den folgenden Jahrhunderten einige Umwandlungen vor sich, aber immer blieb Genf der Hort des Protestantismus. Wie dann zu der Theologie sich später die Mathematik, die Naturwissenschaft, die Finanz- und Staatswissenschaft, die Pädagogik gesellen und wie auch

in dieser Beziehung Genf, das zugleich der Sitz lebhafter Industrie wurde, auf Frankreich einwirkt, wie dann später Kunst und Poesie hier Heimath und Pflege finden, das gehört der Schilderung der späteren Epochen an. Diese bedeutendste Stadt der romanischen Schweiz kann sich stolz neben die Hauptstadt des grossen Frankreich, neben Paris stellen; ja, an räumlicher Ausdehnung noch beschränkter als Athen, wetteiferte Genf in Ruhm und geistigem Einfluss mit der Hauptstadt der griechischen Bildung. Mit patriotischer Liebe hängen aber auch die Bürger Genfs an ihrer Stadt. „Peu de patries ont été aimées d'une affection aussi intense. Le Genevois éprouvait pour sa cité la préférence que le moine a pour son ordre. Dans les contrées les plus éloignées où l'entraînaient les intérêts du commerce et une humeur aventureuse, il continua à révérer sa ville natale comme un lieu unique pour les lumières et la moralité.“ (R. Rey.)

Die Peterskirche zu Genf.

Was für Athen das Parthenon war, das war für Genf die Peterskirche. „La cathédrale de Saint-Pierre date du X. siècle. L'empereur Conrad la consacra avec solennité en 1034, au moment où s'ouvre l'histoire de Genève comme État autonome: le temple et la cité y ont toujours été associés. Le roi Gondebaud avait élevé sur son emplacement une église plus ancienne, construite elle-même sur les ruines d'un temple païen. Saint-Pierre reçut bien des outrages; au XV. siècle, on y tailla de larges fenêtres, la lumière y pénétra à flots et lui enleva son cachet de vastité sombre. Le vaisseau a de belles proportions et s'enlève avec majesté; de légères colonnettes romanes courent au-dessus d'arcades ogivales; les arcs de la grande nef reposent sur des piliers formés de faisceaux de colonnettes. L'ornementation des chapiteaux est riche et curieuse; on y voit des lions, des griffons, une foule de saints personnages, Hérode, saint Jean Baptiste, Isaac, Melchisédec, et l'histoire légendaire de la construction de l'église. Au milieu du XVIII. siècle, la vieille façade romane tombant en ruines, on la reconstruisit avec magnificence dans le goût classique.

Au temps des princes évêques de Genève, Saint-Pierre eut des jours de splendeur. Les voûtes et les parois avaient été ornées de fresques, de statues et de tableaux exécutés par des artistes italiens. A la Réforme, ces oeuvres d'art disparurent sous les marteaux des démolisseurs; les murailles furent grattées et passées à la chaux; on abattit les autels et les statues, on brûla les confessionnaux, on dispersa les diptyques et les triptyques[1]). Une simplicité nue et rigide chassa la riche symbolique

[1]) Diptychen, Triptychen, aus dem Griechischen *δίπτυχος*=doppelt gefaltet, *τρίπτυχος* = dreifältig; diptyques, subst. masc. plur. = se dit aujourd'hui, abusivement

des temps de foi naïve et superstitieuse: plus d'autels, plus de confessionnaux, mais une chaire se dressant haute et sévère en face du peuple. On aperçoit encore quelques vestiges des tombes des chanoines sur le pavé des nefs. Au XVII. siècle, la seigneurie[1]) permit l'érection de deux monuments, à la mémoire d'Agrippa d'Aubigné[2]) et du duc de Rohan, personnages éminents de la Réforme française et protecteurs zélés de l'indépendance de Genève. Le duc est représenté dans l'attitude du commandement sous un dôme de marbre. Ces deux tombes sont restées solitaires; aucun Genevois n'a partagé cet honneur. Cet ostracisme est regrettable; on aimerait à retrouver en ce lieu vénérable la dépouille mortelle de tant de théologiens, d'orateurs, de savants laborieux, dont la piété et l'érudition ont fait la réputation de Genève. Mais la sévérité calviniste repoussait ces distinctions; elle exigeait que tout effort fût fait en vue de la gloire de Dieu et rien pour la louange humaine.

Comme oeuvre d'art, Saint-Pierre est un édifice secondaire, mais dans l'ordre moral, sa place est marquée à côté du temple de Jérusalem, de Sainte-Sophie, du Vatican, de Saint-Paul à Londres. De cette chaire, Calvin a formulé une doctrine et fixé une morale qui règlent aujourd'hui la conscience de cinquante millions d'hommes, les plus envahissants, les plus libres et les plus religieux du monde. Cette religion, née d'une protestation de l'esprit moral contre le sensualisme corrupteur de Rome, se résume dans la purification du coeur, dans l'adoration des perfections de Dieu et de son inexorable justice, dans un appel incessant à la raison et à la conscience. Elle a des côtés tristes, elle a exagéré le rigorisme et désenchanté la vie: c'est la religion du devoir et du travail, une religion moralisante, aliment des forts.

Les nefs de Saint-Pierre n'ont pas retenti seulement de la grave mélopée[3]) des psaumes et des avertissements des ministres, elles ont en-

---

de tableaux ou bas-reliefs, recouverts par deux volets dont la surface intérieure est également peinte ou sculptée. Triptyque, subst. masc. = tableau sur trois volets. (Littré.)

[1]) Als die Verfassung die meiste Staatsgewalt noch der Aristokratie einräumte, erhielten die Mitglieder der obersten Behörden den Titel „nobles seigneurs".

[2]) Geschichtsschreiber und Dichter, eifriger Hugenotte aus Pons bei Saintes (Dep. der Charente inférieure), 1550—1630. — Heinrich, Herzog von Rohan, 1579—1638, Haupt der Hugenotten in Frankreich.

[3]) 1. Mélopée, subst. fém. 1. Dans le sens primitif, l'art de prononcer harmonieusement, c'est-à-dire, de déclamer une phrase de discours ou des vers de tragédie. 2. Dans la musique, l'art de faire, sur des paroles de prose élevée ou de poésie, une phrase de musique ou plutôt une phrase de récitatif. La musique s'est proposé de peindre; l'oreille lui a demandé l'harmonie, la mesure et le mouvement; la musique a obéi à l'oreille: d'où la mélopée. Marmontel. 3. Par catachrèse (harter Gebrauch eines Tropus), la phrase même du récitatif que l'art a produite, c'est-à-dire, en un seul mot, la mélodie. — La déclamation de Lulli est une mélopée si parfaite, que je déclame tout son récitatif en suivant ses notes et en adoucissant seulement les intonations: je fais alors un très-grand effet sur les auditeurs, et il n'y a per-

core été le siége des **comices** du peuple genevois. Chaque année, les citoyens réunis au **Conseil Général**, y élisaient leurs magistrats et votaient les lois; à la fois sanctuaire et forum, Saint-Pierre a été à deux titres le foyer de la patrie genevoise; au chrétien morigéné, succédait le citoyen jaloux de ses droits.“ (Rod. Rey.)

Wie bedeutend aber der geistige Einfluss Genfs (einen andern konnte die Stadt nicht ausüben) auf die ganze gebildete Welt gewesen ist, erhellt schon aus dem Umstande, dass im Auslande die Perle der Alpenseen nur nach dieser Stadt allein, nach keiner andern benannt wird. Während in Genf selbst der uralte keltische Name, „le lac Léman“ oder kurzweg „le Léman“, gebräuchlich ist, sprechen alle Völker der Erde nur von dem **Genfer See**, le lac de **Genève**. Folgende Strophen zu seinem Preis hat die Schriftstellerin J. Mussard in einem anonym herausgegebenen Romane einem Deutschen in den Mund gelegt.

Promenade sur le Léman.

Sur le lac aux flots bleus que nul souffle ne ride
Nous glissons doucement; dans ce miroir liquide
La rame, en retombant, de son bruit cadencé
Berce mes sens émus et mon coeur oppressé.
Je vois se refléter, douces et fugitives,
Les rougeâtres lueurs qui colorent les rives
Dans le tranquille azur qui baigne de ses eaux
Le pied vert et fleuri de ces charmants coteaux.

Puis je découvre au loin ces montagnes glacées
Dont les pieds vers le ciel élèvent nos pensées,
Quand, le soleil couchant les dorant de ses feux,
Leurs glaciers empourprés éblouissent nos yeux;
Et le Jura boisé, lisière de la France,
Verdoyante ceinture, emblème d'espérance,
Que les vapeurs du soir, humectant son plateau,
Enveloppent déjà d'un bleuâtre manteau.

Et le Salève ici, dessinant sa coupole
Sur le ciel calme et pur, éclatante auréole.
Salut, mont rocailleux! toi qui sembles vermeil
Quand ton flanc se réchauffe aux rayons du soleil!

---

sonne qui ne soit ému. **Voltaire.** Il faut bien observer que, dans cette musique de pure déclamation qui est la mélopée des anciens, c'est principalement la beauté naturelle des paroles qui produit la beauté du chant. **Voltaire.** 4. Il se dit surtout des anciens; et en souvenir de ce qu'était le chant chez eux, nom donné à toute mélodie vague, où l'on ne s'assujétit à aucune des règles qu'on a reconnues par expérience satisfaire toujours l'oreille. (Littré.)

Vous tous qui du Léman composez la parure,
Glaciers, monts verdoyants, ravissante nature,
Où la grandeur s'unit au charme de la paix,
Qui peut, vous ayant vus, vous oublier jamais

Frau v. Staël „de l'Allemagne".

Die Genfer Dame that Recht, in ihrer poetischen Fiction den schönen Genfer See durch einen Deutschen verherrlichen zu lassen, ist doch auch das ganze Deutschland von Niemand so gepriesen worden als von einer andern Genfer Dame, von Frau v. Staël, der Verfasserin des Buches „de l'Allemagne". Die blosse Nennung dieses Namens genügt, um besonders für Deutsche die wichtige Rolle zu kennzeichnen, die Genf in der Entwicklung der französischen Bildung und Litteratur gespielt hat. Wie in Genf die Fäden der französischen, deutschen und schweizerischen Geschichte zusammenlaufen, so verschmelzen auch in dem Namen dieser Frau die Genien dieser drei Nationen harmonisch zu Einer litterarischen Frucht. Der Vater der Frau v. Staël, Jacques Necker, war der Sohn eines Deutschen, der, ein geborner Brandenburger, in Genf als Professor des deutschen Staatsrechts angestellt war; Jacques Necker, der spätere französische Finanzminister, lebte seit 1750 in Paris, wo ihm 1768 seine berühmte Tochter Germaine geboren wurde, in der Litteratur unter dem Namen ihres Gatten als Frau v. Staël berühmt. Nur ein Geist, der durch seine protestantische Bildung und seine schweizer Herkunft vor den Vorurtheilen bewahrt blieb, deren sich bei der katholischen Erziehung und der nationalen Eifersucht bis dahin die Franzosen schwer erwehren konnten, vermochte ein so warm empfundenes Bild von dem geistigen Leben Deutschlands zu liefern, wie es Frau v. Staël gethan. Sie hatte Deutschland zweimal besucht; eine Reise nach Italien hatte sie zu dem reizenden Romane „Corinna" begeistert; über Deutschland schrieb sie ihr Buch „de l'Allemagne". Der Litterarhistoriker Demogeot sagt darüber Folgendes: „Le séjour de l'Allemagne ne fut pas moins fécond que celui de l'Italie; mais les fruits diffèrent comme le sol. L'Italie avait inspiré un poëme plein de pensée; l'Allemagne fit naître une oeuvre philosophique, toute parfumée, il est vrai, d'enthousiasme et de poésie. Cette nouvelle conquête était aussi difficile que belle: la littérature allemande était encore pour nous un monde inconnu, bien plus, un monde dédaigné et moqué. Voltaire se bornait à souhaiter aux Allemands plus d'esprit et moins de consonnes. Mme de Staël prit une glorieuse initiative. Elle osa pénétrer la première dans cette forêt hercynienne, et non seulement elle y entra avant tous, mais encore elle en dressa le plan avec plus de vérité que ne l'ont fait ceux qui y sont entrés à sa suite. Déjà dans ses oeuvres précédentes, Mme de Staël avait montré toute la force de

son esprit; dans l'Allemagne, elle s'élève au-dessus d'elle-même, en s'arrachant aux préjugés français et en renonçant au point de vue sensualiste de la philosophie du XVIII. siècle. C'est peut-être là le plus grand service que ce généreux esprit ait rendu à la France et à la philosophie. La sphère où vivaient Goethe, Schiller, Kant et Hegel s'ouvrit à nos regards."

Das Ende Savoyens.

Es ist unbestreitbar, dass dieses Buch „de l'Allemagne" nicht geschrieben worden wäre, dass dem französischen Volke das Verständniss der deutschen Bildung nicht erschlossen worden wäre, wenn die Herzoge von Savoyen sich Genfs bemächtigt hätten, wenn Calvin diese Stadt nicht zur festen Burg des französischen Protestantismus gemacht hätte. Die weitere Entwicklung Savoyens bildet auch den geraden Gegensatz zu derjenigen Genfs.

Gegensatz Savoyens zu Genf.

„Par le sol et les qualités natives de la race, la Savoie semblait faite pour courir la même destinée que les populations helvétiques, pour s'associer à elles et pour former un État libre, ayant son originalité, ses moeurs, ses vertus propres. Mais à partir de la Réforme, la Savoie s'organise en tout à l'opposé de Genève. Plus Genève se serre les reins [1]) et aiguillonne ses énergies intellectuelles et morales, plus la Savoie repousse la science. Annecy hérita de l'évêché et du chapitre [2]) de Genève. Cette ancienne capitale du Genevois devint une ville de clercs et de monastères. Aussi entre les deux rives du Lac toute communauté d'idées cessa, et la rive suisse diffère de celle du Chablais, comme l'Ecosse de l'Irlande. D'un côté, le savoir, l'industrie, une marche ascensionnelle; de l'autre, la routine, l'inertie, la négligence des plus belles ressources". (Rod. Rey.)

Wie es in Folge davon zur Zeit der Annexion Savoyens an Frankreich mit dem Unterricht aussah, berichtet ein Statistiker des Landes, Gabriel Mortillet; er sagt: „Sous le gouvernement sarde, après les deux provinces de plaine, la Savoie propre et le Gènevois, le Chablais est celle où il y a le moins d'instruction. Sur cent habitants, 23 seulement savent lire et écrire; 28 savent lire; le reste, 49 sur cent, ne sait ni lire ni écrire."

[1]) Biblischer Ausdruck: sich die Lenden gürten, sich anstrengen.

[2]) On appelle chapitre le corps des chanoines d'une église cathédrale ou collégiale. Cathédrale se dit depuis le X. siècle, parmi les chrétiens de l'Eglise latine, de la principale église d'un diocèse, de l'église épiscopale. Une église desservie par un chapitre de chanoines sans siége épiscopal s'appelle église collégiale. On appelle chanoine celui qui possède un canonicat (titre de bénéfice) dans une église cathédrale ou collégiale. (Bescherelle.)

Dieser Eifer für die römisch-katholische Kirche, der in Savoyen die erwachende Reformation unterdrückte und von hieraus auch Genf wieder zu gewinnen suchte, erhält eine eigenthümliche Beleuchtung durch den Umstand, dass unter den Gründern des Jesuitenordens sich zwei Savoyarden befanden. Da diese beiden ihre Wirksamkeit auch auf Deutschland ausdehnten, so verdienen sie eine besondere Erwähnung. Rod. Rey erzählt:

Bekämpfung der Reformation in Savoyen.

„La révolution qui transforma Genève vers 1535, excita en Savoie une vive répulsion. Des mesures rigoureuses furent prises contre les nouvelles doctrines. En une fois, on brûla douze gentilshommes; cela coupa court aux progrès de „l'hérésie“. La Réforme surprenait l'Église savoyarde dans un moment de relâchement; mais la première stupeur une fois dissipée, le clergé organisa la résistance morale. Des montagnes du Faucigny qui dominent Genève sortirent alors deux des fauteurs les plus ardents de la restauration ultramontaine, Pierre Favre et Le Jay. Favre connut Ignace de Loyola au collége de Sainte-Barbe; il fut son premier disciple et embrassa avec feu ses vues sur la fondation d'une chevalerie religieuse, destinée à combattre les infidèles et les hérétiques. Il fit avec lui la veillée des armes dans le souterrain de Montmartre, la nuit du 15 avril 1534 [1]). Loyola l'envoya en Allemagne. Favre prêchait en plusieurs langues et avec une fougue entraînante. Il fonda des colléges, défendit la foi catholique dans les diètes allemandes, régularisa les moeurs du clergé. Il mourut à quarante ans, épuisé par une activité immense, au moment où la cour de Rome allait l'envoyer au Concile de Trente. Le Jay, introduit par Favre auprés de Loyola, fit aussi la veillée des armes de Montmartre, et fut l'un des sept premiers jésuites. Il se distingua dans l'enseignement, réorganisa l'université d'Ingolstadt, présida longtemps celle de Vienne et y enseigna la théologie avec honneur. Ces deux hommes avaient donné une haute idée de l'ordre naissant.“

Franz von Sales.

Die zwei genannten Genossen Loyolas wirkten im Auslande; ein dritter Savoyarde widmete seinen Bekehrungseifer ausschliesslich dem

[1]) Die Gründung des 1540 von Papst Paul III. bestätigten Jesuitenordens datirt von dem Bunde, den Ignaz von Loyola mit sechs Genossen damals in der Kirche von Montmartre zu Paris schloss und wobei Favre, der bereits Priester war, die Messe las. Dem Stifter hatte dabei der Gedanke eines geistlichen Ritterthums vorgeschwebt, daher hier der Ausdruck „veillée des armes“ für die Vorbereitung auf die Ablegung des Gelübdes. „La veillée (ou veille) des armes: cérémonie qui consistait en ce que celui qui devait être armé chevalier passait la nuit à veiller dans une chapelle où étaient les armes dont il devait être revêtu le lendemain“. (Bescherelle.)

Heimathslande, es ist der (schon erwähnte) später heilig gesprochene François de Sales, geb. 1567 im Schlosse Sales bei Rumilly, gest. 1622 in Lyon, in religiöser wie litterarischer Beziehung der entschiedene Gegensatz zu Calvin. So ernst und streng der Letztere in Dogma und Moral gewesen war, so bequem und angenehm suchte der Savoyer Missionär den Weg zur Frömmigkeit zu machen. Dem entsprechend war auch der Styl seiner Schriften, von denen „l'Introduction à la vie dévote", „Traité de l'amour de Dieu" und „l'Étendard de la sainte croix" die bedeutendsten sind: eine hier und da wohl anmuthig farbenreiche, aber im Ganzen süssliche, schwächliche, blumige Sprache, die weit entfernt ist von der logisch strengen, überzeugenden Kraft der Sprache Calvins. Er begnügte sich aber keineswegs mit dieser honigsüssen, leutseligen Redeweise, um die unter der Berner Herrschaft protestantisch gewordne Bevölkerung des Chablais wieder für die römische Kirche zu gewinnen, sondern er ging den Herzog an, ihn mit allen Mitteln der Bestechung und der militärischen Gewalt dabei zu unterstützen; diese Mittel wurden ihm auch gewährt. Leider hatte schon Emanuel Philibert seine Regierung durch die blutige Verfolgung der Waldenser in den Alpenthälern (hier Barbets genannt [1])) befleckt; ebenso vollendete sein Nachfolger Karl Emanuel I. (1580—1630), wo Versprechungen oder Predigt nichts vermochten, mit Waffengewalt das Bekehrungswerk des Bischofs Franz von Sales. Letztrer stiftete ausserdem mit seiner, später auch heilig gesprochnen Freundin, der Baronin von Chantal (1572—1641), im Jahr 1610 zu Annecy den weiblichen Orden von der Heimsuchung der Jungfrau Maria (Ordre de la Visitation), dessen Glieder „les Visitandines, les filles de la Visitation", auf deutsch „die Salesianerinnen" genannt werden und sich der Krankenpflege und der Erziehung junger Mädchen widmen. Dieser Orden und der geistige Einfluss des Stifters Franz von Sales ist von weitgreifender Wirkung auf die französische Bildung gewesen: ein Mönch aus dem Chablais, Peter Lacombe aus Thonon, war zur Zeit Ludwigs XIV. Beichtvater der Madame Guyon, der berühmtesten Pflegerin des französischen Quietismus [2]), und von einer Visitandine im Kloster zu Paray-le-Monial (Departement Saône-et-Loire), Marie Alacoque (geb. 1647, gest. 1690), wurde ebenfalls unter Ludwig XIV. die Verehrung des Sacré-Coeur, des Herzens Jesu, gegründet. Noch später endlich machte der Dichter Gresset (1709—1777) die Visitandinen zu den Heldinnen seines komischen Epos „Vert-Vert", so benannt nach dem Papagay, den die Visitandinen zu Nevers aufgezogen hatten.

---

[1]) Die Geistlichen hiessen bei ihnen Barbes, daher der Name Barbets.

[2]) Der Quietismus ist das Streben nach der Ruhe eines gänzlich in Gott versunkenen Gemüths, das dabei ein mystisches Entzücken empfindet und von keiner Thätigkeit nach Aussen mehr gestört wird. Madame Guyon, geb. 1648 in Montargis bei Orleans, starb in Blois 1717; Lacombe starb 1702 in Paris.

Die Litteratur in Savoyen im XVI. Jahrhundert.

Der Geist, der in den Schriften dieses François de Sales weht, sowie der ganze Styl seiner Werke, steht in wahlverwandter Harmonie mit den litterarischen Anlagen und Neigungen des Savoyer Volkes, das die Regeln und Grundzüge der schönwissenschaftlichen Sprache fast noch vor dem französischen Volke festgestellt hat. „Le Savoyard a le sens de l'harmonie et de l'élégance du langage; beau diseur, conteur ingénieux et fin, il aime le style fleuri, la pompe du discours, les grâces académiques, l'enluminure. A l'époque où la Savoie enfantait la dévotion aisée, elle était le théâtre d'une activité littéraire, ingénieuse et brillante. Le goût des belles-lettres s'y était propagé; pas de petite ville qui n'eût ses amateurs de poésie et de rhétorique [1]) et ses bibliothèques. Ce pays produisit alors des orateurs féconds en panégyriques et en oraisons funèbres. François de Sales regardait les belles-lettres comme un auxiliaire utile de la piété. Il en propagea la culture et la fit converger vers Annecy. En 1607, avec le président Favre [2]), jurisconsulte éminent, esprit à la fois sévère et orné, et à l'imitation des villes italiennes, il fonda la Florimontane. Cette société littéraire qui précéda de vingt-

[1]) La rhétorique est l'art de bien dire, art qui a pour but d'établir des règles fondées sur la nature et le goût pour l'ornement du style et l'embellissement du discours. La classe de rhétorique, ou absolument, la rhétorique se dit, dans les colléges (Gymnasien), de la classe où l'on enseigne la rhétorique (unsre Prima). Oft aber wird dies Wort in geringschätzigem Sinne gebraucht, als affectation d'éloquence, discours vains et pompeux (Bescherelle), Schönrednerei ohne inneren Gehalt.

[2]) Antoine Favre war 1610 Präsident des Senats von Chambéry, den Emanuel Philibert an die Stelle des 1329 errichteten Oberjustizrathes gesetzt hatte; in der Kathedrale von Chambéry sieht man sein Grabmal. „Claude Favre de Vaugelas, né en 1585, était considéré à juste titre comme un des meilleurs grammairiens de son temps. Il est du nombre des écrivains qui ont le plus contribué à fixer notre langue". (La France illustrée. Par V. A. Malte-Brun. Geschrieben nach der Annexion Savoyens.) Vor der Annexion sagte Bescherelle in seinem Dictionnaire: „Célèbre Grammairien, membre de l'Académie française, né à Chambéry, en 1585, d'une famille française, mort en 1650. On a de lui des Remarques sur la langue française, des poésies, et une traduction de l'Histoire d'Alexandre le Grand, par Quinte Curce." Um nicht zuzugeben, dass ein Savoyarde die französische Sprache hat vervollkommnen helfen, stempelt ihn B. zum Sohne einer französischen Familie. Der Litterarhistoriker Demogeot zieht es vor, ihn mit Stillschweigen zu übergehen. Erst Paul Albert wird gerecht gegen ihn, kann sich aber doch nicht von den Vorurtheilen seiner Landsleute gegen die Savoyarden befreien, Vorurtheile die auf reiner Unkenntniss des Landes beruhen. P. Albert sagt: „Le rude et grossier idiome de son pays lui fit trouver des charmes infinis dans le noble langage où s'exprimaient les du Perron, les du Vair, les Coëffeteau (Schriftsteller), qui furent ses premiers dieux." Diese Vorurtheile sind zum Theil schon oben gerügt worden. Was hier über die litterarische Thätigkeit Savoyens gesagt wurde, die der Gründung der französischen Akademie voranging und von der französischen Bewegung gänzlich unabhängig

sept ans l'Académie française et lui servit de modèle, se composait de quarante membres. Elle donnait des cours, proposait des sujets de discours et s'occupait de l'étude des beautés de la langue. Vaugelas, le second fils du président Favre, élève de cette académie, alla chercher fortune à Paris. C'était un cavalier aimable et doux, bienséant, s'exprimant avec élégance, passionné du beau langage. Il réussit, et se lia avec la fleur des beaux esprits. Lors de la fondation de l'Académie française, Vaugelas le Savoisien fut désigné pour écrire les remarques sur la langue et eut la grande part au travail du dictionnaire, commençant cette oeuvre de lime et de polissoir qui a ennobli la langue en l'appauvrissant." (R. Rey.)

Es ist nicht das erste Mal, dass ein Savoyarde den Franzosen hilfreiche Hand in der Litteratur leistete; in einer Anmerkung fügt R. Rey hinzu: „Au XVe siècle, Guillaume Fichet, natif du Petit-Bornand, près d'Annecy[1]), recteur de l'Université de Paris sous Louis XI, enseigna vingt ans à la Sorbonne la philosophie et les humanités. Avec un Suisse il introduisit l'imprimerie en France. Son Traité de rhétorique est le premier livre qui y ait été imprimé."

Die Schriftsteller, die dann später aus Savoyen hervorgegangen sind, haben sich, die hervorragendsten wenigstens, nach Frankreich gewandt oder doch mit französischen Zuständen beschäftigt. Zu nennen ist im 17. Jahrhundert der Historiker César Vichard de Saint-Réal, 1639—1692, der, in Chambéry geboren und gestorben, meist in Paris lebte und vorzüglich durch seine „Histoire de la conjuration que les Espagnols formèrent en 1618 contre la république de Venise" bekannt ist; seine sehr romanhafte Erzählung „Don Carlos, nouvelle historique" hat auch unserm Schiller bei Bearbeitung seines Dramas vorgelegen. Am Ende des 18. Jahrhunderts erhob der Staatsmann Graf Joseph de Maistre, 1754—1821, gewissermassen als Vertreter des alten strengkatholischen Savoyens seine Stimme gegen die französische Revolution und stellte als Ideal der bürgerlichen Gesellschaft die unumschränkte Herrschaft des Papstes auf,

war, beweist, dass die schönwissenschaftliche Feinschmeckerei in Savoyen ebenso ausgebildet war wie in Paris. Die Pariser (und die übrigen Franzosen reden ihnen blindlings nach) beurtheilen eben Savoyen blos nach den Essenkehrern und Dienstmännern, die aus den unfruchtbarsten Gebirgswinkeln ihrer Heimath nach Paris gehen, um Geld zu verdienen.

[1]) Genauer bei Bonneville. Wohl zu merken: das erste Buch, das in Frankreich gedruckt wird, ist eine Rhetorik, und zwar ist es ein Savoyarde, der Frankreich damit beschenkt; das erste deutsche gedruckte Buch, das aus Gutenbergs und Fusts Werkstätte in Mainz hervorging, ist die (1455 oder 1456 erschienene) 42zeilige, undatirte sogen. Gutenberg'sche Bibel in zwei Foliobänden. Es ist dies sehr bezeichnend!

wie sie Gregor VII. und Innocenz III. geträumt hatten; seine drei Hauptwerke sind: „Du Pape“ (Lyon 1820, 2 Bde.), „l'Eglise gallicane“ (Paris 1821) und „les Soirées de Saint-Pétersbourg“ (Paris 1822, 2 Bde.). Von diesem finstern, bis zu fanatischer Grausamkeit aufgeregten Mystiker, dessen Abneigung gegen die französische Revolution er zwar auch theilte, ohne aber sein sanftes Gemüth dadurch verdüstern zu lassen, unterschied sich freundlich sein Bruder, Graf Xavier de Maistre, geboren in Chambéry 1764 und gestorben in Petersburg am 12. Juni 1852, Officier in russischen Diensten, in der ganzen gebildeten Lesewelt bekannt durch seine geistreiche Schrift „Voyage autour de ma chambre“ (1794) und die pathetische Novelle „Le Lépreux de la cité d'Aosta“ (1811); ausserdem schrieb er noch: „Prascovie ou la jeune Sibérienne“, „Expedition nocturne autour de ma chambre“ und „les Prisonniers du Caucase“; wegen seiner mit philosophischem Geiste gepaarten heiteren Laune, die er in der „Reise um mein Zimmer“ offenbart, hat man ihn „den feinern Sterne“ genannt: „C'est Sterne, mais Sterne décent“.

Indessen, wenn eben gesagt wurde, dass die hervorragenden Savoyer Schriftsteller der spätern Epoche sich entweder nach Frankreich gewandt oder doch mit französischen Zuständen beschäftigt haben, so bildet der elegante geist- und gemüthreiche Xavier de Maistre eine glänzende Ausnahme. X. de Maistre ist nur Ein Mal in Paris gewesen und zwar erst 1839, nachdem die schönen Erzeugnisse seiner Muse schon längst erschienen waren und zwar nicht in Frankreich (Voyage autour de ma chambre 1794, zweite Ausgabe 1814 in Petersburg; le Lépreux de la cité d'Aoste, Petersburg 1811); er war in seinem Alpenlande aufgewachsen und erzogen worden und diente im sardinischen Heere. Als Savoyen 1792 Frankreich einverleibt worden war und die französischen Heere auch Italien überzogen, wanderte er nach Russland aus, entschlossen hier von seiner Kunst als Maler zu leben. Günstige Umstände hielten ihn in der militärischen Carrière zurück (1826 war er russischer Generalmajor in Petersburg), er verheirathete sich hier und schrieb hier, fern von Frankreich, seine ergreifenden Erzählungen. Als er 1839 Paris besuchte, fand er sich in der dortigen politischen Anschauungsweise nicht zurecht; das parlamentarische Leben des modernen constitutionellen Frankreichs stand eben im Widerspruch mit den Traditionen, die in seiner Familie herrschten, er wurde zwar überall vortrefflich aufgenommen, kehrte aber bald wieder nach Petersburg zurück, wo er überhaupt den grössten Theil seines Lebens verbrachte und auch starb. Aber die wahre Heimath seines feinen edlen Geistes war nicht dies oder jenes Land, sondern das luftige Reich der Phantasie, hierher zog er sich in seinen Mussestunden zurück und was er auf diesem idealen Gebiete geschaffen, hat das Gedächtniss seines Namens mehr gesichert als seine ganze noch so glänzende militärische Laufbahn. Einige Auszüge aus seiner berühmten „Reise um

mein Zimmer" mögen daher zuerst hier Platz finden. Die Reise dauert zwei und vierzig Tage, gerade so lange dauert nämlich der Stubenarrest, der dem Reisenden wegen eines Duells auferlegt worden ist; das Ziel der Reise ist also im Grunde die Thüre, die ihn der Freiheit zurückgibt, aber er geht nicht in gerader Linie auf dasselbe zu, sondern macht tausend Umwege, um zu ihm zu gelangen, und tausend Betrachtungen auf diesen Umwegen, wie der Wanderer draussen im Freien bald hier bald da stehen bleibt, um die oder jene schöne Aussicht zu geniessen, den oder jenen interessanten Gegenstand zu beobachten; eine solche Betrachtung ist folgende humoristische Studie über die menschliche Natur.

Die menschliche Natur. L'âme et la bête.

Chapitre VI—VIII.

Ce chapitre n'est absolument que pour les métaphysiciens. Il va jeter le plus grand jour sur la nature de l'homme: c'est le prisme avec lequel on pourra analyser et décomposer les facultés de l'homme, en séparant la puissance animale des rayons purs de l'intelligence.

Il me serait impossible d'expliquer comment et pourquoi je me brûlai les doigts aux premiers pas que je fis en commençant mon voyage, sans expliquer dans le plus grand détail, au lecteur, mon système de l'âme et de la bête. — Cette découverte métaphysique influe d'ailleurs tellement sur mes idées et sur mes actions, qu'il serait très difficile de comprendre ce livre si je n'en donnais la clef au commencement.

Je me suis aperçu par diverses observations, que l'homme est composé d'une âme et d'une bête. — Ces deux êtres sont absolument distincts, mais tellement emboîtés, l'un dans l'autre, ou l'un sur l'autre, qu'il faut que l'âme ait une certaine supériorité sur la bête pour être en état d'en faire la distinction.

Je tiens d'un vieux professeur que Platon appelait la matière l'autre. C'est fort bien; mais j'aimerais mieux donner ce nom par excellence à la bête qui est jointe à notre âme. C'est réellement cette substance qui est l'autre, et qui nous lutine d'une manière si étrange. On s'aperçoit bien en gros que l'homme est double; mais c'est, dit-on, parce qu'il est composé d'une âme et d'un corps; et l'on accuse ce corps de je ne sais combien de choses, mais bien mal à propos assurément, puisqu'il est aussi incapable de sentir que de penser. C'est à la bête qu'il faut s'en prendre, à cet être sensible, parfaitement distinct de l'âme, véritable individu, qui a son exitence séparée, ses goûts, ses inclinations, sa volonté et qui n'est au-dessus des autres animaux que parce qu'il est mieux élevé et pourvu d'organes plus parfaits.

J'ai fait je ne sais combien d'expériences sur l'union de ces deux créatures hétérogènes. Par exemple, j'ai reconnu clairement que l'âme peut se faire obéir par la bête, et que, par un fâcheux retour, celle-ci

oblige très souvent l'âme d'agir contre son gré. Dans les règles[1]), l'une a le pouvoir législatif et l'autre le pouvoir exécutif; mais ces deux pouvoirs se contrarient souvent. — Le grand art d'un homme de génie est de bien savoir élever sa bête, afin qu'elle puisse aller seule, tandis que l'âme, délivrée de cette pénible accointance, peut s'élever jusqu'au ciel.

Mais il faut éclaircir ceci par un exemple.

Lorsque vous lisez un livre, Monsieur, et qu'une idée plus agréable entre tout à coup dans votre imagination, votre âme s'y attache tout de suite et oublie le livre, tandis que vos yeux suivent machinalement les mots et les lignes; vous achevez la page sans la comprendre et sans vous souvenir de ce que vous avez lu. — Cela vient de ce que votre âme ayant ordonné à sa compagne de lui faire la lecture, ne l'a point avertie de la petite absence qu'elle allait faire; en sorte que l'autre continuait la lecture que votre âme n'écoutait plus.

Cela ne vous paraît-il pas clair? Voici un autre exemple:

Un jour de l'été passé, je m'acheminai pour aller à la cour[2]). J'avais peint toute la matinée, et mon âme, se plaisant à méditer sur la peinture, laissa le soin à la bête de me transporter au palais du roi.

Que la peinture est un art sublime! pensait mon âme; heureux celui que le spectacle de la nature a touché, qui n'est pas obligé de faire des tableaux pour vivre, qui ne peint pas uniquement pour passe-temps, mais qui frappé de la majesté d'une belle physionomie et des jeux admirables de la lumière, qui se fond en mille teintes sur le visage humain, tâche d'approcher dans ses ouvrages des effets sublimes de la nature! Heureux encore le peintre que l'amour du paysage entraîne dans des promenades solitaires, qui sait exprimer sur la toile le sentiment de tristesse que lui inspire un bois sombre ou une campagne déserte! Ses productions imitent et reproduisent la nature; il crée des mers nouvelles et de noires cavernes inconnues au soleil; à son ordre, de verts bocages sortent du néant, l'azur du ciel se réfléchit dans ses tableaux; il connaît l'art de troubler les arts et de faire mugir les tempêtes. D'autres fois il offre à l'oeil du spectateur enchanté les campagnes délicieuses de l'antique Sicile; on voit des nymphes fuyant à travers les roseaux; des temples d'une architecture majestueuse élèvent leur front superbe par-dessus la forêt sacrée qui les entoure; l'imagination se perd dans les routes silencieuses de ce pays idéal; des lointains bleuâtres se confondent avec le ciel, et le pays entier, se répétant dans les eaux d'un fleuve tranquille, forme un spectacle qu'aucune langue ne peut décrire. — Pendant que

[1]) d. h. Wenn sie regelmässig verfahren, wenn sie sich gegenseitig so verhalten, wie sie sollen.

[2]) an den Hof, au palais du roi; die Scene spielt in Turin.

mon âme faisait ces réflexions, l'autre allait son train, et Dieu sait où elle allait! Au lieu de se rendre à la cour, comme elle en avait reçu l'ordre, elle dériva tellement sur la gauche, qu'au moment où mon âme la rattrapa, elle était à un demi-mille du palais royal.

S'il est utile et agréable d'avoir une âme dégagée de la matière au point de la faire voyager toute seule lorsqu'on le juge à propos, cette faculté a aussi ses inconvénients. C'est à elle, par exemple, que je dois la brûlure dont j'ai parlé dans les chapitres précédents. — Je donne ordinairement à ma bête le soin des apprêts de mon déjeuner; c'est elle qui fait griller mon pain et le coupe en tranches. Elle fait à merveille le café, et le prend même très souvent sans que mon âme s'en mêle, à moins que celle-ci ne s'amuse à la voir travailler; mais cela est rare et très difficile à exécuter, car il est aisé, lorsqu'on fait quelque opération mécanique, de penser à toute autre chose, mais il est extrêmement difficile de se regarder agir, pour ainsi dire, — ou, pour m'expliquer suivant mon système, d'employer son âme à examiner la marche de sa bête, et de la voir travailler sans y prendre part. — Voilà le plus étonnant tour de force métaphysique que l'homme puisse exécuter.

J'avais couché mes pincettes[1]) sur la braise pour faire griller mon pain, et quelque temps après, tandis que mon âme voyageait, voilà qu'une souche enflammée roule sur le foyer: ma pauvre bête porta la main aux pincettes, et je me brûlai les doigts.

Herr und Diener.

Chapitre XVIII und XIX.

Sa conduite, dans cette occasion[2]), m'intéressa vivement, et le plaça toujours plus avant dans mon coeur. Il aura sans doute une place dans celui du lecteur; et s'il en est quelqu'un assez insensible pour la lui refuser après avoir lu le chapitre suivant, le ciel lui a sans doute donné un coeur de marbre.

„Morbleu! lui dis-je un jour, c'est pour la troisième fois que je vous ordonne de m'acheter une brosse! Quelle tête! Quel animal!" — Il ne répondit pas un mot: il n'avait rien répondu la veille à une pareille incartade. „Il est si exact!" disais-je; je n'y concevais rien. — „Allez chercher un linge pour nettoyer mes souliers", lui dis-je en colère. Pen-

---

[1]) Die Feuerzange; die Handlung geht am Kaminfeuer vor sich: im Hintergrunde des Kamins sind die grossen Scheite, les souches, aufgeschichtet, die glühende Kohle, la braise, wird vorgescharrt, um die Stube mehr zu wärmen, um Brod u. s. w. zu rösten, das man über die Gabeln der Zange legt.

[2]) Die Aufführung seines Dieners Joannetti, der soeben seinem Herrn gegenüber einen Beweis seines Zartgefühls gegeben hatte.

dant qu'il y allait, je me repentais de l'avoir ainsi brusqué. Mon courroux passa tout à fait lorsque je vis le soin avec lequel il tâchait d'ôter la poussière de mes souliers sous toucher à mes bas: j'appuyai ma main sur lui en signe de réconciliation. — „Quoi! dis-je alors en moi-même, il y a donc des hommes qui décrottent les souliers des autres pour de l'argent?" Ce mot d'argent fut un trait de lumière qui vint m'éclairer. Je me ressouvins tout à coup qu'il y avait longtemps que je n'en avais point donné à mon domestique. — „Joannetti, lui dis-je en retirant mon pied, avez-vous de l'argent?" Un demi-sourire de justification parut sur ses lèvres à cette demande. — „Non, monsieur; il y a huit jours que je n'ai pas un sou; j'ai dépensé tout ce qui m'appartenait pour vos petites emplettes." — „Et la brosse? C'est sans doute pour cela?" — Il sourit encore. — Il aurait pu dire à son maître: „Non, je ne suis point une tête vide, un animal, comme vous avez eu la cruauté de le dire à votre fidèle serviteur. Payez-moi 24 livres 10 sous 4 deniers[1]) que vous me devez, et je vous achèterai votre brosse." — Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère.

Que le ciel le bénisse! Philosophes! Chrétiens! avez-vous lu?

„Tiens, Joannetti, lui dis-je, tiens, cours acheter la brosse." — „Mais, monsieur, voulez-vous rester ainsi avec un soulier blanc et l'autre noir?" — „Va, te dis-je, acheter la brosse; laisse, laisse cette poussière sur mon soulier."

Il sortit; je pris le linge et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir.

Ein Reiseunfall. Un accident.

Chapitre XXVIII.

J'étais enfin arrivé tout près de mon bureau; déjà même, en allongeant le bras, j'aurais pu en toucher l'angle le plus voisin de moi, lorsque je me vis au moment de voir détruire le fruit de tous mes travaux et de perdre la vie. — Je devrais passer sous silence l'accident qui m'arriva, pour ne pas décourager les voyageurs; mais il est si difficile de verser dans la chaise de poste dont je me sers, qu'on sera forcé de convenir qu'il faut être malheureux au dernier point, — aussi malheureux que je le suis, — pour courir un semblable danger. Je me trouvai étendu par

---

[1]) La livre, monnaie de compte en France, valant vingt sous de douze deniers ou quatre liards. La livre a été remplacée par le franc. La livre tournois était de vingt sous, la livre parisis de vingt-cinq sous. Denier, ancienne monnaie de cuivre frappée par Philippe I (1060—1108), et devenue depuis simple monnaie de compte, et valant la douzième partie d'un sou ou le tiers d'un liard. Le denier d'argent pesait à peu près un quart de franc. (Bescherelle). Obgleich diese Münzen längst verschwunden sind, sind ihre Namen, wenigstens in Frankreich, noch fortwährend in sprüchwörtlichem Gebrauche.

terre, complètement versé et renversé, et cela si vite, si inopinément, que j'aurais été tenté de révoquer en doute mon malheur, si un tintement dans la tête et une violente douleur à l'épaule gauche ne m'en avaient trop évidemment prouvé l'authenticité.

Ce fut encore un mauvais tour de ma moitié[1]). — Effrayée par la voix d'un pauvre qui demanda tout à coup l'aumône à ma porte et par les aboiements de Rosine, ma chienne, elle fit tourner brusquement mon fauteuil avant que mon âme eût le temps de l'avertir qu'il manquait une brique[2]) derrière; l'impulsion fut si violente que ma chaise de poste se trouva absolument hors de son centre de gravité, et se renversa sur moi.

Voici, je l'avoue, une des occasions où j'ai eu le plus à me plaindre de mon âme; car, au lieu d'être fâchée de l'absence qu'elle venait de faire et de tancer sa compagne[3]) sur sa précipitation, elle s'oublia au point de partager le ressentiment le plus animal et de maltraiter de paroles ce pauvre innocent. — „Fainéant, allez travailler", lui dit-elle (apostrophe exécrable, inventée par l'avare et cruelle richesse!). „Monsieur, dit-il alors pour m'attendrir, je suis de Chambéry ...." — „Tant pis pour vous." — „Je suis Jacques; c'est moi que vous avez vu à la campagne; c'est moi qui menais les moutons aux champs ...." — „Que venez-vous faire ici?" Mon âme commençait à se repentir de la brutalité de mes premières paroles. — Je crois même qu'elle s'en était repentie un instant avant de les laisser échapper. C'est ainsi que, lorsqu'on rencontre inopinément dans sa course un fossé ou un bourbier, on le voit, mais on n'a plus le temps de l'éviter.

Rosine acheva de me ramener au bon sens et au repentir; elle avait reconnu Jacques, qui avait souvent partagé son pain avec elle, et lui témoignait par ses caresses son souvenir et sa reconnaissance.

Pendant ce temps, Joannetti, ayant rassemblé les restes de mon dîner, qui étaient destinés pour le sien, les donna sans hésiter à Jacques.

Pauvre Joannetti!

C'est ainsi que, dans mon voyage, je vais prenant des leçons de philosophie et d'humanité de mon domestique et de mon chien.

Die verwelkte Rose. La rose sèche.

Chapitre XXXV.

Il ne tiendrait qu'à moi de faire un chapitre sur cette rose sèche que voilà, si le sujet en valait la peine; c'est une fleur du carnaval de l'année dernière. J'allai moi-même la cueillir dans les serres du Valen-

[1]) Nämlich la bête; s. o. die menschliche Natur.

[2]) In Frankreich und den südlichen Ländern sind die Stuben nicht immer gedielt (planchéier, parqueter), sondern gepflastert (carreler) und zwar meistens mit Ziegelsteinen (carreau de brique, oder kurzweg brique).

[3]) d. h. la bête.

tino[1]), et le soir, une heure avant le bal, plein d'espérance et dans une agréable émotion, j'allai la présenter à madame de Hautcastel. Elle la prit, — la posa sur sa toilette, sans la regarder et sans me regarder moi-même. — Mais comment aurait-elle fait attention à moi? Elle était occupée à se regarder elle-même. Debout devant un grand miroir, toute coiffée, elle mettait la dernière main à sa parure; elle était si fort préoccupée, son attention était si totalement absorbée par des rubans, des gazes et des pompons de toute espèce amoncelés devant elle, que je n'obtins pas même un regard, un signe. — Je me résignai: je tenais humblement des épingles toutes prêtes, arrangées dans ma main; mais son carreau[2]) se trouvant plus à sa portée, elle les prenait à son carreau, — et si j'avançais la main, elle les prenait de ma main — indifféremment; et, pour les prendre, elle tâtonnait, sans ôter les yeux de son miroir, de crainte de se perdre de vue.

Je tins quelque temps un second miroir derrière elle, pour lui faire mieux juger de sa parure; et sa physionomie se répétant d'un miroir à l'autre, je vis alors une perspective de coquettes, dant aucune ne faisait attention à moi. Enfin, l'avouerai-je? nous faisions, ma rose et moi, une fort triste figure.

Je finis par perdre patience, et ne pouvant plus résister au dépit qui me dévorait, je posai le miroir que je tenais à ma main, et je sortis de colère, et sans prendre congé.

„Vous en allez-vous?“ me dit-elle en se tournant de côté pour voir sa taille de profil. — Je ne répondis rien; mais j'écoutai quelque temps à la porte, pour savoir l'effet qu'allait produire ma brusque sortie. — „Ne voyez-vous pas, disait-elle à sa femme de chambre, après un instant de silence, ne voyez-vous pas que ce caraco[3]) est beaucoup trop large pour ma taille, surtout en bas, et qu'il y faut faire une baste[4]) avec des épingles?“

Comment cette rose sèche se trouve là sur une tablette de mon bureau, c'est ce que je ne dirai certainement pas, parceque j'ai déclaré qu'une rose sèche ne méritait pas un chapitre.

Unter den modernen Publicisten aus Savoyen, die in Frankreich für die Sache des Katholicismus gewirkt haben, sind hervorzuheben: **Michaud**, Geschichtschreiber der Kreuzzüge, **Genoude**, geb. in Grenoble, aber Sohn eines Savoyarden, und **Dupanloup**, der 1878 verstorbene Bischof von Orleans; durch eine scharfe Kritik des ersten

[1]) Name eines öffentlichen Gartens in Turin.
[2]) Nadelkissen; man sagt jetzt: une pelote.
[3]) Caraco, sorte de vêtement de femme dont la mode est passée. (Besch.).
[4]) Terme national employé en badinant pour rempli. (Note du texte.) Rempli = Einschlag.

Kaiserreiches hat sich Lanfrey aus Chambéry in seiner Geschichte Napoleons I. hervorgethan, und ein Savoyard, Buloz, hat die berühmte Pariser Zeitschrift „La Revue des deux mondes“ gegründet.

Die Jugendeindrücke aus seiner Heimath machten den Historiker Michaud später auch zum Dichter. Geboren am 19. Juni 1767 zu Albens im Bezirk von Chambéry, gestorben 1839 zu Paris, hatte er seine Gymnasialbildung in Bourg-en-Bresse an der Grenze Savoyens erhalten und war 1791 nach Paris gegangen; hier gab er sein erstes Buch: „Voyage littéraire fait en 1787 au Mont-Blanc“ heraus, schrieb aber auch als Journalist gegen die Republik, daher der Convent über ihn das Todesurtheil aussprach, welches aber cassirt wurde. Da er als Redacteur des royalistischen Blattes „la Quotidienne“ seine Angriffe fortsetzte, so wurde er 1797 nebst Anderen zur Deportation nach Cayenne verurtheilt, entfloh aber nach dem Jura. Die Gebirgslandschaft frischte seine ersten Eindrücke wieder auf und so schrieb er das Gedicht: „Le Printemps d'un Proscrit“, welches 1804 in Paris erschien. Dasselbe gehört zur Gattung der beschreibenden Poesie, aber von einer neuen Art; man begann nämlich, in Folge der furchtbaren Aufregung, welche die Stürme der französischen Revolution in den Gemüthern hervorgerufen hatten, auch persönliche Motive in die Schilderung der Landschaft zu verweben. Der Literarhistoriker Demogeot sagt darüber: „Michaud, dans son Printemps d'un Proscrit, mêlait d'une manière un peu monotone les impressions de l'exil aux tableaux de sa poésie descriptive. On revoyait avec bonheur, même à travers ces faibles pages, les pompes sereines de la nature, dont le calme[1]) et l'impassible majesté contrastaient si vivement avec les révolutions des hommes; on se reprenait à aimer ces bois dont tous nos chagrins ne font pas tomber une feuille, dont nos crimes ne ternissent pas l'éblouissante verdure.“ Michaud kehrte nach dem 18. Brumaire (9. Nov. 1799), an welchem Tage Bonaparte, der spätere Kaiser Napoleon, den ersten Gewaltschritt zur Auflösung der französischen Republik that, nach Paris zurück und beschäftigte sich meist mit historischen Studien, namentlich über den Orient; eine Frucht dieser Arbeiten war seine „Histoire des Croisades“ (3 Bde., Paris 1812—1817). Im Jahre 1813 wurde er Mitglied der französischen Akademie.

Man sucht allerdings in Frankreich, den literarischen Glanz, den diese Schriftsteller auf ihre Heimath Savoyen werfen, durch den Einwurf zu bemängeln, dass dieselben nur durch ihre Verbindung mit Frankreich und meist in diesem Lande selbst ihren Ruhm erlangt haben. Dem entgegnete aber ein Savoyard, Victor Duret, 1861 in dem zu Chambéry erscheinenden „Courrier des Alpes“ Folgendes, indem er auch die Schriftsteller der romanischen Schweiz hinzuzieht:

---

[1]) le calme, hier substantivisch genommen: die Ruhe.

Die moderne Savoyer Litteratur.

„Admettons que cette terre où règnent le lac Léman, le lac d'Annecy et celui du Bourget, soit la mère de génies dont elle n'a pu être la nourrice, c'est-à-dire que ces écrivains se sont formés dans un milieu étranger qui est la France, — ce qui est à peine la moitié de la vérité — leur patrie leur a laissé à tous une empreinte ineffaçable, et ne s'est pas épuisée en les produisant. Voyez que de plumes remarquables, que de rares supériorités de nos temps!

Dans la Savoie, Jean-Pierre Veyrat a versé dans la Coupe de l'Exil et dans la Station poétique à Haute-Combe[1]) une veine lyrique digne des maîtres; ce prince des poètes de la Savoie, mort en 1844, a laissé en manuscrits un recueil considérable, les Fruits de la science, et un drame qui avait ses préférences, Naples, 13 novembre 1818; M. de Juge est le distingué Fabuliste des Alpes; Mlle Chevron a taillé des vers cornéliens[2]) à la Liberté; Jacques Callies a soupiré des élégies tendres et désolées; M. Replat a célébré, à la manière des troubadours, les châteaux savoisiens de Duingt, Montrottier et Menthon; Léon Ménabréa, l'ami fidèle de J. P. Veyrat, qu'il est allé rejoindre dans la tombe, a donné, sous le titre de Feux follets, des nouvelles que les plus habiles feuilletonistes lui envieraient; Octave Ducros, de Sixt[3]), s'élève aux sommités de l'ode dans ses Contemplations; J. Ogier est l'auteur harmonieux et hardi de chants lyriques; Gaston de Chaumont a déployé de la verve dans le Jardin des Glaciers et les Mélodies alpestres; N. Rosset, dans sa Théodicée ou le Triomphe du Christianisme, n'a pas marché sans honneur sur les traces de Racine fils[4]); le docteur Andrevetan, de la Roche[5]), a essayé avec succès le genre pittoresque et didactique dans la Savoie

---

[1]) L'abbaye de Haute-Combe, sur les bords du lac du Bourget près de Chambéry, fut fondée en 1125 par Amédée III., et destinée à devenir la sépulture des princes de la maison de Savoie; le monastère actuel a été construit en 1723. (Malte Brun).

[2]) Ce mot se dit du style de Pierre Corneille et des vers faits dans le goût de ceux de ce grand poète. (Bescherelle.).

[3]) Le village de Sixt, près de Bonneville dans la Haute-Savoie, est célèbre par sa vallée d'une beauté magnifique.

[4]) Louis Racine (1692—1763), second fils du poète tragique Jean Racine; sans avoir le génie de son père, il a cependant laissé d'admirables vers; tout le monde connaît son poème de la Religion. (Besch.).

[5]) La Roche en Faucigny (Rupes Allobrogum) est une petite ville, jadis fortifiée. Une tour qui date du XII. Siècle couronne la roche qui donne son nom à la ville; de ce point culminant on jouit d'un magnifique coup d'oeil sur le Salève, le Jura, le Môle, le Buet et quelques pics de la chaîne du Mont-Blanc. (Malte-Brun.) Die übrigen Städte sind bekannter. Docteur ist hier als docteur-médecin, Arzt, zu fassen.

poétique et le Code moral du médecin, le docteur Trésal, d'Albertville, a publié une estimable Amédéide; le docteur Béard, de Rumilly, a lancé de larges spécimens d'une sorte d'héroïde impériale sur Napoléon, sans compter de très spirituelles chansons patoises; le docteur Jacquemond, de Moûtiers, a embouché la trompette épique pour le Comte Vert[1]). On le voit, la médecine a chez nous le privilége des vers.

Ma plume ne peut pas obéir à ma mémoire, qui me présente en foule des noms et des oeuvres. La Société d'histoire et d'archéologie, de Chambéry, l'Académie de Savoie, qui siége dans cette dernière ville, renferment des membres éminents. Pour n'en citer qu'un, M. Léon Costa de Beauregard a conquis un haut rang parmi les historiens de notre époque, et l'histoire nationale doit des monuments à ce chercheur infatigable."

In der That ist, wie Duret erklärt, obiges Verzeichniss nicht vollständig; hinzuzufügen wären u. A. noch zwei: der dramatische Dichter Ferraris und der Fabeldichter Jalabert. Von ersterem sind zu nennen die Dramen: „Le dernier des Montmayeur"[2]) und „Un Épisode du massacre des Espagnols à Annecy"; in der Vorrede zu letzterem Drama (1847) sagt der Kritiker Luyrard: „Un grand et noble mouvement se fait dans la Savoie. Jamais les annales de ce pays n'avaient été plus profondément remuées, et jamais impulsion plus généreuse vers un but commun, celui de créer enfin une littérature nationale, n'avait dirigé et réuni à la fois tant de nobles intelligences. Mr. Ferraris créera véritablement en Savoie un théâtre historique." Unter den Fabeln, die Jalabert 1855 herausgab (Étrennes morales. 1. année. Contes et Apologues), befindet sich der sinnige Spruch:

Le fil humecté.

Le lin, par la fileuse à propos humecté,
Gagne en solidité;
De quelques pleurs mouillé, le fil de l'existence
N'acquiert aussi que plus de consistance.

Der erwähnte Victor Duret fügt dann hinzu: „La Suisse française n'est pas en arrière dans les lettres[3]): les poésies de Henri Durand, Monneron, de Lausanne; — de Charles de Bons, Louis Gross, du Valais; de Henri Calame, de Neuchâtel; — de X. Kohler, de Porrentruy, dans le Jura bernois; — de Petit-Senn, Henri Blanvalet, Albert Richard, Charles Didier, Ant. Carteret, Jules Vuy, Marc Monnier,

[1]) Amadée VI., (1343—1383), der grüne Graf genannt, weil er auf einem Turnier in Chambéry in grüner Rüstung erschien.

[2]) Die mächtige Familie der Montmayeur gehörte dem Savoyer Lehnsadel an.

[3]) Les lettres = die Litteratur; les belles-lettres = die schönwissenschaftliche Litteratur.

B. Dufernex, de Genève, et aussi d'une jeunesse pleine de sève et de promesses d'or, rendent un brillant témoignage à cette assertion. Ces auteurs, la plupart du moins, va objecter quelqu'un malavisé, ne sont guère connus à Paris. — Ah! ici on est tenté de lancer une réponse peu courtoise: Ignorance et dédain vont de pair. S'ils ne sont pas connus, ce que vous leur reprochez, qui vous empêche de les connaître? Venez étudier dans ces pays les beautés de la nature et les manifestations de l'intelligence humaine. Paris envoie régulièrement par les postes et les librairies son esprit et sa science à toutes les provinces; Paris leur est familier. Mais que la capitale regarde et reçoive quelquefois les oeuvres de la province, elle reconnaîtra la vitalité et l'originalité qui y règnent, et s'y retrempera peut-être avec profit.

Paris ne doit plus être la grande ville de la grande unité littéraire; Paris ne doit plus absorber les départements, mépriser ou railler ce qui n'est pas elle, dédaigner des écrivains de verve qui n'ont que le tort de ne pas habiter dans le tourbillon de cette cité."

Genf und Paris.

Vortrefflich äussert sich auch R. Rey über das Verhältniss von Paris zu den übrigen, aber kleineren Mittelpunkten litterarischen oder wissenschaftlichen Lebens, indem er ebenfalls über die heutige litterarische Thätigkeit Genfs u. s. w. spricht: „Dans ce siècle, Genève a perdu de son importance relative. Ses écrivains, ses penseurs n'occupent pas une position égale à ceux du XVIII. siècle. L'immense accroissement de Paris, en accumulant dans ce foyer babylonien les ressources intellectuelles et morales de la France et d'une partie de l'Europe, a fait aux petits centres une situation difficile. Dans un centre comme Paris, les sciences, les lettres, les arts, brillent d'un éclat incomparable; c'est là que s'élaborent les grandes réputations; la presse porte au loin leur renommée; toutefois la dictature de Paris n'est pas absolue, et elle a des intermittences. Paris est un foyer d'opposition plus encore qu'un centre directeur, une avant-garde téméraire qui n'est pas toujours suivie par le corps d'armée. Paris fait les révolutions; puis il retombe sous la domination des provinces, et ses protestations, ses élans, ses soubresauts, ne font souvent qu'appesantir ses chaînes. L'activité des idées y est excessive, mais la rapide succession des objets produit une mobilité incessante; le présent absorbe tout, le passé s'efface, et la chaîne qui lie les événements est rompue. La vie est intense, mais sèche; l'âme n'a pas le loisir de se retremper par la méditation et de consulter la voix intérieure, pour se défendre des sophismes de la passion et de l'intérêt; la vie est une sorte de course au clocher [1]), où les plus agiles emportent la palme. Dans ce tourbillon,

[1]) Wettlauf. Cette course consiste à parcourir un espace immense dans la campagne, malgré les fossés et même les murs qui s'opposent au passage des chevaux.

l'individu se perd de vue; le despotisme des écoles [1]), le frottement de tous sur chacun, efface l'individualité et l'ingénuité native. L'intelligence devient quelque chose de collectif; on appartient à un parti, on en représente les prédilections et les antipathies: la recherche désintéressée du vrai en souffre. La littérature perd en intimité, en cordialité; elle ignore la douce rêverie et la contemplation; Jean-Jacques Rousseau n'aurait pas écrit les Confessions [2]), ni Töpffer la Bibliothèque de mon oncle, si leur jeunesse eût fleuri au soleil des boulevards [3]).

Mais pour l'homme qui observe, cette diminution d'influence qui résulte pour les petits centres de la dictature de Paris, n'est pas une suppression. Jamais le progrès n'a été lancé comme de nos jours; les découvertes se succèdent rapidement; nous vivons à la vapeur, mais l'homme fléchit sous des richesses mal ordonnées. Qu'importe cependant que le matériel [4]) de la civilisation s'accroisse, si la somme de dignité, de liberté et de bonheur, attribuée aux individus, ne s'accroît pas en proportion? La vraie civilisation est une mère, non un tyran. A ce titre, l'intervention des petits centres a son utilité, ils sont comme les réservoirs de l'humanité. Le développement y est moins hâtif, mais s'opérant par un lent recueillement de forces, l'assimilation se fait mieux; l'intelligence substancie ce qu'on lui soumet et conserve son type naturel. C'est d'hommes à caractères forts, simples, vrais, candides, confiants, désintéressés, que l'époque présente a besoin. Notre Suisse a produit au siècle passé quelques-uns de ces hommes, et le moule n'en est pas brisé."

Un clocher qu'on voit à distance est indiqué comme but: on doit y arriver, au bout d'un certain temps, en franchissant les fossés, broussailles, cours d'eau, terres labourées ou autres obstacles qui peuvent se trouver sur la route. Ce genre de courses avait d'abord obtenu quelque faveur en France, mais plusieurs accidents arrivés dans ces luttes les ont déjà fait tomber en désuétude. (Bescherelle.)

[1]) écoles, c'est-à-dire, des sectes littéraires; il y a l'école classique, l'école romantique etc. Ecole signifie encore manière spéciale en littérature: l'école de Shakspeare, l'école de Racine; manière spéciale en beaux-arts, en peinture: l'école de Raphaël, l'école hollandaise. Ecole signifie aussi secte ou doctrine de quelque philosophe ou docteur célèbre: l'école de Platon, l'école de Kant. Autant d'écoles, autant de sentiments. (Bescherelle.)

[2]) Die Bekenntnisse, eine Selbstbiographie Rousseaus.

[3]) In der jüngsten Zeit hat sich das öffentliche Leben der Pariser Schriftsteller und Journalisten auf den Pariser Boulevards concentrirt, welche von dem Bastillenplatz zum Eintrachtsplatz die innere Stadt umschliessen, und zwar auf der westlichen Hälfte derselben; dort verkehren die Schriftsteller in den Cafés, dort geht und fährt die elegante Welt auf und ab, dort oder in der Nähe sind die grössten oder besuchtesten Theater, dort haben die vornehmsten Kreise der Gesellschaft ihre geschlossenen Locale.

[4]) Das Material, das Geräth.

Paris und die Natur.

Da R. Rey die Werke J. J. Rousseaus als Beispiel angeführt hat, so ist hier folgender Ausspruch Demogeots über denselben Schriftsteller am Platze; er sagt in seiner „Historie de la littérature française“: „Pour J. J. Rousseau, élevé loin de Paris, où l'homme est si grand et la nature si petite[1]), plein des souvenirs de ses belles montagnes, de ses beaux lacs de la Suisse, ayant vingt fois passé et repassé à pied, dans ses voyages solitaires, à travers les plus beaux sites de la France et de la Lombardie, il avait de bonne heure ouvert son âme à cette voix enchanteresse de la campagne: devenu homme et écrivain, il prit assez ses franches coudées avec le public[2]) pour oser lui plaire par une voie inusitée. Il jeta donc naïvement dans ses écrits toutes ces pures et poétiques émotions: ils en reçurent un charme inouï. Soit qu'il nous montre les rochers de Meillerie[3]) avec le lac majestueux qui se déroule à leurs pieds, avec leurs forêts de noirs sapins, et les riants et champêtres asiles cachés dans un de leurs replis; soit qu'il fixe uos yeux et notre coeur sur sa tranquille solitude des Charmettes[4]); une poésie nouvelle, inconnue encore à la France, éclate à chaque instant sous sa plume; il lui suffit d'un mot, d'uu trait pour nous toucher et nous attendrir. Comme il sait nous intéresser à une vieille chanson que chantait la femme qui lui servit de mère; à une promenade faite par un enfant en compagnie de deux jeunes filles; à une nuit d'été passée dans l'enfoncement d'une terrasse au bord de la Saône[5]); à ses rêveries délicieuses

[1]) d. h. wo die Menschen sich nur mit ihren gesellschaftlichen und politischen Angelegenheiten beschäftigen, wo sie wenig Sinn für die Natur und ihre Schönheit haben.

[2]) Er liess sich gehen, er nahm sich dem Publikum gegenüber die Freiheit.

[3]) Meillerie, Dorf am Genfer See bei Evian, Lausanne gegenüber; sein wildes Felsengestade wird von Rousseau in seinem Roman „la Nouvelle Héloïse“ geschildert; später ist ausführlicher die Rede davon.

[4]) Ein Landhaus bei Chambéry, wo Rousseau eine Zeit lang verweilte.

[5]) Matthisson, der im Jahre 1790 in Lyon war, schreibt darüber in seinen „Erinnerungen“: „Nicht weit von dem reizenden, der Familie Scherer gehörigen Landhause „la Paisible“, am westlichen Ufer der Saône, ist ein Plätzchen, welches die Natur ganz eigentlich für einsame Betrachtungen und stilles Nachdenken bestimmt zu haben scheint. Drei mit Moos und Immergrün bekleidete Felswände bilden eine Art von Grotte, die von Bäumen und Gesträuch überschattet wird, und in deren Mitte eine Quelle aufsprudelt. Durch eine Gebüschöffnung erblickt man einen Theil der Stadt und die lachenden mit unzähligen Landhäusern bedeckten Ufer der sanftgleitenden Saône. Hier führte Rousseau, während er sich zu Lyon aufhielt, sein contemplatives Leben. Seitdem wird, ihm zu Ehren, dieses traute Asyl Rousseaus Grotte genannt und von den Freunden seines Genius als eine geweihte Stätte betrachtet. Sie glauben noch an einem Baumstamme Buchstabenzüge von seiner Hand zu entdecken, und auf den Steinsitzen stehen die preisenden und vergötternden Denkschriften so dicht in einander gedrängt, dass kaum noch ein anakreontischer Vers ohne Abbreviaturen unterzubringen wäre.“

dans la petite île de Saint-Pierre![1]) „Comme il aime à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux et le roulement des torrents qui tombent de la montagne!“ Ce sont là ses maîtres de poésie et de science.“

Was hier von drei Prosa-Schriftstellern mit ruhiger, verständiger Erwägung der beiderseitigen Ansprüche und Leistungen überzeugend dargethan worden ist, das hat die Genferin Jeanne Mussard in einem ergreifenden Lebensbilde poetisch geschildert, das mit einiger Abkürzung sich dem Obigen anschliessen soll.

Warnung vor Paris. Les débuts d'un poète.

I.

Sur la route de Paris.

— Jeune homme, où courez-vous? — A Paris. — Dieu vous garde!
— Merci pour ce souhait, bon vieillard; il me tarde
D'acquérir de la gloire. Adieu! Je suis pressé.
— A la lutte, jeune homme, êtes-vous bien dressé?
Savez-vous sans pâlir supporter la souffrance?
— J'ai du talent, je pars le coeur plein d'espérance,
A mes yeux se déroule un brillant avenir.
Vainement on voudrait là-bas me retenir,
Sous le toit paternel on végète dans l'ombre.
Je rêve des succès, des couronnes sans nombre,
Des honneurs que le temps un jour m'apportera.
Paris m'appelle, adieu! — Paris vous trompera!
Aux déserts africains empruntant le mirage,
Nul plus que lui ne sait émousser le courage
Des croyants que l'espoir attire dans ses murs.
Les triomphes, enfant, sachez-le, sont peu sûrs.
Que[2]) j'en ai vu partir de ces jeunes poètes
Qui, rêvant un Paris d'amour, de chants, de fêtes,
S'en allaient tout joyeux. — Que sont-ils devenus?
— La plupart ont ici repassé demi-nus,
Les traits flétris, le front dépouillé, l'âme pleine
De ce fiel de l'esprit qu'on appelle la haine.

[1]) Die Petersinsel im Bieler See, wo Rousseau 1765 zwei glückliche Monate verweilte, meist mit Botanisiren beschäftigt; wie er selbst erzählt, hätte er hier Jahrhunderte, ja die ganze Ewigkeit zubringen können, ohne sich zu langweilen.

[2]) que = combien.

D'autres, blessés à mort dans leurs rêves d'orgueil,
N'ont trouvé dans Paris que le bois d'un cercueil
Et la tombe du pauvre où nul ne pleure ou prie.
Si contre ces dangers votre âme est aguerrie,
Jeune homme, partez donc, je ne vous retiens plus . . .
Que le génie en vous sacre un de ses élus!

II.

Les adieux échangés, le voyageur s'élance
Sur la route poudreuse, un bâton à la main.
Le soleil est brûlant, nul arbre ne balance
Sou dôme ombreux et vert sur l'aride chemin.

Juillet embrase l'air. Pas un souffle de brise
Ne caresse le front du courageux marcheur:
Qu'importe? . . . Il court joyeux sur cette bande grise
Qui se prolonge au loin sans ombre ni fraicheur.

Des craintes du vieillard il se souvient à peine . . .
Croit-on jamais au mal, quand on n'a pas vingt ans?
Paris, c'est du bonheur le merveilleux domaine,
C'est l'amour plein d'ivresse et la vie au printemps.

C'est du succès rêvé l'auréole éclatante,
C'est le prix attendu . . . faveurs, cordons et croix;
C'est l'encens enivrant de la foule inconstante,
C'est l'entrée au palais des princes et des rois.

Chimères de l'orgueil qu'un souffle fait éclore,
Vous bercez le poète et lui servez d'appâts.
La fatigue l'accable . . . il marche . . . il marche encore . . .
Paris, comme un aimant attire à lui ses pas.

Cinq fois l'ardent soleil s'est levé sur la plaine,
Cinq fois le voyageur a vu monter la nuit;
Il s'arrête un instant, voulant reprendre haleine
Et contempler au ciel son étoile qui luit.

„Demain je te verrai“, dit-il, „cité bénie
Où les arts, la pensée out fixé leur séjour;
Pour te mieux admirer, o fille du génie!
J'attends ici qu'à l'ombre ait succédé le jour“.

III.

Paris.

L'hiver a reparu, traînant son blanc cortége
De givre étincelant, de frimas et de neige.
Pour fêter la saison les salons sont rouverts:
On ne parle que bals, théâtres et concerts [1]).
On croirait, — tant la foule opulente est joyeuse,
Sous ses bijoux de prix, sous sa robe soyeuse —
Qu'aucun être ne souffre et que la pauvreté
N'est qu'un mot sans valeur à plaisir inventé.
Loin du monde élégant, dans la pauvre mansarde [2])
Que la lune visite et la lune regarde,
Un jeune homme au front pâle, à l'oeil découragé,
Murmure: „Encore un jour où je n'ai pas mangé!"
Et, laissant retomber sur ses deux mains sa tête,
Il songe à l'avenir, le malheureux poète
Qu'un orgueilleux espoir, de beaux rêves taris,
Jetèrent palpitant dans les murs de Paris.
Il songe au lendemain qui de près le menace,
A sa mansarde obscure, à l'âtre au coeur de glace
Dont son oeil attristé se détourne toujours;
A sa bourse où le cuivre, absent depuis trois jours,
Le plonge défaillant dans l'indigence amère.
Il songe au toit béni d'où le pleure sa mère,
— Sa mère qu'il abuse et qui le croit heureux, —
Et mille souvenirs remontent douloureux
D'un passé que son coeur à chaque instant rappelle.
Que ne peut-il revoir la modeste chapelle

---

[1]) „Man spricht von nichts als Bällen, Concerten" u. s. w. Man beobachte die Weglassung des Artikels.

[2]) Mansarde = chambre pratiquée dans un comble brisé; on y perce des lucarnes pour éclairer l'intérieur. On attribue l'idée des mansardes à l'architecte François Mansard qui aurait donné son nom à ce genre de constructions. Fr. Mansard, architecte, né en 1598 à Aix, mort à Paris en 1666. Il a fait la restauration de l'hôtel de Toulouse, achevé le château de Blois, et commencé le Val-de-Grâce (der Kirche der sogen. Abtei, jetzt Militärhospital), à Paris. Son neveu, Jules Hardouin, dit Mansard, né à Paris en 1645, fut chargé par Louis XIV. des travaux d'architecture les plus importants du règne de ce prince. Il éleva les châteaux de Marly et du grand Trianon, celui de Clagny, la maison de Saint-Cyr, fit la place Vendôme, celle des Victoires, et mit le sceau à sa réputation par la construction du château de Versailles et de l'hôtel des Invalides. Il mourut subitement à Marly, en 1708. (Bescherelle.)

Où sa mère, pour lui, tous les soirs va prier.
Ainsi que ses parents que [1]) n'est-il ouvrier,
Puisque ses vers honnis, sa prose méconnue
Le retiennent sans pain dans sa mansarde nue,
Puisqu' à Paris, cent fois, le talent éprouvé
Tombe l'estomac creux et meurt sur le pavé!

Il maudit de ses plans l'illusion fatale,
Mais comment avouer dans sa ville natale,
Peut-être à des jaloux, par sa verve interdits,
Les échecs, les malheurs qu'ils avaient tous prédits?
Comment rentrer l'oeil morne et la tête inclinée,
Quand il crut au départ forcer la destinée
Et faire dans Paris un chemin merveilleux?
Quand le coeur palpitant et le front orgueilleux,
Il promit un grand nom à sa mère inquiète?
Comment rester obscur quand il se sent poète,
Quand la flamme sacrée embrase encor son coeur?

Vainement le critique au sourire moqueur,
Le cupide libraire épris de ses idoles [2])
L'ont sans gêne éconduit par ces dures paroles:
„En province, mon cher, on a l'esprit rouillé;
Quand des travers du sol vous serez dépouillé,
Lorsqu'à notre contact vous aurez fait peau neuve [3]),
Tentez auprès de nous quelque nouvelle épreuve.
Bonne chance! au revoir!“ Ces mots, redits partout,
Ne peuvent refroidir son jeune sang qui bout.
Il sait qu'avec le temps toute oeuvre est accomplie.
Mais sous la pauvreté, la faim il faut qu'il plie.
Courageux, il a cru vaincre par ses efforts
La rigoureuse loi qui rive l'âme au corps [4]).
Hélas! cette union sur terre est trop intime!
Il tombe défaillant de son erreur victime.

---

[1]) que = pourquoi. Man beachte die einfache Verneinung ne.

[2]) Der für seine Lieblingsschriftsteller, welche die Gunst des Publikums besitzen, eingenommen ist.

[3]) faire peau neuve = eine neue Haut bekommen, ein andrer Mensch werden.

[4]) Er hatte vergebens gehofft, die materiellen Bedürfnisse des Leibes, an den die Seele gefesselt ist, verachten zu können.

IV.

Le retour.

Quand la terre féconde eut reverdi son flanc,
Quand l'herbe s'étoila [1]) de violet, de blanc,
De bleu, de pourpre, d'or; quand la gent emplumée
Vint gazouiller d'amour sous la fraîche ramée,
Un malade sortant faible d'un hôpital
Quitta Paris fangeux pour son berceau natal.
A le voir cheminer lentement sur la route,
Portant au front le sceau du chagrin et du doute,
L'air pensif, le regard sur le sol attaché,
Le visage défait, le corps demi-penché,
S'appuyant au bâton qui protége sa marche,
On le prendrait de loin pour quelque patriarche
Accablé sous le poids des ans et du malheur.
Qui dirait sa jeunese en voyant sa pâleur?
Qui le reconnaîtrait? . . . Personne que sa mère!
Il a vu dans Paris s'envoler sa chimère,
La pauvreté, l'hospice ont brisé son orgueil:
De ses rêves dorés il porte enfin le deuil [2]).
L'amour du sol natal maintenant le dévore.
S'il doit mourir bientôt, il veut revoir encore
Sa famille qu'il sait [3]) ignorer ses revers,
La maison où ses yeux au jour se sont ouverts,
Ses amis d'autrefois et cette ville aimée
Où par l'instruction son âme s'est formée.
Il veut . . . Mais pourra-t-il accomplir son projet
Et faire, défaillant, seul, à pied ce trajet?
— — — — — — — — — — —
O Dieu! que ton secours en chemin le soutienne,
Et qu'à son but, enfin, le poète parvienne!

Un jour . . . deux jours . . . trois jours . . . une semaine . . . un mois . . .
Il marche lentement, non plus comme autrefois.
A chaque instant lassé, triste, sombre, il s'arrête.
Vainement le ciel bleu déroule sur sa tête

---

[1]) s'étoiler, hier soviel wie: sich bunt schmücken, wie sich der Himmel mit Sternen schmückt.

[2]) Er hat seine Hoffnungen begraben, ihnen entsagt.

[3]) que, das Object von „il sait“, ist das Subject für „ignorer“; latein. Construction. „Von der er weiss, dass sie sein Unglück nicht kennt“.

Cet espace infini de mondes tout peuplé.
Dans ce vaste univers il se sent esseulé;
Au foyer paternel il n'ose reparaître . . .
Son père courroucé le chassera peut-être . . .

V.

Sur le banc d'une ferme, au bord du grand chemin,
Les jambes au soleil, un journal dans la main,
Un vieillard est assis, oubliant sa lecture
Aussitôt qu'un piéton près de lui s'aventure.
C'est un penseur, un sage, un Socrate français.
L'indigent près de lui trouve toujours accès.
Ce que donne sa main sa mémoire l'oublie.
Chacun à ses avis s'en rapporte et se plie.
A l'ouvrier il parle industrie et travail;
Au laboureur, moissons; au pastoureau, bétail;
Au timide conscrit [1]), honneur, avenir, gloire;
Au romancier, légende; au chroniqueur, histoire;
Au touriste, il désigne un site peu connu,
Un sentier vert, ombreux, un hôtel bien tenu,
Un château féodal, une tour lézardée,
Par la sinistre orfraie incessamment gardée.

Le poète, de loin, reconnaît le vieillard...
Il frissonne et ses yeux se couvrent d'un brouillard.
Son orgueil écrasé rouvre sa large plaie.
Reculer . . . il ne l'ose et s'avancer l'effraie;
Aucun sentier battu ne tourne la maison [2]).
„Va! marche, ne crains rien!“ murmure sa raison.
Mais la voix de l'orgueil aussi se fait entendre
Et lui conseille, bas, de s'asseoir et d'attendre
Que le sage chez lui se retire un moment.

Le patriarche alors se lève lentement,
Prend son bâton noueux et s'avance à grand' peine
Vers le jeune inspiré que la douleur ramène.
— „Mon ami, lui dit-il, dans la ferme, à deux pas,
Venez vous reposer; c'est l'heure du repas.
A table, croyez-moi, nous causerons à l'aise.
Sur votre jeune front si quelque chagrin pèse,

---

[1]) le conscrit, der Rekrut.
[2]) Es führt kein Weg um das Haus herum, so dass der Wanderer dem davor sitzenden Greise ausweichen könnte.

Du courage! mon fils. Allons, relevez-vous,
Les voyageurs souffrants sont accueillis chez nous."
— „„Oh! merci!"" — „Votre voix me rappelle à cette heure
Qu'un jeune homme ébloui par un beau rêve, un leurre[1]),
Vers Paris, l'an dernier, volait rempli d'espoir.
Sans connaître son nom, je voudrais le revoir,
Je voudrais dans ma main serrer encor la sienne . . .
Mais je doute qu'ici le poète revienne . . .

Un cri se fait entendre, et sur son coeur ému
Le patriarche étreint le pauvre méconnu.

Sur la table de chêne on met la nappe blanche;
Le maître veut fêter ce jour comme un dimanche.
Alerte! il faut du vin, du jambon, des oeufs frais!
L'heure vient de sonner, hâtez donc vos apprêts.
Marianne! Suson![2]) les verres, la bouteille! . . .

VI.

— Cher hôte, permettez qu'un vieillard vous conseille,
Dit le sage en serrant la main du voyageur.
Vous avez le coeur chaud et le regard songeur:
L'orage en éclatant un jour sur votre tête
Vous a sacré martyr, philosophe et poète . . .
A l'oeuvre! à l'oeuvre donc! l'avenir est à vous!
Mais de titres, d'honneurs, ne soyez plus jaloux;
Qu'aucun de ces hochets ne flatte votre envie;
A quelque noble but cousacrez votre vie:
Réveillez dans les coeurs le saint amour du beau.
La province n'est point un triste et froid tombeau,
Un pauvre arbre sans fruits à la rugueuse écorce;
C'est l'éternel foyer de jeunesse et de force,
De courage, de foi, de vie et de couleur
Où Paris se retrempe et cherche la chaleur:
Du plus pur diamant c'est la féconde mine.
Lorsqu'un astre nouveau tout à coup s'illumine,
— Qu'il éclaire une plume on quelque grand pinceau[3]), —
En province cherchez son modeste berceau.
On critique à Paris . . . partout ailleurs on pense.
Des grèves de Bretagne aux côtes de Provence,

[1]) un leurre hängt noch von der Präposition par ab.
[2]) Namen der aufwartenden Dienerinnen.
[3]) d. h. einen Dichter, Schriftsteller oder Maler.

De la Flandre en Gascogne il n'est plus aucun lieu
Où l'amour du savoir ne soit semé par Dieu.
Partout l'intelligence élargit son domaine;
Dans les plus humbles rangs de la famille humaine
Se dissipent déjà les horreurs de la nuit.
Après l'aube, l'aurore et le grand jour qui luit . . .
Puis, du réveil moral quand vous serez l'apôtre,
Jeune homme, d'autres voix s'uniront à la vôtre.
Et Paris qui dédaigne aujourd'hui vos accents,
Peut-être devant vous répandra son encens.

VII.

Quand du sage vieillard s'éteignit la parole,
Le poète, à genoux, vint tomber devant lui.
— „Père, bénissez-moi, dit-il; l'heure s'envole,
Et je veux embrasser mes parents aujourd'hui."

„„Vous le voulez, mon fils? Soit! Dès ce soir, peut-être,
Soupira le vieillard, la mort peut me saisir.
Avant de m'endormir un instant pour renaître,
J'invoquerai le Ciel selon votre désir.

Que Dieu vous ouvre, enfant, la carrière bénie
Où penser et souffrir rendent l'homme vainqueur.
Qu'il répande sur vous amour, force, génie! . . .
Dans vos luttes, mon fils, je vous suivrai du coeur.""

Und dieses Lebensbild ist durchaus keine Fiction. Man kennt wohl die grossen oder doch namhaften Dichter, denen es gelungen ist sich in Paris Bahn zu brechen, aber man kennt nicht die zahlreichen Talente, die der blendenden Lockung, die diese Stadt ausübt, zum Opfer gefallen sind. Ein solches vielversprechendes Talent, das in Paris in Sorgen und ermüdendem Ringen zu Grunde ging, war die Dichterin Elisa Mercoeur, geb. 1809 zu Nantes in der Bretagne und gestorben 1835 in Paris. Die Bretagne hat, ausser dem Reiz einer eigenartigen Landschaft, mit Savoyen auch das gemein, dass sie von dem eleganten Paris wegen der altväterlichen Einfachheit und wohl auch Derbheit ihrer Bewohner bis in die dreissiger Jahre dieses Jahrhunderts verspottet wurde; ein französisches Volkslied machte sich über „les paysans de la Basse-Bretagne" als „fichus pétras[1])" lustig, und doch muss der Franzose die Biederkeit, Aufopferung und Treue des bretonischen Volkscharakters rühmend an-

[1]) pe tra, im keltischen Dialekt der Bretagne, bedeutet: welches Ding, was?

erkennen. Statt nun in dieser schönen, gemüthreichen Heimath zu bleiben, liess sich die Dichterin verlocken nach Paris zu gehen, fand aber hier trotz ihres anerkannten Talentes nur die Enttäuschungen, welche das vorstehende Gedicht geschildert hat; aber weniger glücklich als der Jüngling, sah sie ihre Heimath nicht wieder. Ein anderer Dichter aus der Bretagne, der durch seine Sonette berühmte Evarist Boulay-Paty, geb. 1805 im Dorfe Donges an der Loire bei Nantes, gest. 1864 in Paris, hat der Unglücklichen folgendes Sonett gewidmet:

Die Dichterin Elisa Mercoeur. (Sonett.)

Elisa Mercoeur.

Une corde se brise à la lyre de France;
Muse, de ton rameau tombe une de ses fleurs;
Siècle, à ton avenir il manque une espérance;
Grand art, un pinceau manque à tes riches couleurs;

Il manque une infortune à ton indifférence,
Âge égoïste, aveugle et sourd pour les douleurs;
Il manque à l'amitié sa part d'une souffrance;
Un enfant, son orgueil, à la Bretagne en pleurs!

Abeille de la Loire, abeille harmonieuse,
Le vent du sort abat ta ruche ingénieuse,
Hélas! et sans t'avoir laissé finir ton miel!

Mais ceux qui l'ont goûté, sur leur lèvre charmée,
Après que ton doux vol s'est enfui dans le ciel,
En conservent toujours la saveur parfumée.

Glücklicher als seine Landsmännin war der Dichter dieses Sonetts, dem allerdings bessere Verhältnisse gestatteten mit grösserer Ruhe nach dem Erfolg zu ringen, und doch blieben auch ihm manche der Bitterkeiten und Enttäuschungen nicht erspart, die den ruhmesdurstigen Schriftsteller in dem fieberhaften Treiben der ungeheuren Stadt erwarten; darum empfand er oft das Bedürfniss sich in dem Frieden der Heimath wieder zu erfrischen, wie er in folgendem Sonette sagt:

Rückkehr aus Paris in die Heimath.

Retour au pays.

O gloire, enchanteresse à l'austère pouvoir,
Qui mis ces cheveux blancs sur ma tête flétrie,
O Paris où ma vie en deux ans s'est tarie,
Adieu! . . . Salut à vous, je puis donc vous revoir,

O logis paternel, jardin, verger, lavoir!
O mon vieux bourg de Donge, ô mon humble patrie!
O sables[1]), ô rochers, ô ma Loire chérie!
Clos verts, moulins, champs d'or, genêts[2]) de l'abreuvoir!

Dans la cité mouvante et sans paix et sans trêve
Oh! comme le temps fuit, et que la vie est brève!
Le jeune homme d'hier est un vieillard tremblant.

Dans l'immense repos que rien ici ne trouble,
On vieillit bien moins vite, oh! que le temps est lent!
A la longueur des jours l'existence se double.

Es ist interessant, die Ansichten des Savoyer und des Genfer Schriftstellers über die Schattenseiten der litterarischen Centralisation in Paris durch einen Pariser Schriftsteller selbst bestätigt zu finden; ähnliche Klagen sind schon oft im Innern Frankreichs, in der sogen. „Provinz", erhoben worden. Die Kenntniss dieser Thatsache ist unentbehrlich, um das litterarische Leben Frankreichs zu würdigen.

Zwei verschiedene geschichtliche Gesichtspunkte traten oben bei Duret in auffallender Weise hervor. Wenn er die Litteratur Savoyens verbunden mit der der romanischen Schweiz der in Paris concentrirten Litteratur Frankreichs gegenüber stellt, so klingt darin gewissermassen eine Erinnerung an das Königreich Burgund oder an die erstrebte Savoyer Monarchie um den Genfer See nach; der Kritiker Luyrard hofft wenigstens eine Savoyer Nationallitteratur. Schliesslich aber vermengt V. Duret unwillkürlich seine Heimath mit den französischen Departementen, der „Provinz", wie man sich in Paris mit vornehmer Geringschätzung ausdrückt; er schrieb eben kurz nach der Annexion Savoyens an Frankreich. Dieser Annexion trieb vom sechzehnten Jahrhundert, von der Zeit Franz des Ersten an Alles zu, wie denn auch von dieser Zeit an die periodischen Auswanderungen der Savoyarden nach Frankreich (Lyon, Paris vorzüglich) beginnen, wodurch die Verschmelzung des Volkscharakters angebahnt wurde.

Da es den Herzogen nicht gelungen war Genf zu erobern, so suchten sie sich nun in Italien auszubreiten, wo ihnen Piemont schon seit Jahrhunderten gehörte; schon hatten sie 1563 ihren Regierungssitz nach Turin verlegt, dann trat auch ihr Savoyer Herzogstitel vor einem italieni-

[1]) les sables, die Sandbänke, auch die Dünen; die Loire führt viel Sand mit sich.

[2]) Der gelbblühende Ginster wuchert überall in Frankreich und gibt der Landschaft einen malerischen Reiz.

schen Königsnamen zurück: aus dem spanischen Erbfolgekriege ging Herzog Victor Amadeus II. (1675—1732) durch den Frieden von Utrecht 1713 als König von Sicilien hervor, welche Insel er 1720 mit Sardinien vertauschen musste. Seit dieser Epoche (10. Jan. 1720) nannten sich die Herzoge von Savoyen Könige von Sardinien. Es ist ein providentielles Zusammentreffen, dass gleichzeitig mit Sardinien im Frieden von Utrecht auch Preussen als Königreich anerkannt wurde. Zur Zeit der französischen Revolution fiel Savoyen abermals an Frankreich (1792 bis 1814), bis es denn, nach dem italienischen Unabhängigkeitskriege von 1859, der dem ehemaligen Herzog von Savoyen den Weg zum Königsthrone von Italien bahnte, im Frühjahr 1860 Frankreich völlig einverleibt wurde. So ist denn aus Savoyen in der That eine französische Provinz, getheilt in zwei Departemente, geworden. Der Traum einer Nationallitteratur verblich nun gänzlich, er war aber von Anfang an kaum mehr als ein Traum gewesen, nicht der Kleinheit des Landes wegen, sondern weil dies vom sechzehnten Jahrhundert an in derselben geistigen Richtung wie Frankreich geblieben war, ja diesem sogar (man denke an Franz von Sales und Vaugelas) in die Hände gearbeitet hatte. Das kleine Genf dagegen schuf in der romanischen Schweiz eine originelle Litteratur und Gesittung, weil es dem Geiste der Reformation eine Stätte bereitet hatte.

Savoyen ist nur die Staffel zu der Grösse seines heimischen Fürstenhauses gewesen, von nun an führt das Savoyer Volk in seinen Bergen ein glückliches Stillleben. Seine Heimath wetteifert an Schönheit der Alpenlandschaft mit fast allen Theilen der Schweiz, und der Reisende verkehrt gern mit den Bewohnern, deren biederes Wesen und gesellig angenehmer Charakter schon im vorigen Jahrhunderte von J. J. Rousseau gerühmt wurde und deren Treue und Rechtlichkeit durch die Savoyarden in Paris längst sprüchwörtlich geworden ist. Ein Blick auf dieses schöne Land schliesse diese geschichtliche Entwickelung ab; folgende Schilderung ist ein Auszug aus den „Lettres savoisiennes", die der Verfasser dieses Buches 1863 in dem Pariser Journal „l'Illustration" veröffentlicht hat.

I.

Savoyer Landschaftsbild.

„L'abondance de beautés paysagistes m'oblige à me restreindre et et à me borner à une esquisse rapide des environs de Chambéry, capitale de la Savoie; et, si ce dessin à la plume n'a pas les riches couleurs ni les tons et les nuances variant à l'infini qui font, pour ainsi dire, l'émail d'un paysage, si les exclamations d'enthousiasme tiennent souvent lieu de touches de pinceau, que ce soit un motif de plus pour les lec-

teurs de venir et de contempler eux-mêmes ce que ma plume ne saurait peindre.

Souvent on cherche au loin ce qui se trouve tout près dans le pays natal; par exemple, ce spectacle émouvant d'une ville engloutie, tombeau de tout un peuple. On fait le voyage de Naples pour voir Pompéi, la ville ensevelie sous les cendres; eh bien! la Savoie aussi a un de ces grands sépulcres. Il est vrai qu'il ne s'y trouve pas de ces antiquités qui témoignent d'une civilisation étrangère et développée, mais la catastrophe qui a amené la destruction n'en a pas été moins douloureuse ni moins saisissante. Ce Pompéi savoisien se trouve à deux lieues de Chambéry. En 1248, disent les chroniques, tout un côté du mont Granier, qui a 1,937 mètres de hauteur, s'écroula avec fracas et engloutit la ville de Saint-André avec les hameaux environnants; l'éboulement s'arrêta à peu de distance d'une petite chapelle, dédiée à Notre-Dame de Myans. Tout ce terrain bouleversé, qui remplace les rues de la ville moyen-âge, offre un aspect désolant; qui, même dans la belle saison, est à peine dissimulé par le feuillage des vignes, qui recouvrent maintenant ces ruines. Ce lieu porte à présent le nom des „Abîmes de Myans“.

A une lieue plus loin se trouve Montmélian, petite ville agréablement située dans la vallée de l'Isère, et cachée derrière les ruines de ce fort qui, autrefois, était regardé comme une place des plus fortes de l'Europe. Il se rendit cependant à Henri IV. et, sous Louis XIV., à Catinat, mais seulement après une héroïque défense. Le dernier siége avait compté dix-neuf mois de blocus, trente-cinq jours de tranchée ouverte et dix-sept jours de bombardement. Reconnaissons, dans cette glorieuse résistance, la grande qualité du caractère savoisien, la persévérance, la fidélité qui, dans la vie sociale, se montre sous les beaux traits de la probité. Aujourd'hui Montmélian est surtout renommé pour ses bons vins, justement appréciés. En général, il y a entre les vins de la Savoie et le caractère de ses habitants une affinité naturelle. Un jour que j'étais à parcourir la campagne, un propriétaire, avec lequel je m'étais rencontré en ville et qui, par hasard, se trouva sur ma route, me pria d'entrer chez lui; l'hospitalité savoisienne a quelque chose de patriarcal, elle ne se borne pas à des paroles: j'allais à la fin m'imposer quelque réserve. „Oh! ne craignez rien, me disait la dame de la maison, les vins de la Savoie ne sont pas méchants.“ — „Ils sont comme les habitants“, répondis-je.

Quittons Montmélian et montons la vallée de l'Isère. Au-dessus du paysage, tantôt imposant, tantôt gracieux, se lève le Mont-Blanc avec son front majestueux; bientôt nous arrivons à Saint-Pierre d'Albigny, charmante petite ville bien proprette et où ne souffle jamais la bise, ce mistral[1])

---

[1]) Mistral, vent du nord-ouest, dans les contrées voisines de la Méditerranée. C'est pendant l'hiver et l'automne qu'il souffle avec le plus d'impétuosité, surtout après

de la Savoie. A peu de distance de là se trouvent, au sommet d'un rocher, les magnifiques ruines du château de Miolans. Je ne saurais peindre le tableau que ce vieux manoir offrit à mes yeux, à mon âme. C'était par une chaude matinée de printemps. Je m'assis dans la cour, près de l'ancienne chapelle, sous un arbre dont les fleurs tombaient sur moi comme des flocons de neige; près de moi, un jet d'eau répandait de la fraîcheur, et par son murmure l'âme était bercée dans les douces rêveries; tout autour les ruines du château féodal: ici encore debout, sombres et fières, là couvertes de lierre ou changées en verte pelouse. Au-dessous de moi se déroulait au loin la vallée de l'Isère, et en face se dressaient les Alpes de la Maurienne, dont le soleil inondait les neiges éblouissantes! Le chantre du „Lac“ seul[1]) trouverait des accents dignes d'un tel tableau!

Mais, comme je vois, même dans les limites que je me suis tracées, les sujets de description pittoresque surabondent; une fois égaré dans ces vallées, on se décide difficilement à rentrer sous le toit; au plus indifférent, l'appétit viendrait en marchant. Je ne parle donc pas des différentes cascades qui se trouvent aux environs de Chambéry, ni de l'ermitage de Saint-Saturnin situé dans une sombre gorge, aux pieds du Nivolet, ni du pittoresque pays des Bauges, ni de tant d'autres sites attrayants. Je veux attirer la curiosité des voyageurs seulement sur deux points qui offrent un charme particulier par les contrastes de leur paysage: le lac d'Aiguebellette et les Échelles. Le premier se trouve à l'ouest de Chambéry, derrière la montagne de l'Épine, là où elle descend vers les plaines de France. Quand, après une ascension assez pénible, on se trouve sur l'arête de la montagne, et qu'on plonge ses regards dans la vallée au milieu de laquelle repose le petit lac nommé, le caractère de la nature a tout à fait changé; la configuration du terrain n'a plus cette grandeur sévère ou majestueuse à laquelle le touriste s'est habitué dans la Savoie: les lignes s'adoucissent, les montagnes deviennent collines, et les roches aux couleurs sombres disparaissent sous une riante verdure. Mais, pour sentir plus vivement cette différence de paysage, il faut descendre au bord même du lac. On voit alors les hauteurs environnantes s'abaisser en s'éloignant et prendre ces contours onduleux, si agréables à l'oeil qui les suit sans fatigue. Tout nous porte à la molle rêverie. On laisse la Savoie alpestre derrière soi, et à mesure qu'on descend vers la vallée du Rhône, le paysage paraît revêtir cette élégance gracieuse qui distingue par excellence la campagne française. Mais quand, après s'être délassé l'esprit et l'imagination dans ce

---

les pluies orageuses. Bise, vent sec et froid qui en hiver souffle du nord. (Bescher.) Auch Genf wird von der bise arg heimgesucht.

[1]) Le Lac ist eine Elegie von Lamartine, zwei Strophen derselben schliessen dieses Landschaftsgemälde ab.

coin délicieux, on reprend la route de la montagne et qu'on revoit la vallée de Chambéry, quelle surprise! Les montagnes intermédiaires qui, du fond, s'élèvent en gradins vers le sommet, paraissent se confondre avec le reste pour ne former qu'une seule plaine; c'est comme une vaste prairie émaillée de blanches maisons de campagne, au milieu desquelles la jolie ville de Chambéry est paisiblement couchée, avec les Alpes de la Maurienne à l'horizon. Jetez sur ce tableau sublime et idyllique à la fois le vif éclat du soleil couchant, par lequel le rocher le plus éloigné se dessine avec une précision photographique, et vous comprendrez que le voyageur s'arrête avec un cri d'admiration.

Une surprise semblable s'offre à nous aux Echelles. On appelle ainsi la percée d'une montagne où l'on descendait autrefois sur des échelles à travers des grottes naturelles. Ce passage difficile et dangereux a été remplacé par une route étroite pratiquée dans une gorge de rochers, puis par un magnifique tunnel entrepris par Napoléon I. et terminé par le Piémont. Pour y aller, on n'a pas de montagnes à gravir; on s'engage dans une vallée dont le caractère varie presque d'une demi-lieue à l'autre; enfin, on arrive dans un défilé si étroit, si désert, qu'on se croit perdu; toute sortie paraît impossible. De tous côtés des rochers inaccessibles barrent le chemin. Mais tout à coup, au détour d'une saillie, on découvre une grotte sombre et béante au bout de laquelle le jour perce faiblement; on entre alors sous les voûtes du tunnel, on traverse son allée obscure, et quand on sort, s'étale tout à coup aux regards surpris la plus riante vallée baignée par le Guiers et parsemée de villages dont les clochers étincellent au soleil avec leurs flèches argentées.

Oui, en engageant les touristes à venir visiter la Savoie, je ne fais pas une vaine réclame. Et que le monde le sache! on y parle un aussi bon français qu'à Paris. Il y a bien un peu de patois dans quelques vallées, mais les faubourgs de Paris n'ont-ils pas leur argot? Ces bons „Savoyards" connaissent même la politesse française à faire rougir le Dictionnaire de Bescherelle.

Oui, venez sans crainte, vous verrez disparaître encore d'autres préjugés contre „ce pays de ramoneurs et de marmottes[1])". A propos de marmottes: si on en demande aux Savoyards, ils vous disent d'aller en chercher dans le Cantal[2]) ou dans le département des Hautes-Alpes (à

---

[1]) So hatten die Franzosen in geringschätzender Unwissenheit bisher Savoyen benannt; es hängt dies mit ihrem Mangel an geographischen Kenntnissen zusammen. In der „Illustration" vom 9. September 1874 sagte Albert Tissandier bei Besprechung des Luftschiffers Durnof: „Grimsby, port de pêche situé près de l'embouchure de l'Humber, en Angleterre, et non en Ecosse, comme on l'a dit partout à Paris, avec cette ignorance profonde de la géographie, qui continue à nous caractériser."

[2]) Le Cantal, département du Centre de la France, formé de la Haute-Auvergne, doit son nom à un groupe de montagnes qui le traverse et dont le point le plus

Barcelonnette); en Savoie, il n'y en a pas, ou presque pas. Il est incontestable que la plupart de ces pauvres petits qui en montraient dans l'intérieur[1]) et qui très souvent n'étaient pas de la Savoie, prenaient ces animaux dans les Alpes françaises ou piémontaises. Mais il ne faut pas s'étonner que des préjugés si peu fondés se conservent si longtemps. Le Français, en général, voyage difficilement; comment se convaincrait-il de son erreur? Encore une fois donc, venez en Savoie, venez à Aix-les-Bains, dont je vous parlerai dans ma seconde lettre.

II.

On ne s'imagine pas facilement un coin plus vert, plus frais et plus gracieux que la vallée d'Aix[2]). La petite ville surtout est charmante; c'est un nid de fauvettes caché dans une vallée alpestre. Mais que pourrai-je dire de nouveau sur cette délicieuse retraite, dont la réputation est européenne? C'est par son calme idyllique qu'Aix se distingue des autres villes thermales; sous ses ombrages on oublie parfaitement la grande ville. Cependant on s'y amuse; il y règne une franche gaieté qui rafraîchit, mais ne blase pas les coeurs.

Du reste, la ville d'Aix se trouve dans une position tout à fait exceptionnelle par la réunion de plusieurs sources minérales abondantes, de nature très-diverse: à quinze minutes de là est le hameau de Marlioz[3]); là, au milieu d'une prairie placée dans la plus admirable position, sourdent plusieurs sources sulfureuses froides qui, utilisées pour des inhalations gazeuses, ont fourni des résultats vraiment remarquables. Et si on a dit avec raison que „la nature se plaît à orner de ses dons les plus séduisants les lieux où elle fait jaillir des eaux minérales“, nulle part cette remarque n'est aussi frappante qu'ici. Le parc de Marlioz par exemple est ravissant. De quels points de vue magnifiques on y jouit! En face le mont du Chat se dresse, avec sa dent[4]), autrefois couronnée

élevé, appelé Plomb du Cantal a 1,906 mètres au-dessus de la mer; chef-lieu, Aurillac (Bescherelle). Man hat den Namen nach dem keltischen Dialecte der Niederbretagne als Kant tal d. h. hundert Stirnen, hundert Gipfel gedeutet.

[1]) Im Inneren des Landes.

[2]) Das lateinische aqua Wasser bedeutete in der Mehrheit die Bäder; in demselben Sinne wird les eaux im Französischen gebraucht: aller aux eaux. Aix (Aquae Sextiae) in der Provence, Aix-la-Chapelle oder Aachen und Aix (Aquae Gratianae) in Savoyen, sowie einige geringere Orte (les Aix-d'Angillon im Depart. des Cher u. s. w.) haben die mehr lateinische Form des Namens beibehalten; eine andere lateinische Form ist in Chaudes-Aigues (im Cantal) enthalten. Daneben besteht aber auch die französische: les Eaux-Bonnes, les Eaux-Chaudes in den Niederpyrenäen. Will man genauer bezeichnen, so sagt man: les eaux minérales, salines, gazeuses, ferrugineuses, sulfureuses, iodurées.

[3]) In der Gegend selbst spricht man Marle aus.

[4]) On applique le nom de Dent au sommet d'une montagne, lorsqu'il est prismatique et anguleux. (Bescherelle.)

par un bois de sapin, dénudée par la main d'Alexandre Dumas, Érostrate involontaire, car cette gloire lui a coûté cher; cet enfant terrible et père prodigue de la littérature contemporaine s'étant amusé à y allumer un feu de joie, tous les sapins furent dévorés par l'incendie.

Au pied du mont du Chat, sur le bord du lac qui baigne ses rochers, le regard s'arrête pensif sur deux monuments historiques d'un effet non moins saisissant que les merveilles de la nature. Le premier nous montre l'histoire de la Savoie encore au berceau; le second en est le tombeau. C'est le château du Bourget et l'abbaye d'Hautecombe[1]). Le château, situé sur la prairie marécageuse, à l'extrémité orientale du lac et tombé en ruines, était la résidence des comtes de Savoie, avant qu'ils eussent acheté le château de Chambéry (en 1232), lequel, du reste, paraît de la même date que la dynastie; car les premiers seigneurs de Chambéry ne sont mentionnés que vers l'an 1030, et le premier comte de Savoie, Humbert aux Blanches mains, a commencé son règne vers 1033. Cette race royale de guerriers avait choisi pour sépulture l'abbaye d'Hautecombe, fondée en 1125 par le comte Amédée III.; le dernier descendant de Humbert aux Blanches mains qui y repose est Charles Félix, avec lequel s'éteignit la branche aînée. C'est de son règne que date la „Giovine Italia“[2]); Charles Albert, alors encore prince, en était le chef[3]). Avec lui la branche cadette monta sur le trône et la politique des anciens ducs de Savoie devint entièrement italienne; aussi choisit-elle pour sépulture le sol de l'Italie.

Tous ces sites pittoresques, avec ces monuments historiques qui, au milieu des beautés de la nature, évoquent de si graves souvenirs, se groupent autour du lac du Bourget. Il ne le cède en rien aux plus beaux de la Suisse, si on excepte celui de Genève, et l'oeil glisse avec un charme indicible et toujours nouveau sur ses eaux bleues, qui étendent au loin leur nappe limpide. Mais le soir surtout, quand, assis sur son bord on entend le murmure lointain de ses vagues qui jouent aux pieds des rochers, on se laisse involontairement aller à la rêverie; des voix mystérieuses semblent parler à notre âme; dans la brise qui caresse les feuilles,

---

[1]) Der Savoyer Schriftsteller G. de Mortillet schrieb vor der Annexion d'H. mit stummem h; nach der Annexion schrieben die Franzosen in der France Illustrée par V. A. Malte-Brun: de H. mit aspirirtem h.

[2]) Das junge Italien; so hiess die nationale Partei und Bewegung, die sich seit 1820 die Verjüngung und Einigung Italiens zum Ziel setzte.

[3]) Karl Felix, der noch dem alten Regierungssystem anhing, starb 1831; Karl Albert, sein Nachfolger, gehörte der jüngeren Linie Carignan an, sie stammt von Thomas Franz, jüngstem Sohne Herzogs Karl Emanuel I. (1580—1630), Prinz Eugen „der edle Ritter“ war ein Carignan. Auf Karl Albert, der im Jahre 1849 abdankte, folgte sein Sohn Victor Emanuel II., der die Einheit Italiens vollendete und seine Residenz nach Rom verlegte. Nach seinem Tode am 2. Jan. 1878 bestieg sein Sohn, der jetzt regierende König Humbert, den Thron von Italien.

dans le bruit confus des flots, passent des harmonies auxquelles un écho répond dans notre coeur. Que disent ces voix? Quelles sont ces harmonies? C'est l'élégie éternelle de notre jeunesse qui passe, c'est le souvenir mélodieux de l'amour fané, c'est le „Lac" de Lamartine. Les bords du lac du Bourget ont vu naître cette belle poésie; que pourrais-je dire de plus, pour célébrer dignement cette délicieuse vallée? C'est ici que le poëte a chanté, que tout coeur chante avec lui:

O temps! suspends ton vol, et vous, heures propices!
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
Oubliez les heureux!

Umsonst sucht man bei allen französischen Schriftstellern nach einer gleich sympathischen Schilderung von Land und Leuten Savoyens, bis in die jüngsten Tage hat sich, wie gezeigt wurde, das verletzende Vorurtheil gegen den biedern guten Savoyer Volksstamm bei manchem Pariser Schriftsteller erhalten. Ein Deutscher zuerst hat dies Vorurtheil entschieden und öffentlich bekämpft und in französischer Sprache die Franzosen über das Unrecht belehrt, das sie diesem Volksstamm, nach dessen Einverleibung sie doch seit drei Jahrhunderten so lüstern gewesen sind, bisher angethan haben. Dabei berührte den deutschen Schriftsteller mancher verwandte Sitten- und Gefühlszug höchst angenehm; Savoyen, abseits von Frankreich gelegen, hat sich in seinem abgeschlossenen Gebirgswinkel ziemlich unabhängig von seinen westlichen Sprachgenossen entwickelt, ja oft dieselben mehr beeinflusst als sich von ihnen beeinflussen lassen. Statt dessen ist eine gewisse Strömung von Norden nach Süden nicht zu verkennen; trotz der Verschiedenheit des religiösen Glaubens ist Savoyen als Mittelglied zwischen der Schweiz und Italien nicht ohne Berührung mit dem germanischen Norden geblieben, schon die Gesetze und Sitten der Burgunden haben hier länger Spuren zurückgelassen als andere germanische Stämme im eigentlichen Frankreich zu bewirken vermochten. So haben sich auch von dem ursprünglichen freien Bauernstamme, aus dessen Mitte die freie Schweiz hervorgegangen ist, in Savoyen manche Reste erhalten, während er in Frankreich ganz in Hörigkeit verfiel und erst in neuester Zeit hier und da die Pächter zu unabhängigen Gutsbesitzern geworden sind. Kein Wunder, dass der hier-

her verschlagene Deutsche bald von Theilnahme für diesen Volksstamm ergriffen wurde, umsomehr als der Abschluss der Geschichte desselben und die Politik seines Fürstenhauses manche Beziehungen zu der deutschen Geschichte hat. Nur die Stellung, welche Savoyen zur Reformation nahm, konnte der Deutsche nicht gutheissen und der traurige Ausgang, den die gleiche Richtung in Frankreich für Volksbildung und innere Wohlfahrt gehabt hat, rechtfertigt diese Ansicht; um so mehr Glaubwürdigkeit verdient aber auch die warme und aufgeklärte Bekämpfung der französischen Vorurtheile von Seiten des Deutschen.

Von diesen Vorurtheilen zeugen selbst die wenigen sympathischen Dichtungen, die in Frankreich auf Savoyen entstanden sind; die Franzosen sahen in letztrem eben nichts als ein armes Land, das nur Murmelthiere und Schornsteinfeger hervorbringe; Savoyard und ramoneur oder commissionnaire (Dienstmann) war für sie gleichbedeutend. Zwei solcher Gedichte, deren Verfasser dabei gewiss von gutherziger Menschenliebe beseelt war, mögen hier Platz finden.

Le petit Savoyard à Paris.

J'ai faim: vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez: la neige tombe, et la terre est glacée.
J'ai froid: le vent se lève, et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.

Tandisque en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
Donnez, peu me suffit, je ne suis qu'un enfant;
Un petit sou me rend la vie.

On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain.
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines:
Eh bien! moi, je suis pauvre et je vous tends la main.

Faites-moi gagner mon salaire.
Où me faut-il courir? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid; eh bien! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

Il ne m'écoute pas, il fuit;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
Finir son heureuse journée;
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir!
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure:
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi . . . .
Hélas! et tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi?

Non, l'on ne meurt point à mon âge;
Quelque chose me dit de reprendre courage . . . .
Eh! que sert d'espérer? . . . que puis-je attendre enfin? . . . .
J'avais une marmotte; elle est morte de faim.

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi,
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents;
L'heure du péril est notre heure:
Les orphelins sont nos enfants.

Et deux femmes en deuil[1]) recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix;
Il s'étonnait d'abord; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout d'un long rosaire;
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

Guiraud.

Le retour du petit Savoyard.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles!
Tout, dans leurs frais vallons, sert à nous enchanter:
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter!
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter!

---

[1]) Deux soeurs de la charité, barmherzige Schwestern; en deuil, in Trauerkleidern, wegen ihrer schwarzen Ordenstracht.

Quel est ce voyageur que l'été leur envoie,
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main?
C'est un enfant; il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.
Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier;
Il a mis, ce matin, la bure du dimanche[1]),
Et dans son sac de toile blanche
Est un pain de froment[2]) qu'il garde tout entier.
Pourquoi tant se hâter à sa course dernière[3])?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau
Et n'ait reconnu sa chaumière.
Les voilà . . . tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage.
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours:
Il est si près de son village!
Tout joyeux, il arrive, et regarde . . . Mais quoi!
Personne ne l'attend! sa chaumière est fermée!
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée;
Et l'enfant plein de trouble: „Ouvrez, dit-il, c'est moi.“
La porte cède; il entre, et sa mère attendrie,
Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras, et s'écrie:
„N'est-ce pas mon fils qui revient?“
Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle.
„Je suis infirme, hélas! Dieu m'afflige, dit-elle,
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir;
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir.“
Mais lui: „De votre enfant vous étiez éloignée,
Le voilà qui revient; ayez des jours contents;
Vivez; je suis grandi, vous serez bien soignée:
Nous sommes riches pour longtemps.“
Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait:
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachée,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.
Sa mère l'embrassait et respirait à peine,
Et son oeil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne
Suspendu devant elle, et par le temps noirci.

---

1) la bure = étoffe grossière faite de laine rousse; hier das Sonntagskleid.

2) Weizenbrod, das er als feinere leckere Nahrung für seine Mutter aufgehoben hat (s. weiter unten).

3) Der letzte Gang, weil er nahe am Ziele ist.

„C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin;
Lui, qui me consolait quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.
C'est le Christ du foyer[1]), que les mères implorent,
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim;
Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent;
Nos fils s'en vont tout seuls, et reviennent enfin.
Toi, mon fils, maintenant tu me seras fidèle.
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours;
Elle mourrait sans toi.“ L'enfant, à ce discours,
Grave et joignant ses mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant: „Que le bon Dieu vous fasse de longs jours!“
Guiraud[2]).

Eine gleiche Sympathie, wie die welche den Deutschen beseelte, hat dem Lande und Volke von Savoyen eine Genfer Schriftstellerin entgegengebracht, es ist die schon erwähnte Jeanne Mussard. Schon zur Zeit der ersten französischen Revolution, als die katholischen Priester die bürgerliche Verfassung für den Klerus, die am 8. Februar 1793 in Savoyen verkündet wurde, nicht annehmen wollten und deshalb verfolgt wurden, zeigte sich Genf und überhaupt die protestantische Schweiz voll evangelischer Milde und nahm gastlich und hülfreich die um ihres katholischen Glaubens willen Verfolgten auf. Der poetische Gruss an Savoyen, den J. Mussard in dem schon erwähnten Städtchen la Roche in Hoch-Savoyen 1856 gedichtet hat, ist von derselben Milde beseelt; im zweiten Verse der ersten Strophe bekämpft die Genferin, also ebenfalls eine Fremde, wie es der Deutsche gethan, das Vorurtheil der Franzosen gegen das Land, das letztere schon zweimal das ihre genannt hatten.

La Savoie.

Poétique pays, Savoie, alpestre terre
Que l'ignorant méprise et plaint de sa misère,
Mon coeur sait admirer tes aspects émouvants,
Tes monts audacieux que les beaux jours verdissent,
Tes rocs, et tes coteaux que de grands bois tapissent,
Et tes fiers peupliers luttant avec les vents.

---

[1]) du foyer, insofern Christus durch das Crucifix an der Wand dargestellt ist.

[2]) Alex. Guiraud (1788—1847), Dichter und Romanschreiber, gehörte der Gesellschaft von Dichtern an, die sich am Anfang der zwanziger Jahre die Verjüngung der französischen Poesie zum Ziel setzten und deren Organ die Zeitschrift „la Muse française“ war; zu ihnen gehörten Victor Hugo, Alfred de Vigny, Emil Deschamps, Madame Desbordes-Valmore u. s. w., aus ihrem Kreise ging die sogenannte romantische Schule hervor.

Oh! laisse-moi chanter ta splendeur virginale,
A cette heure sereine où l'aube matinale,
Blanchit ton front altier dans l'éther endormi.
Reine, tu m'apparais à l'instant où l'aurore
Éclaire tes grands pics dont le faîte se dore
Et reçoit du soleil un doux baiser d'ami.

J'aime tes lourds rochers à la coupe hardie,
Tes vals ombreux et frais dans la gorge verdie,
Tes prés où le printemps fait germer tant de fleurs;
Tes grands bois de sapins, tes ravines profondes,
Sous le vent, tes épis courbant leurs têtes blondes
Et la brise des monts aux suaves senteurs.

J'aime aussi tes sentiers cachés dans le feuillage;
J'aime au soleil couchant, — de village en village, —
Voir luire tes clochers, entendre l'angelus;
Des mille voix du soir j'aime la symphonie
Exhalant vers le ciel sa pieuse harmonie,
Et mêlant son grand hymne à l'hymne des élus.

Lorsque le crépuscule étend son aile grise
Sur monts, vallons et bois, la cloche de l'église
Fait vibrer dans l'air pur son timbre vénéré,
Coeur recueilli, front bas, larmes sous la paupière,
Le villageois murmure une sainte prière
Qui s'envole bénie au Grand Être adoré.

Et si tes vieux châteaux, ruines d'un autre âge,
Rappellent au penseur l'époque du servage,
— La féodalité, honte des anciens jours, —
Ils emportent l'esprit vers ces temps poétiques,
Où l'amour se mêlait aux luttes héroïques,
Dans les chants inspirés des joyeux troubadours.

II.

Der waadtländische Jura.

Das Waadtland oder Canton de Vaud theilt sich landschaftlich in zwei Hauptregionen, in die des Jura, und die des Thalgeländes, welch letztere vom Städtchen Rolle an längs der Seeufer bis an die Alpen reicht; zwischen den Alpen und dem Jura bildet der Bergzug des Jorat die Verbindungslinie, nach Norden verzweigt sich letzterer in zahlreiche Thäler; im Osten hat das Alpenland, als dritte Region, einen besondern Charakter. Auch die Bevölkerung dieser beiden Regionen unterscheidet sich von einander. Am Fusse des Jura, in der Ebene, nähert sich, was den Körperbau betrifft, die Bevölkerung dem kurzen, gedrungenen Savoyer Typus, an den Abhängen des Jura ist sie schlanker und dem burgundischen Volksstamm verwandt: es ist das Land der Tannen, der schönsten die die Schweiz besitzt, denn sie übertreffen an Kraft die der Alpen und erreichen die Höhe der Cedern.

Poetischer Gruss an den Jura.

Poétique Jura! que mon regard admire,
Permets qu'à te chanter je consacre des vers!
Un invincible attrait de jour en jour m'attire
Vers tes chemins ouverts!

Que j'aime tes forêts, tes sentiers dans les herbes,
Ton front qui des hivers a gardé le blanc pur!
Tes coteaux arrondis et tes cimes superbes
Se noyant dans l'azur!

Que j'aimerais quittant l'air malsain de la ville,
Me choisir sur ton pied un verdoyant abri,
Où je puisse à toujours ignorée et tranquille
Vivre en ce lieu fleuri!

So begrüsst den Jura die Dichterin Jeanne Mussard. Freilich, wenn man sich dem eigentlichen Gebirge naht, oder in die parallel neben einander laufenden Thäler desselben vertieft, verliert es an landschaftlichem Reiz und macht einen einförmigen, ernsten Eindruck. Wichtiger für den Beobachter ist der Vergleich zwischen dem Jura und den Alpen in ethnographischer und geschichtlicher Hinsicht, wie ihn R. Rey sehr anschaulich entwickelt hat.

Vergleich zwischen dem Jura und den Alpen.

Le Jura ne diffère pas seulement des Alpes par de moindres dimensions, mais par la disposition des plans. Nulle part, il ne parvient à la hauteur des neiges perpétuelles; les pics isolés y sont rares; ses sommités se terminent par des surfaces surbaissées, couvertes de maigres pâturages, percés par des affleurements d'un calcaire jaunâtre. Les Alpes ont la hardiesse des formes, l'imprévu des coupes, la grandeur unie à la variété. Chaque mont a sa structure à soi, sa manière de s'élancer; ici, trapue, ramassée, ailleurs svelte, effilée, téméraire. Elles se développent par voie de rayonnement. Des montagnes centrales se détachent à angles droits des sous-chaînes, lesquelles envoient à leur tour des chaînons; cela produit des ramifications compliquées. L'aspect du Jura est uniforme, il se compose partout de longues côtes, courant parallèlement les unes aux autres en gardant un même niveau; de distance en distance, la chaîne est coupée par des cluses, fissures transversales, qui servent à communiquer d'un versant à l'autre. Les vallées, parallèles les unes aux autres, sont peu profondes, mal boisées, battues des vents.

Les vallons supérieurs des Alpes aboutissent à des vallées principales, arrosées par des cours d'eau importants, la Limmat, la Reuss, l'Aar; lesquels se versent à leur tour dans la vallée du Rhin. Cette forme concentrique a favorisé le groupement des populations helvétiques. La commune, le canton, la fédération naissent spontanément d'une pareille disposition des lieux. Quant au Jura, tailladé en petites vallées isolées, il ne se prêtait pas au groupement des populations; elles ont continué à vivre isolées; satisfaites du maintien de leurs petites libertés communales, elles n'ont joué aucun rôle politique.

Entstehung des Juragebirges.

Bei dieser Schilderung wirft R. Rey einen Seitenblick auf die Entstehung des Juragebirges und der Alpen, indem er sagt:

„Quant aux Alpes, l'abrupt des formes, la perpendicularité des pentes, la saillie audacieuse des hauts pics, surplombant à des hauteurs vertigineuses, attestent un soulèvement de date récente, au lieu que le Jura avec ses surfaces usées, limées, aplanies par le travail des eaux et les éboulements successifs, présente tous les caractères d'une haute antiquité.“

Dem ist allerdings so; und da kein Reisender das Schweizer Alpenland durchwandert, ohne in ein Gespräch über die Bildung der Erde, über Geologie verwickelt zu werden, da auch sonst das Wort terrain jurassique, Juraboden, oft begegnet, so ist eine kurze geologische Erklärung gerade hier am Platze.

Der erste feste Niederschlag, der sich auf unserm Planeten bildete, als derselbe durch allmälige Abkältung aus seinem glühenden Gaszustande in den eines dichten Körpers überging, war der Granit. Léon Brothier in seiner Histoire de la terre schildert dies so:

„D'abord à l'état gazeux, puis à l'état de fusion ignée, notre planète, par suite du refroidissement de sa surface, se couvre d'une croûte incandescente d'abord, mais dont la température, allant sans cesse en s'abaissant, permet aux vapeurs aqueuses, jusque-là suspendues dans l'atmosphère, de se condenser. L'aspect qu'alors elle présente est celui d'une mer sans rivage au milieu de laquelle d'innombrables pics granitiques toujours couronnés d'épais brouillards forment un immense archipel."

Unter furchtbaren Stürmen bilden sich neue Massen von Stein. Nach und nach erwacht das organische Leben, auf den Inseln setzen sich Moose an, Seetange schwimmen auf den Fluthen, Thierpflanzen und kopflose Mollusken fangen an sich zu regen. Unter furchtbaren Stürmen, Ausbrüchen des Centralfeuers im Innern der Erde und Zusammenstürzen der entstandenen festen Massen gestalten sich die festen Theile der Oberfläche um. In den Zwischenzeiten der Ruhe bilden sich neue Seepflanzen und eine üppigere Pflanzenwelt erwächst auf den Inseln; unter der heissen Atmosphäre, die damals die Erde umgab, unter den Fluthen des unaufhörlich stürmischen Meeres und den Ausbrüchen von innen geht diese Vegetation zu Grunde und verkohlt zu dem ersten fossilen Brennstoff, den der Schooss unserer Erde birgt, zum Anthracit. Wieder schöpft die Erde Ruhe und in der feuchtwarmen Atmosphäre jener Epoche wuchert auf dem Festlande, das nun bedeutend an Ausdehnung gewonnen hatte, eine ungeheure Vegetation, zwar niederer Gattung, zum grossen Theil Farnkräuter und Schachtelhalme, aber von riesiger Höhe; diese urweltliche massenhafte Pflanzenwelt saugt auch, dem Leben der Pflanze gemäss, massenhaft die überreiche Kohlensäure ein, von der die Atmosphäre damals vergiftet ward, reinigte so die Luft und ermöglichte, indem sie den Kohlenstoff für sich verbraucht, den Sauerstoff aber der Atmosphäre zurückgiebt, den athmenden Thieren das Leben. Nun haben sich Ströme und Seen von Süsswasser gebildet und in der Thierwelt erscheinen Mischlinge von Fisch und Reptil. Aber die Gährung im Innern dauert fort und in neuen Umwälzungen und Ausbrüchen verbrennt die Pflanzenwelt zur Steinkohle. Nun durch diese festen Niederschläge die Erdmasse dichter wird, wird nicht nur, bei den wiederholten Durchbrechungen der glühenden Materie des Inneren, die mineralische Bildung immer mannig-

faltiger, sondern auch die Pflanzen- und Thierwelt wird reicher; Landreptilien fangen an zu erscheinen, der erste Laut erschallt auf der Erde, es sind riesige Frösche, die ihn vernehmen lassen. Man nennt diese letzte Periode der Erdbildung die der Trias[1]), weil der sich damals bildende Boden aus drei Bestandtheilen zusammengesetzt war. Noch lagen aber die Alpen und Pyrenäen im Abgrunde; ausser dem Cantal und den Vogesen erhob kein Berg in Frankreich sein Haupt; da trat eine durchgreifende Veränderung in der Gestalt und dem Leben der Erde mit der Bildung des Jurabodens ein, der in die Liasgruppe und in die Gruppe des Rogensteins zerfällt und fast über den ganzen Erdball verbreitet ist. Seine grosse Stärke setzt eine lange Zeit der Ruhe voraus, in welcher er sich bildete, und diese Ruhe begünstigte das Erscheinen neuer organischer Wesen, die von jetzt an eine ununterbrochene Kette der Entwicklung zu bilden scheinen. Wir begegnen jetzt den ersten Anläufen zu höheren Thiergattungen, bestimmt in reinerer, sauerstoffreicherer Luft zu athmen, als jene übermässig von Kohlensäure gesättigte Atmosphäre war, die in der Steinkohlenepoche der Pflanzenwelt bei dem Mangel an genügendem Erdreich hauptsächlich als Nahrung diente. Statt der Farnkräuter wachsen jetzt Palmen und zapfentragende Bäume, den heutigen Tannen ähnlich; fliegende Eidechsen (Pterodactylen) durchschneiden die Luft, und die Erde trägt die ersten wirklichen Säugethiere, Didelphen, den Beutelthieren von Australien zu vergleichen. Léon Brothier erzählt dies folgendermassen:

„Indépendamment d'îles encore assez nombreuses, mais peu importantes, l'Europe occidentale se composait, après l'apparition du terrain de trias, de quatre grandes terres; mais les terrains sur lesquels se trouvent placés Paris, Londres, Berlin, Rome, Madrid et Naples n'existaient point encore, et la mer couvrait de ses eaux les lieux où s'élèvent ces capitales. Les Alpes et les Pyrénées gisaient encore au fond de l'abîme; excepté le Cantal et une partie des Vosges, il n'existait là, où plus tard s'étendit la France, aucune haute montagne.

Cette configuration de l'Europe fut considérablement modifiée par l'apparition de nouveaux terrains, apparition qui donna naissance aux montagnes du Jura, de la Côte-d'or et du Morvan (départ. de la Nièvre) et qui ne laissa plus subsister en Europe que deux grandes terres au lieu de quatre, savoir: la Scandinavie, et un vaste croissant, dont le sommet se trouvait vers Perpignan, et dont les deux extrémités se tournaient l'une vers l'extrémité de l'Ecosse et l'autre vers Cracovie; en outre il y avait à tenir compte de plusieurs îles.

---

[1]) Absichtlich ist bisher jede geologische Benennung der verschiedenen Epochen vermieden worden; je nach den verschiedenen Systemen wechseln die Namen zu häufig, und es kommt hier nur auf ein übersichtliches Bild an.

La période de tranquillité qui succéda au soulèvement du terrain triasique[1]), à en juger par l'énorme épaisseur des formations auxquelles elle donna naissance, eut une durée plus considérable encore que celles des périodes de calme qui, jusque-là, avaient eu lieu. Les eaux déposèrent alors de nombreuses couches sédimentaires auxquelles on a donné le nom de terrain jurassique, parce que les montagnes du Jura en sont principalement formées, et qu'on a divisé en deux groupes ou systèmes: le système du lias[2]) et le système oolithique[3]).

Jusqu'à cette période, les êtres les plus perfectionnés qui eussent pu encore exister sur la terre étaient des reptiles. Leurs espèces se multiplient pendant la période de formation du terrain jurassique. Le lias renferme, en effet, les ossements de nombreux animaux de cette famille, dont les uns, les ichthyosaures, avaient plus de sept mètres de longueur et qui ressemblaient à des crocodiles, ayant, au lieu de pattes, des nageoires on des rames, et dont les autres, de grandes dimensions aussi, les plésiosaures, se rapprochent davantage encore de la forme des poissons. Il en existait enfin une autre espèce, les ptérodactyles à long bec, dont les membres allongées rappelaient ceux des chauves-souris, dont le cou, la tête et les ongles crochus, étaient semblables à ceux des oiseaux, et dont la partie postérieure et la queue diffèrent peu de la conformation des mammifères. Ces singuliers animaux se nourrissaient surtout d'insectes que, sans doute, ils saisissaient au vol.

Les ptérodactyles, race depuis longtemps éteinte, peuvent être considérés comme le résultat des efforts que faisait la nature pour passer des reptiles à des animaux d'un ordre plus élevé; et, en effet, à cette époque, parurent les premiers oiseaux. On ne retrouve plus leurs ossements creux et, par conséquent, fragiles; mais, comme si une main mystérieuse avait veillé sur les archives de l'histoire du globe pour en conserver ceux des monuments qui devaient servir de guide aux chroniqueurs à venir, des oiseaux ont laissé l'empreinte de leurs pattes sur la surface molle encore des couches jurassiques, et ces empreintes, durcies par le desséchement, sont, à travers les siècles, arrivées jusqu'à nous.

Mais ce qui par-dessus tout, caractérise l'époque jurassique, c'est l'apparition de véritables mammifères, dont on retrouve les restes dans les marnes de l'oolithe, où ils ont été apportés qar des courants d'eau douce avec des

---

[1]) Die Masse, die sich während der Periode der Trias gebildet hatte, wurde durch eine gewaltsame Erschütterung des Innern der Erde erhoben (soulevé), und nun bildete sich nach und nach der Juraboden, dessen Hauptbestandtheile Kalk, Sandstein und Thon bilden.

[2]) Diese Bezeichnung einer gewissen Kalkart ist dem Englischen entlehnt.

[3]) C'est-à-dire composée de petits grains arrondis et réguliers, semblables aux oeufs de poisson. D'où provient cette structure si caractéristique? C'est ce que la science n'a pu déterminer encore. (Brothier.)

coquilles d'origine fluviatile. Ces mammifères, comme on doit s'y attendre, puisqu'ils furent les premiers formés, appartenaient aux espèces les moins parfaites. Ce sont des didelphes, des marsupiaux, c'est-à-dire de petits animaux voisins des sarigues de la Nouvelle-Hollande. Mais enfin ce sont des mammifères, c'est-à-dire des êtres appartenant à la grande classe à laquelle appartient l'homme lui-même.

Les terrains de l'oolithe renferment aussi des restes de mammifères aquatiques, des cétacés, famille très-inférieure à laquelle appartiennent les baleines, des coquilles d'espèces toutes nouvelles, des palmiers et d'autres végétaux remplaçant les fougères gigantesques des époques précédentes.

Comme le terrain de trias, le terrain jurassique renferme des amas de plâtre et de sel marin. Il contient aussi des minérais de diverses natures, et notamment des minérais de fer très-recherchés par l'industrie."

Nachdem der Juraboden sich gebildet und durch eine Erschütterung im Innern emporgehoben worden war, fanden neue Niederschläge von Erdmasse statt und bildeten das Kreideterrain. Mit dem Abschluss der Juraperiode hatten sich u. a. die Sevennen und das sächsisiche Erzgebirge erhoben; während des Niederschlags des Kreidebodens erlitt die Erde mehrere Convulsionen, die letzte und schrecklichste, welche die Kreidebildung abschloss, erfolgte durch die Erhebung der Pyrenäen.

„Le soulèvement du terrain crétacé fut une des crises les plus violentes qu'eut à traverser l'enfance de la Terre. Les Pyrénées, les Apennins, les Alpes juliennes[1]), les Karpathes et le Balkan surgirent alors du sein des flots, qu'ils repoussèrent au loin en donnant naissance à d'épouvantables déluges." (Brothier.)

Paris d. h. der Boden, auf dem es erbaut werden sollte, ruhte aber noch unter dem Wasser. Dieser Boden hat auch von den Geologen den Namen „Pariser Terrain" erhalten, weil er in dieser Gegend am vollkommensten studirt worden ist, findet sich aber auch anderswo, z. B. auf der Insel Martinique und in Sibirien. Dieses Pariser Terrain trat in Folge einer Erschütterung an das Tageslicht, abermals legten sich neue Stein- und Erdmassen in den andern noch von Wasser bedeckten Gegenden nieder; es war die Zeit, wo Palmenwälder Europa bedeckten und ungeheure Vierfüsser, z. B. das Paläotherium, später die Mastodonten hier grasten. Schon waren die früheren Thierarten untergegangen, auch diese verfielen demselben Schicksal. Die Erschütterung, welche diese neue Bodenbildung erhob, richtete endlich auch die westlichen Alpen auf und entwarf das Granitgerüste des Montblanc, des Mont Rosa und anderer Alpengipfel. Endlich trat nach neuer Ruhe und neuer Bodenbildung, in Frankreich „terrain subapennin" genannt, die letzte furchtbarste Katastrophe ein, in Folge deren die Centralalpen sowie die

[1]) Die julischen Alpen scheiden die Lombardei von Illyrien.

Andenkette in Amerika emporgeschleudert wurden, worauf dann noch die sogenannte Gletscherperiode folgte. Die Erdatmosphäre hatte sich abgekühlt, die Riesen der Thierwelt waren zu Grunde gegangen, Pflanzen und Thiere nahmen gemässigtere Verhältnisse an, der Mensch erschien.

Diese kurze Schilderung der Geschichte des Erdbodens zeigt, wie interessant, wie wichtig der Jura für die Menschen ist. Mit seinem Erscheinen ist gewissermassen die mythenhafte, vorhistorische Zeit der Erdkugel abgethan, von da an geht dieselbe in stetiger, wenn auch oft gewaltsamer Entwickelung ihrem heutigen Zustande zu. Und von der Höhe desselben Juragebirges überblickt man auch in den Alpen den Abschluss der Umwälzungen, die dem jetzigen ruhigen Zustande vorangegangen sind. Der Anblick, den man von dem Gipfel der Dôle, dem höchsten des Gebirges, aus geniesst, ist auch wahrhaft grossartig, von bezaubernder Gewalt. R. Rey schildert ihn wie folgt[1]):

Aussicht von der Dôle.

La Dôle est un tertre qui domine de deux cents mètres le reste de la chaîne. De ce sommet, l'oeil plonge dans un vide immense. Le Léman dans toute son étendue, les lacs d'Annecy et du Bourget en Savoie, ceux des Rousses et de Joux dans le Jura, celui de Neuchâtel vers le nord, dessinent leurs contours azurés et leurs baies tranquilles sur la verdure des basses vallées. La chaîne des Alpes est visible sur une étendue de cent lieues, du Saint-Gothard aux montagnes du Dauphiné. Monde colossal, soulevé des entrailles du globe dans une de ses récentes révolutions, les hautes Alpes apparaissent, d'ici, comme une agglomération titanique de dents chenues, d'arêtes chauves et branlantes, de pics acérés, de déserts de glace, suspendus au-dessus du vert manteau des forêts et des pâturages. Par-dessus les sommets pressés de la grande chaîne, bien haut dans l'azur du ciel et rayonnant de majesté altière et calme, pyramide[2]) le Mont-Blanc. Dans les jours d'automne, quand de mouvantes vapeurs cachent le Lac et les basses montagnes, dans le lointain, au-dessus de la houle vaporeuse, émergent les hauts sommets: on dirait des pyramides de cristal, des châteaux de fées étincelants et lumineux, une Babel aux mille coupoles et aux minarets reluisants d'or et de pourpre.

Höher hinauf aber noch, zu Dem der Alles schafft und trägt, zu Gott, erhebt die Dichterin beim Anblick der Wunder der Natur von diesem Gipfel ihre Seele; Jeanne Mussard singt:

---

[1]) Man vergleiche damit die schöne Schilderung, welche Goethe in seinen „Briefen aus der Schweiz", zweite Abtheilung, Genf den 27. Oktober 1779, von seiner Besteigung der Dôle entwirft.

[2]) pyramide ist hier die dritte Person des Zeitwortes pyramider = eine Pyramide bilden, wie eine Pyramide emporragen.

Une ascension à la Dôle.

Le ciel diamanté d'étoiles marque l'heure
Où l'ange du sommeil,
Penché sur le dormeur que son haleine effleure,
Répand à flots l'oubli sur qui regrette ou pleure,
Et l'emporte, joyeux, dans un songe vermeil.

La lune décroissante aux doux rayons d'opale,
Enveloppant les bois,
Dessine leurs contours sous sa lumière pâle:
Un frisson, dans l'air pur, glisse par intervalle,
Plaintive et faible voix.

Tandis que, mollement, Saint-Cergue[1]) dort encore,
Nous le quittons sans bruit.
Avant qu'à son sommet la Dôle se colore,
Nous devons la gravir, y saluer l'aurore
Éteignant dans l'azur les flambeaux de la nuit.

Nous partons. Les sentiers à travers les bois sombres
Serpentent rocailleux;
Sapins, hêtres touffus y projettent leurs ombres;
En s'élevant on croit marcher sur les décombres
D'un monde merveilleux.

Ici, c'est la colline arrondissant sa croupe
Sous l'humide velours
D'une herbe verte, épaisse où le bétail se groupe;
Et la reine des nuits, qui l'éclaire, découpe
Les mamelons boisés formant ses alentours.

Nos voix ont réveillé le troupeau. Tout s'agite.
Aux sourds mugissements
Du taureau furieux que notre approche irrite,
Cent clochettes au loin dans l'air mêlent bien vite
Leurs joyeux tintements.

Le sentier devient rude. Une fatigue extrême
Nous courbe sous son poids.
Le découragement change tout en problème!
Dans la vie, ô lutteurs! n'en est-il pas de même?
Fragile humanité, que dures sont tes lois![2])

---

[1]) Village du canton de Vaud. Goethe erwähnt es ebenfalls.
[2]) = „Combien tes lois sont dures! wie hart sind deine Gesetze!" Im Deutschen wird was ebenfalls in diesem Sinne gebraucht, doch mehr in der vertraulichen Sprache.

Vers quelque noble but si notre coeur s'élève,
Au milieu du chemin
Nous plions écrasés, disant: „C'est un beau rêve!“
Mais Dieu qui nous protége et nous soutient, achève
Notre travail humain.

La Dôle à nos regards semble grandir railleuse:
L'aube argente son front.
Courage! il faut gravir la pente rocailleuse.
Atteindrons-nous jamais cette cime orgueilleuse?
Oui! dans quelques instants nos pieds la fouleront.

Quel splendide tableau dans l'extase nous plonge!
A l'horizon vermeil,
Sur les sommets lointains, noyés comme en un songe,
Dans cette zone d'or qui, là-bas, se prolonge,
Apparaît le soleil.

Hourra! globe de feu que le sauvage adore
Dans sa hutte, à genoux.
Nos coeurs qu'un saint amour à cette heure dévore,
Montent plus haut que toi, plus haut, plus haut encore,
Vers cet Être incréé dont nous dépendons tous.

Sommets vertigineux aux neiges éternelles,
Aiguilles, qui semblez,
— En découpant l'azur sous vos blanches dentelles, —
Être du Mont-Géant les fières sentinelles [1]),
De Dieu vous nous parlez.

Alpes vertes, coteaux, beaux lacs, rives et plaines,
Qui frappez nos regards,
Forêts, riches cités, villages, grands domaines,
Où chevauchaient jadis de belles châtelaines,
Torrents, forts crénelés, manoirs, clochers, remparts;

Tout raconte, mon Dieu, ta sagesse et ta gloire;
Et le génie humain,
Dont les siècles futurs feront un jour l'histoire,
Montrera dans l'effort, la lutte, la victoire,
Partout, partout ta main.

---

[1]) D. h. vous semblez être les sentinelles du Mont-Blanc.

En l'adorant ici sous un ciel sans nuage,
Je songe, malgré moi
Qu'à la sérénité doit succéder l'orage;
Dans ce panorama je ne vois qu'un mirage,
Et mon coeur attristé se serre et bat d'effroi.

Nuages floconneux, précurseurs des tempêtes,
Vous montez menaçants;
Le ciel n'a plus d'azur et le vent sur nos têtes
Se déchaîne, mugit et tourbillonne aux crêtes
Des monts fiers et puissants.

D'éblouissants éclairs illuminent l'espace:
Les échos d'alentour
De la foudre cent fois répètent la menace,
Et du ciel — qu'à la terre une tourmente enlace —
Comme un dernier espoir a disparu le jour.

Sur nous la trombe éclate . . . Illusion étrange!
Le ciel est tout azur!
L'ouragan n'est qu'un rêve où le décor se change.
Doux plaisir d'admirer, tu restes sans mélange
Par un temps frais et pur.

Que notre âme, du moins, à Dieu même s'envole!
O sainte émotion!
Monte à lui de nos coeurs embrasés, sans parole,
Avant que nous perdions dans un monde frivole
L'extase, mère ou soeur de l'adoration.

Matthisson, der die Dôle 1801 bestieg, schildert den hier empfangenen Eindruck kurz mit folgenden Worten: „Ich genoss hier der reichsten und erhabensten unter allen Schweizeraussichten in ihrer vollen Herrlichkeit. Kaum ist es möglich, auf unserer Hemisphäre zum wenigsten, sich etwas Prachtvolleres zu denken als die Centralkette der Alpen, die ein einziger Blick vom St. Gotthard bis zum Dauphiné umfasst. An der Basis des ungeheuern Amphitheaters erscheint in wunderbarer Verjüngung der Halbmond des Lemans mit allen seinen Uferstädten und Buchten, von Genf bis zu den Mündungen des Rhodans. Die Aussicht vom Rigi mag vielleicht mehr Mannigfaltigkeit der Objecte darbieten; aber das Auge schweift dort unstät in einem Labyrinth von Seen und isolirten Berggipfeln umher, ohne einen Ruhepunkt zu finden: hier hingegen erscheinen alle einzelnen Theile in harmonischer Vereinigung zu einem grossen Ganzen."

Die Baukunst in der Schweiz.

Wie man in der französischen Schweiz mit der Entstehung des Jura den geschichtlichen Boden der Erdoberfläche, d. h. denjenigen, auf welchem sich später das Menschengeschlecht niederliess, entstehen sah (nur die weit ältere Granitbildung, das eigentliche Gerippe der Erde, bildet eine Ausnahme) und dann die weitere Ausgestaltung bis auf die letzte Epoche, auf die Erscheinung der Alpen und auf die Gletscherperiode, verfolgen kann, so gruppiren sich auch um den Genfer See die Denkmale der menschlichen Baukunst von den ältesten Zeiten an. Alle Epochen der Geschichte haben hier Spuren zurückgelassen: die Pfahlbauten im See, die Keltengräber wie das bei Reignier, die Reste römischer Villen und Tempel legen Zeugniss von der vorchristlichen Zeit ab; darauf entwickelt sich, durch die Umwandlung des heidnisch römischen Baustyls, der christlich romanische, von dem die Kirche zu Romainmotier im Jura nördlich vom Thale Joux eines der ältesten Muster ist. Ueber letztere schreibt R. Rey:

Die Abtei von Romainmotier.

Durant l'époque franque, la décadence fit des progrès. Le pays se dépeuplait; les forêts reprenaient possession des plaines et recouvraient d'un manteau impénétrable les croupes inférieures du Jura et des Alpes. Au milieu de ce marasme social une institution prospéra: l'Église. Le clergé tant séculier que régulier s'enrichit par les donations des princes et des grands; les moines se propagèrent et couronnèrent nos coteaux de prieurés et d'abbayes; ils acquirent des dîmes, des domaines, des serfs; telle abbaye gouverna des districts entiers. L'architecture, si somnolente alors dans toute l'Europe, déploya dans notre contrée une certaine originalité.

Dans une gorge du Jura, masquée vers la plaine vaudoise par une forêt de sapins, s'élèvent les ruines mélancoliques de l'antique abbaye de Romainmotier[1]). Durant l'époque barbare, deux Romains y fondèrent un premier établissement. La piété du siècle leur venant en aide, ces cénobites arrivèrent à posséder trente villages et plus de cinquante fiefs, répandus sur les deux versants du Jura. L'abbaye forma alors une petite principauté ecclésiastique, relevant directement de l'Empire[2]) et du pape. La tutelle des moines était assez douce; les paysans n'étaient pas liés au sol et pouvaient vendre leurs acquêts. Auprès d'un bassin limpide où frétille la truite, se dressent les restes de la somptueuse abbaye; l'église, consacrée en 752 par Etienne II. dans le voyage que fit ce pape pour sacrer Pépin, avec ses arches à plein

---

[1]) Monasterium wurde verwälscht in motier oder moutier und verdeutscht in münster; Maurusmünster bei Zabern im Elsass heisst französisch Marmoutier.

[2]) Empire kurzweg soviel wie Empire germanique, das deutsche Reich.

cintre[1]) reposant sur de larges piliers en maçonnerie et ses nombreuses arcatures, paraît être le type primitif, grossier encore, mais déja reconnaissable, du style lombard[2]) et des belles églises romanes du Rhin. La façade paraît dater du XV. siècle; sur la tombe de Jean de Seyssel on voit quelques gracieuses sculptures. Les Bernois[3]) sécularisèrent l'abbaye et un bailli remplaça l'abbé. Aujourd'hui ce curieux monument est en proie à la destruction; la nef est dévastée, les murs fendus et pantelants, les vitraux souillés, brisés.

Orbe, eine mittelalterliche Stadt.

In dieselbe Zeit zurück ragt auch das nahe Städtchen Orbe, das durch seine düstre Bauart seine geschichtliche Verwandtschaft mit dem alten Kloster verräth.

„Orbe a l'aspect lugubre des cités déchues. Ses noires murailles et ses vieilles églises couronnent mélancoliquement le tranchant d'une colline rocailleuse dont l'Orbe baigne le pied. Cette ville fut fondée par les Mérovingiens. Après la bataille de Dijon en 534 où le roi burgunde[4]) Godemar perdit la couronne et la vie, le patrice (c'est-à-dire le gouverneur) de l'Helvétie occidentale ou Burgundie helvétique s'établit à Orbe, château-fort important par sa position géographique entre l'Helvétie et la Gaule franque. En 610, la reine Brunehaut, délivrée alors de sa rivale Frédégonde, nomma patrice Wendelin, et vint s'établir auprès de lui avec sa nièce Theudelane. Mais le comte franc Erpon, qui convoitait la dignité de patrice, s'empare du château d'Orbe et livre Brunehaut aux soldats de Clotaire II., fils de Frédégonde et héritier de ses vengeances. Orbe atteignit son apogée sous les Carlovingiens. Charles le Gros y donna de brillantes fêtes: c'est là que fut arrêté le démembrement du grand empire. Placée sur la route qui conduisait de la Bourgogne en Italie, par le Saint-Bernard, Orbe était alors une station importante; par la suite, elle déchut; son château fut renversé par les Bernois lors des guerres de Bourgogne; il n'en reste que deux tours, sombres et désolées comme pas une ruine du pays romand." (R. Rey und Daguet).

Die Burgen.

Gleichzeitig mit den Klöstern erhoben sich die Burgen des Lehnsadels; ein ganzer Gürtel solcher Zwingburgen umgab von hier aus das

[1]) le plein cintre, der vollkommene Rundbogen, ist das augenfälligste Kennzeichen der romanischen Baukunst, wodurch sie sich von der gothischen oder Ogivalbaukunst unterscheidet, deren charakteristisches Merkmal der Spitzbogen ist.

[2]) Die Bezeichnung „lombardischer Baustyl" für die ersten Anfänge der christlich-romanischen Baukunst wird nicht mehr gebraucht.

[3]) Als sie nämlich, nach Annahme der Reformation, die Savoyer Herrschaft im Waadtland gebrochen und dies erobert hatten. Bailli = Landvogt.

[4]) Nous disons Burgundes et non Bourguignons. Les Burgundes sont les ancêtres germaniques des Bourguignons francisés du X. siècle. (Daguet.)

schöne Waadtland, und an ihren Ruinen kann man die Entwicklung der kriegerischen Baukunst jener Zeit, von ihrer plumpsten Form an bis zur militärischen Berechnung in romantischem Gewande verfolgen. Dieses romantischen Eindrucks wegen ist der Thurm des Schlosses von Vufflens bei Morges restaurirt worden.

„La conservation de tels monuments est un des charmes de la contrée romande. Au milieu de notre civilisation nivelée et tirée au cordeau, ils nous reportent à d'autres temps et à d'autres moeurs. La féodalité était dure au peuple, mais elle avait ses vertus. Alors, chaque pli de territoire formait une petite souveraineté, ayant ses ambitions, ses rivalités, faisant la paix, la guerre. Quelle carrière ouverte aux caractères aventureux! Quel déploiement de passion et d'énergie suppose une telle société! Madame de Montolieu, l'auteur des Châteaux suisses, a tenté de faire revivre ces moeurs, mais le sujet attend encore son Walter Scott.“ (R. Rey.)

Ein interessantes Bild der mittelalterlichen Baukunst nach fast allen Richtungen hin gewährt die Hauptstadt des Waadtlandes, Lausanne; es prägt sich in ihr gewissermassen die ganze Geschichte des Mittelalters ab, indem alle Elemente des Staatslebens, das geistliche, feudale und bürgerliche, in den verschiedenen Stadttheilen auch durch die Baukunst eigenartig vertreten waren; das Studium der Stadt in architekturalischer Hinsicht fällt mit dem der Geschichte zusammen.

La formation de la ville de Lausanne est un curieux chapitre de l'histoire du moyen âge; on y touche au doigt la diversité des droits et des conditions de ces temps de fractionnement infini. Durant plusieurs siècles, elle n'a pas été une ville, mais une juxtaposition de communes indépendantes, ayant leurs magistrats, leurs lois, leurs bannières, leurs priviléges distincts. (R. Rey.)

Vor Allem aber ist hier die kirchliche Architektur auf das Glänzendste vertreten durch die Kathedrale, die Liebfrauenkirche, ein Meisterwerk des Spitzbogenstyls. Wenn die Peterskirche zu Genf in geschichtlich politischer Hinsicht eine grössere Bedeutung hat, so wird sie von der Kathedrale von Lausanne an künstlerischem Werthe übertroffen.

Die Kathedrale von Lausanne.

Sur le revers méridional de la cité[1]) se dresse Notre-Dame de Lausanne. Cette belle église, construite dans le plus pur style ogival, date du XIII. siècle; elle succéda à une église plus ancienne, consumée par un incendie. Sa dédicace fut faite avec solennité par le pape Grégoire X., en présence de l'empereur Rodolphe de Habsbourg et d'une foule de cardinaux, de princes, de comtes, d'abbés. Le lendemain, l'Empereur prêta serment de fidélité à l'Église, et s'engagea à lui faire recouvrer divers territoires de l'Italie centrale. Ainsi

[1]) So heisst der älteste Stadttheil von Lausanne.

Lausanne fut le lieu où se termina le conflit entre l'Empire et la papauté, et où la maison d'Autriche scella, avec la cour de Rome, l'alliance qui a été un des fondements de la politique européenne. Des fêtes splendides célébrèrent cet événement mémorable. (1275.)

Le plan du monument est la croix latine[1]). La grande porte est surmontée d'un réseau flamboyant, entouré de bandeaux et de voussures[2]). Parmi les reliefs, on distingue Samson déchirant le lion, le sacrifice d'Isaac, Jonas englouti par la baleine, diverses scènes de la vie de Jésus-Christ; une armée de figurines symboliques enlace ces saintes représentations.

L'intérieur du monument est remarquable par l'unité de la pensée. Un élégant vestibule donne entrée dans la grande nef. De hauts piliers, formés de fines colonnettes, entrelacent leurs délicates nervures[3]) et se nouent avec légèreté au ciel de la voûte; le vaisseau est bien dilaté; un triforium[4]) et une galerie à claires voies s'avancent le long de la nef et enlacent le transept[5]) et le sanctuaire; partout l'ogive forme une membrure aérienne et

---

[1]) Croix latine, celle dont un des quatre bras est plus long que chacun des trois autres. Le plan de Notre-Dame, à Paris, est une croix latine. Croix grecque, celle dont les quatre bras sont égaux entre eux. Le plan de l'église de Ste.-Geneviève à Paris (appelée aussi le Panthéon) est une croix grecque. Croix de St.-André, croix grecque qui repose sur deux de ses bras. Le chevalet sur lequel on scie les bûches en travers, est une croix de St.-André, qui, du reste, est bien représentée par la lettre X.

[2]) Bogenrundung. Voussure — toute portion de voûte, depuis la naissance de la courbe jusqu'à un point quelconque en-deçà du point le plus élevé de l'arc que cette courbe aurait à décrire pour former une voûte entière. (Besch.)

[3]) Rippen.

[4]) A l'intérieur des édifices un peu considérables qui offrent trois étages superposés, la partie moyenne est occupée constamment par une galerie obscure; ainsi, entre les arcades et les fenêtres des grandes nefs, règne dans tout le pourtour des églises une suite d'arcades supportées par de petites colonnettes. Cette galerie obscure et désignée par les antiquaires anglais sous le nom de Triforium, remplace les tribunes qui existent dans quelques églises au-dessus des arcades de la grande nef. (M. de Caumont.)

[5]) transept = Kreuzflügel. Galerie transversale qui donne lieu à la forme cruciale consacrée par l'usage. (Besch.) Les premières églises chrétiennes ont été calquées sur les basiliques. Les basiliques servaient à la fois de tribunaux et de bourses de commerce; à l'intérieur, deux rangs parallèles de colonnes ou de pilastres divisaient l'édifice en trois parties inégales dans le sens de la longueur; la galerie centrale était la plus large et la plus élevée. A l'extrémité de ces trois galeries il y avait un espace peu profond qui, comme dans nos tribunaux actuels, était réservé exclusivement aux avocats, aux greffiers et aux autres officiers de justice, et qui se terminait par un enfoncement semi-circulaire placé vis-à-vis de la galerie centrale. C'était au milieu de cet hémicycle que s'asseyait le président ou premier juge, ayant à ses côtés les juges assesseurs. Comment utilisa-t-on les basiliques au culte? L'évêque ou le prêtre qui officiait entouré des prêtres assistants se plaça au fond de l'hémicycle appelé tribune, où siégeaient auparavant les juges sur un siége, cathedra, ordinairement en marbre, et qui s'élevait au-dessus des bancs en pierre

gracieuse. Le sanctuaire est isolé de la nef par une grille et entouré d'un passage qui servait aux processions; deux tables, destinées à la communion, ont remplacé le maître-autel et sa splendide orfèvrerie; les dalles portent la trace des genoux des pélerins qui venaient adorer les grandes reliques. La rose verse une pluie d'étincelles et de reflets chatoyants qui se brisent aux saillies des piliers. Sur cette rose, on voit tout un poème: le soleil sous la figure d'un jeune homme conduisant un char, la lune, les saisons, les fleuves du Paradis; puis le Sauveur, désigné à la foule par Jean-Baptiste.

Un très-curieux monument est le porche des apôtres, qui regarde le midi. Au-dessus de la porte, on voit en relief le Christ, la mort, la résurrection et le couronnement de la Vierge; douze personnages sacrés, Moïse, saint Jean-Baptiste . . ., placés trois à trois, font la garde autour du Christ, et foulent aux pieds les vices et les hérésies sous la figure de monstres hideux; quatre-vingts figures de rois, de prophètes, de saints, de pontifes, tapissent les voussures de ce porche. Le ciseau qui a taillé ces figures était rude et inexpérimenté; mais l'expression y est.

Des quatre tours qui flanquent le monument, celle du midi seule a été achevée; elle domine au loin un paysage enchanteur, et dresse ses colonnettes, ses jours, ses aiguilles, ses dentelures, de plus en plus baignées d'air et de lumière. Au centre de l'édifice, une flèche[1]) de cent vingt pieds, fine et acérée, s'élance de la tour de la lanterne[2]); des arcades aériennes butent la

---

adossés à l'abside, destinés aux autres prêtres: de là il dominait et présidait l'assemblée. L'espace réservé aux avocats entre l'hémicycle et les nefs devint une enceinte privilégiée pour les chantres et les ecclésiastiques; il prit le nom de choeur, l'autel fut placé à peu près entre le choeur et le presbyterium ou tribune. Les églises bâties en Occident, au V. siècle, offrirent-elles des innovations partielles dans le plan des basiliques? Oui, la plus notable, peut-être, fut l'apparition des transepts, c'est-à-dire l'élargissement que prit le vaisseau entre l'abside et les nefs, de manière à donner au plan de l'édifice la forme d'une croix. (de Caumont.) Abside. On entend généralement, par ce mot, la demi-voûte en hémicycle qui fait le chevet d'une église, et qui termine toutes les anciennes basiliques chrétiennes. L'abside contient l'autel et le choeur, séparés de la nef par une grille ou balustrade à jour. (Bescherelle.)

[1]) flèche = Partie pyramidale en charpente ou en pierre, qu'on élevait autrefois sur tous les clochers et au-dessus des combles (Giebel, Dach) des églises. (Bescherelle.)

[2]) C'est au XIII. siècle surtout, que le génie des architectes parvint à élever jusqu' à une hauteur prodigieuse ces pyramides élancées qui donnent tant de mouvement à l'architecture ogivale. Ces tours sont percées de fenêtres longues et étroites, et assez souvent couronnées par des flèches octogones. Beaucoup de tours n'ont pas été terminées et s'arrêtent là où eût dû commencer la pyramide octogone. Elles sont alors couvertes d'une plate-forme ou d'un toit supporté par une charpente (Notre-Dame de Paris, Reims etc.). Dans les grandes églises du XIII. siècle, comme dans celles du XI., les deux tours principales sont placées à droite et à gauche du grand portail de l'Ouest, une autre tour moins haute, mais d'une plus grande hardiesse, s'élève portée sur les quatre piliers des arcades qui occupent le centre des

partie supérieure de l'abside, et complètent la physionomie, à la fois imposante et svelte, de ce glorieux monument. (R. Rey.)

Mit diesem Meisterwerke der Baukunst hatte sich aber auch der mittelalterliche Genius der romanischen Schweiz erschöpft. Die Stadt Lausanne hat noch ein Muster des „zierlichen“ Styles aufzuweisen, mit welchem die Gothik endete:

„Saint-François est une jolie église gothique du style „flamboyant“; la tour est ornée de fines dentelures de trèfle. Le cloître de cette église, abattu il y a peu de temps, fut le lieu où le concile transféré de Bâle à Lausanne tint ses séances[1].“ (R. Rey.)

Aber der Sinn für die schöne Kunstform verschwand, und die Renaissance, für die sich Frankreich so begeisterte, fand keine Stätte in der romanischen Schweiz; letztere ward der ausschliessliche Hort der Reformation. Der Ernst des religiösen Dogmas allein erfüllte die Seelen, die viel zu sehr mit dem Gedanken an die Ewigkeit beschäftigt waren, als dass sie Sinn und Musse für die Verschönerung des Erdendaseins behalten hätten. Es hätte diese Freude an der Formenschönheit auch schon der Sittenstrenge widerstrebt, die mit Calvin eingezogen war und die, wie schon erzählt wurde, dem bürgerlichen Leben in Genf ein fast asketisches Gepräge aufdrückte. Alle Thätigkeit ging in der Verbreitung des reformirten Glaubens und in der Sorge für die um dieses Glaubens willen Verfolgten auf.

Diese Wendung in der Geschichte der romanischen Schweiz beginnt mit der Einführung der Reformation in Neuchâtel durch Guillaume Farel, den Vorläufer und kräftigsten Beistand Calvins. In Folge der wichtigen Rolle, welche Stadt und Land Neuenburg, nicht erst von da an, gespielt hat, verdient dieser nördlichste romanische Canton, der lange Zeit in politischem Zusammenhang mit Deutschland gestanden hat, ein besonderes Kapitel.

---

transepts. Ce dôme était quelquefois ouvert de manière à présenter un grand vide au-dessus des voûtes. Alors semblables à des lunettes colossales, ces tours allaient puiser la lumière à une grande hauteur pour la verser au milieu des nefs. (de Caumont.)

[1]) C'est à Amédée VIII., duc de Savoie, nommé plus tard pape au concile de Bâle, que la ville de Lausanne, où il aimait faire sa résidence, doit la fondation du couvent de Saint-François, comme Vevey celui de Sainte-Claire. (Daguet.)

Neuchâtel.

Mit einem selbständigen Namen als selbständiger Bezirk, wie heute als Canton, tritt dieses Land schon im fünften Jahrhundert unter den Burgunden auf, unter denen es den Gau Nugerol bildete. Die Gebiets- und Machtzerstücklung der mittelalterlichen Zeit trat dann auch hier ein; die feudalen, kirchlichen und städtischen Interessen und Elemente lagen damals überall unter einander im Streite.

Die Königin Bertha.

Die Erinnerung an eine anmuthige deutsche Frau ist mit den Anfängen der Stadt Neuchâtel verknüpft; es ist die Königin Bertha, Tochter Herzog Burchards von Schwaben und Gemahlin Rudolphs II., der die beiden burgundischen Königreiche in Eins verschmolz; im Jahre 954 gründete sie die Kirche Notre-Dame zu Neuchâtel. Nach dem Tode ihres Gatten vermählte sie sich mit Hugo, König von Italien, der dadurch das burgundische Reich zu gewinnen hoffte. Bertha hatte aus ihrer ersten Ehe zwei Kinder, Konrad und Adelheid; die burgundischen Grossen bemächtigten sich des jungen Königs und übergaben ihn König Otto dem Grossen von Deutschland gewissermassen als Vormund, der ihm auch sein Königreich sicherte. Als aber Hugo seine Absichten auf Burgund gescheitert sah, trennte er sich in Unfrieden von Bertha; doch vermählte sich nach seinem Tode sein Sohn Lothar, am 27. Juni 947, mit Konrads Schwester Adelheid. Wie dann diese später als Wittwe die Gemahlin Ottos des Grossen und Kaiserin ward, das erzählt die deutsche Geschichte. Das Andenken ihrer Mutter Bertha aber ist in der romanischen Schweiz, besonders im Waadtland, in gesegnetem Andenken geblieben.

„Qui n'a entendu parler de l'humble et gracieuse reine qui, montée sur son palefroi et le fuseau à la main, allait de château en château, de monastère en monastère, de métairie en métairie, semant partout les oeuvres de piété et de bienfaisance? La légende populaire en a fait un type de débonnaireté qui s'harmonise avec les moeurs vaudoises. A Payerne on conserve la selle de la haquenée sur laquelle elle parcourait doucement ses états; on y montre encore

les restes de l'abbaye fondée par elle. La bonne princesse ne manquait pas d'esprit. Un jour la reine de Payerne (c'est le nom que lui donnent les traditions de la Transjurane) rencontra dans les pâturages voisins d'Orbe, une jeune paysanne qui filait diligemment tout en gardant ses brebis. Berthe, charmée, fit un riche présent à la jeune fille. Le lendemain, les dames de sa suite parurent toutes devant elle une quenouille à la main. Mais la reine, souriant à cet aspect: „Mesdames, fit-elle [1]), la jeune paysanne, comme Jacob, est venue la première, elle a emporté ma bénédiction et n'a rien laissé pour Esaü!“ Cette princesse, au coeur miséricordieux, prit soin du pauvre peuple; elle traça des routes, encouragea les défrichements, planta des vignes; elle veilla à la justice et fit construire pour la défense du pays de fortes tours, Gourze, Moudon, la Molière . . . Le souvenir de ses bienfaits est resté gravé dans la mémoire du peuple vaudois. Les récits légendaires attachés à son nom la montrent planant sur les monts de La Vaux, un van plein de trésors à la main, et les versant sur le pays.“ (Daguet und R. Rey.)

Nach dem Tode des letzten burgundischen Königs Rudolph III. (6. September 1032), der in Lausanne begraben wurde, ward die romanische Schweiz, freilich meist nur dem Namen nach, ein Theil des deutschen Reiches. Der burgundische Adel aber widerstrebte der deutschen Herrschaft und rief Odo, Graf von Champagne, Neffen Rudolphs III., zu Hilfe, der sich Murtens und Neuchâtels bemächtigte; erst durch die Wiedernahme dieser Orte gelang es Kaiser Konrad II. sich in Payerne als König anerkennen zu lassen. Wie auch sein Stiefsohn Ernst von Schwaben wegen naher Verwandtschaft Burgund für sich begehrte und dann mit seinem Freunde Werner von Kyburg im Aufruhr gegen den Kaiser unterging, ist aus der deutschen Geschichte bekannt.

Die Grafen von Neuchâtel.

Gleichzeitig erhoben sich damals verschiedene adelige Geschlechter, die eine wichtige Rolle zu spielen berufen waren: das Haus Savoyen, dessen Geschichte schon erzählt ist, die Herren von Zähringen, so benannt nach einem Schlosse im Breisgau, und die Grafen von Neuchâtel.

„Les libéralités de l'empereur Conrad donnèrent naissance aux comtes de Neuchâtel, issus des sires de Fenis, dont le château était situé près de Cerlier, aux bords du lac de Bienne.“ (Chambrier, Histoire de Neuchâtel.)

Die Zähringer wurden der Unabhängigkeit der deutschen Schweiz ebenso gefährlich, wie es das Haus Savoyen der romanischen Schweiz wurde. Schon der erste Zähringer, Berthold I., nahm den herzoglichen Titel an; sein Sohn, Berthold II., wurde Schirmvogt von Zürich (1097) und begründete die Macht seines Geschlechtes in der deutschen Schweiz.

[1]) fit wird in der lebendigen Redeweise oft für dit gebraucht.

Ja, Konrad, Sohn des letztern, wurde vom Kaiser auch noch mit den beiden Burgunden belehnt und gebot somit fast über das ganze Helvetien (denn der Name Schweiz existirte damals noch nicht), eine Herrschaft, die freilich der Adel immer bestritt. Aber schon Friedrich Barbarossa nahm das cisjuranische Burgund für seine eignen Söhne zurück und liess Berthold IV. nur die Schirmvogtei über Sion, Lausanne und Genf. Die Bischöfe dieser drei Städte nannten sich „reichsunmittelbar“ und widersetzten sich; damals erhielt Ardutius von Faucigny, Bischof von Genf, die erwähnte goldne Bulle vom Kaiser Friedrich I., wonach Genf keinen andern Herrn haben solle als den Bischof, den Fürsten des heiligen römischen Reichs.

„C'est ainsi qu'Ardutius, dit l'historien genevois Gaberel, fut le véritable fondateur de l'indépendance de Genève. La clef de Saint-Pierre devient le symbole héraldique de cette indépendance en opposition au lion ou à l'aigle des Zähringen — 1162 — (L'aigle paraît avoir été l'emblème patrimonial des Zähringen; le lion celui de ces princes comme „recteurs“ de la Bourgogne, titres que leur donnent les actes officiels depuis 1157).“ (Daguet.)

Um nun den widerspenstigen romanischen Adel im Zaume zu halten, hatten die Zähringer, die auch mit den Grafen von Savoyen zu kämpfen hatten, versucht, denselben mit einem Netz von Schlössern und Städten zu umstricken, welch letztern sie auch in den sogenannten „Handfesten“ bürgerliche Freiheiten gewährten. So gründete um 1178 Berthold IV. die Stadt Freiburg im Uechtland, Berthold V. 1191 die Stadt Bern, die ihrem Gründer 1848 eine Bildsäule errichtet hat. Das gegebene Beispiel fand anderswo Nachfolger, und vielleicht hätten die Zähringer, indem sie sich nach und nach populär machten, doch zuletzt dauernd ihre Herrschaft begründet, wäre das Geschlecht nicht mit Berthold V. 1218 ausgestorben. Friedrich II., Kaiser seit 1215 (gekrönt 1220), gab den „Vicekönigen von Helvetien“ keinen Nachfolger, sondern setzte kaiserliche Vögte ein. Lange noch dauerte hier der mittelalterliche Wirrwarr, bis endlich im Jahre 1308 die Waldstätte den Grund zu jener Eidgenossenschaft legten, die jetzt die deutsche, romanische und italienische Schweiz vereinigt.

In dem Ringen nach der Bildung der modernen Staaten konnten natürlicherweise die Grafen von Neuchâtel nur eine geringe Rolle spielen. Sie waren im Anfang gut kaiserlich (Waiblinger, Gibelins); Graf Ulrich II. zog mit Konrad III. 1147 als Kreuzfahrer nach Palästina; auch als sich der romanische Adel gegen die Zähringer verband, schienen sie dem deutschen Norden zugeneigt und zogen die Herrschaft der Zähringer der burgundischen vor; im Jahre 1214 befolgten sie das Beispiel, das die Zähringer durch die Begünstigung der Städte gegeben hatten, die Stadt Neuchâtel erhielt von den Grafen Ulrich und Berthold eine freie Verfassung, die sie der damals deutschen Reichsstadt Besançon

gleichstellte. Nach und nach wog das romanische Element vor; 1265 leistete der Graf von Neuchâtel-Nidau dem Grafen von Savoyen, Pierre, genannt le petit Charlemagne (1263—1268), der mit dem Titel „Protector von Burgund" prunkte, den Lehnseid für mehrere Lehen. Dagegen hasste das Haus Neuchâtel den Grafen Rudolph von Habsburg, der 1267 bei der vergeblichen Belagerung von Basel, wo die adelige Partei des Bischofs Heinrich von Neuchâtel die bürgerlichen Anhänger Rudolph's vertrieben hatte, grosse Grausamkeiten verübt hatte und auch 1269 Neuchâtel umsonst zu nehmen versuchte. Als daher Rudolph 1273 zum Kaiser gewählt wurde, waren die Herren von Neuchâtel nicht unter dem zahlreichen Gefolge aus der Schweiz, das ihn nach Aachen begleitete, Graf Amédée näherte sich im Gegentheil dem Hause Savoyen, dessen Einfluss damals in der romanischen Schweiz immer mehr wuchs.

„L'empereur d'Allemagne se souvenait des services rendus au comte de Habsbourg, il se montra au début de son règne très-favorable aux peuples de l'Helvétie. Il accorda de nouveaux honneurs à leur noblesse et de nouvelles prérogatives à leurs villes. Un bourgeois de Zürich nommé Mullner, qui lui avait sauvé la vie dans la guerre contre le sire de Regensberg, fut armé chevalier. Mais l'empereur gardait aussi rancune des injures faites au comte Rodolphe. La maison de Neuchâtel, qui adhérait à la Savoie et lui avait refusé l'hommage, eut la douleur de voir inféoder son comté aux Châlons[1]) et annexer à l'évêché de Bâle Neuveville, l'Erguel et Diesse." (Daguet.)

Graf Conrad von Neuchâtel.

In dem romanischen Heere, das mit den Freiburgern 1298 gegen Bern zog und am 12. März auf dem Schlachtfeld, seitdem „Jammerthal" genannt, eine blutige Niederlage erlitt, war auch der Graf von Neuchâtel. Bürgerliche Unruhen bedrohten im funfzehnten Jahrhundert die Selbstständigkeit des Landes. Im Gefühl der Kraft, das die errungenen Siege unter den Eidgenossen geweckt hatten, verlangte man in mehreren Städten und Herrschaften nach grösserer Freiheit, oft ward dazu Bern um Beistand angefleht.

„L'alliance bernoise était recherchée aussi par les remuants bourgeois de Neuchâtel, indignés de voir un étranger, parcequ'il était neveu de la dernière comtesse, devenir souverain du pays, et empiéter sur les droits des indigènes. Mais en politique habile, le nouveau comte Conrad s'empresse d'obtenir la combourgeoisie de Berne, à laquelle il joint encore celles de Fribourg et de Soleure (1406). Cette conduite adroite sauva Conrad de sa ruine et préserva le comté de Neuchâtel du sort de tant de seigneuries devenues la proie de l'esprit belliqueux des Suisses aux XV. et XVI. siècles." (Daguet.)

---

[1]) Nämlich den Seigneurs de Châlons, princes d'Orange.

Diese Besorgniss, dass das Land unter fremde Herrschaft gerathen könne, hat ein Neuchâteller Dichter, Jules de Sandoz-Travers (1814 bis 1847), sehr anmuthig in der poetischen Erzählung „le merveilleux songe du comte Loys“ geschildert, in welchem Gedichte die alterthümliche Sprache, aber mit modernem Rhythmus vérbunden, gebraucht wird, wodurch der Leser in halb naive, halb wehmüthige Stimmung versetzt wird. Es ist der Graf Louis, nach dessen Tode oben die Bürger schon Conrad als Fremden betrachteten, der von diesem Kummer gedrückt wird:

Monsieur Loys, signeur de Neufchastel,
D'empuys long temps féru de malaidie
Au cueur avoit grande mélancholie.
Tous jours ploroit son fils Jehan-le-Bel,
Mort à Semur sans l'adieu paternel;
Et ne povant luy rebailler la vie
Norissoit-il ung regrest éternel.
Le physician avenant à son ayde
Souventes foys par pharmacque et remeide
Cuydoit en fin deslogier sa doulheur;
Monsieur Loys trop plus estoit malaide;
Le physician ne peut guesrir le cueur . . . .

Lors le borgheois, advisant soubs l'ombraige
Le dolent sire et son mortel ennuy,
Tout bas disoit en passant devers luy:
„Nostre Monsieur ha tant piteulx vizaige
Que va morir! — Voires! c'est grand dommaige!
Dieu lui redoint ung petit le couraige!
Ains, m'est advis que devant Chandeleur
Dame Esabeau sera nostre signeur!“
— Cela disoit (et je qui le racconte
Me sens esmeu, trop infortuné Comte!).

„O miens éfants (sy l'oyoit-on gémir),
O miens éfants, mon espoir et liesse!
De vous pensois réjoïr ma vieillesse,
Et quand suis vieil, n'ay plus aultre plaisir
Fors seulement de vous me soubvenir!
Crudèle mort que tant me désespère,
Trois filz m'has prins, sans pitié de mes maulx!
Que n'has-tu prins du mesme coup le peire!
Pour quoi tu m'has laissié dessus la terre?
Suis un vieil tronc que plus n'ha ses rameaulx!“

Sy lamentoit, plorant sa race exteincte,
Le povre Comte en ses couisants regretz,
Comme l'oysel que va cryant sa plaincte
Quand plus ne treuve au nid ses oyseletz.
Voyoit partout mélancholie empreinte;
Tout lui sonnoit trespassement et dueil,
Sy qu'en la nuyct, ne povant clore l'oeil,
Cuydoit oyr les longues banderolles
En tornoyant sus les tours du chastel,
Clamer aussy ces dolentes paroles:
„Plourez la mort du dernier Nueufchastel!"

Als nun Graf Louis eines Abends in der Kirche das Grabmal seiner Ahnen betrachtete, dachte er bei sich, wie nun, wenn Madame Esabau ihren alten Vater in's Grab gelegt haben würde, ihr wohl die Kraft und das Ansehen fehlen würde, um ein so schwaches Volk zu beschützen, und wie dann Freiburg oder Graf von Kyburg oder der grosse Herzog von Burgund das Land zu erobern kommen würden; „qu' adviendroit lors des Comtois misérables?" (Comtois = les habitants du Comté de Neuchâtel). Aber das gab ihm der Versucher ein, so gegen Gott zu murren; „en Dieu mets ta fiance!" In seinem sorgenvollen Sinnen verfällt nun der Graf in Schlummer; da hat er einen wunderbaren Traum. Eine grosse Klarheit erfüllt Notre-Dame, das Volk ist versammelt und betrachtet fröhlich

Deux beaulx signeurs, ung cople radieux,
Ung noble sire avecque sienne dame,
Tous deux illec, debout en Nostre-Dame . . .
Evidemment est sire en leur païs;
Point ne reluict au sien chief de coronne,
Ains on advise à toute sa personne
Qu'est ung grand prince! ung grant Roy, soverain,
Et de lignaige anticque et legitime!
Sy ne voit-on sceptre d'or en sa main,
Lit ung chascun en son resgard serein
Qu'est justicier pour faire paour au cryme . . .
Ains que préfère amministrer pardon.

Der Graf ist noch ganz erstaunt, als eine Stimme von oben ihn seiner Kleingläubigkeit wegen schilt; Gott hat ihm die Zukunft enthüllt: mächtigere Fürsten als er und seine Ahnen werden die Selbständigkeit seines Landes wahren! Da faltet der alte Graf still seine Hände, kniet im Gebete nieder vor dem Grabe seiner Ahnen und verhaucht zufrieden und voll Dankes gegen Gott seine Seele.

Der Traum ist eine Anspielung auf das Königshaus von Preussen, das später das Fürstenthum Neuchâtel erhielt; der Dichter gehörte der königlichen Partei seines Landes an, aber nicht die politische Meinung wird in dem Gedichte betont, sondern die patriotische Begeisterung für die Selbständigkeit seines Landes. Dieses Selbständigkeitsgefühl schloss jedoch die Anhänglichkeit an die Eidgenossenschaft nicht aus; am 26. August 1444 bethätigten dieselbe funfzig Neuchâteller in der Thermopylenschlacht der Schweiz auf dem Kirchhof zu St. Jacob bei Basel gegen den französischen Dauphin Ludwig (1600 gegen 20,000!), die der waadtländische Dichter Richard aus Orbe meisterhaft besungen hat.

Eine ernste Mahnung enthält diese Geschichte für alle Völker, für das deutsche insbesondere: es ist die Geschichte des ersten Bürgerkrieges in der helvetischen Eidgenossenschaft. Dieselbe bestand damals aus den acht alten Orten: Schwyz, Uri, Unterwalden, Luzern, Zürich, Glarus, Zug und Bern. Kaum hatten dieselben ihre Selbständigkeit errungen, als auch schon eine böse Veränderung in ihrem politischen Sinne vorging; es erwachte in ihnen die Sucht Unterthanen zu erwerben, und die Kriegslust entflammte in ihnen nicht des Rechtes, sondern des Gewinnes halber. Die Toggenburger Erbschaft war der Zankapfel, der den Bürgerkrieg hervorrief. Der letzte Graf, Friedrich VII. von Toggenburg, war am 30. April 1436 kinderlos gestorben, zahlreiche Erben erhoben ihre Ansprüche, unter ihnen der Kaiser selbst (Sigmund 1411—1437); am hitzigsten entbrannte der Streit zwischen Schwyz und Zürich, jenes vom Landamman Itel Reding, letztres vom Burgemeister Rudolph Stüssi aufgestachelt. Die Tagsatzung von Luzern entschied am 9. März 1437 zu Gunsten von Schwyz; Zürich grollte und versuchte sich zu rächen; vergebens unternahm es eine neue Tagsatzung zu Bern den Streit zu schlichten; es kam zum Bürgerkrieg zwischen Schwyz und Zürich, „ces deux Etats, naguère encore si amis de la liberté des autres peuples et ne rêvant plus maintenant que conquêtes et agrandissements.“ (Daguet.) Da vergassen die Züricher ihren Eid und verbanden sich in dem Frieden zu Aachen 17. Juni 1442 mit dem Hause Oestreich; Friedrich III. war damals Kaiser (1440—1493). Furchtbare Gräuel wurden verübt. Da, als die Schweizer zu unterliegen drohten, vergass auch der Kaiser Friedrich, was er dem Reiche schuldete, und gewann König Karl VII. von Frankreich für die Sache der Züricher. Es wurde damals Unrecht über Unrecht begangen; dieser Karl VII., dem eben erst ein göttliches Wunder durch die Jungfrau von Orleans sein Land wiedergegeben hatte, erhob Ansprüche auf das linke Rheinufer, d. h. er wollte an Deutschland denselben Eroberungsfrevel begehen, den eben die Engländer an seinem Frankreich begangen hatten; es war das erste Mal in der Geschichte, dass Frankreich nach dem linken Rheinufer verlangte! Karl VII. schickte nun unter der Führung des Dauphins Ludwig (später König Ludwig XI.)

die zügellosen Kriegsbanden, „Armagnacs" genannt, den Zürichern zu Hülfe; der Heldentod der 1600 Schweizer bei St. Jacob an der Birs schreckte sie ab, dafür wurde Schwaben und Elsass das Opfer ihrer grässlichen Verwüstungen. Erst im Jahre 1450 unterwarf sich Zürich dem Richterspruch und hob den Bund mit Oestreich auf. Jetzt auch erst, nachdem Schwyz beharrlich für die Eidgenossenschaft und ihr selbständiges Recht gekämpft hatte, kam der Name „Schweizer-Bund" auf. In dem alamannischen Helvetien war derselbe entstanden; die romanischen Lande waren noch gesondert von ihm, erst der Kampf gegen das Haus Savoyen führte diese zur Eidgenossenschaft; nur die Neuchâteller hatten, wie erzählt, funfzig an der Zahl, als treue Bundesgenossen von Bern bei St. Jacob mitgekämpft.

Der tragische Untergang des waadtländischen Ritters und Troubadours Otto von Granson hätte beinahe auch auf das Schicksal Neuchâtels eingewirkt, indem dadurch die Macht des Oberlehnsherrn verstärkt und dessen Ehrgeiz rege gemacht wurde.

„Pendant la guerre de Zurich et toute la première moitié du XV. siècle, es populations romandes des bords du Léman étaient soumises à la domination ou à l'influence d'Amédée VIII., duc de Savoie (1391—1440). L'acquisition du comté du Genevois, en augmentant sa puissance, accrut ses prétentions. Il chercha d'abord à soumettre entièrement à sa maison la cité d'Arve et Rhône[1]), située au coeur de ses états; mais ses tentations échouèrent. Dans le pays de Vaud, Amédée VIII. eut plus de succès. Il s'empara des trente seigneuries du dernier sire de Cossonay et de toutes les propriétés d'Othon de Grandson, le plus puissant des chevaliers vaudois.

Othon avait guerroyé en France, en Angleterre, en Italie; il était beau, spirituel, connu à la fois dans les cours de l'Europe comme gracieux troubadour et vaillant capitaine. Mais une offense qu'il avait faite dans sa jeunesse à Gérard, baron d'Estavayer[2]), causa sa ruine et celle de toute sa famille. La mort subite du précédent comte de Savoie, Amédée VII., avait donné lieu à des bruits d'empoisonnement. Gérard accusa de ce crime Othon de Grandson qu'il poursuivait de sa haine. En vain le malheureux chevalier chercha-t-il à se laver de cet horrible soupçon; il fut obligé de se soumettre au jugement de Dieu, et de se battre en duel avec son accusateur à Bourg-en-Bresse[3]), où s'étaient rendus Amédée VIII. et un grand nombre de nobles vaudois, savoyards, bourguignons, partisans d'Othon ou de Gérard

---

[1]) Nämlich Genf, bei welcher Stadt die Arve in die Rhône fliesst.

[2]) Im Canton Freiburg am Neuenburger See.

[3]) Die Bresse, jetzt Département de l'Ain, kam unter Graf Amédée V. 1285—1323) durch Heirath an Savoyen; dieses Ländchen, das 1601 an Frankreich abgetreten wurde, ist berühmt durch seine poulardes, die man denen von Le Mans vorzieht. Die Hauptstadt Bourg wird nach ihm zur Unterscheidung von andern gleichnamigen benannt.

d'Estavayer. Othon qui était malade le jour du combat, fut vaincu et tué par son implacable adversaire (3. août 1397). Toutes ses seigneuries furent confisquées par le duc de Savoie, qui garda pour lui le Vully et Cudrefin, et inféoda Grandson à Louis de Châlons, prince d'Orange[1]), qui possédait déjà Orbe et Cerlier, et qui de suzerain du comte de Neuchâtel visait à devenir le souverain de ce pays.“ (Daguet.)

Es blieb aber bei dem blossen Gelüste, dessen Erfüllung für das Land vielleicht verhängnissvoll geworden wäre; immer näher fühlte sich dasselbe der Schweiz zugezogen; dies zeigte sich auch in dem burgundischen Kriege.

Der Herzog von Burgund, Karl der Kühne (1467—1477), wurde damals all seinen Nachbarn lästig und gefährlich, besonders Ludwig XI. von Frankreich. Die Aufreizungen des Letztern und die Plackereien des burgundischen Vogts am Oberrhein, Peter von Hagenbach, trieben die Schweizer zum Kriege mit Karl von Burgund, den sie 1476 am 2. März bei Granson und am 22. Juni bei Murten besiegten. Auf Seiten Burgunds stand von romanischer Seite das Waadtland, das von Yolande, Herzogin von Savoyen, regiert wurde, Genf hatte sich geweigert unter seinem Bischof gegen die Schweizer zu marschiren, musste ihnen aber doch Geldbusse zahlen; gegen Burgund aber kämpfte die Stadt Freiburg, Ober-Wallis, das den Savoyern Nieder-Wallis aberoberte, und Neuchâtel.

„Le comte Rodolphe de Neuchâtel, attaché au duc de Bourgogne par un emploi considérable, avait essayé en vain le rôle de médiateur. Entraîné par son alliance avec Berne et les sympathies de ses sujets, Rodolphe joignit ses troupes à celles des cantons suisses . . . La bataille de Morat avait été précédée d'une foule d'escarmouches et d'engagements partiels, où s'étaient fait

[1]) „Orange, chef-lieu d'arrondissement dans le département de Vaucluse. Partie du Bas-Dauphiné, enclavée de tous côtés dans le comtat Venaissin (contrée de la Provence, dont Venasque est la capitale). Ce pays, qui dépendait jadis du royaume des Burgundes, puis de la Bourgogne cisjurane et du royaume d'Arles, devint seigneurie au X. siècle et comté au XI. Quatre maisons ont successivement régné sur cette principauté jusqu'à l'époque où elle fut réunie à la France par Louis XIV. en 1714, et annexée au Dauphiné. En 1789, elle fut comprise dans le département de Vaucluse. L'héritier de la maison de Nassau, qui règne aujourd'hui en Hollande, prend encore le titre de prince d'Orange.“ (Besch.) Der letzte Fürst von Oranien war der berühmte Philibert de Châlons, geb. 1502, der, von Franz I. seines Landes beraubt, in Karls V. Dienste trat, als kaiserlicher Feldherr Rom einnahm und 1530 bei der Belagerung von Florenz fiel. Durch seine Schwester Claudia, die sich 1515 mit Graf Heinrich von Nassau (aus der in den Niederlanden herrschenden Ottonischen Linie des Hauses) vermählte, kam das Land an das Haus Nassau. Nachdem 1702 Wilhelm III. von Nassau-Oranien als König von England kinderlos verstorben war, entstand über den Besitz von Orange der oranische Erbfolgestreit. Einer der Hauptbewerber war der König von Preussen, der, trotz des Widerspruchs der andern nassauischen Häuser, im Utrechter Frieden 1713 das Land gegen Entschädigung an Frankreich abtrat.

jour la valeur et le dévouement des Neuchâtelois et des Valaisans, alliés des Suisses. Pendant que ceux du Landeron[1]), conduits par leur banneret, chassaient le comte de Romont[2]) de Cudrefin et que les femmes de ce pays contribuaient à délivrer Anet occupé par les Bourguignons, un autre banneret neuchâtelois, Jacques Baillod, défendait seul le pont de la Thièle. Il reçut en récompense de son héroïsme une médaille d'or avec ces mots: un seul vaut une armée. Vingt-quatre belles armures et panaches furent donnés par Messieurs[3]) des alliances aux conseillers et aux Quatre-Ministraux de Neuchâtel. (Les Quatre-Ministraux ou Messieurs les quatre datent de 1454 et formaient des espèces de bannerets, chefs de la bourgeoisie et de la magistrature urbaine.)" (Daguet.)

Das Haus Longueville.

Im 16. Jahrhundert schien sich das Schicksal Neuchâtels auf's Neue zu wenden.

La période de 1513 à 1520 est remarquable par l'accroissement de la ligue helvétique[4]). A l'ouest la Confédération s'agrandit encore par l'occupation de Neuchâtel (1512) et par la combourgeoisie de Genève avec Fribourg (1519). Suisses de coeur, sous leurs princes français et germaniques, les Neuchâtelois avaient combattu dans les rangs des Confédérés à Saint-Jacques, à Grandson, à Dorneck[5]), et s'y trouvèrent encore à Novare et à Marignan. Mais leur souveraine, Jeanne de Hochberg, fille du dernier comte Philippe, ayant épousé le duc d'Orléans-Longueville, ardent partisan de Louis XII., roi de France (1498—1515), les quatre cantons alliés de Neuchâtel (Fribourg, Berne, Soleure et Lucerne) lui déclarèrent la guerre, occupèrent le comté et le gouvernèrent pendant dix-sept ans comme un bailliage, de concert avec leurs confédérés. Chaque canton nommait le bailli de Neuchâtel, à tour de rôle. Il en fut ainsi jusqu'en avril 1529 où la diète de Baden[6]) se laissa persuader par des raisons sonnantes de restituer le pays de Neuchâtel à la

---

[1]) Landeron im Canton Neuchâtel am Bieler See spricht französisch, Anet (das t wird gesprochen, auf deutsch: Ins) im Canton Bern spricht deutsch; zwischen beiden fliesst die Zihl (Thièle) aus dem Neuchâteller in den Bieler See.

[2]) Jacques de Savoie, grand-maréchal des armées de Charles-le-Téméraire et auquel son frère, le duc Amédée IX de Savoie (1465—1472), avait donné tout le pays de Vaud en apanage, avec le titre de baron de Vaud et de comte de Romont. (Daguet.)

[3]) Die Herren Verbündeten.

[4]) In den Schweizer Bund waren 1481 Freiburg und Solothurn eingetreten; 1501 wurden Basel und Schaffhausen und 1513 Appenzell in die Eidgenossenschaft aufgenommen. „L'annexion d'Appenzell ajoute un treizième Etat aux douze ligues de la haute Allemagne et clot la Confédération des Treize Cantons, qui se maintiendra ainsi constituée jusqu'en 1798." (Daguet.)

[5]) Am 22. Juli 1499 im Schwabenkriege.

[6]) Baden in der Schweiz, Canton Aargau.

maison de Longueville[1]) appuyée par les ambassadeurs de François I. Les quatre cantons alliés, Berne, surtout, conservèrent un certain patronage sur les Neuchâtelois. (Daguet.)

Ein Opfer der Tortur.

In dieser Zeit, wo die Grafschaft Neuchâtel von den Schweizern regiert wurde, ereignete sich ein Vorfall, der zu ernstem Nachdenken über den Fortschritt der menschlichen Gesittung anregt. Unter so manchen Ungeheuerlichkeiten, von denen die Geschichte der Menschheit befleckt worden ist, erweckt einen besondern Abscheu die Folter, die eben so grausam als unsinnig war. Keiner der Richter, die sie anwandten, sagte sich, dass durch die entsetzlichen Schmerzen, die bei der Tortur dem Angeklagten angethan wurden, auch der Unschuldige zu einem falschen Geständniss getrieben werden konnte. Ein solcher Fall trug sich aber in besagter Zeit zu Neuchâtel zu und doch währte es noch 285 Jahre, ehe die Folter in diesem Lande abgeschafft wurde! Daguet erzählt:

La législation fit un grand progrès au XV. siècle, principalement la législation civile. Les Zuricois devaient être un peuple humain, si l'on en juge par l'ordonnance qu'ils rendirent pendant l'hiver rigoureux de 1435 et qui prescrit aux habitants „de ne faire aucun mal aux oiseaux et d'émietter du pain sur le rebord des fenêtres pour ces petites créatures du bon Dieu". Il est difficile de concilier ces attentions délicates pour des animaux, avec la législation pénale qui régissait alors la Suisse, l'Empire et l'Europe en général. Cette législation était barbare et même atroce. L'emploi de la torture, pour obtenir l'aveu des accusés, était extrêmement fréquent; les instruments destinés à cet usage, très-nombreux et de formes très-diverses. Ces horreurs révoltaient cependant déjà au XV. siècle bien des âmes élevées et sensibles. Parmi les hommes influents qu'indignait la jurisprudence cruelle de l'époque, figure l'avoyer[2]) bernois Rodolphe Hofmeister. Cet illustre magistrat, dont la présidence de vingt-six années (1420—1446) vit s'accomplir tant de choses importantes, fit entendre au sein des conseils de courageuses protestations contre le danger de la torture. „Messeigneurs, avait-il l'habitude de dire à ses collègues, la justice et la religion nous ordonnent de laisser échapper dix coupables plutôt que de nous exposer à faire périr un innocent."

---

[1]) Das Haus Longueville stammt vom Grafen Dunois, bekannt aus Schillers Jungfrau von Orleans, ab, und wird so nach einem Orte im Departement der Seine-inférieure genannt.

[2]) Avoyer (Burgemeister), altération du mot avoué (Schirmvogt). Titre des deux premiers magistrats dans les cantons de Berne, Lucerne et Soleure. Les deux avoyers président alternativement les deux conseils. Celui qui est en charge fait l'ouverture de toutes les lettres adressées au conseil, signe les lois, les décrets, les arrêtés etc., qui en émanent; lui seul a le droit de les rassembler et de leur soumettre toutes les questions à examiner. (Bescher.)

Mais ces nobles et chrétiennes paroles trouvèrent si peu d'écho parmi les contemporains du grand avoyer, qu'elles passèrent en proverbe pour désigner une opinion déraisonnable et ridicule. L'exécution d'un innocent qui eut lieu à Neuchâtel en 1520, à la suite d'aveux extorqués par les tourments de la question, ne fut pas capable d'ouvrir les yeux au peuple; elle n'ébranla en rien le crédit d'une institution qui était enracinée dans les moeurs et qui reposait sur les préjugés et sur une fausse interprétation de l'Ancien Testament.

Voici le fait dont il s'agit. Sous le régime suisse et pendant le gouvernement du bailli Halter, d'Underwald, un sellier et un pelletier étaient allés faire un voyage ensemble. Le pelletier étant revenu seul fut soupçonné d'avoir tué son compagnon, et comme il se trouvait qu'il portait sur le corps l'habit de l'autre, le soupçon prit de la consistance. On l'appliqua à la torture où il avoua être l'auteur du crime, et fut décapité comme tel. Au bout de huit jours, le soi-disant tué arrive à Neuchâtel où sa présence causa un émoi extraordinaire. On ensevelit honorablement le corps du condammé, on fit une pension à sa veuve et on censura le bailli pour la légèreté avec laquelle la torture avait été administrée. Mais les juges eurent un si grand chagrin de leur erreur qu'ils en moururent dans l'année.

Es geziemt sich, hier daran zu erinnern, dass der Erste, der auf dem europäischen Festland die Folter abschaffte, ein Fürst von Neuchâtel war: Friedrich der Grosse, König von Preussen. Es muss aber auch noch erwähnt werden, dass sein Gebot vor der Hand nur in Preussen Geltung erhielt. Fr. Förster in seinem Werke „Friedrich der Grosse, geschildert als Mensch, Regent und Feldherr.“ (Berlin, 1860. G. Hempel) erzählt: „Durch einen Cabinetsbefehl vom 3. Juni (1740, am dritten Tage nach Friedrich II. Thronbesteigung!) wurde „Abschaffung der Tortur bei den Inquisitionen“ angeordnet, leider aber noch mit Vorbehalt derselben bei Majestätsverbrechen, Landesverrätherei und grossen Mordthaten. Erst im Jahre 1754 wurde sie gänzlich abgeschafft. Zur Anwendung ist sie jedoch unter Friedrichs II. Regierung nie mehr gekommen, und Preussen hat den Ruhm, nach England, wo die Tortur 1628 abgeschafft wurde, das erste Land zu sein, welches darin nachfolgte. Noch stand das Rechtsgefühl und das der Menschlichkeit in den Staaten, die sich vorzugsweise die christlichen nennen, auf so niedriger Stufe, dass Friedrich sich genöthigt sah, eine Abhandlung zur Rechtfertigung seiner Massregel zu schreiben, worin er sagt: „Man verzeihe es mir, wenn ich mich gegen die Tortur ereifere; ich wage es, die Partei der Menschlichkeit gegen einen Gebrauch zu nehmen, welcher den Christen und gebildeten Völkern Schande macht, und ich wage es hinzuzusetzen: gegen einen Gebrauch, der ebenso unnütz als grausam ist.“ In Sachsen wurde die Tortur 1776, in Frankreich 1787, in dem Fürstenthum Neuenburg (Neuchâtel) erst 1815 abgeschafft.“

Aus dem Erzählten geht hervor, dass Neuchâtel in geschichtlicher

und politischer Beziehung eine Mittelstellung zwischen dem alamannischen und dem romanischen Helvetien eingenommen hat; das deutsche und das romanische Element sind oft in Wechselwirkung, ohne gerade, wie im benachbarten Freiburg oft der Fall war, sich als feindliche politische Parteien gegenüber zu stehen. Dies findet auch auf das litterarische Leben Anwendung; man las hier im Mittelalter die Abenteuer Lancelots vom See und die Fabliaux, wie die aufbewahrten Manuscripte bezeugen, und doch gab es unter den deutschen Minnesingern um 1288 auch einen Grafen Rudolph von Neuenburg. Doch wog bald die romanische (französische) Sprache vor; der Herausgeber der „Poètes Neuchâtelois“ sagt:

Die mittelalterliche Litteratur in Neuchâtel.

La prose, expression de la pensée plutôt que du sentiment, est le langage naturel de notre esprit positif et calculateur; il en est de même dans le domaine des arts: le Neuchâtellois ne paraît comprendre que la forme concrète des arts du dessin; nous avons eu des peintres et des graveurs illustres et pas un seul musicieu de renom.

Les seuls vestiges de poésie indigène que nous ait transmis le moyen-âge offrent peu d'intérêt littéraire. Un seul est de quelque importance, c'est le Mystère de la Nativité[1]), oeuvre de quelque chanoine inconnu et qu'on représentait chaque année à Noël dans l'église collégiale de Notre-Dame. Cet essai de poésie dramatique paraît n'avoir pas été isolé chez nos ancêtres; malheureusement il ne nous reste que les titres de deux autres mystères et d'une moralité de même origine. Mentionnons pour mémoire quelques vers épars, tels que les deux quatrains suivants de Richard le Pyc, notaire à Neuchâtel au milieu du XV. siècle:

Quant je naiquis rien n'appourtay:
En ce monde je vins tout nudz;
Se je n'ay rien quant je mourray,
Je n'auray gaigné ne perduz.

L'homme vivant scelon raison,
Considérant le temps qui court,
Est plus aise en sa maison
Que les grantz seigneurs en cour.

---

[1]) Geistliches Schauspiel, das die Geburt Jesu Christi feierte. „Nativité = naissance. Ne s'emploie qu'en parlant de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et de quelques saints. La nativité de Notre-Seigneur.“ Employé absolument = la naissance de Jésus-Christ ou la fête de Noël. Als die dramatische Poesie des Mittelalters anfing sich zu verweltlichen, dichteten gebildete Laien die Moralitäten, dramatisirte Allegorien, aus denen dann die Possen, farces, hervorgingen.

Mittelalterliche Chroniken.

War nun auch die Poesie des Mittelalters etwas dürftig, so wurde die Prosa, die nach Obigem dem Volksgeiste von Neuchâtel mehr entsprechen soll, um so eifriger gepflegt, und zwar besonders zur Darstellung der Geschichte. Daguet erzählt:

„Le goût des choses historiques, si vif parmi les Suisses allemands, ne l'était pas moins chez leurs voisins et alliés de la Suisse romande. Un monument curieux de cette communauté d'esprit entre les deux pays, c'est le journal rédigé par les chanoines de Neuchâtel, depuis le XII. siècle jusqu'au temps de la réforme. Treize chroniqueurs, tous membre du chapitre[1]), se transmirent une plume érudite, judicieuse, naïve et parfois vivement colorée. Les trois premiers écrivaient en latin et dans un sens plus favorable au comte qu'aux bourgeois de Neuchâtel, aux ducs d'Autriche qu'aux alliances de la haute Allemagne[2]). Ceux qui suivirent employèrent tous le vieux français ou langue d'oïl, et se montrèrent grands partisans des ligues[3]) et de la liberté neuchâteloise.

Dans cette mémorable famille de chanoines chroniqueurs, trois noms méritent une mention particulière, ce sont ceux de Pierre Marcquis, Pury de Rive et Hugues de Pierre.

Pierre Marcquis écrivait vers 1440. C'était une tête politique remarquable pour son temps. Il fait voir beaucoup de sagacité dans l'appréciation du parti que pouvait tirer des victoires des Suisses le comte de Neuchâtel pour se rendre indépendant de l'empereur d'Allemagne et des princes de Châlons, et dire comme messieurs des ligues: „Dieu est notre seigneurie."

Pury de Rive[4]), sans être aussi profond, avait des vues saines en politique, et les exprimait avec bonhomie. On lui doit de piquants détails sur la bataille de Saint-Jacques et la connaissance du mot sublime de Matter. (Voici le fait dont il s'agit. A la nouvelle que les Français couvraient déjà les champs de Munchenstein, non loin de Bâle, on expédia à leur rencontre 900 des assiégeants[5]), et 600 hommes qui venaient de Zurich, dont faisaient partie 50 Neuchâtelois, alliés fidèles de Berne. Chemin faisant, ces 600 hommes rencontrèrent deux chanoines de Neuchâtel qui revenaient du concile de Bâle et qui, tout effrayés par le spectacle des grandes forces de l'ennemi, cherchent à dissuader ces braves gens de courir à une mort inévitable. „S'il en est ainsi", répond le chef bernois, Hans Matter, „et que nous ne puissions

[1]) Le corps des chanoines d'une église cathédrale ou collégiale.

[2]) Oberdeutschland.

[3]) Die Schweizer Bünde.

[4]) Unter den Schweizern, welche Karl VIII. von Frankreich bei seinem Zuge nach Italien (1494—1498) als Söldner zuströmten, war nebst anderen Hauptleuten aus Neuchâtel auch ein Pury de Rive.

[5]) Der Eidgenossen, welche Zürich belagerten, das sich mit dem Hause Oestreich verbunden hatte.

rompre à la force les dits empêchements, nous baillerons nos âmes à Dieu et nos corps aux Armagnacs)."

Hugues de Pierre est le plus intéressant des annalistes du chapitre. Ce chanoine était presque un historien à la manière de Philippe de Commines, pittoresque, énergique, plein de sel et de pénétration. Ses descriptions des batailles de Grandson et de Morat ont été citées, louées par les meilleurs historiens[1]. Après avoir narré l'arrivée à Neuchâtel des 20,000 Suisses, qui marchaient sur Grandson, „tous hommes de martial visage, faisant peur et pourtant plaisir à voir", le chroniqueur conte ainsi la bataille à laquelle avaient pris part 300 de ses concitoyens neuchâtelois, de la bouche desquels il avait recueilli les détails de son récit: „Tost apparaissent devant les batailles[2]) des ligues, les gens d'armes bourguignons superbement accoutrés; là se treuve le duc avec ses plus amés chevaliers; tost font charge; tost sont frottés et déjettés dessus les chartreux de la Lance; en après de ce coup, les ligues descovrant toute la formilière des Bourguignons proche Concise, font planter en terre piques et bandières, et par commun accord requièrent fabveur du Dieu fort. Le duc voyant ce jeu jure disant: „par saint Georges ces vilains crient marci. Gens des canons, feu sur ces vilains!" Toutes et telles paroles ne lui servent de rien; les ligues comme grêle se ruent dessus les siens, taillant, dépiéçant de çà, de là, tous ces beaux galants. Tant et si bien sont déconfits en vaux deroutte[3]) ces pauvres Bourguignons, que semblent-ils fumée, épandue par vent de bise."

Die Reformation.

Das Mittelalter ging zu Ende. Bisher hatten die Gebildeten nur Lateinisch gelernt, die Sprache der römischen Kirche. Jetzt lernten sie auch Griechisch und entdeckten die alte Welt wieder, das classische Alterthum; aber in griechischer Sprache war auch das Neue Testament geschrieben, das jetzt die gebildeten Geistlichen statt des lateinischen Textes der Vulgata in der Ursprache lasen; aus dem Studium der classischen Autoren ging die Renaissance, aus dem Studium der Bibel (auch das Hebräische, die Sprache des Alten Testamentes, lernte man jetzt) die Reformation hervor. In der deutschen Schweiz wurde

[1]) Il faut en excepter le panégyriste du duc de Bourgogne, M. de Gingins, historien vaudois, dont le récit du bon chanoine contrariait un peu trop le partial système. M. de Gingins a cherché à établir la parfaite innocence de Charles-le-Téméraire et s'est apitoyé sur le sort de ce prince, l'un des potentats les plus tyranniques et des plus perfides dont l'histoire fasse mention.

[2]) Vor der Schlachtordnung.

[3]) = à vau-de-route = über Hals und Kopf. „Vau, dans cette locution, est le même que val, où l a été changé en u. Il a un pluriel qui est vaux. Ce pluriel ne s'emploie plus que dans quelques noms de lieux: les vaux de la Suisse; les vaux du lac de Genève; les vaux de Lausanne. Par monts et par vaux, locution adverbiale = en tous lieux." (Bescher.)

letztere von einem Schweizer, Huldrich Zwingli (geb. 1. Januar 1484, gest. 11. October 1531), begründet; in die romanische Schweiz und zwar zuerst nach Neuchâtel brachte sie ein Franzose, Guillaume Farel, geb. 1498 in les Farels bei Gap im Dauphiné (Dép. der Hautes-Alpes) und gest. am 13. September 1565 in Neuchâtel.

Guillaume Farel.

La réformation est l'événement capital du XV. siècle, et l'un des faits les plus importants de l'histoire moderne. Elle changea non seulement la face de l'Eglise chrétienne, mais la situation des Etats, leurs rapports, leurs alliances. Aucun pays plus que la Suisse n'a ressenti et ne ressent encore aujourd'hui les conséquences politiques et sociales de cette révolution religieuse.

La réformation trouva d'abord moins de faveur chez les peuples d'origine latine que parmi ceux d'origine germanique. Les Français, les Espagnols et les Italiens repoussèrent généralement[1]) la foi nouvelle. Il en fut de même, au commencement, des populations de la Suisse romande. Très-attaché au culte des benoîts[2]) saints et de la bonne Notre-Dame de Lausanne, comme ils disaient dans leur naïf langage, les Etats de Vaud, rénnis à Moudon, avaient défendu de parler de Luther sous peine de l'estrapade[3]), et même du bûcher en cas de récidive (1524). La ville de Lausanne montra moins de caractère, et tantôt défendait le prêche[4]), tantôt le permettait. Elle prêta aux Bernois 66 coulevriniers[5]) pour faire la guerre de Cappel. Au retour, ces soldats devinrent naturellement des auxiliaires ardents pour les réformateurs.

Cependant les prédications que le ministre français, maître Guillaume Farel, secondé par son disciple Pierre Viret, natif d'Orbe, accomplit dans presque toutes les villes du Pays de Vaud, occasionnèrent les premières années (1529—1535) plus de désordres que de conversions au protestantisme. Sans la protection efficace de Berne, dont les armes étaient redoutées des pays romands depuis la cruelle invasion de 1476[6]), le rèformateur et son disciple eussent été cent fois brûlés ou lapidés par le peuple. Dans une seconde tentative, Farel était parvenu à introduire la réforme dans le bailliage commun

[1]) Die Geschichte schränkt dies „généralement“, besonders für Frankreich, bedeutend ein.

[2]) Vieux mot qui signifiait béni.

[3]) Ce supplice consistait à élever le patient au moyen d'une pièce de bois et à le précipiter à terre avec violence.

[4]) Sermon prononcé dans un temple de l'Eglise protestante. (Besch.) In der französischen Sprache werden die protestantischen Gotteshäuser nicht église, Kirche, sondern temple genannt; die Protestanten selbst haben diese Benennung gemeinhin angenommen.

[5]) Artillerist, der eine Feldschlange, coulevrine, bediente.

[6]) Nach der Niederlage der Burgunder bei Murten; das Haus Savoyen, das im Waadtlande herrschte, war ihr Bundesgenosse gewesen.

de Morat. Il tenta d'en faire autant dans les terres propres de Messieurs de Fribourg, mais ceux-ci se montrèrent trop zélés pour le maintien de la foi catholique pour qu'il pût réussir.

Farel fut plus heureux à Neuchâtel. Les sémences de la réforme y avaient été jetées comme à Lausanne par les jeunes soldats qui avaient suivi la bannière de Berne dans la guerre de Cappel[1]). Scandalisés des mauvaises moeurs de leurs chanoinês, les bourgeois du chef-lieu se montrèrent disposés à écouter Farel. Aidés de leurs Excellences de Berne, ils contraignirent Georges de Rive, gouverneur du pays pour le prince de Longueville, à faire voter la bourgeoisie. Le prêche l'emporta sur la messe par 18 suffrages. Le catholicisme fut aboli, et Farel mis à la tête de l'Eglise de Neuchâtel (23. octobre 1530).

A Valangin[2]) et dans les campagnes on tenait plus fortement au catholicisme. Mais les ordres de Berne et l'activité de Farel surmontèrent tous les obstacles. La réforme fut partout introduite. Deux localités seules gardèrent la vieille croyance. Dans ce Landeron, aujourd'hui si catholique, ce fut la voix du berger qui décida en faveur de la messe. Le patronage de Soleure la maintint à Cressier, où la majorité avait prononcé en faveur de la réforme.

Devenu premier pasteur de l'Eglise neuchâteloise, Farel n'abandonna point le rôle de propagateur de la doctrine à laquelle il avait voué sa vie. Une conquête importante devait lui réussir. C'était celle de Genève, l'ancienne ville épiscopale et impériale, alors engagée dans une lutte à mort avec la Savoie pour son indépendance. „C'est ici l'homme, s'écrie un des successeurs de Farel, qui, sans se laisser effrayer par les difficultés, ni par les coups, ni par les injures, a gagné Montbéliard, Aigle, Lausanne et Genève à l'Evangile." „Ce fut Farel, dit un historien français (Mignet), qui donna Genève à la réformation et Calvin à Genève." (Daguet.)

Farel ist der Verfasser eines Tractats: „du vray usage de la Croix de Jésus-Christ" (Neue Ausgabe: Neuchâtel-Paris, 1865) und anderer Schriften, z. B. „le Sommaire", „le Glaive de la Parole"; er starb am 13. September 1565. Unter den von ihm zum Evangelium Bekehrten waren auch die Eltern des spätern Pastors und Dichters Blaise Hory, geb. um 1529, † 1595, dessen Poesien zwar nicht durch erhabenen Schwung hervorragen, aber durch die Anspielungen auf die damaligen politischen und religiösen Ereignisse und durch die treue Wiederspiegelung des Geistes seiner Zeit werthvoll sind[3]). Schon als Probe der damaligen

[1]) So heisst der zweite Schweizer Religionskrieg, in welchem Zwingli fiel.

[2]) Valangin, zwischen Neuchâtel und Le Lôcle gelegen, bildet eine besondere Grafschaft, die aber zum Fürstenthum Neuchâtel gehörte.

[3]) S. Poésies neuchâteloises de Blaise Hory, Neuchâtel 1841, chez Michaud, libraire, publiées par Frédéric de Rougemont. Eine kurze Notiz enthält auch die Sammlung „Poètes Neuchâtelois. Fragments et Notices par la section neuchâteloise de la société de Zofingue. Neuchâtel, Jules Sandoz. 1879", auf welche überhaupt wegen aller hier erwähnten Dichter hingewiesen wird.

Sprache sei eines seiner Gedichte hier mitgetheilt; es erzählt den Tod Heinrichs II. von Frankreich. Dieser König hatte eben mit Philipp II. von Spanien den schmachvollen Frieden von Cateau-Cambresis (3. April 1559) geschlossen, worin sich beide zur Ausrottung der Protestanten verbanden; im Juni desselben Jahres liess er den Parlementsrath Anne Dubourg, der gegen die Verfolgung der Protestanten gesprochen hatte, in vollem Parlamente verhaften, laut rufend, dass er ihn mit seinen beiden Augen brennen sehen wollte. Wenige Tage nachher wurde er in dem Turnier, das zur Feier der Vermählung seiner Tochter Elisabeth mit Philipp II. gegeben wurde, von dem jungen Gabriel de Lorges, Grafen von Montgomery, so unglücklich im Gesicht getroffen, dass ein Splitter der Lanze in das rechte Auge drang; elf Tage nachher starb er, verbot aber den Grafen dieses Unglücks wegen zu beunruhigen. Anne Dubourg wurde aber am 23. December dieses Jahres auf dem Grèveplatz in Paris verbrannt, er „flösste (wie ein Zeitgenosse berichtet) in seinem Tode Mehreren die Ueberzeugung ein, dass der Glaube, den ein so rechtschaffener und aufgeklärter Mann bekannte, kein schlechter sein könne". Montgomery selbst trat zum Protestantismus über; als eines der Häupter desselben wurde er im Bürgerkriege 1574 gefangen, Katharina von Medici, die Wittwe Heinrichs II., liess ihn am 26. Juni 1574 in Paris enthaupten; er starb mit Heldenmuth. Der Historiker Victor Duruy nennt den Tod des Königs „mort du roi par accident"; in Blaise Horys Gedicht aber erkennt Heinrich II. in demselben die Hand Gottes; das Gedicht lautet:

Gedicht auf den Tod Heinrichs II. von Frankreich.

Voulez-vous ouyr la chanson
Du trespas d'ung feu roy de France,
Advenu d'estrange fasçon,
Moyenné par un coup de lauce?
Dieu luy demonstra sa puissance,
Pendant qu'il cerchait du plaisir;
En deuil fust tournée sa chance
Et dure mort le vint saisir.

Henry second, le vaillant roy,
Pour faire entendre sa prouesse,
Fist à publier ung tournoy
Aux princes et gens de noblesse.
Le sieur de Lorge s'y addresse
Et bragard[1]) si bien se porta,
Qu'en mettant six à la renverse,
Du tournoy le pris emporta.

---

[1]) Von dem Zeitwort braguer = se pavaner, se divertir, mener une vie joyeuse, faire le fanfaron.

Le roy voyant ses grands efforts,
De iouster il lui print envie
Avecques Lorge corps à corps,
Disant, en noble compaignie:
„Je te commande et te deffie
De rompre une lance avec moy.“
„Sire, dit Lorge, je supplie
M'en excuser par doux ottroy.“

„Tel est, dit le roy, mon vouloir:
Expressement ainsi l'ordonne.
Desploye ta force et scavoir;
Si mal m'advient, ie te pardonne.
De la royne te cautionne,
Qu'elle te permet bien cecy.
Asseure toy sur ma couronne
De moy et de la royne aussi.“

Lorge adoncq sans plus répliquer,
De contenance brave et fière,
Si rudement le vint chocquer
Qu'il l'esbranla pour la première.
Mais en la seconde carrière
Lances volèrent par esclats;
Le roi blessé par la visière,
Receut le fruit de ses esbats.

Ses gens, le voyans renversé,
Tenoyent sa mort pour chose seure;
Dont Lorge se trouva pressé.
La royne mesme sans demeure[1])
Le menaça, voyant sur l'heure
Le roy de son plat estendu:
„Desloge tost, ou je t'asseure,
Ce coup te sera cher rendu.“

Le roy, digne de los[2]) et prix,
En cest endroit se monstra sage;
Ayant recouvré ses esprits,
Vint à parler en tel langage:

[1]) Ohne Aufenthalt, sofort.
[2]) Lob, lat. laus.

„Gardez vous de luy faire outrage;
A ce faire[1]) ie l'ay pressé.
Si i'ay reçeu aucung dommage,
Moy-mesme ie l'ay pourchassé.

„J'avais fait serement et voeu
De voir, ne cuydant pas mesprendre,
Anne du Bourg ietter au feu
Jusqu'à ce qu'il fust mis en cendre.
Mais Dieu auquel me voulois prendre,
A estendu sa forte main;
Contre luy me vouloir deffendre,
Ce seroit résister en vain.

„O tout-paissant recteur des cieux,
Contre toy i'ay fait mainte offense.
Tu m'as privé de mes deux yeux;
Je le prens bien en patience
Que si ta sainte providence
Me veult avoir pour ceste foys,
Pardonne moy par ta clémence,
Mon Dieu qui es le roy des roys."

Politische Geschichte Neuchâtels bis zur Ankunft der Hohenzollern.

In Folge der Annahme der Reformation, der das herrschende fürstliche Haus nicht Folge leistete, war Neuchâtel mit einem unliebsamen Herrenwechsel bedroht. Der Canton Bern hatte damals grossen Einfluss im Lande und seine Einmischung in die innern Angelegenheiten war wohl zu befürchten.

„Pour soustraire le pays à cette influence et y rétablir en même temps le catholicisme, messire Collier, prévôt de Valangin et chanoine de Saint-Nicolas à Fribourg, fut chargé par la princesse de Longueville de vendre à ce dernier canton la souveraineté de Neuchâtel, au prix de 60,000 écus d'or. Le marché était conclu. Mais l'inhabileté des gouvernants fribourgeois qui, au lieu d'occuper immédiatement le comté, cherchèrent à s'associer les Bernois pour cette acquisition, fit échouer l'affaire. Berne préférait dominer seul à Neuchâtel. Il fit désavouer Collier par la princesse (1542). Cent ans plus tard, Berne avait encore des démêlés avec le prince de Neuchâtel, Henri d'Orléans, et soutenait les bourgeois de cette ville dans leur opposition au souverain. L'histoire de cette lutte offre plusieurs épisodes curieux. Henri d'Orléans voulut bâtir une ville rivale de Neuchâtel et qui eût porté son nom (Henripolis),

[1]) à faire cela.

dans la plaine fertilisée par les eaux limoneuses de la Thièle. Mais le projet échoua. Le premier officier du prince, Jean Hory, magistrat distingué qui avait coopéré à ce plan, fut poursuivi criminellement et sa femme (une Fornachon) décapitée comme sorcière avec plusieurs de ses parents (1649). L'acteur principal dans cet affreux drame fut le célèbre Favargier qui, de faiseur de calottes, devint procureur général, conseiller d'Etat et maire de Neuchâtel.

C'est à ce même Henri d'Orléans que la Suisse est en partie redevable de son indépendance, reconnue et garantie par toutes les puissances au congrès européen de Westphalie (1648). Le représentant du corps helvétique était Jean-Rodolphe Wettstein, bourgmestre de Bâle; mais Wettstein, il est juste de le dire, trouva un grand appui dans le vaillant Henri II., d'Orléans-Longueville, comte de Neuchâtel, premier plénipotentiaire de la France à ce congrès, que le congrès de Westphalie reconnut lui-même prince souverain de Neuchâtel en Suisse, sans mentionner la suzeraineté des Châlons qui aspiraient toujours à cette suprématie.

Les Suisses éprouvèrent alors une vive allégresse; mais Louis XIV., roi de France, ne respecta pas plus leurs droits et leurs priviléges que ceux des autres nations. Il s'empara par trahison de la Franche-Comté et de Strasbourg (1672—80) au mépris des traités qui plaçaient ces anciens alliés des Suisses sous leur protection spéciale. Il construisit aux portes de Bâle une forteresse menaçante, la forteresse d'Huningue. En même temps il remplissait les conseils des cantons de ses agents secrets et de ses créatures, et prétendait exercer une espèce de suprématie dans toutes les affaires intérieures de la Confédération. Enfin les confédérés parvinrent à s'entendre et 30,000 hommes bordèrent la frontière de Genève à Bregenz (1689—1704). Le parti national ou anti-français prit le dessus à Berne et dans les cantons protestants. Le banneret Daxelhofer à Berne et le bourgmestre Escher à Zurich étaient l'âme de ce parti. Ils conclurent une alliance avec le général vaudois Saint-Saphorin, qui représentait l'Angleterre et les autres puissances hostiles à Louis XIV.

Ce triumvirat redoutable conçut le grand projet d'occuper la Savoie envahie par Louis XIV., de reprendre la Franche-Comté, de détruire le fort d'Huningue, d'enlever Neuchâtel aux princes français qui avaient succédé à Longueville et d'en former le quatorzième canton de la ligue helvétique. Aucun de ces plans ne réussit complétement. Mais les efforts du parti national contribuèrent au moins à briser le despotisme de la France en Europe et à sauver la Hollande, Venise et Genève menacés par Louis XIV. Car Genève aussi faillit subir le sort de Strasbourg et n'échappa que grâce à l'énergie de Berne et des cantons voisins. Neuchâtel ne devint pas un canton suisse, mais il fut enlevé à la France et passa au roi d'Angleterre, puis au premier roi de Prusse (1707).

L'histoire de la principauté de Neuchâtel dans la dernière moitié du XVII. siècle est un tissu de cabales, de troubles de tous genres. Quinze

prétendants[1]) se disputaient la souveraineté de ce pays. Mais deux seulement avaient des chances et des partisans dans les communes, le prince français de Conti et le roi de Prusse. Les Etats de Berne, Fribourg et Soleure prirent une part active à ces troubles. Le roi Louis XIV. intervint dans la querelle et appuya les prétentions de son sujet le prince de Conti. Il fit avancer des troupes pour soutenir ce candidat. Mais Berne et ses voisins armèrent aussi et le parti anglo-prussien l'emporta dans la principauté. Les trois Etats[2]) (composés des quatre ministraux de la ville, de quatre châtelains et de quatre conseillers) décidèrent la question en litige en faveur du roi de Prusse. (Daguet.)

Die gute alte Zeit.

Der Dichter Jules de Sandoz-Travers, der in dem oben angeführten Gedichte seine Sympathieen für das preussische Regentenhaus bekundet hat, hat in der poetischen Erzählung „le Cabaret de Brot", einer halb gruseligen halb launigen Räubergeschichte, auch die gute alte Zeit unter Ludwig XIV. geschildert:

Il fut un temps où le Neuchâtelois,
Suivant en paix les vieux us de ses pères,
Ne fabriquait ni vins mousseux ni lois,
Allait parfois voir brûler des sorcières,
Buvait son vin et parlait en patois.
Il n'avait point de cercle de lecture,
Ecrivait mal, calculait un peu mieux,
Et se bornait, pour sa littérature,
A méditer le Messager boiteux[3]).
Il n'allait point affronter la tempête,
Courir dans l'Inde, en Chine et Dieu sait où,
Et préférait à tout l'or du Pérou
Vivre en repos sans se creuser la tête.
Peut-être, au fond, n'était-il pas si bête!
Il faut le dire, au temps de nos ayeux
On n'allait point admirer la nature,
Comme aujourd'hui, dans sa propre voiture,
Et, balancé sur des ressorts moëlleux,
Faire en courant quelque douce lecture;
Un long voyage était fort périlleux;

[1]) Die Familie Longueville erlosch 1707 mit dem Tode der Herzogin von Nemours, Marie von Orleans. Der König von Preussen war Erbe des Hauses Oranien.

[2]) Die drei Stände. „Les quatre ministraux", auch „Messieurs les Quatre" genannt, waren die obersten Vertreter der Bürgerschaft.

[3]) Der hinkende Bote, ein Kalender.

Pour réparer les routes mal tracées
On chargeait peu le trésor de l'État;
Ciel! qu'aurait-dit sur leur piteux état
Le directeur de nos Ponts et Chaussées!
On partait seul, armé jusques aux dents,
Sans nuls fourgons et sans grand équipage;
Heureux encor quand les loups, les brigands,
Ne venaient pas abréger le voyage
Et profiter aussi du bon vieux temps!

Das achtzehnte Jahrhundert war eine Zeit des Friedens für Neuchâtel; nur einmal wurde derselbe durch innere Unruhen gestört, als nämlich Friedrich II. zur Erhebung seiner Einkünfte Steuerpächter einsetzte (1767—1768); die Cantone Bern, Freiburg, Luzern und Solothurn wurden mit der Wiederherstellung der Ordnung beauftragt, sie verfuhren dabei sehr streng.

„Mais en souverain clément, Frédéric II. prit soin d'adoucir la rigueur de ces sentences. Il rendit au peuple ses armes, ôta au roi le droit de destituer arbitrairement les magistrats et assura aux Neuchâtelois le maintien de leurs franchises et promit des réformes législatives", so sagt der nationale Historiker Daguet, der kurz vorher anerkannt hatte „que le régime prussien n'avait rien d'oppressif et se montrait souvent plus éclairé que les gouvernements suisses."

Die Poesie in Neuchâtel.

In dieser Zeit begann auch die Poesie zu blühen, die bisher vor der Theologie oder Politik hatte verstummen müssen. Der erste namhafte Dichter, Jean-Laurent Garcin (1733—1781), besass ein so anmuthiges Talent, dass man sein anonym erschienenes Erstlingswerk „la Ruillière" (1760) dem Dichter des „Vert-Vert", Gresset[1]), zuschrieb: es ist dies eine reizende Schilderung des Landlebens mit einem satirischen Seitenblick auf das Stadtleben; u. a. schrieb er auch ein Gedicht auf die Macht der Beredsamkeit und eine werthvolle kritische Arbeit „Traité du Mélodrame". Am Ende des achtzehnten Jahrhunderts zeichnete sich hier auch eine Dame durch ihre Romane aus, Madame de Charrière; geborene Holländerin (Fräulein Tuyl), heirathete sie den Hauslehrer eines ihrer Brüder, Herrn de Charrière, und wohnte bald in Colombier bei Neuchâtel, bald in Lausanne und Paris; bekannt ist von ihr besonders der Roman Calixte. Sie starb in Colombier 1805.

Obgleich damals schon der Genfer Jean-Jacques Rousseau der überfeinerten französischen Gesittung den Krieg erklärt hatte, so ward es doch nicht jedem gebildeten Kunstjünger leicht, sich der Herrschaft der

---

[1]) Geb. in Amiens 1709, gest. 1777.

Pariser Muse und Mode zu entziehen. In solcher Abhängigkeit blieb César d'Ivernois (geb. 1771, später Staatsrath, gest. 1842).

„Il y aurait mauvaise grâce à contester à César d'Ivernois la qualification de „poète le plus distingué de notre pays", que lui décernent les Biographies neuchâteloises, bien que ce gracieux épicurien du XVIII. siècle n'ait rien de la grande inspiration de ces prêtres de l'art, sur le frônt desquels l'antiquité voyait un reflet de divinité, et dont l'âme, comme celle de la sybille, se soulage à force de soupirs:

Et sic multa levant suspiria vatem (Lucain).

Élevé à l'école de Voltaire, son style était fait lorsque apparurent les premiers maîtres de la nouvelle école. Il ne comprit jamais un genre si étranger à toutes ses notions littéraires, et jusqu'au milieu du XIX. siècle, d'Ivernois fit résonner à Neuchâtel le chalumeau de Tircis [1]), détrôné dès longtemps en France par la lyre d'Apollon. D'Ivernois cherche le fini de l'expression plus que l'élan de la pensée; il aime à ciseler comme une oeuvre d'art un tour spirituel et galant; il charme par l'esprit plus que par le coeur." [2])

Einige Stellen aus seiner allerliebsten Epître sur les jeux de société mögen von seinem Talente Zeugniss ablegen:

Déjà novembre a prolongé les nuits;
Chaumont blanchit, et l'hiver nous assiége.
Bientôt nos ceps, dépouillés de leurs fruits,
Vont se courber sous des amas de neige.
Sortant enfin de son obscur cellier,
De vendangeur devenu petit-maître,
Chacun de nous au grand jour va paraître.
De six à neuf on nous verra briller
Dans ces grands thés, que nous nommons soirées,
Cercles nombreux, rassemblés par devoir,
Où se rendront cent femmes bien parées,
Pour se montrer bien plus que pour se voir.
. . . .
Mon cher ami! pour être du bon ton,
Il faut apprendre à battre le carton,
Et s'escrimer dans cet art difficile
Que le Français imagina, dit-on,
Pour amuser un monarque imbécille. [3])

---

[1]) Die geleckte Eleganz der Schäferpoesie. Man vergleiche die Stanzen des französischen Dichters Racan (1589—1670): „Tircis, il faut penser à faire la retraite."

[2]) Eine Ausnahme macht das in der Widmung enthaltene Gedicht „Conseils prudents", das, auf der Erfahrung eines langen Lebens beruhend, dem Herzen entquollen ist.

[3]) Karl VI., 1380 – 1422. In Wahrheit wurden die Spielkarten unter seiner

— Ce passe-temps est peu gai, je l'avoue,
Et plus que toi ne m'a pas diverti;
Mais dans un monde aussi mal assorti,
Que faire ensemble à moins que l'on ne joue?
Aimes-tu mieux les absurdes propos
D'un long conteur ou d'un fou politique?
Ou d'amateurs une maigre musique?
Ou bien ces jeux où brillent tant de sots,
Où chacun rit de ses propres bons mots?
On rit du moins; allons, pour un novice
Par politesse on est fort indulgent:
En fait d'esprit, tout comme en fait d'argent,
On le sait bien, pauvreté n'est pas vice.

Mais de nos jeux nous n'avons pas le choix.
De la maison l'élégante maîtresse,
Cartes en mains, nous poursuit et nous presse;
On quitte tout; on accourt à sa voix.
Gardez-vous bien, raisonneurs indociles,
De prolonger des discours inutiles:
Contes en l'air, solides entretiens,
Raisonnements, fadeurs, aimables riens,
Propos joyeux, disputes, confidence,
Tout doit cesser lorsque le jeu commence.

— — — — — — — — — — — — — —

Mais j'ai beau dire, et cédant au torrent,
Au tapis vert je prends aussi ma place.
Puis je soupire après l'heureux moment,
Moment si doux, où Flore et son amant,
Suivis des fleurs, simple et brillant cortége,
Chassant les bals, les cartes et la neige,
Ramèneront de moins bruyants plaisirs.
Aux champs alors choisissons un asile.
Oh! quand pourrai-je, au gré de mes désirs,
Dans quelque coin solitaire et tranquille
Goûtant enfin de paisibles loisirs,
Dès le printemps abandonner la ville?
Que suis-je las de ces murs alignés,
De ce pavé, de ces larges façades,
De ces jardins si secs et si peignés,
De ces grilloirs qu'on nomme promenades!

Regierung nicht ersonnen, sondern nur vervollkommnet. Auf dieser Sage beruht eine schöne Scene in der Oper Charles VI. von Halévy.

Ah! je l'espère, un jour viendra pourtant
Où je serai le maître et l'habitant
D'une maison de modeste structure
Et d'un verger baigné d'une onde pure.
Non, non, jamais je ne mourrai content,
Si je ne meurs entouré de verdure.
Puisque le ciel m'interdit la faveur
De labourer le champs de mes ancêtres,
Mes descendants me devront ce bonheur:
Peut-être un jour, à l'ombre de mes hêtres,
Me bénissant dans leurs festins champêtres,
Ils chanteront quelque hymne en mon honneur.

Unter den Schönheiten, die die Natur aus übervoller Hand über die Schweiz ausgegossen hat, fesseln den Wanderer vorzüglich die prächtigen Sturzbäche, der Anblick eines solchen begeisterte Isabelle de Gélieu (1779—1834), Tochter eines Pastors und später Gattin des Pastors Morel, bekannt vorzüglich durch ihre glückliche Nachbildung mehrerer Gedichte Schillers (Paris, 1825), zu folgenden Strophen:

La Cascade.

Oh! combien j'aime à voir cette eau pure et limpide
Du haut de ces rochers s'élancer avec bruit,
Et, dans ces prés charmants, d'un cours toujours rapide
Se dérober bientôt à mon oeil qui la suit.

Là, seule et loin du monde, au sein de la nature,
Règnent autour de moi le silence et la paix;
Tranquille, je chéris cette retraite obscure
Et je sens dans mon coeur tous mes voeux satisfaits.

O vous! jours fugitifs de mon heureuse enfance,
Comme l'eau qui s'enfuit je vous ai vus couler.
Vous n'êtes plus: le temps vous entraîne et s'avance,
Et mes regrets en vain voudraient vous rappeler.

Von dem letzten Dichter, der noch aus dem vorigen Jahrhundert herüberragt, A. François Pétavel (1791—1870), wird später wieder die Rede sein. Derselbe studirte in Berlin und erhielt dort das erste Doctordiplom, „summa cum laude“, das die philosophische Facultät der Berliner Universität ertheilt hat. In seine Heimath zurückgekehrt, war er daselbst der Erneuerer der humanistischen Studien und 1841 der erste Rector der neugegründeten Akademie. Seine Seele war durch schwere Stürme hindurchgegangen, in Berlin nahm sie wieder einen platonischen

Aufschwung, bis sie endlich die religiöse Ruhe des Glaubens fand. In dieser frommen Begeisterung dichtete er sein Gedicht in sieben Gesängen: „la Fille de Sion ou le Rétablissement d'Israël", das zugleich episch, didaktisch und lyrisch, zwar nicht ohne Schwächen, aber doch reich an schönen Episoden ist.

Ein anmuthiger Dichter, der schwer mit dem Leben zu kämpfen hatte, aber bei aller Armuth sich ein reiches Gemüth bewahrt hat, ist Auguste Droz (1803—1838). Fast immer genöthigt, fern von seiner Heimath sich sein Dasein zu fristen, brachte er aus Russland zwei Sammlungen von Gedichten mit (Mes Souvenirs, par un jeune Suisse; Bluets du Jura, Paris 1831), die bald wehmüthig angehaucht sind, bald ein heitres Spiel mit dem Elend treiben. Von dieser Heiterkeit zeugt folgendes Gedicht (im Auszug mitgetheilt) auf den Sou, die französische Kupfermünze von 5 Centimes (4 Pfennige), das leicht wie diese selbst dahin rollt:

Pièce d'un sou
Aux yeux du riche est peu de chose:
Métal du sou
Ne sort des mines du Pérou.
Sur les trésors qu'il se repose!
Qu'il rêve son apothéose!
Je chante un sou.

Pièce d'un sou
Donne du volume à la bourse.
N'a-t-on qu'un sou,
On n'a pas à craindre un filou.
Des plus grands biens réelle source,
Nulle part on n'est sans ressource
Avec un sou.

Avec un sou
Déjeune le pauvre en guenilles;
Avec un sou
La ménagère bouche un trou,
Et les couturières gentilles
Trouvent du fil et des aiguilles
Avec un sou.

Pièce d'un sou
Comme la pleine lune est ronde.
Pièce d'un sou
Va, vient, court, se perd, Dieu sait où.

Suivant ma course vagabonde,
Sans bruit, je passe dans le monde,
Comme le sou.

Rond comme un sou,
J'ai gardé mon indépendance:
Magot d'un sou
Ne me vit fléchir le genou.
O ciel! comble mon espérance,
Fais que je donne à l'indigence
Un dernier sou.

Eine oft erzählte Anekdote scheint sich zur Zeit der Regierung von Madame de Nemours im Neuchâteller Jura wirklich zugetragen zu haben und zwar im Dorfe La Sagne; A. Droz hat sie in Verse gebracht:

Le maire de la Sagne ou le Singe de Madame de Nemours.

Dans un vallon au milieu du Jura,
Que la nature un beau jour décora
De hauts sapins, de rochers et d'herbage,
Le voyageur découvre un long village.
Au bon vieux temps, et ce temps n'est pas loin,
Les habitants vivaient sans aucun soin,
Et n'avaient pas, comme j'ai pu l'apprendre,
A leurs voisins de malice à revendre[1]).
Nemours vivait, et partant, certain jour
Eut le projet d'aller faire le tour
Du Valangin[2]). Révérence profonde;
En moins de rien[3]) sur pied fut tout son monde.
Dans le carosse en habit galonné,
On fit placer un singe mal tourné
Qu'elle aimait fort. Une gente compagne
Eût été mieux pour l'honneur de la Sagne
Où l'animal n'était du tout connu,
Aucun traînard n'étant encore venu
Dans ce canton séparé de la terre
Faire danser l'ours ou le dromadaire.

Or, le maire de l'endroit
Qui passait à juste droit

[1]) D. h. sie hatten nicht allzuviel Witz.
[2]) Die Grafschaft Valangin, die zu Neuchâtel gehörte.
[3]) Im Nu.

Pour être fort dans sa langue,
Ayant fini sa harangue
Et dit maints beaux compliments,
Fit preuve de politesse
En offrant à son altesse
Quelques rafraîchissements.

Ils consistaient en pain blanc et fromage,
Noix de l'année, et salubre laitage . . .
Riez, riez, vous, Messieurs les malins,
Gens de génie, aimables citadins!
Vous qui vivez au pays de Cocagne!
Mais, en riant n'allez pas à la Sagne.
Maître Coco dont j'ai parlé plus haut,
En habit d'or, enfin mis comme il faut[1]),
Voyant les noix, déserte l'équipage . . .
On est surpris: „Si gourmand à son âge!“
Le maire entend. Il saisit par le bras
Le tapageur, et lui dit, mais tout bas:
„Eh! Monseigneur, permettez, je vous prie,
Que votre mère avant vous soit servie.“

Il avait pris l'animal
Pour un prince héréditaire:
On se rit du pauvre maire;
En cela l'on fit très mal:
Comment juge-t-on des hommes?
Est-ce au mérite? à l'esprit?
Hélas, tous tant que nous sommes,
Nous les jugeons par l'habit.

Weit und ehrenvoll bekannt in Deutschland ist der Dichter Louis Eugen Borel (1802—1866), der den pädagogischen Ruf der Schweiz lange Jahre hindurch in Stuttgart rühmlichst bethätigt hat; seine „Grammaire de la langue française“ hat den französischen Sprachunterricht in Deutschland wesentlich gefördert, andernseits hat er treffliche Uebersetzungen deutscher Poesien, u. a. der „Iphigenie in Tauris“, geliefert. Sein Biograph rühmt sein edles Herz:

„Borel eut, tout jeune encore, la douleur de perdre son père et dut, dès l'âge de treize ans, chercher à subvenir, par de petites industries qu'il exerçait dans ses heures de loisir, aux besoins de sa famille, restée sans ressources au milieu de ces dures années que l'on désigne encore du nom de cher

[1]) Vornehm angezogen.

temps. C'est dans ces circonstances qu'il eut l'occasion de faire connaitre et de développer le riche trésor de bonté et de dévouement dont la nature l'avait doué."

Dieses innige fromme Gemüth spiegelt sich auch in seinen (1874 gesammelt erschienenen) Poésies wieder, von denen das folgende den schönen See seiner Heimath feiert:

Le lac de Neuchâtel.

Pour mon beau lac n'est-il pas une lyre?
N'aurait-il pas un poétique ami?
N'entend-il pas de muse qu'il inspire,
Et dont le luth pour sa gloire ait frémi?

Ne voit-on pas, bardes de ma patrie,
Son vif azur reflété dans vos vers?
N'entend-on pas de sa vague chérie
Les doux échos chanter dans vos concerts?

Il est si frais le cristal de son onde,
Il rend si purs l'aurore et le couchant,
Il est si fier quand il s'irrite et gronde,
Pour sa beauté n'aurez-vous pas un chant?

Dites pour lui quelque chanson naïve,
Qui jusqu'ici[1]) prenne son vol léger;
Chantez pour lui la romance plaintive,
Qui vienne à nous sur ce bord étranger.

Chantez son onde à la teinte bleuâtre
Qui du Jura réfléchit le front noir,
Et les sommets de nos Alpes d'albâtre,
De pourpre et d'or resplendissant le soir.

O mon beau lac, ô mon onde adorée,
Qui tant de fois m'as bercé, jeune enfant,
Où, me jouant sur ta vague azurée,
De ton courroux, je riais triomphant.

Comme un coursier volant dans la carrière
Cède à la main qui calme son ardeur,
Tes flots émus, agitant leur crinière,
Courbaient sous moi leur docile fureur.

---

[1]) Nach Stuttgart, wo der Dichter am Gymnasium angestellt war.

Un soir, voguant au souffle de la brise,
Un frêle esquif m'emporta loin du bord,
Et j'entendais sur l'onde sombre et grise
Venir à moi les bruits mourants du bord.

Ils expiraient en courant sur tes lames
Et tout devint solitude et repos,
Et je laissais, abandonnant les rames,
Errer la barque au branle de tes flots.

Et vers mon Dieu j'élevais ma pensée,
Et je croyais être plus près des cieux,
Et je cherchais dans leur voûte éclipsée
Quelque rayon pour éclairer mes yeux.

Et tout à coup vers l'orient moins sombre,
Je vis surgir un disque lumineux;
En se levant la lune effaçait l'ombre.
Et dans ton sein réfléchissait ses feux.

Pendant qu'ému je contemplais sa flamme
T'illuminant d'un reflet argenté,
Je crus ainsi dans la nuit de mon âme
Sentir un jour l'inonder de clarté.

C'était sans doute en mon ombre funeste,
Comme la lune en ton sein ténébreux,
D'un Dieu d'amour un messager céleste,
Pour le charmer volant au malheureux.

Et je sentis, balancé sur ta vague,
La paix du ciel s'abriter dans mon sein,
Et dans mon coeur un chant étrange et vague
Semblait d'en haut être un écho divin.

Depuis cette heure où sur la plaine humide,
J'ai cru rêver les voluptés du ciel,
J'ai plus encor chéri ton flot limpide,
Lac azuré, qui baignes Neuchâtel.

Die Heiterkeit des Gemüthes, die sich A. Droz bei aller Dürftigkeit bewahrte, beseelt auch das Gedicht „le pauvre content“, von **Frédéric Caumont**, Sohn eines Lehrers, dann selbst Lehrer (1807—1876):

„Le foyer domestique est le centre de sa simple poésie comme de ses affections. Lorsque, dans ce sanctuaire, un rayon de soleil ou un souvenir

lointain viennent l'inviter à chanter, il se sert de la langue des vers, non pour faire admirer une oeuvre littéraire, mais pour satisfaire ce besoin d'harmonie, cette aspiration intime qui nous fait chercher un langage plus noble pour dire ce qu'il y a de céleste dans les voix des choses qui passent et des joies qui nous consolent."

In seinen Gedichten „Mes Loisirs" (Basel, 1858) befinden sich auch zwei Volkssagen des Cantons: „Guillemette de Vergy" und „le Dragon de Saint-Sulpice", deren Umfang die Mittheilung nicht gestattet.

Le pauvre content.

Quand je naquis, mon pauvre père,
Comme une aubaine m'acceptant,
S'écria narguant sa misère:
Un garçon! c'est toujours autant.

Je ne fus point par ma nourrice
Déposé sur un coussin blanc!
Du foin tout sec en fit l'office:
Du foin sec, c'est toujours autant!

Ma nourrice, à moi, fut ma mère.
Son amour, soigneux et constant,
Sut m'épargner mainte heure amère:
Ah! l'amour, c'est toujours autant!

Mes parents, en quittant la vie,
M'ont laissé ce conseil touchant:
„Vis sans souillure et sans envie."
Ce conseil, c'est toujours autant!

J'avais dix ans; mais je puis dire
A ce temps-là me reportant:
Ma gaieté les fit souvent rire:
La gaieté, c'est toujours autant!

La fortune, aveugle et traîtresse,
Comble de biens plus d'un méchant.
Un seul fut toute ma richesse:
La santé! c'est toujours autant!

Le dimanche, avec étalage,
Mon voisin s'ennuie en flânant;
Mes sabots sont mon équipage:
Des sabots, c'est toujours autant!

Je gagne peu pour ma semaine;
Cent sous, ce n'est pas du brillant;
Mais quand on n'a pas l'âme vaine,
Cent bons sous, c'est toujours autant!

Ne désirant perdrix ni caille,
Je grignote d'un coeur content
Mon pain noir au lieu de volaille:
Du pain noir, c'est toujours autant!

La nuit je couche sur la dure,
Et dans ma chambre entre le vent;
Mais je dors bien, je vous assure:
Bien dormir, c'est toujours autant!

Et le matin, quand je m'éveille,
Je retrouve, au soleil levant,
Le bonheur, qui près de moi veille:
Le bonheur! c'est toujours autant!

Jeder Unbefangene wird zugeben, dass der berühmte Chansonnier Béranger, der in einem Refrain ausrief: „Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!" den Ton harmloser genügsamer Lebensfreude nicht besser getroffen hätte als der Dichter aus Neuchâtel; aber für die verblendete Masse muss nun einmal Alles aus Paris kommen, Mode wie Poesie.

Dasselbe gilt von Henri Florian Calame (geb. in Le Locle 1807, gest. in Neuchâtel 1863), der sich selbst zwar einen Schüler Lamartines nennt, aber sein Vorbild vollkommen erreicht:

„Comme poète, Calame, disciple avoué de Lamartine, n'est pas proprement national. Le citoyen si dévoué et si utile à son pays s'élève dans ses vers au-dessus de la patrie terrestre pour chanter les émotions de l'âme les plus profondes et les plus pures, et sa poésie, certainement, n'a pas été surpassée ni même égalée chez nous pour l'éclat des images, la noblesse de la pensée et l'élévation des sentiments. Qu'on lise les diverses poésies réunies sous le nom d'Emma (Méditations poétiques, Neuchâtel 1861): quoi de plus touchant que ce regard confiant de l'âme du poète et du chrétien qui ne s'arrête pas au marbre d'une tombe, mais semble croire encore à la présence ici-bas de l'être qu'il a aimé. Nous devons à ce souvenir et à ce sentiment, qui était plus qu'une espérance, des vers qu'on ne se lasse pas de lire, et qui nous montrent la foi du chrétien s'exaltant dans la douleur."

Erhebt sich H. Fl. Calame's Genius über die Schranken der Heimath, so ist Jules Gerster (1813—1867) ein echt heimathlicher Dichter, meist von witziger satirischer Laune, aber hier und da auch von tiefem Gefühl; seine Anhänglichkeit an das alte System hat ihm in den Zeiten

der politischen Aufregung auch politische Gedichte eingegeben. In seinem Cyclus „la partie de traîneau“, den er selbst eine „fantaisie rhythmique“ nennt, klingen die Verse wie Schellengeläute:

III.

1.

L'aquilon qui nous fouette
A merci,
Des arbres nus soufflette
Le squelette
Tout transi.

2.

Vrai tableau de Russie,
D'Archangel!
Vois! la neige épaissie
Est durcie
Par le gel.

3.

Vois le canard sauvage
Dans les eaux,
Qui parcourt à la nage
Du rivage
Les roseaux.

4.

Le noir corbeau s'élance
Tout joyeux,
Et la neige en silence
Se balance
Dans les cieux.

5.

Vois la stérile branche
Des hivers,
Et la poussière blanche
Qui s'épanche
Dans les airs.

6.

J'aime à voir dans la brume
La maison,
Ou du brouillard qui fume
Et résume
L'horizon.

7.

Quelque feu qui scintille
Est jeté
D'un foyer de famille
Qui pétille
De gaieté.

8.

J'aime, où le traîneau glisse,
Les climats,
Pour braver en pelisse
Le supplice
Des frimas.

9.

Hourra! mon sein palpite
Plein d'ardeur;
La course où l'on va vite
Précipite
Le bonheur.

Manch andere Dichter haben, meist des Raumes wegen, übergangen werden müssen; es sind dies ausser den Zeitgenossen Gustav Borel (Brins de mousse 1868, Roses de Noël 1879, Chants d'Avril 1881) und Philipp Godet (Premières Poésies 1873 und Récidives 1878) sowie

dem in Prosa schreibenden Romandichter Louis Favre („Nouvelles Jurassiennes“ und „Robinson de la Tène“ 1875) die folgenden: C. A. M. de Vattel (1765—1827), Sohn des berühmten Verfassers des 1758 erschienenen „Droit des Gens“; Fr. de Sandoz-Travers, Bruder des Genannten (1804—1844), dessen Gedicht „Jean Sandoz l'enseigne“ oder „le héros bon enfant“ ein Kleinod von glücklichem Humor ist, Ch. August Ramus (1807—1870), Madame Sophie de Rougemont (1808—1866), Gattin des berühmten Gelehrten Fr. de R., die mit französischer Anmuth den religiösen Ernst der romanischen Schweiz verbindet (ihre Gedichte sind anonym erschienen unter dem Titel „le Pasteur, Lausanne 1866“; eine andere Sammlung „Souvenirs d'une mère“ ist nicht für das Publikum erschienen); Paul Louis Guébhardt (1827—1862), humoristischer und elegischer Dichter, der in Folge der politischen Unruhen nach Berlin ging und hier Vorlesungen über französische Litteratur hielt; endlich Henri Jacottet (1828—1873). An ausgezeichneten Schriftstellern besitzt die Gegenwart die Theologen Frédéric Godet, den Erzieher des Kronprinzen des deutschen Reichs, und Felix Bovet, Verfasser des classischen Werkes „Voyage en Terre-Sainte“, sowie den Kritiker und Gelehrten Berthoud, dessen Werke (u. a. „Les Alpes et le Jura“) von scharfer Beobachtungsgabe und Lebhaftigkeit des Geistes zeugen.

Die eigenthümlichste reichste Dichternatur unter den ebengenannten war sicher A. Ramus, der, zum Höchsten beanlagt, im nimmer rastenden qualvollen Ringen mit den Härten des Schicksals nie die heitere Ruhe fand, die zum künstlerischen Schaffen erforderlich ist. Von Seiten seiner Mutter mit Klopstock verwandt, früh des Deutschen, Englischen und Französischen gleich mächtig und in den drei Litteraturen bewandert, begeistert für Poesie, Theater und Musik, wurde er in Paris von einer seinen Geist störenden Krankheit befallen, während welcher er seine Gattin und seinen einzigen Sohn verlor. Er genas, aber gebrochen für's Leben; 1850 zog er sich nach Neuchâtel zurück, in Chanélaz erlöste ihn am 2. Juni 1870 der Tod. Seine Werke (ein Drama „Didier ou une Scène de la vie au XIX. Siècle. 1840“; ein episches Gedicht „Paul Reymond ou Femme et Muse. 1852“; Broschüren in Versen) erschienen gesammelt unter dem Titel: „Poésies de Aug. Ramus. Neuchâtel 1859“; später erschien noch von ihm ein dreiactiges Lustspiel „l'Amour vengé“ (Bern 1864). Das Gedicht „Paul Reymond“, geschrieben in der zerrissenen Stimmung seiner unglücklichsten Tage, zeigt zwar Mängel der Form und leidet auch an einer künstlerisch nicht glücklichen Nachahmung Alfred de Mussets, aber der Schweizer überragt den Pariser Dichter an gewissenhaftem Streben und an Ernst der Ueberzeugung, wie der religiöse Glaube der Schweiz, der gleich den Alpen auf fester Grundlage ruhend sein Haupt in den reinen Himmel erhebt, die zerfahrene „Confession d'un enfant du siècle“ (von A. de Musset) überragt. Welch tiefes, wahres

Gefühl offenbart Ramus in dem Gedichte an seine Mutter „Amour filial“; es war eine Deutsche, eine Verwandte Klopstocks, jeder Deutsche wird mit Rührung die Strophen lesen:

Amour filial.

Tout petit, je disais aux enfants de mon âge:
Vous avez une mère, et moi j'attends en vain
Le retour de la mienne après un long voyage.
Que de fois on me dit: tu la verras demain.

Je la verrai demain! . . . Debout avant l'aurore,
Plein de joie et d'amour je lui tendais les bras.
Vains transports! . . . et le soir je l'attendais encore:
Mais plus tard je compris que tout meurt ici-bas.

Tu la verras demain! . . . Doux et cruel mensonge!
Un soir elle embrassa ses enfants endormis:
Ce furent ses adieux . . . je n'ai reçu qu'en songe
Ce baiser maternel que l'on m'avait promis.

Elle était morte à l'âge où la vie encor belle,
Pleine encor d'avenir, nous sourit. Doux printemps!
Age d'or où l'on croit la jeunesse éternelle;
Où notre âme est pareille à l'âme des enfants.

Inutiles regrets! . . . Si les jeux de l'enfance,
En me versant l'oubli, m'ont souvent consolé,
Jeune homme, j'ai souffert de cette longue absence:
Le foyer est désert, l'ange s'est envolé,

Disais-je; et dans la nuit quand le ciel étincelle,
Sur l'horizon brillant je fixais mon regard,
Et je cherchais longtemps l'étoile la plus belle,
Pour saluer ma mère, et pleurer à l'écart.

Das Drama „Didier“ schrieb der Dichter in den Tagen gesunder Kraft, leicht und kräftig ist der Styl, kräftiger auch als in jenem Poem der sittliche Aufschwung. In dem Namensträger mischt sich die Natur eines Faust und Hamlet; wie letzterer verzehrt er sich in schwämerischer Träumerei, bis ihn ein Freund, Raymond, zur Thatkraft anspornt; mancher Jüngling unter den Lesern bedarf vielleicht derselben Mahnung. Einzelne Bruchstücke mögen daher hier ihren Platz finden. Unzufrieden mit der prosaischen Tagesarbeit, die doch seiner Mutter und Schwester das Dasein sichert, ergeht sich Didier in allerlei Redeergüssen gegen diese nüchterne Welt. Raymond ruft ihm zu:

Scène 7.

A défaut d'éloquence un homme peut agir!
Ah! si tu cours jamais à la tribune, au temple,
Au théâtre, c'est là qu'il faut prêcher d'exemple;
Honte, mon cher Didier, à ceux qui sont toujours
Vils dans leurs actions et grands dans leurs discours!
Oui, l'homme doit agir! . . . Quitte ta solitude.
Dans le monde pour toi le combat sera rude;
Il faut t'y préparer. C'est là, hardi lutteur,
Qu'il s'agit de montrer du coeur, toujours du coeur!

Didier ringt auf's Neue, aber er erlahmt im Kampfe mit der Wirklichkeit und ruft verzweifelt aus: „Réalité! Je te cède et je meurs!“ Raymond tritt auf's Neue auf:

Scène 11.

Raymond.

Est-ce toi, cher Didier? Pourquoi donc à cette heure,
Pâle, agité, tremblant . . .

Didier.

C'est qu'il faut que je meure.

. . . .

Je veux briser ma chaîne.
Je suis las de poursuivre une route incertaine!

Raymond.

J'admire ta vigueur! mais je ne croyais pas
Qu'on fût las de marcher pour avoir fait deux pas!
Tout homme qui redoute une tâche un peu rude
Se fait de la faiblesse une molle habitude!
Qui t'a donné le droit de maudire ton sort?
Qu'as-tu fait? . . . Epuisé par quelque immense effort,
Peux-tu, lutteur mourant, l'âme tranquille et fière,
Raconter les travaux d'une longue carrière?
On te voit jeune encor, comme un lâche soldat,
T'asseoir en gémissant, refuser le combat.
Tu nous parles toujours de gloire, de science;
De volonté jamais, jamais de patience:
Quoi, tu souffres un jour, et déjà la douleur
A vaincu ta raison et désarmé ton coeur!

Didier.

Quand l'homme veut mûrir, développer son âme,
Et qu'à de vils travaux son destin le condamne,

Sa vie est un supplice: . . . Eh! bien, ne vois-tu pas
Tout ce que . . . Mais que dire aux sages d'ici-bas? . . .
Qu'importe à leur raison en maximes féconde
Qu'on souffre . . . Ma misère est réelle et profonde.
On ne m'a jamais vu, charlatan de douleurs,
Faire par vanité parade de mes pleurs! . .
Ainsi qu'un matelot, assis sur le rivage,
Contemple tristement les débris du naufrage,
Je pleure sur mon âme. O mon Dieu! . . . plus d'espoir.
. . . .

Raymond.

Et le devoir!
Est-ce un vain mot, dis-moi? . . . Tu gardes le silence.
. . . .
Que dirai-je à ta mère?

Didier.

Ma mère!

Raymond.

Pauvre femme . . . En toi seul elle espère;
Et tu peux . . . A l'aspect de ta famille en deuil,
Moi, je t'accuserai d'impuissance et d'orgueil.
Non, non; point de pitié pour l'orgueilleux qui tombe!
Va! de peur de souffrir cache-toi dans la tombe!
Puis crois-toi quelque chose, et, génie avorté,
Ose encore en partant nous crier: J'ai lutté,
J'ai lutté, plaignez-moi! . . . D'autres hommes, tes frères,
Languissent sous le poids de leurs longues misères;
Plus fatigués que toi, se plaignent-ils toujours?
Oh! non . . . de leurs travaux ils poursuivent le cours:
Toi, tu meurs . . . Inutile aux autres, à toi-même,
Abandonne, Didier, une mère qui t'aime,
Une soeur . . . .

Didier.

Si je pouvais me vaincre et dire: je le veux!
. . . .

Scène 13.

Raymond.

A l'oeuvre enfin! Éprouve ton courage.
Nonchalamment assis sous cet épais feuillage,

Tu respires l'air pur ou le parfum des fleurs;
Et tu dis: — D'une mère il faut sécher les pleurs! —
Mère, consolez-vous. Un fils plein d'énergie,
Pour charmer vos douleurs, soupire une élégie!

Scène 14.

Didier.

Impitoyable ami!

Raymond.

Soit! . . . Mais où serais-tu,
Si mes rigueurs n'avaient ranimé ta vertu?
A ta force, Didier, tu refuses de croire!
N'en as-tu pas pour gage une belle victoire?
C'est à ta volonté qu'il faut avoir recours,
Et vainqueur une fois tu peux vaincre toujours!

Scène 15.

Didier.

O ma soeur!
Je te l'ai déjà dit: laissons là mon bonheur.
Autrefois de la vie une menteuse idée
M'abusait! . . . Au plaisir je la croyais vouée;
La mission de l'homme est tout autre! Mais toi,
Tu tiens de la nature une plus douce loi;
Le bonheur t'est permis. Sèche, sèche tes larmes!
Que ce monde à tes yeux reprenne enfin ses charmes!
Tu pleurais sur un frère indignement tombé,
Souris-lui maintenant; car il s'est relevé.

Scène 16 et dernière.

Raymond.

Tu vas donc noblement t'élancer vers la gloire,
Poète; je t'attends au terme où la victoire
Couronne tôt ou tard un généreux effort!
Allons! qu'un nom de plus se dérobe à la mort!
Que si, malgré ton zèle, à la borne fatale
La fortune souvent légère et partiale
Brise une fois ton char, en courageux soldat
Répare ton désastre et retourne au combat!
Ami, parmi les forts si tu veux qu'on te nomme,
Sois artiste, c'est bien, mais avant tout sois homme!

„Wirke! Das ist das grosse Gesetz“, ruft Klopstock in seiner Ode „Der Gränzstein“ den Menschen zu; dieses Gebot ist der Grundgedanke obigen Dramas.

Das Ringen um die nationale Unabhängigkeit, innere politische Kämpfe sowie die Sicherung und Klärung ihres religiösen Glaubens hatte die Schweiz so anhaltend beschäftigt, dass für die Pflege der schönen Künste es lange an der nöthigen Musse und Sammlung gebrach. Der streng nüchterne Sinn des Calvinismus war an sich schon den schönen Künsten und den Schöpfungen der Phantasie nicht förderlich, und das Neuchâteller Volk ist von allen glaubensverwandten Stämmen vielleicht dasjenige, das seine religiöse Ueberzeugung und Ueberlieferung am treuesten bewahrt hat: „Genève fut la ville de Calvin et Neuchâtel celle de Farel; la sève énergique de ce montagnard dauphinois s'est perpétuée dans ce peuple“, sagt R. Rey. Darum entwickelte sich die Poesie so spät. Jetzt wo die Nation als Ganzes sich dem idealen Genuss des Lebens hingeben konnte, erblühte auch diejenige Kunst, welche die Wohnstätten der Menschen vorzüglich verschönt, die Malerei. Es leuchtet ein, dass dieses an Naturschönheiten so reiche Land vorzüglich zur Landschaftsmalerei wie den Stoff so auch die Begeisterung gab.

Die Malerei in Neuchâtel.

Zwei Meister dieser Kunst sind aus dem Lande Neuchâtel hervorgegangen; sie heissen Leopold Robert und Alexander Calame. Der Erstere, geb. am 13. Mai 1794 zu La-Chaux-de-Fonds, gest. in Venedig 20. März 1835, war der Sohn eines Uhrmachers; frühzeitig verrieth sich sein Talent, das er in Paris ausbildete; von Kunstfreunden seiner Heimath unterstützt, ging er 1818 nach Rom. Aus seiner Schweizer Heimath brachte er Gefühl für Naivetät und Wahrheit, für angeborne Anmuth mit, weshalb er mit Vorliebe das italienische Volksleben malte; er schuf dort u. a. das „Fest der Madonna del Arco“ 1827 und die berühmten „Schnitter“ 1830 (beide im Louvre zu Paris), sowie „Die Fischer der Lagunen von Venedig“ 1834 (auf dem Museum zu Neuchâtel).

Alexander Calame, geb. am 28. Mai 1810 zu Vevey als der Sohn eines armen Steinmetzen aus Neuchâtel, der früh verunglückte, fand in dem Genfer Bankier Diodati einen Unterstützer. Auch er bildete sich von 1845 an in Rom und Neapel, wo er seine „Ruinen von Pästum“ schuf (auf dem Museum in Leipzig); aber heimgekehrt in die Schweiz lebte er sich wie kein Anderer in die Alpennatur ein. Seine Meisterwerke: „Der Monte Rosa“ und „Der Mont-Cervin bei Sonnenaufgang“, „Der Felsensturz im Haslithal“ und „Der Waldsturm“ sind ebenfalls in Leipzig. Calame starb am 19. März 1864 zu Mentone.

Geschah es in dem stolzen Selbstgefühle, das diese beiden glänzenden Namen in der Heimath erweckten? Die Société des amis des

arts in Neuchâtel hat sich der grossen Schweizer Kunstgesellschaft, deren Ausstellungen in sechs Städten abwechseln, nicht angeschlossen, sondern hält ihre Kunstausstellungen alljährlich im Lande selbst ab.

Staatsumwälzung in Neuchâtel.

In dem Zeitraum aber, der das Aufblühen der schönen Künste in Neuchâtel umfasst, sind auch wichtige Veränderungen im Staatsleben vorgegangen. Als unter Napoleon I. alle bisherigen europäischen Verhältnisse zusammenbrachen, musste Preussen 1806 das Fürstenthum an Frankreich abtreten und Marschall Berthier wurde nun souveräner Fürst von Neuchâtel; doch fiel das Fürstenthum 1814 wieder an Preussen zurück, jedoch als vom preussischen Staatsinteresse getrenntes Land, und wurde als solches als 22. Canton in die Eidgenossenschaft aufgenommen. In Folge dieser Störungen hatten sich zwei entgegengesetzte Parteien gebildet, die königlich gesinnte, die an Preussen festhielt, und die national volksthümliche, die nach völliger Selbständigkeit strebte; es kam zwischen beiden zu vielfachen Unruhen und Kämpfen, woran auf beiden Seiten mehrere der erwähnten Dichter Theil nahmen, so namentlich 1831, 1848 und 1856, bis endlich nach langen diplomatischen Verhandlungen der König von Preussen Ende Mai 1857 auf die Regierung des Landes verzichtete und nur noch den Titel eines Fürsten von Neuchâtel beibehielt.

Nun aber die auf nationaler Wahlverwandtschaft beruhenden Wünsche der Mehrheit der Eingebornen erfüllt sind, werden letztere gewiss auch mit gerechtem Sinne anerkennen, dass die Regierung ihres Landes in würdigen Händen gelegen hat. Die Regierungen der andern Cantone sind darum, weil sie republikanische gewesen, nicht auch fehlerfrei gewesen. Es gehört in die rein politische Geschichte, die Schwächen und Gebrechen, die sich namentlich seit den burgundischen Kriegen in das Staatsleben und Volksthum der Eidgenossenschaft einschlichen, in all ihrer Unerfreulichkeit zu schildern; die heimischen Geschichtsschreiber selbst, in der deutschen Schweiz Zschokke, in der romanischen Daguet, erzählen mit patriotischem Schmerz, wie entsittlichend der Söldnerdienst für fremde Herren (das „Reislaufen") auf die Heimath zurückwirkte[1]), in welch erschrecklichem Masse die Käuflichkeit der Beamten und Behörden zunahm. Ja, bei der erwähnten weisen Milde, welche Friedrich II. nach den Unruhen von 1768 in Neuchâtel bethätigte, ruft Daguet, Zschokkes Worte übersetzend, aus: „C'est ainsi qu'un monarque donna

[1]) J. J. Rousseau erzählt in seinem Romane das Leben der Schweizer Officiere in Paris: „J'avais fait connaissance avec quelques officiers aux gardes et autres jeunes gens de nos compatriotes, auxquels je trouvais un mérite naturel, que j'avais regret de voir gâté par l'imitation de je ne sais quels faux airs qui ne sont pas faits pour eux. Ils se moquaient à leur tour de me voir conserver dans Paris la simplicité des antiques moeurs helvétiques" u. s. w.

aux gouvernements républicains de la Suisse un exemple qu'aucun d'eux n'eût été capable de donner à ses co-Etats". Und welcher patriotische Dichter oder Staatsmann der Schweiz hat je seinem Volke männlichere und edlere Worte zugesprochen als Friedrich II. in seiner Ode an die Preussen. Schweizer und Preussen stehen gleich gross da durch ihren Kriegsruhm, die geschichtliche Stärke des Hirtenvolkes der Schweiz und des ackerbautreibenden Volkes von Preussen beruht auf derselben Tugend der Mässigkeit und Einfachheit, beide sind ausgezeichnet durch ihr Schul- und Erziehungswesen, Friedrichs Ode konnte dem einen wie dem andern Volke gelten. Und besonders noch hervorzuheben ist, dass der König von Preussen auch Fürst von Neuchâtel war und dass er seine Ode in der Sprache des Neuchâteller Volkes gedichtet hat; schon aus diesem Grunde verdient sie hier angeführt zu werden.

Aux Prussiens.

Ode de Frédéric II., roi de Prusse et prince de Neuchâtel.

Peuple que la valeur conduisit à la gloire,
Héros ceints des lauriers que donne la victoire,
Enfants chéris de Mars, comblés de ses faveurs!
Craignez que la paresse,
L'orgueil et la mollesse
Ne corrompent vos moeurs.

Par l'instinct passager d'une vertu commune
Un Etat sous ses lois asservit la fortune,
Il brave ses voisins, il brave le trépas;
Mais sa vertu s'efface,
Et son empire passe,
S'il ne le soutient pas.

Tels furent les vainqueurs de la fière Ausonie,
Ennemis des Romains, rivaux de leur génie,
Ils imposaient leur joug à ces peuples guerriers;
Mais Carthage l'avoue,
Le séjour de Capoue
Flétrit tous ses lauriers.

Jadis tout l'Orient tremblait devant l'Attique,
Ses valeureux guerriers, sa sage politique
De ses puissants voisins arrêtaient les progrès,
Quand la Grèce opprimée
Défit l'immense armée
De l'orgueilleux Xerxès.

A l'ombre des grandeurs elle enfanta les vices,
L'intérêt y trama ses noires injustices,
La lâcheté parut où règnait la valeur,
Et sa force épuisée
La rendit la risée
De son nouveau vainqueur.

Ainsi, lorsque la nuit répand ses voiles sombres,
L'éclair brille un moment au milieu de ses ombres,
Dans son rapide cours un éclat éblouit;
Mais dès qu'on l'a vu naître,
Trop prompt à disparaître,
Son feu s'anéantit.

Le soleil plus puissant, du haut de sa carrière,
Dans son cours éternel dispense sa lumière,
Il dissout les glaçons des rigoureux hivers,
Son influence pure
Ranime la nature,
Et maintient l'Univers.

Ce feu si lumineux dans son sein prend sa source,
Il en est le principe, il en est la ressource;
Quand la vermeille Aurore éclaire l'Orient,
Les astres, qui pâlissent,
Bientôt s'ensevelissent
Au sein du firmament.

Tel est, ô Prussiens, votre auguste modèle,
Soutenez comme lui votre gloire nouvelle,
Et sans vous arrêter à vos premiers travaux,
Sachez prouver au monde
Qu'une vertu féconde
En produit de nouveaux.

Des empires fameux l'écroulement funeste
N'est point l'effet frappant de la haine céleste;
Rien n'était arrêté par l'ordre des Destins;
Où prospère le sage,
L'imprudent fait naufrage,
Le Sort est en nos mains.

Héros, vos grands exploits élèvent cet Empire,
Soutenez votre ouvrage, ou votre gloire expire;
D'un vol toujours rapide il faut vous élever;

Et monté près du faîte,
Tout mortel qui s'arrête
Est prêt à reculer.

Dans le cours triomphant de vos succès prospères,
Soyez humains et doux, généreux, débonnaires,
Et que tant d'ennemis sous vos coups abattus
Rendent un moindre hommage
A votre ardent courage
Qu'à vos rares vertus!

Nicht ganz grundlos sucht indessen ein Neuchâteller Gelehrter das langsame oder verhältnissmässig spärliche Aufblühen der Litteratur und Wissenschaft im Lande aus der Herrschaft des preussischen Hauses insofern zu erklären, als dasselbe, ohne den geringsten unmittelbaren Einfluss auf die Sprache und ihre künstlerische Pflege auszuüben, hervorragenden Geistern die Gelegenheit bot, sich in Berlin, freilich unter der Bedingung des Sprachenwechsels, eine höhere Stellung zu erringen als es ihnen in ihrer Heimath möglich gewesen wäre, und dabei nennt er Namen wie Pourtalès, Dubois-Reymond u. s. w. Einen solchen Hausschatz von heimischem wissenschaftlichem Ruhm wie die Genfer aristokratischen Familien besitzen, hat allerdings die Neuchâteller Aristokratie nicht aufzuweisen.

Nun, die Unabhängigkeit ist dem Lande gegeben und die Thätigkeit hat sich nun in der Heimath ausschliesslich zu entfalten. Doch ist zu hoffen, dass ein Band der Sympathie auch fernerhin die romanische wie deutsche Schweiz mit Deutschland, dessen Vormacht Preussen ist, verbindet. Verknüpft doch schon ein geheimnissvolles geschichtliches Band Preussen, das Haus Savoyen und Genf: derselbe Kaiser Sigismund, der dem Hohenzoller Friedrich VI. die Mark Brandenburg und die Kurwürde verlieh, der das gräfliche Haus Savoyen, einst zur Einigung Italiens berufen, in den Herzogsstand erhob, derselbe Sigismund bestätigte auch die Freiheiten Genfs, dieses Vor- und Bollwerks der romanischen Schweiz, indem er die Kirche und die Stadt unter den Schutz des Reichsadlers nahm.

Es hat übrigens in Neuchâtel nie an grossherzigen Männern gefehlt, die ihr Talent oder ihr Vermögen der Heimath gewidmet haben. So u. A. der Juwelier David Purry, der sich in Portugal ein grosses Vermögen erworben hatte, und seiner Vaterstadt noch bei Lebzeiten eine Million, zu der er testamentarisch vier andere hinzufügte, zu guten Zwecken schenkte; die Summe wurde zur Erbauung von Strassen und Schulen, einem prächtigen Hospital und einem Stadthaus verwandt, dem Freunde der Heimath und der Menschheit aber 1855 eine Bildsäule gesetzt. Gewiss wird dieses kleine, aber geistig rege Land, das alljährlich noch eine

Menge Lehrer und Erzieherinnen aussendet, auch reiche Strahlen seiner nun mehr concentrirten geistigen Thätigkeit in die Welt senden. Neben der wissenschaftlichen Thätigkeit geht aber hier die **industrielle**, letztere überwiegt sogar im Augenblicke.

Die Industrie im Jura.

„De nos jours, le Jura a acquis une importance qu'il n'avait pas eue dans le passé. Les moeurs suisses se transforment. Notre peuple, après avoir été pasteur et soldat, s'est tourné vers l'activité économique. Le Jurassien a été des premiers à entrer dans cette voie. Le sol de ses montagnes, indigent et avare, récompense mal les labeurs de l'homme. Dès le siècle dernier, la population du Jura s'est vouée avec succès aux arts mécaniques. L'industrie a semé ces vallées stériles de villages florissants. Le Jurassien est voyageur, il se répand sur le monde entier; c'est l'homme moderne, un travailleur opiniâtre, un producteur de richesse, un homme de chiffres, tenace sur les intérêts et suffisamment avisé. Dans les montagnes neuchâteloises, il est arrivé à créer une industrie puissante qui envoie ses produits aux deux mondes. L'esprit du Jurassien n'a rien de vague, de rêveur, d'indéterminé; ses contours sont nets et précis, ses vues toutes pratiques. Ses qualités positives, ses aptitudes aux arts mécaniques le rapprochent de l'art genevois. Genève, et non Lausanne, est la capitale du Jura industriel. Les deux industries sont étroitement mêlées. Entre Genève et Neuchâtel, le parallèle pourrait être poussé très-loin; au lieu que la plaine vaudoise, région tout agricole, a d'autres moeurs et un autre génie." (R. Rey.)

So ergiebt sich aus den bisherigen Schilderungen der charakteristische Satz: **Die Nationalität der romanischen Schweiz beruht auf dem Dreiklang von Genf, Neuchâtel und Lausanne**; die andern Cantone romanischer Zunge haben ihren Geist und volksthümlichen Aufschwung bisher fremden Götzen aufgeopfert; möchten sie bald in geistige Harmonie mit den heimischen Brüdern treten!

IV.

Der Berner Jura.

Die Litteratur.

Zwar zum deutschen Canton Bern gehörig, der dadurch 1814 für das ihm entrissene Waadtland und Aargau entschädigt wurde, ist der Berner Jura der nördlichste Ausläufer der romanischen Schweiz. Wie Freiburg und Wallis ist er bei der katholischen Kirche verblieben, wie beide auch hat er weniger litterarische Selbständigkeit; doch macht man überall im Lande gern Verse, in Biel, in Delémont, in Porrentruy, sammelt die heimischen Traditionen und Legenden, und pflegt auch das Studium des Patois. Ein wirklicher Dichter ist der gelehrte Archivar von Porrentruy, Xavier Kohler, Verfasser der „Alperoses"; unter andern alten Volksliedern im Patois befindet sich ein Mailied der Mädchen. Es haben sich in diesem Lande der Völker- und Sprachenscheide keltische, germanische und römische Gebräuche gemischt, unter diesen spielt die altheidnische Feier des ersten Mai eine Hauptrolle; eine seltsame Felsform nördlich von Bourrignon, Art Statue, deren Oberkörper sechzig Fuss hoch aus dem Laube hervorragt, heisst die Maientochter, la fille de Mai (de Maïa, wie der dortige Archäolog Dr. A. Quiquerez deutet); die Mädchen, die in festlichem Umzug den Maimond besingen, richten im Vorbeiziehen einige Verse an dieselbe, Ueberbleibsel eines verschollenen Götterglaubens. In den Dörfern, durch welche der Umzug stattfand, machte man den Mädchen kleine Geschenke, die dann zu einem festlichen Mahle dienten; die Mädchen erbaten sie sich in folgenden Versen:

Patois.	Uebersetzung.
Çà lo mai, lo pitie mai,	C'est le Mai, le premier mai,
Çà lo premie djo de mai;	C'est le premier jour de mai,
No son entrè dain ste velle	Nous sommes entrés dans cette ville
Po lo pain et lai fairaine,	Pour le pain et la farine,

Patois.	Uebersetzung.
Et les ues de vos djeraines	Et les oeufs de vos poules,
Et le beurre de vos vaitches.	Et le beurre de vos vaches.
. . . .	. . . .
Bayit'nos in po de beurre	Donnez-nous un peu de beurre
Po revirie nos mijeulattes;	Pour retourner nos petites omelettes;
Bayit'nos in po de lai	Donnez-nous un peu de lard
Po frotay nos fromaidjats.	Pour frotter nos petits fromages.

Um den Namen einer „Himmelstochter“ zu rechtfertigen, tritt hier die Poesie auch als barmherzige Freundin der Armen auf; alljährlich erscheint in Delémont ein „Album Jurassien“, dessen Ertrag für die Armen ist. Der gute Zweck muss nachsichtig für die poetischen Leistungen stimmen, doch zeugt im Jahrgang 1878 folgendes Lied von Robert Caze auf die Heuernte in einer Reihe von Trioletten* künstlerisches Streben. (Ein Triolett besteht aus acht Zeilen, wobei nach der dritten Zeile die erste, und nach der sechsten die beiden ersten wiederholt werden, so dass man die erste Zeile dreimal hört, woher der Name.)

Fenaison.

1.

Depuis trois heures du matin,
Les faucheurs sont dans la prairie,
Immolant serpolet et thym.
Depuis trois heures du matin,
Ils ont quitté la métairie;
Les prés ont l'éclat du satin.
Depuis trois heures du matin,
Les faucheurs sont dans la prairie.

2.

Le soleil vient chasser la nuit,
L'horizon est rouge et superbe;
Au jour naissant, la faux reluit.
Le soleil vient chasser la nuit,
Le grillon, qui chantait dans l'herbe,
Cesse tout à coup et s'enfuit.
Le soleil vient chasser la nuit,
L'horizon est rouge et superbe.

3.

Les ouvriers ont de bons bras
Qui font tomber à droite, à gauche,
Les plantes des prés verts en tas.
Les ouvriers ont de bons bras;
Depuis la nuit, chacun d'eux fauche
Et personne n'est encor las.
Les ouvriers ont de bons bras
Qui font tomber à droite, à gauche.

4.

La plaine est ainsi qu'une mer
Dont les tas d'herbes sont les vagues,
Et l'alouette chante en l'air,
La plaine est ainsi qu'une mer.
Les grands monts éloignés et vagues
Ont pris le ton du ciel bleu clair.
La plaine est ainsi qu'une mer
Dont les tas d'herbes sont les vagues.

5.

Avec un bruit sec et strident,
La faux abat les graminées
Et le gazon roule abondant
Avec un bruit sec et strident.

6.

Les vieux clochers chantent au loin,
Il est midi. Qu'on se repose!
Une odeur fraîche sort du foin.
Les vieux clochers chantent au loin,

Mais, par les chaudes matinées,
Le soleil rayonne accablant.
Avec un bruit sec et strident,
La faux abat les graminées.

Chaque faucheur boit, mange ou cause,
Assis à l'ombre dans un coin.
Les vieux clochers chantent au loin,
Il est midi. Qu'on se repose!

7.

Qu'on passe à tous le vin vermeil
Qui dort dans un pot de grès jaune;
C'est un compagnon sans pareil.
Qu'on passe à tous le vin vermeil.
Buvez, il vous fera l'aumône
De la fraîcheur et du sommeil.
Qu'on passe à tous le vin vermeil
Qui dort dans un pot de grès jaune.

8.

Dormez à l'ombre, braves gens
Au bras robuste, au poignet rude.
La paix est pour les indigens;
Dormez à l'ombre, braves gens.
La Terre aime la lassitude
De ses bons fils, les paysans.
Dormez à l'ombre, braves gens
Au bras robuste, au poignet rude.

Jean Jacques Rousseau.

Wie aber hier an der Nordgrenze der romanischen Schweiz das litterarische Leben derselben räumlich seinen Abschluss findet, so knüpft sich an diese Gegend auch die Erinnerung an die letzten Tage, die der genialste und unglücklichste Vertreter dieser Litteratur, Jean Jacques Rousseau, auf dem heimischen Boden verlebte, an den Aufenthalt Rousseaus auf der Petersinsel im Bieler See. Sein ganzes Leben mit all seiner Thätigkeit, die von so gewaltigem Einfluss auf das Jahrhundert sein sollte, lag hinter ihm, hinter ihm auch seine Irrthümer und Verirrungen; er hatte abgeschlossen mit der Welt und sehnte sich nach Ruhe und Frieden, er fand hier beides — auf kurze Zeit. Es ist der reinste Lichtpunkt in dem ganzen Leben dieses wunderbaren Mannes und wohl werth einen Augenblick sinnigen Verweilens.

Das erste und grösste Unglück, das J. J. Rousseau traf, traf ihn bei seiner Geburt (28. Juni 1712): er verlor seine Mutter; der Mangel einer mütterlichen Erziehung ist durch sein ganzes Leben fühlbar. Der Hauptunterricht seiner Kindheit bestand in der selbstgewählten Lectüre von Romanen, später der des Plutarch; er sollte Graveur werden, entlief aber mit 15 Jahren seinem despotischen Lehrherrn. Von nun an führte er ein abenteuerreiches Leben. Ein Pfarrer und eine Frau, Madame de Warens, die ihn in Savoyen freundlich aufnahmen, beförderten ihn nach Turin, wo er in einer Bekehranstalt zum Katholiken gemacht wurde. Nun folgte eine lange Dienstbarkeit für ihn, der seinem Lehrherrn entronnen war, um im Genusse der Freiheit zu schwelgen; er ist einmal Commis, sodann Lakai, wird ein zweites Mal von Madame de Warens aufgenommen, erhält Unterricht in Musik und Wissenschaften, wird Hauslehrer eines jungen Edelmanns in Lyon, und so weiter. Dass das wechselvolle Leben des ebenso stürmischen wie leidenschaftlichen Jünglings,

dem die Grundlage einer strengen häuslichen Erziehung gefehlt hatte, kein fleckenloses sein konnte, ist begreiflich. Er hat darunter schwer gelitten, seine „Selbstbekenntnisse" (Confessions) sind nur der selbstquälerische Versuch sein Gewissen zu beschwichtigen; das wahre Glück hat er nie gekannt und durch das innere und äussere Elend seines Daseins seine Verirrungen, die zwar nicht immer seine Schuld waren, zu grossem Theil gesühnt. Er hat sie zu anderem Theile gesühnt durch sein lauteres Streben nach Wahrheit („Vitam impendere vero!" hatte er bei seinem Auftreten als Schriftsteller zu seinem Sinnspruch gewählt), durch seinen Kampf gegen die Unnatur, durch seine Unermüdlichkeit die Zeitgenossen von dem gleissenden Wesen der vornehmen Kreise zur reinen Freude am einfachen, natürlichen Leben, an der Schönheit der Natur selbst zurückzuführen, durch seine aufrichtige Begeisterung für das Wohl und die Freiheit der Menschen.

Die Welt aber war krank und bedurfte eines Weckrufes, besonders Frankreich. Von dem Standpunkte der absoluten Kritik aus sind die verschiedenen Irrthümer, die in J. J. Rousseaus Werken verstreut sind, schon oft widerlegt worden; aber der Erfolg, den diese Werke bei den Zeitgenossen hatten, beweist ihre relative Berechtigung, beweist dass die damalige staatliche Ordnung und bürgerliche Gesellschaft so reich an sittlichen Gebrechen war, dass die Wahrheit in Rousseaus Schriften seine Irrthümer überwog. In sich selbst konnte die französische Gesellschaft des achtzehnten Jahrhunderts die Genesung nicht finden, trotz mancher edlen Bestrebungen Einzelner; ein Fremder musste Frankreich aufrütteln, ein Schweizer, ein Sohn Genfs, in dessen Herzen bei aller Dienstbarkeit die Erinnerung an die heimathliche Bürgerfreiheit und trotz der halb aufgedrungenen Abschwörung seines Glaubens die tiefe Religiosität der Stadt Calvins noch fortlebte. Eben weil J. J. Rousseau kein Franzose war, übte er diesen gewaltigen Einfluss auf die Franzosen aus; er rührte und erschütterte die Herzen der Franzosen nur darum, weil er ein Sohn der romanischen Schweiz, weil er, wie er sich später mit Stolz nannte, ein Bürger Genfs war.

In Paris, wo er ein erstes Mal 1741 ankam, vervollständigte J. J. Rousseau seine Kenntniss des französischen Lebens. Dann war er eine Zeit lang Secretär des französischen Gesandten in Venedig; damals (um 1745) traf ihn das vielleicht grösste Unglück seines Lebens, die Bekanntschaft mit einer seiner gänzlich unwürdigen Frau, die er später heirathete; an diese Ehe knüpften sich unselige Folgen, die sein ganzes Leben verbitterten. Bei seiner Rückkehr nach Paris wurde er in der reichen Finanzwelt freundlich aufgenommen, zuerst als Secretär in der Familie Dupin, nahm an allen Vergnügungen und Verkehrtheiten der vornehmen Pariser Gesellschaft Theil und trat in litterarische Verbindung mit den Vertretern der freigeistigen „neuen Philosophie", vorzüglich Di-

derot. Im Jahre 1750 offenbarte er sich, sozusagen, der Welt durch seine Beantwortung der Preisfrage der Akademie zu Dijon, ob die Künste und Wissenschaften zur Verbesserung der Sitten beigetragen haben; er behauptete das Gegentheil und seine Schrift wurde gekrönt. Von nun an blieb die Aufmerksamkeit der Welt auf ihn gelenkt.

Derselbe Rousseau, der eben durch seine kühne Behauptung die ganze gebildete Welt in Erstaunen versetzt hatte, griff gleich darauf durch eine umwälzende That in die Entwicklung der Kunst selbst ein; im Jahre 1752 wurde seine Oper „le Devin du village", zu der er Beides, Text und Composition, geliefert hatte, mit allgemeinem Beifall, selbst vor dem Hofe, aufgeführt: es war die Stimme der Natur, die der Afterkunst den Krieg erklärte. Im 32. Hefte der Bibliothèque utile (Paris 1862) sagt Eugène Noël:

J. J. Rousseaus Oper: „le Devin du village".

„Vers cette époque, l'Académie royale de musique représenta un petit opéra intitulé „le Devin du village". Deux enfants, un vieillard, un choeur de jeunes paysans, quelques couplets naïfs, deux ou trois airs très-simples, voilà toute la pièce; mais ces airs, mais ces couplets étaient la nature même! Chants de bergers dans les Alpes, voix de l'amour chez deux enfants de seize ans; ou y respirait les parfums enchanteurs des temps primitifs. Les femmes attendries répétaient le charmant air de Colette:

J'ai perdu tout mon bonheur,
J'ai perdu mon serviteur;
Colin me délaisse.

L'effet de ce petit intermède musical ne se peut dire. Ce fut comme une révolution soudaine; et c'en était une, en effet: les deux bergers, dans leur douce mélodie, venaient de rappeler à la nature cette société artificielle et brillante. De qui donc était cette oeuvre charmante? Paroles et musique, tout était de ce Jean-Jacques Rousseau, de Genève, auteur du discours anti-philosophique couronné par l'académie de Dijon. Son nom devint dans Paris, en quelques jours, un des plus célèbres et des plus applaudis."

Die Musik und die Natur waren die Trösterinnen Rousseaus in seinen Leiden. Die Liebe zur Musik spiegelt sich auch in der zaubervollen Harmonie seines Styles wieder, die Liebe zur Natur machte ihn zum Botaniker, sie machte ihm die Petersinsel zum Eden. Sinnig fasst dies E. Noël in folgenden Worten zusammen:

Natur und Musik, und der Styl J. J. Rousseaus.

„Rousseau commença par être musicien, il arriva à la réputation par le chant, je veux dire par un opéra: „le Devin du village", et il devait terminer sa carrière bien moins en publiciste qu'en anachorète, se faisant dans

la solitude le disciple du philosophe, du savant le plus religieux, le plus candide du XVIII. siècle, de Linné. La nature et la musique avaient de tout temps enchanté son âme; il y a en lui plutôt du Méhul[1]) que du Démosthènes; aussi, dans ses écrits, aux moments mêmes où la passion l'emporte, il reste préoccupé de l'harmonie de la phrase, qu'il tourne, retourne de cent façons différentes. Ses lettres au libraire Marc-Michel Rey, récemment publiées, offrent cent preuves de cette préoccupation musicale: il croit raisonner, il chante. Ecoutez cette période harmonieuse, vous y reconnaîtrez les ineffables mélodies de Suisse et de Savoie, le ranz des vaches et parfois les tempêtes alpestres.

M. Alexis Azevedo (critique parisien), dans un feuilleton sur Jean-Jacques Rousseau musicien (22. Juillet 1862) dit très-bien: „L'amour de la mélodie est assurément le trait le plus saillant de la vie de Jean-Jacques. En toutes choses, il a parfois des défaillances, des incertitudes, des moments d'hésitation douloureuse; avec la mélodie, il ne varie jamais. C'est une passion constante, pleine, inaltérable, qu'il exprime sans cesse; mais aussi comme la mélodie sut le payer de retour! Elle fut sa consolation, son soutien, le flambeau de son style, le germe de son originalité, sa véritable, sa seule compagne, qui le suivit partout, et surtout dans sa prose, où elle chante impérissablement."

Cette „passion constante" dont parle si bien M. Azevedo, se retrouve dans les moindres traits de la vie de Jean-Jacques; il avait choisi pour cachet une lyre; c'est bien là en effet l'emblème de son âme. La plume à la main, devant son papier, Jean-Jacques n'écrit pas, il joue du clavecin.

Pour être vraiment juste, il faut presque toujours s'en tenir, avec Jean-Jacques, aux enchantements du langage. C'est là qu'il se mettait tout entier, et c'est par là aussi qu'il eut sa puissante influence. Il y a d'ailleurs en lui du mysticisme, sentiment qui ne se peut vraiment exprimer que par une tendresse silencieuse devant la nature, et, au milieu des hommes, que par des actes d'une infinie bonté. La parole, loin de le traduire, le dénature ou le tue. Un seul art sait en interpréter les élans, et cet art, c'est la mélodie. Rousseau s'applique donc à la faire passer dans l'éloquence et le style. Malheureusement le mysticisme est de tous les sentiments humains le plus dangereux et le plus aisément affolable[2]). Il fut donné à Rousseau de soulever les âmes, non de les diriger."

---

[1]) Etienne Henri Méhul, einer der grössten französischen Componisten, geb. am 24. Juni 1763 im Städtchen Givet. Von ihm sind die Opern „Euphrosine und Corradin", „Joseph in Egypten" u. a. m., die Compositionen zu dem „Chant du départ" u. s. w., die Overture zu „le jeune Henri". Er starb als Professor am Conservatorium der Musik zu Paris am 18. October 1817. Drei Deutsche hatten auf seine musikalische Bildung den grössten Einfluss geübt: Der Contrapunktist Hanser, der Pianist Edelmann und besonders, wie Méhul selbst gestand, Gluck.

[2]) Néologisme. Affoler = rendre passionné jusqu'à la folie. „Der Mysticismus ist ein Gefühl, bei dem die Leidenschaft bis zur Raserei steigen kann."

Man kann sagen — E. Noël hat es nur angedeutet —, dass sich in J. J. Rousseau Litteratur und Kunst auf mystische Weise verbinden, dass die der Schweiz eigene Schönheit die Schöpfungen Rousseaus verklärt, dass dieselben das Gepräge einer eigenartigen Schweizer Kunst tragen: es malt sich in seinem Styl nicht nur die landschaftliche Schönheit des Alpenlandes ab, sondern es klingt in ihm auch die schweizerische Tonwelt wieder, der Kuhreihen wie der Alpensturm. In den politischen Schriften J. J. Rousseaus dagegen vernimmt man die energischen Stimmen einer Versammlung des Grossen Raths zu Genf und den dogmatisch festen Ton der Pastoren der Stadt Calvins. Rousseau ist eben in jeder Beziehung ein Schweizer, kein Franzose!

Kaum aber hat er das Publikum durch diese musikalische Idylle auf der Bühne entzückt, als er plötzlich alle Freunde der Musik gegen sich empört, zum Hasse, zur wüthenden Verfolgung aufstachelt; im Jahre 1753 veröffentlichte er seine „Lettre sur la musique française", worin er den Franzosen alles musikalische Talent absprach. Alle Künstler und vor Allem die Opernwelt geriethen in solchen Aufruhr, dass J. J. Rousseau, für sein Leben fürchtend, nach Genf floh. So sah er seine Vaterstadt wieder, das Bild seiner Kindheit, das vor ihm aufstieg, ergriff ihn mit rührender Gewalt und, um mit Schillers Worten zu reden:

Und wie nach hoffnungslosem Sehnen,
Nach langer Trennung bitterm Schmerz,
Ein Kind mit heissen Reuethränen
Sich stürzt an seiner Mutter Herz,
So führt zu seiner Jugend Hütten,
Zu seiner Unschuld reinem Glück,
Vom fernen Ausland fremder Sitten
Den Flüchtling dieses Bild zurück,
In der Natur getreuen Armen
Von kalten Regeln zu erwarmen.

Er trat in die reformirte Kirche zurück und erhielt sein Bürgerrecht wieder; mit Stolz nannte er sich fortan „citoyen de Genève". Einige Jahre lang brütete sein Genius im Stillen über die Richtung, die er nehmen, über die Werke, die er schaffen sollte. Die Beantwortung einer neuen Preisfrage der Akademie von Dijon: „Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, et si elle est autorisée par la loi naturelle?" die er 1755 von Chambéry aus lieferte, war das Programm zu seinem „Gesellschaftsvertrage"; er behauptete darin, dass die Civilisation den Menschen verdirbt und elend macht, dass der Mensch nur im wilden Naturstande frei, gut und glücklich sei. Ganz gewiss verkannte Rousseau das Gesetz des Fortschritts, das den Menschen durch einen Läuterungsprocess hindurch zwar auch zur Natur, aber zu einer idealen führen soll. Das

Ziel, dem die Menschheit auf dem Wege ihrer Entwickelung, die den Namen der Weltgeschichte trägt, nachstrebt, ist im Grossen dasselbe, das dem ganzen aufstrebenden Geschlechte der classischen deutschen Litteratur dunkel vorschwebte und das Schiller und Goethe klar erkannten. Man wollte (sagt Gervinus) zu einer Natürlichkeit der Lebensverhältnisse zurück, die unter dem Druck conventioneller Sitten verschwunden war; das Gleichgewicht zwischen den physischen und sittlichen Kräften sollte hergestellt, der Reichthum der Einsichten und Erkenntnisse neben der höchsten Lebendigkeit und Empfänglichkeit der Empfindung behauptet werden; die Unabhängigkeit roher Sitte und die Genüsse des feinern höhern Lebens, Verstand und Gefühl, Natur und Cultur sollten in dem menschlichen Wesen nicht mehr getrennte, feindliche Kräfte sein. Dies hatte Goethe in Italien in Bezug auf die Kunst erreicht, als er die frühern Gegensätze zwischen Natur und Ideal löste; nach Deutschland heimgekehrt, sah er die Nation nur auf dem Wege, diese Totalität des Lebens, diese Versöhnung der Extreme für die Gesammtheit der menschlichen Bildung in unsern Zeiten wiederzugewinnen, und stellte daher auch seinen Faust nur im Streben dahin dar. Als nun bald darauf Goethe und Schiller jenen Freundschaftsbund schlossen, der in der Culturgeschichte aller Völker einzig dasteht, strebten sie gemeinsam jenem fernen Ziele menschlicher Vollkommenheit nach, strebten sie die feindlichen Gegensätze der Vernunft und Sinnlichkeit, der Natur und Cultur, die in den modernen Bildungen die Welt theilen, auf der Spitze der Erkenntniss zu versöhnen. Aber zu unnatürlich und überfeinert waren die französischen Gesellschaftszustände, die Rousseau vor Augen hatte, zu glühend sein Feuereifer für das Wohl der Menschen, als dass er sich zu einem Werke der Versöhnung hätte sammeln können, und das Elend, unter dem er in der langen Zeit entwürdigender Dienstbarkeit gelitten hatte, hatte ihn zu sehr verbittert, als dass er auf jene Frage der Akademie eine andere Antwort als die der verwerfenden Entrüstung hätte finden können. Nur durch das Nebeneinanderhalten aller Zeitverhältnisse lässt sich das Paradoxe in Rousseaus Behauptungen erklären und entschuldigen.

Als er, bei der Beruhigung der Gemüther, wieder nach Paris zurückkehrte, verkehrte er eine Zeitlang noch mit den gewohnten Kreisen; Frau von Epinay, Gattin eines Generalpächters und ebenso anmuthige wie geistreiche Vertreterin der lockeren, verfeinerten höheren Gesellschaftskreise, liess ihm im Park ihres Landhauses la Chevrette nahe am Wald von Montmorency das Häuschen einrichten, das unter dem Namen „Ermitage“ berühmt geworden ist. Rousseau selbst empfand für die reizende Frau eine tiefe Zuneigung. Plötzlich brach er mit ihr, mit der hohen Finanzwelt und der ganzen philosophischen Gesellschaft, die mit ihr verkehrte. Im Januar 1758 verliess er die Einsiedelei, zog nach

Montmorency, wo ihm der Herzog von Luxemburg ein Häuschen in seinem Schlosspark einräumte, und schloss sich an den hohen Adel an, der es nicht mit der philosophischen Partei hielt. Seine an d'Alembert gerichtete „Lettre sur les spectacles“ war die Kriegserklärung Rousseaus an die Philosophen. Es verhält sich damit folgendermassen.

Die „neue Philosophie“ in Frankreich.

Die absolutistische Regierung Ludwigs XIV. hatte alle Gewissens- und Gedankenfreiheit unterdrückt. Die doch so spiritualistische Philosophie des Descartes (1596—1650) war verfolgt und verboten worden; das Edict von Nantes, wodurch Heinrich IV. im Jahre 1598 den Protestanten Religionsfreiheit gewährt hatte, wurde 1685 wieder aufgehoben und die grausamste Verfolgung gegen die Protestanten geübt; der Versuch der Jansenisten, ebenfalls eine Reform innerhalb des Katholicismus herbeizuführen, erfuhr dasselbe Loos, bei der abscheulichen Zerstörung ihres Klosters Port-Royal bei Paris 1709 wurden selbst die Todten nicht verschont. Ludwig XIV. hatte bei all diesen Gräueln seinen Beichtvätern, den Jesuiten, gehorcht. Am königlichen Hofe hatte dagegen die grösste Sittenlosigkeit geherrscht, die sich später unter der Maske der Heuchelei verbarg. Kaum war der König gestorben 1715, als die vornehmen Herren am Hofe den lästigen Zwang der Maske abschüttelten und alle Achtung vor der wahren Religiosität und Moral wegwarfen: es war dies die Epoche der „Régence“ des Herzogs von Orleans 1715—1723. Der neue König, Ludwig XV. (1723—1774), überbot noch das Treiben der Regentschaft und besudelte den Thron durch das schmachvollste Leben. Die Sittenverderbniss des Hofes ergriff aber nicht nur den vornehmen Adel, sondern auch die hohe Geistlichkeit, die meist dem Adel entsprossen war und allen Glauben und alle Sittlichkeit verlor. Nur der Bürgerstand, das Volk wurde im Ganzen von dieser Verderbniss wenig berührt. So war die Achtung vor dem Königthume und der Kirche untergraben, aber die Verachtung der Kirche schädigte zuletzt auch die Achtung vor der Religion selbst.

Diese Stimmung, die bald von zahlreichen geistvollen Schriftstellern vertreten wurde, wurde von England aus mit Ideen befruchtet, die der bisherigen Ordnung der Dinge ganz entgegengesetzt waren. In diesem Lande, das von politischen und religiösen Kämpfen auf das Tiefste erschüttert worden war und wo das üppige Hofleben König Karls II. (1660 bis 1685) ebenfalls nachtheilig auf die Sitten der Grossen eingewirkt hatte, waren zuerst in der neuen Zeit die Grundsätze staatsbürgerlicher Freiheit zur praktischen Geltung gekommen; im Jahre 1679 wurde durch die berühmte Habeas-Corpus-Acte die persönliche Freiheit gegen willkürliche Verhaftungen gesichert, während in Frankreich die berüchtigten „Lettres de cachet“ noch hundert Jahre lang in Gebrauch blieben. Als

nun Karls Bruder und Nachfolger, Jakob II., noch entschiedener als jener, der von Ludwig XIV. bestochen worden war, die katholische Religion in dem protestantischen England wieder einführen und die königliche Gewalt unumschränkt machen wollte, rief die englische Nation den Schwiegersohn des Königs, Wilhelm von Oranien, Statthalter der Niederlande, zu Hilfe; dieser kam im November 1688, während Jakob mit seiner Familie zu Ludwig XIV. floh. Der Personenwechsel wurde aber zu einem Systemwechsel; indem die königliche Gewalt durch die „Bill of Rights" (die Erklärung der Rechte des Volkes) beschränkt wurde und von nun an die Vertreter des Volkes über Gesetze, Steuern und alle grossen Staatsinteressen abstimmten, entstand in England die constitutionelle oder parlamentarische Regierung. Diese neuen politischen Grundsätze wurden nun von französischen Schriftstellern, die sie zum Theil durch Reisen nach England wie Montesquieu (1689—1755) und Voltaire (1694—1778) aus eigener Beobachtung kennen lernten, in Frankreich verbreitet; aus England kamen den Franzosen diese Ideen einer gerechtern Staatsverwaltung, es ist ihnen aber seit nun fast zweihundert Jahren noch nicht gelungen, dieselben zum Wohl Aller auf dauernde Weise in ihrem Lande zur Geltung zu bringen.

Gleichzeitig mit den politischen Kämpfen war aber in England eine Umwälzung im Gebiete des Wissens und Denkens vor sich gegangen, der Glaube an die geoffenbarte Religion wurde von zweifelsüchtigen Geistern, z. B. Bolingbrocke (1672—1751), zernagt; Andere, tugendhafter als der leidenschaftliche, veränderliche Bolingbrocke, bekannten sich, wie der edle Menschenfreund Shaftesbury (der dritte Graf dieses Namens, 1671 bis 1713), zur natürlichen Religion. Auf ernste wissenschaftliche Weise war diese neue politische und religiöse Denkweise von dem Philosophen John Locke (1632—1704) vertreten worden, durch dessen Werk „Versuch über den menschlichen Verstand" (London 1690) die empirische Richtung in die Philosophie eingeführt wurde im Gegensatz zu der spiritualistischen Richtung, deren Vertreter Descartes und Leibnitz waren. Aus seinem „Tractat über die bürgerliche Regierungsverfassung" hat Rousseau Einiges für seinen „Gesellschaftsvertrag" und aus desselben „Gedanken über die Erziehung der Kinder" Ansichten für seinen „Emil" entlehnt. Locke ist übrigens der einzige Fremde, aus welchem J. J. Rousseau zuweilen geschöpft hat; es erklärt sich dies aus der politischen und geistigen Verwandtschaft des englischen und Genfer Volkes und Lebens. Zu all diesem kam noch der ungemeine Aufschwung, den das Studium der Naturwissenschaften damals in England genommen hatte; es war das Zeitalter Newtons (1642—1727).

Die Encyklopädie.

Voltaire, der von der französischen Willkürherrschaft 1726 nach England verbannt worden war und vier Jahre daselbst zugebracht hatte, war der Erste, der die dortigen Ideen in Frankreich verbreitete; er that dies in seinen „Lettres anglaises“, die aber auch, so mässig im Grunde ihre Haltung war, auf Befehl des Pariser Gerichtshofes durch Henkershand verbrannt wurden. Der Eifer der freien Forschung ergriff nun, nach Voltaires Vorgang, alle hervorragenden Geister, sie beschlossen in einem gemeinsamen Werke der Vergangenheit den Krieg zu erklären und den gesammten Fortschritt der Künste und Wissenschaften seit dem sechzehnten Jahrhundert in ein Ganzes zusammenzufassen. Dieses Werk hiess „Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers“, oder kurzweg „l'Encyclopédie“. Das Haupt und der Leiter des Unternehmens war Diderot (geb. in Langres 1713, gest. in Paris 1784), der kühnste und unermüdlichste Vertreter jener Epoche „der Aufklärung“ wie man das Jahrhundert genannt hat; ihm zur Seite stand als verständiger Beirath der berühmte Mathematiker d'Alembert (geb. in Paris 1713, gest. 1783), der zu dem Werke die meisterhafte Vorrede „Discours préliminaire“ schrieb. Im Jahre 1751 erschienen die zwei ersten Bände, zwanzig Jahre später, 1771, der letzte, im Ganzen zweiundzwanzig Foliobände; im Jahre 1777 erschienen noch sechs Supplementbände, alle Infolio. Ueber den Zweck, den die Herausgeber dabei verfolgten, äusserten sie sich wie folgt:

„Le but d'une Encyclopédie est de rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre, d'en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons et de le transmettre aux hommes qui viendront après nous; afin que les travaux des siècles passés n'aient pas été des travaux inutiles pour les siècles qui succéderont, que nos neveux devenant plus instruits, deviennent en même temps plus vertueux et plus heureux, et que nous ne mourions pas sans avoir bien mérité du genre humain.“

Ganz gewiss ein edler Zweck! Das Unternehmen wurde auch in Frankreich wie im Auslande mit ungemeinem Beifall aufgenommen. Bald aber erhoben sich auch zahlreiche Feinde dagegen, und die französische Regierung verbot zu verschiedenen Malen den Druck; sie ahnte allerdings, dass ihre bisherige Herrschaft sich mit der Aenderung der öffentlichen Meinung, wie sie durch diese Schriftsteller bewirkt wurde, nicht würde vertragen können. Es rächte sich jetzt an ihr die Sünde, die sie seit dem sechzehnten Jahrhundert durch die Unterdrückung der Reformation d. h. des besonnenen religiösen Fortschritts begangen hatte. Auch Rousseau, der mit Diderot befreundet war, hatte sich an der Encyklopädie betheiligt und für dieselbe den berühmten Aufsatz über die „Economie sociale“ geschrieben. Nicht allzulange währte seine Theilnahme;

die „Philosophen“, die den litterarischen Ton angaben, verfolgten im Grunde nur eine verneinende, zerstörende Richtung; noch schärfere Consequenzen zogen, ausserhalb der Encyklopädie, in philosophischer Beziehung, indem sie Lockes Empirismus weit überboten, die Sensualisten Condillac (1715—1780), der in seinen Schriften das Wesen der Seele vernichtete und das Denken als ein umgewandeltes Empfinden erklärte, und der Generalpächter Helvetius (1715—1777), dessen 1759 erschienenes Werk „de l'Esprit“ den entschiedenen Materialismus lehrte[1]). Ein Hauptvereinigungspunkt dieser „Philosophen“ waren die glänzenden Soupers, die der Baron von Holbach gab; derselbe, 1723 in der Pfalz geboren, war mit dem zwölften Jahre nach Paris gekommen, wo er sein Leben lang, mit wissenschaftlichen Studien beschäftigt, verblieb und 1789 starb; auch er fasste seine Ansichten in einem Buche zusammen, das indessen erst 1770 unter dem Titel „le Système de la nature“ erschien, es war so ungeheuerlich, dass es selbst die stärksten Zweifler jener Epoche anwiderte. Ein anderes Ideal schwebte der schwärmerischen Seele Rousseaus vor, er konnte mit diesen Philosophen nicht harmoniren; ein Aufsatz, den d'Alembert in der Encyklopädie über Genf veröffentlichte, führte den Genfer Bürger durch den erwähnten Brief zum entschiedenen Bruch mit der philosophischen Partei.

Nicht nur dass d'Alembert in seinem Aufsatz die Behauptung aufstellte, die Genfer seien nicht mehr so gläubig wie vor zweihundert Jahren, sie neigten sich im Gegentheil mehr zu Servet hin als zu Calvin, er rieth auch diesen christlichen Spartanern in ihrer Stadt ein Theater zu errichten, um etwas von dem Witz und Geschmack der Athener zu bekommen. Voltaire war es, der ihm diesen Gedanken eingegeben hatte; an den verfeinerten Lebensgenuss des Hofes und der vornehmen Gesellschaft gewöhnt, kam ihm das strenge Leben der Calvinistenstadt prüde und langweilig vor, er wünschte Zerstreuung und hätte gern neben dem Petersdom ein Komödienhaus erstehen sehen, auf dem man auch seine Stücke aufgeführt hätte; aber er fand für seinen Gedanken kein Verständniss in Genf, im Gegentheil erhob sich gegen den Aufsatz d'Alemberts ein allgemeiner Sturm, nicht blos von Seiten der Pastoren, die mit Entrüstung jene Beschuldigung zurückwiesen. In der That hatte sich hier Voltaire, wie man zu sagen pflegt, an die falsche Adresse gerichtet. Dass er über die in Frankreich herrschenden Zustände die Lauge seines zersetzenden Witzes ausgoss, war begreiflich und natürlich, dieselben waren mit zu schreienden Missbräuchen und zu grellen Gebrechen be-

[1]) Dass diese theils freigeistigen, theils materialistischen Schriftsteller im Privatleben uneigennützig, rechtschaffen, wohlthätig und human waren, entkräftet die Gefahr nicht, die in ihren Systemen für minder gut angelegte Naturen lag; der sittliche Zustand der höheren Gesellschaft, bei der ihre Denkweise Anklang fand, bezeugt eher diese Gefahr.

haftet; er war eben ein Kind seines Landes, die aus jenen Zuständen hervorgegangene Reaction selbst. „Il fut un de ces génies destructeurs que la Providence précipite sur la vétusté des empires“, sagt Vinet, und weiter: „Sur les confins de deux siècles, lorsque l'hypocrisie de l'un se voyait remplacée par la licence de l'autre, Voltaire épousa avec ardeur l'esprit audacieux de cette réaction.“ Aber lange vor ihm hatte der Staat Genf gegen diese ungeheuerlichen Zustände Frankreichs angekämpft, in diesem Kampfe lag der Grund seines Lebens, die Berechtigung seines Daseins, und wenn auch zu jener Zeit in Genf nicht mehr Alles so war wie es sein sollte, so hatte doch kein Franzose, und wenn er auch Voltaire hiess, das Recht sich über die Genfer lustig zu machen. Hätte die französische Regierung und Nation zu rechter Zeit den Genfer Geist in sich aufgenommen, so wäre ein Voltaire für Frankreich ganz überflüssig gewesen, es wäre alsdann sicher auch ein rechtes Verhältniss zwischen Religion und Kunst hergestellt worden (der grösste dramatische Dichter aller Zeiten ist aus dem protestantischen England hervorgegangen, Shakespeare). Bei dem blindwüthenden Despotismus aber, der in Frankreich alle Gewissens- und Denkfreiheit erstickte, musste Genf ebenso starr in seinem Gegensatz verharren, um widerstandsfähig zu bleiben; hätte Genf die Leichtfertigkeit der hohen französischen Gesellschaft in Denken und Gebahren bei sich aufgenommen, so wäre ein Bollwerk der höbern sittlichen Natur für den geschichtlichen Fortschritt der Menschheit verloren gegangen. So wenig wie Voltaire, nach Benjamin Constants Worten, die Bibel verstand, so wenig verstand er auch die moralische und geschichtliche Würde Genfs. Jean Jacques Rousseau aber war von dem Gefühl derselben durchdrungen und warf seine „Lettre à d'Alembert sur les spectacles“ in die Welt (1758): „le plus parfait de ses ouvrages, écrit pour garantir sa patrie des dangers dont l'établissement d'un théâtre lui semblait la menacer.“ (Vinet.) Diese Aufregung, die der Aufsatz d'Alemberts hervorrief, hatte Voltaire nicht vorhergesehen, er beschwor seinen Freund einen Widerruf zu veröffentlichen, um den Sturm zu beschwichtigen, aber dieser weigerte sich entschieden, selbst noch als diese Aufregung den Hof in Versailles aufs Neue misstrauisch gegen die Encyklopädisten machte. Diesem verderbten Hofe und seinen Pasquillanten gegenüber war d'Alemberts Stolz auch gerechtfertigt, er zog sich ganz von der Encyklopädie zurück, was aber nicht verhinderte, dass dem Unternehmen die Druckgenehmigung wieder entzogen wurde, erst im Jahre 1765 duldete die Regierung das Erscheinen wieder. Rousseau aber hatte von jetzt an mit den Philosophen gebrochen. Vinet, der die Geschichte der Litteratur stets von einem streng moralischen Standpunkte aus betrachtet, sagt bei dieser Gelegenheit:

J. J. Rousseau und die Gesellschaft der Philosophen.

„Dans quel monde était-il tombé? Je veux qu'au fond Rousseau ne fût pas meilleur que ses nouveaux amis; mais s'il était aussi mauvais, c'était du moins d'une autre manière. Il avait les vices de la nature; les hommes de la coterie holbachique avaient ceux de la société. Ils étaient rusés et intrigants; Rousseau était simple et droit. Enfin, ils reniaient toutes les doctrines qui font la dignité de l'homme; Rousseau était naturellement religieux. S'il eût appris leur art et se fût fait à leurs moeurs, son génie était perdu; car il ne put jamais écrire que sous la dictée de l'émotion; il aurait figuré tout au plus parmi les médiocrités littéraires de l'époque, et n'aurait pas même écrit la Nouvelle Héloïse. La retraite sauva donc son génie, mais non pas son bonheur."

Er war nicht glücklich. Er litt vor Allem an mannigfachen inneren Widersprüchen, Inconsequenzen, die A. Vinet scharfsinnig nachgewiesen hat, an seiner menschenscheuen Natur, die durch den Mangel des Conversationstalentes bei grossem Gedankenreichthum noch mehr verdüstert ward und zuletzt zu schwermüthigem Menschenhass wurde; endlich fehlte ihm das häusliche Glück. Und doch hatte er in seiner Einsamkeit Stunden beseligenden Entzückens, und namentlich in jenen Tagen, wo er sich von der philosophischen Partei zurückgezogen hatte, wie die Briefe bezeugen, die er im Januar 1762 an Herrn von Malesherbes schrieb.

Rousseaus Glück in der Einsamkeit.

„Oh! que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'univers, chacun voudrait s'en faire un semblable; la paix régnerait sur la terre; les hommes ne songeraient plus à se nuire, et il n'y aurait plus de méchants quand nul n'aurait intérêt à l'être. Mais de quoi jouissais-je enfin quand j'étais seul? De moi, de l'univers entier, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être, de tout ce qu'a de beau le monde sensible, et d'imaginable le monde intellectuel. . . . En me levant avant le soleil pour aller voir, contempler[1]) son lever dans mon jardin, quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres, ni visites, n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné la matinée à divers soins, je me hâtais de dîner pour échapper aux importuns, et me ménager un plus long après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardents, je partais par le grand soleil avec le fidèle Achate, pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne se vînt emparer de moi avant que j'eusse pu m'esquiver; mais quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de coeur, avec quel pétillement de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé, en me disant: Me voilà maître de moi pour le reste de ce jour! J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien ne mon-

[1]) Der Leser beachte die Steigerung: voir, contempler.

trant la main des hommes n'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi. C'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon coeur; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration.

Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée. Je la peuplais bientôt d'êtres selon mon coeur, et chassant bien loin l'opinion[1]), les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans les asiles de la nature des hommes dignes de les habiter. Je m'en formais une société charmante, dont je ne me sentais pas indigne; je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie, et remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs, et de toutes celles que mon coeur pouvait désirer encore, je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité, plaisirs si délicieux, si purs, et qui sont désormais si loin des hommes. Oh! si dans ce moment quelque idée de Paris, de mon siècle, et de ma petite gloriole d'auteur, venait troubler mes rêveries, avec quel dédain je la chassais à l'instant pour me livrer, sans distraction, aux sentiments exquis dont mon âme était pleine! Cependant au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimères venait quelquefois la[2]) contrister tout à coup. Quand tous mes rêves se seraient tournés en réalités, ils ne m'auraient pas suffi; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexplicable, que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement de coeur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas d'idée, et dont pourtant je sentais le besoin. Hé bien, monsieur, cela même était jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment très-vif, et d'une tristesse attirante, que je n'aurais pas voulu ne pas avoir.

Bientôt de la surface de la terre j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'être incompréhensible qui embrasse tout. Alors l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas; je me sentais, avec une sorte de volupté, accablé du poids de cet univers, je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées, j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace; mon coeur resserré dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit; j'étouffais dans l'univers; j'aurais voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle

---

[1]) Die öffentliche Meinung, die Tagesmeinung.

[2]) l'âme.

mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois: O grand Être! ô grand Être! sans pouvoir dire ni penser rien de plus!"

Wer denkt dabei nicht an den zweiten Brief in den „Leiden des jungen Werthers": „Eine wunderbare Heiterkeit hat meine ganze Seele eingenommen, gleich den süssen Frühlingsmorgen, die ich mit ganzem Herzen geniesse. Ich bin allein, und freue mich meines Lebens in dieser Gegend, die für solche Seelen geschaffen ist, wie die meine. Ich bin so glücklich, so ganz in dem Gefühle von ruhigem Dasein versunken .... Wenn das liebe Thal um mich dampft, und die hohe Sonne an der Oberfläche der undurchdringlichen Finsterniss meines Waldes ruht und nur einzelne Strahlen sich in das innere Heiligthum stehlen, ich dann im hohen Grase am fallenden Bache liege, und näher an der Erde tausend mannigfaltige Gräschen mir merkwürdig werden; wenn ich das Wimmeln der kleinen Welt zwischen Halmen, die unzähligen unergründlichen Gestalten der Würmchen, der Mückchen näher an meinem Herzen fühle, und fühle die Gegenwart des Allmächtigen, der uns nach seinem Bilde schuf, das Wehen des Alliebenden, der uns in ewiger Wonne schwebend trägt und erhält — mein Freund, wenn's dann um meine Augen dämmert und die Welt um mich her und der Himmel ganz in meiner Seele ruhen wie die Gestalt einer Geliebten; dann sehne ich mich oft und denke: ach könntest du das wieder ausdrücken, könntest dem Papiere das einhauchen, was so voll, so warm in dir lebt, dass es würde der Spiegel deiner Seele, wie deine Seele ist der Spiegel des unendlichen Gottes! — Mein Freund — aber ich gehe darüber zu Grunde, ich erliege unter der Gewalt der Herrlichkeit dieser Erscheinungen." —

Ist es nicht wie ein Echo der Worte Rousseaus? ist es nicht wie ein verzagendes und doch gotttrunkenes Aufringen der Seele, die, erstickend unter dem Entzücken, womit die Herrlichkeit der Natur sie erfüllt, in ihrer seligen Beklemmung sich nicht anders Luft zu schaffen weiss, als dass sie wie hilferufend und doch anbetend zum Schöpfer des Alls aufschreit:

„O grand Être! ô grand Être!"

Goethe und Schiller waren entflammt von Rousseaus Begeisterung, in einer Feuerode hat ihn Schiller bei seinem ersten Auftreten als Dichter in seiner „Anthologie auf das Jahr 1782" begrüsst, und sein dramatischer Schwanensang auf die befreite Schweiz war ein Scheidegruss an Rousseau.

Durch seinen Bruch mit der philosophischen Partei, sagte Vinet, rettete J. J. Rousseau sein Genie, und in der That sind die jetzt folgenden Jahre seines Lebens von einer staunenerregenden Fruchtbarkeit. Aus seiner Einsamkeit im Schlosspark von Montmorency schickt er in kürzesten Zwischenräumen jene drei Werke in die Welt, die eine Um-

wälzung im ganzen Gefühlsleben wie in der staatlichen Ordnung des Jahrhunderts hervorbringen sollten, den schon in der Einsiedelei begonnenen Roman „Julie ou la Nouvelle Héloïse“ 1759, „le Contrat social“ 1760, und das Erziehungswerk „Emile“ 1762, Werke, die die Mit- und Nachwelt in die leidenschaftlichste Aufregung für und wider versetzten, ganz gewiss manche Irrthümer enthalten und doch auch wieder eine heilsame Gegenwirkung gegen andere, zum Theil noch grössere Irrthümer ausgeübt haben. Dieselben werden später eingehender besprochen werden; für jetzt soll gleich im Voraus erklärt werden, dass sie keine Erzeugnisse des litterarischen Genius Frankreichs sind, dass sie, obgleich in Frankreich durch den Gegensatz gezeitigt, den Rousseau vor Augen hatte, die Früchte eines fremden Geistes, einer fremden Welt sind: Alles in ihnen, Landschaft und Sitten und Temperament, weist auf die Schweiz hin. Ein Franzose selbst, Eug. Noël, nennt sie „ces livres sans exemple, et pour ainsi dire sans préludes dans la littérature française“; wie hätten sie aus französischem Boden erwachsen können, wo ihnen nichts entsprach! „Ce n'est pas un Français, né dans la servitude et pour la servitude“, sagt von dem Verfasser ein anderer Franzose, der Litteraturhistoriker Paul Albert; er sagt weiter: „il me semble que ce livre (le Contrat Social) n'est pas un produit de notre terre de France; il a comme un parfum étranger, sauvage même; on dirait qu'il nous vient de la Sparte de Lycurgue ou de la Genève de Calvin. Telle est bien son origine en effet.“ Wenn aber Paul Albert behauptet: „Quand il leur a dit: vous ne guérirez jamais, nos pères ne l'ont pas cru; Rousseau leur avait indiqué le mal et le prétendait incurable; eux, ils ont trouvé le remède“; so behauptet er zuviel. Die Franzosen haben das alte Feudalgebäude umgestürzt, aber sie schleppen noch immer Reste der alten Ketten mit sich; die blutige Erstickung der Reformation sühnt sich nicht in hundert Jahren; übrigens zerfällt Rousseaus Heimath, die Schweiz, in zwei Haupttheile, in die romanische und in die deutsche; Pestalozzi ist die nothwendige Ergänzung Rousseaus, er war auch einmal in Paris, wurde auch angehört, aber nicht verstanden.

Eine Episode im „Emile“ und der Sturm, den dieselbe hervorrief, entriss J. J. Rousseau seiner stillen Zurückgezogenheit; es ist dies die „Profession de foi du vicaire savoyard“, worin die speculativen Wahrheiten der Religion bei Seite gelassen und statt ihrer diejenigen betont werden, die von Einfluss auf die praktische Moral sind. Alle Vertheidiger der geoffenbarten Religion erhoben ihre Stimme dagegen, nicht minder aber verfeindete er sich mit den Freigeistern, die sich den Namen „Philosophen“ gaben, von denen Viele, besonders die, welche der vornehmen Gesellschaft angehörten, mit dem Unglauben kokettirten, weil es eine Modesache war. Sagt doch der Savoyer Vicar am Schluss seines Glaubensbekenntnisses:

Warnung vor den Freigeistern.

„Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la Nature, sèment dans les coeurs des hommes de désolantes doctrines. Renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent au fond des coeurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Osez confesser Dieu chez les philosophes; osez prêcher l'humanité aux intolérants. Dites ce qui est vrai, faites ce qui est bien; ce qui importe à l'homme, est de remplir ses devoirs sur la terre, et c'est en s'oubliant qu'on travaille pour soi. Mon enfant, l'intérêt particulier nous trompe; il n'y a que l'espoir du juste qui ne trompe point."

Der letzte Satz trifft den „Philosophen" Helvetius, nach demselben sollte das persönliche Interesse die Triebfeder aller Handlungen sein und die Tugend nur in einem verständigen Egoismus bestehen.

Und enthält doch auch dasselbe Glaubensbekenntniss die wundervollen Schilderungen des Gewissens und des Evangeliums.

Das Gewissen.

„Conscience! Conscience! instinct divin, immortelle et céleste voix, guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu; c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions; sans toi, je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilége de m'égarer d'erreurs en erreurs, à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe.

Grâce au ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philosophie.

Das Evangelium.

La majesté des Écritures[1]) m'étonne; la sainteté de l'Évangile est un argument qui parle à mon coeur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe, qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses moeurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert

[1]) Die heilige Schrift.

de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu[1]), il peint trait pour trait Jésus-Christ: la ressemblance est si frappante, que tous les pères[2]) l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque[3]) au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage, et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste, avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice; Léonidas était mort pour son pays, avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte était sobre, avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jesus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

Im Allgemeinen aber griff der Savoyer Vicar doch die geoffenbarte Religion an und vertheidigte dagegen die natürliche; Rousseau selbst neigte sichtbar mehr der letztern zu. Das Pariser Parlament, der oberste Gerichtshof, liess das Buch durch Henkershand verbrennen und erliess einen Verhaftsbefehl gegen den Verfasser. Rousseau war entschlossen sich vor dem Parlamente zu vertheidigen, mit Gewalt trieben ihn seine Freunde, Herr von Malesherbes und der Marschall von Luxemburg, zur Flucht. Als er auf der Schweizer Grenze ankam, liess er halten, stieg aus dem Wagen, warf sich nieder, küsste den Boden seiner Heimath und rief voll Entzücken: „Ciel! protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté!“ Seine Schwärmerei sollte nicht lange währen. Nicht nur der Senat von Bern verbot ihm den Aufenthalt im Canton, so-

---

[1]) Vom Staate, Buch II. „Dieser Gerechte, so wie ich ihn geschildert habe, wird gegeisselt, gefoltert, mit Ketten beladen werden; man wird ihm die Augen ausbrennen; endlich, wenn er tausend Leiden erduldet haben wird, wird er an's Kreuz geschlagen werden und man wird ihn zur Erkenntniss führen, dass man sich nicht darum zu kümmern hat gerecht zu sein, sondern es zu scheinen.

[2]) Die Kirchenväter.

[3]) Sokrates, Sohn des Bildhauers Sophroniskus.

gar die Regierung seiner Vaterstadt Genf, nicht zufrieden damit, dass sie das Buch „Emile“ durch Henkershand hatte zerreissen lassen (19. Juni 1762), erliess einen Verhaftsbefehl gegen ihn „pour un crime commis loin d'elle, et qui, au même titre, aurait aussi bien pu être atteint par tous les gouvernements de l'Europe“, sagt Vinet, und Daguet[1]) berichtet:

Rousseaus letzter Aufenthalt in der Schweiz.

„Beaucoup de citoyens protestèrent contre cette décision (la lacération des écrits de Rousseau). Elle paraissait d'autant plus surprenante, que dans le même temps les oeuvres impies de Voltaire, le seigneur de Ferney, s'imprimaient et circulaient librement dans cette ville (depuis 1755). Mais le gouvernement repoussa les protestations des citoyens et refusa de convoquer le conseil général. Le chef du parti négatif[2]), le procureur-général Robert Tronchin, homme riche, d'un grand talent et très-lié avec Voltaire, fit l'apologie de l'aristocratie dans un écrit intitulé: „Lettres de la campagne.“

Auf dem Boden der Heimath Rousseaus vernimmt man gern über ihn die Stimmen seiner Landsleute in seiner eigenen Sprache; Vinet erzählt:

„Ce dernier coup[3]) accabla Rousseau. Il aimait tendrement sa patrie. Il avait cherché à l'honorer par ses écrits, dont l'un des plus célèbres avait été dédié au gouvernement genevois[4]); il se parait du titre de citoyen de Genève; il avait écrit le plus parfait de ses ouvrages, sa Lettre à d'Alembert, pour garantir sa patrie des dangers dont l'établissement d'un théâtre lui semblait la menacer. Tous ces souvenirs aigrissaient sa douleur. C'est dans cette disposition d'âme qu'il alla s'établir à Motiers-Travers[5]), éprouvant peut-être une satisfaction amère à obtenir dans une monarchie l'asile que les républiques refusaient à l'apôtre de l'égalité. Il faut lire ici la noble lettre par laquelle il prévint de son arrivée le roi de Prusse et lui demanda l'hospitalité (juillet 1762):

„J'ai dit beaucoup de mal de vous; j'en dirai peut-être encore: cependant, chassé de France, de Genève, du canton de Berne, je viens chercher un asile dans vos États. Ma faute est peut-être de n'avoir pas commencé par là: cet éloge est de ceux dont vous êtes digne. Sire, je n'ai mérité de vous aucune grâce, et je n'en demande pas; mais j'ai cru devoir déclarer à Votre

---

[1]) Es sind dies die Urtheile zweier in jeder Beziehung hervorragender Schweizer, Vinet, frommer Protestant, und Daguet, milder Katholik, beides tadellose Patrioten.

[2]) En 1754, le nom de Négatifs fut donné aux partisans du gouvernement, parce qu'ils refusèrent de faire droit aux griefs des Représentants, c'est-à-dire des citoyens qui avaient adressé au conseil des représentations énergiques sur la diminution de leurs droits.

[3]) le mandat d'amener que le Gouvernement de Genève avait lancé contre lui.

[4]) Le Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes qui parut en 1753.

[5]) dans la principauté de Neuchâtel.

Majesté que j'étais en son pouvoir, et que j'y voulais être; elle peut disposer de moi comme il lui plaira."

Friedrich II. war grossherzig genug, dem Heimathlosen nicht nur das erbetene Asyl zu gewähren, sondern ihm auch eine Pension anzubieten. Der edle Schwärmer schlug sie aus, er bat den König dieselbe irgend einem Dürftigen seiner Unterthanen zukommen zu lassen; im Uebrigen fehlte ihm aber der geschichtliche Blick, wenn er dem grossen König vorwarf, zu lange den Degen statt des Scepters zu führen. Er, der selbst die nahende Krisis erkannt hatte, sah nicht, dass für Preussen „die Zeit noch nicht erfüllt war", und wie eifrig Friedrich II. es sich angelegen sein liess, die Wunden seiner durch den Krieg erschöpften Länder zu heilen, das weiss die Geschichte. Die eigenen Landsleute und Glaubensgenossen vergällten J. J. Rousseau das Asyl, das ihm der grosse Preussenkönig gewährt hatte.

„Établi à Motiers au sein d'une population protestante, J. J. Rousseau éprouva le besoin de se rattacher à elle par la communion du culte. „Après ma réunion solennelle à l'Église réformée, vivant en pays réformé, je ne pouvais, sans manquer à mes engagements et à mon devoir de citoyen, négliger la profession publique du culte où j'étais rentré . . . Toujours vivre isolé sur la terre me paraissait un destin bien triste, surtout dans l'adversité. Au milieu de tant de proscriptions et de persécutions, je trouvais une douceur extrême à pouvoir me dire: Au moins je suis parmi mes frères; et j'allais communier avec une émotion de coeur et des larmes d'attendrissement, qui étaient peut-être la préparation la plus agréable à Dieu qu'on y pût porter." (J. J. Rousseau, Confessions, livre XII.) La communion de Rousseau avait bien des défauts, mais elle était un acte plein de gravité et de sentiment. „Le respect s'en va", disait avec profondeur une femme d'esprit du dix-huitième siècle; Rousseau, parmi beaucoup de torts et de faiblesses, savait respecter." So sagt der Protestant Vinet. Ein Vertreter des katholischen Frankreichs, Paul Albert, sagt seinerseits über Rousseau: „C'est une âme religieuse, naturellement religieuse: là est sa principale originalité, là est sa force. Rien de plus étranger à l'esprit général du siècle [1]) que ce besoin incessant de Dieu dont Rousseau est possédé, ces contemplations, ces ravissements. Les représentants officiels de la religion avaient tué dans les âmes le sentiment religieux. Les philosophes qui pouvaient se passer de Dieu pour expliquer le monde, s'en passaient allègrement: la nature leur suffisait . . . Quant à Rousseau, on ne peut dire qu'il abdique sa raison; il en fait au contraire un magnifique usage; mais

---

[1]) Unter „dem 18. Jahrhundert" verstehen die Franzosen immer die Zustände Frankreichs; es ist schon gezeigt worden, wie der Fanatismus und die Heuchelei unter der Regierung Ludwigs XIV. die Erschlaffung der Sitten, die Zweifelsucht und den Unglauben zur Folge hatten. Grosse Schuld daran trug der französische Klerus, besonders die hohe katholische Geistlichkeit, diese ist unter „les représentants officiels de la religion" zu verstehen.

l'oeuvre de la raison finie, l'oeuvre de la foi commence. L'âme de Rousseau monte vers Dieu, aspire à lui, se repose en lui. — „Le coeur a ses raisons que la raison ne connaît point", disait Pascal; ces raisons-là sont justement celles de Rousseau. Partout et toujours se retrouve ce singulier mélange de réflexion et d'inspiration qui est sa plus essentielle originalité."

Es ist eine Thatsache, dass das religiöse Gefühl, das in dem katholischen Frankreich unter den gerügten Umständen zu verlöschen drohte, von dem Schweizer, von dem Protestanten J. J. Rousseau wieder angefacht und genährt wurde; er hatte dies Gefühl als Knabe aus Genf mit hinweggetragen und blieb von ihm erfüllt sein Leben lang; war es zuweilen in der Gesellschaft, die ihn umgab, verblasst, so brach es bald darauf um so glühender wieder hervor. Die Seelenkraft der romanischen Schweiz zeigte sich auch hier wieder dem katholischen Frankreich überlegen, das seine Gewissensfreiheit unter der leichtfertigen Katharina von Medici nnd der von spanischem Fanatismus aufgestachelten Ligue muthwillig preisgegeben hatte, um sie dann unter Ludwig XIV. dem Jesuitenorden auszuliefern. Zwar waren die Jesuiten vertrieben worden (1762 bis 1764), aber der böse Geist war geblieben. Und doch wurde bald darauf derselbe J. J. Rousseau, der fest überzeugt war der Sache Gottes zu dienen, von seinen Landsleuten in der romanischen Schweiz wegen seiner Verletzung ihres religiösen Glaubens verfolgt.

Zwei hochgestellte Personen hatten ihn wegen seiner im „Emile" niedergelegten religiösen Ansichten auf das Heftigste angegriffen: zuerst hatte der Erzbischof von Paris, Christoph de Beaumont, einen Hirtenbrief gegen ihn erlassen, worin er ihn „gottlos, impie" nannte. Rousseau antwortete darauf mit tief erregter Seele: „Vous me traitez d'impie! Et de quelle impiété pouvez-vous m'accuser, moi qui n'ai jamais parlé de l'Être suprême que pour lui rendre la gloire qui lui est due, ni du prochain que pour porter tout le monde à l'aimer?" Der andere Gegner war der Staatsanwalt Robert Tronchin in Genf, der die erwähnten „Lettres de la campagne" gegen ihn geschrieben hatte; auf diese antwortete Rousseau, ebenfalls von Motiers aus, durch seine „Lettres de la montagne", in welchen er allerdings gegen verschiedene Glaubenssätze der protestantischen Kirche verstiess. Die Genfer Geistlichen suchten den Prediger in Motiers gegen ihn einzunehmen und selbst die Gemeinde gegen ihn aufzureizen. Als Rousseau ein zweites Mal zum heiligen Abendmahl zugelassen zu werden bat, wurde es ihm vom dortigen Consistorium, den Aeltesten der Kirche nebst dem Prediger, verweigert; umsonst vertheidigte sich Rousseau in einem Briefe vom 29. März 1765, das Consistorium blieb unerbittlich und die Gemeinde überfiel ihn sogar in seinem Hause, um ihn zu misshandeln. Rousseau musste auf's Neue fliehen.

„Nun aber bleibet Glaube, Hoffnung, Liebe, diese drei; aber die Liebe ist die grösseste unter ihnen", schrieb Paulus, der Apostel der protestantischen

Kirche. J. J. Rousseau ermangelte des Glaubens an einzelne dogmatische Grundsätze der protestantischen Kirche, doch nicht des Glaubens an Gott und ein ewiges Leben; es war die Aufgabe des Geistlichen und der Gemeinde, wenn sie ihre Christenpflicht recht verstanden, den Irrenden durch Sanftmuth zur Erkenntniss zu führen; sie ermangelten aber der Liebe. „Aber die Liebe ist die grösseste unter ihnen."

Unweit Neuveville und dem Städtchen ziemlich gegenüber ragt aus den Fluthen des Bieler Sees ein grünes Eiland empor, die Petersinsel, „l'île de Saint-Pierre" genannt; hier landete Rousseau. Der Schweizer Dichter, Albert Richard aus Orbe, hat in folgender Schilderung des Aufenthaltes J. J. Rousseaus auf dieser Insel das ganze Leben des Unglücklichen zusammengefasst.

Rousseau à l'île de Saint-Pierre.

„Reçois mon infortune, île au charmant ombrage!
Rousseau persécuté, fugitif, languissant,
Rousseau proscrit, chassé de rivage en rivage,
Foule tes bords fleuris de son pied chancelant.
Ne crains pas que sur toi j'attire la tempête;
Le monde, que je hais, n'entendra plus ma voix.
A ma vieillesse errante accorde une retraite,
Seulement une pierre où reposer ma tête,
Et je serai content. La profondeur des bois,
Le spectacle enchanteur des monts, de la verdure,
Le calme de tes eaux, une existence obscure,
C'est tout ce que je veux. Ne me repousse pas!
Banni de ma patrie, hélas! aucune terre
Ne veut me recevoir. De souffrir je suis las;
Et si pour moi ta plage est inhospitalière,
Où me rendre? Partout le sol fuit sous mes pas."

A ces cris de détresse, à cette voix plaintive,
Les habitants de l'île accourent sur la rive.
Emus d'un saint respect, sur l'auguste vieillard
Ils fixent tous ensemble un avide regard;
Et, contemplant son front, imposant de génie,
Sa bouche, habituée à des flots d'harmonie,
Semblent chercher en lui des traits surnaturels,
Etonnés qu'il soit fait comme eux, simples mortels.
Ainsi, vieux et sans pain, plus grand par sa misère,
Aux pâtres de Sicos se présentait Homère.

Rousseau croyait avoir rencontré le repos.
Il osait espérer que nulle inquiétude
Ne viendrait affliger sa chère solitude.

Il voulait fuir le monde, il lui devait ses maux;
Et, séparé trop tard de ce monde illusoire,
Rêvait l'oubli comme il avait rêvé la gloire.

La paix semblait rendue à son coeur attristé.
Ce n'était plus l'auteur dont les lèvres puissantes
Aux hommes dans les fers prêchaient la liberté;
Ce n'était plus l'auteur dont les pages brûlantes
Respiraient de l'amour la tendre volupté:
Tantôt, portant ses pas aux champs du voisinage,
Il cherchait l'entretien du simple laboureur;
Tantôt, silencieux, perdu sous le feuillage,
Distrait, il observait un insecte, une fleur;
Ou bien, on le voyait, sur un lac indocile,
Abandonner aux flots sa nacelle mobile.

Sur ce beau lac, un jour, rêveur, inattentif,
Il laissait au hasard dériver son esquif.
Balancé mollement sur l'onde murmurante,
Que roulait avec peine un vent léger du soir,
Le grand homme, penché sur la rame pliante,
Ecoutait sans entendre et regardait sans voir;
Puis il ferma les yeux sans s'en apercevoir.

Dors paisible, ô Rousseau! Souffle, ô brise légère!
Fais descendre sur lui le calme et la fraîcheur!
Ranime ce vieillard flétri par la douleur!
Songes riants, venez! et, pendant qu'il sommeille,
Offrez à son esprit, fantômes gracieux,
La douce illusion, bonheur des malheureux!

Mais il sourit déjà. Gardez qu'on ne l'éveille!
Il est peut-être heureux; sans doute, à son oreille
Résonnent les refrains qui charmaient son berceau.
Pour la première fois, dors paisible, ô Rousseau!

Quel tableau séducteur s'offre à ses yeux! Un rêve,
Des jours qu'il a vu fuir lui montre la moitié.
Seulement les beaux jours; le reste est oublié.
Une invisible main le saisit et l'enlève,
Le porte au sein des murs de l'ingrate Genève,
Et là, par un prodige, il redevient enfant.
Il retrouve tes jeux, ô maison paternelle!
Parfois, près du foyer où la flamme étincelle,

Son vieux père lui dit: „Jean-Jacques, mon enfant,
Viens, parlons de ta mère“, et l'embrasse en pleurant.

A ses yeux fascinés l'univers se colore;
L'air est plus embaumé, le soleil est plus pur,
Le concert des oiseaux plus ravissant encore,
Et le Léman, couvert des vapeurs de l'aurore,
Lui semble refléter un plus céleste azur.

Und nun führt der Traum ihm die schönen Stunden seiner Jugend vor, immer bemüht, das Hässliche, das sie begleitet hat, aus seiner Erinnerung zu verscheuchen; jetzt ist er Mann und er ruft der Welt die Worte zu, die Schiller in seine „Worte des Glaubens“ aufgenommen hat:

„Der Mensch ist frei geschaffen, ist frei,
Und wär' er in Ketten geboren.“

O d'un rêve enchanteur ivresse passagère!
Les peuples engourdis, ranimés à sa voix,
Ouvrent leurs yeux tardifs pour chercher la lumière;
Et, respirant enfin sous le règne des lois,
Le monde semble naître une seconde fois.
Jean-Jacques, enivré de joie et d'espérance,
Cherche à se dérober aux regards des mortels;
Et vainement il veut fuir leur reconnaissance:
Majesté du génie, ils t'offrent des autels.

Aber nichts ist schöner als die Schilderung, die J. J. Rousseau selbst von den glücklichen Stunden gegeben hat, die er auf der Petersinsel verlebte; sie ist in dem letzten Werke enthalten, das er verfasst hat (in den Jahren 1777 und 1778), in den „Rêveries du promeneur solitaire, cinquième promenade.“

J. J. Rousseaus Aufenthalt auf der Petersinsel.

„De toutes les habitations où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux, et ne m'a laissé de si tendres regrets, que l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne. Cette petite île, qu'on appelle à Neuchâtel l'île de la Motte, est bien peu connue, même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très-agréable, et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire.

Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de

champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés, de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin, d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-lieue de tour, l'autre plus petite, déserte et en friche.

Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais grande, agréable et commode, qui appartient à l'hôpital de Berne ainsi que l'île, et où loge un receveur avec sa famille et ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une volière, et des réservoirs pour le poisson. L'île, dans sa petitesse, est tellement variée dans ses terrains et ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites et souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets et bordés d'arbrisseaux de toute espèce, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur, Une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'île dans sa longueur; et dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon, où les habitants des rives voisines se rassemblent et viennent danser les dimanches durant les vendanges. C'est dans cette île que je me réfugiai. J'en trouvai le séjour si charmant, j'y menai une vie si convenable à mon humeur, que, résolu d'y finir mes jours, je n'avais d'autre inquiétude sinon qu'on ne me laissât pas exécuter ce projet. Dans les pressentiments qui m'inquiétaient, j'aurais voulu qu'on m'eût fait de cet asile une prison perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, et qu'en m'ôtant toute puissance et tout espoir d'en sortir, on m'eût interdit toute espèce de communication avec la terre ferme; de sorte qu'ignorant tout ce qui se faisait dans le monde, j'en eusse oublié l'existence, et qu'on eût oublié la mienne aussi.

On ne m'a laissé passer guère que deux mois dans cette île; mais j'y aurais passé deux ans, deux siècles et toute l'éternité, sans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y eusse d'autre société que celle du receveur, de sa femme et de ses domestiques, qui tous étaient, à la vérité, de très-bonnes gens et rien de plus: mais c'était précisément ce qu'il me fallait. Quel était donc ce bonheur, et en quoi consistait sa jouissance? J'entrepris de faire la Flora petrinsularis, et de décrire toutes les plantes de l'île, sans en omettre une seule, avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours[1]).

[1]) On n'ignore pas que la botanique était un des goûts les plus vifs de Rousseau, qui a laissé des fragments pour un Dictionnaire de botanique et des Lettres sur la botanique. (Léon Feugère.)

Rien n'est plus singulier que les ravissements, les extases que j'éprouvais à chaque observation que je faisais sur la structure et l'organisation végétale. Au bout de deux ou trois heures, je m'en revenais chargé d'une ample moisson, provision d'amusements pour l'après-dînée au logis, en cas de pluie. J'employais le reste de la matinée à aller, avec le receveur et sa femme, visiter les ouvriers et leur récolte, mettant le plus souvent la main à l'oeuvre avec eux; et souvent des Bernois qui me venaient voir m'ont trouvé juché sur de grands arbres, ceint d'un sac que je remplissais de fruits, et que je dévalais [1]) ensuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avais fait dans la matinée, et la bonne humeur qui en est inséparable, me rendaient le repos du dîner très-agréable; mais quand il se prolongeait trop, et que le beau temps m'invitait, je ne pouvais si longtemps attendre, et pendant qu'on était encore à table, je m'esquivais et j'allai me jeter seul dans un bateau que je conduisais au milieu du lac quand l'eau était calme; et là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournées vers le ciel, je me laissais aller et dériver lentement au gré du vent, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, et qui, sans avoir aucun objet déterminé ni constant, ne laissaient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent, averti par le baisser[2]) du soleil de l'heure de la retraite, je me trouvais si loin de l'île, que j'étais forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me plaisais à côtoyer les verdoyantes rives de l'île, dont les limpides eaux et les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes était d'aller de la grande à la petite île, d'y débarquer, et d'y passer l'après-dînée, tantôt à des promenades très-circonscrites au milieu des marceaux, des bourdaines[3]), des persicaires[4]), des arbrisseaux de toute espèce, et tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de gazon, de serpolet et de fleurs.

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le su-

---

[1]) C'est-à-dire que je faisais descendre. Ce verbe est vieux et populaire; il signifie proprement, descendre de la colline dans le vallon, par extension, aller d'un lieu haut à un lieu bas. On dit: dévaler les degrés; dévaler de la montagne, de son lit etc. Il signifie encore, faire descendre; dévaler du vin à la cave. Ronsard a dit: Je semble (ressemble) au mort qu'on dévale à la fosse. (Bescher.)

[2]) Cet emploi d'un infinitif, pris comme substantif est un heureux emprunt de Rousseau à nos anciens écrivains, qui l'avaient eux-mêmes imité des Grecs. Il est surtout fréquent chez Amyot (1513—1593), l'excellent traducteur de Plutarque, dont Rousseau avait fait une étude très-profitable. (Léon Feugère.)

[3]) Faulbaum.

[4]) Flöhkraut.

perbe et ravissant coup d'oeil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et, de l'autre, élargis en riches et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché: là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher, au point[1]) qu'appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans efforts.

Après le souper, quand la soirée était belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse pour y respirer l'air du lac et la fraîcheur. On se reposait dans le pavillon, on riait, on causait, on chantait quelque vieille chanson, et enfin l'on s'allait coucher content de sa journée, et n'en désirant qu'une semblable pour le lendemain.

Telle est, laissant à part les visites imprévues et importunes, la manière dont j'ai passé mon temps dans cette île, durant le séjour que j'y ai fait. Qu'on me dise à présent ce qu'il y a là d'assez attrayant pour exciter dans mon coeur des regrets si vifs, si tendres, et si durables, qu'au bout de quinze ans il m'est impossible de songer à cette habitation chérie sans m'y sentir à chaque fois transporter encore par les élans du désir.“

Professor Léon Feugère in Paris vergleicht obige „réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde“ mit folgenden Strophen aus Lamartines Gedicht „le Lac“:

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
 Jeter l'ancre un seul jour? . . .

Un soir — t'en souvient-il? — nous voguions en silence,
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
 Tes flots harmonieux! . . .

---

[1]) Dermassen, dass, wenn mich die Stunde und das verabredete Zeichen nach Hause rief, ich mich nicht ohne Anstrengung von meinem Ruhesitze losreissen konnte.

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Dann knüpft L. Feugère folgende litterargeschichtliche und ethische Betrachtung daran:

„Cette Promenade, souvent citée comme l'un des chefs-d'oeuvre de Rousseau, nous offre le genre où il excelle: c'est la peinture du bonheur qu'il a su parfois trouver dans la jouissance de lui-même et la contemplation de la nature. — On sait quelle a été son influence singulière sur quelques-uns des écrivains qui ont illustré la fin du dernier siècle ou le nôtre. Bernardin de Saint-Pierre[1]) procède directement de lui. Bien des traces de sa vague tristesse se retrouvent dans la création si originale de René[2]). Mais, observe M. Villemain[3]), „entre le dégoût ardent de Châteaubriand et la rêverie vaporeuse du philosophe, on sent que tout un monde social s'est brisé et n'a pu reprendre encore à la vie et au calme.“ Déjà on a reconnu, par la citation des strophes du „Lac“, la vive empreinte des émotions et de l'éloquence du Promeneur solitaire sur M. de Lamartine. C'est qu'en France, de même que dans toute l'Europe, J. J. Rousseau a préparé ce qui fait la poésie de notre temps, cette mélancolique contemplation de l'homme, dernier fruit des lumières et de la satiété[4]).“

Vom ethischen Standpunkte aus urtheilt L. Feugère sehr richtig wie folgt:

„Ce désenchantement de la société et de la vie active, ce plaisir de ne penser qu'à demi et de s'abandonner aux caprices des vagues rêveries, s'ils inspirent à Rousseau des accents d'une vraie et profonde mélancolie, sont aussi, il faut le dire, un danger de sa séduisante éloquence. Lui-même le reconnaissait dans une fort belle lettre qu'il écrivait de son ermitage à un jeune homme qui avait témoigné le désir de partager sa retraite: „S'il m'appartenait de vous donner un conseil, le premier que je voudrais vous donner serait de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, et qui n'est qu'une paresse de l'âme, condamnable à tout âge, et surtout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir; la vie laborieuse que Dieu nous impose n'a rien que de doux au coeur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir . . .“

[1]) Auteur des Harmonies de la Nature, des Etudes de la Nature, de Paul et Virginie, né au Havre en 1737, mort en 1814 près de Paris.

[2]) Dieser Roman Châteaubriands (1768—1848) erschien im Jahr 1801; zwischen Châteaubriands und Rousseaus Thätigkeit lag die französische Revolution.

[3]) Villemain (1791—1870), ausgezeichner Kritiker und Litterarhistoriker, Prof. an der Sorbonne (der philosophisch-litterarischen Facultät der Universität) zu Paris.

[4]) Die moderne Litteratur hat indessen diesen Standpunkt grossentheils überwunden.

Für ihn freilich, für Rousseau war die Zeit der Thätigkeit vorüber; verfolgt und geschmäht, während er sich von dem Streben beseelt fühlte, nur für das Glück der Menschheit zu wirken, war er für die Aussenwelt abgestorben; er suchte nur den Frieden und fand ihn hier auf dieser einsamen Insel im Verkehr mit der Natur. „Dors paisible“, ruft ihm auch der Dichter A. Richard zu:

Dors paisible, ô Rousseau! Le destin, moins rebelle . . .
Mais soudain, aux abois de son dogue fidèle,
Le grand homme s'éveille et voit devant ses yeux
Un esquif dont la proue effleure sa nacelle.
On lui donne un message . . . O surprise cruelle!
Le sénat des Bernois le chasse de ces lieux.

In der That hatten die Berner Behörden die Grausamkeit, ihm zu gebieten, ihr Land in kürzester Frist zu verlassen. Umsonst bat er um eine kleine Verlängerung, ja nur um ein Gefängniss, um in Ruhe dem Tode entgegenzuharren. Sie trieben ihn fort, unbekümmert ob er unterwegs umkommen würde. Mit einem Geleitsbrief, den ihm seine Freunde ausgewirkt hatten, kam er in Paris an; hier lernte ihn der englische Gesandtschaftssecretär David Hume (bekannt als religiöser Skeptiker und Geschichtschreiber, 1711—1776) kennen und nahm ihn mit nach England. Als Rousseau, wie er meinte, den Boden der Freiheit betreten hatte, fiel er mit dankbarem Entzücken seinem Retter um den Hals; ebenso schwärmerisch wurde er in London empfangen. Es war die letzte Täuschung, die er erlebte. Rousseau und Hume waren zwei sich ganz entgegengesetzte Naturen, jener von reizbarer Schwärmerei, dieser ein es gut meinender, aber ruhiger Skeptiker, dessen scharfsinnige Zweifelsucht wohl oft wie kalter Spott klang. Bald erschien diese Ruhe dem Schwärmer als Gleichgültigkeit, er wurde misstrauisch, missmuthig, und es kam zum Bruch. Verzweifelnd an Allem floh der Unglückliche 1767 aus England und kehrte 1770 nach Paris zurück, wo man ihn stillschweigend duldete. Die Strasse, wo er ein armseliges Logis bewohnte und sich mit Notenschreiben ernährte, damals „rue Plâtrière“, genannt, trägt jetzt seinen Namen. Er wurde immer grämlicher, düsterer, sonderte sich immer mehr von den Menschen ab; nur im Frieden der Natur bei seinen einsamen Spaziergängen zog der Friede auf kurze Zeit in seine kranke Seele ein. Bernardin de Saint-Pierre war einer der Wenigen, denen es gelang Zutritt bei ihm zu erhalten; wenn derselbe mit Rousseau ausging, ihm im Tuileriengarten die spielenden Kinder zeigte und ihn daran erinnerte, dass die Kleinen ihm, seinem Buche „Emil“ diese freiere, fröhlichere Kindheit verdankten, antwortete der innerlich Gebrochene mit ablehnendem mürrischem Tone. Und doch war sein Herz den sanften Eindrücken nicht verschlossen, die ein solcher Anblick auf gefühlvolle

Menschen macht. So erzählt er in seinen „Rêveries“ von einem Spaziergange, den er damals mit seiner Frau in das Boulogner Gehölz machte:

Rousseau in Gesellschaft von Kindern.

Un dimanche nous étions allés, ma femme et moi, dîner à la Porte-Maillot[1]: après le dîner nous traversâmes le bois de Boulogne jusqu'à la Muette; là nous nous assîmes sur l'herbe à l'ombre, en attendant que le soleil fût baissé, pour nous en retourner ensuite tout doucement par Passy. Une vingtaine de petites filles, conduites par une religieuse, vinrent, les unes s'asseoir, les autres folâtrer assez près de nous. Durant leurs jeux, vint à passer un oublieur[2]) avec son tambour et son tourniquet, qui cherchait pratique; je vis que les petites filles convoitaient fort les oublies, et deux ou trois d'entre elles, qui apparemment possédaient quelques liards[3]), demandèrent la permission de jouer. Tandisque la gouvernante hésitait et disputait, j'appelai l'oublieur et je lui dis: Faites tirer toutes ces demoiselles chacune à son tour, et je vous paierai le tout. Ce mot répandit dans toute la troupe une joie qui seule eût plus que payé ma bourse, quand je l'aurais toute employée à cela.

Comme je vis qu'elles s'empressaient avec un peu de confusion, avec l'agrément de la gouvernante, je les fis ranger toutes d'un côté, et puis passer de l'autre côté l'une après l'autre, à mesure qu'elles avaient tiré. Quoiqu'il n'y eût point de billet blanc, et qu'il revînt au moins une oublie à chacune de celles qui n'auraient rien, qu'aucune d'elles ne pouvait donc être absolument mécontente, afin de rendre la fête encore plus gaie, je dis en secret à l'oublieur d'user de son adresse ordinaire en sens contraire, en faisant tomber autant de bons lots qu'il pourrait, et que je lui en tiendrais compte[4]) Au

---

[1]) Die Porte-Maillot, jenseits des Triumphbogens gelegen, ist der nordöstliche Eingang zu dem westlich von Paris gelegenen Boulogner Wäldchen; wendet man sich von da aus links, so kommt man zu dem jetzt fast gänzlich abgebrochenen Jagdschlosse la Muette in Passy, einer Ortschaft vor Paris, jetzt mit letzterem verwachsen.

[2]) Oublieur = marchand d'oublies. Oublie, Oblate, eine Art Waffeln, äusserst dünn (man sagt: mince comme une oublie), aus Mehl, Zucker und Eiern bereitet, entweder tellerrund oder dütenförmig gerollt. Der Verkäufer trägt sie in einer Art Trommel, auf deren Oberfläche ein Zifferblatt angebracht ist, und lässt gegen Einsatz mit einer Drehnadel darum spielen, zuweilen ist das Drehspiel abgesondert von der Trommel. (Man sagt, der Verkäufer verstände die Drehnadel so zu lenken, dass sie keine zu grosse Gewinnnummer anzeige.

[3]) liard, alte Scheidemünze; vier Liards machen einen Sou. Der Ruf: „Six liards! six liards!“ hat sich im kleinen Hökerkram in Frankreich bis auf die jüngste Zeit erhalten.

[4]) Wie die meisten Winke, die Rousseau im „Emil“ über Kindererziehung gegeben hat, so verdient auch dieser beachtet zu werden. Bei Kinderfesten, wenn ja Glücksspiele eingeführt werden, die aber vom pädagogischen Standpunkte aus hier ganz zu verwerfen sind, sollte wenigstens kein Kind leer ausgehen. Da wurde aber

moyen de cette prévoyance, il y eut près d'une centaine d'oublies distribuées, quoique les jeunes filles ne tirassent chacune qu'une seule fois; car là-dessus je fus inexorable, ne voulant ni favoriser des abus, ni marquer des préférences, qui produiraient des mécontements. Ma femme insinua à celles qui avaient de bons lots d'en faire part à leurs camarades, au moyen de quoi le partage devint presque égal, et la joie plus générale.

Je priai la religieuse de tirer à son tour, craignant fort qu'elle ne rejetât dédaigneusement mon offre; elle l'accepta de bonne grâce, tira comme les pensionnaires, et prit sans façon ce qui lui revint. Je lui en sus un gré infini, et je trouvai à cela une sorte de politesse qui me plut fort, et qui vaut bien, je crois, celle des simagrées. Pendant toute cette opération, il y eut des disputes qu'on porta devant mon tribunal; et ces petites filles, venant plaider tour à tour leur cause, me donnèrent occasion de remarquer que, quoiqu'il n'y en eût aucune de joliè, la gentillesse de quelques-unes faisait oublier leur laideur.

Nous nous quittâmes enfin très-contents les uns des autres, et cet après-midi fut un de ceux de ma vie dont je me rappeile le souvenir avec le plus de satisfaction. La fête, au reste, ne fut pas ruineuse: pour trente sous qu'il m'en coûta tout au plus, il y eut pour plus de cent écus de contentement; tant il est vrai que le plaisir ne se mesure pas sur la dépense, et que la joie est plus amie des liards que des louis. Je suis revenu plusieurs autres fois à la même place, à la même heure, espérant d'y rencontrer encore la petite troupe; mais cela n'est plus arrivé."

Das waren Lichtblicke in der Nacht seines Gemüthes, das immer menschenscheuer wurde. Er, der Zeit seines Lebens sich in der Einsamkeit so glücklich gefühlt hatte, fühlte sich nun im Alter um so unglücklicher, weil er einsam war. Wie oft mag er sich in diesen dunklen Stunden gefragt haben: wo sind meine Kinder? Dies ist die grösste Schuld, die auf seinem Herzen lastete, die der Bewunderer des grossen Genius und Menschenfreundes so gern verschleiern möchte, die er aber nicht verschweigen kann. War es Armuth, war es die verwickelte Lage, in der er sich unter der Gesellschaft, mit der er lebte, befand, oder was ihn sonst dazu trieb: Rousseau hat seine fünf Kinder in ein Findelhaus geschickt und nichts wieder von ihnen vernommen. Die unselige Wahl, die er in Betreff seiner Lebensgefährtin gethan, rächte sich auch dabei; eine Frau von weiblichem Gefühl hätte dies nie zugelassen.

---

im Sommer 1880 von einem Sommerfest berichtet, an dem auch Kinder Theil nahmen: „Für jüngere Knaben war eine Schnur vorhanden, an welcher allerlei Conditor-Kleinodien hingen; da die Kinder aber mit verdeckten Augen nach der Glücksschnur wandern mussten, so griffen freilich viele daneben. Um so glücklicher waren die, in deren Händen sich ein guter Bissen fing." Ja, aber um so unglücklicher, verstimmter, ärgerlicher die andern, wenn nicht gar Missgunst und Scheelsucht ihr kindliches Herz verdarb! Und doch hatten sich gewiss bei dem Feste alle Kinder freuen sollen!

Der denkende Biograph, der zugleich den Einfluss betrachtet, welchen Rousseaus Individualität auf die weltgeschichtlichen Ereignisse geübt hat, fragt sich, ob seine Individualität, aus der all seine Werke hervorgegangen sind, nicht eine andere geworden wäre, hätte er, statt über Erziehung zu schreiben, die Erziehung an seinen eigenen Kindern vollzogen? Die Frage ist eine vielfach verwickelte. Aber als Persönlichkeit hat sie Rousseau selbst sicher zu seiner Selbstverurtheilung gelöst; dafür bürgt der Schmerz und der Gram, der in seinen letzten Tagen an seinem Herzen genagt hat; er war unglücklich. Gebüsst hat er schwer für seine Schuld; ob er sie gesühnt hat, ist Gottes Geheimniss.

Als der Unglückliche nach einer Stätte seufzte, wo er ruhig sterben könnte, bot ihm der Marquis de Girardin sein Landhaus zu Ermenonville unweit Paris an. Im Mai 1778 zog Rousseau hinaus; schon am 2. Juli desselben Jahres starb er, von einem Spaziergang zurückgekehrt, an einem Schlagflusse. Er ward im dortigen Parke auf der Pappelinsel beerdigt.

Die Franzosen stellen gern — und hierbei bricht die Erkenntniss, dass Rousseau keiner der Ihren, sondern ein Fremder, ein Schweizer war, deutlich durch — einen Vergleich zwischen den letzten Tagen Rousseaus und Voltaires an, der, nicht ohne Chauvinismus, zu Ungunsten des Ersteren ausfällt. Es soll nicht verschwiegen werden, was Vinet zu schwach betont, dass Voltaire sich energisch der Opfer des katholischen Fanatismus annahm, der in Frankreich damals noch wüthete; aber die reiche unabhängige Stellung, in der sich Voltaire befand, ermöglichte diesem eine erfolgreichere Wirksamkeit, während Rousseau stets in Armuth lebte. Das Privatleben Voltaires war aber auch nicht fleckenlos. Die Nachwelt urtheilte milder über Rousseau. Das Gezänk, das ihm sein Leben verbittert hatte, verstummte über seinem Grabe, und als nach seinem Tode seine letzten Schriften, darunter die „Rêveries“, erschienen waren, ergriff ein Gefühl mitleidsvoller Rührung das neu erwachsende Geschlecht, und man sah in ihm nur den unglücklichen, boshaft verfolgten grossen Genius. Madame Roland sog aus seinen Schriften die Begeisterung, die sie auch im Tode nicht verliess; vor Allen aber war Rousseaus gleich geniale Landsmännin, Frau von Staël, von tiefer Sympathie für ihn ergriffen; sie, die Schweizerin, verstand am besten den Seelenschmerz des Schweizers, sie allein hätte ihn heilen können. Was Rousseau fehlte, was all den grossen Geistern gefehlt hat, die im achtzehnten Jahrhundert in Frankreich gelebt haben, war ein wahrhaft weibliches Herz. „La femme paraît jouer un grand rôle au XVIII. siècle; elle en joue, en réalité, un petit. L'épouse et la mère n'influent que très peu sur les meilleurs et plus fermes esprits de ce temps. Une vraie femme est aussi ce qui manqua à Voltaire“, sagt der Franzose Eug. Noël.

Dass Rousseau aber als Schriftsteller und Denker von segensreichem Einflusse auf sein Jahrhundert gewesen sein muss, bezeugt nicht nur das jedoch nicht ausgeführte Decret der constituirenden Versammlung von 1790, wonach Rousseau eine Bildsäule errichtet werden und das Piedestal derselben aus den Steinen der Bastille hergestellt werden solle, sowie die Bestattung seiner Gebeine im Pantheon am 11. October 1794, sondern auch und weit mehr die Achtung der Verbündeten vor seinem Gedächtniss, die bei ihrem Einzug in Frankreich 1815 die Gemeinde Ermenonville von aller Kriegssteuer ausnahmen. Zu gleicher Zeit verletzten französische Hände die Grabstätte im Pantheon und warfen die irdischen Ueberreste Rousseaus mit denen Voltaires in eine Kalkgrube. In neuerer Zeit (1837) hat endlich auch Genf seinem grossen Bürger eine Bildsäule errichtet.

V.

Der Canton Freiburg.

Der Canton. Geschichtlicher Ueberblick.

Als besonderes Land erscheint das Gebiet dieses Cantons zuerst seit der Einwanderung der Burgunden, es zerfiel damals in zwei Theile: den Hochgau (pagus d'Ogo) oder Grafschaft Gruyère und den Ostgau, das Uechtland, zwischen Freiburg und Bern, (beide heissen später die Hauptstädte des Uechtlandes). In sprachlicher Hinsicht zerfällt er nach den Dialecten (patois) in das pays Broyard im Westen, so genannt nach dem Flüsschen la Broye, und in das Alpenland oder die Gruyère; zu letzterem gehört als Unterabtheilung das pays cueĉo, dessen Mittelpunkt die Stadt Romont ist und das sich östlich an den Berg Gibloux anlehnt.

Das Christenthum scheint in dieses Land erst durch die irischen Mönche gekommen zu sein; aus der Zeit Columbans († 615) oder seiner nächsten Nachfolger stammt Château-d'Oex in der Gruyère. Der Hauptapostel dieses Alpenländchens war Donat (624—666), Erzbischof von Besançon und Bruder des Grafen Ramelène.

Neben dem Lehnsadel trat, wie schon erzählt wurde, unter den Zähringern das bürgerliche Element auf, zugleich brach aber auch der Zwist zwischen dem romanischen und dem deutschen Stamme aus; der erstre gewann die Oberhand, nur in der Stadt Freiburg selbst schwankte zuweilen die Wage. Heute herrscht nebst dem Romand die französische Sprache vor, nur im Norden mischt sich das Deutsche ein. Ein allgemeiner geschichtlicher Ueberblick ist schon früher gegeben worden; die betreffenden Ereignisse berühren aber die Oertlichkeiten dieses Abschnittes so nahe, dass sie ein wenig eingehender behandelt zu werden verdienen.

Nach dem Erlöschen des burgundischen Königsreiches war der mächtigste Herr im Uechtland Rudolph von Rheinfelden, der hier und im Aargau grosse Allodien besass. Dieser, der die Tochter der verwittweten Kaiserin Agnes aus ihrer klösterlichen Erziehung geraubt hatte

und sich mit Gewalt zum Schwiegersohn der Kaiserin gemacht hatte, hatte sich von dieser auch das Herzogthum Schwaben geben lassen, womit er in jener gesetzlosen Zeit die Regierung von Burgund verband. Länger als zwanzig Jahre war er gewissermassen Viceкönig von ganz Helvetien, in Zürich hielt er Hof. Noch kecker ward sein Ehrgeiz, als Papst Gregor VII. Kaiser Heinrich IV., den Schwager Rudolphs, in den Bann gethan hatte. Zwar löste der Papst den Bann nach dem Tage von Canossa, aber trotzdem liess sich, während Heinrich noch in Italien weilte, Rudolph durch Siegfried, Bischof von Mainz, der ihn schon nach Heinrichs III. Tode vorgeschlagen hatte, und Berthold von Zähringen auf einem Tage zu Forchheim am 15. März 1077 zum Kaiser wählen. Ein grosser Theil der deutschen Schweiz, darunter die Zähringer und die Habsburger, ergriffen Partei für den Papst und Rudolph, die romanische Schweiz aber erklärte sich gegen den „Pfaffenkönig“; hier stand an der Spitze der antipäpstlichen Partei der Bischof von Lausanne, Burcard von Oltingen, ein verheiratheter Priester, der den Papst Gregor im Bunde mit andern Bischöfen abgesetzt hatte und dafür von diesem excommunicirt worden war. Bis zu seinem Tode kämpfte dieser für Kaiser Heinrich IV., der ihn zu seinem Kanzler und Bannerträger ernannt hatte, zu ihm standen auch die Bischöfe von Constanz und Basel, aber das kleine Heer von Heinrichs Freunden wurde von Berthold II. von Zähringen, Schwager Rudolphs von Rheinfelden, geschlagen. Endlich machte Rudolps Fall bei Merseburg 1080 den Verwüstungen ein Ende. Heinrich IV. hatte dem Empörer das Herzogthum Schwaben genommen und es dem ihm treuen Friedrich von Hohenstaufen gegeben, dieser aber musste es später mit Berthold II. von Zähringen theilen, welch letztrer Reichsvogt von Zürich mit dem Titel Herzog ward. Von hier an beginnt die Herrschaft der Zähringer in der deutschen Schweiz (bis 1218). Wie gleichzeitig in dem Hause Savoyen ein gefährlicher Feind für die Unabhängigkeit der romanischen Schweiz erwuchs, ist schon hervorgehoben worden.

Letztre gehorchte grossentheils dem Grafen Wilhelm III. von Burgund, dem Gemahl von Bertholds II. Tochter; dieser, der nur kürzlich eine Priorei des Ordens von Cluny auf der Petersinsel gegründet hatte, fiel durch Mörderhand; ebenso sein Sohn Wilhelm IV., der am 1. März 1127 in der Kirche von Payerne ermordet wurde; zwei Ritter seines Gefolges, Peter und Philipp von Glâne, die ihn vertheidigen wollten, fielen neben ihm. Peters Sohn wurde darüber von tiefem Gram ergriffen, er zog sich in die Einsamkeit zurück und gründete das Kloster Hauterive, anderthalbe Stunde Wegs vom Schlosse Fribor (Freiburg) 1137. Der natürliche Erbe der Grafen von Burgund war Graf Renaud; da aber derselbe den Deutschen feindlich gesinnt war, so gab der Kaiser Burgund mit dem Herzogstitel an Konrad von Zähringen, Bertholds II. Sohn und Onkel des letzten Grafen Wilhelm. Zwar griff Renaud zu den Waffen, unterlag

aber. So waren die Zähringer Herren des Zürichgaus und Burgunds, welch letztrer Name sich noch eine Zeitlang im Westen der romanischen Schweiz erhielt.

Zu beachten! Damals, als die Zähringer von Norden aus und das Haus Savoyen von Süden aus gefahrdrohend für Helvetien erwuchsen, schlossen die Waldstätte ihren ersten Bund; im Jahr 1114 verbündeten sich die Hirten von Schwytz („Cives de villa Suites" nach einer Urkunde) mit ihren Nachbarn von Uri und Unterwald auf drei Jahre gegen den Abt von Einsiedeln.

Die Stadt Freiburg.

Bei der Kaiserwahl 1138 unterstützte der Zähringer Konrad die Ansprüche Heinrichs des Stolzen von Baiern gegen Konrad III. von Hohenstaufen, die welfische Gesinnung herrschte bei den Zähringern vor; indessen bewährte Berthold IV., Neffe Bertholds III. und Sohn Konrads von Zähringen, seine Reichstreue, indem er 1162 mit Friedrich I. nach Italien zog. Dies hielt den Rothbart nicht ab, das cisjuranische Burgund den Zähringern zu nehmen und zwar zu Gunsten seiner Söhne, und Berthold nur die Reichsvogtei über Sitten, Lausanne und Genf zu lassen. Aber auch die drei Bischöfe erkannten den Zähringer nicht an; in Wallis kam es darüber zu blutigen Kämpfen, und die Bischöfe wahrten ihre Unabhängigkeit. Auch der Lehnsadel des Waadtlandes erhob sich gegen Berthold IV.; zur Wehr gegen diese Burgherren gründete nun letzterer um 1178 die Stadt Freiburg im Uechtland; der Adel suchte den Bau zu stören und die Maurer mussten unaufhörlich die Kelle in der einen, das Schwerdt in der andern Hand arbeiten; das Siegel vom Jahre 1225 und die „Handfeste" (Urkunde) von 1249 sagen noch „Freiburg in Burgund." Aus demselben politischen Beweggrund gründete Berthold V. 1191 die Stadt Bern. (Der vorher bestehende hleine Ort hatte noch kein Stadtrecht gehabt.) Wie er damals auch die Orte Moudon, Thun und Berthoud zu Städten erhob, andere Städte neu befestigte, den Bürgern in diesen allen freie Verfassungen gab, wie dann diese segensreiche Politik der Städtegründer auch von den Nachbarn befolgt wurde, selbst von den Feinden (vom Bischof von Sitten 1219), sei noch einmal hervorgehoben.

Berthold V. starb 1218 und mit ihm erlosch sein Haus: es war ein schicksalsschwerer Tod. Hätte dies Geschlecht länger regiert, so hätte es sicher den schon keimenden Schweizerbund erstickt und eine Monarchie gegründet. Von diesem Augenblick an fasst diesen Gedanken im Süden das Haus Savoyen. Schon hatte Graf Thomas I. (1188—1230) ausser Unterwallis das ganze Uferland von St. Maurice bis Vevey, „le petit Chablais" genannt, inne, als er von Kaiser Philipp von Schwaben (1198—1208) im Jahre 1207 auch die Stadt Moudon abgetreten erhielt, die eben erst von Berthold V. befestigt worden war. Es kam zum Krieg, der romanische

Adel des Waadtlands, der sich schon 1190 auf das Uechtland hatte stürzen wollen, aber vom Herzog niedergeworfen worden war, stand auf Seiten des sprachverwandten Savoyens, Berthold unterlag und schloss, durch Vermittlung des Bischofs Roger von Lausanne, im Kloster Hautcrest Frieden. Der Tod Bertholds begünstigte noch die Unternehmungslust Savoyens: die Allodien und erledigten Lehen Bertholds gingen nämlich auf seinen Schwiegervater Ulrich, Graf von Kyburg, über und dessen Sohn Hartmann vermählte sich mit Margaretha, Tochter des Grafen Thomas I. von Savoyen. Da nun Kaiser Friedrich II. die Centralgewalt, welche die Zähringer besessen hatten, nicht erneuerte, so stiessen die Savoyer Grafen, wenigstens in dem romanischen Helvetien, auf keinen ernsten Widerstand. Ohne die deutschen, von den Zähringern gegründeten Städte Bern und Freiburg war es um die politische und religiöse Freiheit der romanischen Schweiz geschehen. Freiburg selbst, das in der Zeit des Interregnums den Grafen Rudolph von Habsburg zum Schirmvogt gewählt hatte, fiel später eine Zeitlang in die Hände Savoyens, und selbst der heldenmüthige Widerstand der Genfer Bürger wäre vielleicht fruchtlos geblieben, wenn ihnen Freiburg und Bern nicht zu Hülfe gekommen wären.

Es waren zwei Schwesterstädte, verbunden durch einen Vertrag gegenseitigen Bürgerrechts (traité de combourgeoisie), von denen Bern insofern im Vorzug war, als es schon 1218 durch Kaiser Friedrich II. zur freien Reichsstadt erklärt wurde; Freiburg, weil nicht auf freiem Boden erbaut, gelangte dazu erst 1477 nach seiner Befreiung von Savoyen. Die Bürgerschaft, die sich (wie auch die von Bern und Zürich) im 14. Jahrhundert ihr erstes Rathhaus gebaut hatte, zerfiel im 15. Jahrhundert in drei Parteien, in eine schweizerische, eine österreichische und eine Savoyer Partei, eine schlimme Lage, die Bern in grausamer Verblendung missbrauchte. Und doch hatte Freiburg sich noch unlängst so grossherzig gegen die Schwesterstadt gezeigt!

Die Wohlthätigkeit der Freiburger.

„Lors du grand incendie de 1405, qui détruisit une grande partie de la ville de Berne, les Fribourgeois, oubliant les ravages des guerres précédentes, envoyèrent de grandes provisions d'habillements et de comestibles et entretinrent pendant un mois, à leurs frais, cent ouvriers et douze chariots pour le déblai des décombres. Un conseiller philantrope, Jean de Gambach, présidait à ces travaux. Les Fribourgeois acquirent une réputation de bienfaisance si grande à Berne à cette époque, qu'un petit enfant à qui ses parents refusaient du pain, s'écria: „Eh bien! puisque vous ne voulez pas me donner du pain, j'irai en demander aux Fribourgeois. — De même, en 1535, lorsqu'un incendie ravagea la ville de Berne, les Fribourgeois se hâtèrent d'accourir et contribuèrent pour une somme considérable à la resonstruction de la ville.“ (Daguet.)

In jener Zeit der Wirren erhob sich sogar ein Coriolan Guillaume d'Avenches, gegen Freiburg, das endlich, von den österreichischen Herzogen, unter deren Botmässigkeit es stand, gleichgültig aufgegeben, am 10. Juni 1452 den Herzog von Savoyen (Louis 1440—1465) als Oberherrn anerkennen musste. Die Versöhnung mit Bern, die zwei Jahre später stattfand, schwächte indessen die Macht des Herzogs wieder. Unbekümmert um ihren Savoyer Oberlehnsherrn kämpften auch die Freiburger an Berns Seite wacker bei Grandson und Murten gegen Burgund und erkämpften damit ihre Unabhängigkeit von Savoyen; im Jahr 1478 pflanzte Freiburg statt des Savoyer Kreuzes den deutschen Reichsadler auf und verblieb nun als freie Stadt verbündet mit Bern und den Schweizern.

Die Eidgenossenschaft stand damals an einem schicksalsschweren Wendepunkte. Bern, das immer von Ehrgeiz gestachelt worden ist, aber auch mehr als alle andern Eidgenossen eine grossartige Politik verfolgt hat, dachte nach dem Falle Karls des Kühnen aus Burgund einen den Schweizern verbündeten Staat zu machen; die Franche-Comté verlangte freiwillig den Anschluss an die Eidgenossenschaft für ewige Zeiten. Wäre beides geschehen, so wäre das Uebergewicht im Bunde für immer in die romanische Schweiz gelegt worden. Aber die kleinen Waldstätte, eifersüchtig auf Berns anwachsende Macht, und Ludwigs XI. Gold — denn die Bestechlichkeit war leider in die Schweiz eingedrungen — hintertrieben Berns grossen Plan.

Die gleiche ängstliche Eifersucht der kleinen „Länder" (Schwyz, Uri, Unterwalden, Zug und Glarus) gegen die Städte (Bern, Zürich und Luzern) verzögerte auch die Zulassung Freiburgs und Solothurns in den Schweizer-Bund; ja der letztre drohte sogar in Folge des gegenseitigen Misstrauens zu zerfallen, da versöhnte die Zwieträchtigen der ehrwürdige Einsiedler Claus von der Flüe aus Unterwalden, und Freiburg und Solothurn wurden durch den Stanzer Vergleich zu Weihnacht 1481 in den Bund aufgenommen, jedoch nicht auf gleichem Fusse mit den acht alten Orten. Freiburg ist der erste romanische Canton, der in die Schweizer Eidgenossenschaft getreten ist; aber, sagt Daguet, „Fribourg était alors tout occupé à se dépouiller de ce qu'il avait d'idées et de moeurs françaises, pour s'assimiler aux neuf autres Etats tout allemands du corps helvétique." Er ist auch bis 1798 der einzige romanische Canton der Eidgenossenschaft geblieben, zu welcher 1501 Basel und Schaffhausen und 1513 noch Appenzell, letzteres als der dreizehnte Canton traten. Das Waadtland gehörte zwar seit der Reformationszeit zu Bern, ward aber als erobertes Land betrachtet und hatte keine staatliche Selbstständigkeit. Wallis, wo Oberwallis 1475 das romanische Niederwallis erobert hatte, war dann mit Bern in einen Bund getreten, gehörte indessen (seit 1529) nur zu den „zugewandten Orten"; hier aber ist nur von den wirklichen Cantonen die Rede. Genf dagegen, worin sich auch

dem Kerne nach die Geschichte der romanischen Schweiz concentrirte, war ein selbstständiger Freistaat, der sich als solcher durch einen Vertrag der Combourgeoisie 1519 mit Freiburg verbündete; Letzteres aber, immer entschieden katholisch gesinnt, löste denselben schon 1534, als Genf die Reformation annahm. Schon dadurch erklärt sich die eigenthümliche Sonderstellung, die Freiburg der romanischen Schweiz gegenüber noch heute einnimmt; weitere Ereignisse bestärkten dieselbe.

Lösung der Schweiz von Deutschland.

Das Schwergewicht der gesammten Schweiz lag nun in den deutschen Cantonen und doch vollzog sich gerade damals jene Schwenkung, in Folge deren sich die Schweiz vom deutschen Reiche löste und mit Frankreich den beklagenswerthen Söldnervertrag abschloss, der — es ist dies zu beachten! — in Freiburg bestätigt wurde. Die unredliche Politik Kaiser Friedrichs III. (1440–1493), der 1444, um seine habsburgischen Erbgüter wieder zu gewinnen, die wilden Armagnacs gegen die Schweizer in's Land gerufen hatte, war nicht geeignet gewesen, den Erbhass gegen das Haus Habsburg zu ersticken! Im Gegentheil sog die Eidgenossenschaft aus dem Heldentode ihrer Söhne bei St. Jakob an der Birs erst neue Lebenskraft und, wie wir sahen, kam bald darauf der Name „Schweizer-Bund“ auf. Ein Dichter der romanischen Schweiz hat das Heldenthum der deutschen Schweiz gefeiert; wir lassen das Lied Richards auf die Erzählung Daguets folgen.

Die Thermopylenschlacht der Schweizer.

„Tout l'héroïsme des Zuricois n'eût pu à la longue résister aux Suisses, si un secours extraordinaire ne fût venu faire diversion et attirer sur un autre point l'attention des confédérés. L'empereur, impuissant à secourir lui-même efficacement les Zuricois, était parvenu à intéresser à leur cause le roi de France, Charles VII., dont le royaume était couvert de troupes indisciplinées et formées de toutes nations. On appelait ces troupes les Ecorcheurs ou les Armagnacs, du nom d'un chef qui commandait dans la guerre civile précédente. Le roi les réunit, au nombre de 30,000 hommes, sous les ordres de l'héritier de la couronne, le dauphin Louis. Lorsqu'ils arrivèrent près de Bâle, les Soleurois, aidés par des troupes de Berne, de Lucerne et de Bâle, assiégeaient la forteresse de Farnsbourg, appartenant au seigneur de Falkenstein qui avait mis le feu à la ville de Brougg quelque temps auparavant. Ceux-ci expédièrent en hâte des messagers au camp devant Zurich, pour demander du secours contre les nombreux Armagnacs. „Ce ne sont que de pauvres Jacques[1])“, répondirent les assiégeants, et ils se contentèrent d'envoyer

[1]) Le nom de pauvres Jacques („armen Jacken“ en allemand) est à la fois une allusion à la Jacquerie ou révolte des paysans en France, et la traduction ironique de la dénomination d'Armagnacs. (Daguet.)

à Farnsbourg un renfort de 600 hommes, commandés par Antoine Russ, de Lucerne. A la nouvelle que les Français couvraient déjà les champs de Münchenstein, non loin de Bâle, on expédia à leur rencontre 900 des assiégeants, et 600 hommes qui venaient de Zurich, dont faisaient partie 50 Neuchâtelois, alliés fidèles de Berne. Chemin faisant, ces 600 hommes rencontrèrent deux chanoines de Neuchâtel qui revenaient du concile de Bâle et qui, tout effrayés par le spectacle des grandes forces de l'ennemi, cherchent à dissuader ces braves gens de courir à une mort inévitable. „S'il en est ainsi", répond le chef bernois, Hans Matter, „et que nous ne puissions rompre à la force les dits empêchements, nous baillerons nos âmes à Dieu et nos corps aux Armagnacs."

Le 26. août 1444, au point du jour, les Suisses, au nombre de 12. à 1600 (y compris le contingent de Soleure et de la campagne de Bâle), surprennent 4,000 Armagnacs devant le village de Prattelen; ils leur livrent un combat sanglant, les repoussent dans leurs fortifications près de Muttenz, puis les forcent d'en sortir et de se jeter dans les flots de la Birse qui coule près de là.

Du haut des tours de leur ville, les habitants de Bâle étaient témoins de la valeur avec laquelle une poignée de Suisses tenait tête à un ennemi si supérieur en nombre. Tout à coup, sans attendre les ordres du conseil, un boucher saisit la bannière et sort avec 3,000 hommes pour soutenir les confédérés. Mais bientôt les cris de détresse des sentinelles placées sur les tours les rappellent à la défense de leur cité, menacée par les mouvements de l'armée française. Acharnés au combat et bravant l'ordre des chefs qui veulent les retenir, les confédérés, pendant ce temps, traversaient la Birse à la nage, et arrivaient au rivage opposé, malgré les terribles décharges de l'artillerie, dont toutes les forces étaient rangées sur les bords de la rivière. Ils pénètrent dans ces hordes innombrables, semblables à des anges exterminateurs. Obligés de se séparer en deux corps, ils ne s'en battent pas moins, 500 dans une île formée par la Birse, 1,100 autres derrière l'enclos de la léproserie de St.-Jacques. Terribles comme des lions, les défenseurs de l'île luttent avec acharnement jusqu'à ce qu'ils tombent sur les cadavres d'ennemis nombreux, moins vaincus, dit un témoin oculaire[1]), que fatigués de vaincre; tués, leurs rangs étaient aussi serrés que pendant la bataille. Ceux de la léproserie combattaient avec non moins de valeur derrière leur mur; trois fois ils repoussèrent l'assaut; deux fois ils firent une sortie. „On vit", dit Aenéas Sylvius, „des guerriers suisses arracher des javelots de leurs plaies sanglantes pour les

---

[1]) Le célèbre Aeneas Silvius Piccolomini, depuis pape sous le nom de Pie II. Il était alors au concile de Bâle en qualité de secrétaire. Cet auteur évalue l'armée française à 30,000 hommes et à 4000 les forces des Suisses. Même chiffre dans les rapports autrichiens. Peut-être ces auteurs comprenaient-ils les Bâlois dans leur évaluation. (Daguet.)

renvoyer à l'ennemi; d'autres, couverts de traits, s'élancer encore au milieu des Armagnacs. Enfin le mur croula; l'hospice et la chapelle brûlèrent."

Tous les confédérés moururent en héros. On en trouva 99 étouffés dans les voûtes des caves. Mais des milliers d'hommes et de chevaux ennemis jonchaient la terre entre St.-Jacques et Prattelen.

A la fin de la bataille, qui avait duré 10 heures, le chevalier Bourkard Munch, seigneur d'Angenstein et de Landskron, l'un des plus grands ennemis des confédérés, parcourait à cheval le champ de bataille, accompagné de quelques autres chevaliers. Foulant les cadavres des Suisses, il s'écria dans un transport de joie barbare: „Maintenant, je me baigne dans les roses." Du milieu des morts et des mourants, le capitaine Arnold Schick, d'Uri, se relève et lui crie: „Baise encore cette rose-ci!" et lance au front de Bourkard une pierre qui l'étend sans vie parmi ceux au courage desquels il insultait avec tant de jactance et de lâcheté.

Douze à quinze cents confédérés moururent glorieusement à St.-Jacques; trente-trois furent laissés grièvement blessés sur le champ de bataille; dix seulement sauvèrent leurs jours par la fuite. Ils furent honnis dans toute la Confédération pour n'avoir pas voulu partager en vrai Suisses le courage des héros et la gloire de leur trépas.

Le dauphin s'arrêta sur le champ de carnage, et ne jugea pas à propos de pousser plus avant. Plein de respect pour la bravoure surhumaine des confédérés, il fit la paix avec eux à Einsisheim par la médiation des pères du concile de Bâle (28. octobre)."

Le Blessé de Saint-Jacques.

Poème de Richard d'Orbe.

Ils sont là douze cents couchés sur la poussière.
Les uns, et pour toujours, ont fermé leur paupière;
Les autres, moins heureux, dont le sang coule encor,
S'éteignent lentement, comme au lieu funéraire
D'épuisement expire un pâle luminaire.
Ah! la journée est bonne, et d'un riche rapport!
On a bien moissonné sur ce champ de la mort.

Comment a pu tomber cette élite invincible
D'hommes aux bras de fer, aux indomptables coeurs?
Autour de chaque Suisse on voit dix agresseurs:
Combien donc étaient-ils pour cette oeuvre terrible?
La loi, que nul ici n'oserait violer,
Ordonne à tous les fils de la libre Helvétie,
Quand l'ennemi paraît, dût-il les accabler,
Et fussent ils certains d'y laisser tous la vie,
De combattre à l'instant sans jamais reculer.

Pour plaire à l'empereur, Louis, dauphin de France,
Marchait sur nos cantons, suivi d'un nombre immense
De reîtres, de routiers, écume de brigands,
Mélange impur d'Anglais, de Français, d'Allemands[1]),
Habitués au meurtre et vivant de pillage,
Craints des rois qui payaient leur féroce courage.
Ce torrent, qui portait le ravage en tous lieux,
Près de Bâle roulait bruyant et furieux;
Mais là devait finir sa course vagabonde:
Une digue imprévue allait briser son onde.

L'orient blanchissait aux lueurs du matin.
Un ermite à genoux près d'une croix de pierre
Au Seigneur élevait ses mains et sa prière.
Tout à coup il entend un bruit sourd ot lointain,
Un bruit confus de pas et d'armures froissées,
De voix et de clameurs par la brise chassées.
Il se lève, il regarde. Au penchant du coteau,
Il voit se dérouler sur la bruyère humide,
Comme à travers les prés un flexible ruisseau,
Comme un serpent qui court, secouant chaque anneau,
Le replis onduleux d'un bataillon rapide.
L'ermite reconnaît les soldats des cantons.
Voilà bien leur croix blanche, et voilà ces bannières
Que la victoire suit depuis cent ans de guerres.

„Moine, lui dit un chef, viens-tu des environs?
Où sont les Armagnacs? — Là bas, près de la ville;
Mais fuyez au plus vite! ils sont cinquante mille.
— Nous sommes douze cents. — Messire, au nom des saints,
Fuyez! ne faut[2]) risquer des combats surhumains.
— Non, mon père; acceptons ce que le ciel envoie!
Aujourd'hui, s'il le faut, baillerons avec joie
Nos corps à l'Armagnac et nos âmes à Dieu.
Va donc prier pour nous! le temps nous presse, adieu!“

Des yeux l'ermite suit la troupe valeureuse
Qui s'éloigne, se perd sur la route poudreuse,

[1]) Die Kriege wurden damals zu grossem Theil durch Söldnerbanden geführt, die sich aus den rohesten Elementen aller Nationen zusammensetzten. War der Krieg vorüber, so wurden sie verabschiedet, dann zogen sie oft plündernd und mordend durch das Land.

[2]) D. h. Il ne faut . . . nous baillerons. Alterthümliche Auslassung des Fürworts als Subject.

Et, marchant à grands pas, voit enfin les sillons,
Si loin que l'oeil s'étend, chargés de bataillons.
La mort est là, mais nul ne tremble; aux jours antiques
La peur n'approchait point des âmes helvétiques.
L'ennemi! l'ennemi!" Des rudes fils de Tell
Le courage bouillant s'irrite à cette vue.
Leur mâle front s'incline aux pieds de l'Eternel;
Puis, tous, brandissant hache, espadon ou massue,
Commencent, à grands cris, un combat immortel.
Robustes ouvriers, au travail dès l'aurore,
Au déclin du soleil ils combattaient encore.
Laissant le long du flanc tomber un bras lassé,
Tous, comme l'artisan qui finit sa journée,
Qui[1]), plus tôt, qui, plus tard, la tâche terminée,
Se couchèrent enfin sur leur fer émoussé.

Le calme renaissait, et déjà les ténèbres
Enveloppaient ces champs de leurs voiles funèbres;
Le silence déjà revenait en vaiuqueur
Dans ces lieux pleins naguère et de bruit et d'horreur,
Quand un homme caché sous une armure sombre
Apparut, se glissant comme un larron dans l'ombre,
Qui tâtonne, s'avance, hésite, et puis soudain
Avance encore, et prend ce qu'a cherché sa main.
Ce guerrier marche, et tient son cheval par la bride;
Se courbe à chaque pas, et son regard avide
A l'entour avec soin fouille l'obscurité.
Mais bientôt il s'arrête; un reste de clarté,
Tout auprès, à ses pieds, lui montre une croix blanche.
Un soldat, dont le sang à gros bouillons s'épanche,
Sur un lit d'Armagnacs, par son bras abattus,
Vient de fermer les yeux pour ne les rouvrir plus.
Comme un loup affamé qui découvre une proie,
Le chevalier s'élance et pousse un cri de joie,
Foule cet inconnu, le frappe des talons,
Lui laboure les flancs de ses longs éperons,
Puis, traînant son cheval renâclant d'épouvante,
Qui se cabre et repousse uue tâche effrayante,
Il le force à pétrir du fer de ses sabots
Le cadavre glacé dont il brise les os.
Ensuite il va plus loin, cherche encore, et sa rage
A tout Suisse qu'il trouve adresse même outrage.

[1]) Qui — qui, die Einen — die Andern.

Il ne se lasse point dans son acharnement;
De fureur, de plaisir, il rugit sourdement,
Et s'écrie: „Oh! je crois me baigner dans des roses!"

Quel est donc le guerrier qui fait si nobles choses?
Quel est cet ennemi qui ne respecte pas
Ces ennemis fameux, plus grands par leur trépas?
Ce chevalier félon, qui, pareil à l'hyène,
Sur des corps déjà froids vient aasouvrir sa haine;
Ce lâche, que ne tient ni honte, ni remords,
Ce vil corbeau qui n'ose insulter que les morts,
C'est Bourkardt. On l'a vu toujours, dans les batailles,
Blême, à l'écart, trembler sous sa cotte de mailles;
Mais cette fois, du moins, sans risque et sans sueur,
Il veut, à son loisir, se venger de sa peur.
Or, un brave d'Altorf, Arnold, vieux capitaine,
Blessé mortellement, se mourait sur la plaine.
Il avait jusqu'au soir combattu, puis enfin,
Tous ses frères tombés, sentant venir sa fin,
Et son oeil affaibli se couvrir d'un nuage,
Et le sang inonder son corps et son visage,
La force lui manquant, lâchant son fer rompu,
Comme une tour minée il s'était abattu.
Là, priant, les deux mains jointes sur la poitrine,
Et remettant son âme à la bonté divine,
Dans un monde meilleur espérant le réveil,
Il allait s'endormir de son dernier sommeil.
Sa prière déjà devenait moins ardente,
Le souffle abandonnait sa bouche murmurante,
Quand un hurlement rauque, et suivi d'un second,
Vint rappeler la vie au coeur du moribond.
L'air était pur; la lune, entrant dans la carrière,
Versait à l'horizon sa tremblante lumière.
Arnold rouvre les yeux, et jetant au hasard
Sur tout ce qui l'entoure un incertain regard,
Voit marcher, voit courir, voit bondir sur l'arène,
Bourkardt, dont la furie aveugle se promène,
S'accroît d'un corps à l'autre, et raille sans pitié
Les augustes débris qu'il va broyant du pié [1])

Cette voix qui vomit l'injure et le blasphème
Ranime le soldat à son heure suprême.

[1]) Des Reimes wegen darf pié anstatt pied gebraucht werden.

Il écoute, surpris, ces imprécations;
Il comprend à la fin ces malédictions;
Il s'agite, il s'émeut, sur un bras se soulève
Deux fois, comme un fiévreux qui lutte contre un rêve;
Puis, soudain, secouant ses membres engourdis,
Il se dresse d'un coup sur ses genoux raidis.
Avec Bourkardt, alors, il se voit face à face.
Le chevalier demeure immobile à sa place;
L'oeil hagard, il contemple, un frisson dans le corps,
Ce spectre qui surgit ainsi d'entre les morts,
Ce fantôme sanglant dont les terribles gestes
Des braves outragés semblent montrer les restes,
Et le courroux empreint sur ce front menaçant
Où l'astre des nuits jette un rayon pâlissant.
Il veut fuir, mais ses pieds sont cloués à la terre;
Et comme un condamné, quand sonne l'heure amère,
Il sent un froid mortel se glisser dans son coeur,
Le briser, et les dents lui claquer de terreur.

Le vieux lion réveille une force expirante;
A ses côtés il prend une pierre pesante,
La lance au chevalier, qu'il terrasse: „Ah! voici;
Tiens, dit-il, tiens! baise encor cette rose-ci!“

Le chevalier roula, la tête fracassée.
Son cheval, au galop, s'enfuit, les crins tendus,
Et le Suisse, épuisé, sans dire un mot de plus,
Adressant au Très-Haut sa dernière pensée,
Retomba pour toujours sur la couche glacée
Où dans leur sang gisaient déjà tant de héros.
Tout redevint ensuite et silence et repos.

Unter Friedrichs III. Sohn und Nachfolger, Maximilian, bildete sich allerdings eine deutsche Reichspartei in Bern und den andern Städten gegenüber der französischen Partei in den Waldstätten; aber das Gold König Karls VIII. (1483—1498) gab der letztern bei der eingerissenen Bestechlichkeit das Uebergewicht. Während dem französischen Könige bei seinem Zuge zur Eroberung Neapels 1494 mehr Schweizer Söldner zuliefen, als er brauchen konnte, weigerten sich die Schweizer die Reichssteuer zur Begründung einer deutschen Reichswehr, den sogenannten gemeinen Pfennig zu bezahlen, wie sie auch aus Besorgniss für ihre verbrieften Freiheiten das Reichskammergericht nicht anerkannten. Ebensowenig wollten sie dem schwäbischen Bunde zur Sicherung des Landfriedens beitreten. Bei dem gegenseitigen Groll zwischen Schweizern und

Schwaben kam es 1499 zum **Schwabenkriege**, der beide Theile, am meisten Schwaben, verwüstete, aber auch reich an Heldenthaten war. Daguet erzählt:

Wala der Glarner.

„Nulle guerre plus profonde en prouesses. L'une des plus étonnantes est celle de ce Wala, de Glaris, qui se défendit longtemps seul contre vingt cavaliers et ne se rendit qu'après en avoir désarçonné plusieurs. Saisi d'admiration pour ce preux, le chef des cavaliers ennemis le prit en croupe et le ramena sain et sauf dans ses foyers, en lui délivrant un certificat de sa belle conduite, L'action de Wala a été immortalisée par la peinture et la poésie nationale. Qui ne connaît la ballade vraiment épique de M. Richard, commençant par ces vers:

Honneur de la patrie, effroi des ennemis,
Roi des braves, salut, ô Wala de Glaris!

Pâtres, chantez Wala! Jamais dans une charge,
Plus rude combattant, par l'ennemi cerné,
Ne sut s'ouvrir chemin plus sanglant et plus large.
Jamais dans les périls son coeur n'a frissonné;
De deuil et de terreur il marche environné:
Son bras, qni fait toujours de mortelles blessures,
Comme un bras de géant enfonce les armures."

Die Ballade des romanischen Dichters erzählt den Ausgang nicht ganz so wie Daguet; sie ist übrigens nicht das einzige Kunstwerk, das aus der romanischen Schweiz zur Verherrlichung der deutschen Schweiz hervorgegangen ist.

In dem Frieden zu Basel, der den Schwabenkrieg beendete, 22. September 1499, ist die Lostrennung der Schweiz vom deutschen Reiche thatsächlich entschieden, rechtlich wurde sie erst im westphälischen Frieden 1648 ausgesprochen; nur der Form nach nannten sich die Schweizer bis dahin noch Glieder des Reichs und liessen sich von den Kaisern ihre Freiheiten bestätigen. Es wurden nun, wie schon erwähnt, 1501 noch Basel und Schaffhausen und 1513 Appenzell in die Eidgenossenschaft aufgenommen.

Bei dem eigenartigen Volksthum, das sich im Laufe der Geschichte in der Schweiz gebildet hatte, war der Staatsverband mit Deutschland auf die Dauer unmöglich geworden. Statt nun aber ihre Kräfte, die sie dem deutschen Volk, aus dem sie doch hervorgegangen war, entzogen hatte, im eigenen Dienste zu verwenden, vergeudete die Schweiz dieselben im Dienste des französischen Königthums. „Die Schweizer müssen ein Loch haben," rief 1480 Rudolph Reding, die oberste Magistratsperson von Schwytz, zur Entschuldigung. Die Schweizer Geschichtschreiber selbst haben dies sogenannte „Reislaufen" so scharf verurtheilt, dass Nichts

mehr dagegen zu sagen bleibt; schon damals auch erhoben sich in der Schweiz Stimmen dagegen, selbst Verbote wurden hier und da von Zeit zu Zeit erlassen; aber, sagt Daguet, die Gesetzgeber hatten selbst das böse Beispiel gegeben und die Sitten und Gewohnheiten der Nation waren mächtiger als alle Verbote, bei deren Ueberschreitung die Behörden durch die Finger sahen. Hier soll nur die Rolle geschildert werden, welche die romanische Schweiz bei diesem Vertrag mit dem französischen Königthum gespielt hat.

Das Reislaufen hatte schon früh begonnen; am Beginne des fünfzehnten Jahrhunderts standen Schweizer im Dienste von verschiedenen Mächten. Der erste Bund mit Frankreich wurde 1452 und zwar mit König Karl VII. geschlossen. Nach den burgundischen Kriegen, in denen die Schweizer Wunder der Tapferkeit verrichtet hatten, wurden dieselben von allen Seiten zum Kriegsdienste begehrt, sie waren gewissermassen die Schiedsrichter des Schlachtenglückes in Europa geworden. Diese Rolle behaupten die Schweizer von der Schlacht bei Murten bis zu der bei Marignan, von ihrem grössten Siege bis zu ihrer grössten Niederlage (1476—1516).

Die italienische, antifranzösische Politik der Schweiz unter Matthäus Scheiner, Bischof zu Sitten.

„Le demi-siècle qui s'écoule entre ces deux journées est le plus brillant de nos annales. Mais cet éclat extérieur est chèrement acheté par le progrès de la démoralisation et le déclin toujours plus rapide des moeurs et des institutions de la vieille Suisse . . . Effrayée des symptômes de démoralisation qui se manifestaient de tous côtés en Suisse, la diète rentra en elle-même et jura aux pieds des autels d'abolir les pensions que la France payait aux gouvernants, et le service mercenaire. La peine capitale fut prononcée contre les réfractaires. Mais l'or de Louis XII., roi de France (1498—1515) eut bientôt fait oublier ce serment. Conrad Schwend, bourgmestre de Zurich, secondé par l'évêque de Lausanne, Aymon de Montfaucon, et celui de Genève, Jean-Louis de Savoie, livre de nouveau sa patrie à la France. Les guerriers suisses combattent „sous les lys jaunes“ (les couleurs de la France sous Louis XII) à Naples, en Lombardie, à Gênes et à Agnadel, ce tombeau de la puissance vénitienne (1509). La malheureuse république avait cherché en vain à se rendre sa soeur des Alpes propice, par des ambassades réitérées. Mais Louis XII., ayant tiré des confédérés ce qu'il voulait, crut pouvoir se dispenser de tout ménagement à l'égard de ces mercenaires et refusa d'acquitter les pensions promises. Alors un grand ennemi des Français, le pape Jules II., venait de monter sur le trône pontifical (1503—1513) et n'eut qu'une pensée jusqu'à sa mort: „Chasser les Français de la péninsule.“ Il trouva un redoutable soutien de sa politique et un exécuteur persévérant de ses dessins dans l'évêque de Sion, Matthieu Schinner. Ce prélat, plein d'audace et de gé-

nie, obtint de la diète de Lucerne une levée de 6000 Suisses qu'il conduisit dans la Lombardie (1510). Mais quelques chefs suisses et le fameux intrigant Georges Supersax, Valaisan et ancien protecteur de Schinner, qui avait passé du parti du pape à celui de la France, arrêtèrent l'expédition à Chiasso. Schinner, obligé de s'enfuir déguisé en lépreux, se réfugia à Rome. Mais le triomphe de Supersax n'avait pas été d'une longue durée; excommunié, il avait été proscrit à son tour. Une nouvelle expédition eut lieu en novembre 1511, et donna lieu à quelques beaux faits d'armes — les Fribourgeois surtout s'y distinguèrent —, mais sans résultats positifs. Sur ces entrefaites, la Sainte Ligue s'étant formée contre la France, une troisième expédition eut lieu et eut de tout autres conséquences. Vingt mille confédérés, conduits par Schinner, s'emparèrent en sept semaines de toute la Lombardie et méritèrent le beau titre de libérateurs de l'Italie et de „défenseurs de la liberté de l'Eglise“, que leur accorda avec de magnifiques récompenses le pape Jules II. Les prédicateurs, du haut des chaires, les comparaient „au peuple de Dieu.“ Le duc de Milan, Maximilien, rétabli par les Suisses sur le trône ducal, abandonna aux cantons la possession de Bellinzona, Lugano, Lucarno et des autres bailliages qui forment aujourd'hui le canton du Tessin et la Suisse italienne. Les Grisons obtinrent la restitution du pays de la Valteline et de Chiavenne que l'évêque de Coire avait possédé anciennement.

L'année suivante, les Français ayant voulu reconquérir la Lombardie, les Suisses prirent de nouveau les armes, et la grande bataille de Novare brisa une seconde fois la puissance française dans la péninsule (6. juin 1513). Le rôle européen des Suisses avait commencé avec les guerres de Bourgogne. La bataille de Novare marque le point culminant de ce rôle et de la grandeur militaire des confédérés. Dans cette période des annales suisses, un homme occupe la place principale et domine la scène; cet homme est le prélat valaisan ou cardinal de Sion, Matthieu Schinner. Ridiculement loué par les uns, rabaissé par d'autres, le cardinal de Sion demeure, en dépit de ces exagérations, l'une des plus spirituelles et des plus grandes figures de l'histoire suisse. Un instant indécis entre Louis XII. et Jules II., Schinner se décida pour ce dernier, et deux pensées remplirent dès lors sa vie d'homme politique et de prince de l'Eglise: „arracher le Valais à l'influence de la France; en même temps, seconder les efforts que faisait Jules II. pour chasser les Français de la péninsule et y établir la suprématie temporelle du saint-siége.“ „Ce soldat tondu, disait le roi de France, m'a donné plus de besogne avec sa langue que les longues piques de ses compatriotes.“ Jules II. lui avait donné le chapeau de cardinal (20. mars 1511), le premier et le seul qui ait couvert un front suisse. (Le cardinal Duperron, né à Orbe, n'est Suisse que de naissance. Il en est à peu près de même du cardinal Jean d'Estavayer (1349), dont on voit le portrait dans la maison Mollondin à Soleure. On ne peut appeler Suisses les cardinaux de Genève.) Il faut le dire à la louange de Schinner, il ne perd jamais de vue l'honneur national; dans les camps et les

cérémonies publiques, il veut que ses compatriotes aient le pas sur tous les autres peuples.

Le sang de 1500 confédérés fumait encore dans les champs de Novare, que déjà le parti français recommençait à s'agiter en Suisse. Un soulèvement populaire éclata dans plusieurs cantons contre les partisans de Louis XII,, le sang de plusieurs conseillers coula sur l'échafaud. Mais la haine contre la France n'était pas assouvie. Un plan d'invasion de ce royaume par l'Empereur, l'Angleterre, l'Arragon et les Suisses réunis, fut accueilli avec transport à la diète de Zurich. Et pendant que les Anglais débarquaient à Calais et que les Aragonnais envahissaient la Navarre, 30,000 Suisses et Impériaux marchèrent sur Dijon. Mais arrivés devant cette ville, les chefs suisses se laissèrent corrompre par La Trémouille, qui commandait pour le roi, et l'influence française fut assez forte pour empêcher l'alliance que sollicita à plusieurs reprises Henri VIII., roi d'Angleterre. Le crédit de Schinner et du parti romain baissait visiblement en Suisse et en Valais, lorsque Louis XII. mourut et laissa le trône à François I. (1515—1547).

Le prétentions hautement avouées de ce prince sur le duché de Milan ravivèrent toutes les haines contre la France et fournirent au cardinal le moyen de lever une armée de 30,000 hommes destinée à défendre la Lombardie. Mais les chefs de Berne, de Zurich et de Lucerne refusèrent de combattre, Schinner et Zwingli, alors grand ami du cardinal, exhortèrent inutilement les Suisses au combat; ils eurent la douleur de voir François I. pénétrer en Piémont sans coup férir et les généraux suisses traiter avec lui à Galérate (8. septembre 1515). Un hardi stratagème du cardinal fit rompre cette honteuse paix et donna lieu à la fameuse bataille de Marignan. Les Suisses firent une résistance terrible; pendant deux jours (le 14. et le 15. septembre 1515) la bataille continua, acharnée, sanglante, une „bataille de géants,“ disaient les contemporains. A la tête des deux armées, quand, le 15. septembre, elles se trouvèrent de nouveau en présence, marchèrent François I et Schinner: François I. couvert d'un manteau d'azur parsemé de lis d'or; Schinner la pique au poing et un manteau pourpre sur l'épaule. La mêlée devint terrible, et la victoire était vivement disputée, lorsque tout à coup, sur les derrières de l'armée fédérale, retentit le cri de guerre de l'armée vénitienne: Marco! Marco! Saint-Marc! St-Marc! Se voyant pris entre deux feux, les chefs suisses donnèrent le signal de la retraite. „Les dompteurs de princes“ se replièrent en bon ordre, sans avoir été poursuivis par l'ennemi, qui témoignait ainsi de son respect pour leur héroïsme. On frappa une médaille avec ces mots: „François a vaincu ceux que César seul avait pu vaincre“ (Daguet).

Der Verlust der Schlacht von Marignano hatte den Sturz Scheiners zur Folge; wohl wehrte er sich eine Zeit lang, aber vergebens; er starb am 30. September 1522 in Rom[1]). Sein unversöhnlicher Feind Georg

[1]) Einen schönen Zug aus seinem Privatleben erzählt Daguet: „Dans sa jeunesse, lorsqu'il était encore pauvre étudiant, il avait reçu les secours d'une brave femme

Supersax war nicht viel glücklicher, eine neue Partei erhob sich in Wallis gegen ihn und er starb flüchtig in Vevey, wo man in der Hauptkirche sein Grabmal sieht. Mit Scheiner fiel aber auch die unabhängige äussere Politik der Schweiz und die von ihr vertheidigte Unabhängigkeit Italiens. Freilich war der Fall der letztern insofern kein Unglück, als sie mit dem römischen Papstthum verbunden war. Julius II. war ein italienischer Patriot, indem er die Fremden aus Italien vertreiben wollte, aber nun sollte der Monarch Italiens der Papst sein. Welche Gefahr damit für die Welt verbunden war, liegt auf der Hand. Für diese Politik trat die Schweiz unter Scheiners Führung ein, sein Fall war darum ein Segen und es ist eine bedeutsame Fügung, dass Scheiners Freund und eifriger Kampfgenosse, Zwingli, selbst den Kampf gegen das päpstliche Rom begann.

Friede zu Freiburg und Bundesvertrag der Schweiz mit Frankreich.

Leider aber begab sich nun die Schweiz aller selbstständigen thätigen Politik nach aussen, die „Bezwinger der Fürsten", wie sie damals genannt wurden, traten nun durch den Frieden zu Freiburg 1516 in den Sold des Königs von Frankreich. Das Gold Frankreichs und das Ansehen des Siegers vereinigten die eine Zeit lang noch gespaltenen Cantone, sie verpflichteteten sich zu einer Truppenaushebung von sechstausend bis (in Kriegszeiten) sechzehntausend Mann gegen zweitausend Francs jährliche Subsidiengelder an jeden Canton, andere grosse Entschädigungssummen nicht mit eingerechnet.

„Tel est ce traité de Fribourg, base de tous les traités conclus depuis avec les successeurs de François I. et qui, selon l'expression de Châteaubriand, „ne laissait aux Suisses que l'honneur de verser leur sang pour la France." Dès ce moment, incorporés aux armées françaises, les Suisses sont réduits au rang de simples mercenaires et n'interviennent plus comme nation dans les guerres étrangères. Au rôle d'arbitres de l'Italie et de la politique européenne que leur avaient valu leurs victoires et les grands desseins du cardinal de Sion, succède celui de champions et de promoteurs de la grandeur et du despotisme des rois de France. Pendant trois siècles, la Suisse semble s'être transformée en une colonie et une pépinière de soldats de la France." (Daguet.)

Diesem „ewigen Frieden" folgte noch 1521 der offensive und defensive Bundesvertrag, worin die jährlichen Subsidiengelder auf 3000 Francs erhöht wurden.

Von Deutschland war die Schweiz unabhängig geworden, sie gerieth dafür in eine um so tiefere Abhängigkeit von Frankreich. Doch, wie

---

de Berne, presque aussi pauvre que lui. Passant dans cette ville un grand nombre d'années après, il se souvint de la pauvre veuve, fit servir dans sa mansarde un splendide festin, auquel il assista avec les personnes de sa suite, et laissa en cadeau à sa bienfaitrice toute l'argenterie qui avait paru sur la table."

schon betont wurde, bestand der Schweizer Bund damals nur aus deutschen Cantonen, das einzige Freiburg ausgenommen. Während das kleine, aber glaubensstarke Genf sich für die Reformation aufopferte und allen Opfern des katholischen Fanatismus Frankreichs mit Gefahr für sein eigenes Staatswohl eine Zufluchtsstätte eröffnete, kämpften die deutschen Schweizer unter Karl IX. gegen die französischen Protestanten. Einmal, am 29. September 1567, war Karl IX. und seine Mutter, die verruchte Katharina von Medici, in Meaux von den Protestanten unter dem Prinzen von Condé, dem Admiral Coligny u. A. umzingelt und in Gefahr gefangen genommen zu werden; da wurde der König durch die Schweizer, die ihm unter Pfyffer (aus Luzern) aus Château-Thierry zu Hülfe eilten, befreit und nach Paris zurückgeführt, eine That, die mit dem Rückzug der 10,000 verglichen worden ist.

Ehre dem Ehre gebührt! In dem Heere der Protestanten kämpften dagegen Söhne der romanischen Schweiz und zwar Neuchâteller, an ihrer Spitze die berühmten Namen Hory und Tribolet

Zwei Jahre nach diesem Unfall bereitete der Herzog von Anjou, der spätere Heinrich III., bei Jarnac und bei Moncontour den Protestanten eine vollständige Niederlage. Jedesmal trug die Tapferkeit der Schweizer zum Siege bei; sie hatten damals zwei talentvolle tapfere Officiere aus Freiburg, Pierre de Cléry und Jean de Lanthen-Heidt, zu Anführern. Dieser Erzählung fügt Daguet Folgendes hinzu: „Die Geschichte der Dienste im Auslande hat einem rühmlichen Zuge immer eine beschimpfende Scene beizugesellen. Unter der Regierung Karls IX. lieferte die Schweizer Garde des Herzogs von Anjou zu dem Werke voll Blut und Verrath, das man „die Bartholomäusnacht“ nennt, ihr Contingent bezahlter Meuchelmörder; und wenn der Züricher Rust als Vertheidiger der Thüre des alten Admiral Coligny fällt, so theilt der Freiburger Fourrier Koch mit einem Böhmen [1]) die traurige Ehre, dem Haupte der Protestanten die ersten Streiche versetzt zu haben!“ O Freiburg! Freiburg! Du verirrtes Kind der edlen hochherzigen romanischen Schweiz!

Freiburgs französisch-römischer Charakter.

Es ist wirklich nicht von ungefähr, sondern höchst charakteristisch, dass gerade Freiburg diesem Friedensvertrage seinen Namen gegeben hat. Gleich von Anfang charakterisirt sich diese Stadt durch eine unselige Verquickung der römischen und französischen Politik. Am 18. März 1511

[1]) Der Name desselben war Dianowicz, ein echt slavischer Name; dass Dianowicz, wie fast alle Czechen, auch deutsch sprechen mochte, thut nichts zur Sache. Die Franzosen nannten ihn Besme d. h. Böhme. Der französische Geschichtschreiber Duruy erzählt aber so: „Un Allemand, Besme, entra le premier dans la chambre“; er hält den Volksnamen für einen Personennamen. Dianowicz war ein Böhme, aber kein Deutscher, sondern ein Slawe.

liess hier der Bannerherr Pierre Falk, Führer der römischen Partei, den Schultheissen d'Arsent, Führer der französischen Partei in diesem Canton, in Folge eines von ihm (Falk) hervorgerufenen Volksaufstandes enthaupten; dann überbrachte derselbe Falk den Friedensvertrag dem Könige von Frankreich, der ihn am 29. November 1516 in der Notre-Dame-Kirche zu Paris bestätigte. Und gerade zu dieser Zeit erwarb sich Freiburg so grosse Verdienste um die Zukunft der Schweiz, der romanischen insbesondere, indem es Genf im Kampfe um seine Unabhängigkeit gegen den Herzog von Savoyen so kräftig unterstützte und mit der tapfern Bürgerstadt einen Bürgerrechtsvertrag (traité de combourgeoisie) abschloss. Zwar wurde es auf das Drängen des Herzogs von Savoyen von der Tagsatzung zu Zürich im März 1519 gezwungen, diesen Vertrag wieder aufzuheben und das preisgegebene Genf sah seine edelsten Patrioten, Berthelier, Amé Lévrier u. A. auf dem Schaffotte verbluten. Aber die eidgenössische Partei Genfs kämpfte unerschrocken fort und am 12. März 1526 schloss diese heldenmüthige Stadt einen neuen Bund auf 25 Jahre mit Bern und Freiburg. „En ce jour mémorable, Genève, de ville savoyarde, était devenue une ville suisse.“ So sagt ein Genfer Schriftsteller, und dies Bekenntniss bleibt ein stetes Ehrenzeugniss für Freiburg wie für Bern. Kampf und Gefahr war darum für Genf noch nicht vorüber; nachdem aber ein Heer von 15,000 Schweizern Savoyen zum Frieden von St. Julien, bestätigt in Payerne (30. Oktober 1530), gezwungen hatte wollten Bern und Freiburg dem Bunde entsagen. In der That zogen sich die Berner Magistratspersonen zurück. Aber die Freiburger, diese „anciens pères et protecteurs“, wie man sie in Genf nannte, erneuerten freudig den Bürgerrechtsvertrag (combourgeoisie), und in dem Sinnspruch, den die Genfer damals annahmen: „Post tenebras spero lucem! Nach der Finsterniss hoffe ich auf das Licht!“ malt sich das Vertrauen auf eine bessere Zukunft.

Das Licht zog ein in Genf, Freiburg verharrte in der Nacht. Farel, der Apostel von Neuchâtel, hatte das Evangelium in Genf gepredigt, zwei Parteien, die „lutherische“ und die katholische hatten sich hier gebildet und Freiburg unterstützte die letztere, sogar mit Waffengewalt. Aber Bern, das seit 1527 die Reformation angenommen hatte, griff für die erstere ein und Genf schwor den katholischen Glauben ab; da zerrissen die Freiburger, die sonst so treuen und bewährten Freunde der Genfer, ihren Bund (16. Mai 1534) für immer! Als darauf Bern (1536) den entscheidenden rettenden Schlag that, den Krieg in das Savoyer Land trug und das Waadtland eroberte, da griff allerdings Freiburg mit zu, aber mit Schmerzen, denn es galt einen katholischen Fürsten zu berauben, und im Interesse des Katholicismus selbst, damit nicht das ganze Savoyerland nördlich vom See an das protestantische Bern fiele; es bemächtigte sich der Städte Romont, Rue, Estavayer u. a. nebst ihren

Gebieten; aus demselben Interesse riss Wallis Monthey und das Land Gavot an sich. Zwar hatte es auch in Freiburg aufgeklärte Männer gegeben, die mit den überkommenen Irrthümern und Missbräuchen der Kirche freudig brachen; aber sie mussten fliehen. Zu ihnen gehörte der Amtsschreiber Giroud, der nach Bern ging, wo man seinen französischen Namen Zyro sprach und schrieb; er erhielt hier später das ehrenvolle Amt eines Kanzlers der Republik. Als der Herzog von Savoyen 1564 unter Kriegsdrohung die ihm entrissenen Provinzen zurückverlangte und dabei von den katholischen Cantonen, aber auch von Zürich, unterstützt wurde, mussten sich Bern und Wallis im Vertrag von Lausanne (30. Oktober 1564) zur Rückerstattung eines Theiles ihrer Eroberungen bequemen, wodurch das Land Gex und das südliche Ufer des Genfer Sees wieder Savoyen und dem Katholicismus verfiel. An der Spitze der kriegerischen Partei, die zum Widerstande trieb, stand der vertriebene Freiburger Zyro; sein von Eifer für die Kirchenverbesserung und die nationale Ehre glühendes Herz empörte sich bei dem Gedanken, Gebiete aufzugeben, die durch 31jährige Verbindung mit der Schweiz schweizerisch geworden waren. Nur Freiburg, das die Kirchenverbesserung von sich stiess, behielt die gemachten Eroberungen.

Die Apostel des Lichtes hatte Freiburg von sich gestossen, die Apostel der Finsterniss nahm es auf. Im Jahr 1581 zogen die Jesuiten hier ein. Der Erzbischof von Mailand, Carlo Borromeo, hatte schon 1574 Luzern bewogen, sie aufzunehmen, 1578 setzten sie sich in Pruntrut fest und 1583 auch in Wallis. Aber Freiburg, wo der erste deutsche Jesuit, Peter Canisius, sich niederliess, galt seitdem als die Metropole des Ordens in der Schweiz. Demselben Borromeo zu Ehren nannte sich auch der Sonderbund, den die sieben katholischen Cantone 1586 zur Wiederherstellung des alten Glaubens schlossen, „der goldene Borromäische Bund.“ Die „Apostel der Finsterniss“ wurden die Jesuiten genannt. Schon in der ersten Hälfte des sechzehnten Jahrhunderts datirte der berühmte Gelehrte C. Agrippa einen Brief aus Freiburg, „ville dépourvue de toute espèce de science et de littérature“ (nach Daguets Uebersetzung). Wie sollte es nun besser werden? Daguet, selbst Freiburger und Katholik, sagt: „Tout le système d'instruction des jésuites était calculé pour combattre le protestantisme et faire de la science l'auxiliaire de la théologie. Un ton dogmatique et polémique anima tout l'enseignement. D'arides abrégés remplacèrent les classiques de la renaissance. Aussi des cinq colléges (Fribourg, Lucerne, Porrentruy, Sion et Brigue) dirigés par les jésuites à cette époque, n'est-il sorti aucun savant véritable.“ Nur Ein Schriftsteller, Guillimann, Historiograph Rudolphs II., wäre hier zu nennen.

Was an Kunst in Freiburg geblüht hat, gehört der vorjesuitischen Zeit an. Die militärische Baukunst hat hier, entsprechend den Plänen der Zähringer, Wunder gethan; majestätisch und kühn trotzten die dreifachen

Mauern der Wälle Freiburgs mit ihren sechzehn Thürmen den anstürmenden Feinden; Veit Weber, der mit bei Murten war, brach bei ihrem Anblick in eine jubelnde Hymne aus. Aus dem 15. Jahrhundert datirt die Kirche zu St. Niklas, aus der Renaissance das Rathhaus von Freiburg, wo damals auch die Oelmalerei gepflegt wurde.

Unter Anderm stammt aus dieser Zeit die gewaltige Schöpfung des Freiburger Malers Friess: Der Tod des bösen Reichen in der Kapelle des Franziskanerklosters. Nächst der Malerei, die noch einige andere Künstlernamen aufzuweisen hat, wurde hier die Kirchenmusik gepflegt, ein Kunstzweig, der allerdings auch unter priesterlicher Reaction gedeihen kann. Daguet erzählt:

Der Organist Vannius.

„Une branche de l'art a fleuri à Fribourg dès le seizième siècle, c'est la musique d'église. Jean Vannius était alors notre organiste et le compositeur auquel Erasme s'adressait pour mettre des airs aux chansons que lui et ses amis s'amusaient à composer en français. A un beau talent musical, Vannius unissait un ardent patriotisme. Il en donna une preuve éclatante pendant la mémorable diète de Fribourg (1516). Appelé à célébrer, par un chant de triomphe, le traité d'alliance perpétuelle ou, pour parler plus juste, de perpétuelle servitude, que la Suisse venait de conclure avec la France, il osa faire entendre un chant de douleur et d'ironie."

Im Uebrigen erlahmte nach der Einführung der Jesuiten aller Aufschwung, selbst die so blühende Tuchmanufaktur ging zurück. Als Papst Clemens XIV. 1773 den Jesuitenorden aufhob, war das Uebel geschehen und ist noch nicht wieder gut gemacht.

Genf, gerade das Genf, von dem sich Freiburg aus Schmerz über seine Annahme der Reformation losgesagt hatte, rettete die Würde der romanischen Schweiz als „das protestantische Rom" durch seine Bekämpfung des römischen Papstthums und — oft mit Gefahr für sein eigenes Staatswohl — durch seine muthige Aufnahme der flüchtigen Opfer des französischen Despotismus, während Freiburg sich von den Jesuiten beherrschen liess und seine Bürger in Frankreich nach hohen Würden strebten. Geschichtlich gross war die Rolle, die Genf in dieser Zeit gespielt hat, und würdig stand ihm Neuchâtel trotz seines politischen Stilllebens zur Seite.

Gerade die Reformation, um deren willen die Freiburger Genf ihre Freundschaft entzogen hatten, wurde das lebendige Band zwischen der deutschen und der romanischen Schweiz; bis dahin war das romanische Element oft identisch mit der Savoyer Herrschaft geblieben: so in Niederwallis, wo die deutsche, obgleich katholische Partei, die von Oberwallis, die „patriotische" genannt wurde; so in Murten zur Zeit der Burgunderkriege, wo von der deutschen Partei die romanisch sprechende Savoyer

Partei beseitigt und die Stadt an Bern und Freiburg übergeben wurde; so im Waadtland, wo der zahlreiche Lehnsadel Savoyisch gesinnt war. War doch fast das ganze romanische Land dem Herzog von Savoyen unterthan gewesen, neben dem das winzig kleine Genf zu verschwinden drohte. Aber der Geist Gottes ist auch in dem Schwachen mächtig, und David besiegte den Riesen Goliath. Wie isolirt hat seitdem Freiburg in dem geistigen Wetteifer der deutschen und romanischen Schweiz dagestanden! Nichts hat es hervorgebracht!

In politischer Beziehung war die Geschichte Freiburgs so ziemlich dieselbe, wie die der meisten übrigen Cantone. An die Stelle des Rechtes war in den Regierungen und Verwaltungen derselben das Vorrecht getreten; die Freiheit, für welche die Schweizer gekämpft hatten, war von der mächtigen Minderheit zu ihrem Vortheil mit Beschlag belegt worden, und die Mehrzahl litt unter dem Druck und der Gewaltherrschaft als Unterthan oder, wie im Waadtland, als Eroberte. Dieser Zustand gab 1763 in Freiburg zu einer wahrhaft catilinarischen Verschwörung Anlass; Gottrau-Treyfayé hiess der Catilina, der auf immer vom Schweizer Boden verbannt wurde. In den Jahren 1781 und 1782 brach dann die „Révolution de Chenaux“ aus, so genannt nach dem Anführer der Bauern, dem Oberwundarzt Chenaux, der nach der Niederlage von Mitverschworenen, die dadurch ihre Begnadigung zu gewinnen hofften, ermordet wurde. Hier und da hatte das Volk sogar aus religiösem Fanatismus die Waffen gegen das doch gut katholische Patriciat ergriffen; dasselbe hatte nämlich, im Einverständniss mit Bischof und Papst, das Kloster la Valsainte in der Grafschaft Greyerz aufgehoben und mehrere Processionen und Feste abgeschafft; das abergläubische Volk nahm daran Aergerniss, es war untröstlich die Namenstage seiner lieben Heiligen im Kalender nicht mehr roth gedruckt zu sehen und vermisste schmerzlich seine zahlreichen Feiertage. So rächte sich die Vernachlässigung der religiösen Volkserziehung und Aufklärung.

Die Franzosen „befreien“ die Schweiz.

Bei dieser innern Zerrüttung und dem schweren Druck, den die herrschende Aristokratie, wie in Bern und anderswo, auch in Freiburg auf die niedere Bürgerschaft und das Landvolk ausübte, war es kein Wunder, dass Viele zur Zeit der französischen Revolution in den anrückenden Franzosen ihre Befreier begrüssten; am 1. März 1798 zogen letztere in Freiburg ein. Am 2. März liess der französische General Brune das Beinhaus von Murten, „dieses Denkmal der Kraft eines vereinigten freien Volkes, verehrungswürdig wie die von Marathon, von Salamis, von Platää,“ zerstören! Die Soldaten „der Freiheit“ zerstörten dies Denkmal der Freiheit eines andern Volkes aus Nationaldünkel, weil die Besiegten, die im Jahre 1476 das freie Schweizervolk hatten knechten wollen,

Franzosen gewesen waren. Dieselben Franzosen rechneten es aber dem Feldmarschall Blücher als „Barbarei“ an, dass er 1814 beim Einzug in Paris das Denkmal der Siege Frankreichs über Deutschland, die Vendômesäule, hatte umstürzen wollen. Murten gehört zum Canton Freiburg; durch die Zerstörung des Beinhauses bedankten sich die Franzosen bei dem Canton Freiburg für seine gut französische Gesinnung.

Plünderung der Schweiz durch die Franzosen.

Der alte Schweiser Bund war zersprengt. „Les Français s'étaient annoncés comme les libérateurs du peuple suisse, comme les soldats de la liberté et les protecteurs des chaumières. Une fois maîtres de l'Helvétie, ils se souillèrent par le meurtre, le pillage, l'incendie et d'autres crimes honteux, et firent peser sur elle un joug plus odieux et plus humiliant que ne l'avait été celui de Gessler et des autres baillis autrichiens au XIV. siècle. Dans les cantons de Fribourg, Soleure, Berne et Lucerne, le pillage commença par les caisses publiques et les arsenaux.

Le trésor de Berne surtout allumait la cupidité des généraux français; dans leur impatience d'en jouir, ils n'attendirent pas les clefs, et en firent en sauter les portes à coups de hache. De plus, on frappa les gouvernants et leurs familles d'une contribution de 15 millions.

Les excès commis par les Français, après la prise de Berne (5. Mars 1798), révoltèrent les plus chauds promoteurs de la révolution helvétique, Mais les pillages officiels et autres ne finirent point. Un beau-frère du directeur français Rewbel, le fameux Rapinat, commissaire de la république française près l'armée d'Helvétie, était l'ordonnateur en chef de la spoliation. Il fut dignement secondé par ses agents, Rouhière, Forfait, Grugeon[1]), dont les noms aussi expressifs que celui de leur maître, n'eurent pas le privilége d'inspirer, comme le sien, la verve satirique de la nation spoliée.

La Suisse qu'on pille et qu'on ruine
Voudrait bien que l'on décidât,
Si Rapinat vient de rapine,
Ou rapine de Rapinat.

Ces vers sont du pasteur Bridel, l'auteur du „Conservateur suisse“. L'auteur des „Mémoires du général Ney“ évalue à 44 millions ce qui fut enlevé à Berne tant en argent qu'en armes, vin et blé.

La réprobation qui s'attachait aux cruautés et aux exactions de la France en Helvétie n'empêcha pas Rapinat de continuer son oeuvre spoliatrice, et de vider les caisses publiques qui avaient été épargnées jusque-là. Les excèsdes soldats français, qui, en pleine paix et au sein des populations amies, pillaient, tuaient et incendiaient, achevèrent d'exaspérer les esprits. Des troubles, des

[1]) forfait = Schandthat; gruger = aussaugen.

séditions éclatèrent dans les cantons même les plus dévoués à la révolution. Il fallut les comprimer par la force.

Divers décrets relatifs aux personnes et aux choses ecclésiastiques ajoutèrent au mécontentement. Dans les Waldstätten, le Nidwald s'obstina dans la résistance. Le 9. septembre 1798, il fut attaqué de trois côtés à la fois par une armée de 16,000 hommes; à ces forces écrasantes, ce petit pays n'avait à opposer que 2,000 hommes renforcés par 200 volontaires de Schwytz et 30 d'Uri. Les montagnards n'en luttèrent pas moins avec une énergie extraordinaire, sacrifiant leur vie, comme dit l'inscription de l'ossuaire de Stanz, „pour Dieu, la patrie et la vertu.“ Mais le manque de plan, les forces trop supérieures de l'ennemi et sa formidable artillerie rendirent, après dix heures de combat, toute résistance inutile. Les vainqueurs se souillèrent par des cruautés et des abominations inouies. Ils égorgèrent les malades, percèrent de leurs baïonnettes des filles et des femmes —! ils égorgèrent des enfants à la mamelle et en jetèrent d'autres dans le brasier de l'incendie qui devorait maisons et villages; 414 personnes, parmi lesquelles 130 femmes, filles et enfants, périrent dans cette affreuse journée. Le sort du Nidwald toucha toutes les âmes généreuses en Europe. Il n'y eut qu'une voix pour flétrir les horreurs qui s'y étaient commises. L'héroïsme de ces pâtres et la haine de la servitude étrangère ont inspiré à Albert Richard l'admirable poème de l'Ossuaire de Stanz. (Daguet,)

Es ist freilich wahr, der Einbruch der Franzosen zur Zeit der ersten Revolution hat, wie in andern Ländern, so auch in der Schweiz heilsame Folgen gehabt, aber nicht indem dieselben Gutes brachten, sondern indem sie Böses (Missbräuche, Vorrechte und andere Uebel) mit allem übrigen Bestehenden vernichteten, indem sie vor Allem die Völker zu neuer Thatkraft aufrüttelten. Den Dank aber, der ihnen vielleicht persönlich dafür gebühren könnte, haben sie durch die entsetzlichen Gräuel verwirkt, die sie damals in diesen Ländern begingen; wie sie 1796 in Franken gehaust haben, hat Graf Soden erzählt; in der Schweiz haben sie sich durch die Plünderung der Staats- und Privatkassen unter Rapinat und Consorten im Voraus bezahlt gemacht. Sie machten sich durch diese Gräuel unfähig zu guten Thaten für das Wohl der Völker, ja unwürdig; die wenigen Edlen unter ihnen, die es aufrichtig mit ihren Grundsätzen und gut mit der Menschheit meinten, vermochten nicht mehr das Herz und das Vertrauen der Besiegten zu gewinnen. So arteten denn die Feldzüge der Franzosen für „die Befreiung der Völker“ in die rohesten Eroberungskriege aus, und an die Stelle der republikanischen Begeisterung trat gemeine Selbstsucht, Ruhmgier und Plünderung. Nie haben die Deutschen bei ihrer Kriegsführung in Frankreich sich solcher Verbrechen schuldig gemacht, wie die waren, welche die Franzosen in der Schweiz begangen haben; und doch hatten jene einen ungerechten, durch nichts herausgeforderten Ueberfall zurückzuwerfen, während die Franzosen sich „die Befreier und Wohl-

thäter" der von ihnen misshandelten Völker nannten. Die romanische Schweiz hat in Albert Richard einen Dichter geboren, der, während sich andere seiner romanischen Landsleute in Paris zu Schmeichlern der Feinde Deutschlands und zu Verleumdern Deutschlands entwürdigen, als echter Schweizer Patriot für seine erwürgten Brüder deutscher Zunge die Stimme erhoben und die von den französischen Republikanern an ihnen begangenen Frevel unauslöschlich gebrandmarkt hat. In seinem Gedichte, „le Massacre du Nidwald," erzählt er den erhabenen Verzweiflungskampf der Nidwälder, in einem andern, „l'Ossuaire de Stanz", schildert er seine Pilgerfahrt nach der blutgetränkten Stätte; ein Weib liegt auf ihren Knieen, betet und weint. Er fragt, wen sie betraure; sie will ihm keine Rede stehen, denn seiner Sprache nach hält sie ihn für einen Franzosen:

L'ossuaire de Stanz.

„Arrière! à ton langage,
En toi je reconnais un fils de ces bourreaux
Qui m'ont jadis, gorgés de sang et de pillage,
Tué mes fils dans leurs berceaux!"

Er ruft ihr zu, dass sie sich irre:

„Femme, on m'a vu toujours du côté du malheur;
Aussi je marche seul, et ne trouve en ce monde
Ni foyers, ni repos. L'Éternel, dans mon coeur,
Femme, a mis pour le faible une pitié profonde
Et la haine de l'oppresseur."

Und nun beschwört er die Todten, deren Gebeine hier versammelt liegen, sich zu erheben:

Vierges, à qui le fer épargna seul l'outrage;
Vieillards, frappés sans honte, enfants qu'un meilleur sort
Jeta du sommeil à la mort;
Pâtres aux bras nerveux, à l'indompté courage,
Pâles, sanglants, meurtris, dressez-vous devant moi!
O derniers des vaillants tombés pour la patrie,
Racontez-nous ce jour de carnage et d'effroi!
Peuple qui succombas dans une boucherie,
Peuple assassiné, lève-toi!

Le coeur me bat. J'ai cru, comme en un songe horrible,
Voir s'agiter dans l'ombre et tressaillir ces os.
As-tu donc réveillé cette foule insensible,
O Dieu? Je vois, je vois un spectacle terrible;
Des voix semblent sortir du fond de ces caveaux;
J'entends, j'entends des cris, des pleurs et des sanglots.

Jetzt entrollt sich vor dem Leser das ganze schreckenvolle Bild, wobei er die heimischen Bedrücker des Volkes ebensowenig schont wie seine „Befreier"; er sagt:

Et Dieu vit qu'à ce peuple il fallait une épreuve,
Que ce cloaque infect avait besoin d'un fleuve,
D'un torrent qui roulât sur ces débris impurs.

Und nun überziehen die Franzosen die Schweiz: die Prüfung war furchtbar!

Regarde! A flots pressés, par monts et par vallées,
Au travers de nos champs, de nos moissons foulées,
Ardents, nus, affamés, s'avancent les Français,
Qui de leur liberté t'apportent les bienfaits.
L'injure les devance avec la perfidie,
Et marchent avec eux le meurtre et l'incendie.
Jamais sous tel fléau nation ne râla;
Autant de maux jamais n'endura l'Helvétie
Ni des brigands romains guidés par Cécina,
Ni des sauvages Huns poussés par Attila.

A leur aspect, trop tard Berne s'émeut, se lève,
Et se décide enfin à reprendre son glaive,
L'ours invaincu s'éveille, accourt en rugissant,
Triomphe, puis s'abat et nage dans son sang.
Alors, comme un mouton sous la tranchante lame,
Ou comme un voyageur attardé qu'un infâme
Serre à la gorge et pille en un bois ténébreux,
La Suisse dépouillée, et près de rendre l'âme,
Se tord sous l'étranger. Tableau triste et honteux,
Passe, leçon brûlante, à nos derniers neveux!

Un proconsul ignoble, aux allures cyniques,
Met sa main de voleur sur les caisses publiques,
Force les magasins, vide les arsenaux,
Arrache même, et vend jusqu'à ces vieux drapeaux,
Ces espadons rouillés, ces armures poudreuses,
De combats de géants reliques glorieuses.
Et l'effronté larron n'a point trop hasardé.
Ton fouet, ô Rapinat! tes paroles moqueuses,
Ont déchiré ce peuple, à tel point dégradé,
Que nul bras ne t'a poignardé.

Tous les Suisses, pourtant, sous cette rude étreinte
Ne sentaient pas encor la torpeur de la crainte;
Près du Rutli, lieu saint, en exemples puissant,

S'amassait un trésor de haines concentrées;
Et plus d'un montagnard, oeil sombre, dents serrées,
Taciturne, inquiet, de fureur pâlissant,
Jetait sur l'oppresseur un regard menaçant.

Der furchtbare ungleiche Kampf beginnt, ein Schlachten ist's, nicht eine Schlacht zu nennen:

La mort! la mort! et point de grâce!
Il faut que l'une ou l'autre race
Aujourd'hui s'éteigne, s'efface.
La terre, lasse de leur poids,
Ne peut les porter à la fois.

La nuit apporte enfin, nuit lugubre et dernière,
L'extermination à la contrée entière.
Les hommes du Nidwald, l'un sur l'autre couchés
Comme des épis mûrs que la faux a tranchés,
De cadavres au loin encombrent le rivage;
Tronqués, défigurés, comme, après un orage,
Les rameaux par le Föhn aux forêts arrachés,
Ou les sapins géants par la foudre touchés.
Là tout est mort, hormis des êtres sans défense:
Le soldat a fini, mais le boucher commence.

Femmes, vieillards, petits enfants,
Au pied des autels, gémissants,
Élèvent leurs bras impuissants,
Leurs yeux, leurs âmes, leurs prières,
Vers le Dieu qui sauva leurs pères.
Portant la croix au milieu d'eux,
Ému, le prêtre aux blancs cheveux
Leur dit: „O frères malheureux,
Soyez bénis, vous qui, peut-être,
Serez martyrs!“ Ils vont tous l'être.

Tout à coup, dans l'ombre, ô terreur!
Se dresse une affreuse lueur;
Une ardente et rouge vapeur
Monte, s'accroît, et se promène
Sur les monts, le lac et la plaine.
Ce feu, c'est le jour infernal,
Ce feu, c'est l'horrible fanal
Qui doit guider le fer brutal.
La nuit vous cachait vos victimes;
A l'oeuvre, guerriers magnanimes!

Ils courent sous les toits fumants.
Accents plaintifs, gémissements,
Voix qu'on étouffe, hurlements,
Cris de fureur, cris d'épouvante,
De cette fournaise effrayante
Sortent bientôt. En tourbillons
La flamme roule. A gros bouillons
Le sang coule; et les bataillons,
Quand parut la nouvelle aurore,
Frappaient, incendiaient encore.

Pendant plusieurs nuits, plusieurs jours,
A la pitié demeurant sourds,
Les vainqueurs tuèrent toujours,
L'orphelin appelant sa mère
Au seuil croulant de sa chaumière,
L'infirme dans son lit fiévreux,
Femmes, prêtres, jeunes et vieux,
Tous furent immolés par eux.
Crime inouï, massacre immense,
La Suisse t'a vu sans vengeance!

Mit der Entrüstung eines Juvenal geisselt dann der waadtländische Dichter den damaligen Senat der Schweiz und alle Zeitgenossen, die der Ermordung ihrer Brüder zusahen, und betet dann zu Gott:

Si par le malheur seul tu retrempes les âmes,
Par pitié frappe donc! A force de tourments
Réveille en nous la vie et l'esprit des vieux temps.
Livre au glaive nos corps, nos demeures aux flammes;
Mais parmi tant de maux dont tu peux nous charger,
Épargne-nous du moins, dans ta sainte clémence,
Le plus fécond de tous en opprobre, en souffrance,
Les durs secours de l'étranger!

Was die Hülfe und Unterstützung des Auslandes an Schimpf und Leiden mit sich bringt, das hat Deutschland zur Zeit des dreissigjährigen Krieges und zu der des Rheinbundes hinlänglich erfahren, um den Schrei des helvetischen Dichters zu verstehen. Noch einmal: es ist ja wahr, der Einbruch der Franzosen in die Schweiz hatte den Sturz einer Menge von Vorrechten und Missbräuchen zur Folge; aber die Schweiz hat den Gewinn furchtbar theuer bezahlt und ist den Franzosen keinen Dank dafür schuldig. Und wenn die Männer von Nidwald zum Theil für die Aufrechthaltung veralteter Zustände gekämpft haben, so haben sie doch auch für die unentbehrliche Grundlage alles Volkswohles gekämpft, für ihre

nationale Unabhängigkeit. Leider aber haben die Franzosen, die doch jede Invasion ihres Landes, selbst wenn sie von ihnen herausgefordert worden ist, als ein an ihnen begangenes Verbrechen betrachten, die Unabhängigkeit fremder Völker nur zu oft auf das Unwürdigste mit Füssen getreten. Der deutsche Verfasser dieses Buches unterschreibt jede Zeile des Vorwortes, das der Dichter der romanischen Schweiz seinem Gedichte voranschickt:

Frankreich und das Vaterland.

„Je l'ai déjà dit quelque part: je suis loin de haïr les Français, nation généreuse quand la vanité ne l'égare pas et qu'elle obéit à son premier mouvement. Je compte chez elle bon nombre d'amis aussi distingués par l'esprit que par le coeur, et suis reconnaissant de l'hospitalité cordiale que j'ai trouvée à Paris. Mais ce qui m'est plus cher que la France, c'est la vérité, la justice; c'est l'indépendance, la liberté de ma patrie; toutes choses que je défendrai jusqu'à mon dernier souffle, au dedans comme au dehors, selon la mesure de mes facultés, bien que, jusqu'ici, mes efforts n'aient été récompensés que par la haine fertile des uns et l'affection stérile des autres; je devrais ajouter par l'approbation de ma conscience, qui me suffirait au besoin. Je porte envie à ceux qui ont le bonheur d'avoir toujours des opinions et un langage en harmonie avec leurs intérêts matériels, car je sais ce qu'il en coûte de vouloir dire la vérité à tous, mauvais métier pour faire ce qu'on appelle son chemin dans le monde. Mais quoi! je puis être un ami chaud et dévoué; un valet, jamais. C'est fâcheux pour ma fortune; toutefois une pensée me console, c'est que la vie est courte: il ne vaut pas la peine d'être vil." Ein Manneswort!

Für die romanische Schweiz hatten die französischen Revolutionskämpfe zur endlichen Folge, dass dieselbe eine feste politische Gestalt gewann, dass sie ihr Gewicht selbstständig in die Wagschale legte. Schon im Herbst 1790 hatte sich das romanische Niederwallis gegen das deutsche Oberwallis empört, war aber von diesem wieder bezwungen worden. Pruntrut hatte sich 1792 als Republik Rauracie selbstständig gemacht, war aber einen Monat nachher von Frankreich annectirt worden.

Bisher hatte das politische Schwergewicht in der deutschen Schweiz gelegen, Freiburg war der einzige romanische Canton des Bundes gewesen. Das erste bedeutende Ereigniss war aber die Unabhängigkeitserklärung des Waadtlandes, das seit dem sechzehnten Jahrhundert eine eroberte Provinz von Bern gewesen war; das Waadtland hatte auch durch seine Erhebung gegen Bern den Anlass zur Einmischung Frankreichs gegeben. Die erste neue Verfassung der Schweiz, die aus dieser Einmischung erfolgte, fasste auch den romanischen Theil derselben als etwas Selbstständiges auf; der französische General Brune hatte nämlich aus der Schweiz drei Republiken gebildet, la Rhodanique, d. h. das Rhonegebiet,

la Telliane, l'Helvétie. Diese Verfassung dauerte indessen nur sieben Tage und die Schweiz ging nun, nach dem Vorbilde der französischen Republik, in die Eine und untheilbare helvetische Republik auf (la république helvétique une et indivisible). Diese der französischen nachgebildete Verfassung war von dem Basler Publicisten Ochs in Paris ausgearbeitet worden und wurde von dem Waadtländer César de Laharpe unterstützt; die' früher souveränen Cantone sanken zu Departementen herab. Von der romanischen Schweiz gehörten zu den neunzehn Cantonen, aus denen die Republik bestand, das Waadtland, Wallis und Freiburg, letzteres unter dem Namen Sarine-et-Broye; Genf war seit dem 15 April 1798 von Frankreich annectirt worden. Die alten kleinen Cantone widerstrebten der einheitlichen Verfassung und es kam zu allerlei Aufständen — die blutigsten waren der von Nidwald und der von Wallis 16. Mai 1799, wo die Franzosen sogar Blödsinnige ermordeten und zwanzig Dörfer niederbrannten —, die Parteien befehdeten sich, die Zerrüttung wurde allgemein. Endlich warf sich Napoleon ins Mittel, nachdem er selbst die innern Zerwürfnisse genährt hatte, und vereinbarte mit den Abgeordneten der Schweiz als Vermittler die sogenannte Mediationsacte, die er in einer feierlichen Versammlung in den Tuilerien dem Deputirten von Freiburg, Louis d'Affry, überreichte, indem er letztern zugleich zu der neugeschaffenen Würde eines „Landammanns der Schweiz“ ernannte.

Dem Namen entsprechend hielt die Verfassung die Mitte zwischen der Einheit der helvetischen Republik und der vormaligen Ordnung der Dinge. Von der romanischen Schweiz gehörte weder Genf, noch Neuchâtel, noch Wallis zu den neunzehn Cantonen des Bundes. Neuchâtel gab Napoleon seinem Marschall Berthier (1806—1814), der aber sein Fürstenthum niemals besucht hat, und Wallis, das von 1802 an eine besondere Republik gebildet hatte, wurde von ihm im Mai 1810 als Departement des Simplon Frankreich einverleibt. Bezeichnend ist es, dass gerade der romanische Canton Freiburg, wo auch das deutsche Element vertreten ist, zur feierlichen Einweihung der Mediationsacte durch die neue Tagsatzung ausersehen war; sie fand am 4. Juli 1803 in der Franziskanerkirche statt. Selbst der erste Landammann war ein Freiburger und harmonirte durch sein versöhnendes Auftreten ebenfalls mit dem vermittelnden Charakter der Verfassung. Im Uebrigen mussten die Schweizer wie alle andern Vasallen Napoleons für Frankreichs Interesse ihr Blut vergiessen und waren ebenso, mehr oder minder, der Willkür des Kaisers preisgegeben.

Die Befreiung der Schweiz durch die Verbündeten.

Bei Leipzig brach am 18. Oktober 1813 die Macht des Corsen zusammen und schon am 29. December 1813 wurde die Mediationsacte wieder aufgehoben. Da die Schweiz ihre Neutralität nicht von Frankreich

hatte respectiren lassen, so wurde dieselbe auch von den Verbündeten nicht geachtet; übrigens wurden letztere sogar von der aristokratischen Partei in der Schweiz herbeigerufen. Doch begeht der Historiker Daguet ein grosses Unrecht, wenn er den Durchzug der Oesterreicher mit dem Einbruch der wilden Horden Ludwigs XI. vergleicht: „160,000 Autrichiens s'approchent de Bâle; tels autrefois les Armagnacs." Nicht zum Rauben und Plündern zogen die Verbündeten ein (Daguet sagt selbst: „Ces troupes observaient une exacte discipline"), sondern sie zogen nur durch, um den Feind und Bedrücker aller europäischen Staaten, auch der Schweiz, Napoleon, in seinem eigenen Lande zu bezwingen. Dem Einrücken der Verbündeten verdankten sogar drei Gebiete der romanischen Schweiz, Genf, Wallis und Neuchâtel, ihre Befreiung vom französischen Joche. Ein schönes patriotisch erhebendes Ereigniss knüpft sich daran:

Freiburg und Genf 1814.

La garnison de Genève capitula entre les mains du général autrichien Bubna, le 31. décembre 1813. Quinze années de domination étrangère avaient passé sur cette ville sans y altérer l'esprit national. Genève releva avec bonheur ses institutions républicaines et sollicita une garnison suisse, premier pas vers cette réunion à la Confédération si vivement désirée par les Genevois. Trois compagnies fribourgeoises prirent possession de cette ville (1. juin 1814), au milieu d'un enthousiasme indescriptible, auquel un éminent historien, Charles de Sismondi, prêta sa voix éloquente et rappela l'alliance conclue trois siècles auparavant avec ces mêmes Fribourgeois, premiers pères et protecteurs de la liberté genevoise." (Daguet.)

Warum hat Freiburg den Wink der Geschichte nicht verstanden? warum hat es sich nicht auch geistig mit dem aufgeklärten Genf verbrüdert?

Gestaltung der romanischen Schweiz 1815.

Jetzt erst trat Genf als Canton in den neu geordneten Schweizer-Bund ein, der nun aus 22 Cantonen mit gleichen Rechten bestand. Die feierliche Beschwörung des in Zürich vereinbarten Bundesvertrages fand am 7. August 1815 statt, nachdem derselbe von den auf dem Wiener Congress vereinigten Mächten anerkannt worden war. Die romanische Schweiz besteht seitdem aus den fünf Cantonen Freiburg, Neuchâtel, Waadt, Wallis, Genf; aber drei deutsche Cantone waren die Vororte des Bundes, nämlich Bern, Zürich und Luzern; auch nach der jetzigen Verfassung, die im Jahre 1848, und zwar unabhängig von den europäischen Mächten, ausgearbeitet wurde, hat die oberste Behörde der Schweiz, der Bundesrath, ihren Sitz in einem deutschen Canton, in Bern.

Die romanische Schweiz hätte 1815 wohl durch die Aufnahme des südlichen Ufers des Genfer Sees, der drei Savoyer Provinzen, Chablais,

Faucigny und Genevois, in den Bund vergrössert werden können, wodurch das Land seine natürliche Abrundung erhalten hätte; aber die Schweiz war zu getheilt in sich und begnügte sich, für diese Gebiete die Neutralität zu verlangen. Auch 1848, als der König von Sardinien Oesterreich den Krieg erklärte, liess sie sich diese Gelegenheit der Abrundung wieder entgehen. Und als Savoyen 1860 von Frankreich annectirt wurde, empfand man wohl schmerzlich die Gefahr, die daraus für Genf und Wallis, ja selbst für das Waadtland erwuchs. Aber alle Bemühungen der Schweiz, das Chablais und Faucigny zu gewinnen, scheiterten an der Uebermacht Napoleons III. Allerdings ist das Savoyer Alpenland der natürliche Wall der Schweiz, wie die Vogesen die natürliche Grenzmauer Deutschlands im Westen sind; für den Augenblick aber hätte der Anschluss eines so entschieden katholischen Landes das protestantische Leben der drei romanischen Hauptcantone gefährdet, und für Savoyen selbst, das bisher zu stillgenügsam gelebt hatte, war es von Vortheil, in ein grosses Staatswesen hineingezogen und aus seinem behaglichen Stillleben aufgerüttelt zu werden. Sollte es sich einst, erfrischt und aufgeklärt, an die Schweiz anschliessen und sein mildes freundliches Volksthum mit der Bildung der romanischen Schweiz durchdringen, so wird die Geschichte der Zukunft schöne Tage einer eigenthümlichen heiteren und freien Gesittung in französischer Sprache in dem Gebiete des ehemaligen Königreichs Burgund zu verzeichnen haben.

Eine andere natürliche Grenze der romanischen Schweiz gegen Frankreich war das auf der östlichen Seite des Jura gelegene Ländchen Gex, das vor Zeiten Savoyen gehört hatte, von Genf in den Kriegen mit den Herzogen dieses Landes erobert worden war, aber von Heinrich IV. nach seinem Kriege mit Spanien und Savoyen für Frankreich zurückbehalten wurde. Für sich nimmt Frankreich natürliche Grenzen gern in Anspruch, andern Nationen räumt es dieses Recht nicht ein; wenn irgend ein Gebiet indessen der Schweiz zuneigt, so ist es dieses Ländchen, da der Jura unbestritten die Scheidelinie zwischen Frankreich und der Schweiz bildet, wie die Vogesen Deutschland von Frankreich scheiden: denn Berge trennen, Flüsse vereinen. Aber in dem Ländchen Gex, das jetzt ein Arrondissement des Departements l'Ain bildet, hatte Voltaire gewohnt — zu Ferney — und dem Andenken dieses Schriftstellers zu Ehren hatte der Voltairianer Talleyrand auf dem Wiener Congresse nicht geruht, bis er endlich den Anschluss dieses Gebietes an Frankreich durchgesetzt hatte.

Die Stellung der romanischen Schweiz zur Reaction.

Beim Ausbruch der französischen Revolution hatte ein leidenschaftlich aufgeregter Gegner derselben in Savoyen seine Stimme erhoben, Joseph de Maistre, der mystische Vertheidiger des Absolutismus und Papstthums; jetzt nach Abschluss der Revolutionsepoche erhob sich ein Gleich-

gesinnter in der deutschen Schweiz, Karl Ludwig von Haller, geboren 1768 zu Bern, wo unter dem mächtigen Patriciat die aristokratischen Staatsansichten tiefe Wurzeln geschlagen hatten und wo dieses Patriciat nach dem Sturze Napoleons das freie Waadtland und Aargau wieder zu Unterthanen herabwürdigen wollte. Haller legte seine Ansichten in dem bekannten Werke „Restauration der Staatswissenschaft" (Winterthur, 1816 bis 1820, 4 Bde.) nieder, — die ganze Epoche von 1815—1830 heisst auch die Zeit der Restauration — er predigte darin die absolute Gewalt und den unbedingten Gehorsam als obersten Staatsgrundsatz. Und um immer mehr mit Joseph de Maistre zu harmoniren, wurde er 1820 heimlich Katholik, ohne darum seine Stellung als Professor und Mitglied des Raths der Zweihundert niederzulegen, obgleich dieselbe dem Amtseid gemäss mit dem reformirten Bekenntniss verbunden war, und lehrte, die geistliche Macht müsse ebenfalls absolut und universell sein. Als sein Uebertritt bekannt wurde, verlor er allerdings seine Stellung und er ging, wie in neuester Zeit der Freiburger Pamphletist Tissot, nach Frankreich, wo seine absolutistischen Ansichten an dem Hofe der Bourbonen getheilt wurden. Er fand hier natürlich sympathische Aufnahme und arbeitete gemeinschaftlich mit seinem Gönner, dem Vicomte de Bonald, einem der entschiedensten Wortführer der Ultramontanen. Das frevelhafte Spiel mit seinem Amtseide hatte zwar für K. L. von Haller die Entfernung von seinen Aemtern zur Folge gehabt, in staatsbürgerlicher Hinsicht neigten jedoch die Patricier von Bern ganz wie Haller zum Rückschritt und verbündeten sich mit den Patriciern von Solothurn, Freiburg und Luzern zur Wiederherstellung der alten Zustände, Missbräuche und Vorrechte. Der Tagsatzung zu Zürich setzte Bern mit sieben andern der ältesten Cantone einen Sonderbund zu Luzern entgegen. Das Aergerniss war so arg, dass zuletzt die fremden Mächte dagegen einschreiten mussten; das Waadtland zum Beispiel, schützte vor der abermaligen Unterjochung durch Bern Alexander, der Kaiser von Russland, dessen Erzieher der waadtländische Patriot, César de Laharpe, gewesen war.

So reichte der Geist des Rückschrittes von Savoyen dem nordschweizerischen Patricierthum über die Vaterstadt J. J. Rousseaus und die Heimath Césars de Laharpe hinweg die Hand. In Frankreich fand dieser Geist unter den zurückgekehrten Bourbonen einen festen Rückhalt, und einen gleich paradoxen Vertheidiger in dem erwähnten Vicomte de Bonald (1753—1840); der letztere ist der lebendige Widerspruch J. J. Rousseaus und sein Hauptwerk „la Législation primitive" (3 Bde. 1802) gewissermassen der umgekehrte „Contrat social." Diesem düstern Geiste des Rückschritts zum Mittelalter gegenüber erstand ein Engel des Lichtes in einer Genferin, Louise Germaine Necker, Frau des Barons von Staël (1766—1817). Der Franzose Demogeot sagt treffend:

Frau von Staël im Gegensatz zu J. de Maistre, K. L. von Haller und de Bonald.

„Dès le commencement du siècle, en face de l'école de Voltaire, épuisée et impuissante, se posait avec plus ou moins de décision le principe même du moyen âge, comme si l'esprit humain n'avait de choix qu'entre les excès! Une femme cependant ouvrait courageusement aux lettres la route de l'avenir, et sans abdiquer l'esprit de la Révolution, elle le purifiait, l'ennoblissait par une éclatante auréole de religion et de poésie . . . C'est un spectacle plein d'intérêt que le développement progressif et non interrompu de ce brillant génie, qui, parti des opinions du XVIII. siècle, s'élève naturellement, sans effort, sans rétractation, et par le seul épanouissement de ses rares facultés, à ce que l'enthousiasme a de plus grand et le sentiment religieux de plus auguste. Tandis que la réaction monarchique de 1800 prétendait détruire l'esprit moderne sous prétexte de l'amender, c'est au sein de la philosophie que Mme de Staël sut propager le spiritualisme sans sacrifier la cause de la liberté.

La première période de sa vie littéraire nous la montre à la fin du XVIII. siècle environnée des derniers représentants de cette époque, dans le salon de son père, . . . et révélant les tendances de sa pensée et le point de départ de ses opinions par ses Lettres sur le caractère et les écrits de J. J. Rousseau (1788). Comme Chateaubriand, Germaine Necker procédait de Jean-Jacques, et le reconnaissait hautement pour son maître. L'imagination suppléait alors chez elle à l'expérience.

Cependant la Révolution éclate: Mlle Necker devient Mme de Staël, et en 1796 paraît le livre De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations. Les passions y sont décrites avec une profondeur qui étonne; tout est vivant et animé. Cependant l'auteur ne s'est pas encore élevée au-dessus du point de vue de l'école sensualiste. Si elle examine les passions, ce n'est pas sous le rapport du devoir, mais sous celui du bonheur.

Là se termine la première époque de la vie de Mme de Staël. Désormais les lettres ne seront plus pour elle l'expression de la sensibilité seule: elle en va faire en outre l'organe d'une haute raison. A défaut du bonheur, qu'un mariage mal assorti lui refuse, elle va aspirer au talent. Comme fruit de cette résolution nouvelle, parurent coup sur coup le livre De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales (1800), et le roman de Delphine, publié un an plus tard. Le dogme du progrès était ici proclamé, établi. La loi suprême de la Providence, la marche de Dieu à travers le monde et l'histoire, cette manifestation continuelle et progressive du Verbe [1]), étaient des aperçus aussi nouveaux que pro-

[1]) Le Verbe, la seconde personne de la sainte Trinité. Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. (Evangile de saint Jean.) Der griechische Text gebraucht das Wort Logos; beide, Verbe und

fonds. La réaction religieuse et monarchique n'avait ni cette grandeur ni cette ardente conviction.

Delphine est un roman un peu métaphysique; l'élément poétique ne s'y dégageait pas encore dans toute sa pureté. La fille du protestant Necker, l'élève des brillants salons (français) du dernier siècle[1]), n'avait pas encore vu et compris la nature extérieure: la société était tout pour elle. L'Italie lui ouvrit les yeux. Un pouvoir ombragenx, qui, en persécutant Mme de Staël, fit d'elle aussi une puissance, rendit à son talent le service de la bannir. Elle partit donc à son tour pour sa conquête de l'Europe. Ici commence la troisième période de sa vie: en 1803 et 1804 elle visita une première fois l'Allemagne, qu'elle devait revoir en 1808. Elle alla ensuite en Italie (1805). La nature et l'art lui furent révélés: elle écrivit Corinne, son chef d'oeuvre. Cependant une grande et nouvelle douleur était venue la frapper: elle avait perdu son père, qu'elle aimait comme Mme de Sévigné avait aimé sa fille. Ce malheur donna encore à son talent quelque chose de plus profond et de plus tendre. Dès lors les sentiments religieux de Mme de Staël s'assujettirent à une forme plus positive. Necker était mort chrétien, sa fille voulut être chrétienne.

Le séjour de l'Allemagne ne fut pas moins fécond que celui de l'Italie; mais les fruits différèrent comme le sol. L'Italie avait inspiré un poëme plein de peusée; l'Allemagne fit naître une oeuvre philosophique, toute parfumée, il est vrai, d'enthousiasme et de poésie. Dans l'Allemagne, Mme de Staël s'élève au-dessus d'elle-même en s'arrachant aux préjugés français et en renonçant au point de vue sensualiste de la philosophie du XVIII. siècle. C'est peut-être là le plus graud service que ce généreux esprit ait rendu à la France et à la philosophie.

Chateaubriand a apprécié, avec une justesse qui l'honore, le développement continu du grand écrivain avec lequel lui seul pouvait alors rivaliser. Ces deux esprits, si dignes l'un de l'autre, malgré leurs dissidences, inaugurent ensemble le mouvement intellectuel de notre époque. Par eux la poésie s'affranchit des lois arbitraires de la formule.

Mais avec eux[2]) aussi renaissent, dans la liberté d'une forme nouvelle,

---

Logos, werden auch etwas mystisch in philosophischem Sinne genommen: Dans la philosophie platonicienne, Dieu considéré comme contenant en lui les idées éternelles, les types de toutes choses. (Bescherelle.)

[1]) Frau von Staël verlebte ihre Kindheit und Jugend in Paris, wo sie 1768 geboren war, aber ihre Erziehung war eine Genfer protestantische, wie es ihre Familie war. Nach der Veröffentlichung einer politischen Schrift ihres Vaters 1802 wurde sie von Bonaparte aus Paris verbannt, weil sie ihrem in Coppet lebenden Vater falsche Mittheilungen über Frankreich mache.

[2]) In wie weit die Zusammenstellung Châteaubriands mit Frau von Staël gerechtfertigt ist, kann hier übergangen werden; es genügt, das Verdienst der letztern anerkannt zu sehen

les principes moraux et religieux qui doivent présider à la régénération sociale: tous deux établissent, d'une manière plutôt diverse que contraire, le spiritualisme, la loi du devoir, la souveraineté de la justice et de la raison."

Wichtig ist, ausser den von Demogeot genannten Werken, besonders dasjenige, worin sie die politischen Grundsätze entwickelt, die in der heutigen Gesellschaft gelten sollen; in ihren „Mémoires et considérations sur les principaux événements de la révolution française" (Paris, 1819, 3 Bde.) tritt Frau von Staël in entschiedenen Gegensatz zu den drei Vertretern des Rückschritts und stellt den Franzosen, für deren Staatsverbesserung schon ihr Vater gewirkt hatte, ein gesetzlich freies Staatsleben als Ziel hin. So überragt und überwindet sie diese drei als der Engel des Lichtes, vor dem die Schatten der Nacht entweichen müssen; der Grund zu dieser Bildung lag in ihrer Genfer protestantischen Erziehung und in der Durchdringung ihres Wesens mit deutschem Geiste. Diesen ausländischen Einflüssen verdankt Frankreich den Fortschritt seiner Gesittung.

Benjamin Constant.

Ein der Frau von Staël verwandter Geist, dem Frankreichs Gesittung ebenfalls zu hohem Danke verpflichtet ist, ging gleichzeitig aus dem Waadtland hervor: Benjamin Constant de Rebecque (1767—1830), dessen Stammvater zwar 1605 aus Frankreich nach Genf ausgewandert war, dessen Familie aber von da an der romanischen Schweiz angehörte. Seine Erziehung beruhte auf denselben Elementen wie die der Frau von Staël; er war ein waadtländischer Protestant und hatte später in Deutschland und England studirt; Schillers „Wallenstein" hat er für die französische Bühne bearbeitet. Da sein Vater 1791 wieder nach Frankreich zurückgegangen war, so widmete auch Benjamin sich diesem Lande und entfaltete als Schriftsteller und Mitglied der Deputirtenkammer eine fruchtbare politische Thätigkeit immer im Dienste des aufgeklärten Fortschrittes, wie es eben nur ein Sohn der romanischen Schweiz thun konnte, der zugleich von deutscher Bildung befruchtet war; letztere zeigte sich namentlich in seinem Werke „De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements." (Paris 1824, 2 Bde.) Demogeot sagt Folgendes über ihn:

„Publiciste et orateur, Constant fut le chef de l'école libérale: la liberté individuelle, les garanties du citoyen et de la vie privée, l'indépendance de l'homme et de la pensée, voilà le but de tous ses efforts. Né à Lausanne, d'une famille française bannie dans le temps des persécutions religieuses, nourri dans la haine de l'aristocratie de Berne qui opprimait le canton, élevé partie en Allemagne, partie en Angleterre; plein d'admiration pour la constitution qui faisait la force de la Grande-Bretagne, témoin des abus de notre ancien

régime [1]), du règne brutal et meurtrier de la Terreur, du glorieux despotisme de l'Empire, Constant conçut une vive défiance contre la force sociale [2]).

Même tendance dans ses opinions religieuses. Rousseau fut son point de départ; Jacobi, Kant et l'école écossaise aidèrent la croissance de sa pensée. Avec Rousseau, il considéra la religion comme un sentiment qui s'élève dans le coeur de l'homme et cherche à nouer avec Dieu un rapport individuel. Mais de ce point, Constant s'élève plus haut par l'étude de l'histoire. Il suit les transformations successives du sentiment religieux chez tous les peuples, et, au lieu de voir, comme le XVIII. siècle, dans les diverses institutions sacerdotates autant de fourberies systématiques, il y trouve autant d'essais plus ou moins imparfaits pour satisfaire, par des doctrines, par des symboles, par un culte, à l'impérissable instinct qui nous entraîne vers les choses infinies. A la tolérance vulgaire qui n'était que de l'indifférence. comme l'a si bien senti Lamennais, il oppose une tolérance philosophique qui honore dans tout système une portion de la vérité.

Veut-on mesurer la distance qui sépare Benjamin Constant de l'école du XVIII. siècle? qu'on nous permette encore quelques citations:

„Le christianisme a introduit dans le monde la liberté morale et politique.

„Si le christianisme a été souvent dédaigné, c'est parce qu'on ne l'a pas compris. Lucien était incapable de comprendre Homère: Voltaire n'a jamais pu comprendre la Bible.

„La philosophie ne peut jamais remplacer la religion que d'une manière théorique, parce qu'elle ne commande pas la foi, et ne peut devenir populaire.

„L'incrédulité n'a aucun avantage, ni pour la liberté politique, ni pour les droits de l'espèce humaine; au contraire, elle peut frapper de mort les institutions abusives, mais plus infailliblement encore elle doit mettre obstacle à la renaissance de toutes celles qui préserveraient des abus."

On reconnaît dans toutes ces opinions, l'ami et l'intime confident de Mme de Staël. On suit dans Benjamin C., comme dans cette femme illustre, le mouvement progressif et continu qui, sans violente réaction, conduit le XIX. siècle au-delà de l'irréligion de l'âge précédent. Tous deux représentent la transition paisible d'un siècle à l'autre et l'union féconde de la France avec l'Allemagne."

Genauer gesprochen, vertreten diese beiden Genien der romanischen Schweiz die Befruchtung Frankreichs mit deutscher Bildung. Aber das gallische Element ist zu wandelsüchtig, als dass es diese ausgestreuten

---

[1]) Des französischen Despotismus unter den letzten Bourbonen.

[2]) Gegen die Regierungsgewalt. B. Constant hatte eben die Regierung in Frankreich und vorher in Bern nur als Gewalt kennen lernen, nicht als gerechte Verwalterin und Leiterin der gemeinsamen Volksinteressen; er hielt es daher für nothwendig, diese Gewalt dergestalt zu beschränken, dass sie so wenig als möglich schaden könne.

Keime hätte reifen lassen, wenigstens bedarf es noch längerer Zeit, ehe dieselben sich einer stetigen Entwicklung werden erfreuen können. Die Staaatsverfassung, welche Benjamin Constant in und für Frankreich erstrebte, trat zwar noch in seinem Todesjahre in Kraft; bald aber wurde ihre Wirksamkeit verfälscht und achtzehn Jahre nachher sie selbst wieder umgestossen. So edlen Zielen auch die Franzosen, in hochherziger Aufwallung und begeistert von einzelnen sich aufopfernden und aufgeklärten Männern, nachjagen, sie haben es bisher nicht über das Experimentiren hinausgebracht; dies gilt namentlich auch von dem Erziehungs- und Unterrichtswesen, für das bei ihnen fortwährend Minister und Methoden wie Wind und Wetter wechseln, während beides in der romanischen Schweiz nach festen Grundsätzen gepflegt wird. Es fehlt eben, wie immer wieder betont werden muss, bis die Franzosen zum Verständniss dafür kommen, denselben die unentbehrliche feste Grundlage für allen Fortschritt aus mittelalterlichen Zuständen heraus: die Reformation. Dies übersah B. Constant, als er seine waadtländische Heimath verliess und seine hier erworbene Bildung in den Dienst Frankreichs stellte; er war von denselben Illusionen befangen wie heutzutage der protestantische Mitarbeiter am „Journal des Débats," E. de Pressensé, der es zwar auch gut meint, aber ebensowenig erreichen wird. Freilich ist dem französischen Volke in Gottes Weltplan noch eine andere Rolle angewiesen, nämlich die der steten Anregung für die geschichtliche Bewegung, und insofern haben B. Constant und E. de Pressensé ihre Kräfte nicht ganz vergeudet. Nur ist sich B. Constant dessen nicht bewusst geworden und der noch lebende E. de Pressensé ebenso wenig. Von seinem Standpunkte aus hätte B. Constant besser gethan, seine Kräfte seiner Heimath zu widmen, die eben damals das Berner Joch abgeschüttelt hatte und sich neu zu gestalten begann. Nicht ohne einen Anflug gerechter Bitterkeit urtheilt daher der Genfer R. Rey so über ihn:

„Vers le même temps, le Pays de Vaud donna naissance à une intelligence de haut vol, à un théoricien supérieur, qui aurait pu être la lumière et l'ornement de la jeune liberté vaudoise; mais Benjamin Constant renia le sol natal pour faire une carrière en France, et cependant cette origine suisse qu'il dédaignait lui fut une égide. Il en garda le ferme bon sens, l'équilibre, la modération; au lieu de scinder les éléments sociaux, suivant la méthode française, il conserva la notion de leur unité; alors que la religion était méprisée de tous, il en fit un objet d'étude et lui maintint sa place dans la culture humaine. Il refusa de sacrifier les droits individuels à ceux de l'État. Ses principes le rangent dans l'école de madame de Staël, à côté des illustres Genevois, leur égal pour la saine raison et leur supérieur par le talent d'écrivain et l'étendue des vues".

Das Patriciat der alten Cantone.

Dem Geiste des Fortschritts und der Aufklärung, von dem die Frau von Staël und B. Constant durchdrungen waren, entsprach im Allgemeinen die Bildung und politische Wirksamkeit der beiden Cantone Genf und Waadtland. Es wäre zu wünschen gewesen, dass überhaupt Männer von so hervorragenden Eigenschaften die ganze Schweiz auf der neu betretenen Bahn leiteten. Leider hatte das Patriciat der alten Cantone, in dessen Händen noch immer die politische Macht lag, keinen klaren Begriff von der Würde der Nation und den Rechten der übrigen Völker. Jahre lang hatte nun die Schweiz, die seit drei Jahrhunderten ihre waffenkräftige Mannschaft fremden Herren zur Unterdrückung der Völker geliehen hatte, ihrerseits empfunden, was die Einmischung der Fremden in die heimischen Angelegenheiten Schimpfliches und Gewaltthätiges mit sich führt; und kaum waren die Fremden abgezogen, als auch das Patriciat wieder die Militärcapitulationen mit Frankreich, den Niederlanden und Neapel abschloss. Erst die neue Bundesverfassung von 1848 hob sie auf; trotzdem dauerten die Anwerbungen fort, und erst in Folge der italienischen Unabhängigkeitskämpfe, welche Schweizer Truppen mit zu unterdrücken versuchten, wurden von der Schweiz (30. Juli 1859) strenge Massregeln ergriffen, um dem Söldnerdienste ein Ende zu machen. Aber selbst im eigenen Lande übte das Patriciat noch Bedrückungen aus und erst nach mancherlei inneren Stürmen, die zum Theil mit denen von 1830 und 1848 im übrigen Europa zusammenfielen, gelangte die Schweiz zu einer gleichmässigen Vertheilung der bürgerlichen Rechte und Freiheiten.

Die Jesuiten in Freiburg.

In den katholischen Cantonen stützte sich das Patriciat sogar auf die Jesuiten, die nach der Aufhebung ihres Ordens 1773 immer im Canton Wallis und andern Gegenden der Schweiz fortbestanden hatten und vom Papst Pius VII. 1814 officiell wiederhergestellt worden waren, und der romanische Canton Freiburg ward der Hauptsitz dieser Feinde der Aufklärung, Freiburg, einst der Retter und Schutz Genfs, nun der gerade Gegensatz Genfs. Im Anfang liess sich hier die Verwaltung des Patriciats gut an, dasselbe nahm verschiedene Massregeln zur Hebung des Volksunterrichtes; die Schule von Freiburg wetteiferte damals mit der Pestalozzis in Yverdun. Die Seele aller Reformen war ein aufgeklärter Franziskaner, der Pater Girard, dessen Oheim Ignaz Girard schon 1782 die Interessen der Bürgerschaft dem Patriciat gegenüber vertreten und seinen Eifer für das Volkswohl mit zehn Jahren Exil gebüsst hatte. Der Pater Girard galt am päpstlichen Hofe für verdächtig, in seinen Kreisen die Lehren Kants zu verbreiten; der Landammann d'Affry, der erste nach der Mediation Bonapartes, hatte ihn aber damals in Schutz genommen. In gleich

christlich aufgeklärtem Sinne wirkte damals Heinrich von Wessenberg, der Coadjutor und spätere Verweser des Bisthums Constanz, zu dem die Schweiz seit tausend Jahren gehörte. Da auch dieser dem päpstlichen Hofe missfiel, so löste der Papst die katholischen Cantone der Schweiz, die in der Hoffnung ein nationales Bisthum zu erhalten, darum gebeten hatten, von der Diöcese Constanz[1]), ohne darum die genannte Hoffnung zu erfüllen, indem statt einer zwei Diöcesen errichtet wurden. Zum Bischof der westlichen Schweiz war von Vielen der Pater Girard ersehnt worden, aber eine Anklage wegen Ketzerei, die der päpstliche Nuntius gegen ihn erhob, beseitigte ihn und statt seiner wurde ein Landpfarrer, Namens Jenny, gewählt. Dieser erneuerte nicht nur das Fest von Villmergen (1817) zum Andenken an den Sieg, den die Katholiken bei diesem Dorfe am 24. Januar 1656 davongetragen hatten, sondern rief auch die Jesuiten, welche Solothurn 1816 „für ewige Zeiten" zurückgewiesen hatte, nach Freiburg; 69 Stimmen gegen 42 entschieden sich im Staatsrath am 15. September 1818 für die Zulassung. Bestürzung ergriff alle Freunde des Fortschritts, aber die Gewalt der Waffen legte der öffentlichen Entrüstung Schweigen auf.

Der Pater Girard.

„Dès lors, la réaction victorieuse ne garda plus de mesure et supprima cinq ans après, comme immorale et irréligieuse, la méthode introduite par le père Girard (4. juin 1823). Cette décision, prise par 79 voix contre 35, exaspéra les citoyens et la guerre civile était imminente, lorsque le noble cordelier, se sacrifiant à la paix, se retira chez ses confrères de Lucerne (1824). La journée du 4. juin laissa champ libre aux jésuites, qui firent de Fribourg une des métropoles de leur ordre et un grand collége où les jeunes gens de tous les pays venaient puiser, avec une instruction limitée, la haine de la science moderne et de la tolérance religieuse. Tous leurs efforts et ceux de leurs partisans ne purent cependant empêcher l'établissement d'un culte protestant à Fribourg et à Lucerne en échange de la tolérance accordée au culte catholique à Berne, Zurich, Bâle, Aarau et Lausanne." (Daguet).

Als in Folge der Aufregung, welche die französische Julirevolution 1830 in ganz Europa hervorrief, die aristokratischen Verfassungen der Schweiz freisinnigeren Grundsätzen weichen mussten, fiel allerdings auch das Patriciat in Freiburg und die verfassunggebende Versammlung liess sogar den Bischof Jenny, obgleich ihn der District Rue gewählt hatte, nicht in ihre Mitte, aber dies erregte auch die Feindschaft des Clerus gegen die neue Ordnung der Dinge; der ultramontane Geist beherrschte

[1]) Um sich Wessenbergs zu entledigen, löste der Papst 1827 nach Abschluss eines Concordats mit Baden das Bisthum Constanz auf und errichtete einen erzbischöflichen Sitz zu Freiburg im Breisgau.

seit 1837, wo der Bischof die Wahlen beeinflusst hatte, den Canton, der kurz darauf abermals eine blutige Rolle im Dienste des Jesuitenordens spielte.

Als im Jahr 1840 der Canton Aargau die Klöster wegen ihrer staatsfeindlichen Gesinnung aufgehoben hatte (nur vier Frauenklöster wurden wieder geöffnet) und die Mehrheit auf der Tagsatzung dies gutgeheissen hatte, verschworen sich sechs Cantone und mit ihnen der halbe Canton Appenzell (Innerrhoden) und schlossen im Badeort Rothen bei Luzern einen Sonderbund, an dessen Spitze Luzern stand und nächst ihm Freiburg. Nun stimmte auch der Grosse Rath von Luzern, wo von 1830 bis 1840 ein freisinniger Geist geherrscht hatte, trotz des Widerstandes vieler katholischen Geistlichen und vieler conservativen Magistratspersonen am 24. Okt. 1844 für die Berufung der Jesuiten und es kam zu blutigen Auftritten, die mit Grausamkeit unterdrückt wurden. Entrüstung und Besorgniss gaben sich in allen übrigen Cantonen unter den Aufgeklärten kund; Zürich beschwor in freundschaftlicher Ermahnung die Regierung von Luzern, von der Berufung der Jesuiten abzustehen, aber umsonst. Dieser Schritt Zürichs rief eine gewaltige Aufregung in der Schweiz hervor, besonders in Waadtland und Genf. Hier hatte die Lectüre des eben erschienenen Romans „le Juif errant“ von Eugen Sue in Paris, der die Umtriebe der Jesuiten aufdeckte, alle Gemüther erhitzt. Im Waadtland hatte die Regierung abdanken müssen, die die Freiheit des religiösen Bekenntnisses vorschützte und daher die cantonale Souveränetät Luzerns anerkennen zu müssen glaubte. Sie war in dieser Beziehung im Irrthum. Der Jesuitenorden steht ausserhalb der Kirche, er gehört nicht zum katholischen Glaubensbekenntniss noch zum katholischen Gottesdienste; er ist ein geistlich soldatischer Orden, der sich die Vernichtung des Protestantismus und die Bekämpfung aller nicht ultramontanen Staaten zum Ziele gesetzt hat; er ist eine staatsfeindliche Gesellschaft, die Alles allein zu beherrschen strebt und sich zum Herrn der katholischen Kirche selbst aufgeworfen hat, er ist eine fortwährende Gefahr für die bürgerliche Ordnung und jeder katholische wie protestantische Staat hat das Recht und die Pflicht sich dieses Ordens zu entledigen. Der Fall der waadtländischen Regierung ermuthigte die Verbannten und Feinde Luzerns; diese schaarten sich unter Führung des Stabsoffiziers und Advokaten Ulrich Ochsenbein zu einem bewaffneten Zuge zusammen (31. März 1845), sie wurden geschlagen und die Jesuiten zogen am 29. Juni 1845 wirklich in Luzern ein. Der misslungene Zug hatte wenigstens einen Umschwung in der Regierung Berns zur Folge, wo die entschiedene Partei an das Ruder kam.

Freiburg dagegen schloss sich immer enger an das ultramontane System an. Die Gegner desselben wurden beseitigt und man beschloss dem in Rothen gegründeten Sonderbunde, zu dem auch Wallis gehörte,

förmlich beizutreten. Es geschah dies in der Sitzung des Grossen Rathes am 9. Juni 1846, dadurch wurde nun das Geheimniss verrathen. Die ganze Schweiz hallte davon wieder; die Tagsatzung in Zürich schlug die Auflösung des Sonderbundes vor, es fehlten nur noch zwei Stimmen zur Mehrheit. Der Grosse Rath von Genf hatte zwar den Sonderbund für vertragswidrig erklärt, aber sich geweigert, für Massregeln zur Auflösung zu stimmen; ein Aufstand stürzte am 8. Okt. 1846 die Regierung, die neue, an deren Spitze James Fazy stand, erklärte sich für diese Massregeln und eine Stimme mehr war gewonnen. Einen Augenblick konnte man hoffen, dass Freiburg die letzte fehlende Stimme geben, dass es mit Genf zu den übrigen Cantonen treten und gegen die Mächte der Finsterniss ankämpfen würde; an verschiedenen Orten fanden Erhebungen gegen die ultramontanen Behörden statt, bewaffnete Schaaren zogen am 6. Januar 1847 auf Freiburg, aber die Regierung, aufmerksam gemacht, kam ihnen zuvor und übte grausame Härte gegen die Besiegten. Der Schrecken des Fanatismus herrschte in Freiburg. Der Canton Sanct-Gallen, wo die Katholiken sich zu den Protestanten wie 5 zu 3 verhalten, gab am 2. Mai 1847 der Macht des Gesetzes die nöthige zwölfte Stimme gegen den Sonderbund.

Im Juli darauf trat in Bern die Tagsatzung zusammen, an deren Spitze diesmal — bezeichnend genug! — Ulrich Ochsenbein stand; sie erklärte den Sonderbund für unverträglich mit dem Bundesvertrage und beschloss am 3. Sept. die Vertreibung des Jesuitenordens; Neuchâtel und Stadt Basel waren ebenfalls, wie früher die waadtländische Regierung, von dem Wahne befangen gewesen, die Aufnahme der Jesuiten sei nur eine cantonale Angelegenheit. Die letzten Versuche eines friedlichen Ausgleichs schlugen fehl; am 4. Nov. beschloss die Tagsatzung, die Auflösung des Sonderbundes mit Waffengewalt zu bewerkstelligen. Der Krieg brach aus; an der Spitze der Bundestruppen stand der Genfer Henri Guillaume Dufour. Der Kampf war blutig, dramatisch. Am 14. Nov. fiel Freiburg; Oberst Ochsenbein zeigte sich ebenso tapfer wie menschlich; am 24. Nov. wurde Luzern genommen; Schwyz, Unterwald, Uri capitulirten. Das letzte Bollwerk des Fanatismus war der romanisch deutsche Canton Wallis, aber der gemässigte Theil der Regierung desselben gewann die Oberhand und capitulirte am 28. Nov. 1847. Der Krieg war hiermit beendet, der Sonderbund zerstört; in Luzern, Freiburg und Sitten traten nun die heimgekehrten Verbannten in die Regierung. Jetzt nahm die Schweiz auch die Revision der Bundesverfassung vor, das meiste Verdienst darum hatte der Waadtländer Henri Druey; am 22. Sept. 1848 hielt die alte Tagsatzung ihre letzte Sitzung. Die neue Bundesversammlung, bestehend aus den beiden Kammern oder Räthen, trat am 6. Nov. 1848 in Bern zusammen, welche Stadt am 27. Nov. zum Sitz der Bundesbehörden bestimmt wurde, und wählte am 16. Nov. die sieben

Mitglieder des Bundesrathes, der nun statt des früheren Landammans und der späteren drei Vororte die oberste ausführende Behörde bildete; zu seinem Präsidenten ernannte dieser Bundesrath Ulrich Ochsenbein, denselben der zuerst die Waffen gegen den Jesuitenorden ergriffen hatte.

Ruhe herrschte jetzt in allen Cantonen des aufgelösten Sonderbundes, nur Freiburg machte eine Ausnahme. Ein heftiger Kampf entbrannte hier zwischen der Geistlichkeit und der neuen Regierung; der Bischof Marilley verweigerte den Gesetzen den Gehorsam; in seinem Geburtsorte Châtel und in Rue brach ein Aufstand aus. Da fasste der Staatsrath unter dem Vorsitz von Julien Schaller einen kräftigen Entschluss, er umgab sich mit waadtländischen und Berner Truppen, liess den Bischof festnehmen nnd in das Schloss Chillon einschliessen, das er zwei Monate nachher verliess, um in die Verbannung nach Divonne in Frankreich (zwei Stunden von Genf) zu gehen. Dies erbitterte aber die Massen und es kam 1851 und 1853 zu blutigen Aufständen; auch die gemässigte Opposition gegen die aus den Stürmen von 1847 hervorgegangene Regierung nahm an Macht zu. Um nun die Masse wieder für sich zu gewinnen, rief der Grosse Rath den verbannten Bischof zurück, aber er gab sich damit nur eine Blösse, und bei den neuen Wahlen am 7. Dec. 1856 gewann die ultramontane Partei wieder die Oberhand.

Freiburgs intellectuelles Leben und Litteratur.

Selbst in die Urcantone dringt seit der Verbesserung der Communicationswege der Geist der Versöhnung mit der neuen Zeit ein, auch in Wallis erwacht Sympathie für dieselbe, nur in Freiburg hält man zähe am Alten und Veralteten fest, und besser nicht kann man, leider! den geistigen Zustand dieses Ortes und seiner Umgebung bezeichnen als mit den Worten, die ein Vertreter desselben als Abgeordneter zum Katholikentage in Constanz im August 1880 gesprochen hat: „Freiburg ist eine Oase in der helvetischen Wüste.“ Eine Oase, ja! des Ultramontanismus. Rings umher ist geistige Cultur, in Freiburg stockt das intellectuelle Leben seit Jahrhunderten; es ist der schwarze Fleck in der aufgeklärten romanischen Schweiz. In der ganzen geschichtlichen Darstellung, die hier gegeben wurde, hat nie die Rede von einer Litteratur sein können, die doch in Neuchâtel nie ganz abgeblüht hat; Freiburg hat nichts hervorgebracht. Doch, es hat Tissot hervorgebracht, den Verfasser des Pamphlets „le Pays des Milliards.“ Was hatte ihm Deutschland gethan, dass er es zu beschimpfen versucht hat? Gewiss nichts; Tissot hat den Vertrag von Freiburg mit Frankreich für seine Person erneuert und sich zum litterarischen Söldling Frankreichs gemacht. Frankreich bezahlt gut, wer ihm schmeichelt und Deutschland verhöhnt, und in Paris lebt es sich besser als in Freiburg. Die Pariser Presse ist dem Schweizer Schriftsteller auch den Dank nicht schuldig geblieben; im Jahre 1879

schrieb ein Mitarbeiter des Pariser „Figaro“, Saint-Genêt, einen langen Spottartikel über die Schweiz und sprach darin die kurzen rohen Schimpfworte aus: „La Suisse est bête.“[1]) Man kann auch von dem Buche Tissots sagen: „il est plus bête que méchant“. Sehr bezeichnend aber bleibt es doch, dass das protestantische freisinnige Genf die Frau von Staël, die Verfasserin von „de l'Allemagne“, hervorgebracht hat, und das ultramontane Freiburg Tissot, den Verfasser von „le Pays des Milliards“.

Wenn verblendete oder verirrte Schweizer in Tissot den Fortsetzer des Werkes der Frau von Staël sehen, so mögen sie Recht haben, insofern eine Carrikatur auch eine Fortsetzung des Portraits ist. Nur mögen sie auch bedenken, dass Frau von Staëls Werk an die edeln Eigenschaften des französischen Volkes appellirt und die Bildung desselben gefördert hat, während die schlechten Witze Tissots den schlechten Eigenschaften der Franzosen schmeicheln und boshafte Gedanken in ihnen wecken und nähren.

Nicht in allen Geistern jedoch vermochte der Utramontanismus den Aufschwung zum Licht zu ersticken; es gab auch eine entschieden freisinnige Partei, die ein Viertel der activen Bürger in sich fasste. Als dieselbe nach dem Sonderbundskriege an das Ruder kam, gab sie nicht nur ausgezeichnete Gesetze, sondern gründete auch eine treffliche Cantonalschule; die ultramontane Reaction von 1857 stürzte aber auch diese wieder um. Drei Männer der Reformpartei ragten geistig besonders hervor: der Historiker Daguet, ein aufgeklärter Katholik von freisinniger Duldsamkeit, der Zschokkes Geschichte der Schweiz in's Französische übersetzte und dieses Werk dann so umarbeitete, dass es einen selbstständigen Charakter gewonnen hat; der Philolog Ayer, Daguets Schüler, der sich um die Geschichte der Volkssprache (das sog. Patois) der romanischen Schweiz verdient gemacht hat; der Dichter in diesem Patois, Bornet. Diese drei wanderten nach dem Siege der Reaction nach Neuchâtel aus, man nannte sie hier kurzweg „les trois Fribourgeois.“ Bornet starb als Gymnasiallehrer in La Chaux-de-Fonds.

Um die verdienstvolle Wirksamkeit dieser Männer nach Gebühr zu schildern, müssen wir auf das Jahr 1838 zurückgehen.

Damals war Alexander Daguet (geb. 12. März 1816) Lehrer der Geschichte und französischen Litteratur am Gymnasium zu Freiburg; unter seinem Vorsitz bildete sich am 1. August 1838 ein Verein von Jünglingen, die für Litteratur und Vaterland begeistert waren und in einem der Säle des Lyceums zusammenkamen; der Verein nahm den Namen „Société d'Etudes des bords de la Saane“ an, wir können ihn mit dem deutschen Hainbund vergleichen. Zum Vorbild nahm er den Zofinger

[1]) Seitdem hat Emil Zola auch seinen Schmähartikel auf die protestantische romanische Schweiz in die Welt geschleudert: im Pariser Figaro vom 17. Mai 1880. Von seiner Beschimpfung der deutschen Litteratur gilt, was V. Duret (s. oben) sagte: „Ignorance et dédain vont de pair.“

Verein[1]), wie dieser beschloss er eigentlich politischen Parteibestrebungen fern zu bleiben; im Januar des folgenden Jahres hatte der Freiburger Verein eine Zusammenkunft mit Zofingern aus Bern, Neuchâtel und der Waadt in Avenches, dem alten Aventicum, einst Mittelpunkt der römischen Bildung Helvetiens. Daguet schildert diese Zusammenkunft, zu der der Präsident nebst mehreren Mitgliedern abgeordnet worden war, mit aller Begeisterung der Jugendzeit:

Ein Hainbund an der Saane.

La réunion d'Avenches du 5. janvier 1839 demeurera toujours dans le souvenir des Fribourgeois qui eurent le bonheur de s'y trouver, un de ces jours qui colorent l'existence et font époque dans la vie. L'étudiant fribourgeois, jusque-là soigneusement tenu à l'écart par ses maîtres de tout contact avec la jeunesse des autres cantons, vidait pour la première fois avec elle la coupe de la science, de l'amitié et du patriotisme! Pour la première fois il sentait sa main timide étreinte par le vigoureux poignet des mâles nourrissons des universités et des académies confédérales! Les libres manifestations de la pensée et les généreux accents d'une muse vraiment suisse complétèreut l'effet de cette journée délicieuse. Le président de la Société d'Etudes conserve comme une relique chère dans sa collection d'autographes, l'original des vers suivants, restés inédits, je crois, car ils ne figurent point dans le volume de poésies, signé du nom de Henri Durand, qui a paru depuis lors[2]): Durand, le disciple favori de Vinet et d'Olivier, un beau jeune homme, à la longue et noire chevelure, à l'oeil plein de flamme et au visage mélancolique et un peu dédaigneux, qu'une mort inattendue ravissait quelques années après à l'admiration dévouée de ses condisciples et à la sympathique estime de ses illustres professeurs! Les vers improvisés à Avenches, sans avoir le fini et la limpide clarté des compositions plus travaillées de Durand, révèlent cependant par quelques éclairs le talent poétique et l'âme chaleureuse du jeune chantre vaudois.

1.

Elevons nos voix dans ce jour,
Eclatons en hymnes de fête,
Que toute la Suisse répète
Nos chants de concorde et d'amour!

2.

C'est donc ici, fatale gloire,
Que s'élevaient des murs fameux!
Julia! ta douce mémoire
Pleure tristement sur ces lieux.

3.

Ces lieux ne sont-ils pas le siége
Des souvenirs de notre amour?
Là-bas, j'ai, sur un mont de neige,
De Berthe[3]) vu la sombre tour.

---

[1]) Von diesem, der der deutschen Burschenschaft nicht unähnlich ist, wird am Schluss des Werkes gesprochen.

[2]) Von diesem waadtländischen Dichter wird der Abschnitt „Waadtland“ eingehender sprechen.

[3]) Bertha, die Königin von Burgund.

Au milieu d'un peuple de braves
La mort frappa tes jours si beaux;
Mais à leurs fils libres d'entraves
Tu souris du sein des tombeaux[2].

C'est ici que, Reine fileuse,
Par le pays tu chevauchais;
De tes Etats[1]), reviens joyeuse
Voir le bonheur que tu cherchais.

4.

La liberté, notre couronne,
N'est pas sans gloire dans ces lieux.
Là-bas, au pied de la colonne,
S'étend un champ victorieux.
Morat, tes vagues en furie
Jettent au bord maint ossement;
Mais ton nom seul de la patrie
Est l'héroïque monument.

5.

Amis, restaurons-nous ensemble
D'espérance et de souvenir.
Mais le Grütli qui nous rassemble
Montre notre seul avenir!
Suisse, ô notre mère bénie!
Reçois nos voeux et nos accents.
Toujours au seul mot de patrie
Battra le coeur de tes enfants.

Trotz des Enthusiasmus, den diese Zusammenkunft hervorrief, bedrohten bald innere Stürme die junge Gesellschaft, die bald darauf den Namen „Société d'Etudes de Fribourg" annahm, aber auch von aussen kamen ihr Feinde; die reactionäre Beschränktheit, die officiell in Frei-

[1]) D. h. Reviens joyeuse voir le bonheur de tes Etats.

[2]) Matthisson erzählt in einem Briefe aus Lausanne (Sept. 1802) seinen Besuch der Stätte von Aventicum und erwähnt dabei die Inschrift, auf welche oben angespielt ist: „Die Sammlung und Bekanntmachung des merkwürdigsten Theils der Steinschriften, die nach und nach aus dem Schutte von Aventicum hervorgezogen wurden, haben wir dem rühmlichen Forschungseifer Gruters zu danken. Das Epitaph der jungen Priesterin Julia Alpinula zeichnet sich darunter durch rührendes Interesse vorzüglich aus. Der Vater dieser Unglücklichen war, auf Befehl des Aulus Cäcina, hingerichtet worden. Vergeblich hatten ihre Thränen und ihre Jammertöne den harten Sinn des tyrannischen Gewalthabers zu erweichen gesucht. Sie erlag dem unnennbaren Schmerze und folgte dem geliebten Vater in der schönsten Blüthe des Lebens. Mancher Vorübergehende weihte Juliens gekränktem Schatten gewiss den frommen Tribut eines Seufzers und einer Zähre, wenn er aus der Gruft, mit leiser Geisterstimme, klagend empor flüstern hörte":

Julia Alpinula
hic jaceo
infelicis patris infelix proles,
Deae Aventiae sacerdos
exorare patris necem non potui,
male mori in fatis illi erat.
Vixi annos XXIII.

D. h. „Julia Alpinula, ich liege hier, des unglücklichen Vaters unglückliches Kind; Priesterin der Göttin Aventia, habe ich den (gewaltsamen) Tod meines Vaters trotz meines Flehens nicht abwenden können; ein kläglicher Tod war vom Schicksal über ihn verhängt. Ich habe dreiundzwanzig Jahre gelebt." Die Echtheit dieser Grabschrift ist indess bezweifelt worden; obige Bedeutung von „exorare" ist sehr unsicher.

burg herrschte, zwang die angestellten Lehrer auszutreten; man machte der Gesellschaft den patriotischen und geistigen Aufschwung zum Verbrechen. Indessen ging dieser Sturm bald vorüber und die Lehrer traten wieder ein. Alle weiteren Phasen dieser Gesellschaft begeisterter Jünglinge und junger Männer in's Einzelne zu verfolgen, würde hier zu weit führen; aber erwähnenswerth ist, dass aus ihrem Kreise das erste Litteraturblatt hervorgegangen ist, das überhaupt in Freiburg das Licht erblickt hat; es ist die anfangs von Daguet redigirte „Emulation", der man, weil in der That mit ihr das litterarische Leben Freiburgs erst erwachte, anfangs den Titel „Eveil" geben wollte (1841—1846). In derselben veröffentlichte damals Bornet seine reizende poetische Erzählung „les Chevriers" im Dialekte von Greyerz; dieses Wagniss (als solches ward es betrachtet), in der nationalen Sprache zu dichten, rief eine ungemeine litterarische Aufregung hervor; leider wurde diesem Versuche, die Landessprache wieder zu Ehren zu bringen, nicht die verdiente Aufmunterung zu Theil. Ayer dagegen behandelte in der Zeitschrift diese Sprache vom philologischen Standpunkte aus mit patriotischer Begeisterung.

Die ultramontane Reaction war dem edeln Streben dieser Gesellschaft stets hinderlich, die Entwicklung der letztern war daher auch von dem Siege der sich bekämpfenden politischen Parteien bedingt. Daguet, der von 1843 bis 1848 Director der Normalschule zu Pruntrut gewesen war, wurde 1848 zur Reorganisirung der Studien und des Schulwesens nach Freiburg zurückgerufen. Die „Société des Etudes" nahm nun wieder ihren Aufschwung, auch die Revue „Emulation" ward 1852 in's Leben zurückgerufen. Indessen hatte sich der Geist, der die Gesellschaft belebte, einigermassen geändert; sie bestand nicht mehr aus Jünglingen, sondern aus Männern, die im Sturme der politischen Kämpfe gereift waren. Die jugendliche patriotische Begeisterung war einer nüchternen Anschauung, wohl auch der Zweifelsucht gewichen; „über Louis Blanc vergass man fast Johannes von Müller." Doch zeugen die Berichte von den Sitzungen der Gesellschaft, die nun den Namen einer „gelehrten" verdient, von grosser geistiger Regsamkeit und Tüchtigkeit; alle Zweige der Wissenschaft wurden gewissenhaft gepflegt.

Die reine Philosophie hat nur einen Augenblick der Blüthe in Freiburg gehabt; ihr Pfleger war der desshalb von Rom auch verfolgte Franziskaner Girard, der am Ende des vorigen Jahrhunderts mit allem Feuer der Jugend seinen Klosterbrüdern Kants „Kritik der reinen Vernunft" auseinandersetzte und ausser zwei gedruckten Compendien ein lateinisches Werk im Manuscript zurückgelassen hat, das sich auf der Stadtbibliothek von Freiburg befindet; ein Vortrag über letzteres in der Gesellschaft führte lebhafte Debatten herbei, wobei Daguet den genialen Pater gegen die Beschuldigung in Schutz nahm, den patriarchalischen Despotismus gepredigt zu haben; das philosophisch-politische System des

aufrichtig für allgemeines Menschenwohl begeisterten Paters sei wie das Christenthum des Apostels Johannes auf die reine Liebe gegründet und habe Verwandtschaft mit dem System des Confucius. In der Gegenwart, wo man vielfach in theologischen Kreisen und in der nach aufgeklärter Frömmigkeit ringenden Laienwelt auf den Apostel Johannes und seine Auffassung des Christenthums zurückkommt, dürften die Ansichten des für Kant begeisterten Franziskanermönches von Freiburg Beachtung verdienen.

Auf der Erziehung der Jugend beruht die Zukunft und das Heil des Staates; nirgends konnten dies aufgeklärte Patrioten schärfer erkennen als in Freiburg. Die Freiburger gelehrte Gesellschaft musste sich für die Erziehungslehre um so mehr interessiren, als sie zu grossem Theil aus Lehrern bestand. Dem Berichte über ihre Thätigkeit sei hier folgende Stelle entlehnt.

Die Erziehungslehre in Deutschland und der Schweiz.

„A la philosophie se rattache l'Education qui en est même une des applications les plus importantes. Aussi les progrès de la Pédagogie sont-ils intimement liés à ceux de la science fondamentale qui lui fournit son point de départ et sa direction. Quand la Pédagogie devint-elle une science? Alors que Socrate et ses deux immortels disciples, Platon et Aristote[1]), eurent approfondi les mystères de la nature humaine et jeté les bases de la Psychologie rationnelle. Un parallélisme analogue s'observe dans les évolutions de l'esprit humain au temps moderne. Les créations pédagogiques de Basedow, de Rochow[2]), de Pestalozzi, des éducateurs allemands et suisses sortis de l'école de ce dernier, procèdent de l'impulsion donnée aux esprits par les écrits de Rousseau et correspondent aux évolutions successives de la philosophie transcendantale de l'Allemagne.

Ce fait ressort avec la dernière évidence d'un mémoire de M. Daguet sur les diverses tendances de l'Education publique en Europe et specialement en Allemagne, cette terre classique de la pédagogique moderne. Les quatre grandes écoles éducatives, l'école piétiste de Halle (1727), l'école classique de Göttingue (1734), l'école à la fois philanthropique et utilitaire de Dessau (1774), élargie et modifiée à Yverdon (1805), et enfin l'école éclectique, fondée par Niemeyer, et à laquelle se rattachent les travaux de Naville et Girard dans notre patrie, sont caractérisées dans leurs tendances essentielles, dans leur méthode d'enseignement et les résultats qu'elles ont offerts pour l'Education et l'Instruction que l'auteur n'a garde de confondre l'une avec l'autre, comme si un certain degré de développement intellectuel supposait toujours un déve-

[1]) Ar. war nur als Schüler des Platon, also mittelbar, der Schüler des Socr.

[2]) Fr. Eberhard v. Rochow, geb. zu Berlin 1734. gest. 1805, machte sich besonders um die Verbesserung des Schulunterrichts auf dem Lande durch That und Schrift verdient. — Aug. Hermann Niemeyer, 1754—1828 zu Halle a/S., Director des paedagogischen Seminars daselbst u. s. w., Erziehungsschriftsteller.

loppement analogue du sens moral et de la bonté, cette mère du sens religieux, comme dit noblement Schelling."

Weitere Vorträge und die Verhandlungen, die sich daran knüpften, deren nähere Entwicklung hier aber nicht möglich ist, mögen wenigstens zu folgenden Bemerkungen Veranlassung geben. Fragen, die noch in neuerer Zeit in Deutschland bestritten werden, wurden damals schon von den Schweizer Pädagogen eingehend erörtert und entschieden, so z. B. die Nothwendigkeit des Turnunterrichts für Mädchen in den Volksschulen. Der höhere Mädchenunterricht war daselbst ebenfalls schon sehr entwickelt, förderliche Anregung bei den Verhandlungen darüber gab die Theilnahme von Schriftstellern und Dichtern (wie Bornet, Majeux und Sciobéret) an denselben.

Auch dieser Gegenstand fordert zu einem Vergleich der Schweiz mit Frankreich heraus. Bis auf die jüngsten Tage lag jenseits des Jura und der Vogesen ein grosser Theil des Unterrichts, besonders des weiblichen, in den Händen katholischer Ordensgeistlichen und Klosterschwestern. Diese, die Jesuiten oben an, machten dem Staatsunterrichte eine für die Bildung gefährliche Concurrenz. Letztrer war nun zwar seit der Revolution organisirt; aber nicht nur dass er Tüchtiges nur im Gymnasialunterrichte und in einzelnen Zweigen des Universitätsunterrichts (vorzüglich den exacten Wissenschaften) leistete, während der Bürger- und Volksschulunterricht sehr im Argen lag, so entbehrte er auch aller systematischen einheitlichen Leitung. Mehr noch als die Dynasticen und Regierungssysteme wechselten die Minister des öffentlichen Unterrichts und deren Systeme. Was einzelne treffliche Minister Gutes angebahnt hatten, wurde von ihren Nachfolgern wieder zerstört. Es sei hier mit hoher Anerkennung gerade desjenigen Ministers gedacht, dem die Leitung des öffentlichen Unterrichts unter dem zweiten Kaiserreiche anvertraut war, Duruy. Derselbe, Schüler Michelets, von diesem als „der einzige rechtschaffene Mann bezeichnet, den das Kaiserreich gewonnen habe," suchte die Schäden, an denen der französische Unterricht litt, möglichst zu heilen. Wäre es ihm aber möglich geworden, eine durchgreifende Reinigung durchzusetzen? Nein! Die fortdauernde Verquickung der Regierung mit dem Ultramontanismus hätte ihn daran gehindert.

Zwei Beispiele zur Erläuterung. Der Minister Duruy hatte, ähnlich den in den deutschen Volksbildungsvereinen abgehaltenen Vorträgen, öffentliche Vorlesungen eingeführt, die von den Gymnasiallehrern in der Stadt gehalten wurden. In Orleans sprach einmal der Professor der Rhetorik über Pascal und sagte, seit seinen Provinciales gleiche der Jesuitenorden einer Schlange, die in kleine Stücke zerschnitten sei, welche sich von allen Seiten regten und rührten, um sich wieder zu vereinigen, aber es gelänge ihnen nicht. Dieser Ausspruch galt für kühn und regte die ganze Stadt auf. Bei dem nächsten Vortrag erschien der Schulinspector

Guiselin im Saale, um den Redner zu beaufsichtigen und — wie Jedermann sagte — einzuschüchtern. Die vom Minister selbst eingesetzte Behörde glaubte in der Stadt des Bischofs Dupanloup die Jesuiten schonen zu müssen! Ein anderer Vortrag, von dem Professor der Geschichte, über die Pest in Marseille 1720 bewirkte eine neue Aufregung. Gestützt auf Quellenbeweise hatte der Redner gesagt, der Bischof Belzunce, dessen aufopfernde Theilnahme er anerkannte, habe durch seine Processionen die Phantasie der Einwohner noch mehr erschreckt und so das Uebel, wider seinen Willen, noch gesteigert. Man sprach davon, dass die Geistlichkeit gegen den Redner einschreiten wollte, der sich in der Zeitung von Orleans vertheidigen musste. Ein Abbé P. wurde als der Aushorcher bezeichnet, der im Auftrage des Bischofs den Vorträgen beizuwohnen hatte. In kleineren Orten wären diese Vorträge von Haus aus gar nicht möglich gewesen. Und das geschah im Lande Pascals im XIXten Jahrhundert! Der Minister Duruy war auch der Erste, der es unternahm, den höheren Mädchenunterricht in Frankreich einzuführen; welches Geschrei erhob dagegen die katholische Geistlichkeit, voran der Bischof von Orleans, Dupanloup, der von der geblendeten Beschränktheit für aufgeklärt gehalten wurde! Es fehlt eben der ganzen französischen Bildung die unumgängliche feste Grundlage zur geistigen Weiterentwickelung, die Reformation. Warum stellte in der Freiburger „Société des Etudes“ in jenen Tagen der Lehrer Joye die Frage: „comment il se faisait que le goût de l'instruction ne fût pas plus répandu au sein des populations villageoises (de Fribourg), et s'il n'y aurait pas moyen de faire disparaître l'antipathie qui existe encore contre les écoles?“ Weil das Landvolk hier wie in Frankreich von dem ultramontanen Klerus beherrscht wurde!

Auf der Erziehung der Jugend beruht die Zukunft und das Heil des Staates, wurde oben gesagt. Das wusste auch J. J. Rousseau, darum schrieb er ausser dem „Gesellschaftsvertrag“ auch seinen „Emil“. Aber das hat man, wie schon betont wurde, in Frankreich nicht beachtet; daran erinnerten sich auch diejenigen Franzosen nicht, die im Jahre 1878 das Rousseaufest in Genf mit feierten; sie waren stolz auf ihre dritte Republik, die sie doch erst dem Siege Deutschlands über Napoleon III. verdankten, zu der sie sich schwerlich selbst aufgerafft hätten, bedachten jedoch nicht, dass ihnen die wichtigste aller von Rousseau vorgeschlagenen Reformen fehle, die des Volksunterrichts. Die Mitglieder der Freiburger Gesellschaft aber erwogen dies Alles wohl, und darum Ehre ihnen! Jetzt endlich denkt man auch in Paris daran und holt sich Belehrung in Deutschland und der Schweiz.

Die Geschichtswissenschaft ist zwar in Freiburg immer gepflegt worden, hat aber Grosses nicht hervorgebracht; der bedeutendste Historiker, François Guillimann, wurde schon erwähnt. Wie konnte auch diese Wissenschaft würdige Vertreter in einem Lande finden, wo noch

unlängst der Redacteur des „Mémorial de Fribourg", der Abbé Gremaud, dem Verfasser der „Histoire de la Confédération Suisse", Alexander Daguet, es als Verbrechen anrechnete, die Gemahlin Chlodwigs, die heiliggesprochene Clotilde, „rachsüchtig" genannt zu haben!

Das Werk Daguets liegt zu grossem Theil der geschichtlichen Darstellung dieses Buches zu Grunde; wie ausserdem alle historischen Wissenschaften in der Gesellschaft gepflegt wurden, davon legen eine Menge interessanter Memoiren u. s. w. Zeugniss ab. Hier genüge es, die erhabene Auffassung zu kennzeichnen, die der Historiker Daguet von der Geschichtswissenschaft hat; er sagt:

Die Geschichtswissenschaft und ihr Charakter.

„L'histoire est la science de la liberté par excellence. Y a-t-il sur le globe un peuple, si grand ou si petit soit-il, qui ait travaillé avec courage, avec persévérance, à la conquête des libertés publiques ou pour son indépendance nationale, ce bien suprême des races énergiques, conscientes de leur droit et maîtresses d'elles-mêmes, on est sûr de trouver quelque grand historien à côté et même souvent parmi les propugnateurs [1]) et les héros de le patrie. On a vu souvent les arts, l'étude de la nature, les sciences exactes et la littérature elle-même, cette belle courtisane [2]), s'épanouir au soleil des faveurs d'un monarque absolu, à la cour d'un despote comme Philippe II. ou Louis XIV. L'histoire alors, la grande histoire reste muette, et, quand le tyran, abusé par la servilité universelle, semble pouvoir se promettre d'étouffer la conscience du genre humain, l'historien burine sur le bronze de ces pages comme Tacite en écrivait sous Tibère et Néron."

Allerdings schrieb Bossuet unter Ludwig XIV. seinen „Discours sur l'Histoire universelle". Die moderne Kritik urtheilt über dieses sonst so hochgepriesene Werk nüchterner; die Grundidee selbst ist nicht Bossuets Eigenthum; sie findet sich zur Zeit der Kirchenväter im Keime bei St. Augustin und Salvian, dann bei Balzac (1588—1654) und Pascal; das Werk ist lückenhaft, übergeht weltgeschichtliche Momente. Die Pracht des Styles leugnet Niemand; es muss sogar anerkannt werden, dass sich der Verfasser bei der Schilderung Roms fortreissen lässt und fast in Widerspruch mit sich geräth; aber im Grunde zeigt Bossuet auch hier seine Wahlverwandtschaft mit Ludwig XIV. Einer jener noch nicht zahlreichen Franzosen, die, obgleich mit noch manchen Vorurtheilen behaftet, zur Erkenntniss der Wahrheit vorgedrungen sind, Paul Albert sagt: „Le XVII siècle n'a rien fait pour l'histoire, das sogen. grosse Jahr-

---

[1]) Verfechter, Vertheidiger. Selten gebrauchtes Wort.

[2]) Dieses Wort hat hier einen Doppelsinn; courtisanes nannte man früher auch die Hofdamen. Uebrigens meint hier der Verfasser die schöne Litteratur, jene Dichter, die um ihres Vortheils willen den Mächtigen schmeicheln und die Wahrheit verleugnen.

hundert der französischen Litteratur hat in der Geschichtschreibung nichts hervorgebracht.“ Klingt es nicht wie schneidende Ironie, wenn man liest, dass Ludwig XIV. Boileau und Racine zu seinen Geschichtschreibern ernannt hat? Paul Albert nennt aber auch „le règne de Louis XIV., ce long silence de la pensée humaine.“ Der Sohn der romanischen Schweiz, J. J. Rousseau, flösste erst dem französischen Genius jenen Enthusiasmus ein, der die französische Geschichte und Geschichtschreibung neu belebte und auf neue Bahnen lenkte.

Die Naturwissenschaften haben nur einen Augenblick eifriger Pflege genossen, im Allgemeinen liegen sie in Freiburg danieder, zumal im Vergleich mit andern wissenschaftlichen Kreisen der romanischen Schweiz; es darf daher das Wenige, über welches berichtet wird, übergangen werden. Dagegen begann die schönwissenschaftliche Litteratur, unter der geistigen Anregung, die von der jungen Gesellschaft ausging, einige Blüthen zu zeitigen. Zu beachten ist aber, dass die frühere Litteratur Freiburgs, soweit von einer solchen die Rede sein kann, eine deutsche oder lateinische war. Eine wunderliche Mischung widerstreitender Elemente machte die französische Sprache hier zum Organ der Litteratur; die fortdauernde politische Verbindung Freiburgs mit Frankreich und der Eindruck, den Rousseaus Schriften auf die bürgerlichen Kreise machten, bahnten diese Umwandlung an; gefördert wurde dieselbe durch die zahlreichen Zöglinge aus Frankreich, die in dem Pensionat der Jesuiten aufgenommen wurden, und endlich wurde der Sieg der französischen Sprache als officieller und Litteratur-Sprache durch den Sieg der liberalen Ideen im Jahre 1830 entschieden.

Welcher litterarisch Gebildete macht in seiner Jugend nicht einmal Verse? So vereinigte denn auch die Zeitschrift „l'Emulation“ bald vierzehn Dichter um ihr Banner; mehrere davon aber gehören nicht dem Canton an, unter diesen befindet sich ein fast zum Schweizer gewordener Franzose, Max Buchon aus der Franche-Comté, die ja auch beinahe ein Schweizer Canton geworden wäre; andere haben ihre Heimath verlassen, wie Fräulein von Sénancour, die, obgleich in Paris wohnhaft, ihren Schweizerischen Ursprung nicht verleugnet. Drei Freiburger Dichter sind indessen mit Ehren zu nennen, die das heimathliche Leben künstlerisch wiedergespiegelt haben; es sind dies der schon erwähnte Bornet, Glasson und Sciobéret. Der erstre, auf den später zurückzukommen ist, pflegte auch die politische Fabel und schuf 1854 seine anmuthige „Tresseuse de paille“ zu einem volksthümlichen Drama für das Freiburger Theater um. Nicolas Glasson, in seiner Jugend Postbeamter zu Bulle, hat mit Feinheit und Empfindsamkeit Scenen des Landlebens geschildert. Pierre Sciobéret, geb. 1830, gest. in Bulle 16. Juni 1876, verrieth als Dichter pantheistische Tendenzen, die von der litterarischen Gesellschaft nicht gutgeheissen wurden; bedeutend ist er als Novellen-

dichter. Nach seinen Gymnasialstudien in Freiburg besuchte er die Universität Berlin und hörte hier u. a. den Philosophen Michelet, nach seiner Rückkehr ward er Professor der Philosophie an der Cantonalschule. Als der Ultramontanismus in Freiburg wieder die Oberhand gewann und die genannte Schule unterdrückte, ging der freisinnige Sciobéret nach Georgien (1857), wo ihm ein russischer Fürst die Erziehung seiner Kinder anvertraute. Nach seiner Rückkehr aus Tiflis im Jahr 1866 wurde ihm eine Professur an der Akademie zu Neuchâtel angetragen: er blieb aber in seiner Heimath, machte hier juristische Studien und liess sich als Advokat in Bulle nieder, wo er nach langer Krankheit im Schoosse seiner Familie starb. Ein Kind der Gruyère, die er leidenschaftlich liebte, hat er vorzugsweise diese in seinen Novellen geschildert, unter denen „Colin l'armailli“ besonders hervorragt, und erfreut sich in seiner Heimath der grössten Popularität. Ausser den Genannten hat die Gruyère, „ce highland plantureux et embaumé du canton de Fribourg et qui nous donne la plupart de nos poëtes“ (Daguet), zu Dichtungen in Versen oder Prosa noch Auguste Majeux, Héliodore Raemy, Daguet und Baron begeistert; letztrer in der Blüthe der Jahre erblindet, schrieb die anmuthige Ekloge „le Chevrier de village“, aber auch die Elegie „l'Aveugle“.

Die Freiburger Gesellschaft schuf übrigens nicht nur, sie beschäftigte sich auch kritisch mit dem Problem der Kunst, und da jüngst der Pariser Zola, der Vertreter des Naturalismus in der Kunst, so plump und roh über die protestantische romanische Schweiz abgeurtheilt hat, so mag hier daran erinnert werden, dass auch in der katholischen romanischen Schweiz die gebildete Gesellschaft seine Auffassung der Kunst verwirft. Der Bericht der „Société d'Etudes“ sagt:

Le réalisme littéraire, c'est-à-dire le système qui vise à représenter les êtres et les objets tels qu'ils sont, et qui copie le laid avec plus de complaisance que le beau, n'a pour ainsi dire pas d'adhérents dans la Société d'Etudes, où il est considéré en général comme une diminution et une dégénération de l'art. Pour la plupart d'entre nous, l'art ne saurait être considéré que comme une réalisation de l'idée, ou comme une idéalisation de la matière; la réalisation pure et simple dela matière serait la négation et la mort même de l'art.“

Auch das Studium der fremden Litteraturen wurde von der Gesellschaft gepflegt, das der deutschen besonders; namentlich zeichnete sich hier der Schweizer-Franzose Buchon aus, er übersetzte Hebel, Berthold Auerbach, Jeremias Gotthelf und H. Heine. In Bezug auf letztren sagt der Bericht:

„La veine sceptique s'est décelée chez M. Buchon par une traduction en vers encore inédite de Henri Heine, dont la Société d'Etudes a entendu la lecture avec un plaisir mêlé de regrets, au moins pour quelques-uns de ses membres. Il est toujours pénible de voir dépenser tant de verve et de faculté

poétique à ternir les beautés religieuses et morales d'une patrie telle que l'Allemagne!"

Das war die Wirksamkeit der jungen Generation von Freiburg in den wenigen Jahren, in denen allein das Licht die ultramontane Finsterniss durchbrach (von 1838—1849 war die Thätigkeit der Gesellschaft ein schüchterner Anfang und wurde vielfach unterbrochen). Da löschte der Sieg der Reaction 1856 das kaum entzündete Licht wieder aus, die hervorragendsten Geister wandten sich weg. Daguet leitete noch eine Zeit lang die höhere Mädchenschule in Freiburg; seit 1866 ist er Professor an der Akademie zu Neuchâtel. Gross sind die Verdienste dieses Mannes um Bildung und Humanität als Lehrer, als Verfasser zahlreicher historischer, litterarischer und pädagogischer Schriften. Chefredacteur des „Educateur, organe de la Société des Instituteurs de la Suisse romande" und von 1868—1881 einziger Vertreter der romanischen Schweiz im Centralausschuss des Schweizerischen Lehrervereins war er stets der geistige Vermittler zwischen der deutschen und der romanischen Schweiz. Aber die schöne intellectuelle Erhebung in Freiburg, die er znm grossen Theil hervorgerufen hat, ist eine Episode geblieben; ob dem Geiste der modernen Bildung ein neues „Erwachen" vorbehalten ist, das darf vor der Hand nur ein frommer Wunsch genannt werden. Im Allgemeinen war und ist der Charakter Freiburgs ein ultramontaner und der Satz bleibt wahr: Freiburg hat nichts hervorgebracht, wodurch es sich an dem geistigen Fortschritt der Menschheit betheiligt hätte, denn der Aufschwung von 1847 bis 1857 blieb seiner Natur antipathisch. Zwar hat die volksthümliche Novellistik von Greyerz sympathischen Anklang gefunden, aber Greyerz liegt abseits von Freiburg, abseits von den Stürmen des Jahrhunderts, ein idyllischer Winkel der romanischen Schweiz, wie die von Schiller gefeierten Waldstätte in der deutschen.

Der Dichter Eggis.

Indessen ist aus Freiburg zuletzt doch auch ein Dichter hervorgegangen, der die moderne Weltanschauung in sich aufzunehmen und die geistigen Kämpfe der Gegenwart wiederzuspiegeln versucht hat; aber es ist der Einzige, und auch er muss Zeugniss ablegen gegen die intellectuelle Atmosphäre Freiburgs; sein Name ist Etienne Eggis. Es ist etwas Dämonisches in seiner Natur wie in seinen Gedichten; der Unglückliche, der nach einem zerfahrenen stürmischen Leben 1867 in Berlin gestorben ist, hat nie die Ruhe gefunden, die die Poesien der protestantischen romanischen Schweiz athmen. Unter dem Drucke des Ultramontanismus kann eine aufstrebende Seele nur schmachtend hinsiechen, oder sie bäumt sich in ohnmächtigem Trotze gegen das Ewige auf. „Grâce à l'éducation catholique, (schreibt ein Schweizer), et à l'influence de la France qui s'est longtemps maintenue par suite du service militaire, Fribourg a un caractère assez à part dans la Suisse romande. Le

caractère fribourgeois est assez sensuel, cette tendance se retrouve dans les écrits qui sont sortis de cette ville, avec une rare élégance dans la forme et souvent une grande violence dans l'expression."

Ueber Eggis gibt ein anderer Schweizer dem Verfasser folgende Notiz:

Né à Fribourg, en 1830, il fit ses études chez les Jésuites jusqu'à leur expulsion, en 1818. Sa mère n'était pas Française, comme il dit à tort, mais Fribourgeoise. A 19 ans, il se rendit à Zurich comme précepteur chez le comte de Drechsel: dans cette ville, il se perfectionna dans la musique, pour laquelle il avait un remarquable talent. Il se lia avec plusieurs poëtes, Geibel entr'autres. Mais déjà vers 1850, il se rend à Paris. Il écrit dans le journal la Presse, et en 1851, il publie un volume de vers: En causant avec la lune. Presque introuvable aujourd'hui, ce volume est très-inférieur au suivant, Voyages au pays du coeur (1853). Rentré à Fribourg, Eggis y continua sa vie de bohême, puis voyage de ville en ville, en Suisse et en Allemagne, et finit par mourir misérablement à Berlin en 1867.

Auszüge aus seinen „Voyages", worin er sein eigenes Leben schildert, mögen diesen Abschnitt schliessen. Seine Irrfahrten im Norden Europas erzählt er in dem Gedichte „Bohême" (man nennt in Frankreich die Zigeuner Bohêmes oder Bohémiens, dieser Name wurde auf Alle übergetragen, die ein zielloses Leben führen oder ohne feste Stellung von Tag zu Tag leben; auch Schriftsteller und Künstler, die vor der Hand noch im Reiche der Phantasie hausen und noch keinen anerkannten Ruf besitzen, werden so genannt. Letztere Classe ist humoristisch poetisch in dem Romane „La vie de Bohême" von Murger geschildert, zu dieser gehörte auch Eggis). Schmerzlich sympathisch berührt in diesem Gedichte die Liebe des fahrenden Poeten zu Deutschland, die Gestalt Fausts hat ihn besonders angezogen, aber zu der schaffenden Thätigkeit, die am Schlusse der irdischen Laufbahn die Worte gerechten Stolzes aussprechen darf: „Es kann die Spur von meinen Erdetagen nicht in Aeonen untergehn," hat sich der unglückliche Strebende nicht aufraffen können; es hat ihm dazu die sittlich stärkende Bildung gefehlt, die der Ultramontanismus nie geben kann: der genial angelegte Sohn Freiburgs ist an Freiburg untergegangen.

Bohême.

Depuis trois ans passés ma jeunesse coureuse
Errait, le sac au dos, sur le sol allemand,
Le long des grands chemins ma vie aventureuse
Aux chênes des forêts écrivait son roman;
De Munich à Berlin, de Bâle à Varsovie —
Sous la brume et l'orage avaient bondi mes pas;
Rien n'avait pu lasser mon âme inassouvie,
Mes robustes seize ans défiaient le trépas.

En cousant une rime aux deux coins d'une idée,
Je m'en allais rêveur, le bâton à la main,
La tête de soleil ou de vent inondée,
En laissant au hasard le soin du lendemain.
Je dérobais mon lit aux mousses des clairières,
Ma harpe me donnait la bière et le pain noir,
Et je dormais paisible aux marges des carrières,
Sous le ciel qu'empourpraient les nuages du soir.

Je n'avais pour tous biens qu'une pipe allemande,
Les deux Faust du grand Goethe, un pantalon d'été,
Deux pistolets rayés non sujets à l'amende,
Une harpe légère, et puis, la liberté!
Je lisais, en passant, des vieilles cathédrales
Les lieds marmoréens par les siècles écrits,
Puis, au bord des forêts, dans les lueurs astrales,
Des chroniques des burgs j'épelais les sanscrits[1]).

Plus avide toujours de course et de science,
Mettant mon avenir sous la garde de Dieu,
J'errais, pauvre d'argent, riche d'insouciance,
Mais libre et gai toujours, sous le ciel sombre et bleu.
Je dormais tour à tour dans le foin qu'on entasse
Ou les lits somptueux des seigneurs bavarois,
Je buvais tour à tour dans la coupe ou la tasse,
Heurtant du même bras les pâtres et les rois.

Mais, malgré tout, parfois une vague souffrance
Assombrissait mon coeur et voilait ma gaîté,
Une secrète voix m'appelait vers la France
Et me parlait de gloire et de célébrité:
La France! sol fécond, beau pays de ma mère
Où de mes rêves d'or m'emportaient les chevaux;
Et puis, la solitude est parfois bien amère!
Je n'avais pas d'amis, je voulais des rivaux.

---

[1]) Das deutsche Lied ist etwas so Eigenthümliches wie die chanson der französischen Dichtung, das Wort wird daher oft in der französischen Sprache gebraucht, sowie auch bald nachher das Wort Burg, mit dem sich der Gedanke des mittelalterlich Pittoresken verbindet. Mit dem Worte les sanscrits will der Dichter hier sagen, dass diese Chroniken schwer zu entziffern seien; das Sanscrit ist eine durch ihr Alterthum und ihre Schwierigkeit ausgezeichnete Sprache. Les sanscrits bedeutet also „die schwierige Schrift."

Grisant mon jeune coeur d'illusions candides,
Seul, et toujours à pied, je m'en vins vers Paris;
J'escomptais l'avenir dans mes rêves splendides,
Et l'espoir guérissait mes pieds endoloris.
Je m'arrêtais parfois sur la route poudreuse
Qui s'allongeait toujours comme un boa sans fin;
Ma lèvre avait tari ma gourde filandreuse,
Mes jambes trébuchaient de fatigue et de faim.

Mais je ressaisissais mon bâton de voyage;
J'étais trop orgueilleux pour me décourager.
A défaut de la source acceptant le mirage,
Je marchais de nouveau d'un pas ferme et léger.
Quand la faim torturait mon estomac avide,
J'entonnais, la voix haute, un vieux lied allemand;
Les beaux vers empourpraient mon visage livide,
Et j'oubliais la faim dans cet enivrement.

Je ne traduirai pas le sanglotant poème
Que lamenta mon coeur dans la grande cité;
Sur mon front la misère a versé son baptême;
L'orage l'a laissé pâle, mais indompté.
Mes pas ont pénétré dans plus d'un bouge infâme[1]):
Mon coeur n'a pas perdu son invincible foi;
Et, comme un saint trésor, j'ai gardé dans mon âme
La confiance en Dieu, la confiance en moi.

In einem andern Gedichte schildert er mit bitterem Hohne die Gesellschaft, der er in „der grossen Stadt“ Paris begegnet ist; mit Verachtung zählt er sie Alle auf, die, selbst käuflich, Alles verkaufen würden: es war eben in der Zeit des durch den Staatsstreich vom 2. December 1851 neugegründeten zweiten Kaiserreichs. Was sich der Franzose A. Barbier in seinen „Iambes“ (Paris 1832) gegen die damalige Pariser Welt zu sagen erlaubte, dasselbe sagt der Dichter aus Freiburg über die Gesellschaft von 1852; unter seinen Lumpen trug er ein stolzeres Herz als sein Landsmann Tissot. Das Gedicht heisst:

L'éclat de rire d'un Bohême.

Dans les beaux jours d'été, quand un soleil splendide
A l'habit riche et fin comme au haillon sordide,
Verse, sans les compter, ses bienfaisants rayons,
Je m'en vais bien souvent, seul avec mes crayons,

[1]) D. h. in schlechte Gesellschaft.

Sur les grands boulevards, au travers de la foule,
Qui, comme un fleuve immense, autour de moi s'écoule;
Drapé dans mes haillons, je vois à mes côtés
Passer et repasser, à pas précipités,
Tous les acteurs divers du drame qui se joue
Dans Paris, ce bourbier fait de sang et de boue.
L'artiste, le banquier, l'ouvrier, le dandy,
Et le capitaliste au ventre rebondi;
Le poète sans pain, l'intrigant en carrosse;
Le fat qui ne vaut pas la peine qu'on le rosse;
L'homme de loi, d'argent, d'affaires, de palais[1]),
Pour voler ses clients achetant les valets;
Les comtes, les barons, les marquis d'aventure,
Qui de leurs blasons faux salissent la roture;
L'exploiteur, l'exploité, le puissant, le petit,
A la place du coeur n'ayant que l'appétit;
Tout ce qui grouille enfin de vil, d'abject, d'immonde,
Dans ce grand hôpital qu'on appelle le monde;
Et je me dis alors que, pour un million,
Ces hommes à genoux baiseraient mon haillon;
Car l'homme, des vertus rejetant la chimère,
Vendrait pour un peu d'or ses enfants et sa mère.
Alors un noble orgueil illumine mon front;
Du haut de mes haillons, vierges de tout affront,
Dominant cette foule, et penché sur ma lyre,
Je jette au monde entier un vaste éclat de rire.

Welches Gelächter schlug die Pariser Gesellschaft auf, als sie das Pamphlet Tissots aus Freiburg las! Es ist wahrhaft beissend, dass es ein Dichter aus demselben Freiburg ist, der in obiges Hohngelächter über die Pariser Welt ausgebrochen ist.

Stolz, Ergebung und Nachsicht mit fremder Schwäche mischen sich in folgendem Gedichte:

Dans la souffrance.

Oh! ne laissons jamais sous le doute énervant
Notre âme s'affaisser comme le flot au vent;
Recevons, sans pâlir, les coups de la souffrance,
Que le bien seulement ait notre souvenir;
Oublions le passé pour croire à l'avenir,
Et buvons en marchant le vin de l'espérance!

---

[1]) Das palais de justice, der Justizpalast; les gens de palais sind die Richter, Advokaten u. s. w.

Si l'orage ou le vent bat notre front mortel,
Ne craignons pas d'aller, aux marches de l'autel,
Dire l'**Ave Maria** que disait notre mère;
Lorsque l'on a souffert, on croit toujours en Dieu,
Et souvent à la paix qu'exhale le saint lieu,
Se rassérène enfin notre existence amère!

Que les hommes jamais ne voient notre mépris,
Trouvons des mots d'amour pour les coeurs incompris,
Sachons être assez grands pour bannir toute haine.
Si nous avons en nous quelque ulcère rongeur,
N'étalons pas à tous sa sanglante rougeur,
Avec le tronc pourri restons droit comme un chêne.

Sachons vivre isolés au milieu des humains,
N'allons pas, à genoux, sur le bord des chemins
Mendier aux passants l'aumône d'une larme,
Que l'hymne sanglotant de nos sombres ennuis
Ne verse ses accords qu'au silence des nuits,
Ayons dans le combat le silence pour arme!

Oublions l'homme pour nous souvenir de Dieu,
Ne devançons jamais le moment de l'adieu,
Méprisons la pitié que la foule sait feindre.
Si des douleurs sans nom rongent nos coeurs ardents,
Souffrons et sourions; n'ayons pour confidents
Nul ami, nulle femme et mourons sans nous plaindre.

In dem letzten Verse ist ein Anklang an die frühere Härte und Bitterkeit, aber im Ganzen athmet das Gedicht ein Gefühl sittlicher Würde, man sieht darin den Verirrten durch Dornen und über Klippen so aufrichtig und angestrengt zum reinen Himmel aufklimmen, dass man denen, die zu streng über sein Leben geurtheilt haben, zurufen muss: Seid nachsichtig wie er, „que le bien seulement ait votre souvenir!“

In dem Gedichte „Blasphème et Prière“ entwirft Eggis in düster glühenden Flammen ein Bild von seinem Innern, das, etwas abgekürzt, diese Skizze schliessen soll:

Je n'aimerai jamais, je n'ai jamais aimé;
Aux lâches passions mon coeur reste fermé.
Mon front est libre et fier, aucun joug ne le blesse,
Je ne veux rien avoir de l'humaine faiblesse . . . .

Gott hat ihm seine Mutter genommen, als er noch in der Wiege war — ein Unglück, das man erwägen muss!

Et jusqu'à quatorze ans ces mots de la tendresse,
Si doux au jeune coeur auquel on les adresse,
N'ont jamais répandu dans mon coeur qui pleurait
Leur ivresse divine où ma bouche aspirait . . . .

A quatorze ans j'ai fui le seuil où j'étais né,
J'ai cherché dans l'exil un sort plus fortuné,
Pauvre et fier vagabond, j'ai traîné ma sandale
Jusqu'aux pays brumeux où dort le kamtchadale,
Au travers des forêts, sous l'orage ou le vent,
Dans les ravins des monts où j'ai dormi souvent,
Dans les bourgs ignorants, dans les cités fangeuses
J'ai porté, toujours seul, mes douleurs voyageuses . . . .

L'eau de l'indifférence a, sous ses flots glacés,
Pétrifié mon coeur et mes esprits lassés,
Je suis mort . . .
N'ayant pour seul ami que mon luth de chanteur,
Sous tous les cieux connus qui joignent les deux pôles,
J'irai, fier, calme et seul, en haussant les épaules.

Malgré cela pourtant, dans mon coeur épuisé,
Autel nud et désert que le doute a brisé,
S'élève, indélébile, une foi solitaire.
Elle reste debout dans sa grandeur austère,
Comme ces vieux débris de temples écroulés,
Ces portiques assis sur des bords désolés,
Dont les vents des déserts et les vagues débiles
Battent sans les courber les granits immobiles,
Restes d'un culte mort, et qui montrent le lieu
Où jadis tout un peuple adorait le vrai Dieu.
Ce débris éternel de mon âme en ruines
Que ne verdissent pas le vent et les bruines,
Ce socle d'airain, c'est la foi dans l'avenir.

Comme deux fiancés que l'amour vient d'unir,
La souffrance et mon coeur ont marché dans la vie,
L'idéal a rongé ma lèvre inassouvie,
La misère a tordu ma robuste vigueur,
Mais ne l'a pas brisée et j'ai du sang au coeur.
Non, je ne suis pas mort! Comme un débile arbuste,
Je ne veux pas plier mon épaule robuste
Sous le vent passager du découragement!
Si j'ai senti faiblir ma croyance un moment,

C'est une eau salutaire où mon âme irascible
S'est trempée en passant; elle en sort invincible!

La nature frissonne aux baisers du soleil,
Le chant du jour renaît à l'horizon vermeil,
Les enfants prosternés dans les temples paisibles
Me réchauffent le coeur de leurs chants invisibles;
Les forêts et les mers versent sur les cités
Le cantique sans fin de leurs flots agités;
Tout chante, tout renaît, de suaves haleines
Pleines de doux parfums palpitent dans les plaines,
Et l'humanité semble, au milieu dn ciel bleu
Poser un long baiser sur le grand front de Dieu.

Oh! mon âme a brisé son trop long crépuscule,
Le vin de la jeunesse en mes veines circule,
Je n'ai que vingt-un ans, je veux croire à l'amour,
Comme Goethe, je dis: Du jour! encor du jour!
Je veux fouler aux pieds mon cynisme factice;
Oh! non, il n'est pas vrai que l'amour rapetisse.
La femme trompe et meurt, mais l'amour est divin,
Et nul être ici-bas ne l'a maudit en vain.
C'est la fête de Pâque où l'âme renaissante
Sort comme Jésus-Christ de la tombe impuissante,
Et monte vers les cieux dans un suave émoi.
Oh! mon coeur reverdit sous l'espoir et la foi.
Je vis, j'aime et je crois! ô ma harpe fidèle!
Allons au temple saint qu'embaume l'asphodèle,
Et chantons à genoux, dans l'exaltation,
L'hymne rassérénant de la rédempîion!

Si le blasphème amer a passé sur ma lèvre,
Pardonnez-moi, mon Dieu! j'écrivais dans la fièvre.
C'est que j'ai tant souffert! je ne suis qu'un enfant;
L'épreuve était trop forte, et mon coeur étouffant
Sous le pied des douleurs n'a pas eu la puissance
De monter au Calvaire avec reconnaissance.
Pardonnez-moi, mon Dieu, j'ai vaincu mon orgueil;
Quand mon coeur faiblira sous le doute et le deuil,
Je m'agenouillerai comme aux jours du jeune âge,
Et vous me verserez la force et le courage!

Freiburg und Genf sind die beiden Antipoden der romanischen Schweiz; unwillkürlich drängt sich dieser Vergleich auch hier wieder auf. Eggis war offenbar eine gleich geniale Natur wie J. J. Rousseau; wie dieser verlor er, noch in der Wiege, seine Mutter; wie dieser entfloh er seiner Heimath in fast gleichem Alter; wie dieser irrte er ziellos in der Welt umher, von zügelloser Liebe zur Unabhängigkeit beseelt, mit wenn auch nicht ganz so schwärmerischer Liebe zur Natur. Wie Grosses aber hat J. J. Rousseau geschaffen! wie wenig Eggis! Aus ihrer Herkunft lässt sich dies erklären. Rousseau trug immer die Erinnerung an das freie schöpferische Genf in sich, diese Erinnerung feuerte ihn an zu gleich freier schöpferischer That. Zu was aber konnte den unglücklichen Eggis die Erinnerung an seine ultramontane Heimath begeistern? Sein Herz kehrte allerdings zuletzt in Demuth und Reue zu Gott zurück, aber für die Menschheit vermochte er, selbst erschöpft, nichts zu schaffen; in dem Ultramontanismus liegt kein Keim der Zukunft: der geniale Sohn Freiburgs ist an Freiburg untergegangen.

VI.

Die Grafschaft Greyerz (la Gruyère).

„Noch ehe der Vorhang aufgeht, hört man den Kuhreihen und das harmonische Geläute der Heerdenglocken.“ Mit diesen Worten leitet Schiller sein Drama „Wilhelm Tell“ ein, dies idyllisch-heroïsche Gemälde eines freigesinnten, einfachen Hirtenvolkes. Nirgends hat sich in der romanischen Schweiz das Hirtenleben ursprünglicher erhalten, nirgends tönt der Kuhreihen, diese an allerlei Abweichungen reiche Nationalmelodie des Alpenvolkes, anmuthiger und anheimelnder als in der Gruyère, die wir zu deutsch Greyerz nennen. Allerwärts sonst beschäftigt Gewerbe, Handel und Industrie die Bewohner und auch der Ackerbau hat in der Befolgung moderner Methoden dem wissenschaftlichen Fortschritt gehuldigt, hier aber lebt der Mensch als Hirte noch in dem freien natürlichen Bunde mit dem Erdboden; in allen sonstigen Land- und Ortschaften hat sich, je nach der wechselnden Bildung und Anschauung der Jahrhunderte, eine an geschichtlichen Momenten reiche Litteratur entwickelt, hier aber freut sich das einfache Gemüth noch an den naiven Sagen des Aberglaubens und den gleich einfachen Dichtungen des Hirtenlebens. Spricht man doch auch hier noch die eingeborne Landessprache, während in der übrigen romanischen Schweiz, wie in der Provence und dem Languedoc, das akademische Französisch schon längst litterarische und bürgerliche Geltung hat und die Reste der heimischen Volkssprache immer mehr vor ihm weichen. Eine höhere Aufgabe freilich haben sich die Städte Genf, Lausanne und Neuchâtel und die von ihrem Geiste befruchteten Gebiete gestellt und die Menschheit verdankt ihrer Thätigkeit ungemeine Fortschritte, dennoch erfreut sich das Gemüth des wissenschaftlichen Beobachters, wenn er erschöpft ist von der Verfolgung der geschichtlichen Kämpfe, gern an der mühelosen Betrachtung des ländlichen Stilllebens. Neben den reichen Zierden des Kunstgartens erfreut sich das Auge nicht minder am Schmelz der Wiesenblumen. Zwei Proben der Volksdichtung im romanischen Alpen-

dialekte mögen am Eingang dieser kurzen Skizze stehen. Zuerst der Anfang des Kuhreihens, Ranz des Vaches, im Dialekte der Basse-Gruyère, mit nebenstehender französicher Uebersetzung:

Ranz dis Vaćes.	Ranz des Vaches.
Les armalyirs dis Colombetes De bon matin se son levas. A! a! a! a! Lyoba, lyoba Por aryar.	Les bergers des Colombettes Se sont levés de bon matin. Ah! ah! ah! ah! Lyoba, lyoba Pour traire.
Refrain: Vinide totes, Pitites, grosses, Blianćes, neires, Rojes, moṭeiles, Deso cėti ćano Yo vos aryo, Deso cėti tremblyo Yo i trenćo. Lyoba, lyoba Por ariar.	Refrain: Venez toutes Petites, grosses, Blanches, noires, Rouges, tachetées, Dessous ce chêne Je vous trais, Dessous ce tremble Je tranche (le lait). Lyoba, lyoba Pour traire.

Ausser diesem grossen Refrain gibt es noch einen kürzeren, zuweilen wechselt man mit beiden ab:

Les sėnalyires Van les prėmires, Les totes neires Van les dereires.	Les vaches à clochettes Vont les premières, Les toutes noires Vont les dernières.

Einige erläuternde Bemerkungen mögen hier für den litterarisch gebildeten Laien stehen, der Philolog wird Eingehenderes in Ayers Schriften finden, denen auch das Folgende entlehnt ist. Ranz ist (nach Ayer) Eins mit dem französischen rang, und stammt von dem althochdeutschen hring, neuhochd. Ring.

Armalyé est le latin animalia (Thiere), et signifie Pièce de gros bétail, surtout boeuf ou vache; romanche armal, wallon ama, vf. (vieux français) almaille, d'où aumaille. Ce mot vient, non pas d'armentum (lat. das Pflugvieh), ce qui est impossible d'après les lois phonétiques des langues romanes, mais de animalia, les bêtes à cornes étant les animaux par excellence. Dérivé armalyir, s. m., berger, vacher, celui qui conduit les armalyes. — Les Colombettes sont un hameau et pâturage près de Vuadens (canton de Fribourg).

Lyobar. On ne connait pas encore la véritable signification de ce mot. Parmi toutes les étymologies proposées, celle qui me sourit le plus a été donnée

par M. Cornu, qui croit que l'on a affaire ici à un mot latin globare (runden, zu einem Haufen versammeln), dont le composé très usité est alyobar = in unum compellere (zusammentreiben, versammeln). Lyoba serait un impératif adressé aux garçons (büebo) par les armalyirs. On peut comparer aculyir = ad colligere (versammeln), qui a la même signification.

Betreffs der schriftlichen Wiedergabe der romanischen Laute (der Orthographie) herrscht grosse Unsicherheit und Verwirrung; Ayer hat ein neues System geschaffen; obige Verse enthalten drei ihm eigene Schriftzeichen: ć, ţ, ė. Le ć romand, consonne palatale, provient d'un c latin suivi de a: capulare (abgiessen), ćaplyar. — Le ţ, consonne dentale, dérive de la combinaison latine st. Dans beaucoup de dialectes, par ex., le broyard et le vaudois, ce ţ conserve le son du t pur, tandis qu'en cuećo et gruvérin il se prononce comme le th anglais; testa (pot cassé, crâne, dans Ausone), tiţa; disturbare (von einander treiben, trennen), deţorbar = détourner quelqu'un de ses affaires, le troubler, et comme le ch allemand devant un i accentué: monasterium (Münster, Kloster), moţir. — Le ė a le même son sourd que le e muet français. On pourrait tout aussi bien l'écrire ö, parce qu'il tient autant du o que du e. Il dérive, du reste, de toutes les voyelles latines dont il est en quelque sorte le tombeau; mais il est presque toujours atone et ne se présente, en général, que dans les syllabes qui précèdent ou suivent la syllabe accentuée: hibernus (winterlich), ėver; dormire (schlafen), drėmir; quod (welches, dass), qė.

Das folgende Hirtenlied ist betitelt:

La Ćançon dou Vitoriös.	**La Chanson du Victorieux.**
Gales grengot, ren mes nė crennyo;	Joli grengot, plus rien (je) ne crains;
T'as sotünü on fiert asau.	Tu as soutenu un fier assaut (combat).
Te remarçyen, ly et me qė ganyo...	(Je) te remercie, c'est moi qui gagne (l'emporte).
Goton, balyė-lei dė la sau.	Goton, donne-lui du sel.
Refrain.	Refrain.
Breinade, bėdyetes,	Agitez, petites bêtes (chevrettes),
Voţes sėnalyetes,	Vos clochettes,
Fede on gales bris;	Faites un joli bruit;
Soutade, ćėvretes,	Sautez, chevrettes,
Soutade, ćėvrils,	Sautez, chevreaux,
Can Goton vos rit.	Quand Goton vous rit.
Tot joar ben tranquilo e conten,	Toujours bien tranquille et content,
I revendri, per cėtous roćetes,	Je reviendrai, par ces rochettes,
Mėnar en ćam mes pures bietes;	Mener aux champs mes pauvres bêtes.
Li revendri tis les matins.	(J') y reviendrai tous les matins.
Breinade, etc.	Agitez, etc.)

Goton, tė resteris ou vėlajo;
En ćantolen tė fėleris;
Tė faris mon pitit meinajo,
La supa por can revendri.
Breinade, etc.

Goton, tu resteras au village ;
En chantant tu fileras ;
Tu feras mon petit ménage,
La soupe pour quand je reviendrai.
Agitez, etc.

Can veri fumar noţa boarna,
Can desendri ver lė bornil,
La reţrunayė de ma coarna
Faret gürlar tot le vanil.
Breinade, etc.

Quand (je) verrai fumer notre cheminée,
Quand (je) descendrai vers la fontaine,
La résonnance de mon cor
Fera trembler toute la montagne.
Agitez, etc.

Erläuterungen: Grengot = petit bouc; Goton = Marguerite (Gretchen); bornil, in Savoyen nennt auch die nur französisch redende Bevölkerung einen Brunnen „borneau.“ Zwischen u und ü herrscht in der Aussprache derselbe Unterschied wie im Deutschen; supa ist das deutsche Suppe, das französische dur (hart) spricht man ebenso, schreibt aber dür.

Der freundlichen Schilderung dieser Alpenpoesie im heimischen Romand folgt leider eine betrübende Bemerkung auf dem Fusse: diese eingeborne volksthümliche Dichtung, die noch unlängst auch von Kunstdichtern, wie Bornet, Sciobéret und Majeux, bereichert wurde, verblasst immer mehr und die Alpen werden vielleicht in nicht zu langer Zeit auch das Echo des Kuhreihens verlieren, wie im entgegengesetzten fernen Westen die alte Keltensprache nach und nach auf den Haiden und Bergen der Bretagne verstummen wird. Ein Sohn des Alpenlandes möge selbst seine klagende Stimme erheben; der Philolog Ayer sagt am Schluss seiner „Introduction à l'étude des dialectes du pays romand“ (Neuchâtel, 1878):

Die Sprache und Dichtung der Gruyère.

Une dernière observation à propos du Ranz des Vaches. Rien n'est plus contraire au vrai génie romand que de forcer les tons comme d'outrer les idées au d'exagérer les sentiments. Mais, il faut bien le constater, le vieil esprit de nos pères s'en va avec leur vieille langue. Même là où le patois est encore l'idiome usuel, comme dans la Gruyère, il se meurt et ne sera bientôt plus qu'un souvenir: déjà proscrit à l'école (peut-être à tort, la comparaison du patois avec la langue française serait un puissant moyen pour bien apprendre cette dernière), il est méprisé par ceux-là même qui le parlent tous les jours; car, dans les réunions et dans les fêtes, si l'on cause en patois, on chante ou plutôt on crie et l'on braille en français. C'est ainsi que nos chansons romandes, cette poésie fille du sol, se perdent ou ne subsistent que défigurées. A ceux donc qui voudraient retenir quelque chose de la tradition nationale, nous dirions volontiers: Chantez le Ranz des Vaches, ne le beuglez pas, et sous le prétexte de lui donner de l'expression, n'embouchez

pas la trompette du jugement dernier pour lyober le troupeau, comme s'il s'agissait d'appeler les vivants et les morts à la vallée de Josaphat. On se croit original; on n'est que plat et ridicule. Allez donc entendre le Ranz des Vaches à l'orgue de Fribourg[1]) pour apprendre à connaître le vrai caractère de cette mélodie si originale dans sa suave simplicité.

Pour nous, nous ne saurions trop regretter que nos amis Bornet, Sciobéret, Majeux, aient si tôt abandonné la muse romande. Malheureusement, il était autrefois de mode de ne parler des patois qu'avec le plus profond dédain. Je me rappelle — il y a de cela plus de trente ans — qu'un honorable magistrat fribourgeois, qui cultivait les lettres dans ses moments de loisir, fit la leçon à M. L. Bornet, alors tout jeune, pour avoir écrit, en patois et non en français, sa charmante idylle des ćevreirs (les Chevriers). Notre pauvre romand fut fort maltraité à cette occasion; on l'appela un langage inculte et barbare, un idiome informe et sans règles, en un mot un véritable baragouin aussi indigne de l'attention du littérateur que de celle du grammairien. Il s'ensuivit dans l'Emulation, revue qui se publiait à Fribourg, une polémique plus intéressante pour le littérateur que pour le philologue, mais qui me donna l'idée d'une étude comparée de nos dialectes de la Suisse romande. Quant à ces trois poètes en langue romande, enfants de la Gruyère, ils en connaissaient si bien la langue et le génie; ils nous auraient chanté ou raconté ce que disaient autrefois à nos pères les vanils de la montagne ou les ryos (ruisseaux) de la vallée, nous aurions eu le „lied" romand et la ballade gruyérienne, toute une poésie nationale et populaire à la place de cette triste littérature du café-chantant qui envahit jusqu'à nos hameaux les plus reculés."

Geschichte des Landes.

Eine bedeutende geschichtliche Rolle hat dies Land nicht gespielt, dessen erste Erwähnung schon am Anfang von Abschnitt V. (Canton Freiburg) gemeldet wurde. Zur Zeit der Völkerwanderung nahmen die Alamannen Hoch-Greyerz ein und die Burgunden Nieder-Greyerz. Als sich die Lehnsherrschaft ausbildete, erhoben sich die Grafen von Greyerz und bildeten eine Zwischenmacht zwischen den Zähringern und den Grafen von Savoyen, die sich das Waadtland unterwarfen. Der erste Graf, dessen die Geschichte Erwähnung thut (in einer Urkunde des burgundischen Königs Rudolph I. oder II.), ist Turimbert, Graf von Ogoz oder Gruyère. Graf Wilhelm I. nahm mit seinem Sohne Ulrich, Canonicus von Lausanne, und seinen Vettern Turin und Hugo am ersten Kreuzzuge Theil; hundert kräftige Alpensöhne begleiteten ihn. In rührend naïvem Tone erzählt die Chronik den Abschied:

[1]) Nämlich bei den Orgelconcerten, die häufig in der Kathedrale von Freiburg gegeben werden, und die allein schon einen Besuch dieser Stadt empfehlen. Schweizer, die Gelegenheit gehabt hatten, den Kuhreihen der deutschen Schweiz mit dem der romanischen zu vergleichen, gaben dem letztern unbedingt den Vorzug.

Abchied der Kreuzfahrer von Greyerz.

„Quand ce vint le moment de partir, les jeunes filles baissèrent le pont-levis et fermèrent les portes du castel. Mais quand le banneret, armé de toutes pièces, fit entendre ces mots: „Pars, Gruyère, reviendra qui pourra“, les jeunes Gruyériennes se mirent à pleurer et demandèrent si cette mer qu'il fallait traverser était plus grande que ce lac le long duquel il fallait passer pour se rendre à Notre-Dame de Lausanne“.

In den Kämpfen zwischen den Eidgenossen und dem Hause Savoyen standen die Grafen von Greyerz, obgleich sie ihre Grafschaft von Savoyen zu Lehn trugen, auf Seite der Erstern, das eigene Interesse gebot ihnen den ehrgeizigen Nachbarn nicht zu sehr wachsen zu lassen. Leider überschritt in den burgundischen Kriegen nach der Schlacht bei Murten Graf Ludwig das Mass der Abwehr, als er, die Niederlage der Savoyer im Waadtland benutzend, Lausanne überfiel und vier oder fünf Tag lang der Plünderung Preis gab (26. Juni 1476); selbst die Kathedrale wurde nicht verschont. Ihr Land verwalteten sie mit Milde. Als die Berner 1536 sich des Waadtlandes bemächtigt hatten (Aigle und seine vier Aemter besassen sie schon seit den Burgunderkriegen, anfangs mit Freiburg gemeinschaftlich), gelüstete es sie auch nach Greyerz, um ihr Gebiet abzurunden, die katholischen Cantone widersetzten sich der Einverleibung, aber die zerrütteten Vermögensverhältnisse des letzten Grafen führten ohne Gewalt dazu. Graf Michel, ebenso ritterlich wie verschwenderisch, war von Schulden erdrückt und machte Bankerott. Bern und Freiburg, als seine Hauptgläubiger, machten sich mit seinen Ländereien bezahlt, die Theilung geschah in den ersten Tagen des Novembers 1555, Freiburg nahm die nördlichen Thäler, die noch heute den Namen Gruyère tragen, Bern das Uebrige (Château d'Oex u. s. w.), wozu einige deutsche Bezirke gehörten. Die Bewohner, denen Graf Michel versprochen hatte, sie so frei zu machen wie die Waldstätte, wenn sie ihm helfen wollten, seine Schulden zu bezahlen und denen die neuen Herren die Aufrechterhaltung ihrer Freiheiten zugesagt hatten, schwuren denselben nur mit Gewalt den Eid der Treue. Die neue Herrschaft ward auch niemals volksthümlich; als zwanzig Jahre später der arme Graf Michel starb, hallte sein Grabgeläute schmerzlich in den Herzen aller Einwohner wieder. Bern führte in seinem Gebiete die Reformation ein, aber mit grosser Mühe; wie im ganzen Waadtlande sagte die neue strenge Lehre dem naiven Glauben und den jovialen Sitten dieses Volkes wenig zu. Als das Waadtland zur Zeit der französischen Revolution seine Unabhängigkeit errang, fiel der welsche Antheil Berns an den neuen Canton. Die verschiedene religiöse Erziehung hat allmälig doch auf den Volkscharakter eingewirkt, wenn auch der gemeinsame Grundzug noch zu Tage tritt; die Schilderung, welche R. Rey von diesen Eigenthümlichkeiten entwirft, lässt dies leicht erkennen.

Land und Volksthum.

„La Gruyère fribourgeoise est dominée par les hautes et vertes croupes de Moleson. Rien de plus agreste que ces vallées, tout adonnées à l'éducation des troupeaux. C'est une suite de pâturages; partout des chalets, des troupeaux épars dans les prairies, des ruisseaux murmurants; le tintement des clochettes résonne de vallon en vallon, ici, doux et mélancolique, ailleurs, grave et sourd. Les chalets sont très-simples; la pièce principale renferme la chaudière à cuire le fromage. Chaque chalet a sa petite source, amenée par un chéneau de mélèze dans un tronc d'arbre creusé; deux fois le jour, les vaches arrivent gravement à la file pour être déchargées de leur lait. La population de la Gruyère touche à la race vaudoise, mais en inclinant vers le type allemand; elle a le teint plus blanc, plus laiteux. Ses moeurs sont frustes, mais très-cordiales. Elle aime la poésie rustique et a un vif attachement aux moeurs pastorales.

Le peuple de la Gruyère est resté très-catholique; l'église le domine comme au moyen âge et l'enveloppe d'une atmosphère d'immobilité et de routine. Les naïves superstitions s'y perpétuent. Au Pas du Moine, on rapporte que les pâtres appelèrent un religieux du couvent de Haute-Rive pour exorciser les serpents, nombreux en cette région. Par ses conjurations, le saint homme sut les contraindre à se jeter dans le lac Domêne, et comme monument de sa victoire il laissa la trace de son pied sur le roc du haut duquel il opérait."

R. Rey geht dann zum waadtländischen Gebirgstheile über, schildert u. a. das reizende, im Sommer von deutschen Familien bewohnte Glion, „le Righi Vaudois" genannt, und führt dann den Leser in das Pays d'En Haut:

„Au-delà des Avents, on laisse sur la gauche le sauvage vallon des Verreaux; ses flancs sont si escarpés que les troupeaux n'y peuvent paître; les bergers en fauchent l'herbe armés de crampons; la crête supérieure est bordée de rochers acérés, taillés en dents de scie. L'horreur des lieux a inspiré de sombres récits. On raconte que dans un chalet isolé, un riche banneret de Montreux avait envoyé ses deux fils, pour les soustraire à la peste qui désolait la contrée; ils y moururent tous deux. Aux heures nocturnes, le malheureux père erre aux alentours, monté sur un cheval blanc, et en poussant des cris affreux.

Château d'Oex est le chef-lieu du Pays d'En Haut. Cette contrée fut peuplée par les comtes de Gruyère vers le X. siècle; ils lui octroyèrent de grands priviléges. Si les Gruyerans sont de chauds catholiques, les montagnards du Pays d'En Haut se distinguent par l'ardeur de leurs convictions évangéliques. Dans ces hautes et sévères vallées, la vie est solitaire, uniforme, repliée sur soi, la pensée a de longs loisirs et peut creuser les problèmes moraux; on y rencontre de belles âmes, saines et recueillies, méditatives, tournées vers la vie intérieure. L'hiver, les longs loisirs sont employés à l'instruction; chaque village a sa bibliothèque, et les livres circulent de chalet en chalet.

Le Pays d'EnHaut est séparé de la vallée des Ormonts par des cols élevén et difficiles. Celle-ci se divise en Ormonts-Dessous et Ormonts-Dessus. C'est une

région froide et dure, imposante par la grandeur des masses; de médiocres pâturages font vivre une population clair-semée. La vie de ces pâtres est très-dure; ils trouvent cependant du temps pour lire; ils ont des notions de géologie et de botanique; avides d'instruction, à l'affût des nouvelles, d'un esprit éveillé, ils recherchent le commerce des étrangers.

Ils sont d'un autre sang que les habitants du Pays d'En Haut. Ceux-ci, de taille élancée, ont la peau blanche, les cheveux blonds, et se rapprochent de la race germanique; leurs moeurs sont douces et religieuses; ils étendent leur sympathie au bétail, qui fait partie de la famille; dans leurs prières, ils demandent à Dieu de protéger la famille et le troupeau. Le montagnard des Ormonts a le teint brun, les formes ramassées; sanguin, colérique, passionné, il est plus délié, plus spirituel, mais violent, emporté, vindicatif. Les deux populations eurent longtemps de graves démêlés à propos de pâturages limitrophes; chaque année, au 1. août, elles se rencontraient en armes et le sang rougissait les prairies.

Au pied du pic Chaussy, sur un massif rocailleux qui domine le plateau herbeux des Voettes, se dressent les ruines mélancoliques du château d'Aigremont, manoir féodal, longtemps en possession d'une branche de la maison de Gruyère, souveraine de la contrée. Les pâtres, irrités des exactions du seigneur, finirent par le détruire. Aujourd'hui, il n'en reste que quelques pans de murailles et des souterrains. D'après de vieilles croyances populaires, le dernier des sires d'Aigremont y est renfermé, occupé à compter et recompter ses trésors; un bouc veille auprès de lui; tandis que des fées, sorties de la région des ombres, chantent des airs mélancoliques sur la brèche, qu'elles n'abandonnent que chassées par les rayons du jour; le corbeau et le grillon s'en emparent alors et sèment l'air de cris discordants."

So ist das Land und das Volksthum von Greyerz. Kein Wunder, wenn sich das Pittoreske des erstern, das Patriarchalische und Ursprüngliche des letztern auch in der Kunstpoesie wiedergespiegelt hat. In den Gedichten des Waadtländers Juste Olivier, um nur Einen zu nennen, findet sich manches Bild davon, mancher Anklang daran. Und doch hat weder der melodische Kuhreihen, noch die Schönheit ihrer Natur, noch die von ihr beseelte Poesie die Gruyère berühmt und populär gemacht, sondern nur das Hauptprodukt ihrer Industrie, der Käse. In der französischen Sprache heisst der Schweizer Käse „fromage de Gruyère" (was man in Paris „fromage suisse" nennt, ist ein anderes, in Frankreich selbst fabricirtes Produkt), wenn auch derselbe wohl zumeist in dem französischen Jura, wo auch ein Ort Namens Gruyère existirt, nachgemacht wird. Der Schweizer Käse geht eben seit den Römerzeiten, wo man in Helvetien den Feldbau zu cultiviren begann, durch die Welt; für die landschaftliche Schönheit der Alpen hatten die Römer keinen Sinn, aber schon der Kaiser Antoninus Pius soll den „fromage de Gruyère" so gern gegessen haben, dass er sich dadurch den Magen verdarb und starb.

VII.

Wallis.

Der ganze Nord-Ostsaum der romanischen Schweiz von Porrentruy bis hinunter nach Wallis an der Savoyer Grenze ist katholisch geblieben, nur der von Bern evangelisirte Theil von Greyerz durchbricht diese Schranke und verbindet die Heimat Zwinglis mit dem Lande Calvins. Eine schauerliche Felsenmasse über dem Thale von Ormonts-Dessus, die Teufelsberge (les Diablerets), bilden die Marke zwischen dem evangelischen und dem katholischen Alpenlande.

Die Teufelsfelsen (les Diablerets).

„Au plus haut des cimes rocheuses qui s'entassent confusément, surgissent les Diablerets. Ils méritent ce nom; leur aspect a quelque chose de satanique; leurs pyramides informes sont sillonnées de crevasses hideuses; des parois de glaces, longues de plusieurs lieues, s'étendent entre leurs pentes et l'Audon; des cascatelles tombent en fusée à toutes les hauteurs. Aux abords de cette région maudite, la nature est comme stupéfiée. Les Diablerets tendent à rouler sur le Valais. Le plus redoutable de ces éboulements eut lieu en 1714; les détonations durèrent vingt-quatre heures. Une masse énorme de rocher s'écroula et ensevelit beaucoup d'hommes et de bétail. Parmi les hommes disparus, on comptait un berger valaisan; sa femme fut déclarée veuve et ses enfants orphelins; lorsque tout à coup, trois mois après la catastrophe, il reparut pâle, défait, les cheveux hérissés, les vêtements en lambeaux. Les villageois furent si effrayés qu'ils appelèrent le curé pour l'exorciser. Son chalet, adossé à un haut rocher avait été recouvert par l'éboulement sans être effondré; à force de courage, et de patience, il réussit à se frayer un passage au travers des débris; la provision de fromages lui servit de nourriture. Le col de Cheville, par lequel on descend dans le Valais, est le centre de ces éboulements qui paraissent dûs à l'alternance de bancs de rocs et de couches d'argile, disjoints par l'infiltration des eaux“ (R. Rey).

Im Rhonethal erstreckt sich das evangelische Waadtland noch bis über die Salinen von Bex hinaus am Fusse der „Dent de Morcles"; gegenüber liegt St. Maurice, das Agaunum der Römerzeit, das Heiligthum des katholischen Wallis. Das Gemetzel der christlichen thebanischen Legion, die hier 302 n. Chr. niedergemacht wurde, weil sie an den vom Imperator Maximianus befohlenen heidnischen Opfern nicht theilnehmen wollte, dies von Einigen für Legende erklärte Gemetzel entschied gewissermassen über das Geschick von Wallis und machte das Land zu einer „terre inféodée au catholicisme" (R. Rey). Im Jahre 381 gründete hier Theodor, erster Bischof von Octodurum (Martigny), die erste Kirche zu Ehren dieser Märtyrer. Die Abtei, die an dieser Stelle unter dem Burgundenkönige Gundobald gegründet, von Sigismund erweitert und von Karl dem Grossen reich begabt wurde, zählte 500 Mönche und besass die ganze Strecke am Genfer See bis Vevey; selbst als ihre weltliche Herrschaft beschränkt ward, blieb ihre geistige noch immer mächtig, und Land und Volk trifft die Schilderung A. Reys zugleich:

Saint-Maurice.

„Au fond d'une entaille profonde mugit le Rhône. Un pont d'une seule arche enjambe le précipice et donne entrée dans le Valais; un haut donjon barre le passage; anciennement, il était fermé d'une porte que chaque soir on verrouillait. Jamais pays ne fut mieux claquemuré au physique et au moral. Saint-Maurice ne se compose guère que d'une longue rue qui rampe entre le Rhône et la dent du Midi. Le site est austère et d'un grand effet; le sourd grondement du Rhône, l'âpre nudité des rocs surplombants, jettent dans l'âme une tristesse amère."

In jeder Beziehung ist Wallis ein seltsames Land, eines der seltsamsten von ganz Europa; auch in physischer Beziehung ist es ganz verschieden von der übrigen romanischen Schweiz. Die Ebene, 36 Meilen lang (vom See bis zur Furca), selten über eine Meile breit, ist sehr warm, der Weinstock und der Feigenbaum geben treffliche Früchte, aber sie wird von der zügellosen Rhone beherrscht und oft verwüstet; der Anwohner wird zuletzt der Arbeit und Abwehr überdrüssig und versinkt in Armuth. Auch die sechzehn Seitenthäler, an deren Eingang mehr als fünfzig alte düstere Schlösser finster herabblicken, sind Ueberschwemmungen oder Lawinen ausgesetzt, über ihnen ragt schaurig die Wüste der hohen Alpen empor, die nur selten ein Menschenfuss betreten hat.

Ebenso seltsam wie die Gestaltung des Bodens ist die Geschichte des Volkes, sein Temperament und Charakter; die deutsche und die romanische Nationalität stehen sich hier gegenüber, lange Zeit wurde letztere von der erstern beherrscht.

Geschichtlicher Charakter des Volkes.

„Depuis un temps immémorial, ce peuple a su rester libre; le besoin de l'indépendance est chez lui un instinct profond et indestructible; mais ce besoin en reste au germe et ne produit pas les fruits de civilisation que la liberté a donnés aux autres populations suisses. Le Valais appartient à deux races. Le Haut-Valaisan est de sang allemand et ne connaît que la vie pastorale; c'est lui qui a en partage la solidité, la discipline, l'esprit de gouvernement; sa nature est lente, son extérieur ingrat, son esprit lourd et pesant; mais sa sourde énergie, sa vaillance indomptable ont su déjouer toutes les tentatives d'asservissement. Le Bas-Valaisan, savoyard par le sang et les instincts, adonné à l'agriculture et aux métiers, a l'esprit plus éveillé, il paraît mieux doué, et cependant il a été durant des siècles le très-humble sujet du montagnard."

Geschichte des Volkes.

Die sieben Zehnten von Oberwallis (diese Eintheilung ist wohl noch ein Rest der Frankenherrschaft) hatten seit 1252 mit ihren Nachbarn, den Waldstätten, einen Bund geschlossen und vertheidigten ihre Freiheit gegen Savoyen, die Zähringer und den einheimischen Adel in heroischen Kämpfen; Unterwallis war eine Provinz Savoyens geworden, Kaiser Konrad, Erbe des letzten Königs von Burgund, hatte es dem ersten Grafen von Savoyen, Humbert Weisshand, ertheilt, als Lohn für seine Kriegsdienste. In den Kriegen mit Karl dem Kühnen trat Oberwallis in den Bund mit Bern, eroberte Unterwallis, behielt es und liess es durch Landvögte eigenmächtig verwalten. Der deutsche Bischofssitz Sitten (Sion, keltisch: Sedunum; Bischof Heliodor hatte 585 seinen Sitz von Octodurum hierher verlegt) überwog das romanische St. Maurice; die wichtige Rolle, die sein Bischof Scheiner gespielt hat, der Glanzpunkt der Geschichte von Wallis, ist schon geschildert worden. Strenger als der liberale Katholik Daguet beurtheilt den Bischof der Genfer Protestant R. Rey; letztrer sagt: „Ce politique retors sut manier avec une habileté dangereuse les ressorts de la politique suisse et utiliser la bravoure aveugle de nos ancêtres en faveur des papes; il les engagea dans les interminables guerres d'Italie et implanta dans nos moeurs l'usage des capitulations, le fléau de notre patrie durant trois siècles." Ob dem Bischof, wenigstens allein, diese Schuld beizumessen ist, dürfte indessen zu bezweifeln sein.

Trotz Sitten und St. Maurice drang aber doch in der Mitte des 16ten Jahrhunderts die Reformation in das Land; Leute aus Aigle brachten sie in das romanische Unterwallis, Thomas Platter und andre Oberwalliser, die in Zürich und Basel studirten, in den deutschen Landestheil, und bald waren beide Confessionen so gleichmässig vertreten, dass die Walliser Tagsatzung allgemeine Toleranz verkündete. Da erschienen

1604 die Kapuziner und Jesuiten, die eben das Chablais wieder der römischen Kirche unterworfen hatten, in Wallis, die Toleranz ward widerrufen und die Hauptanhänger der Reformation wurden vertrieben. Die Zurückbleibenden schlossen sich an die Francs-Patriotes an, eine Partei, die zwar dem Katholicismus treu blieb, aber den Bischof von Sitten nicht als weltlichen Herrn des Landes anerkennen wollte. Frankreich, das damals Wallis dem Einflusse Spaniens entziehen wollte, welch letzteres in dieser Gegend seine Macht geltend machte, unterstützte diese Partei. Nach dem Tode Heinrichs IV. änderte aber Frankreich seine Politik, und Bischof, Jesuiten und Kapuziner kehrten wieder nach Wallis zurück, während die Protestanten, die Bibel in der Hand, nach Bern und dem Waadtland auswanderten.

Seitdem wurde die römische Geistlichkeit in Wallis allmächtig und erstickte allen geistigen Aufschwung, der Bischof von Sitten und der Jesuitenorden standen an der Spitze dieser Reaction, welche sich auf die Unwissenheit der Massen und die Bevorrechtung einiger Familien stützte. Klöster, Einsiedeleien, Wallfahrten, Kirchenschätze mehrten sich fort und fort, das Volk sank immer tiefer in Elend. Wohl rühmt R. Rey: „Ce peuple a les qualités primaires de l'Helvétien, la fierté, l'amour du sol natal, la ténacité, l'élan patriotique," mit besonderem Bezug auf Oberwallis, dem herrschenden Theile, von dem das welsche Unterwallis unterjocht war; aber er fügt auch hinzu: „Dans le Valais, ce n'est pas seulement la nature qui porte à la mélancolie: la misère du peuple, la vétusté délabrée des bourgs et des hameaux, l'abandon, le découragement rappellent partout des idées de caducité et de souffrances." Wie gross und stark, wie frei und glücklich blühen dagegen die protestantischen Cantone der romanischen Schweiz, das freundliche Waadtland, das rüstige Neuchâtel, das edle Genf!

Auch die französische Revolution, unter deren Folgen in der übrigen Schweiz freisinnigere Verfassungen die Wohlfahrt des Volkes neu kräftigten, brachte in Wallis keine Verbesserung hervor. Unterwallis empörte sich im Sept. 1790 und Okt. 1791 gegen seine Herren, wurde aber von dem Oberwalliser Landsturm zum Gehorsam gezwungen. Bei Gelegenheit der Mediationsacte durch Napoleon 1802 von der Schweiz als selbstständige Republik losgelöst, wurde das ganze Wallis 1810 als Departement des Simplon Frankreich einverleibt. In dieser Zwischenzeit verlor A. von Hallers Wort: „Kein Rad geht über die Alpen!" seine Gültigkeit, Napoleon baute von 1801—1806 die erste fahrbare Strasse über dieselben, die gewaltige Simplonstrasse. Der Sieg der Deutschen und Russen über das kaiserliche Frankreich gab auch der Schweiz ihre an Frankreich verlorene Unabhängigkeit wieder und hatte 1815 die Wiedervereinigung von Wallis mit der Eidgenossenschaft zur Folge. Möchten doch alle Völker die Wechselwirkung der Nationen und Ereig-

nisse in der Geschichte erkennen, um sich gegenseitig in gerechter Anerkennung der Verdienste eines Jeden achten zu lernen, sich vor einseitiger Ueberhebung zu wahren und versöhnt in Frieden und Eintracht für das gemeinsame Wohl zu wirken!

Aber auch nach seiner eigenen Befreiung hielt Oberwallis mit Waffengewalt seine Vorrechte über Unterwallis aufrecht, da erhob sich letzteres am 1. April 1840 einmüthig und zwang Oberwallis, eine gerechtere Verfassung mit ihm auszuarbeiten; nur die Vorrechte der Geistlichkeit wagte man nicht anzutasten. Der Widerstand der letztern gegen das neue Unterrichtsgesetz führte schon 1844 abermals zum Bürgerkriege. Die Gesellschaft la Jeune Suisse, die sich in Unterwallis gebildet hatte, griff die Geistlichkeit in der Zeitung l'Echo des Alpes an und wurde dafür von dem Bischof in den Bann gethan. Die Partei des Klerus antwortete ihrerseits in dem Blatte Gazette du Simplon, deren Pressen von der „Jungen Schweiz“ in die Rhone geworfen wurden. Die Gewaltthätigkeiten häuften sich auf beiden Seiten, zuletzt griff aber die Partei der Vorrechte sogar zum Mord; ein friedlicher Notar freisinniger Richtung, Namens Saillan, wurde von 24 Dolchstichen durchbohrt in der Rhone gefunden. Dies am Ostende der romanischen katholischen Schweiz begangene Verbrechen wurde an deren Westende in der „Union suisse de Porrentruy“ als „eine Bürgerpflicht“ gepriesen. Die Gegenpartei hatte sich unterdessen unter dem Namen „Vieille Suisse“ organisirt und nahm Sitten ein; die Anhänger der freisinnigen Partei, meist Unterwalliser, zogen sich zurück, fielen aber beim Ueberschreiten des Flusses Trient in einen meuchlerischen Hinterhalt, siebzig Opfer fielen in einer Stunde auf beiden Seiten; „die alte Schweiz“ befleckte sich hier mit Thaten widerlicher Grausamkeit. So nimmt es nicht Wunder, dass Wallis im Sonderbundskriege auf Seiten Luzerns und der Jesuiten stand; in St. Maurice fand damals eine prunkende Feierlichkeit statt, wobei die Officiere, der General Kalbermatten an der Spitze, ihre Degen an den Reliquien der Märtyrer der thebanischen Legion wetzten; als Alles verloren war, gedachten sogar die Führer des Sonderbundes in Wallis noch Widerstand zu leisten. Wie schon erzählt wurde, gewann die gemässigte Partei hier die Oberhand und Wallis unterwarf sich am 28. Nov. 1847. Die aufgeklärte Partei ergriff die Zügel der Verwaltung, die Jesuiten wurden vertrieben und die Geistlichkeit verlor ihre Vorrechte. Gern hätte sich das romanische Unterwallis von dem deutschen Oberwallis getrennt, unter dessen Herrschaft es soviel gelitten hatte, doch verweigerte die Tagsatzung ihre Genehmigung, um die Schweiz nicht noch mehr zu zerstückeln. Geht nun das Land einer bessern Zukunft entgegen? R. Rey sagt: „De nos jours, la vieille constitution du Valais a disparu; le Bas-Valais a été affranchi et égalé en droits à ses anciens maîtres. Une nouvelle ère a surgi. Mais la tâche est écrasante, dans un pays pauvre,

sans industrie, tenace dans ses routines, et où tout est à faire.“ In der That, wie soll es anders sein, wenn derselbe R. Rey sagen darf: „Le Valais n'a produit aucun savant ni aucun littérateur éminent.“ Nur in jüngster Zeit ist in Wallis ein Dichter erstanden: de Bons, der die Kämpfe der „Francs-Patriotes“ in historisch treuen Romanen geschildert hat; in einem Epos, das von Daguet „un poème remarquable“ genannt wird, hat derselbe auch den Sieg des Helvetiers Diviko und seiner Tigoriner über die Römer 107 v. Chr. gefeiert.[1])

Einem freien hervorragenden Genius böte sowohl die Geschichte des Volkes wie die Natur des Landes reichlich Stoff und Anregung zu künstlerischer Thätigkeit; hoffentlich findet nun auch, da das romanische Unterwallis von dem alten Drucke befreit ist, der Dichter de Bons zahlreiche Nachfolger. Der Waadtländer Richard, der zuerst unter den romanischen Dichtern die ganze Schweiz in seinen Schöpfungen zusammengefasst hat, hat auch in Wallis den Stoff zu einer Elegie gefunden:

La tourmente au St. Bernard.

„Allons, petits, ne pleurez plus!
Vous verrez bientôt votre père.
Toi, le plus grand, fais ta prière!
Allons, enfants, ne pleurez plus!

— Mère, quand viendra-t-il? — Mon fils, sans doute
Que cette fois il s'est mis tard en route.
On propose un marché que l'on finit
A table. Et puis, l'on part n'y voyant goutte....
Au cabaret ils n'ont jamais tout dit.
— Mère, il fait noir! — Enfant, c'est un nuage.
Le temps est clair du côté du village.
D'ailleurs ton père est un homme prudent;
Plus d'une fois il a fait ce voyage.
Que saint Bernard[2]) fasse tomber le vent!“

Ainsi la mère, en sa pauvre chaumine,
Cherche à tromper l'effroi qui la domine;
Et, maintes fois, dans son cruel souci,
Tend l'oreille, et, croyant que l'on chemine,
Se dit tout bas: Pourquoi tarder ainsi?

[1]) On place ordinairement, mais sans preuve aucune, le théâtre de la victoire de Diviko sur les bords du Léman et même près de Villeneuve (Pennilocus). Tite-Live, l'écrivain le plus rapproché de l'événement, dit simplement: sur la frontière des Allobroges (in finibus Allobrogum). Le savant épigraphiste Mommsen a eu, je ne sais pourquoi, la fantaisie de placer le champ de bataille sur les bords de la Garonne chez les Nitiobriges. (Daguet.)

[2]) Die Frau betet hier zum heil. Bernhard aus Menthon in Savoyen, der um 962 die beiden Hospitien auf dem gr. und kl. St. Bernhardsberge erbaute.

Pourquoi tarder ainsi? ... Regarde la vallée,
Femme! Vois tournoyer ces tourbillons épais,
Et la chèvre accourir vers ta hutte isolée,
Et la nuit, avant l'heure, assombrir les forêts!
Ecoute (et signe-toi), ces stridentes rafales
Dont les accents plaintifs semblent parler de mort;
Et la cascade, au loin, qui bruit par intervalles;
Et la voix des torrents, qui s'enfle et qui se rendort!

N'entends-tu pas gémir les feuilles frissonnantes,
Et le vent s'engouffrer au sein des bois profonds,
Et l'ouragan, porté sur ses ailes puissantes,
Sur le val ténébreux plonger du haut des monts?

Pauvre femme! — Malgré les signes d'un orage,
Sur l'affreux Saint-Bernard, à la chute du jour,
Un paysan marchait. Dans la vigueur de l'âge,
Et pour revoir plus tôt son rustique sejour,
Il avait méprisé plus d'un avis bien sage.
Il s'en venait d'Aoste; hélas! et l'imprudent,
Sans entrer à l'hospice, avait passé devant.

Joyeux, il cheminait à travers la montagne.
Et, parfois, dans la neige enfonçant à mi-corps,
Il disait (tant la crainte était peu sa compagne):
„Ce n'est rien!“ et riait en se tirant dehors.
Puis, sans plus de frayeur qu'au sein d'une campagne,
Il rallumait sa pipe, insoucieux du temps,
Ou sifflait un vieil air aimé de ses enfants.

Que Dieu te garde, ami! Que la Vierge propice
Repousse la tourmente au bout de l'horizon,
Et détourne ton pied des bords du précipice!
Mais plutôt, si tu tiens à revoir ta maison,
Sans tarder un instant, va, retourne à l'hospice!
Là sont du voyageur les anges gardiens:
Aux dépens de leurs jours ils sauveraient les tiens.

L'air devient vif. Le ciel se couvre. Les nuages,
Que l'on voyait, épars, resplendir enflammés,
Se pressent maintenant, noirs et gros de ravages,
Comme des bataillons pour un assaut formés.
L'avalanche bientôt va fermer les passages.
Arrête, ô voyageur! et reviens sur tes pas!
Voyageur insensé, ne vas pas, ne vas pas!

Autour de lui déjà la neige tourbillonne.
Il entend s'élever des sons qui font pâlir;
Et cette voix sans nom, qui sans trève résonne,
Tantôt semble pleurer, tantôt semble rugir.
C'est le vent du désert. C'est la voix que personne
Dans ces lieux de malheur n'écoute sans trembler,
A qui nulle autre voix ne saurait ressembler.

Dans la plaine, les eaux, lorsque vient la tempête,
Répondent à ses cris par leurs mugissements.
L'arbre, dont sa fureur cherche à briser la tête,
S'agite et se redresse avec des sifflements.
Ici, rien n'y répond. Ici, rien ne l'arrête.
Nul bruit rival, ici, de ce bruit redouté
N'a jamais adouci l'horrible majesté.

L'infortuné s'obstine. Il marche. Au bout d'une heure
Il commence à trouver son jarret engourdi.
„Bah! c'est le vent, dit-il. Gagnons notre demeure!
Mais je ne sais pourquoi je suis tout refroidi.“
Malheureux, qu'as tu fait? A ta femme qui pleure,
A tes petits enfants, qui peut te conserver?
N'attends rien d'ici-bas! Dieu seul peut de sauver!

Il marche, marche encore. Que le ciel le protège! [1])
Car, devant lui, sans fin, paraît à son regard
La neige, et puis la neige, hélas! rien que la neige,
Que rend plus froide encore un humide brouillard.
Il trébuche en sa route. Et le vent qui l'assiège [1])
L'aveugle. Et, toujours plus menaçants, les frimas
Avec la nuit qui tombe enveloppent ses pas.

Sa vigueur baisse. Il sent les perfides amorces
D'un sommeil qui l'accable et qu'il repousse en vain.
„Je veux un peu dormir pour reprendre des forces,
Dit-il; afin de mieux poursuivre mon chemin.“
Marche, marche, imprudent! Il faut que tu t'efforces
De ne pas succomber au charme qui t'endort.
Marche toujours! Ici, le sommeil c'est la mort.

Il s'assied. Et bientôt ses yeux à la lumière
Se ferment. Des objets confus, mais attrayants,

---

[1]) In den Zeitwörtern auf éger behalten die Franzosen den accent aigu bei; A. Richard gebraucht den accent grave.

Le trompent. Il croit voir de bien loin sa chaumière,
Et cheminer sa femme et ses jeunes enfants.
„Allons, dit-il, rouvrant sa pesante paupière:
En route! je les vois. Ils viennent. Je suis mieux."
Puis, il se lève, et tombe en refermant les yeux.

Plus tard, dans le vallon sauvage,
Un voyageur, à son passage,
Fit rencontre, au bord du chemin,
D'une mère au pâle visage,
Dont les petits tendaient la main,
Disant: „Dieu vous aide en voyage!"
Il voulut connaître leur sort.
Ils dirent: „Notre père est mort."

Aber schon vor hundert Jahren hat J. J. Rousseau in seinem Roman „la Nouvelle Héloïse" eine farbenreiche Schilderung des Walliser Landes gegeben; Saint-Preux, der Held dieses Romanes, erzählt seine Reise in das Gebirge.

J. J. Rousseaus Schilderung von Wallis.

„Je gravissais lentement et à pied des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avais pris pour être mon guide. Je voulais rêver, et j'en étais toujours détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt d'immenses roches pendaient en ruines au-dessus de ma tête. Tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré; à côté d'une caverne on trouvait des maisons; on voyait des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellents fruits sur des rochers et des champs dans des précipices.

Ce n'était pas seulement le travail des hommes qui rendait ces pays étranges si bizarrement contrastés; la nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvait différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant les fleurs du printemps, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver: elle réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formait l'accord inconnu partout ailleurs des productions des plaines et de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair-obscur du soleil et des ombres, et tous les accidents de la lumière qui en

résultaient le matin et le soir; vous aurez quelque idée des scènes continuelles qui ne cessèrent d'attirer mon admiration, et qui semblaiént m'être offertes en un vrai théâtre; car la perspective des monts étant verticale frappe les yeux tout à la fois, et bien plus puissamment que celle des plaines, qui ne se voit qu'obliquement, en fuyant, et dont chaque objet vous en cache un autre."

Schön ist ferner das Gemälde, das J. J. Rousseau von den patriarchalischen Sitten des Gebirgsvolkes entwirft, leider stehen damit die Gewaltthätigkeiten, die Oberwallis an Unterwallis ausgeübt hat, in grellem Widerspruch. Die Schilderung des politisch-mönchischen Elends passte aber nicht in den Rahmen des Romanes, Rousseau hatte Empfindung nur für das einfache Naturleben. Aber dieses Elend ist nicht wegzuleugnen, und wenn der Wandrer aus diesem schauerlichen Alpenthale wieder zurückkehrt an die Ufer des Sees, empfindet er die Wahrheit von R. Reys Worten: „Au sortir de la région enfouie et sombre du Valais, la nature humaine et soleillée des rives du Léman fait un vif plaisir. On aime à voir cette côte vaudoise, prospère, riante, affranchie de la misère et de la superstition."

Die Felsen von Meillerie.

In der Nähe, am Savoyer Ufer des Sees, sind die Felsen von Meillerie, ein kleines, nur von Fischern und Steinbrechern bewohntes Dorf, aber weltberühmt durch die Scene, die Rousseau in seiner „Neuen Heloïse" hierher verlegt: aus Oberwallis zurückgekehrt, verweilt hier Saint-Preux einige Zeit in verzweifelter Stimmung, die mit den Schrecken der Gegend düster harmonirt; er schreibt:

„Le séjour où je suis est triste et horrible; il en est plus conforme à l'état de mon âme . . . Une file de rochers stériles borde la côte et environne mon habitation, que l'hiver rend encore plus affreuse. Dans les violents transports qui m'agitent, je ne saurais demeurer en place; je cours, je monte avec ardeur, je m'élance sur les rochers, je parcours à grands pas tous les environs, et trouve partout dans les objets la même horreur qui règne au dedans de moi . . . Je n'ai plus qu'un mot à dire: la roche est escarpée, l'eau est profonde et je suis au désespoir."

Zu dem Romane Rousseaus gesellen sich hier auch die Erinnerungen an Lord Byron und Lamartine, um das poetische Interesse dieser schauerlichen Gegend zu erhöhen. Im Jahr 1816 fuhr einmal Lord Byron mit seinem Freunde, dem Dichter Shelley, auf dem See spazieren, als plötzlich ein furchtbarer Sturm ausbrach und ihren Kahn gegen die Felsen von Meillerie schleuderte. Lamartine erzählt als Augenzeuge den Unfall in der zehnten Unterhaltung seines „Cours de littérature":

„Il ne m'est jamais arrivé de rencontrer personne dans ces grèves désertes . . . Je ne m'entretenais qu'avec les flots et les brises du lac, qui n'avaient

à me dire que ce que leur disaient les vagues et les mélancolies de la nature, moins vagues et moins mélancoliques que mon coeur où ils résonnaient. Un soir, je fus surpris par un grand orage mêlé de tonnerre et de vent. Il éclata tout à coup sur les hauteurs de Thonon et d'Evian; il souleva en quelques minutes, sur le lac, des lames plus courtes, mais aussi creuses et aussi écumantes que celles de l'océan. Je cherchais un abri contre les premières ondées de pluie sous un petit rocher qui s'avançait en demi-voûte le long du rivage; deux petits bergers du pays et un vieux mendiant, qui regagnait la ville, sa besace pleine de châtaignes et de morceaux de pain, s'y étaient abrités avant moi. Ils se rangèrent pour me faire un peu de place. Nous nous assîmes sur nos talons pour attendre la fin de l'orage. La mince voûte du rocher tremblait aux coups de tonnerre, et les lames pulvérisées en brouillard par le vent montaient jusqu'à nous et nous mouillaient de leur écume presque autant que la pluie. Tout à coup j'entendis, à très-peu de distance du cap, les voix sonores et confuses de quelques hommes, auxquels le danger donnait l'accent grave de l'émotion contenue, puis le bruit sec d'une rame ou d'un gouvernail qui se rompt et dont on jette le manche sur les planches sonores d'une embarcation en détresse. La poudre des lames nous dérobait tout, excepté les voix. Mais au même instant un immense éclair, qui sembla entr'ouvrir le ciel devant nous, perça la brume, et vint se répercuter sur l'écoute blanche d'un petit yacht qui cinglait à travers ces montagnes d'écume, la proue sur Genève, comme un goëland, une aile dans la lame, l'autre dans le nuage. Un beau jeune homme, d'une figure étrangère et d'un costume un peu bizarre, était assis sur le banc du yacht. Il tenait d'une main la corde de la voile d'écoute, de l'autre le manche du gouvernail. Quatre rameurs ruisselants d'écume étaient courbés sur les rames. Le jeune homme, quoique pâle, et les cheveux fouettés par le vent, semblait plus attentif à la majesté de la scène qu'au danger de sa barque. L'éclair prolongé qui me l'avait montré le déroba à ma vue en s'éteignant. Nous n'entendîmes que le bouillonnement frémissant du sillage qui creusait les lames avec la rapidité du vent. Quelques secondes après tout avait disparu, et la moitié d'une rame brisée vint s'échouer et clapoter à quelques pas de nous, sur la grève. Qui donc ose affronter le lac et le ciel dans une telle tourmente? m'écriai-je tout haut, sans songer aux paysans qui se collaient au rocher à côté de moi. — Je le sais bien, moi, dit alors le mendiant, qui n'avait pas encore pris la parole: c'est un lord anglais qui fait des livres et dont les Anglais résidant ou passant à Genève vont visiter la maison de campagne près de la ville, sans jamais y entrer. On en parle en bien et en mal dans son pays, comme de tout le monde. Quant à moi, je n'ai que du bien à en dire, car il me jette une pièce blanche et quelquefois même une pièce jaune toutes les fois qu'il me rencontre sous les pieds de son cheval. — Savez-vous son nom? dis-je au mendiant. — Je ne le sais pas bien, reprit-il; nous autres nous ne savons jamais comment se nomment les étrangers qui viennent dépenser leur temps et leur argent à

Genève; nous savons seulement s'ils sont de bon ou de mauvais coeur pour les pauvres. Celui-là est bon, je vous le garantis, et je serais bien fâché qu'il lui arrivât malheur dans cette bourrasque. Puis le mendiant essaya d'articuler un nom anglais inintelligible, mais qui ressemblait à un nom historique français. Je lus quelques jours après, dans le journal de Genève, que c'était un jeune et grand poëte du nom de Byron, qui avait couru un grand danger pendant cette soirée de tempête".

Vom schönen Waadtland herüber hatte Rousseau den unglücklichen Helden seines Romanes nach Meillerie geführt, nach dem waadtländischen Ufer hinüber schweifte sehnsüchtig der Blick des Schwärmenden; diesem reizenden Lande sei denn auch folgende Skizze gewidmet.

VIII.

Das Waadtland.

Wohl giebt es nicht leicht ein freundlicheres, lieblicheres Land als das Waadtland, noch ein freieres, gutmüthigeres, glücklicheres Volk als das seiner Bewohner; voll Heiterkeit und Freude am Lebensgenuss, stimmt es auch den Fremden fröhlich, der sich bei ihm niederlässt, und zahlreich sind die Ausländer, die der freie anmuthige Ton der guten Gesellschaft von Lausanne anlockt. Eine lange Zeit hat Lausanne als eine Bildungsstätte für den geselligen Umgang gegolten und dem selbstbewussteren Paris als solche den Rang streitig gemacht. Zwar die geschichtlichen Kämpfe haben diesem Lande nicht ganz gefehlt, aber im Allgemeinen lacht es den Forscher wie eine Stätte erquickender Erholung an. Es hat eben dem waadtländischen Volke der Geist der Initiative gemangelt; der edle schwärmerische Davel, der ihm 1723 die Freiheit vom Berner Joch bringen wollte, fiel als Opfer der Gleichgültigkeit seiner Landsleute, und erst im Sturme der französischen Revolution gelang es dem begeisterten Cäsar de Laharpe das Werk zu vollenden, für das Davel als Opfer gefallen war.

Das West- und das Ostende dieses Cantons hat schon seine Schilderung erhalten und auch die Geschichte desselben ist im Vorhergehenden mit entwickelt worden; nur des Ueberblicks wegen sollen die Hauptzüge hier kurz wiederholt werden.

I.

Geschichtlicher Ueberblick.

Als gesondertes Land mit eigenem Namen tritt le pays de Vaud als Gau — pagus — zuerst unter den Burgunden auf; über Ursprung und Bedeutung des Namens ist man heute noch nicht im Klaren. Die Niederlassung der Burgunden verlief ziemlich friedlich, es bestand zwischen den Eroberern und den Einheimischen eine gewisse Wahlverwandtschaft, wie R. Rey glücklich hervorhebt:

Volkscharakter.

„Peuple agricole, de moeurs paisibles, un peu insouciant, un peu mou, lent dans ses mouvements, ne sachant ni se décider à temps, ni agir avec promptitude et vigueur, ni réunir ses forces sous une même bannière, le peuple vaudois n'a eu longtemps qu'une existence subordonnée, des franchises sans indépendance, des institutions municipales sans droits politiques. Soit débonnaireté, soit inertie, il a borné son ambition à se tenir à part. Placé au point de rencontre des races allemandes et françaises[1]), serré entre Berne et la Savoie, dominé par les Alpes et par le Jura. ce peuple se ressent de cette situation intermédiaire. Son caractère offre des traits contradictoires, des nuances indécises, un certain clair-obscur, et cependant il a une individualité propre, il a résisté à toutes les absorptions; attaché fortement au sol, il agit par une puissance intérieure, qui se fait sa place en dessous, par un effort lent, mais sûr. „Les Burgondes, dit un écrivain contemporain (le prêtre espagnol Orose, disciple de St-Augustin), traitèrent les Romains moins en sujets qu'en frères." Pacifique et hospitalier, ce peuple édicta des lois équitables qui déposèrent dans le sol romand des germes d'égalité et y firent prévaloir les petits héritages. Le peuple romand prit encore à ses nouveaux maîtres la bonhomie, l'insouciance, une humeur joviale, portée à jouir, débonnaire et mêlée de fine malice. Ces moeurs faciles ont survécu à toutes les révolutions."

Die Burgunden waren Arianer gewesen, nur ihr vorletzter König Sigismund (514—524) war zur römischen Kirche übergetreten. Unter den katholischen Franken, die sich nun der Herrschaft bemächtigten, wurde auch die katholische Religion Staatsreligion; damals entstand Lausanne. Marius, der zum Bischof von Avenches ernannt worden war, verlegte seinen Sitz auf die Anhöhe über dem keltisch-römischen Orte Lausonium, dessen Bewohner sich um die Kirche niederliessen und den Namen ihres frühern Wohnsitzes auf den neuen übertrugen.

„Marius ou Saint-Maire, gallo-romain d'origine, était né de parents nobles à Autun (vers 530). Evêque d'Avenches, depuis 573, il contribua à la fondation de Payerne et à l'agrandissement de Lausanne, après y avoir transféré le siége épiscopal (entre 586 et 593). Il y mourut après vingt ans d'épiscopat, le 31. décembre 594). La vie de Marius nous offre une image touchante des vertus apostoliques de la primitive Eglise. Ce saint prélat partageait son temps entre la culture de ses champs et les fonctions du sacré ministère. Puis, rentré dans la métairie qui lui servait de demeure, il sculptait de ses mains vénérables, des vases de bois pour les autels ou rédigeait sa chronique, indication exacte, mais malheureusement trop abrégée des événements de son siècle. La chronique de Marius commence avec l'an 455 et finit avec 581. (Daguet).

---

[1]) Von französ. Race kann in dem Gebiete des burgund. Reiches nicht die Rede sein.

Nun kam die Zeit der Kriegswirren, der Einfälle der Sarazenen und Ungarn, der Entstehung des Lehnsadels und der Leibeigenschaft; auf allen Höhen erhoben sich Burgen. Als das Frankenreich verfiel, wurde das Waadtland der Kern des transjuranischen Burgunds. Nach dem Erlöschen des burgundischen Königshauses herrschten im Norden die Zähringer im Namen des Kaisers; der Adel trotzte ihnen, seine Gewaltthätigkeiten (es gab gegen dreihundert solcher Herren) trieben das Volk dazu, sich eng zusammenzuschliessen, unter dem Schutz der Zähringer entstanden die Städte Morges, Rolle u. s. w. Als die Zähringer erloschen waren, gelüstete es den Bischof von Lausanne, den Rudolph III. von Burgund zum Grafen gemacht hatte und der seitdem reichsunmittelbar geworden war, sich zum Herrn des ganzen Landes zu machen. Aber im Süden war das Haus Savoyen erwachsen; Graf Thomas (1188—1230) war der Erste, der sich in die waadtländischen Angelegenheiten mengte.

Der kleine Karl der Grosse.

Der siebente von seinen acht Söhnen, Pierre, genannt „le petit Charlemagne“, spielt eine wichtige Rolle in der Geschichte der romanischen Schweiz, die er fast ganz seiner Botmässigkeit unterwarf. Geboren 1203 in Susa und für den geistlichen Stand bestimmt, warf er 1232 bei dem Tode seines Vaters die Kutte ab und heirathete die Tochter des mächtigen Grafen von Faucigny. In England, mit dessen König er verwandt war, erwarb er sich Macht und Reichthum. Seit 1240 führte er den Titel eines Grafen von Romont. Kühn und schlau, in Krieg und Politik gleich stark, erwarb oder eroberte er alle Städte des Landes, machte sich den Adel, darunter den Grafen von Greyerz, lehnspflichtig und zwang sogar die Bischöfe von Lausanne und Genf, ihre Macht mit ihm zu theilen. Vom Kaiser hatte er sich den Titel eines „Protectors von Burgund“ verleihen lassen und als solcher den Lehnseid von Bern erhalten, das seines Schutzes gegen den Grafen von Kyburg bedurfte, später aber, treuer Waffendienste wegen, des Eides wieder entbunden wurde. Im Jahr 1263 wurde Pierre Graf von Savoyen und Piemont. Umsonst belagerte Rudolph von Habsburg sein Schloss Chillon am Genfer See, das Pierre zum Stützpunkte seiner kriegerischen Unternehmungen gemacht und mit einer Besatzung von englischen Bogenschützen versehen hatte, Rudolph musste sich mit ihm im Frieden vom 8. Sept. 1267 vergleichen. Aber dieser ehrgeizige Krieger sorgte auch mit einer für seine Zeit höchst rühmlichen Aufklärung für das Wohl des Volkes. Er brachte möglichst Einheit in die Verwaltung, wehrte der Anarchie des Lehnsadels, sorgte für gerechte Rechtsprechung, machte dieselbe durch die Einsetzung eines „Anwaltes für die Armen“ unentgeltlich für die Bedürftigen und suchte, nach dem Vorbilde Englands, aus den Bürgern der Städte sich ein Fussvolk zu schaffen. Erschöpft von den rastlosen Kämpfen

und Mühen, zog er sich auf das Schloss Chillon zurück, hier ruhte er aus, machte Spazierfahrten auf dem See oder lauschte den Liedern seines Troubadours Ferrato. Kurz nachher, am 12. Mai 1268, starb er in Pierre-Châtel.

Man ist überrascht, in diesem stürmischen Leben voll politischer Listen und kriegerischer Kämpfe den Namen eines Troubadours zu hören; er taucht allerdings erst am Ende der Laufbahn des *kleinen Karls des Grossen* auf wie ein Abendstern nach dem verrauschten Tageslärm, auch hat er einen fremden Klang, denn sonst wird nichts von litterarischem Leben in jener Zeit berichtet, Adel und Städte hatten genug mit dem Kampfe um ihre Existenz zu thun. Dazu ist keines der Lieder aufbewahrt worden, womit Ferrato den Lebensabend des Grafen erheitert hat. Nur der Name des Sängers klingt herüber aus jener fernen Zeit wie ein leiser Mandolinenklang. Dieser seltsame Umstand hat den waadtländischen Dichter Juste Olivier poetisch ergriffen und ihm folgendes Gedicht eingegeben:

Le troubadour du comte Pierre.

1.

Le vaillant comte Pierre
Avait un troubadour,
Et quand la batelière
Passe au pied de sa tour,
Peut-être elle répète
De l'antique poëte
Un antique rondeau,
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Un antique rondeau,
Sur l'eau.

2.

Le vaillant comte Pierre
Possédait maint vallon,
Et, pour son nid de pierre,
Le manoir de Chillon:
Nid planté dans les ondes,
Dont les lames profondes
Bercent le vieux château
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Bercent le vieux château,
Sur l'eau[1]).

3.

Autour de la muraille
Chante le flot d'azur,
Le souterrain tressaille
A ce chant libre et pur.
Enchaîné sous la voûte,
Le prisonnier écoute
A travers le barreau,
Sur l'eau.

4.

De *Petit Charlemagne*
Ce comte eut le surnom
Et, toujours en campagne,
Le méritait, dit-on.
Ou bien sur la tourelle,
Il faisait sentinelle,
Regardant du créneau
Sur l'eau.

[1]) In allen Strophen tritt der letzte Vers in den Kehrreim, wie in diesen beiden Strophen, der Kehrreim selbst ist einem Schifferliede entlehnt.

5.

Sous son épaisse armure,
Mieux que tout autre jeu,
Du lac le frais murmure
Le déridait un peu;
Sa barque armoriée,
L'aile au vent déployée,
Volait comme un oiseau
Sur l'eau.

6.

Quand il fut vieux et triste,
Et qu'il ne pouvait plus
De l'ours suivre la piste
Sur les monts chevelus;
Calmait son coeur malade,
Sur l'onde une ballade
Au temps du renouveau,
Sur l'eau.

7.

Car, bien que sa rapière
N'eût aucun noeud d'amour,
Le vaillant comte Pierre
Avait un troubadour,
Férald, dont le vieux comte,
C'est tout ce qui s'en conte,
Trouvait le chant plus beau,
Sur l'eau.

8.

Chantait-il les vaillances
Des héros d'autrefois,
Et les grands coups de lances,
Et les brillants tournois?
Ou bien la jouvencelle
Assise en la nacelle,
Auprès du jouvenceau,
Sur l'eau.

9.

Ou bien l'Alpe fleurie
Aux sommets de Jaman,
Clarens et Meillerie,
Et notre bleu Léman? . .
Hélas! le flot de l'âge
N'a laissé sur la plage
Pas même son tombeau,
Sur l'eau.

10.

Et nous, fils de ces rives,
Comme ce troubadour,
Sur les ondes plaintives,
Allons à notre tour;
Sans laisser plus de trace,
Allons au vent qui passe
Chanter un air nouveau,
Sur l'eau.

Die einzelnen mittelalterlichen Fehden und Wirren abgerechnet, führte nun die Waadt ein ruhiges Leben — als Provinz von Savoyen, sie wurde zur Baronie für einen jüngern Sohn des Grafenhauses errichtet und war auf dem besten Wege in das friedliche willenlose Stillleben Savoyens zu verfallen, in geradem Gegensatz zur deutschen Schweiz. Für letztre war dies „welsche“ Land ein fremdes, und als in den burgundischen Kriegen die Herren von Gruyères und Romont Partei für Burgund nahmen, fielen die Eidgenossen in die Waadt ein und verwüsteten sie in Blut und Brand; als Friede ward, behielten Bern und Freiburg Aigle, Orbe und Echallens, der Rest blieb bei Savoyen. Der politische Wirrwarr der Verfassung und der friedliche Charakter des Volkes hielten das letztere ab, sich von der Savoyer Herrschaft zu emancipiren wie Genf that, und sich den Eidgenossen anzuschliessen. Der Adel ward zum Hof-

adel, er dachte, wie Rudenz im zweiten Act von Schillers Tell und wollte „sich Ehre sammeln unter Savoyens Fahnen"; während der Berner Adel zum städtischen Patriciat wurde, verachtete der waadtländische die Schweizer, und fiel glühenden Hasses über das mit letztern sympathisirende Genf her, als es sich 1526 erhob. Die Städte der Waadt hätten wohl gern gleiche Freiheit wie die schweizerischen genossen, aber sie waren schüchtern, ohne Energie und nach ihren Interessen gespalten. Vier Städte, Nyon, Morges, Yverdon und Moudon, hatten als sogenannte „bonnes villes" den Vorrang; der oberste Landvogt residirte in Moudon, hier kamen auch die Stände zusammen; sie beriethen oft im Wirthshause „bei einem Glase Wein". Im Fall der Appellation musste man sich nach Chambéry wenden, wohin die Waadt auch ihre Deputirten zu den Generalstaaten schickte. Das Landesgebiet hatte unsichere Grenzen, Lausanne als Reichsstadt gehörte nicht dazu, die Strecke von Vevey nach Saint-Maurice hiess noch „das alte Chablais". Erwägt man nun noch, dass sich Adel und Bürger unter einander hassten, dass Moudon als Grossvogtei entschieden zu Savoyen hielt, dass die aus Monarchie, Lehnsherrschaft und Bürgerfreiheit bestehende Landesverfassung ohne volksthümliche Seele war, so wird man auch bei dieser zusammengewürfelten Masse widerstreitender Elemente begreifen, dass es dem waadtländischen Volke an aller Initiative gebrechen musste, dass es zur politischen Ohnmacht verurtheilt war. Statt seiner hatte Bern den Staatsgedanken, der es rettete und der auch Genf vor gefahrdrohender Isolirung bewahrte; die Reformation war für Bern ebensowohl ein Werk religiöser wie politischer Befreiung. Unter Berns Schutze führte Farel die Kirchenverbesserung in Aigle und Orbe ein; ihm stand sein aus Orbe gebürtiger Schüler Viret zur Seite, der erste bekannte waadtländische Schriftsteller. Doch ist neben ihm Pierre de Pierrefleur zu nennen, eines der Häupter der katholischen Partei, der in naivem Styl die Wirren erzählt hat, unter welchen die Reformation in den Vogteien Orbe, Grandson und Echallens eingeführt wurde. (Mémoires de Pierrefleur, grand banneret d'Orbe, publiés par Verdeil, chez Martignier. Lausanne 1856.) Viret wird von R. Rey kurz so geschildert:

Viret aus Orbe.

„Le principal fauteur du rigorisme[1]) était Viret d'Orbe, un des meilleurs champions de la Réforme, théologien et moraliste, une souple et riche nature vaudoise. Il osa affronter le rude langage populaire, afin de populariser les idées réformées. Il aimait à les revêtir de formes familières et les mêlait à la peinture des moeurs du temps; il affectionnait le dialogue, forme commode pour présenter une idée sous des faces diverses, et conforme à la nature de

---

[1]) Der strengen puritanischen Disciplin Calvins.

son talent, ondoyant, discursif, peu enclin à l'ordonnance rigoureuse.“ Ein jüngerer Schriftsteller, Bonhôte, sagt folgendes über ihn: „On a beaucoup mis en doute la valeur littéraire des oeuvres de Viret, c'est à tort. Il a écrit pour le peuple, il le dit lui-même, c'est-à-dire qu'il a cherché, non à faire du beau style et des fleurs de rhétorique, mais à convaincre ses lecteurs et à les amener à ses doctrines. Son genre simple et clair, son raisonnement juste et ses pensées profondes lui donnent une place dans notre littérature. Le nombre de ses ouvrages est considérable. Lui aussi, comme Calvin et de Bèze, a écrit une Instruction chrétienne, sorte d'encyc'opédie des dogmes chrétiens. A côté de ses écrits théologiques proprement dits, Viret a composé quelques satires en prose, dont le sujet touche toujours à son oeuvre réformatrice.“

Die Städte der Waadt waren zu grossem Theil ebensowohl für die Reformation wie für den Anschluss an die Schweiz gestimmt; nur das durch die Wallfahrten bereicherte Lausanne klammerte sich an den katholischen Cultus an, besonders erbittert auf die Neuerer war der savoyisch gesinnte Adel. Endlich, als Genf den Schutz Frankreichs gegen Savoyen anflehte, erklärte Bern an Savoyen den Krieg 22. Januar 1536 und eroberte in zwei Feldzügen die Waadt; in dem zweiten verleibte es auch Lausanne, dessen Bischof nach Freiburg geflohen war, seinem Gebiete ein, erstürmte das Schloss Chillon und befreite Bonivard (29. März 1536). Seit Byrons Gedicht sind die beiden Namen so mit einander verbunden, dass die Erzählung der Schicksale Bonivards, obgleich seine Thätigkeit der Stadt Genf gewidmet war, hier am Platze ist, zumal die englische Dichtung, wie Lord Byron selbst bekennt, ein reines Phantasiegemälde ist. Wenn das Schloss gegründet wurde, ist unbekannt; schon unter Ludwig dem Frommen (s. Einleitung) diente es als Staatsgefängniss, es war damals nur ein fester Thurm. Erst unter Peter von Savoyen, dem Erobrer der Waadt, ward es stark befestigt; der kleine Karl der Grosse vereinigte hier oft seine Vasallen zu frohen Festen, die Lieder seines Troubadours umwoben das seeumspülte Schloss mit poetischem Reiz. Aber unter den heiteren Räumen liegt in schaurigem Dunkel die Kerkertiefe, le profond, wie das Volk sie nannte, die noch heute der Wanderer mit stockendem Athem betritt; doch, sagt Byron in seinem Sonett,

Chillon! Dein Kerker glänzt als heil'ge Zelle,
Dein Boden als Altar! denn trotz der Plagen,
Solang der Fuss noch schritt, betrat die Stelle,
Als wären Rosen diese Plattenlagen,
Einst Bonivard!

Franz von Bonivard, Sohn eines Savoyer Edelmanns, geboren 1496 zu Seyssel, erhielt von seinem Onkel die reiche Priorei von St. Victor bei Genf. Er studirte in Turin. Geburt und Interesse fesselte ihn an

Savoyen, aber die Liebe zur Freiheit zog ihn nach der stolzen Bürgerstadt Genf. In ihm glühte die Begeisterung seines Zeitgenossen Ulrich von Hutten. Im Bunde mit Bezanson Hugues und Philibert Berthelier bekämpfte er die herzogliche Partei in Genf. Als die letztre im Jahr 1519 wieder die Oberhand bekam und Berthelier den Märtyrertod starb, entging er dem Tode nur Dank seiner priesterlichen Würde, wurde aber in dem bischöflichen Schlosse Grolée an der Rhone eingekerkert. Kaum war der Herzog wieder aus Genf abgezogen, als auch die eidgenössische Partei ihr Haupt wieder erhob und mit Bern und Freiburg 1526 einen Bund der „combourgeoisie“ schloss. Der Herzog rächte sich an allen Bürgern, die in seine Hände fielen, darunter Bonivard, der indessen seine Freiheit wieder erhalten hatte. Letztrer kam eben aus Freiburg zurück, als er auf den Höhen des Jorat von Beaufort, Schlosshauptmann von Chillon, ergriffen und von Donnerstag 26. Mai 1530 bis 29. März 1536 festgehalten wurde. Zwei Jahre lang bewohnte er eine Stube neben der des Hauptmanns, der ihn glimpflich behandelte und ihn für den Herzog zu gewinnen suchte; erst als letzterer nach Chillon kam, wurde Bonivard in den unterirdischen Kerker geworfen und mit Ketten beladen an einen Pfeiler angeschmiedet. So brachte er vier Jahre zu. „En me promenant, erzählte er, ma trace creusa dans le roc un petit sentier comme aurait pu le faire un marteau“; diese Spur ist noch sichtbar. Beim ersten Feldzuge hatten die Berner sich nicht um den Märtyrer gekümmert; beutebeladen hatten sie Eile die Frucht ihres Sieges daheim zu geniessen. Der Ehrgeiz trieb sie zu einem zweiten Zug, sie wollten auch Lausanne besitzen und die Genfer drängten nun zur Befreiung Bonivards.

Die Befreiung Bonivards.

„Le peuple de Genève n'avait pas oublié l'héroïque prieur. Dans les pourparlers avec le duc, son élargissement avait toujours été réclamé. Lors de la conquête du pays de Vaud par les Bernois, une attaque sur Chillon fut concertée. Les Genevois frétèrent deux barques armées, deux galères et quelques moindres embarcations; la fleur de la jeunesse prit part à l'expédition. Au départ, le peuple bordait la rive et criait: „Sauvez les captifs“. Arrivée dans le grand Lac[1]), la flottille guetta le signal d'attaque concerté avec les Bernois. Une détonation partie de Lutry annonça leur apparition; la flottille se dirigea alors sur Chillon; les approches prirent un jour[2]); le lendemain, les Genevois canonnèrent vivement le château par le Lac, tandis que les Bernois le pressaient de la terre ferme. Sur le soir, le commandant savoyard demanda à traiter. Mais tout à coup, comme la flottille genevoise s'était écartée, la grande galère de Chillon s'élance toutes voiles dehors; les galères genevoises

[1]) In die Mitte des Sees, weit von der Küste, wie man vom Meere sagt: auf die hohe See.

[2]) Verlangten einen Tag Zeit; man brauchte einen Tag, um u. s. w.

se mettent à sa poursuite; mais plus rapide, elle gagne la rive chablaisienne et se jette sur Lugrin. Le commandant savoyard y met le feu et s'enfuit par les montagnes. Les Genevois craignaient que les Savoyards n'eussent emmené les prisonniers; mais le lendemain, quand on pénétra dans la place, on eut la joie d'y trouver Bonivard et six autres captifs genevois. Il rentra en triomphe dans Genève au milieu des acclamations du peuple, assemblé pour le recevoir sur le rivage.“ (R. Rey.)

Wie sich Genf dem edlen Märtyrer dankbar bezeigte, so widmete derselbe der Bürgerschaft auch fernerhin seine Thätigkeit. In seinen religiösen Anschauungen war er toleranter als der sittenstrenge, glaubenseifrige Calvin zum Schutze der noch von allen Seiten bedrängten und bedrohten Reformation sein zu dürfen glaubte. Er starb um 1570. Seine Bibliothek, die er der Stadt vermachte, bildete den Grund zu der Genfer Stadtbibliothek. Man kann sagen, um ihn recht zu würdigen: Bonivard gehörte mehr der Renaissance als der Reformation an. Daguet beurtheilt seine geistige Richtung und litterarische Thätigkeit folgendermassen:

Bonivard als Schriftsteller.

„Bonivard est trop passionné et trop caustique dans ses chroniques demi-gauloises pour être un bon historien. Mais les saillies spirituelles semées dans les livres de cet écrivain politique en font le véritable contemporain de Rabelais, dont on serait très-enclin à penser qu'il partageait entièrement la philosophie épicurienne, sans le noble dévouement qui a immortalisé sa mémoire et le vif sentiment suisse qui respire dans plusieurs de ses écrits.“ Der oben erwähnte Bonhôte sagt: „François Bonivard est peut-être l'écrivain le plus original de cette période de l'histoire suisse. Ses écrits sont pour la plupart de vrais tableaux des événements de son temps. Simple et naïf, émaillé d'expressions locales, son style est le premier représentant d'un genre distinct de la littérature de la Suisse romande. Bonivard n'est pas un écrivain de mérite extraordinaire, il est Genevois avant que d'être Français[1]), il a écrit en Genevois et son style, au point de vue strictement littéraire, est

[1]) Es ist schwer erfindlich, was Bonhôte damit sagen will; weder die Genfer noch die übrigen Bewohner der romanischen Schweiz sind Franzosen, wenn gleich sie die aus dem Dialect der Ile-de-France hervorgegangene und herrschend gewordene Schriftsprache, „le Français“, adoptirt haben. Sie können wohl mit dem verwandten französischen Volke vielfach sympathisiren, werden aber nie Franzosen werden. Bonhôte hat seiner Skizze den Satz obenan gestellt: „la langue, c'est la nation“, aber dieser Satz kann nur in beschränktem Sinne Anwendung auf die romanische Schweiz finden, die sich selbst ja nicht „die französische“ nennt. Dieselbe hat eine andere geschichtliche Vergangenheit, befolgt eine andere Politik, hat eine andere Gesittung, einen andern Glauben, verfolgt andere Ziele, alles dies begründet ein anderes Volksthum, das sich nur bei einzelnen nach Paris verirrten Söhnen verfälscht. Bonhôte kann höchstens sagen wollen: Bonivards Schreibweise ist von der der französischen Litteratur verschieden.

assez médiocre. — Il est l'esprit incarné de la satire mis au service du patriotisme. C'est en traits fermes, mais grossiers peut-être, qu'il a retracé les événements de cette période agitée de l'histoire de son pays."

Auffallender Weise erwähnt der Schweizer Bonhôte nur den englischen Dichter Byron als den Sänger des Märtyrers von Chillon; er scheint nicht zu wissen, dass auch ein Dichter der romanischen Schweiz denselben besungen hat, es ist der schon erwähnte Neuchâteller A. François Pétavel. Folgende Poesie ist eine Episode aus seinem Epos La Fille de Sion (Chant III) entlehnt; sie ist nicht so schwunghaft wie Byrons Werk, aber geschichtlich treuer:

Bonivard, Gedicht von Pétavel.

Et toi dont j'aperçois les tourelles gothiques,
Château-fort de Chillon, fameux dans nos chroniques,
Chillon, palais ducal et souterrain affreux,
Retentissant encor du cri des malheureux
Qui, s'éveillant au bruit des bals ou des tempêtes,
S'effrayaient du couteau suspendu sur leurs têtes;
D'où vient que, belvéder d'un rivage enchanteur,
Ton île si longtemps répandit la terreur?
De ton roc élevé plongeant dans les abîmes,
L'oeil mesure des monts les arêtes sublimes,
Et d'un lac sans égal embrassant le contour,
Sur ses bords fortunés s'abaisse avec amour.
Des faveurs de son Dieu la nature attendrie,
Des humains, à regret, servit la barbarie.
J'ai vu, dans ces cachots, où règne un jour blafard,
Sur le roc imprimés les pas de Bonivard.
Autour du noir pilier qui retenait sa chaîne,
Pendant quatre ans entiers il promena sa peine.
Son crime fut d'avoir, noble coeur, exalté
La cause de la Bible et de la liberté,
Alors que de la Grèce accueillant le naufrage,
L'Europe secouait les fers du moyen-âge.

Dans les murs de Turin Bonivard élevé,
Aux jours de la Réforme avait cent fois rêvé.
Il voulait que celui que la foi justifie,
Plus sobre de discours, fût chrétien par sa vie.
Sans fin contre le siècle on pouvait déclamer;
C'est soi-même, avant tout, qu'il fallait réformer.
Du pouvoir absolu réprouvant les caprices,
De la foule effrénée il censurait les vices;

D'un superbe clergé s'il blâmait les rigueurs,
A l'Eglise affranchie, il demandait des moeurs.
A Calvin, dans Genève, il prépara la voie.

Un jour qu'il s'éloignait des terres de Savoie,
Epié près d'un bois qu'il longeait sans soupçon,
Il est pris et conduit garotté dans Chillon.
A Genève bientôt l'alarme est répandue,
A la foi violée une vengeance est due,
Mais du peuple longtemps on réprima l'élan.
Quel écho fait trembler les rives du Léman?
Un son qui, tour à tour, s'interrompt, se ranime,
Par les monts renvoyé, mugit de cime en cime,
Et du lac à leur pied fait tressaillir les flots.
C'est l'airain foudroyant d'un peuple de héros,
Des vainqueurs de Grandson c'est la race intrépide,
Qui donne le signal de sa marche rapide;
Chillon en a frémi sur son roc avancé.
Des enfants de Genève un corps s'est élancé;
De vingt barques déjà la flottille guerrière,
En face du château, se déploie en croisière.
Par terre, aux assiégés un assaut est livré,
Et des Bernois vainqueurs le signe est arboré.
De Genève, à l'instant, l'impatiente élite
Au fond des souterrains court et se précipite,
Va droit à Bonivard et le tient embrassé;
De ses fers aussitôt il est débarrassé:
„Sois libre, ô Bonivard! — Et Genève? — Elle est libre!
„Des droits mieux balancés s'affirme l'équilibre.
„Viens, adoré du peuple à qui tu t'es donné,
„Rompre l'affreux silence où tu fus condamné.“

L'on dit qu'en ses pensers son âme concentrée,
Quelque temps renferma sa joie inespérée;
Qu'il semblait étranger à ce monde apparent,
Qu'à l'espoir, à la crainte, à tout indifférent,
Tel qu'un homme, en sursaut, s'éveille de son rêve,
Puis soudain rendormi, le reprend et l'achève;
Que, tardif dans sa marche, offensé du grand jour,
Il parut regretter son ténébreux séjour. . .
Il ne reverrait plus ces voûtes souterraines,
Ces piliers si longtemps confidents de ses peines:
„Adieu, lac frémissant au pied des soupiraux,
„Adieu, magique effet du miroir de ses eaux;

„Que de fois incliné vers la roche tremblante,
„Il recueillit des flots l'hymne retentissante!
„Du Très-Haut, dans les cieux, brille la majesté;
„Mais Dieu le visitait dans cette obscurité."

Genève du martyr dissipant la tristesse,
Des plus tendres égards honora sa vieillesse.

Bern ordnete nun seine Eroberung, die Vertretung durch die alten „Drei Stände" wurde aufgehoben, acht Berner Vögte regierten das Land. Ueber die Religion sollte ein Colloquium in der Kathedrale von Lausanne entscheiden, die dabei getroffene Anordnung machte allerdings den Ausgang für den Sieger nicht zweifelhaft, indessen ist Thatsache, dass die Gebildeten, die Lehrer und besonders die Jugend für die Reformation waren. So wurde denn die Messe abgeschafft, die Abteien und Prioreien (es gab deren mehr als fünfzig in dem kleinen Lande) wurden verweltlicht und ihr Vermögen für die Hebung des Unterrichts und den neuen Cultus verwandt. Die Kathedrale von Lausanne wurde von den Siegern geplündert, die grossen Schätze und die zahlreichen Werke des mittelalterlichen Kunstgewerbes wanderten nach Bern. Wohl wurde zuweilen gewaltsam verfahren; vergleicht man aber den Fortschritt des öffentlichen Lebens seit der Eroberung und der Reformation mit der Zügellosigkeit und der Lockerheit der Sitten im katholischen Zeitalter, so darf man jene einzelnen Gewaltacte, die frei von den fanatischen Grausamkeiten der katholischen Reaction in Frankreich waren, wohl übersehen. Aus den reichen Abteien der Waadt ist nicht eine einzige für Sitten und Religion nützliche Schrift hervorgegangen, Faulheit und Trunkenheit herrschten darin, und Schlimmeres noch in dem geistlichen Viertel, der Cité, von Lausanne. Wie verbreitet ist dagegen jetzt die Schulbildung durch das ganze Land, das fortwährend Lehrer und Lehrerinnen in das Ausland entsendet, wie sittenrein die protestantische Geistlichkeit, wie reich an kostbaren Früchten die Pflege der Litteratur!

Das Reformationswerk gestaltete sich hier allerdings nicht so frei aus sich heraus wie in Genf, wo es aus einer nationalen Bewegung hervorgegangen war; es kam von aussen, von Bern, und wurde von Bern geregelt, das in der Gleichheit des Religionsbekenntnisses eine Sicherung seiner Eroberung sah. Deswegen widersetzte es sich auch der Einführung der kirchlichen Verfassung von Genf, welche Viret erstrebte, weil es die Einmischung der Geistlichkeit in die Regierung fürchtete; der Staatsgedanke war eben die treibende Macht, die Seele von Bern. Viret zog sich mit seinen Gesinnungsgenossen nach Genf zurück und ging dann an den Hof Margarethens von Navarra, wo er 1571 starb. Die Mässigung, mit der die Berner Herren und Vögte betreffs der Sittenzucht verfuhren,

sagte übrigens dem fröhlichen Volkscharakter der Waadtländer besser zu, als Calvins scharfer Rigorismus; durch seine Milde zeichnete sich namentlich der Generalcommissar für die romanischen Lande, Nicolaus Zurkinden (1564—72), aus, der als Vogt von Nyon 1544 mit Calvin zu verkehren gehabt hatte.

Um die Herrschaft auch in geistlichen Dingen zu bewahren, gründete Bern die Akademie von Lausanne, die Anfangs durch die Anwesenheit von mehreren gelehrten Fremden als Lehrern glänzte, darunter Conrad Gessner aus Zürich (1516—1565), „der deutsche Plinius", der hier Griechisch lehrte. Berns zu strenge Verwaltung vertrieb diese Fremden wieder, ein zu kühner geistiger Aufschwung hätte auch dem öffentlichen Geiste Flügel gegeben und das war nicht im Interesse der Eroberer; Bern wollte gehorsame Unterthanen haben, diese sollte ihm die Akademie erziehen helfen und darum ward letztere zu einem protestantischen Seminare herabgedrückt, dessen Lehrer in strenger Unterwürfigkeit gehalten wurden. Mit der Akademie war ein Gymnasium (collége) verbunden, worin die alten Sprachen gelehrt wurden. In den Volksschulen, die in allen Dörfern eingerichtet wurden, war der Katechismus der Grund und Kern des Unterrichts; die Bibel war das Volksbuch aller Stände. So war das geistige Niveau dem der lutherischen Länder jener Zeit gleich.

Zwei und ein halbes Jahrhundert lang hat der Druck der Berner Herrschaft auf dem Waadtlande gelastet; einem fremden Stamme, der eine ganz andre geschichtliche Vergangenheit hatte, war das waadtländische Volk unterworfen, Deutsche herrschten über die Welschen; in ruhiger Gleichförmigkeit, die von keinem Kriege, keiner Umwälzung gestört wurde, verschlichen diese Jahrhunderte. Jeder Unparteiische muss der strengen Verurtheilung beistimmen, die von den waadtländischen Historikern über diese harte selbstsüchtige Berner Regierung ausgesprochen worden ist. Bern hat hier ebenso despotisch gehandelt wie einst Athen in drückender Willkür an seinen Bundesgenossen, es hat dem Waadtland alle Theilnahme am öffentlichen Leben abgeschnitten. Doch lässt auch hier der Genfer R. Rey die Sprache der Billigkeit zu Worte kommen. Nicht Bern allein trifft der Vorwurf dieser Willkürherrschaft, auch der übrigen Schweiz war sie eigen, überall hatte sich die Regierungsgewalt in den Händen weniger souverainer Familien gesammelt, es hing dies mit dem absolutistischen Charakter der damaligen Zeit zusammen. Für das Waadtland besonders war diese Herrschaft Berns ein rettender Schutz. Es ist geschildert worden, zu welchem Unvermögen dasselbe unter der Savoyer Regierung herabgesunken war, nie wohl hätte es sich dieser aus eigner Kraft entziehen können, es wäre vielleicht der Gewalt Frankreichs zur Beute geworden, auf jeden Fall wäre es der finstern Reaction des Tridentinischen Concils verfallen, und sein Fall hätte den Genfs

nach sich gezogen. Bern hat die Waadt an die Schweiz gefesselt, die Schweizer Sitten und die militärische Kraft hier eingebürgert; der Protestantismus ist der Kitt dieses Bundes.

Der Adel sank am meisten herab, er verfiel dem Müssiggang und Luxus, der Landmann dagegen gewann an freier Bewegung. Die militärische Einschulung, welche Bern einführte, kräftigte das Volk, begünstigte freilich auch den Dienst in fremdem Solde, für den Adel war dieser Dienst eine Zuflucht, eine Carrière. Nur für die eigne Unabhängigkeit wagte Keiner die Waffen zu gebrauchen, man war an den Gehorsam gegen Bern gewöhnt. Rührend und ergreifend ist das Schicksal des Majors Davel aus Cully, der am 31. März 1723 das waadtländische Volk in Lausanne zum Kampfe für seine Freiheit aufrief und als ein Opfer seines hochherzigen Patriotismus unter der Gleichgültigkeit seiner Landsleute am 24. April desselben Jahres auf dem Schaffotte fiel. Man hat ihn mit Jeanne d'Arc verglichen; fromm und sittenrein wie diese, hatte auch er Stimmen vom Himmel zu vernehmen geglaubt, die ihn aufriefen, das Joch des Fremdlings, unter welchem sein Volk seufzte, zu zerbrechen. Aber sein Tod war nicht vergebens. Als er dem ihn verhaftenden Officier seinen Degen abgab, sprach er: „Je vois bien que je vais être la victime de cette affaire. Mais qu'importe, il en arrivera quelque avantage à ma patrie.“ Daguet erzählt:

Davel.

„Comme Davel l'avait prévu, son coup hardi tourna à l'avantage de sa patrie. Une partie des abus cessèrent, et „ce qui les fit cesser, dit l'historien anglais Gibbon, ce fut le courage de Davel, enthousiaste, il est vrai, mais enthousiaste pour le bien public.“ Au reste, le plus grand avantage que retira le Pays de Vaud de l'exemple de dévouement donné par cet homme unique, n'est pas dans les réformes administratives. Qui sait dans combien d'âmes honnêtes, mais engourdies par le bien-être matériel et la mollesse, le sang de ce juste aura réveillé l'idéal du patriotisme et de la vertu? Pour la beauté morale et la profondeur du sentiment religieux qui anima toute sa vie, Davel n'a qu'un rival dans notre histoire, c'est Nicolas de Flue [1]). Son héroïsme patriotique et les voix intérieures auxquelles il disait avoir obéi, l'ont fait aussi comparer avec raison à la libératrice de la France, à Jeanne d'Arc.“

Die waadtländer Kunst hat den Märtyrer verherrlicht, Gleyre in einem Gemälde, Gaullieur und Hurt-Binet in einem Drama.

Allzulanger Stillstand bewirkt einen Rückschritt; Ackerbau, Handel und Gewerbe gingen im trägen Schlendrian zurück; den grössten Theil des Einkommens verwandte Bern, statt für die Waadt, zu seinem eigenen Nutzen. Der Geist der Neuerung erwachte nach 1750, selbst in dem con-

[1]) Claus von der Flüe, der Friedensstifter beim Stanzer Vergleich 1481.

servativen Bern, man suchte mit den alten Missbräuchen aufzuräumen, in der Waadt ging der Bürgerstand und der wohlhabende Theil des Landvolkes voran. So fand denn auch, als die französische Revolution ausbrach, die Bewegung hier leicht Eingang. Waadtländer, die sich in Paris befanden, regten von dort aus das Volk auf, an ihrer Spitze Frédéric César de Laharpe und J. J. Cart. Laharpe war der Rächer Davels. Geboren in Rolle 1758, hatte sich derselbe als Advokat ausgezeichnet; empört über die Demüthigungen, die das Berner Patriciat Allen widerfahren liess, die nicht zur Caste der Bevorzugten gehörten, verliess er die Schweiz, nahm die Stelle eines Erziehers des Thronfolgers von Russland, Alexander, an und flösste demselben die freisinnigen Grundsätze ein, die dieser später als Kaiser mehr oder minder bethätigte. Vom Auslande aus wirkte er später durch seine Schriften auf seine Heimath, die der Erhebung des französischen Volkes zujubelte und den Jahrestag der Erstürmung der Bastille am 14. Juli 1792 mit lärmenden Festlichkeiten beging. Bern besetzte sofort die Waadt mit deutschen Truppen, verurtheilte den allerdings abwesenden Laharpe zum Tode, warf die vornehmsten Patrioten in die Kerker von Chillon und Aarburg, „diese Bastillen der Schweiz", und demüthigte auf gröblich verletzende Weise die Vertreter der Städte. Die blutigen Auftritte am 10. August und in den Septembertagen von 1792 schreckten indessen das gutmüthige Volk der Waadt von weiterer Sympathie mit Frankreich zurück. Noch wäre es Bern möglich gewesen, sich seine welschen Unterthanen zu versöhnen, aber sein hartnäckiger Hochmuth, der in billigen Zugeständnissen nur Handlungen der Schwachheit sah, verdarb Alles: „les Bernois voulurent avoir des sujets, non des citoyens; ils firent des révoltés", sagt der Waadtländer Monnard (Histoire de la Confédération). Jetzt wandte sich die Waadt nach Frankreich um Hilfe; 1797 unterzeichnete Laharpe mit 22 Patrioten aus der Waadt und Freiburg eine Petition, worin sie die Ausführung der Clausel des Vertrags von 1565 beanspruchten, durch welche die Rechte und Freiheiten der Waadt und der andern 1536 eroberten Länder unter den Schutz Frankreichs gestellt worden waren. Als nun der französische General Ménard mit 12,000 Mann längs des südlichen Ufers des Genfer Sees hinzog, vereinigten sich die Patrioten der Waadt am 24. Januar 1798 in Lausanne und verkündeten die „République Lémannique", deren Entwurf Laharpe ihnen gesandt hatte; unter einem Vorwand drang nun Ménard in das Land und 4000 Waadtländer stellten sich unter seine Fahnen, während tausend andere als „la légion fidèle" bei Bern blieben. Bald folgte der Sturz Berns, wo die Franzosen unter General Brune am 5. März 1798 einzogen. Es ist gefährlich, die Hülfe des Auslandes anzuflehen; ausnahmsweise glückte es hier der Waadt. Doch war das Volk patriotisch genug, sich nicht von der Schweiz zu trennen; es trat nun frei und selbstständig in den Bund und das „pays romand", das alte

Unterthanenland Berns, ward der „Canton de Vaud“. Friedlich war im Ganzen die Umwälzung vor sich gegangen; nur der Aufstand der Bauern, der „bourla papays“, wie man sie nannte, die sich 1802 bewaffnet erhoben, Nachts die Schlösser überfielen, sich die alten Urkunden ausliefern liessen und damit Freudenfeuer anzündeten, störte die ruhige Neugestaltung. Wie dieselbe zu Ende geführt wurde, ist oben erzählt worden.

Im Jahre 1844 errichtete die Stadt Rolle ihrem Sohne Cäsar Laharpe, dem Begründer der Unabhängigkeit der Waadt, ein Denkmal; inmitten einer kleinen künstlichen Insel erhebt sich ein Obelisk mit der Büste des Patrioten; der waadtländische Dichter Juste Olivier schrieb zu der Feier folgende Strophen:

Le vieux Laharpe.

(Le peuple l'appelait ainsi: Le vieux Laharpe, moins à cause de son grand âge ou pour le distinguer des autres membres de sa famille, que pour marquer, par cette désignation familière, qu'il était une vieille connaissance pour lui. Ces couplets furent chantés à Rolle, sa ville natale, lors de l'inauguration de son monument.)

Le vieux Laharpe! ainsi dit avec grâce
Le peuple ami du surnom familier,
Comme l'on dit; vieux chêne, vieille race,
De ces coeurs forts que rien ne fait plier.
Il est assez de roseaux sur la plage
Qu'au moindre souffle on voit tous se pencher;
Ah! dans nos temps de faiblesse et d'orage,
Il faut le chêne, assis sur le rocher.

Le vieux Laharpe! ainsi l'ont vu nos pères,
Antique et pur sous un front de vingt ans.
A notre tour, nous l'avons vu, mes frères,
Jeune de coeur, tout jeune en cheveux blancs;
Et sa mémoire est comme un bel ombrage
Où nos enfants aimeront à marcher.
Ah! dans nos temps de faiblesse et d'orage,
Il faut le chêne, assis sur le rocher!

Le vieux Laharpe! un vrai fils d'Helvétie
Que rien ne doit vaincre et décourager:
Ni sur les monts tant de neige épaissie,
Ni l'autre hiver qui sur tous vient neiger!

Fécond exemple, héroïque héritage
Que rien non plus ne nous doit arracher!
Ah! dans nos temps de faiblesse et d'orage,
Il faut le chêne, assis sur le rocher.

II.

Die Litteratur des Waadtlandes.

I. Bis zum XIX. Jahrhundert.

Die Litteratur der romanischen Schweiz in französischer Sprache, welch letztre (wie in Deutschland das Neuhochdeutsche) alle übrigen romanischen Dialekte des Keltenstammes als Schriftsprache beherrscht, datirt erst seit der Reformation; sie ist auch die wahrhaft nationale Litteratur, wie ja die Nationalität des Landes wesentlich durch die Reformation bedingt ist. Erst spät hat sich diese Litteratur im Waadtland entwickelt; der geschichtliche Ueberblick erklärt, warum. Es hat diesem Volke alle staatliche und religiöse Initiative gefehlt, mithin auch der energische Schwung des poetischen Genius. Von aussen kam ihm die Reformation, nicht (wie in Genf) von innen heraus; unter dem Druck und der Bevormundung Berns verfloss länger als zwei Jahrhunderte sein politisches Dasein — denn „Leben" kann man es nicht nennen —;

Und Homer, er hätte nie gesungen,
Doch sein Griechenland war frei!

rief Theodor Körner den Deutschen zu, die unter dem Joche Napoleons erstickten; dies Wort hat auch auf die Waadt Anwendung. Erst seit einem Jahrhundert erblüht auch hier eine reiche Litteratur und beginnt sich ebenbürtig neben die Genfs zu stellen, aber Volkscharakter und Geschichte drücken ihr ebenfalls ein verschiednes Gepräge auf. Während in Genf die Litteratur, erregt durch das öffentliche Leben, auf politische Ziele hinstrebt, kehrt sich der Genius des Waadtländers in Folge des langen Stilllebens mehr nach innen, er sucht weniger die Triebfedern des öffentlichen Lebens als die Geheimnisse des Seelenlebens zu erforschen und beschäftigt sich, wie R. Rey sagt, mehr mit dem Individuum, mit dem Privatmenschen als mit dem Staatsbürger, mehr mit der Moralität des Menschen als mit seinen Rechten. Nur in neuerer Zeit erleidet dieser Ausspruch einige Beschränkung, es sei hier in staatswissenschaftlicher Beziehung an den schon genannten Druey, in der Poesie an Richard aus Orbe erinnert. In Genf ging bei dem Feuereifer der Reformation das ganze Leben, das staatliche wie das wissenschaftliche, in der Theologie auf, diese rein theologische Thätigkeit, die der katholischen Reaction gegenüber vollkommen berechtigt war, musste aber sich endlich erschöpfen und machte einem gleichen Feuereifer für die Naturwissenschaften Platz,

dermassen, dass der Genfer Genius den Lockungen des Positivismus nicht ganz unzugänglich bleibt. In der Waadt wurde durch die peinliche Beaufsichtigung der Akademie durch Bern die Reformationslitteratur zur Wortklauberei und zu geistlosem Formalismus herabgedrückt; bei so zähem und so ängstlichem Wesen ist es natürlich, dass, trotz der andächtigen Richtung auf das Seelenleben, in jener Zeit nicht ein Dichter erstanden ist. Erst nach und nach entwickelte sich das religiöse Leben mit nationaler Selbstständigkeit, nahm aber auch, entsprechend der Volksnatur, gern eine mystische Färbung an, der hervorragendste Name in dieser Beziehung ist Vinet. Und so darf R. Rey wohl sagen: „Mieux que Genève, la Lausanne du XIX. siècle mériterait le nom de cité de Calvin."

Aber diese mystische oder doch nach innen gelenkte Geistesrichtung hat sich erst seit der Reformation entwickelt, neben ihr läuft noch immer das heiter sinnliche Element des waadtländischen Volkscharakters einher, derselbe hat einen leichten heidnischen Anflug, der mehr in den Festen zum Ausdruck kommt als in den Büchern. Diese Feste haben einen künstlerischen Charakter, es sind poetische Blumen des Volkslebens, gewissermassen lebendige Volkslieder. Hat in Genf der Geist und der Staat Alles in sich aufgesogen, so lebt in der Waadt das Volk noch in innigem Bunde mit der Natur, die alten heidnischen Naturreligionen sind erloschen, aber ihr poetischer Hauch schwebt noch über dem Volksthume und umschimmert das alltägliche Leben wie bläulicher Fernduft. Die Waadt ist das poetischeste Land der romanischen Schweiz; aus den uråltesten Zeiten spricht er hier den Wandrer und Forscher poetisch an, keltische und germanische Mythologie verschmolzen hier in einander und der römische Götterdienst hat leuchtende Spuren hier zurückgelassen.

Noch weist das Volk in der Waadt auf alte sogenannte Druidensteine und Feengrotten hin, wie deren schon in Savoyen erwähnt wurden. Sicherlich belebten dieselben noch lange Zeit die Phantasie des Volkes mit den Gestalten des alten Götterglaubens. Das Savoyer Landvolk glaubte an den Tanz der Feen beim Mondenschein, die grasleeren Stellen, die man hier und da unter Bäumen bemerkt, waren ihre Tanzplätze, ihre Füsse haben das Gras zertreten; an den Ufern des Sees erzählte man sich schreckliche Geschichten von einer bösen Nixe, die Vuivre genannt, der die Schlangen unterthänig waren. Aehnliches glaubte wahrscheinlich auch das Volk am nördlichen Ufer des Sees; bald aber wurde hier in der Zeit der Völkerwanderung der germanische Glaube mächtiger als am südlichen Ufer, wo das römische Element weniger behelligt wurde. Später wurden die alten Götter zu Teufeln; auf einem Hügel bei Bérolles, genannt „le champ des Nornes", versammelten sie sich unter zauberhafter Musik zu festlichen Gelagen; während des Mahles lief ein graues Pferd ohne Kopf um die Versammlung herum, dann bildeten die Geister

eine riesige Runde um den Hügel und umkreisten ihn im Tanze, bis sie nebelhaft in den Lüften verschwammen. Wodan und sein Geisterhof hat noch lange hier gespukt, bis dann Satan die Gestalten der heidnischen Mythologie verdrängte und an ihrer Stelle die abergläubischen Gemüther einschüchterte; die Furcht vor Hexen hat hier bis in's siebzehnte Jahrhundert gehaust.

Es ist nicht anzunehmen, dass ein so poetisch beanlagtes Volk, als es wieder eine nationale Sprache für den Ausdruck seiner Gedanken besass, nicht auch Dichtungen hervorgebracht hätte; zwei Troubadours sind schon genannt worden, aber auch das Landvolk dichtete. R. Rey sagt darüber:

Die mittelalterliche Poesie.

„A une époque reculée du moyen âge, le peuple vaudois posséda une littérature rustique. Son langage d'alors, dont la trace subsiste encore dans le patois vaudois, riche en termes et en inflexions appartenant à la langue d'oc, a été étouffé par le français du nord, avant d'avoir développé ses richesses; flottant et irrégulier, de village à village, il varie ses désinences et ses constructions; un investigateur patient et sagace, le doyen Bridel, a tenté vainement d'en rédiger le grammaire[1]). Ce patois a l'allure pesante; lourd, inachevé, tronqué, il allonge, il traîne, il ne passe légèrement sur rien, mais il a la cadence, la largeur, la tonalité des langues méridionales. Telle de ses poésies était chantée et dansée et naguère entraînait dans une folle ronde jeunes et vieux. Le meilleur de ses productions est relatif au travail agricole et à la vie pastorale, fenaisons, moissons, vendanges, et dépeint avec naturel un petit monde rustique, prosaïque et railleur, jouisseur et insouciant. Les sentiments s'élèvent rarement au-dessus d'une jovialité crue et sensuelle, d'une bonhomie mêlée de rudesse. La Réforme n'extirpa pas cette poésie, mais elle lui coupa les ailes, et sa verve inventive et bouffonne tarit avec la gaieté expansive et la familiarité confiante des vieux temps.

Diese heitere Dichtung in der eingebornen Mundart, die so fröhlich mit der schwesterlichen „fröhlichen Wissenschaft“ der Provence und Languedoc harmonirte, verwelkte nun, ohne ein wirkliches Schriftthum hervorgebracht zu haben. Der strenge Predigerton des kirchlichen Regiments brachte sie zum Schweigen und in der schulmeisterlichen Zucht, der es unterworfen wurde, nahm das Volk ein ernstes gesetztes Ansehen an. Freilich, es fiel ihm schwer, so ganz den irdischen Freuden zu entsagen, und es mochte wohl oft im Stillen die alten lustigen Lieder für sich hinsummen. Aber das Kirchenregiment hielt die Zügel straff und es trat nach und nach ein gutes Einvernehmen zwischen den beiden ein, das

---

[1]) Glossaire des patois romands par Philippe Bridel (auteur du XVIII. siècle), composé vers la fin de sa vie et qui est encore considéré comme excellent par les savants contemporains. (Bonhôte.)

keine zu argen Störungen erlitt. Der mittelalterliche poetische Genius flüchtete sich in die Volksfeste und die verklungenen romanischen Weisen fanden auch wohl noch ein Echo in den nun erklingenden französischen Liedern. R. Rey schildert dies anmuthig in folgender Skizze des Volkslebens unter der Berner Herrschaft:

Die Poesie des Volkslebens.

„Les réjouissances publiques abondaient. Parmi les fêtes de village il en était de gracieuses; à Montreux, sur la place publique, on élevait en planches un château d'amour, et les jeunes gens, parés de roses à la boutonnière, lui donnaient l'assaut. Au printemps, les „mayenchères“ se rendaient de porte en porte, vêtues de blanc et chantaient le retour du mois des fleurs. A la mi-août, avait lieu la fête des montagnes; l'habitant du bas pays montait sur les hauts pâturages, visiter ses confrères et se régaler de crème; après quoi, au son d'une rustique musique sur l'herbe drue, en vue des pics neigeux, la jeunesse nouait et dénouait des danses. Pour ce peuple rieur et facétieux, chaque besogne rustique: foin, moissons, vendanges, était une occasion de gaieté. Le dur travail des vignes était coupé de chants; les voix se répondaient de coteau en coteau; telle coraule[1]) entonnée à Lausanne résonnait bientôt à Montreux. Parmi les fêtes agricoles, celle des vignerons à Vevey prit de sérieux développements. Autour du dieu Bacchus, les laboureurs, les bergers, les moissonneurs, les jardiniers, les vignerons, précédés par une grande bannière sur laquelle on lisait la belle devise: ora et labora, parcouraient en procession les rues de Vevey et célébraient par des chants et des danses les travaux de l'année et la reconnaissance de l'homme pour les biens de la terre.

La jeunesse vaudoise n'aimait rien tant que les rondes nationales, rionde, sortes de coquilles[2]) ou de farandoles[3]). Les moeurs avaient gardé beaucoup de bonhomie. Jusqu'à la fin du XVIII. siècle, on voyait la haute société de Lausanne, dans les belles soirées d'été, se rassembler sous les marronniers de la cathédrale pour danser aux chansons. Plus loin, le peuple formait une autre ronde et les deux se mêlaient. Dans les petites villes, le bailli donnait le branle, la ronde s'ouvrait à tous venants, ramassait sur son passage jeunes et vieux, se pliait, se repliait, et courait se précipiter dans les champs, les

---

[1]) Ein waadtländisches Wort: eine Art Volksgesang.

[2]) Coquille veut dire une espèce de danse, quelque chose de ressemblant à la Polonaise. Nos jeunes soldats font souvent la coquille, ce qui a lieu en formant une chaîne; le premier conduit et donne la main au suivant etc. (Brieflich.)

[3]) Farandole, danse d'origine grecque particulière aux Provençaux, qui peut s'exécuter avec dix, vingt, trente et même cent personnes, et dont la chaîne se compose alternativement d'un danseur et d'une danseuse. On voit éclater dans la farandole les transports d'une gaîté bruyante. (Besch.)

vergers, les bois. Dans les vieilles coraules, en patois romand, énergiques et fortement modulées, se cachait plus d'une allusion malicieuse aux abus du temps."

Das Geistesleben im 17. und 18. Jahrhundert.

Ein wenig erfreuliches Bild bietet das siebzehnte Jahrhundert; eine psychologische Skizze desselben würde für Volkserzieher höchst lehrreich sein — ein Zeitalter ohne geistige Energie, das der wahren Grösse ermangelte, sich dafür umsomehr in Kleiderprunk und Rangstreitigkeiten erging. Der Glaube erstarrte, die Seelen verödeten, oder wurden von heimlichen Gelüsten heimgesucht, die zu Hexenwesen und Zauberkünsten führten. Vögte und Adel aber gaben das böse Beispiel der Schwelgerei.

In Folge der natürlichen Gegenwirkung der geistigen Kraft löste sich nach dem Beginn des achtzehnten Jahrhunderts diese Erstarrung in prüfende Kritik auf oder ging in die beschauliche Gemüthsversenkung über, die im 17ten Jahrhundert in Frankreich zum Quietismus, in Deutschland zum Pietismus führte. Die Ankunft der Hugenotten, die vor der Barbarei der französischen Dragonaden, Gefängnissmartern und Scheiterhaufen flohen, wirkte ebenfalls anregend. Was zur Verfeinerung des äussern Lebens führen konnte, hatte in dem beweglichen Frankreich immer Pflege gefunden, und die neuen Methoden in Gewerbe und Ackerbau, welche diese Flüchtlinge mitbrachten, hatten auch in der Schweiz Verbesserungen zur Folge. So entwickelte sich nach und nach eine geistige Regsamkeit, es bildeten sich Redner und Gelehrte, die reichere Jugend lag eifrigen Studien ob. Bern sah dies Erwachen des Geistes seiner Unterthanen mit Missbehagen und versuchte auf's Neue die Gedankenthätigkeit durch Formulare zu lähmen. Noch war kein hervorragender Schriftsteller weder aus der Waadt noch aus Genf hervorgegangen, das Geistesleben ging, sozusagen, mehr in die Breite, statt sich in einzelnen hervorragenden Geistern zu weithin leuchtenden Pharen zu gipfeln; dass damals die protestantischen Theologen und Gelehrten noch vielfach lateinisch schrieben, hinderte auch das Aufblühen einer nationalen Litteratur. Von dramatischer Poesie konnte keine Rede sein, die Kirche hatte damals das Theater noch in den Bann gethan.

Grosse Verdienste um die Hebung der Studien und Wissenschaften gab sich damals der fein und vielseitig gebildete, vorurtheilsfreie, aber behutsam vorsichtige Waadtländer Jean-Pierre de Crousaz (geb. in Lausanne 13. Apr. 1663, † daselbst 22. Febr. 1750), der allerlei neue Ideen ausstreute, über Locke, Bayle und Leibnitz schrieb, den Geschmack durch Schriften über Aesthetik bildete und mit damals noch seltenem Verständniss der kindlichen Natur den Unterricht anziehend zu machen rieth. Dieser Gelehrte verdient seinen Platz in der allgemeinen Geschichte der Philosophie („il ramenait la philosophie au développement des facultés

humaines". R. Rey). Nach seinem Beispiel bildete sich in der Waadt eine junge Schule von Gelehrten, die mit dem Auslande in Verkehr trat; sie lieferten besonders zahlreiche Beiträge in die holländischen Zeitschriften, eine Menge Ideen, die noch heute die Welt beschäftigen, wurden von ihnen in Umlauf gebracht, leider entbehrte ihr Styl der Anmuth und Gefälligkeit. Aus den grossen Druckereien in Yverdon, Lausanne und Nyon gingen zahlreiche Schriften, besonders die der encyklopädischen Schule Frankreichs hervor, die von hier aus in alle Welt gingen. Die bedeutendste Druckerei in Yverdon wurde von einem gebornen Neapolitaner, de Félice, geleitet, der selbst über die verschiedensten Gegenstände schrieb.

Leider suchte Bern abermals den jungen Aufschwung des Waadtlandes zu lähmen. Vergebens suchte Loys de Rochat (geb. in Lausanne 11. Dec. 1695, † daselbst 4. Apr. 1754), Professor des Staatsrechtes in Lausanne, in Bern um die Umgestaltung der Akademie in eine Universität nach; und als der gewissenhafte Ruchat die ersten Bände seiner sorgfältig aus den Quellen geschöpften „Histoire de la Réformation en Suisse" in Genf hatte drucken lassen, worin einige Anspielungen auf die alten Rechte des Landes enthalten waren, verweigerten die Herren von Bern dem sonst so massvollen Gelehrten die Erlaubniss, in Lausanne Vorlesungen über Geschichte zu halten, ja sie verboten ihm die Veröffentlichung der weiteren Bände seines Geschichtswerkes; erst in unsern Tagen sind dieselben, durch die Fürsorge des Historikers Vulliemin, erschienen.

Damals gründete der vielgereiste Bourguet das erste gemeinsame Organ für alle Schriftsteller der romanischen Schweiz. Nachdem er nämlich 1729 in Genf die Zeitschrift „Bibliothèque italique" begründet hatte, worin unter Betheiligung von Genfern und Waadtländern die Forschungen der italienischen Gelehrten mitgetheilt wurden und welche sechs Jahrgänge erlebte, siedelte er nach Neuchâtel über, wo er von 1732 an den zweiten „Mercure suisse" herausgab. (Ein „Mercure suisse" war schon ein Jahrhundert früher in Genf erschienen, beschäftigte sich aber nur mit Geschichte und interessirte seine Leser namentlich durch seine Berichte über den dreissigjährigen Krieg). Die Zeitung Bourguets, der selbst fast allseitig gebildet war und ein noch jetzt geschätztes Werk über die Versteinerungen geschrieben hat, beschäftigte sich mit allen Gegenständen der litterarischen und wissenschaftlichen Thätigkeit der Schweiz; sie erschien unter wechselnden Namen (Journal helvétique, Nouvelliste suisse, Nouveau Journal helvétique etc.) bis zum Jahre 1784 und umfasst 158 Bände.

Unter den waadtländischen Gelehrten, deren Ruf über die Grenzen ihrer Heimath drang, sind noch zu nennen: der rechtskundige Uebersetzer Seigneux de Correvon; der Pastor Poliez, der für die „Encyklopädie"

Artikel über Religion verfasste; ein andrer Poliez, der über die Mythologie der Hindus schrieb; der Publicist El. Bertrand (geb. in Orbe 13. Mai 1713, gest. zu Yverdun 23. Mai 1797), der in Polen als Staatsrath für Gewerbe und Ackerbau verschiedne Reformen durchsetzte, dann in Yverdun zahlreiche aufklärende Schriften veröffentlichte; der Erzieher des Königs von Dänemark und sein Vertrauter, Reverdil aus Nyon, der interessante Memoiren über Struensee geschrieben hat; Al. Cäs. Chavannes (geb. in Montreux 30. Juli 1731, gest. in Lausanne 2. Mai 1800), der das ganze Gebiet der Wissenschaft umfasste und eine verständige Reform der Erziehung vorschlug; endlich der weltberühmte Arzt Simon André Tissot (1728—1797), zu dem die Kranken aus ganz Europa kamen und dessen „Avis au peuple sur la santé" (1792, 2 Bde.) siebzehn Mal übersetzt worden ist. Diese und andre weniger bekannte Forscher hoben durch ihren Verkehr das geistige Niveau des Volkes, damals begann die Waadt zahlreiche Hauslehrer und Erzieherinnen nach dem Norden Europas auszusenden, „l'instruction devint un gagne-pain pour ce pays sevré d'industrie", sagt R. Rey.

Die materialistischen Ideen, die damals in Frankreich am religiösen Leben nagten, hatten im Waadtland keinen Boden gefunden, obgleich hier viele Schriften der Encyklopädisten gedruckt wurden. Im Gegentheil schlug der Mysticismus hier vielfach Wurzel; sein Hauptvertreter war Dutoit Membrini aus Moudon, dessen Anhänger sich „les amis intérieurs" nannten. Auch die Naturwissenschaften, auf die sich in Frankreich die Irreligiosität gern stützte, fanden hier im Verhältniss geringe Pflege; die „Société de physique" in Lausanne gab drei Bände Memoiren heraus, erhielt aber dann keine weiteren Beiträge. Der berühmteste Vertreter der Naturwissenschaften in der Waadt war ein Berner, der Dichter der „Alpen", Albrecht von Haller (1708—1777), der in religiöser Beziehung streng an der Rechtgläubigkeit fest hielt.

Voltaire in Lausanne.

Selbst der witzige Voltaire, der drei Winter zu Lausanne in der schönen Villa Montriond verweilte (1756—1758) und sich schmeichelte seinen Scepticismus hierher verpflanzt zu haben, liess keine dauernden Spuren zurück. Allerdings herrschte hier nicht mehr der strenge Ernst des Reformationszeitalters und man beschäftigte sich nicht mehr ausschliesslich mit theologischen Fragen. Die elegante Welt von Lausanne war leichtlebig und vergnügungssüchtig geworden, sie hatte sich auf Reisen und in den fremden Residenzen, auch an dem leichtfertigen Hofe von Versailles, wo die Vornehmeren als Officiere gestanden hatten, an die feinen Umgangsformen gewöhnt, die der natürlichen guten Laune ihres Volkscharakters so gut standen. So fand denn auch der geistreiche Voltaire freundliche Aufnahme, und der Dichter, geschmeichelt durch den

Empfang, machte vollen Gebrauch von der Zaubergewalt, die er über die Herzen ausübte. Er errichtete in Monrepos ein Theater, wo die schönen Frauen der Stadt seine Tragödien aufführten, und dies muntre Entgegenkommen bezauberte ihn selbst dergestalt, dass das sarkastische Lächeln seines Antlitzes fast einen liebenswürdigen Ausdruck gewann. Aber er wurde bald alles müde. Der Sieg war ihm bei dem muntern Wesen der Lausanner zu leicht geworden, seine kampflustige Natur musste auf Widerstand stossen, um Freude am Triumph zu haben, und so siedelte er nach Fernex hinüber; die Stadt Calvins und des festen Glaubens, die Vaterstadt J. J. Rousseaus, des Mannes voll schwärmerischer Begeisterung, Genf mit seinem Scepticismus zu zersetzen, das schien ihm (sagt R. Rey) ein seines Genies würdiger Triumph zu sein. Er täuschte sich freilich; in Paris, der Residenz des bourbonischen Absolutismus und Fanatismus, fand sein Spott ein Echo, da war er eben gut genug als Lauge, welche die Auflösung einer wurmstichigen Gesellschaft zu beschleunigen hatte; für Genf aber, wenn er überhaupt bei dem ernsteren Charakter dieses Gemeinwesens am Platze gewesen wäre, kam er um einige Jahrhunderte zu spät. Und selbst für Frankreichs Wiedergeburt war sein Werk ungenügend, der von ihm bespöttelte Genfer J. J. Rousseau trat hier an seine Stelle.

Aber nicht einmal in Lausanne war, wie schon erwähnt, sein Einfluss von Dauer gewesen, auch hier verdrängte ihn Rousseau aus den Herzen. Treffend sagt R. Rey: „L'influence de Voltaire sur l'esprit vaudois fut passagère; ce peuple est sérieux et son ton de perpétuelle ironie lui convenait moins encore qu'à l'esprit genevois. La tendresse brûlante, la sentimentalité vague de Rousseau agitaient bien plus la fibre vaudoise.“ Die leidenschaftlichen Scenen der „Nouvelle Héloïse“ spielten in der Nähe von Lausanne und alle empfindsamen Seelen schwärmten mit den Helden des Romans; der Lemansee war damals eine „Modesache“ geworden, hatte doch Rousseau seine Schönheiten wie seine Schrecken mit so glühenden Farben gemalt! „Lausanne wurde eine europäische Station, es gehörte zum guten Ton sich hier aufgehalten zu haben, die Vornehmsten wie die Berühmtesten folgten hier auf einander wie in einer Zauberlaterne, und die feine Gesellschaft von Lausanne übte die Gastfreundschaft auf die liebenswürdigste Weise“. Das gesellige Leben war hier viel anmuthiger, viel anziehender als in dem damals so raffinirten Paris; „ce charme d'innocence helvétique enchantait des hommes blasés.“ (R. Rey). Uebrigens blieb das geistige Leben nicht auf diese Stadt beschränkt; kleine Städtchen, wie Rolle, Yverdun und Nyon, hatten ihre litterarischen Gesellschaften, ihre Theater und Druckereien.

Von jener Zeit an, kann man sagen, kamen

Die Reisen in die Schweiz

auf; bisher war man wenig der Naturschönheiten wegen gereist. All die Reisen an den Rhein, in die deutschen Gebirge u. s. w., die heutzutage für Bildung und Gesundheit den Deutschen unentbehrlich sind, sind erst in diesem Jahrhundert gebräuchlich geworden, meist hat die Poesie den Sinn dafür geweckt, bei den Wanderungen an den Rhein war auch die nationale Begeisterung anregend gewesen. Auf die Schweiz hatte A. v. Hallers Gedicht „die Alpen“ zuerst die Aufmerksamkeit gelenkt (1729), diesem folgte 1750 Klopstocks Ode auf den Zürchersee, dieser Rousseaus Roman (1762). Dazu gesellten sich später die litterarischen Verbindungen: von Deutschen, die hier in erster Linie zu nennen sind, Göthes mit Lavater, Matthissons mit v. Bonstetten zu Nyon am Genfer See, mit Bonnet zn Genthod bei Genf, mit v. Salis u. s. w.; endlich, gegen Ende des Jahrhunderts, die aufblühenden geologischen Studien, deren Hauptvertreter in Genf H. B. de Saussure vierzehn Mal die Alpen durchreiste, 1760 einen Preis darauf setzte, einen Weg auf den Montblanc zu finden, und denselben auch, nachdem die erste Besteigung schon am 8. August 1786 dem D. Pacard von Chamouny gelungen war, am 3. Aug. 1787 erstieg. Eine Hauptanziehungskraft übte aber immer die anmuthige Gesellschaft von Lausanne, denn

Schön ist, Mutter Natur, Deiner Erfindung Pracht,
Auf die Fluren verstreut, schöner ein froh Gesicht,
Das den grossen Gedanken
Deiner Schöpfung noch einmal denkt.

Der „Lausanner See.“

Den See selbst aber, der sich in den Augen der Lausanner spiegelt, überblickt man nirgends in seiner vollen Schönheit so wie hier; Genf liegt am Ausfluss des Sees, Lausanne beherrscht ihn.

„On a parfois appelé le Léman le lac de Lausanne. Aucune ville n'en domine mieux les rivages et ne commande un plus vaste horizon sur la contrée romande. La surface des eaux, vue à cette distance, offre moins de détails fugitifs, de chatoiements, de scintillations, qu'observée des coteaux genevois. D'ici, le Lac a le calme solennel, la majesté paisible et sereine, les perspectives lumineuses d'une petite mer, et ses orages, ses courroux. A certaines heures du jour, l'oeil n'en saurait supporter l'éclat fulgurant. Sa coupe profonde et d'un bleu velouté lutte avec l'azur du firmament et creuse un ciel sur la terre. Lorsque l'horizon est chargé de vapeurs, il prend des reflets ambrés, des teintes fauves, des nuances d'opale; d'autres fois, ce sont des marbrures étranges, la pâleur sinistre d'une surface plombée, ou les reflets blanchâtres d'une nappe de plâtre. Lorsque les nuages s'amoncellent et menacent d'un orage, sa surface se charge de noirceurs opaques; mais çà et là,

brillent des traînées lumineuses, des reflets glauques, des sillons d'un vert d'émeraude. Le Lac mugit; ses vagues déferlent bruyamment sur la grève et la couvrent d'une frange d'écume, les barques fuient rapides comme des mouettes en détresse; mais que le vent emporte les nuages, et une chaude lumière embrase l'horizon et rend aux eaux leur éclat. Au coucher du soleil, ce sont des teintes roses, carminées, vermeilles, des reflets violacés ou lilas, des surfaces bronzées, d'autres cuivrées ou feuille-morte, toute une féerie se prolongeant par de délicates dégradations, jusqu'à ce qu'elle s'éteigne dans l'obscurité croissante.“ (R. Rey).

Die tonangebende Gesellschaft von Lausanne zerfiel in zwei Hauptkreise, in die vornehme vergnügungssüchtige Welt von Bourg, dem alten Adelsviertel, und in die wissenschaftlich gebildete Gesellschaft der Cité, bestehend aus Professoren, Advokaten und Aerzten. Aus beiden bildeten sich nun litterarische Vereinigungen, um Voltaire hatten sich die „Gens d'esprit“ gruppirt, ihnen gegenüber stand „der Olymp“; ein anmuthiger Kreis, der nur die Unterhaltung zum Zweck hatte und nur aus jungen Mädchen und Herren bestand, war die „Société du Printemps“. Eine vierte Gesellschaft, „l'Académie champêtre“, vereinigte in dem Thale des Eaux Professoren und Schüler um einen von Moos gebildeten Thron, von welchem herab eine junge liebenswürdige und gelehrte Dame, Fräulein Suzanne Curchod, die Geister und Herzen beherrschte: die künftige Mutter der Frau von Staël und selbst Schriftstellerin. Sie ist aus dem waadtländischen Dorfe Crassier gebürtig, das im westlichen Winkel des Genfer Sees, unfern von Coppet, an der französischen Grenze liegt. Von ihrem Vater, dem Pastor Curchod, erhielt sie einen so gründlichen Unterricht, dass sie bald selbst eine ausgezeichnete Lehrerin wurde. Man sah damals das schöne Mädchen auf einem Esel über Land von Schloss zu Schloss reiten, um Unterricht zu geben. Eine Dame nahm sie mit nach Paris als Lehrerin des Lateinischen für ihren Sohn. Hier lernte sie Necker kennen und heirathete sie (1765). Mit Geist und Würde empfing sie in ihrem Salon die hervorragenden Schöngeister und Schriftsteller von Paris, dabei schmückten sie alle häuslichen Tugenden. Sie starb 1794 zu Coppet, wohin sie sich mit ihrem Gatten im Sept. 1790 zurückgezogen hatte; ein tiefer Gram nagte an dessen Herzen bis zu seinem Tod. Eine andre Dame, um die sich ein litterarischer Kreis gebildet hatte, war Madame de Charrière (nicht zu verwechseln mit der Dame gleiches Namens in Neuchâtel), Gattin des Generals Ch.; an ihren „Sonnabenden“ las man Poesien vor, führte Sprüchwörter auf; die Dame führte den Titel „Aebtissin“, ihre Freunde nannten sich ihr „Kapitel“.

Lausanne, „la ville des romans.“

Die litterarische Thätigkeit wurde hier nach und nach so lebhaft, dass Lausanne am Ende des Jahrhunders den Beinamen „ville des romans“

erhielt; es war aber mehr eine litterarische Krankheit. Isabelle, Baronin von Montolieu wurde zuerst von derselben ergriffen. Geboren in Lausanne 1751, Tochter des Pastors Polier de Bettens, heirathete sie mit kaum achtzehn Jahren Herrn von Crousaz. Aus der Ehe war ein Sohn entsprossen, als sie mit 24 Jahren schon Wittwe ward. Sie verheirathete sich zum zweiten Mal mit dem Baron von Montolieu und starb 1832, 81 Jahr alt, in Vennes. Der erste Roman, den sie als Wittwe im Alter von dreissig Jahren schrieb und den Gibbon und der Lausanner Schöngeist Deyverdun ohne ihr Wissen 1781 veröffentlichten, „Caroline de Lichtfield" betitelt und nach einer deutschen Novelle verfasst, war wie ein Funken in eine Pulvermine; es folgte eine Explosion von Bewunderung und Empfindsamkeit ohne Ende, gegen welche die aufrichtige Bescheidenheit der Verfasserin seltsam abstach: „Je ne comprendrai jamais pourquoi on a été si indulgent pour moi", sagte sie. Diese Bescheidenheit hielt sie indessen nicht ab, mit ihrem Sohne und ihrer Schwägerin eine wahre Manufactur von Romanen anzulegen und nach einander hundert und fünf Bände, meist nach Caroline Pichler und August Lafontaine, herauszugeben: lauter leichte farblose Arbeit, ein loses Gewebe von schönen Gefühlen in's Blaue hinein, ohne Beobachtung und Charakteristik. Was aber noch schlimmer war, das Fieber ergriff nun auch die andern weiblichen Federn, eine jede Lausannerin wollte ihren Roman schreiben; die jungen Mädchen machten Verse und sprachen nur in Reimen, sie sprachen nicht, sie sangen. Zuletzt — und die alten Edelleute, die in dieser Schöngeisterei eine der alten Schweiz unwürdige Entnervung sahen, hatten nicht Unrecht — wurden auch die Männer von diesem Romanfieber befallen; einer von ihnen, der Einzige von Allen, lieferte etwas erträgliche Waare; es war der General Constant de Rebecque, der Vater von Benjamin Constant; der erste von seinen zwei Romanen, „Laure de Germoson", erhebt den Anspruch, in sieben Bänden ein vollständiges Bild der damaligen Gesellschaft zu liefern. All diese Romanfabrikanten aber, deren Namen zu nennen überflüssig ist, überragt noch immer im Gedächtniss ihres Volkes Madame de Montolieu, denn wenn auch ihre „Caroline von Lichtfield" nicht mehr gelesen wird, so ist sie durch ihre „Châteaux suisses", in denen sie die mittelalterliche Romantik des Burg- und Ritterlebens dem Leser vorführt, eine Art nationale Grösse geworden. Zwar leidet die Erzählung darin an denselben Schwächen wie ihre übrigen Werke und die Burgen des Waadtlandes erwarten noch immer ihren Walter Scott, aber bisher sind die „Châteaux suisses" noch immer das einzige Gemälde geblieben, worin die romanische Schweiz das leidenschaftliche Treiben ihrer mittelalterlichen Vergangenheit mehr oder minder poetisch verklärt sieht; sie sind erst unlängst wieder neu gedruckt worden.

Gibbon in Lausanne.

Aber gerade der alte Adel auf seinen Schlössern fand, wie erwähnt, dieses empfindsame Romanwesen der Stadt Lausanne der alten Schweiz unwürdig. Er ahnte nicht, dass die alte Schweiz, ja das ganze alte Europa nächstens zusammenbrechen sollte. Von tragischer Symbolik ist für diesen Umstand der Aufenthalt eines Mannes in Lausanne, der mit den schöngeistigen Frauen jener Tage in nahem Verkehr stand. Kurze Zeit vor dem Ausbruche der französischen Revolution vollendete hier der Engländer Gibbon 1787 seine „Geschichte von dem Untergange und dem Falle des römischen Reiches": es war wie eine prophetische Stimme! Edward Gibbon, geb. 1737, hatte schon in seiner Jugend vier glückliche Jahre (1754—58) in Lausanne verlebt und hatte hier, nachdem er in England durch jesuitische Schriften zum Katholicismus verführt worden war, seine protestantische Freiheit wieder gewonnen. Damals ward sein Herz von dem schönen Fräulein Curchod gefesselt und nur der Widerstand seines Vaters, der seine Einwilligung versagte, hinderte ihn sie zu heirathen. Später huldigte er der Frau von Montolieu; einmal soll er ihr zu Füssen gefallen sein, die Dame aber wies die Huldigung zurück: „Relevez Monsieur Gibbon", sagte sie kaltblütig zu ihrem Bedienten. Die Anekdote ist pikant, aber nicht wahr; die französische Schriftstellerin Madame de Genlis, die die Gastfreundschaft der Frau von Montolieu missbrauchte, hat sie erfunden, Letztere hat sie stets geläugnet. Gibbon theilte die Stimmung der Waadt gegen Bern und gab der Beschwerde, dass nach einem so langen Frieden das Land nicht den zu erwartenden Wohlstand genösse, offenen Ausdruck, rieth aber doch später den Waadtländern Bern treu zu bleiben; in dieser Beziehung verstanden sie indessen ihr Interesse besser als der Ausländer. Gibbon ging 1793 nach London zurück, wohin er schon einmal des Druckes seines Werkes wegen gereist war; er starb daselbst 1794, in demselben Jahre wo die Geliebte seiner Jugend als Frau Necker in Coppet verschied.

Auch andere Fremde von Bedeutung weilten damals in Lausanne. Während Gibbon hier den Untergang einer ganzen Civilisation schilderte, schrieb hier der Franzose Court de Gébelin († 1784 in Paris) sein Werk über die Urwelt: „le Monde primitif", auch bedeutsam für jene Zeit. Der Vater des Letztern, Antoine Court, der als Protestant das damals so fanatische Frankreich hatte verlassen müssen, hatte in Lausanne ein Seminar gegründet, worin sogenannte „Pasteurs du désert" gebildet wurden d. h. Geistliche, die sich heimlich zur protestantischen Seelsorge nach Frankreich begaben, dort in Verstecken — in der Wüste — lebten und stets dem Märtyrertode ausgesetzt waren. Und wie einst die Römer nach der Eroberung Griechenlands sich von der griechischen Sprache und Litteratur unterjochen liessen, so wurde der Berner Landvogt zu

Nyon, K. V. von Bonstetten (1745—1832; 1787 in Nyon), für die Sprache seiner Unterthanen gewonnen, wie er sich auch 1802 in Genf niederliess, er schrieb zuletzt meist nur französisch. Französisch schrieben damals auch die Berner Muralt, Sinner und Lerber, letzterer sogar als Dichter. Muralts Schilderung des schweizerischen Charakters hat noch immer Werth. So gingen fortwährend von Lausanne Strahlen der Bildung in die Welt hinaus, weniger von eingebornen Grössen als von Fremden, die der angenehme Aufenthalt angelockt hatte; aber auch diese Anziehungskraft der Lausanner Gesellschaft war ein Verdienst und mittelbar Ursache jener Wirkung.

Streben nach einer nationalen Litteratur.

Andernseits drangen auch Strahlen der Bildung von aussen nach Lausanne. Die Lehrer und Erzieher, die aus der Waadt in fremde Länder gegangen waren, kehrten mit erweitertem Gesichtskreise und grösserer Weltkenntniss, als sie in den kleinen Städtchen der Waadt hatten sammeln können, in die Heimath zurück; als die Stunde der Befreiung schlug, fand in ihnen das Volk aufgeklärte Führer. Und schon regte sich damals der Trieb nach nationaler Selbstständigkeit auch im Waadtlande: nicht in der geschilderten vornehmen schöngeistigen Gesellschaft — diese beschäftigte sich mit Paris, London und Wien und zerstreute sich gern in allerlei eleganten Nichtigkeiten —, kaum selbst im Volke, das ja kaum ein Vaterland hatte, auch nicht auf politische Weise. Nein, dieser Trieb nahm vor der Hand, ähnlich wie bei den noch unter dem Joche der Türkei seufzenden Griechen, nur eine litterarische Form an, man erstrebte eine „nationale“ Litteratur d. h. eine solche, die wirklich das heimische Volksthum wiederspiegele. Es hing dies Streben mit einem allgemeinen Zuge, der durch die ganze Schweiz ging, zusammen. Man fühlte, dass dem aus einzelnen Cantonen bestehenden Lande die politische Harmonie fehlte; die Schranken, welche der Egoismus der Städte und Cantone gezogen hatte, sollten vor dem helvetischen Nationalgeiste fallen. Bei der Jubelfeier der Universität Basel 1770 fasste der Kanzler Isaac Iselin mit dem Philosophen Zimmermann und dem Dichter Gessner den Plan zur Gründung einer alle Cantone umfassenden Gesellschaft, einer Schweizer Gesellschaft, die auch das Jahr darauf zu Schinznach im Aargau unter dem Vorsitz des Arztes Hirzel stattfand: die helvetische Gesellschaft, jetzt unter dem Namen „Schweizerische gemeinnützige Gesellschaft“ fortbestehend. Die Aengstlichkeit der Regierungen, die herrschende Beschränktheit legten aber dieser Gesellschaft allerlei Hindernisse in den Weg; ja so ängstlich und beschränkt war man noch, dass Johannes von Müller, um den ersten Band seiner „Schweizer Geschichte“ in Bern drucken lassen zu können, gezwungen war als Druckort „Boston“ statt Bern anzugeben. Welches Wagniss war es nun erst, in dem Unterthanenlande Berns, in

der Waadt, das Volk zum Bewusstsein seiner Nationalität zu führen! Philippe Cyriaque Bridel (geb. im waadtländ. Dorfe Begnins 20. Nov. 1757, gst. in Montreux 20. Mai 1845), gewöhnlich „le doyen Bridel“ genannt, unternahm es, aber auf so anscheinend harmlose Weise, dass kein Berner diese Wirkung ahnen konnte, und zugleich in so schweizerisch patriotischem Sinne, dass sich sein Werk glücklich an die Thätigkeit der in Schinznach gestifteten Gesellschaft anschloss.

Ph. Bridel setzte im Grunde nur die litterarische Schule fort, die, von J. J. Rousseau gegründet und von B. de Saussure und Bourrit wissenschaftlich ausgebildet, zum Zwecke hatte, die Schilderung der Schönheit der Schweiz zum Mittelpunkt einer eigenen schweizerischen Litteratur zu machen. Was aber seiner Thätigkeit einen politischen Charakter gab, war, dass er diesen Litteraturzweig vulgarisirte, populär machte. Er begann erst als Dichter, schrieb Elegieen, Epigramme u. s. w., gab sie unter dem Titel „Poésies helvétiennes“ heraus und fand Beifall. In der Schöngeisterei der Salons sah er nur eine ausländische Pflanze; er liess sie hinter sich, streifte einsam am See hin, wanderte durch die Fluren, stieg hinauf zu den Alpen, in die Gruyère, in das Pays d'En Haut. Er begeisterte sich nicht nur für die erhabene Natur, sondern auch und fast mehr noch für die einfachen Sitten des Hirtenvolkes, er sah in ihnen den Grundstock des Schweizer Volkslebens, das wieder aufzufrischen die „helvetische Gesellschaft“ sich zum Ziel gesetzt hatte. Für dieses Volk nun gab er im Jahre 1783 einen Almanach „Étrennes helvétiennes“ heraus, worin er in muntrer naiver Sprache, wie sie dem Deutschen J. P. Hebel im „Rheinischen Hausfreund“ eigen war, die Hauptthatsachen der Schweizer Geschichte erzählt, zur Rechtschaffenheit und Eintracht ermahnt, Sprüchwörter, Sittenzüge, alle Einzelheiten des nationalen Lebens mittheilt und dem Weltbürgerthum des Revolutionszeitalters einen gesunden, die deutsche wie die romanische Schweiz umfassenden Patriotismus entgegenstellt. Wie die Schriften Hebels, drangen auch diese „Étrennes“ in die niedrigsten Volkshütten, später wurden sie unter dem Titel „Conservateur suisse“ zu einer periodischen Zeitschrift. Ph. Bridel lebte später zehn Jahre als Pastor in Basel, setzte aber auch von hier aus seine Arbeiten und Wanderungen fort; seine Forschungen über die romanischen Patois sind schon erwähnt worden. Bonhôte charakterisirt ihn so:

Philippe Bridel.

„Ses compatriotes vaudois ne voyageaient guère et par conséquent ne connaissaient que fort mal leur patrie; Bridel la leur fit connaître, d'abord par son journal qui restera toujours son grand titre de gloire et par ses récits de courses, comme celui qui est intitulé: De Bâle à Bienne par le Jura, où il avance, dit M. Eug. Secrétan, des vérités intempestives en 1788, en soutenant les droits des paysans contre la noblesse.

Dans plusieurs de ses récits historiques, Bridel a parfois laissé aller le cours de son imagination qui s'est plu à embellir la réalité par des faits plus poétiques que véridiques, qui obligent à ne les lire qu'avec circonspection.

Bridel est le premier grand jalon de la littérature suisse-romande proprement dite; il a organisé, sous le patronnage de Rousseau, une vraie révolution littéraire qui a ramené au jour les vieilles traditions suisses. Il n'a pas craint de se mêler aux montagnards afin d'en tirer des sujets pour ses livres qu'il a destinés au peuple, non plus à l'aristocratie et à la noblesse. Les écrivains actuels sont sa postérité. De cosmopolite qu'elle était, il a rendu notre littérature nationale et patriotique."

In dieser selben Zeit erwuchs in der Waadt ein Denker von hervorragendem Geiste, der die Leuchte und die Zierde der jungen waadtländischen Freiheit hätte werden können, wir haben ihn schon besprochen: Benjamin Constant; er verleugnete seine Heimath und wandte ihr den Rücken. Frankreich ist dem liberalen Vertreter seiner Volksrechte nie so dankbar gewesen, wie es das Waadtland seinem Befreier, dem alten Laharpe, gewesen ist. Mit der Unabhängigkeit des Landes beginnt auch der grossartige Aufschwung seiner Litteratur.

2.

Die Epoche der Unabhängigkeit.

Das Unterrichtswesen und der Methodismus.

Die politische Wiedergeburt der Schweiz während der französischen Revolution ging Hand in Hand mit einer durchgreifenden Reform des öffentlichen Unterrichts. War nach der Reformation der leitende Grundgedanke die Befestigung im Glauben und die Belebung des religiösen Sinnes gewesen, so erklärte man jetzt als eine der wichtigsten Aufgaben des Schulwesens die Erziehung von Staatsbürgern. In diesem Sinne fasste Albert Stapfer aus Bern sein Amt als Minister des öffentlichen Unterrichts im Directorium auf. Als mit der Mediationsacte seine politische Laufbahn aufhörte, verfasste er mehrere Schriften in französischer Sprache. Bonhôte sagt von ihm: „Son origine germanique a donné à ses ouvrages une grande profondeur, qui, jointe aux qualités de l'éducation française, font de lui un philosophe clair et un grand penseur."

Der neue Canton Waadt nahm die Ideen Stapfers auf und verwirklichte sie zum Theil; im Waadtland liegt Yverdun, wo Pestalozzi, der J. J. Rousseaus reformatorische Erziehungsvorschläge vervollkommnete, seine Erziehungsanstalt gründete. Die rückschrittlichen Bestrebungen, die nach 1814 in der Schweiz sich hier und da kundgaben, fanden im Waadtland nur vereinzelt Anklang; ein Volk, das soeben erst selbständig in's Leben getreten war, musste natürlich mehr vorwärts als rückwärts streben. Bald gährte es auch in den Gemüthern, eine regsame Jugend erhob sich,

die entschieden mit den Ueberlieferungen des achtzehnten Jahrhunderts brach und neue Ziele verfolgte.

Mit Vorliebe wandten sich, wie schon erwähnt, die Geister im Waadtland den religiösen und sittlichen Problemen zu. Man strebte zuerst, die verschiedenen Kirchen und Secten auf dem Boden der christlichen Liebe mit einander zu versöhnen, als nach 1814 ein neues Element in das kirchliche Leben drang und neue Gährung hervorrief, die auch auf die Litteratur einwirkte: die Methodisten traten jetzt auf. Man bezeichnet mit diesem Namen die Anhänger einer Richtung des kirchlichen Lebens, die der des deutschen Pietismus verwandt ist; sie entstand 1720 unter den jungen Theologen zu Oxford, die sich zu frommen Uebungen und strengeren Sitten vereinigten; die übrigen anders gesinnten Theologen sagten, dieselben hätten eine neue Methode des christlichen Lebens erfunden, und nannten sie scherzweise Methodisten. Nach ihren beiden Hauptstiftern theilten sich letztere in Wesley-aner und Whitefield-ianer. Nach 1814 kamen nun schottische Missionäre nach Genf; der Same, den sie ausstreuten, ging auf; nach 1830 drangen ihre Lehren auch in die höhern Classen. Mehr Anhänger aber als in Genf, wo die Geistlichkeit der Nationalkirche ihnen widerstand, fanden die methodistischen Ideen im Waadtland; aber selbst, als nach 1830 die für den Methodismus mehr oder minder gewonnenen bürgerlichen Classen an das Staatsruder kamen, blieb die Nationalkirche unerschüttert, wie sehr auch die religiöse Polemik die Gemüther erregte. Ungemein gehoben wurde von den neuen Regierenden der Unterricht.

Die religiöse Begeisterung nach 1830.

„La civilisation par les lumières et la piété, tel était leur programme. Leur christianisme, actif, militant, ne se contentait pas d'une vague profession de foi, il aspirait à convertir les âmes, à les courber devant la croix du Christ. Il agissait sur la société par l'école, la presse, la parole; il pressait dans son fort l'incroyance. La résistance passive ou avouée des masses blessait ces âmes ferventes, absorbées par une seule pensée. Plusieurs en concluaient au matérialisme incurable de la société civile et à la nécessité de sauvegarder la religion, en l'enlevant au contrôle de l'Etat." (R. Rey).

Gewiss übertrieben sich die frommen Eiferer die Gefahr, wenn auch das waadtländische Volk gern den sinnlichen Vergnügungen zuneigt. Auch die Naturwissenschaften, von denen vielleicht der religiöse Glaube geschädigt werden könnte, wurden hier nicht mit der Leidenschaft gepflegt, welche die Forscher in Genf beseelte. Doch machten sie rühmenswerthe Fortschritte; aus der Waadt warf Charpentier die Idee der Gletscherperiode in die wissenschaftliche Welt; der berühmte Agassiz aber (geb. 1807 zu Mottier im Canton Freiburg, Sohn eines Predigers) ging nach Neuchâtel, wo er mit Louis Coulon die „Société des sciences

naturelles" gründete, später siedelte er nach Amerika über. Aber grossartig war in allen übrigen Wissenschaften und Litteraturzweigen der Aufschwung, den die Akademie von Lausanne nahm, die „Stadt der Romane" war von 1830—45 ein europäischer Mittelpunkt geistiger Thätigkeit geworden, wo auch Fremde Vorlesungen hielten, der Pole Mickiewicz, der Pariser Sainte-Beuve, der über Port-Royal las.

Alexander Vinet.

Alle aber überstrahlte Vinet durch das Feuer seines Glaubens, seinen Eifer für die Reinigkeit in Leben und Litteratur, hervorquellend aus dem lautersten Herzen, durch die Schärfe seiner Kritik; er war in höherem Masse, in glänzenderer Form, was einst Gellert in Leipzig war, aber der eifrige Glaube, der ihn verzehrte, gab seinem Herzen nicht die Heiterkeit; er empfand oft in seiner geängstigten Seele „des tourments intellectuels, des doutes insolents" und spricht „de ses visions effrayantes de son Tartare." Man wird dabei an die Jugend Luthers erinnert, mit Recht hat man ihn mit Pascal verglichen.

Alexander Vinet wurde am 17. Juni 1797 in Ouchy geboren, in Lausanne gebildet und 1817 als Lehrer der französischen Sprache und Litteratur nach Basel berufen, später Professor an der Universität; 1819 für den geistlichen Stand eingeweiht und streng orthodox, trat er, als in der Waadt die methodistische Bewegung ausserhalb der Nationalkirche entstand, als Schriftsteller für die Freiheit der Culte auf; 1837 wurde er als Professor der praktischen Theologie nach Lausanne berufen; seine ebenso glänzende wie ernste Thätigkeit erwarb ihm 1845 das Ehrendoctordiplom der Universität von Berlin. Der Geschichte der Litteratur hat er ausserordentliche Dienste durch seine „Etudes sur la littérature française" (im 18. und 19. Jahrhundert) erwiesen, er behandelte sie von einem neuen Standpunkte, von dem des Christenthums und der Moral. Auch Dichter war er, wie es auch Gellert gewesen, namentlich zeichnen sich seine religiösen Lieder durch erhabenen Schwung aus. Eine so hervorragende Gestalt verlangt eine eingehende Würdigung. Juste Olivier bezeichnet ihn so:

Ecrivain nourri aux sources les plus pures du beau, prosateur artiste et formé sur l'étude des grands modèles, mais en même temps avec son cachet propre, si net et si bien gravé qu'il se fait à l'instant reconnaître; moraliste inflexible et redoutablement profond, mais charitable et tendre dans sa sévérité; orateur pénétrant, sachant aller au coeur par l'analyse, et donner de l'émotion à la dialectique; critique alliant à l'amour du vrai, du juste et du bon, celui du beau, à la connaissance approfondie de plusieurs langues, anciennes et modernes, celle du français le plus classique, à un goût délicat, un regard perçant et un esprit accessible à tout; enfin par dessus tout, homme de foi et de dévouement, tel était Vinet."

In J. Olivier sprach der bewundernde Freund allein, R. Rey mischt in die Bewunderung einige Kritik, die eine ist wohl eben so begründet wie die andere; er sagt:

„Lausanne était fière de posséder tant de talents et en espérait de plus grands encore. On a vu rarement une préoccupation aussi ardente des grands intérêts de l'âme, un effort aussi décidé pour subordonner la culture de l'esprit à l'idée chrétienne. Vinet dominait ce mouvement de sa religieuse pensée. C'était l'austérite du XVI. siècle avec un rayon plus doux. Sur cette petite Sion soufflait une brise poétique; l'imagination vaudoise entr'ouvrait ses ailes. Lausanne était une oasis où la foi et les lettres se donnaient la main. . . . L'académie de Lausanne ressemblait à une famille; les professeurs y vivaient paternellement avec les étudiants, il partageaient leurs distractions; ceux-ci, respectueux, affectionnés, recevaient avec docilité les enseignements de maîtres révérés; le chant, la musique, les excursions alpestres, avaient remplacé les dissipations bruyantes. La pensée était fortement sollicitée, mais dans une direction unique. Vinet et ses amis avaient seuls la parole. Vinet était animé d'un désir ardent de développer l'individualité morale; mais il n'étudiait le coeur humain qu'à la lumière du surnaturel chrétien. Les sciences de calcul et d'observation, la libre spéculation, l'histoire n'avaient pas leur place. La variété des points de vue, le choc des opinions rivales sont des éléments nécessaires de l'activité intellectuelle et morale .... Comme moraliste, Vinet eut des parties admirables. Peu d'hommes sont arrivés à cette dépréoccupation [1]) des vanités et des petitesses humaines. C'est l'honneur du canton de Vaud d'avoir produit une âme de cette candeur altérée de justice et de vérité, vraiment simple de coeur, humble, chaleureuse, féconde.“

Die Entwicklung des innern Zwiespaltes, der den nach der höchsten Reinheit strebenden Vinet so ängstigte, streift auf das Gebiet der Theologie hinüber, die Lehre Vinets von dem Verhältniss der Kirche zum Staate auf das der Politik; er wünschte das kirchliche Leben von allem staatlichen Bande losgelöst. R. Rey schliesst dann so:

„Peu d'écrivains donnent autant à penser; ses écrits sont une nourriture substantielle, une moelle savoureuse, également riche pour l'esprit et le coeur. Mais cette éloquence méditative, toute en réflexions, en aperçus moraux, en pensées fines et profondes, ne saurait être populaire. Ce tour d'esprit discursif, ondoyant et subtil, habile à entrer dans la personnalité d'autrui, à lire dans le coeur, à peser les mobiles moraux, cette pente à faire de la littérature un perpétuel examen de conscience, sont des qualités très-indigènes. Ceci est vrai de la forme de son talent; quant à ses théories individualistes et à son effort pour soustraire les convictions religieuses à la pression de la société, on doit y voir une protestation contre le génie local. Le peuple vaudois aime à penser

---

[1]) dépréoccuper = ôter la préoccupation, tirer d'une préoccupation.

et à agir collectivement[1]); mais certaines individualités résistent, et l'on rencontre parmi les Vaudois des esprits très-indépendants, enfermés en eux, solitaires, vivant sur leur propre fonds. Vinet est l'homme de cette minorité, l'expression de ses besoins et de ses craintes[2])."

Ch. Secrétan.

Vinet hat kein System gegründet, er streute seine Ideen bruchstückweise aus, meist bei Gelegenheit seiner Kritiken, „er war mehr Moralist als Metaphysiker." Sein jüngerer Freund und College, Ch. Secrétan, der seine Ansichten von der Trennung der Kirche und des Staates theilte, hat diese Lücke auszufüllen versucht; in seiner „Philosophie de la liberté" hat er, sich an die deutschen Mystiker anlehnend, eine christliche Metaphysik geschaffen. R. Rey kennzeichnet sie also:

Secrétans Philosophie.

„Sa méthode est polémiste autant que démonstrative. S'emparant des systèmes rivaux, il en presse les conséquences, les heurte, les choque l'un contre l'autre. Comme Pascal, il éprouve une joie sinistre à prouver à la raison sa faiblesse, il estime à humilier cette orgueilleuse, et fait effort pour précipiter ses échafaudages, il estime en cela faire oeuvre pie et frayer la voie au règne de Dieu. Dans son système chaque vérité philosophique se trouve être en même temps une doctrine biblique.

Cette philosophie emprunte aux mystiques allemands, à Böhme, à Baader, au second Schelling[3]); elle ne s'occupe pas du monde extérieur, de ses lois, de ses phénomènes, et procède par l'analyse psychologique et par l'intervention du surnaturel. Secrétan part de la chute de la première humanité et en conclut à une discordance profonde dans les lois de la nature et à l'impossibilité où la raison se trouve de débrouiller ce chaos. Dans ce grand naufrage, un fait cependant surnage: la liberté. Il y voit la plus élevée de nos conceptions. La liberté, dit-il, réside d'abord en Dieu, où elle est absolue; sa volonté est le bien; le monde ne procède pas de Dieu par émanation; c'est une création libre et spontanée, et qui ne change rien au créateur. L'homme

---

[1]) Man bemerke, dass dies das Urtheil eines Genfers ist; in dem regsamen, unaufhörlich ringenden Genf ist das Leben weit mehr individualisirt, bei dem beschränkten Raume sind die Reibungen unvermeidlich. Anders in grösseren oder umfangreichen Gemeinwesen und Ländern, in allen solchen spricht man von hervorragenden Geistern, esprits éminents. Die Masse des waadtländischen Volkes wird allerdings die höchst spiritualistischen Ansichten Vinets nicht theilen.

[2]) Sous le titre d'Esprit de Vinet, M. Astié a publié un recueil de ses pensées, classées par ordre de matières, travail délicat et scabreux à l'égard d'un écrivain aussi fécond en nuances. M. Astié est un théologien français de valeur, fixé à Lausanne. Son principal écrit est une Histoire des Etats-Unis. (R. Rey.)

[3]) D. h. an die Schellingsche Philosophie, wie sie Schelling in der spätern Periode seiner Forschung aufstellte. Man vergleiche hier dessen Abhandlung über die menschliche Freiheit, welche den Uebergang zu der spätern Periode bezeichnet.

est en possession de la liberté, Dieu la lui a donnée parce qu'elle est le souverain bien et qu'il aime la créature. Le devoir de l'homme est de satisfaire Dieu. La chute y met obstacle et l'humanité a besoin d'un Sauveur. Ce Sauveur est l'homme parfait, l'homme Dieu, l'être qui a renoué la chaîne brisée entre la créature et le créateur. Cet homme résume l'humanité."

In der Geschichte der Religionsphilosophie nimmt das Lausanne jener Tage einen hervorragenden Rang ein, gerade in der Gegenwart verdienen die innern und äussern Kämpfe des Geistes, deren Schauplatz damals das Waadtland war, von den Staatsmännern sowie von der Geistlichkeit beherzigt zu werden.

Die Poesie.

Damals erblühte auch die waadtländische Poesie. In jenem Winkel des Genfer Sees, der für alle Zeiten durch die Namen Bonnet, Susanne Curchod, von Staël geweiht ist, wo Ph. Bridel geboren wurde, dem auch die Familie Vinet entstammt, erwuchsen im zweiten Jahrzehent dieses Jahrhunderts zwei Brüder, die in ihren poetischen Schöpfungen das Waadtland verklärt haben wie es bisher noch nie geschehen war: Juste und Urbain Olivier, geboren im Dorfe Eysins am Fusse des Jura, wie Robert Burns, auf dem Lande. Urbain (geb. 3. Juni 1810) war Anfangs Ackerbauer wie sein Vater und hat erst gegen 1856 angefangen zu schreiben, sein Fach ist der Roman, die Novelle, die Dorfgeschichte; die bedeutendste letzterer Gattung ist „l'Orphelin"; im Ganzen gegen dreissig Bände. Er schildert nur das Waadtland, seine Landschaften, die Sitten seiner Einwohner, des Landvolks besonders, und besitzt in vollem Masse die „couleur locale". Diese Treue des Portraits, die aufrichtige Frömmigkeit und sittliche Tendenz, die den Verfasser beseelte, die feine Beobachtung verbunden mit gutmüthiger Munterkeit, geben seinen Schöpfungen bleibenden Werth, die Kritik wirft ihm zuweilen Längen sowie Einförmigkeit der Handlung vor, aber der Leser übersieht diese Schwächen gern, ergriffen von der scharfen Charakterzeichnung und der Frische der Gemälde. Eine ungleich reichere Natur ist sein Bruder Juste Olivier. Geboren am 18. Okt. 1807, trug er in der Akademie zu Lausanne 1824 den Preis für Poesie davon; er entsagte früh der theologischen Laufbahn, eine Zeitlang war er Professor der Litteratur an der Akademie zu Neuchâtel; am 7. Januar 1876 starb er zu Genf. Seine Romane besitzen die Vorzüge und Schwächen derjenigen seines Bruders; die bedeutendsten sind „le Batelier de Clarens, le Pré aux noisettes, le Sentier des montagnes", letztrer halb in Versen, halb in Prosa geschrieben. Juste Olivier war auch Historiker, er schrieb die Geschichte seines Landes und durchwebte sie mit seinem poetischen Genius. Als Journalist war er an der „Revue Suisse" betheiligt, zu deren Gründern er gehörte. Aber vor Allem glänzt er als Dichter, von einer Zartheit,

Anmuth und Feinheit, von einer Tiefe der Empfindung, von einer Mannigfaltigkeit der Stoffe, über Alles von einer fleckenlosen Reinheit, dass er den Besten gleichgestellt werden kann. Der Kritiker Vinet rügt zwar auch einige Mängel:

Juste Olivier.

„Mais, au total, ce style, cette versification marquent beaucoup d'expérience et d'habileté. Ce langage, dont la pureté laisse bien peu à désirer, est plein d'originalité et d'invention. Ce trait fin et naïf, et si souvent grand et hardi, cette enfance et cette gravité, ce timbre de voix argentin et mordant, ce je ne sais quoi, dans l'accent, d'étranger et non pas d'étrange, cette nouveauté franche et délicate dans la peinture des objets naturels, ce rhythme d'une mélodie si ingénieuse, sans doute tout cela est aussi précieux que rare. Cette poésie, enfin, est individuelle au plus haut degré; et plus d'un illustre, ou du moins plus d'un célèbre de nos jours devrait s'estimer heureux d'être, à ce point, maître chez lui."

Es kennzeichnet den Kritiker Vinet, dessen geistige Richtung eben geschildert worden ist, dass er gerade folgende Poesie des Dichters mittheilt, um ihn dem Leser zu empfehlen:

A un parfait ami.

1.

Malgré la mort, malgré la vie,
Je veux te suivre et t'adorer,
Malgré moi-même et ma folie,
Je me sens vers toi soupirer.

2.

Tu me retiens, tu me captives,
Quand je m'égare ou me distrais.
A travers mes larmes furtives,
Quand je suis seul, tu m'apparais.

3.

L'éclair, sondant la nuit profonde,
Est moins perçant que ton regard;
L'orbe riant du vaste monde
M'embrasse moins de toute part.

4.

L'oiseau qui seul se fait entendre,
Quand, la nuit, tout dort sous les bois,
M'appelle d'une voix moins tendre
Que dans mon coeur ne fait ta voix.

5.

Elle me dit: „Je t'aime, écoute!
„En moi tu peux tout retrouver.
„Pourquoi me fuir? pourquoi ce doute?
„Hors moi qui peut donc te sauver?

6.

„Je t'aime plus qu'on n'aime un frère.
„Tu sais ma demeure et mon nom.
Brise le noeud qui m'est contraire,
Et jamais ne me redis: Non.

7.

„Ne me crains plus. Sois-moi fidèle.
„Je vais sans cesse à ton côté:
„Mais, pour me suivre, garde une aile,
„Car j'habite l'Éternité."

Wer denkt bei diesen Versen nicht an Novalis? Dieses Gedicht ist den „Chansons lointaines“ entlehnt, die im Jahre 1847 erschienen: die Ferne! Aus der Ferne sandte sie der Dichter in die Heimath, aus der Ferne klang ihm das Echo der Familie, in die Ferne, die Alle erwartet, in die Ewigkeit, richtete er seine Blicke. Es sei hier im Voraus schon angedeutet, dass die Blüthe des wissenschaftlichen und litterarischen Lebens zu Lausanne 1845 ein jähes Ende nahm, die Gegenpartei kam an's Ruder und die Dichter und Denker zerstreuten sich in alle Richtungen; Juste Olivier aber gehörte zu Vinets Schule So enthält denn obige Sammlung ausser andern Anklängen auch politische Lieder voll scharfer Ironie und wehmüthiger Satire, überhaupt spiegeln seine Gedichte die ganze Entwicklnng und Natur des Waadtlandes ab.

Gewissermassen das Vorwort zu seiner poetischen Thätigkeit war sein Poem „Le Canton de Vaud“ mit dem Datum 27. décembre 1831: ein Gruss des Jünglings an die Heimath, deren Landschaften und Geschichte er vor seiner Seele vorüberziehen lässt; nun das Land frei ist, meint er, sollen die Dichter ihrem Volke seine Vergangenheit erzählen, drei riesige Gestalten schreiten an ihm vorüber, ihre Geschichte ist mit der seiner Heimath verwachsen, aber es sind Fremde und sein Patriotismus empört sich, er ist ein Sohn der romanischen Schweiz und sein Vaterland soll sein eignes geschichtliches Dasein haben:

C'est donc toujours la France ou la Gaule! C'est elle
Qui nous tient en son vol cachés sous sa grande aile,
Insectes emportés dans ses puissants efforts!
Qu'elle relève aux cieux sa tête triomphale,
Et nous disparaissons dans l'ombre impériale;
Qu'elle tombe, à ses pieds nous aussi tombons morts.

Satellite oublié de la planète reine
Dont l'orbite puissante à grands bonds nous entraîne,
Joûrons [1])-nous donc toujours ce rôle humiliant?
Ou peut-être (on le dit; moi-même dans mon âme
Souvent de cet espoir je sens brûler la flamme)
Monte-t-elle déjà, l'aube d'un jour brillant?

Man sieht aus diesen Worten, wie die romanische Schweiz sich wohl ihres eignen nationalen Charakters bewusst ist, wie sich die hervorragenden Geister gedemüthigt fühlen, von Frankreich am Schlepptau gezogen zu werden. Er hat aber vergessen, dass die romanische Schweiz mit Stolz dem Frankreich Napoleons [2]) und dem Rom Cäsars einen weltge-

[1]) Zusammengezogen aus: jouerons.

[2]) Nach dem französischen Geschichtsmythus gilt Karl der Grosse für einen „französischen“ Kaiser, der u. a. auch Deutschland erobert hat. Dass dieser Ger-

schichtlichen Namen entgegenhalten kann: Genf! Diese „stolze Bürgerstadt“ — denn diese Bezeichnung (s. Schiller: An den Erbprinzen von Weimar) passt würdiger auf Genf als auf Paris, das nur vorübergehend und unter blutigen Wirren diese Rolle gespielt hat — hat allen fanatischen Mächten widerstanden und den französischen Kirchendespotismus überlebt; und wenn auch Calvin ein geborner Franzose war, so hat ihm doch erst die helvetische Stadt die Kraft zur Wirksamkeit verliehen, der Stadt Cäsars und der Päpste aber hat es sich als „protestantisches Rom“ furchtbar gemacht.

Seiner oben ausgesprochnen Hoffnung leiht nun der Dichter noch folgende Worte:

Ah oui! Sachons sourire au milieu des tempêtes
A ces premiers rayons qui luisent sur nos têtes!
C'est le matin, c'est le réveil!
Ainsi le laboureur, quand il sort du village
Et qu'il voit scintiller l'herbe du pâturage,
Salue et bénit le soleil.

Vivons de notre vie! Assez longtemps esclaves,
Maintenant que nos pieds sont déchargés d'entraves,
Marchons dans une route à nous!
En attendant le jour où les peuples du monde,
Secrètement poussés, dans une paix profonde
Enfin se réuniront tous.

Es fällt dem Litterarhistoriker schwer, sich bei der Auswahl aus den Schöpfungen des Dichters zu beschränken; möge dieser Ausspruch die Leser dazu führen, das Ganze zu lesen. „An ihren Früchten sollt ihr sie erkennen!“ Diese schöne reine lautre Poesie entspricht ganz der Gesittung, die aus der protestantischen Entwicklung der romanischen Schweiz hervorgegangen ist. Die edle Philosophie und Religiosität, der aufrichtige Patriotismus, das zartfühlende Seelenleben, das muntre Treiben junger Mädchen, die Sagen der Heimath, die Freude an der schönen Natur, und das fromme glückliche Familienleben, Alles dies findet in Juste Oliviers Gedichten den verklärten Ausdruck. Und nun vergleiche man damit die dämonische zerrissene Dichternatur eines Eggis!

Nur geringe Auszüge mögen als Belege für das Gesagte dienen, sie

manenfürst, die Völkerwanderung abschliessend, das alte römische Reich wieder zu erneuern meinte und dass sich erst aus den Trümmern seines Reiches die modernen Staaten Frankreich und Deutschland bildeten, wie ja auch die französische Sprache sich erst von seiner Zeit an entwickelte, das ist dem französischen Volke, selbst dem gebildeten Mittelstande noch nicht klar. Olivier betrachtet ihn hier nur als Fremden.

werden genügen. Welche melodische Sprache in den „**Chansons lointaines**“, den Liedern aus der Ferne:

1.

Au loin, au loin,
A l'aurore, à la nuit penchante,
Est-ce un oiseau qui, sous le foin,
Sous l'herbe chante,
Sans nul témoin?
Voix incertaines,
Voix des buissons
Ou des grands chênes:
Chansons, chansons
Lointaines.

2.

Un chant, un chant,
Oui, c'est un chant qu'on croit entendre,
Léger parfois, parfois touchant,
Moqueur ou tendre,
Jamais méchant.
Des monts aux plaines
Portez vos sons,
Fraîches haleines,
Chansons, chansons
Lointaines.

3.

Refrains, refrains
Du temps passé, refrains que j'aime,
De vos bouquets de romarins
J'ai pris moi-même
Deux ou trois brins.
Aux marjolaines
Entrelaçons
Lys et verveines...
Chansons, chansons
Lointaines.

5.

Enfants! Enfants!
Est-ce une mère, fleur cachée,
Qui se récrée à vos beaux ans,
Sur vous penchée
En soins touchants?
Bonheur sans peines,
Sans noirs frissons,
Sans fiel, sans haines...
Chansons, chansons
Lointaines.

6.

Plus fort, plus fort,
En sons guerriers le chant s'élève,
Comme la vague sur le bord.
N'est-ce qu'un rêve,
Qu'un écho mort,
Les voix hautaines
De vos clairons,
Vieux capitaines?...
Chansons, chansons
Lointaines.

9.

Tout bas, tout bas
Le chant s'en va, le chant décline;
Rien ne se montre; on n'entend pas,
Sur la colline,
Un souffle, un pas.
Seules et reines
Près des maisons,
Jasez, fontaines!
Chansons, chansons
Lointaines.

In „**Le Luth sauvage**“ schildert er seine Dichtung; wer wird sie auffangen und nachsingen, die Lieder, die seinen Lippen entfliehen?

1.

Je ne suis pas un grand poète,
Mais j'ai pourtant, là, dans le coeur,
Quelques chansons, que je répète
Tristement, sur un air moqueur.

3.

Quand, le soir, rentrent les familles,
Que le feu rit au noir foyer,
Et qu'en marchant, les jeunes filles
Se parlent bas dans le sentier:

A qui pourrais-je les apprendre?
A l'écho seul, si je m'en crois...
Timide et fier, naïf parfois,
Sauvage et tendre,
Je n'ai qu'un luth au fond des bois.

L'une à l'écart chante, distraite,
Un bout de refrain villageois,
Sans savoir qu'il fut une fois
Un vieux poète
Qui le chantait au fond des bois.

Der Liedercyklus „la Famille" enthält die Selbstbiographie des Dichters, er erzählt seine Kindheit auf dem Lande, das arbeitsame Leben seines Vaters und die liebevollen Sorgen seiner Mutter, seine glückliche Ehe, den fröhlichen Kinderlärm. Wie schön vereinigt sich Naturschilderung und Frömmigkeit in folgendem Gebete für seinen Vater:

Prière pour mon père.

1.

La nuit rafraîchit le feuillage
Où le vent aime à sommeiller
Et la fontaine du village
Est toute seule à gazouiller.
Dans une obscurité paisible
Chaque maison s'ensevelit.
Mon père a refermé la Bible.
Qu'il dorme bien! Angez, gardez son lit!

2.

Avant le jour, quand la rosée
Sème au loin son tremblant cristal,
J'entends déjà sous ma croisée
Mon père et son pas matinal;
Mais quand midi flétrit la rose,
Brûle nos prés et les pâlit,
Mon père en silence repose:
Qu'il dorme bien! Angez, gardez son lit!

3.

Oui, quand inondé par l'orage,
Il revient des monts ou des bois;
Quand fatigué du labourage,
Il sourit au bruit de nos voix;
Possesseurs des fleurs immortelles
Et des cieux où tout s'accomplit,
Venez, et de vos blanches ailes
Couvrez mon père, Anges, gardez son lit!

Welch muntre glückliche Laune sprudelt in dem Gedichte „Coquins d'enfants"! Nicht wahr? was einem die Kinder die Ohren voll lärmen! man hört sich selbst nicht, drein fahren möchte man, und schon steht man auf, um — da ist man plötzlich entwaffnet, wer könnte ihnen denn auch grollen, den lieben, lieben Kleinen!

Coquins d'enfants qui nous faites la guerre
Depuis le matin jusqu'au soir,
Si l'on vous aime, on ne vous aime guère.
Mais vous allez, vous allez voir!

Çà, qu'on m'écoute! je sermonne
Et je tiens mes deux pôings fermés.
Mais bon! jamais écoutent-ils personne?
Coquins d'enfants.... chers petits bien-aimés!

C'est un tapage à ne pouvoir plus dire
Qui de vous sait le mieux crier,
L'un pour tambour a pris la poêle à frire
Et l'autre souffle au cendrier.
Heureux encor si, du grimoire
Amateurs déjà consommés,
Vos doigts n'ont pas sondé mon écritoire,
Coquins d'enfants...chers petits bien-aimés!

Quand vous chantez, autant vaudrait, je pense,
Entendre une forêt d'oiseaux.
Plus bas, plus bas, plus bas encor...Silence!
Alouettes et passereaux!
Allons! et que nul ne raisonne,
Ou je, si vous n'êtes calmés,
J'em...brasse l'un, l'autre, je le...chiffonne,
Coquins d'enfants ... chers petits bien-aimés!

Lerne dich selbst kennen! der alte griechische Spruch ist schon oft in Verse gebracht oder in Prosa erörtert worden, aber selten in so schöner, einfacher und doch so tiefer Sprache wie von J. Olivier in Les poètes.

3.

L'homme a beau creuser l'onde, ou l'azur, ou le sable,
Et retourner son nid:
l ne saisit jamais ce fond insaisissable,
L'infini! l'infini!

4.

C'est comme un jeu pour lui que le tour de la terre:
Oh! le hardi vainqueur!
Il ne laisse échapper aucun lieu solitaire,
Et ne fuit que son coeur.

5.

Mais ce grand conquérant, tournant partout ses voiles
Sur les mers d'ici-bas,
Déjà prêt à rêver l'empire des étoiles,
Ne se possède pas.

R. Rey sagt bei der Besprechung dieses Dichters: „Son chef-d'oeuvre est le petit poëme des Campagnes. L'agreste poésie de nos contrées y est relevée par un petit drame d'une mélancolie poignante.“ Ein Bruchstück aus diesem Cyclus möge die Auswahl schliessen, sie entwirft zugleich ein Gemälde der waadtländischen Landschaft. In fünf Abschnitten erzählt das Gedicht die Krankheit und das Begräbniss eines Bauermädchens, das in Folge einer Erkältung starb.

IV. Le messager.

Extrait du poème des „Campagnes“.

Un homme, à travers champs, se rend dans les villages.
Partout les cerisiers rougissent leurs feuillages.
Le hêtre prend la pourpre et le noyer jaunit,
Dévoilant à son faîte un reste de vieux nid.
Du thymier qui se courbe en une frêle arcade,
Les grappes de vermeil pendent sur la cascade.
Oh! quelle douce paix repose sur ces prés!
Et quelle paix aussi dans les bois diaprés!
L'herbe s'est résignée; elle cache sa tête.
Rien ne l'agite plus, pas même la tempête.
Les vergers, la forêt sont calmes et pensifs.
Seulement dans leur sein quelques soupirs furtifs,
Incertains, ignorés; une feuille qui tombe
Et qui montre à ses soeurs le chemin de la tombe;
Un gland qni fait sonner un morceau de bois mort;
Un oiseau qui s'enfuit; la sève qui s'endort.
Toute chose a fini son oeuvre et sa journée,
Et s'incline snas bruit devant la destinée.
S'acheminant toujours, l'honnête messager
Reste, sous sa nouvelle, impassible et léger.
Il ne plaint ni le vent qui gémit dans la haie,
Ni l'oiseau qui s'y cache et que le vent effraie,
Ni ces feuilles sans nombre, infortunés troupeaux,
Qui, dans la tombe même[1]), ignorent le repos.
N'a-t-il pas, en effet, son chapeau des dimanches,
Son habit bleu qui vient expirer sur ses hanches,
Bonne mine, un teint frais, rasé dès le matin,
Et de l'argent pour boire au cabaret voisin?
Il saute les fossés, enjambe les rigoles,
Descend dans les ravins et leurs taillis de saules,

[1]) A. Vinet verbessert: „qui, même dans la mort.“

Chemine sans détours ni haltes; seulement
Quelque champ de navets le retient un moment.
Il le blâme ou le loue, et se dit en lui-même:
Le mien, certes, est plus beau; mais c'est moi qui le sème!

Sur la pente des prés il voit à l'horizon
Le toit fumeux et brun d'une antique maison.
Il monte le verger. Les vaches curieuses
Le regardent passer, graves, silencieuses,
Puis, à la fin, l'ayant contemplé longuement,
Sortant de leur stupeur, appellent en bramant [1]).
D'un grand feu pastoral la rousse chevelure
Flamboie au pied du tronc qui pleure sa verdure;
Et les petits garçons, les amis du bouvier,
Avec lui sont en cercle assis à son foyer,
En surveillant bien plus, sous la cendre cachée,
La châtaigne rebelle, à la fin dénichée,
Que la génisse [2]), adroite, en ses circuits nombreux,
A gagner du voisin le champ plus savoureux.
Quelques pommes, longtemps du feuillage célées,
Mais par le vent d'automne, une nuit, dévoilées,
Bordant la braise rouge, à son pétillement
Faisaient, d'un chant plaintif, un accompagnement. —
Ils se tournent aussi vers l'étranger qui passe.
En lui je ne sais quoi les effraie et les glace.
Ils restent interdits sans trouver, à leur tour,
Pour lui, qui les salue, un amical bonjour.
Et cependant il n'a rien d'extraordinaire:
Son oeil est sans éclair; sa bouche, débonnaire.
Il cause avec chacun, à tout prend intérêt [3]),
Et s'informe, à la fois curieux et discret,
De l'étable, des boeufs, du cheval, de la grange;
Quelle fut la moisson, quelle fut la vendange;
Et si des monts neigés le bétail descendu
A gagné dans la plaine, ou bien s'il a perdu;
Ce que l'on sème ici: du froment ou du seigle?
Avec quelle charrue, et suivant quelle règle?

[1]) bramer = crier, de préférence en parlant du cerf.

[2]) la génisse, ist das zweite Object von surveillant: les petits garçons surveillent bien plus la châtaigne que la génisse qui cherche à gagner le champ du voisin.

[3]) Man construire: il prend intérêt à tout.

C'est ainsi qu'il parlait; sans honte et sans ennui
Assaisonnant le sien du mérite d'autrui.
Lorsqu'il ouvrit la porte, un bon fagot d'épine
D'un feu clair et léger égayait la cuisine;
Assise auprès, la mère avait l'oeil au dîner,
Aux marmites qu'il faut tourner et retourner,
Secouer, retirer de la braise trop haute,
Afin que tout soit cuit bien à point et sans faute.
Mais cependant, on voit, sur ce front triste et doux
Où la vie a laissé des marques de ses coups,
Dans le calme sourire et la lèvre inclinée
D'une bouche tremblante, et pourtant résignée,
Dans ce regard aimant que rien n'a fait vieillir,
Une âme en de vils soins qui n'a pu s'enfouir[1]).

Une fille tricote auprès de la fenêtre;
Une autre est au lavoir; puis viennent à paraître
Par une porte basse, entr'ouverte en un coin,
Et d'où l'on voit la grange et la paille et le foin,
Le père et les garçons, grands, forts, aux yeux candides,
Et lui, robuste encore et joyeux sous ses rides.

La mère, alors, voyant l'étranger sur le seuil,
Va pour le recevoir. Le messager de deuil:
„Votre cousine, hélas! la nuit d'hier est morte",
Dit-il aux écoutants, en refermant la porte.
„On l'enterre demain, à trois heures. Je viens
Inviter les parents, et vous êtes des siens.
Sa grand'mère et la vôtre étaient, je crois, germaines.
Il faut se résigner: tous n'ont-ils pas leurs peines?
Et cette pauvre fille, hélas! a tant souffert!
C'est quand il n'est plus temps que l'on sent ce qu'on perd.
On croyait qu'au travail elle était un peu molle;
Quand elle se plaignait, on la traitait de folle,
Et sa mère, elle-même, avait cru que c'était
Un chagrin, un dépit, mais non qu'elle en partait[2]).
Ce n'est pas, toutefois, qu'on l'ait contrariée.
Elle allait et venait. Seulement, la veillée,
Elle devenait triste et prenait de l'humeur.
Mais petit à petit s'accroissait la rumeur

[1]) Une âme qui n'a pu s'enfouir en de vils soins = eine Seele, die nicht in den niedern Sorgen um das Materielle aufgeht.

[2]) = qu'elle en mourrait.

Qu'elle était très-malade. On s'inquiéta d'elle,
Car on l'aimait beaucoup; elle était bonne et belle.
On essaya de tout; rien ne la put guérir.
Sa mère se désole et demande à mourir,
Et s'accuse, en pleurant, de l'avoir tourmentée,
Ou de ne s'être pas plus tôt inquiétée;
Mais bien à tort.“ — Ainsi parla le messager,
S'interrompant souvent pour boire ou pour manger.

La famille écoutait, recueillie et pensive,
Chacun interrogeait. Mais la mère craintive
Sur tous ces jeunes fronts, avec anxiété,
Cherchait des gages sûrs de force et de santé[1]).
Comme de pâles fleurs que le tonnerre effraie,
Et que sa seule voix fait pencher sur la haie,
Belles, la joue éteinte, et les yeux gros de pleurs,
Vers leur mère en tremblant se serrent les deux soeurs.

Il se leva, disant que, dans cette journée,
Des parents il devait achever la tournée,
Car à la pauvre morte on veut faire un convoi,
Fit-il[2]) en s'éloignant, qui soit digne d'un roi.
La mère le suivit, lui parlant à voix basse:
„— Pour le chrétien la mort est la suprême grâce;
Est-elle morte en paix? — Oh oui! tranquillement.
Elle a passé sans bruit, sans aucun mouvement.
— A-t-elle fait venir le pasteur auprès d'elle?
— Non! elle n'a rien dit. L'on craignait que le zèle,
Vous savez? . . . la venant effrayer de grands mots[3]),
Ne l'achevât plus vite ou n'aggravât ses maux.“

Messager! Messager, qui parcours la campagne,
Et qu'un brouillard de mort par les prés accompagne,
Ton bras est vigoureux, ton pied sûr et léger;
Songes-tu qu'à ton tour, messager! messager!
Il doit broncher aussi contre la fosse obscure
Où l'immonde bétail en fera sa pâture?

La mère quelque temps demeura sur le seuil,
Comme absorbée en soi dans un penser de deuil.
Et quand elle rentra, d'une larme tarie
On voyait les sillons sur sa joue amaigrie.

---

[1]) Der gefühlvolle Leser wird von selbst empfinden, wie schön die Angst des Mutterherzens hier geschildert wird.

[2]) = dit-il.

[3]) D. h.: le zèle (religieux du pasteur) venant l'effrayer de grands mots.

Ein beachtenswerthes Merkmal der Poesie der romanischen Schweiz ist die Abwesenheit aller römisch-griechischen Mythologie, deren Namen und Anschauungen unaufhörlich in der französischen wie deutschen Dichtung wiederkehren; es beruht dies auf der Erziehung. Dieselbe ist vielleicht nirgends christlicher als hier d. h. nirgends nimmt die Lectüre der heiligen Schrift soviel Platz in der Kindheit und dem Hause ein als in dem von Calvin für die Reformation gewonnenen Lande. Auch in Deutschland war es einst so; bei Klopstock, dem grössten Vertreter der aus der Bibellectüre hervorgegangenen Dichtung, sind auch darum die Anklänge an die hellenische Welt selten; aber seit Göthe hat die Antike die Bibel verdrängt, sogar der Pantheismus drängte sich in die deutsche Dichtung und Weltanschauung ein. Der letztere, äusserst seltne unbestimmte Spuren ausgenommen, ist den Dichtern der romanischen Schweiz ebenso fremd wie die griechische Mythologie. Und doch findet A. Vinet in dem Poem „Les Campagnes" einen antiken Ton, aber verklärt vom Christenthum, wie ja auch bei manchem griechischen Dichter romantische Saiten anklingen; Vinet sagt:

„Certains éléments romantiques abondent dans Homère et dans Sophocle . . . La couleur antique, qui n'est, à le bien prendre, chez M. Olivier qu'une candeur de l'esprit et de l'âme, une intelligence instinctive et pleine d'amour de la vie humaine et de la nature, emprunte chez lui du sentiment chrétien un doux et merveilleux reflet, plein d'harmonie avec l'antique, quoique fort distinct et bien au-dessus de l'antique. Si l'on pouvait se représenter Homère ou Hésiode chrétien, on comprendrait qu'il eût pu inspirer l'auteur du poëme des Campagnes."

Dieses Poem war in einer 1835 erschienenen Sammlung „Les deux Voix" enthalten; die zwei Stimmen sind die des Dichters und seiner Gattin, Caroline Olivier. Letztere (geb. Caroline Ruchet aus Aigle, gest. zu Lausanne am 1. März 1879), am entgegengesetzten Ende der Waadt aufgewachsen, vertiefte sich schon früh in die Abgründe der religiösen Geheimnisse, in der Einsamkeit ihrer Andacht erhob sich ihre Seele auf den Harfenklängen ihres Gesanges hinauf zu Gott:

A Dieu.

Il est si doux de sentir dans son coeur
S'évanouir les terrestres pensées:
Comme un brouillard, dont le soleil vainqueur
Absorbe enfin les bandes dispersées.
Toute légère, et plus heureuse encor,
L'âme s'en va vers son divin trésor.

L'un après l'autre, ainsi que des réseaux
Restés au pied d'un ramier qui s'envole,
Pesants soucis, regrets, chagrins nouveaux,

Tombent de l'âme, au vent de ta parole;
N'as-tu donc pas tout fait, tout accompli?
De qui te croit le destin est rempli.

Eine glücklichere, frömmere Seelenharmonie gab es nicht als zwischen diesen beiden Gatten.

Ein anderer waadtländischer Dichter, von dem schon Poesien mitgetheilt wurden, ist Richard aus Orbe. Bonhôte sagt von ihm: „Richard d'Orbe est certainement un des plus grands, si ce n'est le plus grand de nos poëtes nationaux et il devrait être plus connú et plus apprécié qu'il ne l'est réellement; pourquoi donc aller toujours chercher à l'étranger ce qu'on trouverait si facilement chez soi? Soyons de chez nous!“ Gewiss, Albert Richard ist ebenso gross wie der Pariser August Barbier, aber wer kennt ihn in Deutschland? Noch immer und immer wieder lässt sich das deutsche Publikum von dem zauberisch schillernden Paris blenden, das sich wirklich einbildet an der Spitze der Civilisation zu marschiren und doch nur in einem ewigen Schwanken zwischen Despotismus und Anarchie, zwischen herrschsüchtigem Katholizismus und spöttischem Skepticismus, wo nicht gar Atheismus sich abquält. Nie hat es sich jene heitere Harmonie errungen, die uns aus der Litteratur der romanischen Schweiz entgegenlächelt. Wie blutig den Hochmuth des herrschsüchtigen Paris, unter dem ganz Frankreich leidet, von dem aber auch Frankreich selbst angesteckt wird, der Dichter Richard zu geisseln vermag, zeigen die angeführten Poesien. Die Muse Richards weilt aber nicht in der engen Heimath, der Waadt, sie feiert die Heldenkämpfe der alten Schweiz, die auf dem Boden der deutschen Cantone ausgefochten wurden; doch hat sie auch zarte Elegien gesungen, patriotische, namentlich satirische Gedichte geschaffen, auch anmuthige Sonette gedichtet.

Drei Dichter, Freunde und Studiengenossen, von vielversprechendem Talente, entriss ein früher Tod ihrer Heimath: Frédéric Monneron, Henri Durand und Adolph Lèbre. Der erste, geb. im Dorfe Lonay (Waadt) 1813, starb 8. November 1837 bei Göttingen; in ihm lebte die mächtige Begeisterung Richards. Eine lautere Seele, aber etwas mystisch, rang er dem Höchsten nach wie Schiller, dessen Gesichtsausdruck dem seinen ähnelte, aber es war noch ein Ringen, unter dem er schmerzlich litt, das auch in seiner Stimme nachzitterte; er wollte in das Undurchdringliche eindringen und erlag, ehe seine Kräfte gereift waren. Sein erstes Poem, unvollendet, hiess „la Tentation“; sein zweites „les Alpes“. Er empfand lebhaft den Pulsschlag der Natur, seine Dichtung nahm von diesem Gefühl etwas Phantastisches, Geheimnissvolles an; Juste Olivier, der ihn hochschätzte, fand darin eine Art Musik, „qui évoque des images du monde idéal et immatériel“. Folgende Verse sind aus den „Alpen“ entlehnt:

Aux bords toujours plus froids, d'un ciel toujours plus pur,
Les Alpes entassaient, en groupes fantastiques
Les informes donjons et les dômes antiques
De leurs pâles cités qu'ensevelit l'azur.
— Dormant au fond des nuits, ces blanches Babylones
Dans les champs éthérés découpent leurs remparts.
. . . .
C'était l'heure douteuse où la neige est d'opale,
Où, penché sur les monts, l'esprit du soir exhale
Sa nuageuse haleine au-dessus des champs bleus,
Effaçant des forêts les feuillages houleux . . . .

Ein Neuchateller Gelehrter schrieb dem Verfasser: „Le poème des Alpes de Monneron est une des plus belles poésies qu'on ait écrites en Suisse. Il a une grande puissance et une inspiration véritable.“

Henri Durand, geboren in Vevey 27. April 1818, starb in Lausanne im April 1841, beweint von ganz Lausanne, so mächtig hatte seine jugendliche Muse alle Herzen bezaubert. Seine Gedichte, Ergüsse einer zarten, liebenden, streng keuschen Seele, sind frei von der Bitterkeit und Zerrissenheit, die den Pariser Dichtern so schrille Missklänge entreisst. Durand glaubte an das Leben [1]) und reine Begeisterung schwellte seine Brust. Warum hat denn die deutsche Litteraturgeschichte und Lesewelt nur Ohren für Alfred von Musset, einen genialen, aber im Grunde doch innerlich haltlosen, zerfahrenen Menschen — denn das Wort Charakter stimmt nicht zu seiner Haltlosigkeit —? Warum empfiehlt denn die deutsche Kritik der Lesewelt nicht lieber Dichter wie diesen jugendlichen Sänger der Familie, der Freundschaft, der fleckenlosen Liebe, des Vaterlands? Aber die deutschen Litterarhistoriker haben sich nie um die romanische Schweiz bekümmert; die Zauberschlange Paris lockte sie unwiderstehlich an. Ein Sänger wurde eben Durand genannt, wie Theodor Körner liebte er die Guitarre und sang seine Lieder, indem er sich selbst auf den Saiten begleitete. Sein Landsmann Prof. Eugen Rambert, vortrefflicher Kritiker, sagte von Durands Dichtungen mit dem stolzen Bewusstsein eines romanischen Schweizers: „ces beaux vers, que la poésie française ne connaît guère et que, avec ses mille fanfares, elle serait peut-être incapable de reproduire.“ Es fehlt eben dem französischen Genius die harmonisch einheitliche, auf dem sichern Boden gereinigter Religiosität und einer gleichmässigen Gesittung beruhende Erziehung; mit der Unterdrückung der Reformation hat man diesem Genius den Boden unter den Füssen weggezogen und so ist sein ganzes Streben seitdem ein schwankendes Ringen und ein ringendes Schwanken in der Luft, bei dem die so edlen Anlagen des französischen Volkes, sowohl des Geistes wie des Herzens, nicht zu harmonischer Entfaltung kommen können. Und wie seine Regierungen seit dem 16. Jahrhundert

[1]) Ein vereinzeltes briefliches Wort an Prof. Daguet war wohl nur eine „bouderie“.

an der Erziehung des französischen Volkes gefrevelt haben, so freveln die Pariser Schriftsteller noch heute an derselben. Sei dieses Buch dem französischen Volke ein zweites „De Allemagne."

Der Dritte in dem Lausanner Freundschaftsbunde, Adolph Lèbre, war von französischer Familie, aber in Lausanne geboren 26. Juni 1814; seine Bildung war eine waadtländische und ausserdem war er durch die Schule der deutschen Philosophie hindurchgegangen. Sein früher Tod (er starb in Paris 26. März 1844) liess ihn nur andeuten, was der französische Genius zu leisten vermag, wenn er die solide, aus der Reformation hervorgegangene Bildung in sich aufgenommen hat. Die waadtländische Litteratur bewahrt dem feurig strebenden, ernst forschenden jungen Manne ein ehrendes Andenken.

Eine eigenartige Entwicklung hatte François Oyex; er war Hirte, bildete sich zum Schullehrer aus und wurde dann Schriftsteller; er schildert mit Vorliebe die schöne Natur, deren Anblick ihn in seinem Hirtenleben erfreut hatte. Gaullieur hat ein nationales Drama „Rudolph von Habsburg" geschrieben; sein Drama „Davel", das er in Gemeinschaft mit Hurt-Binet verfasste, wurde schon erwähnt.

Ein ausgezeichneter Dichter ist endlich noch J. J. Porchat, Verfasser von zwei Dramen in Versen: „Jeanne d'Arc" und „Winkelried", bekannt aber hauptsächlich durch seine Fabeln. „Porchat gehört nicht der mystischen Schule Vinets an. Seine friedlich heitere Seele athmet gern in einer Atmosphäre sanfter Empfindungen Er glaubt die Natur gut und sucht ihre Harmonien auf; Alles ist Friede und Gleichgewicht für ihn; seine sanfte Philosophie erkennt in dem Thiere den ersten Entwurf zum Menschen" (R. Rey). Trotz des am Eingang Gesagten — in Wirklichkeit wurde Porchat ein Opfer der Unduldsamkeit und ging daher nach Paris — spendet Vinet als Kritiker seinen Fabeln das grösste Lob. Es ist sehr schwer, in der französischen Sprache Fabeln zu schreiben, die ihrem Dichter einen Namen in der Litteraturgeschichte verschaffen. Die Wendung, welche La Fontaine dieser Dichtgattung gegeben hat, ist die herrschende geworden; auf den Spuren dieses Musters weiter zu gehen und doch original zu bleiben, neu zu sein, dies ist dem Waadtländer gelungen: „c'est que l'apologue lui est tellement naturel qu'on est tenté de croire que, s'il n'y avait pas eu de fables dans le monde, il en aurait fait." (A. Vinet). Alles ist daran zu loben: die gesunde Natürlichkeit, der dramatische Gang des Dialogs, der eigenartige Charakter seiner Moral, die Erfindung — denn zu den meisten seiner Fabeln hat der Dichter den Stoff erfunden —, nur Einen Fehler glaubt Vinet rügen zu müssen, hier und da findet er den Styl zu gefeilt; nicht jede Fabel ist gerade für die Kindheit, aber allen Eltern und Lehrern, allen Gebildeten überhaupt sind sie zu empfehlen, für die Kinder ist dann die Auswahl zu treffen. Die Sammlung erschien zuerst pseudonym zu Paris unter dem Titel „Recueil de

Fables, par J. J. Valamont", dann mehrmals vermehrt unter dem Titel „Glanures d'Ésope." Als Beleg für das Gesagte diene folgende Fabel:

Les Riverains.

Un ruisseau court dans la prairie,
Touchant Lucas à gauche, à droite Nicolas.
C'est la guerre éternelle. Incessamment l'on crie:
„Voisin, j'en veux ma part. — Voisin, n'y touchez pas.
— Mais, voisin, mon herbe est flétrie;
C'est mon tour. — Nenni, c'est le mien."
Et chacun de creuser des rigoles profondes,
N'ayant souci que de son bien.
Oubliez-vous, méchants, l'Auteur des eaux fécondes?
La croix sur le clocher ne vous dit-elle rien?
Prise et reprise à force ouverte,
L'onde souvent changea de lois.
Le sang sur la pelouse verte
Coula, dit-on, même une fois.
Si la chronique est véritable,
Lucas, le gros Lucas, était le plus coupable;
Lucas, de cette idée imbu
Que ni lui ni son pré n'ont jamais assez bu.
Après la force, un jour, pour essayer la ruse,
Il offre à Nicolas un traité qui l'abuse.
Voici le protocole, arrêté verre en main:
„A chaque bord son jour; tu lèves ton écluse
Au coup de l'Angelus, et moi le lendemain."
Mais quand la nuit est plus obscure,
Qu'en son pauvre manoir Nicolas retiré,
S'abandonne au sommeil, et rêve qu'en son pré
Il entend le ruisseau courir sur la verdure,
Lucas à pas de loup en vient changer le cours.
Avant l'aube il revient encore
Cacher ses crimes à l'aurore.
Il ne les put cacher à l'Arbitre des jours.
Un soir que ses gazons buvaient avec mystère
L'eau dérobée à Nicolas,
Un gros nuage avec fracas
Se déchire et fond sur la terre.
Le ruisseau qui devient torrent,
Graveleux, fangeux, dévorant,
Suit d'abord le premier passage
Ouvert à son aveugle rage,

S'y creuse un lit toujours plus grand.
Le voilà chez Lucas roulant pierres sur pierres.
Dieu vengeur, tu le veux! Plus d'herbe, plus de fruits;
Les arbres mêmes sont détruits;
Le pré n'est plus que fondrières.
On connut que du ciel c'était un jugement,
Et Nicolas, montrant son écluse abaissée,
Disait à la foule empressée:
„Voici la trahison; voilà le châtiment."

Die Fabel „l'Ane et la Cloche" ermahnt die Menschen, die Thiere, die ihm dienen, mild zu behandeln; die Moral davon ist:

L'homme humain.

Hélas! de tous ces maux que méprise la loi
Quand viendra chez nous le remède?
Homme, prends en pitié ce valet quadrupède,
Il est sensible, il souffre, il est chair comme toi.
Dieu même à tes soins le confie:
De lui tu rendras compte au Père de ta vie.
Cet âne, objet de tes mépris,
Mieux traité par la synagogue,
Il est mis dans le décalogue;
Dans le Sabbat il est compris.
Des coutumes d'Egypte un long temps nous sépare.
Depuis le boeuf Apis on a fait du chemin.
Mais quoi? Toujours l'excès! Idolâtre ou barbare!
L'homme un jour sera-t-il humain?

Dem frühen Tode jener drei talentvollen Dichter folgte ein politischer Sturm, der die Ueberlebenden alle zerstreute. Es war eine geistig auserwählte Gesellschaft, die im Jahr 1830 die Zügel der Regierung in die Hände nahm; aber zwischen ihr und der grossen Masse, namentlich der Landbevölkerung, war der Abstand zu gross. Letztere hatte kein Verständniss für die puritanische Strenge, sowie auch die „Doctrinären" — so konnte man die Männer, die von 1830—45 regierten, nennen — die Berechtigung mancher materiellen Bedürfnisse der Masse zu gering anschlugen. Die Popularität, die sie sich somit verscherzten, hatte sich der in der Nähe von Avenches geborne Druey zu gewinnen verstanden, er strebte nach der Regierung und stützte sich desshalb auf die Massen. Die Unzufriedenheit der letztern kam bei Gelegenheit der Jesuitenfrage, die zum Sonderbundskriege führte, zum Ausbruch und die bisherige Regierung wurde im Februar 1845 gestürzt. Mit ihr fiel auch jener Verein auserlesener Geister, die an der Akademie zu Lausanne den Ideen der regierenden Classe wissenschaftlichen Ausdruck gaben: Juste Olivier ging nach Paris,

Secrétan erhielt einen Ruf an die Akademie in Neuchâtel, der Historiker Monnard an die Universität Bonn, Vinet starb am 4. Mai 1847 in Clarens. So stark aber war der Einfluss seiner Ideen gewesen, dass bei dem entstandenen Conflict zwischen den Gewissen und der neuen Regierung 180 Pastoren ihr Amt niederlegten; die Anhänger der spiritualistischen Lehre bildeten eine „freie Kirche", getrennt von der Nationalkirche. Das ganze protestantische Europa gerieth in Aufregung über dieses Schisma, in Edinburg wurden geistliche Versammlungen abgehalten, um „über das wunderbare Werk Gottes im Canton Waadt" zu verhandeln. Wie auch die Parteimeinungen und religiösen Ansichten auseinander gehen mögen, die hohe Wichtigkeit, die die gebildete Gesellschaft des Waadtlandes in einer Zeit rein positiver und industrieller Thätigkeit den religiösen Fragen zuerkannte, ist ein Zeichen der Zeit, das die Aufmerksamkeit Aller verdient, die in der Sprache des Gewissens ein Zeugniss der göttlichen Natur im Menschen anerkennen: die Akademie von Lausanne nimmt in der Geschichte der Religion und Litteratur einen gleich hohen Rang ein wie einst das Port-Royal in Frankreich, über dessen Geschichte damals der Franzose Sainte-Beuve an dieser Akademie Vorlesungen hielt. Die Bewegung von 1845 bewirkte somit eine Spaltung in der bürgerlichen Gesellschaft, auf den geistigen Aufschwung folgte eine tiefe Abspannung; die Schule Vinets bestand zwar fort, aber ohne weitere geistige Entwicklung, aber auch aus der siegreichen Partei gingen keine hervorragenden Geister hervor, sie vertrat die Anschauung und Intelligenz der Masse.

Um 1860 klärte sich die Gährung. In Folge der Hebung des Unterrichts, begleitet von wachsendem Wohlstand, hatte sich das geistige Niveau der Landbevölkerung gehoben; jedes Dorf hatte seine Bibliothek, das Bedürfniss geistiger Nahrung wuchs. Es trat eine Epoche des Friedens ein, die geistig hoch gebildeten bürgerlichen Classen, die 1845 verdrängt worden waren, nahmen wieder Antheil an den öffentlichen Angelegenheiten. Secrétan nahm wieder seinen Lehrstuhl an der Akademie ein, der ihm geistig verwandte Genfer Professor Ernest Naville hielt ebenfalls im Winter Vorlesungen zu Lausanne. Die litterarische Thätigkeit erwachte wieder, doch hat sie sich noch kein klares Ziel gestellt; die Geister sind noch im Schwanken begriffen, aber der Forscher ahnt, dass aus der Mischung der beiden geistigen Grundelemente des Waadtlandes, dem spiritualistischen Vinets und der naiven Volkseele, eine ideale schöne Weltanschauung und vielleicht bald ein erhabener Dichtergenius hervorgehen wird, in welchem Richard d'Orbe, J. Olivier, Rambert und die Historiker verschmelzen werden. Er wird das Ideal, das der aus dem katholischen Frankreich hervorgegangene Victor Hugo nur romantisch verworren dargestellt hat, in protestantischer Klarheit und Sicherheit, verklärt von der Heiterkeit der schönen waadtländischen Natur verwirklichen. R. Reys Urtheil findet hier seine rechte Stelle:

Die geistige Natur der Waadtländer.

L'âme vaudoise est riche. L'école de Vinet a montré combien elle recèle de sève morale, de chaleur, de mysticité. D'un coup d'aile vigoureux, nous l'avons vue s'enlever de terre et planer dans les régions d'en-haut. Ce peuple a le sens des réalités intérieures, il sait se transporter dans les autres et sentir en eux. Cette sève morale, ce tour d'esprit poétique et intime, sont rares dans les lettres françaises; l'esprit vaudois oscille entre la France et l'Allemagne, et tient des deux pays. Mieux encore que l'esprit genevois, il serait propre à servir d'intermédiaire entre eux et à infuser aux lettres françaises le sérieux, le recueillement, l'intimité."

Mit diesen Worten kommt das Selbstbewusstsein des Genius der romanischen Schweiz zum Ausdruck und belehrt die französische Litteratur, wie unfertig und trotz allen Prunkes unvollständig sie ist, wie er bei seiner Vertiefung in Folge der Reformation den Beruf hat, sie zu kräftigen und ihre Lücken zu ergänzen.

Nächst der Religionsphilosophie und Dichtkunst hat sich der litterarische Genius des Waadtlands auf die Geschichte geworfen, natürlich vor Allem auf die seiner eben erst emancipirten Heimath. Die bedeutendsten Historiker sind Monnard und Vulliemin. Der erstere (geb. Bern 17. Januar 1790), 1815 Pastor in Montreux, einer der Doctrinäre von 1830, vom reinsten Eifer für die Bildung seines Volkes beseelt, ward schmerzlich von der Krisis des Jahres 1845 berührt und wanderte aus; er starb in Bonn im Januar 1860. Der zweite hat, ausser vielen Monographieen, auch eine neue Geschichte der Schweiz in zwei Bänden herausgegeben; Beide zusammen haben Johannes von Müllers Schweizer Geschichte übersetzt und fortgeführt. Im Jahr 1837 gründete Vulliemin (geb. Yverdon 1797, gest. in Lausanne 9. Aug. 1879) die „Société d'histoire de la Suisse romande", worin zahlreiche gründliche Forschungen niedergelegt sind; unter den Mitarbeitern haben sich besonders ausgezeichnet durch ihre Arbeiten: Baron Fr. de Gingins über das Mittelalter von der Völkerwanderung an, als Abkömmling eines feudalen Geschlechtes etwas parteiisch für die burgundische Politik und die Savoyer Regierung; Hisely über die Grafschaft Greyerz; Troyon über die Pfahlbauten; Verdeil, der in seiner Geschichte des Waadtlands über dem Groll gegen Bern die Verschmelzung der romanischen mit der deutschen Schweiz zu wenig betont. Dem Waadtland gehört der jüngste Geschichtschreiber des französischen Protestantismus, Guillaume Adam de Félice, an; geb. zu Otterberg 12. März 1803, in Lausanne 1827 zum Pastor ordinirt, starb er 23. Okt. 1871 in Lausanne.

Ein hervorragender Schriftsteller der neuern Zeit, wohl der bedeutendste der Gegenwart, ist Eugen Rambert, ein so vielseitiges wie gediegenes Talent, geistreicher Kritiker („Vinet, sa vie et ses oeuvres u. s. w.)

und zugleich Dichter; sein Hauptwerk ist seine Beschreibung der „Alpes suisses", die er vom pittoresken, geschichtlichen, wissenschaftlichen, ja strategischen Standpunkte aus schildert; sein poetischer Genius umkleidet auch die wissenschaftlichen Seiten mit künstlerischem Gewande, die Alpenpflanzen beschreibt er zugleich als Botaniker, Maler und Dichter und die Sagen und Legenden der Berge erzählt er in anmuthiger Sprache. „La Suisse est bête", schrieb unlängst — wie erwähnt — der Pariser Schriftsteller Saint-Genêt, der sich in der Schweiz gelangweilt hatte, weil es darin keine Sagen und Banditen wie in den romantischen Pyrenäen gäbe; nur die geckenhafte Unwissenheit der Pariser belletristischen Litteratur kann solche plumpe Worte sprechen, die Waadtländer J. und U. Olivier, Bridel, Vulliemin, Rambert sind dem Pariser nicht einmal dem Namen nach bekannt.

Eugen Rambert wurde am 6. April 1830 zu Montreux geboren; in Lausanne machte er seine Gymnasialstudien, wobei er sich oft unbefugter Weise in Vinets Hörsaal schlich, um dessen Vorträgen über französische Litteratur zu lauschen, dann studirte er diese Litteratur in Paris selbst. Später nahm er den Lehrstuhl Vinets an der Akademie in Lausanne ein, seine definitive Ernennung erhielt er 1855 in Folge seiner „Abhandlung über Frau von Staël". Bei der geschilderten Empfindlichkeit des religiösen Lebens in Lausanne konnte es nicht fehlen, dass seine Antrittsrede, die vom Rechte des Zweifels und von dessen Bedeutung für die Wissenschaft handelte, in gewissen Kreisen verstimmend wirkte; mehrere Artikel Ramberts über Calvin in der „Revue Suisse" 1857 reizten vielleicht noch mehr auf. Die Härte, die in des grossen Reformators Charakter lag, mag dem rein menschlichen Gefühl nicht sympathisch erscheinen und in manchem Fall hätte Calvin wohl seine strenge Reformatorenpflicht mit der menschlichen Milde vereinbaren können; vielleicht aber erwog der Kritiker nicht alle Momente der Zeitlage, ein Franzose (Paul Albert, der später angeführt werden wird) empfand für Calvin nicht nur Bewunderung, sondern auch einen Anflug von Theilnahme; das Urtheil auch des redlichsten Kritikers wird oft von Seelenverwandtschaft bestimmt.

Noch grössere Aufregung riefen Ramberts Artikel über Pascal hervor, die er 1858 in der „Bibliothèque universelle" veröffentlichte; er fand Pascals Apologie des Christenthums ungenügend und liess denselben nur als beredten Moralisten gelten. Der Genfer Ernest Naville trat für die angegriffene Sache in die Schranken: der Streit spielte bis nach Paris hinüber. Drückend empfand der junge Gelehrte die gesellschaftliche Verstimmung, die ihm desshalb in den freikirchlichen Kreisen von Lausanne begegnete, und so nahm er 1860 gern eine Berufung als Professor an das Polytechnikum in Zürich an. Von dieser neuen Stätte seiner Wirksamkeit aus veröffentlichte Rambert 1862 seine geistreiche Studie „Corneille, Racine und Molière", ein Buch, das auch in Paris grosses

Aufsehen machte. Der Kritiker Sainte-Beuve, der schon gelegentlich der Pascalstudie für Rambert Partei genommen hatte, schrieb darüber am 29. Febr. 1864 folgende Worte: „Ramberts Buch ist die Arbeit eines kenntnissreichen, klaren und geistvollen Kritikers. Wir Pariser sollten uns eifriger um auswärtige Publikationen solchen Schlages kümmern. Leider aber wollen wir nur die Dinge lesen, die in Paris geschrieben sind, und am liebsten hören wir das, was uns schmeichelt". Es sei hier rühmend hervorgehoben, dass dies nicht das einzige Mal ist, dass Sainte-Beuve ein anerkennendes Interesse an der Litteratur der romanischen Schweiz bethätigt hat.

Ramberts bedeutendstes Werk, „les Alpes Suisses", von dem jetzt fünf Bände vorliegen, hat (wie vorhin erklärt wurde) die Absicht, die malerische Schilderung mit der wissenschaftlichen Erforschung der Alpen in populärer Darstellung zu verschmelzen. Ein Züricher Kritiker sagt: „Rambert studirt den Berg wie ein Forscher, empfindet ihn wie ein Dichter, malt ihn wie ein Künstler. Vor Allem will er den Berg als malerische Wirklichkeit uns vorführen, die verschiedenen Berge auch in der Schilderung individualisiren. Ein solches charaktervolles Bild, das in folgender Uebersetzung nachgezeichnet ist [1]), ist die Riesenwand des Muveran im waadtländischen Hochthale „Les Plans":

„Der Muveran ist ein Gebirgsstock von strengen Linien, dessen Gipfel die Höhe von dreitausend Metern überragt. Die Nordseite des Berges weist einen ungeheuren Absturz, welcher in seiner ganzen Länge von Riesenschlünden durchfurcht, mit unzähligen Kämmen und Gräten gezeichnet ist. Ihre tausend, etagenartig übereinander gethürmten Zacken bilden ein wunderliches Durcheinander halbzerfressener Nadeln. Ein Stein, der sich am Gipfel ablöst, ist schon in der Mitte seines Sturzes zu Staub zermalmt. Zweitausend Meter tief stürzen die Lauinen, reissen lose Blöcke mit, höhlen tiefer alte Furchen, arbeiten feindselig an des alten Stockes langsamer Zerstörung. Wer diese gequälten Flanken mustert, der empfindet die energischen Schauer unsrer Hochalpen.

„Und doch, wie man ihn liebgewinnt, diesen Muveran! Den kahlen Scheitel trägt er nicht wie gemeine Berge. Stolz, nicht prahlend, ragt er empor. Sein Profil ist so rein als wild, und um die nackte Riesenmasse hängt ein Adel und ein Zauber, dem Keiner widersteht.

„Wenige Berge wechseln so rasch ihr Aussehen, an wenigen spielt

---

[1]) Indem sich der Verfasser erlaubt, diese Uebersetzung, die in der N. Züricher Zeitung vom 5. Juli 1881 erschienen ist, mitzutheilen, wie er auch aus dem betr. Aufsatze die biographischen Notizen über R. nachgetragen hat, bemerkt er, dass er selbst einen Band Uebersetzungen von Werken der hier besprochenen Schriftsteller vorbereitet. Eine Auswahl der „Alpes suisses" existirt in deutscher Uebersetzung: „Aus den Schweizerbergen" von Prof. Born (illustrirte Prachtausgabe, Basel, Georg 1874).

das Licht so launenhaft. Der Morgenröthe kehrt der Muveran den derben Rücken zu, ihr Purpurschimmer säumt nur seine höchsten Linien, bald aber blitzen schiefe Strahlen der steigenden Sonne durch die Scharten jener Kämme, breiten sich fächerartig aus, gleiten über Schatten weg, die wie Schleier auf der Bergwand ruhen; sie strömen später auf die thalwärts liegenden Matten nieder, mit jeder Stunde streifen sie näher an die Wand: da leuchtet ein Vorsprung, dort ein zweiter auf, bis all diese Rinnenkämme auf dem Dunkel ihrer Schlote in plastischen Lichtern sich abheben. Allmälig dringt die Sonne in die tiefern Canellirungen, schneidet breite Schatten zu dünnen Riemen, — kurz, erst im Zenith ist sie für den Muveran aufgegangen. Nachmittags erscheint der Augenblick, wo die Felswand das ganze Gewirre ihrer Schraffuren, ihrer Vertiefungen und Vorsprünge der Sonne überlässt, und die lothrecht aufprallenden Strahlen diese zerrissene Welt von Abgründen förmlich heizen. Nun ist die glühende Stunde da, wo die Gemse in der Grotte Siesta hält, während der Jäger mit triefender Stirne auf seine Beute lauert. Bald beginnen leise Schatten aus den Gründen empor zu kriechen und die Silhouette der gegenüberliegenden Berge auf die schimmernde Wand zu zeichnen. Die höher gelegenen Felsen färben sich mit tieferem Roth, endlich flammt es wie der Wiederschein von Lohen einer Riesenesse. Oft wenn hinter der fernen Juralinie die Sonne schon verschwunden ist, erglüht der Gipfel nochmals vom Reflexe einer Wolke. Nirgends ist dies Alpenglühn häufiger, intensiver. Auch die Mondbeleuchtung wirkt hier um so magischer, als der Mond nur für den Berg aufgeht, das Thal dabei im Dunkeln bleibt". —

„In der Litteraturkritik, sagt der Züricher Aufsatz weiter, gehört Rambert weder zur ästhetischen noch zur historischen Schule, er steht in der Mitte zwischen beiden; die psychologischen und ethischen Probleme, Gedankenkritik und Ideengeschichte sind die Dinge, mit denen sein gesunder Idealismus sich am liebsten beschäftigt. Als Dichter ist Rambert erst in reifen Jahren bekannt geworden; 1871 erschienen seine „Poésies et chansons d'enfants" (bei Georg), 1874 in Paris die „Poésies par Eugène Rambert". Natur und Gesellschaft, Politik und Litteratur, Moral und Religion, Ernst und Scherz, des Dichters Freud und Leid, alles das löst sich hier in buntem Reigen ab. Wie poetisch Rambert das Leben seiner Berge mitlebt und empfindet, davon zeugt sein Gedichtchen „Zwiegespräch":

1.

Flüstern hört' ich Monte Rosa
nächtlich einst zum Matterhorne:
„Schwarzer Nachbar und verfehmter
Bruder mein, was soll dein Stöhnen?

2.

Und vom Matterhorne hallt es:
„Kümmert mich das Volk der Menschen?
Weiss ich was von diesen Zwergen?
Andre stolze Riesenhäupter

Denkst an deine blut'gen Opfer,
an den Pfad, den in die Seite
Menschenhand dir eingegraben?
an die bleichenden Gebeine,
Die aus deinen Schlünden schimmern?"
überragen mir die Stirne
— Das ist meiner Seele Qual!"

Doch auch die Ebene mit ihren grünen Triften, ihrem dunkeln Walde, ihren rothgelben Kornwogen; das Blätterrauschen, die Vogelstimmen, des Baches Plätschern, Fuchs und Reh, selbst die entartete Gemse im Wildparke des Sihlthales tummeln sich in Ramberts melodischen Versen, wo die Naturanschauung von der Reflexion nur selten verlassen, zuweilen vielleicht ein wenig überwuchert wird. Nächst dem hat Rambert auch die reine Gedankenpoesie gepflegt; wie dieselbe einen gewöhnlichen Gedanken in ein reizendes Bild umwandeln kann, das zeigt so recht das allerliebste Gedicht

Les Anges.

1.

La critique sème le doute.
Elle prétend qu'on ne voit plus
Venir des anges sur la route,
Comme autrefois chez les élus.

2.

Laissons-la dire. Que m'importe?
Il suffit qu'il en vienne encor —
Il en vient frapper à ma porte,
Parfois tout bas, parfois plus fort.

3.

Doux messagers de poésie,
Chacun s'annonce en fredonnant
Son gai refrain, sa fantaisie
Au rhythme heureux et bien sonnant.

4.

Mais trop souvent ma porte est close.
Il faut, hélas! gagner son pain.
— „Aujourd'hui, je fais de la prose,
Ange du ciel, reviens demain."

5.

Le lendemain, j'attends, j'appelle —
Tous les appels sont superflus.
Adieu refrain, chanson nouvelle!
L'ange, piqué, ne revient plus.

Schwerlich hat je ein französischer Dichter die anmuthige Einfachheit und den schmeichelnden Tonfall dieses Liedchens übertroffen.

Das litterarische Credo des Dichters bieten die fünf Gedichte „Einst und Jetzt", welche die Ausschreitungen der Neueren mit dem Lorbeerzweige der Klassiker peitschen. Von den politischen Gedichten [1]) be-

[1]) Es befindet sich darunter auch eins, das „aus den Aufregungen des grossen Kriegsjahres" hervorgegangen ist: „Das zwiefache Deutschland" mit dem doppelten Motto: „Diesen Kuss der ganzen Welt" (Schiller) und „Durch Eisen und Blut" (Bismarck). Wenn der Dichter ein ebenso scharfes Auge für Frankreich gehabt

rührt uns näher das längere Gedicht: „La Suisse romande, à M. le professeur Rilliet de Candolle, à Genève". Herr Rilliet hatte sich nämlich dahin geäussert, dass der Ausdruck „Suisse romande" nur eine geographische Bezeichnung, dass ihm bei seinen Studien nur ein Bund und Kantone, aber keine „Region" entgegengetreten sei. Der Dichter sucht dem Historiker nachzuweisen, dass er sich getäuscht habe. Bei dieser Gelegenheit kommt natürlich die Rede auf die Kantone und ihre alten Fehden, denn:

On sait que les cirons se dévorent entr'eux.

Indesssen, trotz alledem ist man heute einig, und hier allein im heutigen Europa verstehn sich Deutsche und Franzosen [1]. Die Schweiz sei uns das Erste, aber die „Suisse romande" soll desshalb ihre Eigenthümlichkeit nicht opfern, sie ist ein Wesen sui generis, (d. h. ein eigenartiges), scharf geschieden von Frankreich dort, von deutschen Landen hier.

Sollen wir Ramberts Schriftsteller-Individualität nach ihren Hauptzügen zusammenfassen, so betonen wir das eminente Darstellungs- und Schilderungstalent des Alpenmalers, den keuschen Idealismus und den sittlichen Ernst des Kritikers, den feinen Geschmack und Formensinn des Dichters nebst wirkungsvoller, jede Rhetorik von sich weisender Einfachheit des Ausdrucks, endlich die aus allen seinen Werken sprechende Originalität des Schriftstellers überhaupt."

Zu den Erwähnten sind noch Frauen hinzuzufügen, die sich in der Erbauungslitteratur oder als Jugendschriftstellerinnen Verdienste erworben haben: Fräulein Herminie Chavannes, (geb. Vevey 1798, gest. Lausanne 5. April 1853), Frau Monneron („Augustin"), Frau de Pressensé („Rosa, la Maison blanche"). Letztre, geb. Elise-Françoise Louise de Plessis, geb. in Yverdon 22. Dec. 1826, vermählte sich mit Edmond de Pressensé (geb. Paris 7. Januar 1824), der in Lausanne Theologie studirt hat und in Paris am „Journal des Débats" mitarbeitet.

---

hätte, so hätte er sich an die von Laharpe erzählte Vision Cazottes erinnern können, die, wenn auch erfunden, doch den Stempel der idealen geschichtlichen Wahrheit trägt, und worin alles Blut der französischen Revolution „im Namen der Vernunft, der Tugend und Menschlichkeit" vergossen wird; er hätte sich an die französische Revolutionsarmee erinnern können, die 1798 in die Schweiz einbrach und „im Namen der Freiheit und Völkerverbrüderung" die Kassen plünderte und das Volk von Schwytz und Nidwald niedermetzelte. Es ist übrigens längst in Frankreich, auch von den Behörden, anerkannt, dass der Krieg von 1870 ungerechter Weise, hauptsächlich durch Verschulden der Kaisern, provocirt worden ist, dass sich Deutschland seiner Haut wehrte. Einem Jeden das Seine!

[1]) Das Wort „Franzosen" ist hier unpassend, auch nur zum Scherz gebraucht; es handelt sich hier nur um die französisch redenden Bewohner der romanischen Schweiz, die niemals zum französischen Staate gehört hat und auf einem andern Volksthum beruht, was auch gleich darauf erklärt wird.

La Vaux, ein Abbild der Weltgeschichte.

Alle Schönheit, alle Poesie und Geschichte des Waadtlands, ja man möchte sagen der romanischen Schweiz überhaupt, findet sich in dem Winzerlande la Vaux[1]) zusammengedrängt; hier ist vielleicht die Quelle der Begeisterung für den Genius, der einst, Göthe, Schiller und Shakespeare in sich vereinigend, das All der Natur und die Geschichte der Menschheit, durchsonnt vom Gotteslichte reiner Religiosität, in harmonischer Dichtung wiederspiegeln wird. Die Schönheit der Natur, wer kennt sie nicht aus der Anschauung oder den Berichten entzückter Reisender? „Ce parcours est un enchantement. Réunissant ses beautés dans un effort suprême, le paysage du Léman atteint au tragique des hautes Alpes en gardant son harmonie sereine et limpide". (R. Rey.)

Hier blüht der heitere Cultus des Alles verjüngenden Bacchus, Sinnbildes der ewigen Jugend, seit nahe zweitausend Jahren in ungetrübter anmuthiger Frische, aber in der „fête des Vignerons" von Vevey sittlich verklärt zum Feste der Arbeit, der Vermählung des Menschen mit der Erde, und zugleich, als wäre von Italien herüber ein Lächeln der Antike darauf gefallen, überhaucht vom Schmelze künstlerischer Schönheit. Hier, in der Geschichte Veveys, ist das ganze Mittelalter vertreten. Kann man sich ein anschaulicheres Bild von der chaotischen Verwirrung der Lehnsherrschaft denken, als das, welches diese Stadt bietet, wo Recht und Herrschaft von Strasse zu Strasse, von Haus zu Haus wechselte? denn in die Herrschaft theilten sich der Abt von St. Maurice und der Bischof von Lausanne, beide durch Vögte vertreten: das waren die Herren von Blonay und Oron; später erhoben auch die Grafen von Savoyen ihre Ansprüche. An die hohen Fürstenhäuser erinnert das alte Gebäude „la Cour aux Chantres", einst die Residenz der Könige des transjuranischen Burgunds; in demselben ertheilte Kaiser Heinrich IV. den Grafen von Savoyen das alte Chablais, in beiden sieht der Dichter ahnend die modernen Weltmächte vertreten: das protestantische deutsche Reich, dessen Kaiser damals in Canossa sich vor dem Papste demüthigen musste, und das neue italienische Königreich, das von dem Hause Savoyen gegründet wurde, welch letzteres, als es das päpstliche Rom in Besitz nahm und zu seiner Residenz machte, die Schmach seines Wohlthäters an dem Erben Gregors VII. rächte.

Dann kommt die Renaissance und die Reformation, vertreten durch

[1]) La Vaux erstreckt sich von Lausanne nach Vevey; das westliche Uferland, von Lausanne nach Nyon, wird la Côte genannt; le Gros-de-Vaud ist derjenige Theil des Waadtlands, der das Hochland zwischen dem Neuchâteller See, dem Jura, dem Jorat und dem Thale der Broie einnimmt und dessen Mittelpunkt Echallens bildet. „Le Gros-de-Vaud a été le noyau de la patrie vaudoise, le refuge des aborigènes lors des grandes invasions." (R. Rey.)

die Geschichte des Schlosses Chillon, wo Bonivard, ein echter Jünger der Renaissance, von den Genfern und Bernern, den Kämpfern für die Reformation, befreit wurde. Mit dem Schlosse Chillon stürzt auch ein trotziges Adelsgeschlecht zusammen, die Herren von Blonay spielten am Ostende der Waadt dieselbe Rolle, die am Fusse des Jura die Herrren von Gingins spielten. Sie hatten sich sogar ein kleines Fürstenthum gründen wollen, werden auch in alten Urkunden „Fürsten" genannt, wurden aber vom Bischof von Sitten und dem von Lausanne und dem Hause Savoyen zu hart bedrängt, da schlossen sie sich als Vasallen an das letztere an und dienten ihm in unwandelbarer Treue. Ein Zweig des Hauses blieb katholisch und folgte, als die Berner die Waadt nahmen, ihrem Lehnsherrn hinüber in sein Erbland. Eine Volkssage versinnbildlicht diese Treue: bei der Erstürmung von Chillon sprang ein Herr von Blonay auf seinem Ross in den See, erreichte schwimmend das Savoyer Ufer und ritt dann an den Hof des Herzogs. Dieser Sprung erinnert an den Harrassprung in die Zschopau, den Theodor Körner besungen hat. Der andere Zweig des Hauses blieb im Lande, verschloss sich aber gegen die neue Berner Bürgerordnung in seine Burg und rieb sich auf in müssigem Groll; um ranggemäss auftreten zu können, verkaufte es ein Recht, einen Weinberg, einen Wald nach dem andern, bis ihm nichts mehr blieb als die zerfallenden Mauern seines alten Schlosses und das einst so trotzig stolze, alterthümelnde Geschlecht zu einer Merkwürdigkeit für Alterthümler geworden war. „Aber auch diese Treue hat ihre Grösse," sagt R. Rey und mit Recht.

Würdiger freilich kämpfte der Major Davel gegen die Berner Herrschaft an, insofern sie das waadtländische Volksthum unterdrückte; ein edles Bild schwärmerischer Frömmigkeit und erhabener Opferfreudigkeit fiel er, aber sein Blut befruchtete den Boden der Freiheit. Dort, — der Wanderer hat es schon hinter sich — zu Cully, seinem Wohnort, erhebt sich, auf einem Platze nahe am See, seinem Andenken zu Ehren ein Obelisk.

Die Neue Heloise.

Bei Blonay liegt das Dorf Chailly, ein verführerisches Frauenbild taucht hier auf; von hier stammt Madame de Warrens, die zärtliche Sophistin, die sirenenhafte Freundin des jungen J. J. Rousseau. Und nahe dabei liegt Clarens, dem Litterarhistoriker unvergesslich aus Rousseaus Romane „la Nouvelle Héloïse". Vortrefflich weiss R. Rey bei der Kritik dieses Romans, der bei aller Sprache der Sophistik der in Unnatur und Frivolität befangenen, vornehmen Gesellschaft Frankreichs (für diese war er geschrieben) doch den Schwung zu Besserem verlieh und vielfach anregend wirkte, das echt Schweizerische J. J. Rousseaus in das rechte Licht zu stellen:

„La Nouvelle Héloïse n'est plus dans le goût de notre époque. La pompe sentimentale et la passion tendue qui ravissaient la société du XVIII. siècle

nous paraissent boursouflées, et cependant ce livre a creusé une trace profonde dans les lettres; il a des pages immortelles. A la suite d'une première partie, orageuse, troublée, maladive, Rousseau a placé une admirable peinture de la vie de famille, frugale, économe, laborieuse, associant la culture de l'esprit aux soins agricoles. Ici, Jean Jacques n'est pas dans le paradoxe, il laisse de côté les amplifications sur la vie sauvage. C'est le tableau de la vie suisse, fortement assise dans la réalité, saine, en communion avec la nature, qu'il propose à une société affadie et factice. Si sa pensée s'éloigne rarement de Genève et aime à en méditer les lois et les moeurs, son imagination romanesque et tendre avait besoin de sites plus doux pour y placer les enfants de sa fantaisie, et ces sites il les trouvait dans les campagnes vaudoises. „Quand l'ardent désir de cette vie heureuse et douce, qui me fuit et pour laquelle j'étais né, écrit-il, vient enflammer mon imagination, c'est toujours au Pays de Vaud, près du Lac, dans des campagnes charmantes qu'elle se fixe."

Rousseau ist bis jetzt noch immer der einzige Schweizer Schriftsteller, der die gesammte romanische Schweiz einheitlich vertritt, alle Theile derselben hat er durchwandert, alle sind in seinen Schriften geschildert oder doch erwähnt, aber zum Theil etwas einseitig; sein Sinn war noch traumbefangen von der verlockenden Schönheit Italiens, er schwärmte für den üppigen Reiz des Thalgeländes, die ernste, stark gesunde Seite der Alpenwelt zog ihn weniger an. Aber dort in der Nähe liegt Montreux, dort waltete Philipp Bridel seines geistlichen Amtes; er war es, der, gefolgt von de Saussure, Töpffer, J. Olivier, E. Rambert, die von Rousseau gelassene Lücke ergänzte.

Nach Clarens hat Rousseau die Scene jenes glühenden Ergusses der Leidenschaft verlegt, auf dem stillen Kirchhof von Clarens ruht die sterbliche Hülle Vinets, jenes sittenstrengen Asketen, der mit peinlicher Angst die geheimsten Falten des Gewissens durchforscht hat. Vinet, so demüthig, so qualvoll besorgt um sein Seelenheil, Rousseau, der naiv hoffärtige Tugendprediger: „tous deux ont eu leurs orages intérieurs! Le temps ne viendra-t-il pas où la pensée moderne trouvera son équilibre et saura concilier les exigences de la vie naturelle et les besoins de la conscience?" (R. Rey).

Das ungeheure Welträthsel selbst erhebt sich vor dem Wanderer an dem Endpunkte des Winzerlandes la Vaux: im Dorfe Veytaux sann darüber der Franzose Edgar Quinet nach. Voll Liebe für sein Volk, das im Sturme der Leidenschaft sich so leicht verirrt, lehrte er demselben die entsagungsvolle Tugend und Aufopferungsfähigkeit; in die Schweiz zog er sich zurück, um sich für seine edle selbstgestellte Aufgabe zu sammeln. Aber mehr noch als sein Volk, die ganze Menschheit umfasste der tiefe Denker in seiner geistigen Thätigkeit, bemüht ihre Natur und endliche Bestimmung zu ergründen: er hatte dies in seinem Epos „Pro-

methée“ (1838) versucht. Gegen ihn erhob sich derselbe Vinet, dessen Geist sich soeben noch gegen Rousseau erhoben hatte, und sprach: das Räthsel ist schon gelöst, im Christenthum, in der Religion der Sühne und der Gnade (Études sur la littérature française au XIX. siècle par A. Vinet. 1857). Aber gegen dieses Dogma bäumte sich der französische Stolz, der wohl die Fesseln des Katholizismus brechen wollte, aber um entweder dem Unglauben zu verfallen wie Proudhon oder zwischen Rationalismus und Pantheismus hinzuschweben wie der im Grunde doch gläubige und so humane Michelet; beide setzten an die Stelle der Gnade die Gerechtigkeit, dasselbe sagt R. Rey von Edgar Quinet: „âme austère, il mesure les événements à la balance de la seule justice; sévère, mais d'une sévérité triste et douloureuse.“ Freilich, nichts demüthigt den Menschen tiefer als die Gnade, und doch, nichts auch erhebt ihn höher als die Gnade, denn sie trägt ihn hinauf in die Arme Gottes. Von diesem Gefühle durchdrungen, unterwirft der Schweizer die Dichtung des Franzosen seiner Kritik.

Von dem Cultus des Bacchus war der Wanderer ausgegangen, vor dem Sühnopfer auf Golgatha hält er zuletzt sinnend inne. Das ganze Weltepos mit allen Dramen des Menschenherzens liegt in dieser Wanderung beschlossen; die romanische Schweiz trägt noch den Göthe und Shakespeare, der diesen Ideencyklus in einem poetischen Kunstwerke darstellen soll, in ihrem Schoose.

Die Malerei.

Wie in Neuchâtel hat im Waadtland auch die Malerei sich zur Poesie gesellt; wie diese begann sie erst am Ende des vorigen Jahrhunderts aufzublühen, die ersten Künstler waren Aquarellisten: Ducros und sein Schüler Kaysermann, beide aus Yverdon, Mulliner aus Lausanne. Es ist den Malern weniger als den Dichtern zu verargen, wenn sie auswandern, das Land ist zu klein, um ihr Talent zu beschäftigen; der Landschaftsmaler Bocion aber, der sein Talent dem See gewidmet hat, hatte sein Atelier in Ouchy aufgeschlagen. In dem Museum zu Lausanne finden sich Gemälde der übrigen Künstler, Van Muyden, Benjamin Vautier (der Düsseldorfer Schule angehörig), David, Veillon. Zu den Genre- und Landschaftsmalern tritt der Geschichtsmaler Gleyre; zwei grosse Stoffe der nationalen Geschichte sind von ihm verherrlicht worden: der Tod Davels, und das Römerheer des Consuls Cassius, wie es die Helvetier nach ihrem Siege an der Rhonemündung durch das Joch ziehen liessen. Nicht nur dieselben Stoffe, die die waadtländer Poesie behandelt, spiegeln sich zum grössten Theil in den Gemälden ab, auch derselbe Geist scheint die Künstler zu beseelen.

Aber das geistige Leben der Waadt ist, wie schon angedeutet, kein vollständiges, es fehlt ihm gewissermassen eine Hälfte, Genf füllt diese Lücke aus; der Schilderung der Thätigkeit dieser Stadt ist der letzte Abschnitt

gewidmet. Vorher aber sei hier noch die Ansicht Vinets über die Poesie und ihr Verhältniss zum Christenthum mitgetheilt, was um so wichtiger ist, als die eigentlich Calvinische Ueberlieferung gegenwärtig mehr im Waadtland vertreten ist als in Genf. Vinet knüpft auch an die Poesien eines Waadtländers an.

Lui!

C'est toujours Lui! sa voix, pour arriver à l'âme,
Emprunte des accents à tout cet univers:
Il est dans les rayons dont l'horizon s'enflamme,
Dans l'étoile des nuits, et dans l'azur des mers.
Sa majesté triomphe au sein de la tempête,
Son regard flamboyant dans l'éclair a relui,
Et l'asile sacré qui protége ma tête,
C'est Lui, c'est toujours Lui!

Il est dans l'hymne saint que répètent les anges
Et dont l'écho lointain retentit jusqu'à moi;
Les oiseaux gazouillants célèbrent ses louanges,
Le murmure des eaux le redit à ma foi.
Le souffle du zéphyr, l'abeille qui bourdonne,
Le silence du soir quand le soleil a fui,
Tout a des chants divins, partout son nom résonne;
C'est Lui, partout c'est Lui!

Le retentissement des empires qui croulent,
Et des peuples émus les cris étourdissants,
Le sourd bourdonnement des siècles qui s'écoulent,
Font entendre sa voix dans leurs rauques accents;
Elle éclate parmi les bruits divers du monde;
Jamais plus clairement ni plus haut qu'aujourd'hui;
Dans les rugissements de l'univers qui gronde . . . .
C'est Lui, c'est toujours Lui!

Mais mon coeur aime mieux l'écouter dans le Livre:
Là, sa voix se module en sons articulés;
Sa voix y parle aux morts, sa voix les fait revivre;
Ils volent à sa voix vers les cieux étoilés.
Ce livre qui bénit, sanctifie et console,
Est le trône éclatant d'où sa gloire m'a lui;
Je l'écoute à genoux, car la Sainte Parole,
C'est Lui, c'est toujours Lui!

Son amour m'environne, et l'air que je respire,
Le pain qui me nourrit et l'abri de mon toit,
Ma joyeuse santé, les doux chants de ma lyre,
Tous ces biens, c'est à Lui que mon âme les doit.
Si mes cieux sont obscurs, si la douleur amère
A mon coeur dans le deuil apporte un long ennui,
Qui trouvé-je voilé sous un mal salutaire?
C'est Lui, c'est encor Lui!

C'est Lui qui, par la main, dès l'aube de ma vie,
Me saisit, égaré dans un désert sans bord;
D'un mirage trompeur mon âme était ravie;
A sa poursuite, hélas! j'eus[1]) rencontré la mort.
Depuis, dans mes dangers, il fut ma délivrance;
Ma course chancelante en Lui trouve un appui;
Sous l'aspect du trépas je le vois qui s'avance,
C'est Lui qui vient, c'est Lui!

So singt Klopstock in seiner Ode „dem Allgegenwärtigen“:

Freue dich deines Todes, o Leib!
Wo du verwesen wirst,
Wird er sein,
Der Ewige!

Es ist dies christliche Poesie, das Gedicht ist den „Poésies chrétiennes et cantiques, 1838“ von Frédéric Chavannes entlehnt. Sohn des Pastors Chavannes im Dorfe Mont-sur-Lausanne, selbst Geistlicher, lehrte der Dichter am Gymnasium zu Vevey, dann zu Lausanne die Mathematik, wurde Pastor in Holland und zog sich dann nach Aigle zurück. Bei der Besprechung desselben erörtert Alexander Vinet von seinem Standpunkte aus das Verhältniss der Poesie zum Christenthum; seine Entwicklung ist zu kennzeichnend für die Bildung der romanischen Schweiz, um nicht bruchstückweise wiedergegeben zu werden:

Die Poesie und das Christenthum.

„La poésie, cet enchantement de toute vie humaine, a sa source dans notre âme et de là se répand sur tous les objets du monde, qu'elle transfigure, dont elle renouvelle la substance. Tandis que la science leur soumet en quelque sorte notre esprit, la poésie nous les soumet, nous les rend con-

[1]) Vinet verlangt „j'eusse“, tadelt also einen Fehler gegen die Grammatik; einige Fehler werden auch Racine und Corneille nachgewiesen; es wäre also der Dichter in guter Gesellschaft. Doch ist vielleicht der Indicativ als Erzählung einer Thatsache gerechtfertigt: „ich war schon dem Tode begegnet, sah ihm Aug' in Auge, da war Gott mein Retter.“

formes, nous les assimile; les choses deviennent ce que nous sommes; aussi peut-on dire que nos idées sont de toutes nos propriétés la plus inaltérable et la plus hors d'atteinte . . . Le vrai bien de l'homme, le vrai mal de l'homme sont dans l'homme; sa destinée, c'est lui-même. Son âme est maîtresse de son sort: heureux s'il était le maître de son âme!

Mais la poésie participe de notre misère; elle est tout agitée de notre inquiétude; comme nous, elle va, elle vient, elle vole, elle ne se pose jamais. Elle demande à tous les objets, à tous les sentiments, quelque perspective infinie; elle ne s'arrête nulle part; ses élans expirent loin du terme; et elle ne semble exister que pour rappeler aux hommes l'idée vague de ce terme inconnu, l'idée d'un accomplissement, d'un bien dont elle ignore et dont elle tait le vrai nom.

Quelle poésie peut-il y avoir encore pour l'homme à qui ce nom est connu, qui sait le terme véritable et le but de toute existence? Comment le christianisme peut-il être poétique, comment un chrétien peut-il être poëte, comment un chrétien peut-il goûter la poésie? Le mépris, et, ce qui est bien plus fort, l'indifférence de certains chrétiens pour la poésie, tranchera-t-il la question? Faudra-t-il tenir pour inconséquents ou regarder comme des coeurs partagés d'autres chrétiens pour qui la poésie, „ce doux, né de l'amer“, semble avoir conservé sa douceur? Et serait-ce peut-être un des caractères de la vraie foi de réduire l'homme à la pure prose?

Cette question n'est pas si peu sérieuse que plusieurs pourraient le croire; et je connais telle âme sincère que la solution intéresse.

La poésie humaine, pour être née de notre plus grand mal, et pour être maladive à bien des égards, n'est pourtant pas en soi-même une maladie. Cette poursuite de l'idéal à travers les ombres de la réalité est, à la bien prendre, la poursuite de la seule réalité véritable à travers les fantômes que nous appelons réalité. Cette poursuite ayant rencontré son objet dans l'objet de la foi chrétienne, on pourrait croire qu'elle doit cesser. Mais la restauration que la Parole évangélique et l'Esprit de Dieu opèrent en nous, ne nous reportent pas au point où le péché nous a pris. L'état nouveau peut bien être aussi bon, et même valoir mieux que notre état primitif; mais il en diffère. La vertu remplace l'innocence; l'innocence ne se retrouve pas. Le souvenir de la chute demeure; la connaissance du bien et du mal demeure; la vie et l'âme ne sont plus simples. On peut comparer l'état de primitive innocence à la pure lumière du jour, brisée ensuite par un prisme, que forment en se rencontrant deux surfaces inclinées en sens opposé: ces deux milieux nous représentent le péché et la rédemption; en les traversant tous deux, la lumière ne meurt pas, mais elle se décompose, et rejaillit au delà en sept couleurs admirablement nuancées. C'est encore la lumière, et ce n'est plus elle; cela est beau, ravissant même, et cela n'est plus simple; on voyait à travers la lumière, mais la lumière même, on ne la voyait pas; la réfraction, qui la rend visible, c'est la vertu après l'innocence.

L'homme n'est plus, ou n'est pas revenu encore à cet état de bienheureuse plénitude, où l'âme, attaché au bien sans l'avoir choisi, jouissant de ce bien sans en craindre la perte, enfermant tout son avenir dans son présent, ou plutôt n'ayant point d'avenir, possédant une unité intérieure, non restituée, mais conservée, se trouve, par toutes ces raisons, hors des conditions de la poésie. Inconcevable état, dont notre conscience nous rend témoignage, mais que notre imagination ne peut nous représenter. Simplicité d'existence dont rien d'actuel, pas même la vie du petit enfant, ne peut nous faire entrevoir le secret. La situation du chrétien est bien différente; plus loin par ses inclinations du péché que de l'innocence, il comprend moins l'innocence que le péché; il est vainqueur, mais il a combattu; tous les jours encore il combat; il se réjouit avec tremblement; tout l'homme, tel que l'a fait notre chute, réside en lui, à l'exception de ce qui a fait notre chute; l'unité, sur tous les points à la fois, s'est reconstituée en lui; mais c'est une unité reconstituée, et qui laisse voir distinctement les éléments dont elle se compose. Il y a lutte encore, il y a crainte, il y a désir; il y a trois hommes en un seul, l'homme du passé, celui du présent, celui de l'avenir; l'espérance est certaine, mais confuse; la crainte réprimée, mais poignante; l'humanité glorifiée, mais humaine toujours: ne voyez-vous pas la poésie, après avoir été moissonnée jusqu'à sa racine, regermer et refleurir dans cette arrière-saison, ou plutôt dans ce second printemps de l'âme?

La question n'est pas de savoir ce qu'elle produira dès lors dans les formes de l'art; si son domaine sera plus large ou plus rétréci, ses inspirations plus variées ou plus uniformes: la question est de savoir si la vie de la foi bannit de l'âme cette autre vie intérieure, qui, lorsque le talent s'y joint, s'exhale au dehors en images et en mélodie. La question semble avoir sa solution dans les circonstances que nous avons rappelées.

La religion d'ailleurs, la religion positive n'a-t-elle pas sa poésie? une poésie qui n'appartient qu'à elle? On vient bien en trouver dans les époques agitées de l'Église; on reconnaît qu'elle se cueille à pleines gerbes dans les souvenirs des persécutions et des martyres, mais les persécutions que l'âme subit en son intérieur, ce long, perpétuel et secret martyre de la fidélité, cet ardent combat de la prière, ces angoisses de la charité; ce zèle qui fait de chaque chrétien un autre Moïse sur un autre Nébo, soutenant de ses larmes cette armée de martyrs que ses voeux seuls peuvent accompagner dans une autre Canaan; la sainte épouvante qui saisit l'âme et l'imagination sur le bord des profondeurs de Dieu; la solennité toute nouvelle de la vie et de la mort; cette langue touchante de la création dont la foi retrouve la clef que le péché avait perdue . . . que d'éléments, que de sources de poésie! et quand pourront-elles tarir? elles se renouvellent dans chaque âme, chacune répétant à sa manière le drame universel de la foi. Non-seulement le christianisme a sa poésie, mais tout chrétien de coeur est poëte, par cela seul qu'il est chrétien. C'est une source de poésie aussi bien que de vérité, ouverte à ceux dont

l'âme, sans cela, n'eût fait guère que de la prose. Plusieurs ont saintement médit de la poésie, ou l'ont niée; et leurs anathèmes quelquefois étaient de la poésie."

Eine Bestätigung seiner Ansichten findet nun A. Vinet in den Gedichten von Fr. Chavannes, in denen sich, sagt er, die positivste Religion und die unmittelbarste Poesie durchdringen und — Vinet betont dies besonders — deren Form vortrefflich ist; „ein Christ soll bei seinen Dichtungen ebenso gewissenhaft verfahren wie in allem Uebrigen; das Beispiel, das Fr. Chavannes gegeben, war gut und vielleicht nothwendig"[1]). Was aber dem Kritiker besonders neu und beachtenswerth an Chavannes erscheint, das ist die ganz natürliche, keineswegs künstliche oder berechnete Verschmelzung des christlichen Glaubens und der Empfindsamkeit für die Wunder der Schöpfung: „Le Dieu de la grâce et le Dieu de la nature ne sont qu'un même Dieu dans l'âme de notre poëte; il ne sait pas les séparer; et la pensée de celui qui a donné Jésus-Christ à l'humanité lui fait seulement comprendre mieux et sentir plus profondément le Dieu „qui a fait les cieux et la terre." (Psalm 121, 2.) Alles was A. Vinet ausführt, hätte Pascal nicht treffender noch schöner sagen können; aus einem andern Gedichte, das (nebenbei bemerkt) an eines von Uhland mahnt, führt Vinet ein Bruchstück an, um zu zeigen, „mit welchen Augen ein Christ die Natur ansieht"; die Allegorie, die es entwickelt, ist so wenig dem Gedanken geopfert, dass das Gedicht, wenn es auch von seinem allegorischen Sinne entblösst wäre, sich selbst genügen würde.

Pélerinage.

Aux flancs des monts si beaux, que pour notre patrie
Dieu forma de ses mains, nobles et gracieux,
Serpentent lentement, de prairie en prairie,
De longs sentiers, tracés de leur base fleurie
Jusqu'au sommet blanchi qui se perd dans les cieux.

Vers ces monts admirés celui qui s'achemine
Sourit aux doux vallons, ceinture de leurs pieds;
Il orne son chapeau de bouquets d'aubépine
Cueillis en gravissant la première colline,
Mais qui, bientôt flétris, tomberont oubliés.

---

[1]) Es ist wohl zu beachten, dass A. Vinet in seinen „Studien über die französ. Litteratur im 18. und 19. Jahrhundert" gewissermassen eine „christliche Poetik" geschaffen hat, die hier ganz zu entwickeln der Raum fehlt. In obiger Skizze erinnert er auch an den englischen Dichter William Cowper (1732-1800, Verfasser des Gedichts „The task"); dieser Hinweis eröffnet den Litterarhistorikern ein Gebiet wichtiger religiös-poetischer psychologischer Studien. Vinet hat nur Milton, nicht auch Klopstock noch zum Vergleich herangezogen, es wäre auch an den andächtigen Naturenthusiasmus des Hamburger Brockes (1680—1747) zu erinnern.

Il marche; le chemin, plus roide, se resserre;
L'ombre des hauts noyers ne le protége plus;
Les ronces, les cailloux du sentier solitaire,
Unissant leurs ennuis aux feux de l'atmosphère,
Interdisent les chants et les pas superflus.

Du torrent écumeux les arides rivages,
L'étroit passage au bord des abîmes béants,
Le fatigant trajet des mornes pâturages,
Des débris entassés et des forêts sauvages,
Mènent le voyageur au pied des pics géants.

Cependant, quelquefois une source limpide,
L'ombre des noirs sapins et des chênes branchus,
L'agreste chant du pâtre, ou la cloche timide
De la chèvre, grimpant aux flancs d'un roc humide,
Charment pour un moment ses esprits abattus.

Cependant, quelquefois dans sa rude carrière,
Cessant de regarder ses pieds et le gazon,
Il se tourne, et, jetant ses regards en arrière,
Embrasse d'un coup d'oeil, avec sa route entière,
Les ravissants aspects du plus vaste horizon.

Il respire un instant, un instant se repose,
En passant rafraîchit ses lèvres au ruisseau,
Des Alpes, sous un roc, s'il voit fleurir la rose,
C'est là que, vers midi, pour s'étendre, il dépose,
Près d'une source vive, un instant, son fardeau.

Mais ce n'est qu'un instant, mais vers la haute cime,
Sans de plus longs retards il dirige ses pas;
Son sentier désormais doit côtoyer l'abîme;
Il est las, le péril l'excite et le ranime;
La fatigue et l'effroi ne l'arrêteront pas.

Enfin il touche au but, il s'arrête, il admire
Les immenses lointains déroulés sous ses yeux,
Et du ciel étoilé le magnifique empire.
Pour attendre le jour, dont l'éclat se retire,
Il dresse là sa tente, et s'endort près des cieux.

Die Aesthetiker mögen, was Vinets Ansicht betrifft, je nach ihrem philosophischen Standpunkt vielfach andrer Meinung sein; aber was den Dichter der romanischen Schweiz selbst anlangt, so vergleiche man ein-

mal das Gedicht Lui! von Chavannes mit dem Buche Victor Hugos „Religions et Religion“ (Paris, Calmann Levy, 1880). Welch ein Gemengsel von Voltaireschen Witzen, H. Heineschen Possenreissereien, Byronschen Phantasmagorieen, das mit einer Paraphrase von Faust's Worten: „Wer darf ihn nennen?“ schliesst und zuletzt den Leser so verwirrt dastehen lässt, als ging' ihm ein Mühlrad im Kopfe herum. Mit solchem Schellengeklingel glaubt nun Victor Hugo den religiösen Aberglauben Frankreichs zu verscheuchen und das Volk über den Endzweck seines Daseins zu belehren. Und das ist nun die ganze Weisheit, zu der es der grösste französische Dichter des neunzehnten Jahrhunderts gebracht hat! Wie arm und dürftig nimmt sie sich gegen den einfachen festen Glauben des demüthig bescheidnen Dichters der romanischen Schweiz aus! Unwillkürlich kommt Einem ein mitleidiges Lächeln an, wenn man den wüsten, betäubenden und doch so nichtigen Lärm all der Propheten, Philosophen und Tribunen in dem ungeheuern Kessel von Paris anhört, Einen den Andern überschreien hört und Systeme und Religionen wie kometenhafte Blasen aufsteigen und zerplatzen sieht. Wie recht that Genf, als es jüngst, dem Pariser Wirrwarr gegenüber, festhielt an seiner nationalen Kirche!

IX.

Genfs geistige Wirksamkeit vom sechzehnten Jahrhundert bis zur Gegenwart.

I.

Genfs religiöse Sendung und weltgeschichtliche Bedeutung.

Es ist merkwürdig und wahrhaft symbolisch, dass Julius Cäsar bei dem ersten Treffen, das den achtjährigen Krieg der Eroberung Galliens einleitet, auch sofort das inhaltschwere Wort des Welträthsels ausspricht, um das sich die ganze Geschichte der Bildung der Menschheit bewegt: „Regiert der Zufall oder die Gottheit die Welt?" Von Genf war er in diesen Krieg ausgezogen, die Helvetier hatten ihn veranlasst. Als nämlich, wie bekannt, die letztren aus ihrem Alpenlande aufbrachen, um in dem fruchtbarern gallischen Westlande sich eine Herrschaft zu gründen, baten sie Cäsar um die Erlaubniss, durch „die Provinz" (die Provence) zu ziehen; Cäsar verweigerte ihnen den Durchmarsch und war überhaupt entschlossen, ihnen den Weg nach Gallien zu verlegen. Da nun die Helvetier die römische Vertheidigungslinie nicht durchbrechen konnten, so beschlossen sie, weiter nördlich einzudringen, und setzten über die Saone. Schon waren drei Theile ihres Heeres unanbestandet über den Fluss gelangt, als Cäsar plötzlich den vierten Theil überfällt, zum grossen Theil niedermacht, den Rest versprengt in die Wälder jagt. Es war dies der Gau der Tiguriner, derselbe der (so erzählt Cäsar) „den Consul L. Cassius getödtet und sein Heer unter dem Joche hatte durchziehen lassen (107 vor Chr. zur Zeit des Einfalles der Cimbern). So geschah es, sei es durch Zufall oder nach dem Rathschluss der unsterblichen Götter (sive casu, sive consilio deorum immortalium), dass gerade derjenige Theil des helvetischen Volksstammes, der dem römischen Volke einen ausserordentlichen Verlust zugefügt hatte, zuerst dafür Strafe erlitt. Hierbei rächte Cäsar nicht nur den dem Staate, sondern auch den ihm persönlich zugefügten Schimpf, indem die Tiguriner

in demselben Treffen, worin sie den Cassius getödtet, auch den Grossvater seines Schwiegervaters, den Unterfeldherrn L. Piso, getödtet hatten". (de bello gall. I, 12).

Es ist das einzige Mal, dass Cäsar diese weltgeschichtliche Frage: Vorsehung oder Zufall? aufwirft, er fühlte sich hier persönlich ergriffen, da er zugleich eine seiner Familie angethane Schmach rächte. Trotz dieser rein persönlichen Gemüthserregung bleibt es doch höchst bedeutsam, dass er seine politische Laufbahn mit dieser Frage begann und dass er zu diesem Feldzuge, auf dem er diese Frage erhob und den er gegen die Helvetier führte, von Genf ausgezogen war. Es ist damit dieser Stadt selbst das Siegel einer weltgeschichtlichen Bedeutung aufgedrückt worden. Nicht nur tritt nirgends die leitende Hand Gottes, die Führung der Vorsehung in der Weltgeschichte so scharf und überzeugend hervor wie in der Geschichte dieser Stadt, die in dieser Beziehung Athen, mit welchem sie im Eingang verglichen wurde, noch überragt; sondern nirgends auch hat jenes Welträthsel eine so fortgesetzte, concentrirte Erörterung erfahren als in diesem doch so winzig kleinen Staate. Bald ist es die Theologie, bald die Staatswissenschaft, bald die Dichtkunst, bald die Naturwissenschaft, die sich damit beschäftigt; die erstere ist durch Calvin vertreten, die beiden folgenden durch J. J. Rousseau und Frau von Staël, die vierte durch eine ganze Sterngruppe hervorragender Forscher.

Und welches seltsam tief ergreifende Schauspiel bietet dem Denkenden der Umstand, dass gerade die Stadt Calvins zu einem der glänzendsten Sitze der Naturforschung ward, deren Vertreter so oft an dem religiösen Glauben rütteln! Brach doch der Streit zwischen beiden Weltanschauungen gleich im Beginn der neuen Zeit zu Genf in dem Prozesse Calvins gegen Servet aus! Aber auch nirgends wieder ist ein frömmerer Versuch, Naturwissenschaft und religiösen Glauben mit einander zu verschmelzen, gemacht worden, als es Charles Bonnet in Genf gethan, dem nach gründlicher Erforschung der Natur eine zweijährige Blindheit den Blick in die innere Welt erschloss.

Ja, so weltgeschichtlich inhaltschwer ist das Ringen und Kämpfen dieser kleinen Stadt, dass seine Schilderung allein ein ganzes Buch verlangt, nur ein flüchtiger Umriss aber kann hier gegeben werden; bis zu dem siebzehnten Jahrhundert aber wird derselbe um so kürzer sein, als die bedeutendsten Thatsachen schon erzählt wurden.

Die Reformation und Calvin.

Ursprünglich zum Allobrogenlande und folglich auch zu dem spätern Savoyen gehörig, hat sich Genf schon früh von einem regen Triebe nach Unabhängigkeit beseelt gefühlt. Zweier Herren aber hatte es sich zu erwehren, eines weltlichen, des Herzogs von Savoyen, und eines geist-

lichen, seines Bischofs; so rang es gleichzeitig nach politischer und religiöser Freiheit. Der letzte Bischof, Pierre de la Beaume, floh 1534; Bern, dessen Truppen am 2. Febr. 1536 triumphirend in Genf einzogen, befreite es von dem Herzog. In diese Zeit fiel die Reformation, die schon als ein Mittel der bürgerlichen Freiheit von den Bewohnern herbeigerufen wurde. Die ersten Apostel derselben, Farel 1532 und sein Schüler Froment 1533, wurden vertrieben; Viret hatte man zu vergiften gesucht. Endlich gewann, gestützt auf Bern, die lutherische Partei — so nannte man sie damals — die Oberhand. In Folge eines Colloquiums wurde am 10. August 1535 die Messe vom Rathe der Zweihundert abgeschafft. Der in Schlendrian und Unwissenheit versunkene katholische Klerus hatte nur mit Hallebarden und Donnerbüchsen zu kämpfen verstanden, nicht Ein Funke des Geistes und Glaubens war in ihm aufgeblitzt. Am 20. Mai 1536 bestätigte das als „Conseil Général" versammelte Volk den Beschluss der Zweihundert und erklärte einstimmig, „allen päpstlichen Missbräuchen zu entsagen und nach der heiligen Reformation des Evangeliums leben zu wollen". So erhielt die Kirchenverbesserung eine nationale Grundlage, so wurde sie ein für Alle verbindliches Staatsgesetz, sie war aber auch für Genf die unabweisliche Bedingung der staatlichen Existenz und Unabhängigkeit. Dies muss man beachten, wenn man die Reformatoren gegen Andersgläubige dieselben Strafen verhängen sieht, welche die katholische Kirche über sie selbst verhängte. Die religiöse Duldsamkeit war jener Zeit naturnothwendig fern und fremd. Eine gewisse Strenge war übrigens im Interesse der Religion selbst geboten, denn nicht nur hatte der entartete Katholicismus eine arge Glaubenslosigkeit erzeugt, es war auch aus der Renaissance ein solcher Wirrwarr der Meinungen hervorgegangen, dass sogar sehr freisinnige Geister der heutigen Zeit erklären, dass die damalige Welt erst wieder glauben lernen musste. Der Grundsatz, von dem Genf damals ausging, hat übrigens, bei aller kirchlichen Toleranz und wissenschaftlichen Freiheit, für diesen Staat noch immer seine Bedeutung, und im richtigen Gefühle, dass sich nur auf dieser Grundlage seine Geschichte aufgebaut hat, hat das Volk von Genf in den jüngsten Tagen, allen grundsatzlosen Einflüsterungen des indifferenten und darum auch religiös haltlosen Paris zuwider, die Kirche Calvins für eine nationale Institution erklärt. Calvin war der Gründer der Kirche Genfs, die sich fortan auch nach ihm benannte; Farel hatte nur umgestürzt, aber er hatte auch das Verdienst, Calvin festgehalten zu haben, als derselbe auf seiner Flucht aus Paris durch Genf kam. Der französische Litterarhistoriker Paul Albert, ein in religiösen Dingen aufgeklärter Mann, erzählt dieses hochwichtige Ereigniss nach Calvins Lebensbeschreibung von Th. de Bèze, der die Einzelheiten aus Calvins und Farels Munde selbst hatte:

Die Berufung Calvins.

„Farel apprend l'arrivée de Calvin. „C'est l'homme qu'il nous faut," s'écrie-t-il, et il se précipite chez lui. Calvin allait partir; tout lui déplaisait à Genève. „Restez ici, lui dit Farel; il y a tâche pour vous; c'est ici que vous devez édifier l'Eglise de Dieu. — Je ne puis, répond Calvin: comment enseignerais-je, moi qui ai si besoin d'apprendre? Je pars, je vais en Allemagne, consulter les docteurs, étudier, m'instruire. — Des études, des loisirs, s'écrie le bouillant Farel, eh! quoi, ne faut-il donc pas agir d'abord? — Mais je suis chétif, ma santé est débile, j'ai besoin de calme et de repos. — Du repos! Tu te reposeras à la mort. — Mais voyez: cette ville est bien mal disposée pour accueillir la prédication: elle est livrée à tous les vices, aux désordres, au relâchement. — Raison de plus pour la secourir en cette extrémité. — Mais vous ne me connaissez pas. Je suis faible de coeur, timide, impropre à la lutte. — Lâches excuses, que Dieu n'acceptera point. Souviens-toi de Jonas; lui aussi voulut désobéir à l'Eternel; l'Eternel le jeta dans la mer. Jérémie aussi voulut renoncer à la prophétie, et il sentit un feu qui le consumait dans ses entrailles." Et comme Calvin hésitait encore, Farel leva la main au ciel et s'écria: „Tu ne penses qu'à ta tranquillité, à tes loisirs, à tes études personnelles. Eh bien, au nom du Dieu tout-puissant, je t'annonce que, si tu ne réponds à son appel, il ne bénira pas tes desseins! Oui, que Dieu maudisse ton repos! que Dieu maudisse tes études, si en une si grande nécissité tu te retires et refuses de prêter aide et secours." — Calvin fut vaincu, il se sentit sous la main de Dieu et céda." —

„Es gibt im Menschenleben Augenblicke, wo man dem Weltgeist näher ist als je," sagt Schiller; ein solcher Augenblick war unverkennbar jener, wo Farel Gott zu Hilfe rief, um Calvin für Genf zu gewinnen. Was wäre ohne dies aus Genf geworden, was aus der Reformation im romanischen Lande, wenn Farel nicht vermocht hätte, Calvin festzuhalten? Es wäre um die ganze hohe Bildung und Gesittung der romanischen Schweiz gethan gewesen. Der Augenblick war so gewaltig inhaltschwer, dass der Mensch hier an Cäsars Frage: Ob Zufall? Ob Vorsehung? denken muss, sich entscheiden muss, was er glaubt. Calvin hatte Recht; die Genfer Sitten waren sehr locker; er und Farel versuchten, sie durch strenge Zucht zu bessern; bei den Unruhen, die darüber ausbrachen, mussten beide die Stadt verlassen. Aber die Anarchie, die jetzt einbrach, und die Gefahren, die von Seiten Berns drohten, das die Verwirrung benutzen wollte, um sich der Herrschaft zu bemächtigen, bestimmten das Volk, Calvin, der in Worms war, zurückzurufen. Am 3. September 1541 zog er wieder in Genf ein, es war ein Triumph. Und nun waltet er mit Lykurgischer Strenge und dem Eifer eines Moses und wandelt durch seine Gesetzgebung die früher so stürmische Republik zu einem protestantisch theokratischen, sittenstrengen Sparta um. Die alte Verfassung wurde in aristokratischem Sinne umge-

wandelt, das Consistorium als Sittengericht eingesetzt. Noch leisteten aber die alten Libertiner gegen die unbequeme strenge Zucht Widerstand; ihnen stellte Calvin die Fremden entgegen, die um des Glaubens willen hieher geflohen waren — es gab deren gegen 10,000 —; an Einem Morgen wurden 200 Franzosen, 51 Engländer, 25 Italiener und 4 Spanier in die Bürgerschaft aufgenommen: aus jener Zeit stammen die französischen Familien Senebier, Mallet, Prevost, Trembley, Colladon, die italienischen Candolle, Micheli, Calandrini, Turretini, Burlamaqui, Varro, Diodati. Die Libertiner widersetzten sich der Aufnahme dieser Fremden, darunter ein Sohn Bertheliers, des Märtyrers von 1519; aber das Volk, müde der Unruhen, nahm Partei für die Calvinisten, die Fremden wurden zu Hunderten aufgenommen, die hervorragendsten Libertiner entflohen, Daniel Berthelier aber wurde mit drei Freunden am 11. September 1557 enthauptet. Alte Genfer Familien verliessen nun noch die Stadt und wurden durch Familien von Flüchtlingen ersetzt.

Von jetzt an war Calvin unumschränkter Herrscher, er begründete die reformirte Kirche auf Felsengrund und verbreitete ihre Lehre nach aussen durch die thätigste Propaganda; 1559 stiftete er, nebst einem Lyceum für die Jugend, die Akademie, um den reformirten Ländern Pastoren zu verschaffen; vierundzwanzig Druckereien wurden angelegt, und, unaufhörlich beschäftigt in Kirche und Staat, fand Calvin noch Zeit für einen Briefwechsel durch ganz Europa. Schmerzlich war der, den er mit seinen Glaubensgenossen in Frankreich führte. Wenn sie, Angesichts der Galgen und Scheiterhaufen, ihn bestürmten, dass er es gut heissen möge, wenn sie zu den Waffen griffen, nur um sich zu vertheidigen, und er sie auf das Beispiel der ersten Christen verwies, die ihre Henker durch ihr Märtyrthum ermüdet hatten, dann riefen sie ihm wohl zu: „Euch wird das Heldenthum leicht, Ihr seid in Sicherheit!“ Darauf antwortete er:

Calvins Worte an die Märtyrer.

„Il m'est bien facile de parler ainsi quand je suis loin du danger, mais que si j'ètais en leur lieu, je ne ferais pas tant du vaillant, mais que j'en ferais comme eux. Je réponds que je ne dis autre chose si non ce que ma conscience me presse de dire, et que, si je voulais autrement parler, je blasphémerais méchamment la vérité. Par quoi, si j'étais au lieu où je ne pusse fuir l'idolàtrie sans danger, je prierais Notre-Seigneur qu'il me confirmât et qu'il me donnât cette constance de préférer, comme la raison le veut, sa gloire à ma propre vie.“

Durch die harte Strenge seiner Worte schimmert noch das Gefühl des Mitleids mit den Unglücklichen durch, die ihren Glauben mit dem Märtyrtode besiegeln sollten. Aber mit bitterer Ironie verurtheilt er die Lauheit der Vornehmen, die zwar auch von Herzen für das Evangelium sind, aber es doch auch nicht mit der „guten Gesellschaft“ verderben

möchten, in welcher sie leben, die wohl Diener der Wahrheit sein wollen, aber Sklaven der Lüge bleiben möchten. Ueber diese schreibt Calvin:

Calvins Verurtheilung der Lauheit der Vornehmen.

„Il y a puis après une seconde secte. Ce sont les protonotaires [1]) délicats, qui sont bien contents d'avoir l'Evangile et d'en deviser joyeusement et par ébat [2]) avec les dames, moyennant que [3]) cela ne les empêche point de vivre à leur plaisir. Je mettrai en un même rang les mignons de cour et les dames qui n'ont jamais appris que d'être mignardées, et partant, ne savent ce que c'est qu'ouïr qu'on parle un peu rudement à leur bonne grâce. Je ne m'ébahis pas si tous ceux-là forment une bande contre moi, et comme s'ils avaient serment ensemble, condamnent tous d'une bouche ma trop grande austérité. Et de fait, je m'y suis bien attendu devant les coups. Et maintenant, il m'est avis que je les entends: „Qu'on ne nous parle plus de Calvin! C'est un homme trop inhumain. Comment! Si nous le voulions croire, non seulement ils nous ferait bélistres [4]), mais il nous mènerait incontinent au feu. Y a-t-il propos [5]) de nous presser de telle sorte? S'il veut que chacun le ressemble, et s'il est marri de nous voir plus à notre aise qu'il n'est, que nous en chaut-il? [6]) Nous sommes bien ici; qu'il se tienne là où il est, et qu'il laisse chacun en repos.“ La conclusion est que je ne sais que c'est du monde [7]). Quand ils en ont bien conté pour se flatter l'un l'autre, il leur semble qu'ils se sont bien vengés de moi. — Voire, mais que feront-ils à Dieu auquel je les renvoie? ... Ils faisaient cy devant leur compte avec un prêtre; il leur faut maintenant compter avec Dieu.“

Was Genf unter Calvins Leitung wurde, ist im ersten Abschnitt erzählt. Von all dem schönen Schmuck der Künste, der das Leben erheitert, war hier nichts zu finden; ausser der Theologie gab es hier keine Litteratur; Genf war ein protestantisches Sparta. Die Pflege der schönen Künste überliess Calvin dem Hofe der Valois, sie ging dort Hand in Hand mit Sittenlosigkeit und Glaubenslosigkeit; die grässliche Frucht der französischen Gesittung, die sich mit der Renaissance begnügte, war der massenhafte Meuchelmord, war die Bartholomäusnacht. Die puritanische Strenge

---

[1]) Dies Wort ist hier ironisch zu nehmen.

[2]) ébat = divertissement. Dies Wort wird selten im Singular gebraucht.

[3]) = à condition que.

[4]) Zu Bettlern.

[5]) Alterthümlich für: Est-ce à propos? Est-ce convenable?

[6]) chaloir, verbe défectif, du latin calere (warm sein; caleo = ich habe Angst, weiss nicht was ich machen soll); il n'est plus employé qu'à la 3. personne du sing. du prés. de l'indicatif: il ne m'en chaut = il ne m'importe pas, cela ne me soucie pas. On le trouve encore dans La Fontaine, Molière et Pascal. (A. Brachet.)

[7]) Heute würde man sagen: que je ne sais ce que c'est que de vivre dans le monde. Le monde = die Gesellschaft.

Calvins ist einer milderen Anschauung vom irdischen Dasein gewichen, einer Anschauung, die gewiss dem Gott, der die Erde so schön geschaffen hat, auch wohlgefällig ist. Aber jener gräuelvollen Gesittung am Hofe der Valois gegenüber war das calvinische Genf nothwendig, es war der Hort einer besseren Zukunft, der geschichtliche Protest der sittlichen Weltordnung gegen die zügellose Herrschaft der rohen Sinnlichkeit. Reformation und Renaissance, die doch berufen sind, einander in die Hand zu arbeiten, konnten sich damals noch nicht verständigen.

Calvins Hauptwerk ist seine „Institution chrétienne" (Christliche Unterweisung), die er 1535 in Basel zugleich lateinisch und französisch herausgab; er legte darin das Glaubensbekenntniss seiner Anhänger nieder, mit der Absicht, sie von der Verleumdung, dass sie politische Aufrührer seien, zu befreien und den König Franz I. zur Einstellung der Religionsverfolgungen zu bewegen. Letztere Hoffnung war vergeblich. Aber in religiöser Beziehung, als Grundlage der Genfer Kirche, der calvinisch reformirten überhaupt, sowie in litterarischer Hinsicht ist dieses Werk das grossartigste Denkmal der französischen Prosa des sechzehnten Jahrhunderts, ähnlich der Uebersetzung der Bibel durch Luther. Calvin behandelt darin die Sprache mit so meisterhafter Fertigkeit, dass die classische Litteratur Frankreichs, deren Hauptwerth in der Prosa liegt, schon viel früher hätte anbrechen können, wenn die Reformation nicht durch den rohesten Fanatismus unterdrückt worden wäre. Dieses Werk gehört insofern der Schweiz an, als es von Calvin in Basel herausgegeben und dann mehrfach in Genf neu bearbeitet wurde; die letzte, von ihm vollendete Ausgabe ist die vom Jahre 1559, gedruckt von dem berühmten Robert Stephanus. Oft überfiel den Reformator, wenn ihn Krankheiten heimsuchten, die Angst, dass er es nicht zu Ende führen würde; aber statt sich während seiner Krankheit zu schonen, strengte er die ermattenden Kräfte um so mehr an, und als das Werk vollendet war, schrieb er: „Je l'eusse bien voulu faire plus tôt; mais ce sera assez tôt, si assez bien. Et quant à moi, il me suffira qu'il ait porté fruit à l'église de Dieu."

Der Abschied, den er von seinen Mitarbeitern im evangelischen Amte acht Tage vor seinem Tode nahm, zeigt, wie fest er in seinem Glauben war. Theodor de Bèze, Calvins Nachfolger, erzählt denselben so:

Calvins Abschied von seinen Amtsbrüdern.

„En ce jour, parce que, selon la coutume de cette Eglise, tous les ministres s'assemblent pour se censurer en leur vie et doctrine, et puis en signe d'amitié prennent leur repas ensemble, il accorda que le souper se fit en la salle de sa maison. Là, où s'étant fait porter de sa chambre en une chaise, il dit ces mots en entrant: „Mes frères, je vous viens voir pour la dernière fois, car, hormis ce coup, je n'entrerai jamais à table." — Ce nous fut une pitoyable entrée, combien que lui même fit la prière comme il pouvait et s'efforçât de nous

réjouir sans qu'il pût manger que bien peu. Toutefois avant la fin du souper il prit congé et se fit remporter en sa chambre qui était prochaine, disant ces mots avec une face la plus joyeuse qu'il pouvait: „Une paroi entre deux n'empêchera point que je ne sois conjoint d'esprit avec vous" ... Depuis ce soir, il ne bougea jamais de dessus ses reins, tellement atténué, outre ce qu'il était fort maigre de soi-même, qu'il n'avait que le seul esprit, hormis que du visage il était assez peu changé. Mais surtout l'haleine courte le pressait, qui était cause que ses prières et consolations assiduelles étaient plutôt soupirs que paroles intelligibles; mais accompagnées d'un tel oeil et d'une façon tellement composée que le seul regard témoignait de quelle foi et espérance il était muni."

Länger als drei Monate rang er mit dem Tode; mitten in den grössten Schmerzen hörte man ihn einen Bibelspruch murmeln oder einen unwillkürlichen Schrei mit den Worten ersticken: „Je me tais, Seigneur, parce que c'est toi qui l'as fait," oder „Seigneur, tu me broies, mais il me suffit que c'est ta main." Die Todesstunde eines Menschen ist der Prüfstein seines Lebens. Calvin starb am 27. Mai 1564 gegen 8 Uhr Abends; geb. war er am 10. Juli 1509 zu Noyon in der Picardie, also ein Franzose wie Farel, wie Theodor de Bèze.

Allerdings sind es drei Ausländer, drei Franzosen, die in der romanischen Schweiz den Grund zu deren moderner Gesittung gelegt haben, wenn auch die Schweiz diesen Aposteln halb entgegenkam. Aber nicht nur dass sie von ihrem Vaterlande verstossen worden waren, sie verschmolzen auch so innig mit der neuen Heimath, die sie aufgenommen hatte, dass sie gar nicht mehr als Franzosen gelten können, sondern zu ächten Bürgern des Alpenlandes geworden sind. Es ist ferner wahr, dass in Genf sich so viel flüchtige Ausländer, meist Franzosen und Italiener, niederliessen, dass aus dieser Mischung fast eine neue Bevölkerung hervorging und man zu der Annahme berechtigt scheint, diese ganze neue Gesittung, die hier derjenigen Frankreichs entgegengesetzt wird, sei eben auch nur ein französisches Erzeugniss. Und doch wäre dies ein Irrthum. Wie jene drei Apostel wurden auch die neu Eingewanderten von dem Genius der romanischen Schweiz absorbirt, und wenn auch der Genius des alten Genf eine Zeitlang zurückgedrängt wurde, so brach er doch, nachdem sich der calvinische Puritanismus erschöpft hatte, wieder durch und ist bis auf die Gegenwart thätig geblieben. Einige Schattirung hat allerdings das fremde Element dem eingebornen Genferthum mitgetheilt. R. Rey entwickelt dies an verschiedenen Stellen:

Die Elemente der Bevölkerung Genfs seit Calvin.

„Genève n'accomplit son évolution vers la république et les institutions puritaines, qu'en rejetant des catégories entières de citoyens. Calvin demeuré seul debout change le génie de la cité. Genève, attachée aux flancs de la

France, consacre pour un temps toute son énergie au triomphe de la Réforme. Cet apostolat fit d'une cité obscure, un des phares de l'Europe protestante, la capitale d'une grande idée. L'historien patriote ne saurait cependant assister sans émotion à la défaite de la vieille Genève, de cette cité, si vivante, si originale, si riche en sève, en dévouement, en fermeté d'âme. La Genève de Calvin fournit une plus grande carrière; les religionnaires français payèrent son hospitalité en lui donnant la science et les moeurs; ils en firent une ville sainte, vouée au recueillement et à la prière, d'une pudicité farouche, dévouée jusqu'au martyre; mais la liberté politique ne fut pas leur oeuvre. Née au pied de nos Alpes durant les siècles reculés du moyen âge, fécondée par le patriotisme des citoyens, fondée sur des institutions qui avaient reçu leur développement, lors de l'arrivée de Calvin et des émigrés français, la république est l'oeuvre des anciens Genevois, secondés par la vaillance de leurs alliés de Berne et de Fribourg: c'est une plante indigène . . . . Environ mille cinq cents familles françaises, trois cents familles italiennes, fixèrent, au XVI. siècle, leur demeure à Genève. Cette émigration, mêlée au vieux sang indigène, forma un peuple d'élite, unissant les qualités précieuses et nettes du Français à la circonspection avisée de l'Italien et à la solidité du Suisse. . . . Au XVIII. siècle, on vit l'esprit séculier se redresser, le peuple de Genève se passionna de nouveau pour la vie publique. Le fier esprit des libertins n'avait été qu'enchaîné.

Cette victoire du génie genevois atteste sa forte personnalité. Les nouveaux citoyens dépassaient les anciens par le nombre, la richesse, la science; la vieille Genève avait été recouverte par le flot; mais elle n'avait pas perdu pied; et en dessous, elle avait travaillé à saisir ses hôtes, à leur communiquer ses prédilections et ses antipathies. Ce pouvoir d'assimilation a permis à une ville frontière, sorte de carrefour où tout passe et dont la population subit de continuels remaniements, de subsister en gardant un génie distinct: Genève est à la fois municipale et cosmopolite, elle accepte des éléments étrangers, mais en les marquant à son sceau, c'est un corps vivant qui substancie ce qu'il emprunte du dehors."

Kaum hatte Calvin die Augen geschlossen, so drohten auch schon seinem Werke die grössten Gefahren. Noch im Jahre seines Todes trat Bern, am 30. Oktober 1564, das südliche Seeufer wieder an Savoyen ab; der Papst Gregor XIII. protestirte gegen die Aufnahme Genfs und Graubündtens in die Eidgenossenschaft; „fern von eurem Bunde sei der gottlose Genfer! der gottlose Rhätier!" rief er in einem Breve aus, und die aufgestachelten katholishen Cantone schlossen einen Sonderbund mit Savoyen, dessen Herzog Karl Emanuel (1580—1630) Genf einschloss. Bern das selbst bedroht war, erklärte zwar dem Herzoge den Krieg, aber seine Hülfe erwies sich als unzuverlässig in Folge des Verraths seines Feldherrn Wattenwyl, der im schimpflichen Frieden zu Nyon Genf preisgab, sowie der Lauheit des Kleinen Raths. Der bedrohten Stadt, die mit heldenhafter

Ausdauer den Gefahren Trotz bot, wurde Rettung durch Elisabeth von England, Holland, die calvinistischen Städte Deutschlands und Ungarns, zunächst aber durch Heinrich IV., der sich freilich durch die Annexion des vorher von Genf eroberten Landes Gex bezahlt machte (1600), wie später Napoleon III. sich für die Befreiung der Lombardei mit Savoyen bezahlte. Das Misslingen der Escalade 21. Dec 1602, die eine allgemeine Entrüstung des ganzen protestantischen Europa gegen Savoyen hervorrief, bestimmte endlich den Herzog, seine ehrgeizigen Pläne auf Italien zu lenken, Genf und Waadtland waren von nun an auf immer für den Katholizismus verloren, trotz einzelner sofort bestrafter Verschwörungen und anderer jesuitischen Ränke, die sich ja bis auf die neueste Zeit wiederholt haben. Nicht das protestantische Rom war dem Hause Savoyen von Gott bestimmt, das papistische Rom sollte es einst erobern!

Calvins Freund und Nachfolger, Theodor de Bèze (geb. 24. Juli 1519 zu Vezelay, Departement der Yonne) erlebte noch den Sieg Genfs; als das Volk nach zurückgeschlagener Ueberrumpelung in den Petersdom strömte, um Gott für die Rettung zu danken, stimmte der taube 80jährige Greis den 124. Psalm an, der noch heute bei der Jahresfeier gesungen wird. Am 13. Oktober 1605 ging auch er heim. Die Zeit der äussern blutigen Kämpfe war nun vorüber, Genf entwickelte nur noch eine geistige Thätigkeit im Innern. Die Schilderung der Epoche Calvins möge der Genfer Dichter Petit-Senn mit seiner poetischen Verherrlichung des Reformators schliessen:

Calvin.

(Aus dem Gedicht Cologny; in diesem Dorfe bei Genf haben sich ausser Calvin auch Milton und Lord Byron aufgehalten, „le chantre de l'Éden y vint à son aurore, Et Childe-Harold à son déclin", sagt Petit-Senn.)

Le génie a toujours agrandi le domaine
Où le plaça l'arrêt du sort;
Il nous subjugue, il nous entraîne,
Rien ne résiste à son essor.
Renversant d'indignes entraves,
Il rend à la raison son salutaire éclat;
Il brise le joug des esclaves,
Et change en un peuple de braves
Un peuple que la honte abat.
Ici Calvin parut; la raison triomphante
Brilla dans ses écrits, tonna dans ses discours;
De la nuit des abus que la faiblesse enfante
Sa force et sa clarté suspendirent le cours.
A la voix seule du grand homme,

Genève à l'Eternel rend un culte épuré,
Et l'on voit se briser de la superbe Rome
Le frein par l'erreur adoré.
Hélas! pourquoi faut-il que l'orage préside
Aux destins des mortels fameux!
Le génie est un don perfide;
C'est contre les revers une impuissante égide:
La gloire et le bonheur n'ont point d'accord entr'eux.
Ainsi le flambeau qui nous guide,
Dans son existence rapide
Se consume en jetant des feux.
C'était à Cologny, près d'une onde argentée,
Que, le corps languissant et l'âme tourmentée,
Calvin venait chercher un paisible repos.
Fuyant la cohorte irritée
Des tartufes et des cagots,
C'est là qu'en un ciel pur laissant errer sa vue,
Pensif et recueilli sous l'ombre des ormeaux,
Il voyait l'Eternel dans les champs, dans la nue,
Dans la verte campagne à ses pieds étendue,
Dans le cristal brillant des eaux;
Et sur ces bords où la nature
Inspirait au saint homme un chant religieux,
Byron au créateur adressait son murmure,
Et des sons de sa lyre harmonieuse et pure
Embellissait l'accent d'un doute audacieux.
Ainsi la raison nous égare;
Dans la nuit de l'erreur elle n'est point un phare
Dont la clarté luise à nos yeux:
L'homme en fait un emploi bizarre;
Et ce flambeau, tombé des cieux,
Tantôt nous plonge dans le doute,
Et tantôt éclaire la route
Qui nous ramène aux pieds des dieux.
Quels sorts divers tu nous apprêtes,
Rayon trompeur, souffle divin,
Toi qui fis de Byron le plus grand des poètes,
Un réformateur de Calvin!
Tous les deux embrasés des flammes du génie,
Sur ce coteau qu'ils vinrent habiter,
Aux regards des humains y voilèrent leur vie;
L'un pour adorer Dieu, l'autre pour en douter!

Das siebzehnte Jahrhundert.

Vor Allem galt es, nach dem Tode der Reformatoren, ihr Werk zu erhalten; die Orthodoxie war nicht nur eine Sache der Religion, sondern auch des Patriotismus, darum wandten die Behörden alle Sorgfalt auf die Lehre. Von der Elementarschule an wurden die Generationen herangebildet, den Gegnern Rede zu stehen, „afin, hatte schon Bonivard gesagt, afin de faire sucer Christ spirituel avec le lait corporel; si[1]), qu'il n'y a petit enfant qui ne rende raison de sa foi aussi bien que docteur de Sorbonne.“ Auf dem Colleg wurde die Jugend ohne allen Unterschied des Standes im Lateinischen unterrichtet. An der Akademie behauptete die Theologie den Vorrang, die Dogmatik nahm die oberste Stelle ein, die meisten Professoren waren zu gleicher Zeit Pastoren.

Allerdings hatten schon nach dem Tode Calvins französische Flüchtlinge, Hottoman, Lect, J. Godefroy, hier die Rechtswissenschaft gelehrt. Berühmte Humanisten und Buchdrucker, welch letztre damals zugleich Gelehrte waren, wie die beiden Robert und Henri Estienne (Stephanus), waren wohl auch in Folge der Religionsverfolgungen nach Genf gekommen, aber sie blieben nicht; in der hier ausschliesslich herrschenden theologischen Atmosphäre athmeten sie nicht frei genug. Nur der ausgezeichnete Gelehrte Isaac Casaubon (geb. in Genf 1559, gest. in London 1614), Sohn eines französischen Flüchtlings, verweilte länger hier, bis 1596, in welchem Jahre er nach Montpellier ging. Die Naturwissenschaft hatte hier noch gar keinen Platz; von litterarischen Schöpfungen konnte auch nicht die Rede sein; man nahm das Seelenleben und die geistige Thätigkeit noch zu religiös ernst, zu gewissenhaft, um der Phantasie die Zügel schiessen zu lassen. Ebensowenig konnten die schönen Künste ihren Aufschwung nehmen; die Bilderstürmerei der Calvinisten war in die Gesetzgebung eingedrungen; den Bildhauern, Malern und Musikern war der Aufenthalt in Genf verboten. In den frühern Zeiten besass die Stadt Künstler aller Art; die neuere Zeit hat bewiesen, dass den Genfern künstlerische Anlage keineswegs mangelt. So hat denn allerdings die erste Hälfte des siebzehnten Jahrhunderts etwas Starres, Steifes; was Calvin gestiftet hatte, stand noch aufrecht, aber mehr als officielle Ueberlieferung denn als lebendige Ordnung. Das Dogma war gewissermassen zur Formel geworden, statt beseelter Forschung herrschte engherzige Krittelei, Genf sandte keine Missionäre mehr aus. Es hatte dies wohl seinen innerlichen Grund, nach der grossen Anstrengung des sechzehnten Jahrhunderts trat die Abspannung ein, aber es gab auch noch einen äusserlichen: der fanatische Absolutismus Ludwigs XIV. lastete wie ein Alp auf Europa. Ein Genfer möge von seinem Standpunkte aus diese sogenannte Glanzperiode Frankreichs, das „Jahrhundert des grossen Königs und der classischen Litteratur Frankreichs“ schildern, dem noch

[1]) si = dergestalt.

kürzlich Ernst Renan aus Hass gegen Preussen seine Sympathie zugewandt hat; R. Rey sagt:

Ludwig XIV.

„L'époque était vide et partout fatale à la liberté. La France de Louis XIV. s'imposa alors au monde par l'éclat de ses victoires, la force de son administration, la splendeur de sa cour, le goût de sa littérature; et cet éclat rejetait dans l'ombre les nations protestantes; mais cette civilisation posait sur le faux; elle tuait la liberté de la pensée, elle bâillonnait les consciences, elle favorisait seulement la rhétorique, l'élégance extérieure, les arts de luxe et de parade; elle n'avait produit qu'une société artificielle et pompeuse, ayant plus d'apparence que de solidité. Le triomphe de Louis XIV. eût été un désastre pour la civilisation. La révolution de 1688[1]) rompit le charme. La résistance héroïque de la Hollande, l'avénement de Guillaume d'Orange au trône d'Angleterre, furent le salut de l'Europe. Dès lors, la liberté eut un point d'appui, et les sciences, la publicité, la libre pensée prirent leur essor. Cette renaissance fut moins brillante, mais plus solide que celle du XVI. siècle: l'Europe actuelle en procède. Vers la fin du XVII. siècle, Genève en subit l'influence; la solidarité protestante la sauva de la décadence."

Und in der That sind die Litterarhistoriker und Publicisten der neuern Zeit, die deutschen namentlich, wie verblendet gewesen, dass sie das Zeitalter der Aufklärung, wie man das achtzehnte Jahrhundert genannt hat, aus Frankreich herleiten. Nein, aus dem im Despotismus versumpften, katholischen Frankreich konnte das Licht nicht kommen; in der protestantischen Welt, in Holland, England, Genf und Deutschland ging die Sonne der neuen Zeit auf, von dort haben Montesquieu und Voltaire ihr Bestes entlehnt! Das vom Absolutismus zerdrückte Frankreich verfiel nach Ludwigs XIV. Tode, der Fanatismus hatte nach der höfischen Rhetorik eines Bossuet nur Unglauben und Aberglauben erzeugt; einzig die glaubensvolle protestantische Welt, die auch das Kleinod des freien Gedankens in sich barg, rettete die europäische Gesittung. Noch vor dem Jahre 1688, wo die gebildete, von der Barbarei eines Ludwig XIV. bedrohte Welt wieder aufathmete, regte sich der edle Genfer Geist auf's Neue, die Sympathie mit den von Ludwig XIV. verfolgten Protestanten hauchte ihm frisches Leben ein: „l'esprit protestant se ranima au contact de la persécution, et il s'opéra comme une réforme dans la Réforme". (R. Rey). Diese Verfolgung erreichte ihren Höhepunkt, als Ludwig 1685 das Edict von Nantes widerrief, durch welches

[1]) So nennt man den gewaltsamen, aber unblutigen Thronwechsel von England. Jakob II., König seit 1685, der sich offen zur katholischen Religion bekannte, machte sich durch sein Bestreben, die katholische Religion wieder einzuführen, dem Volke verhasst; dieses rief daher Jakobs Schwiegersohn, den Erbstatthalter von Holland, Wilhelm III., auf den Thron. Wilhelm war der entschiedenste Feind Ludwigs XIV.

Heinrich IV. 1598 den Protestanten freie Religionsübung zugesichert hatte. Der Franzose J. Michelet möge erzählen, was damals Genf that:

Die französischen Flüchtlinge und Genfs Gastfreundschaft.

„L'exemple que la petite Genève donna alors est le plus grand, je crois, qu'on puisse trouver dans l'histoire de la fraternité humaine. Cette ville de seize mille âmes, pendant près de dix ans, reçut, logea, nourrit quatre mille fugitifs. Énorme effort, excessive dépense, et soutenue avec une persévérance admirable. Augmenter sur-le-champ d'un quart sa population, sa consommation, c'est ce qu'aucune ville n'aurait supporté. Ajoutez que, de ce côté, venait la partie la plus pauvre de l'émigration. Nos braves paysans du Jura, avec des dangers incroyables, par les sapins, les précipices, en plein hiver, par les sentiers des chèvres[1]), les faisaient passer un á un, mais dénués et sans bagages. Comme des naufragés ou comme l'enfant qui vient de naître, ils abordaient nus à Genève, n'apportant que leur corps mal vêtu, affamé, souvent martyrisé. Toujours de nouveaux arrivants. Ils s'écoulaient, d'autres venaient. C'était un torrent de fantômes; on eût dit la marche des morts vers la vallée de Josaphat.

Les maisons de Genève ne sont pas grandes. La famille d'alors était serrée et close, d'une certaine raideur pour l'étranger et d'un aparté puritain. Tout cela disparut, La pitié et la charité changèrent violemment ces choses de forme. Les portes s'ouvrirent grandes. On mit des lits partout, cinq ou six dans chaque chambre. Telle maison en eut quarante cinq! Toutes les habitudes changées, complet bouleversement[2]). La dame génevoise, concentrée jusque-là, un peu prude et méticuleuse, prend chez elle, avec elle, au saint des saints de la famille, ces pauvres inconnues. Elle coupe ses robes à leur taille, se dépouille pour couvrir des enfants presque nus. Grande table et petite chère. Pour nourrir tout ce monde, elle accepte, elle impose aux siens une sobriété rigoureuse. Elle vide les greniers et les caves. Elle prend l'eau pour elle et réserve le vin pour ces malheureux épuisés.

Nos Français du Midi, sous la bise de Genève au souffle du Mont Blanc, dans ces grands courants froids que le Rhône, que l'Arve, ces furieux torrents, amènent là de toutes parts, supportaient avec peine le cruel hiver de 1686. Leurs hôtes non contents de manger avec eux tout ce qu'ils avaient, s'endettèrent généreusement. De leur crédit chez les marchands, ils enlevèrent du drap, du linge, des chaussures, habillèrent tout ce peuple, Nos Français discrètement, pour ménager le bois de la maison et soulager leurs hôtes, les laisser respirer un moment, allaient presque tous chercher un peu de soleil sur la pente abritée que depuis on appela le Petit Languedoc.

---

[1]) D. h. auf den steilsten, knappesten Bergpfaden.

[2]) Man bemerke den hastigen dramatischen Gang des Styles, die kräftige Kürze, das Wegfallen des Zeitworts.

Cette rampe domine le beau Jardin des plantes que Rousseau, Candolle, Saussure, rendent tellement illustre. Mais ce grand souvenir de la charité génevoise glorifie plus encore ce beau lieu et le rend sacré.

Cependant arrivaient les lettres insistantes de Louis XIV. pour qu'on chassât les réfugiés. La petite ville, sans armes, avec ses vieux mauvais remparts, n'eut garde de désobéir. On ordonna à son de trompe leur expulsion. Il en sortit des foules par la porte de France. Mais, à minuit, on les faisait rentrer par la porte de Suisse. Pendant que les crieurs proclamaient leur bannissement, les huissiers de la ville en habit noir faisaient pour eux la collecte de porte en porte. Fureur et menaces du roi, qui va, dit-il, agir. Genève, en ce péril, décida que ceux qui viendraient désormais seraient conduits à Berne. Mais rien ne put lui faire abandonner ceux qu'elle avait reçus. Elle en garda trois mille. Berne et Zurich la rassurèrent en lui offrant au besoin, une armée de trente mille hommes (Histoire de France par J. Michelet[1]).

Ein andrer Schriftsteller der romanischen Schweiz, Daguet, schildert das treulose despotische Verfahren Ludwigs XIV. gegen die Schweiz in noch schwärzeren Farben als es R. Rey gethan; nur einzelne Sätze seien hier aus seiner Schilderung mitgetheilt:

Ludwig XIV.

„Louis XIV. ne respecta pas plus les droits et les priviléges des Suisses que ceux des autres nations. Il s'empara par trahison de la Franche-Comté et de Strasbourg (1672 –80) au mépris des traités qui plaçaient ces anciens alliés des Suisses sous leur protection spéciale . . . Genève aussi faillit subir le sort de Strasbourg et n'échappa que grâce à l'énergie de Berne et des cantons voisins . . . Un projet de démembrer la Suisse fut même tramé à Versailles . . . Mais la crainte des armes de l'Angleterre et d'une nouvelle guerre européenne arrêta le vieux roi Louis XIV."

Das achtzehnte Jahrhundert: Die Verfassungskämpfe.

Die protestantische Welt hatte die Gefahr für Europa, von dem französischen Absolutismus erdrückt zu werden, durch vereinte Anstrengung beseitigt, die Welt athmete wieder frei auf, auch durch Genfs Adern strömte neues Leben. Auf zwei Gebieten regte sich besonders seine Thätigkeit, auf dem politischen zuerst: man suchte das Problem von Recht und Freiheit theoretisch und praktisch zu lösen, sodann auf dem

[1]) Michelet fügt hinzu: „Au reste, de quoi s'étonner? quoi de plus français que Genève? ce lac sacré, ce doux pays de Vaud? La France y recevait la France." Ein Irrthum, den dieses Buch berichtigt; die romanische Schweiz hat mit Frankreich nur die Sprache gemein, und auch diese war ihm ursprünglich fremd. Mehr noch als die Genfs, rühmt Michelet die Gastfreundschaft Norddeutschlands, Englands und vornehmlich Hollands; eben weil es fremde Nationen waren, sagt M., sei ihnen Frankreich um so mehr zu Dank verpflichtet.

der Naturwissenschaft; auch die Kunst fand allmälig Pflege, und am Ende des achtzehnten Jahrhunderts schuf die Malerei die grossartige Schweizer Landschaft. Wie das Alpenland bei Rousseau schon auf Poesie und Musik begeisternd einwirkt, wie der Naturforscher de Saussure das Interesse für die Alpenwelt erregt, die der deutsche Schweizer Haller schon poetisch dargestellt hatte, das ist mehrfach im Vorhergehenden entwickelt worden. Erwähnt seien hier noch die Verdienste des Genfers Marc Theodor Bourrit (geb. 6. Aug. 1739, gest. 7. Okt. 1819), der ein besondres Talent besass Berge zu malen; er begleitete B. de Saussure auf seinen Alpenreisen und gab treffliche Abbildungen der Hauptgipfel auf Email, in Aquarellen und Oelgemälden. Ebenso trugen seine Schriften dazu bei, die Aufmerksamkeit der Welt auf die Alpen hinzulenken. Anzuerkennen ist, dass Ludwig XVI. und Ludwig XVIII. ihm eine Pension von 600 Fr. bewilligt hatten, die franz. Revolution hatte sie unterdrückt. Ein neues Element tritt durch diese Bewegung in die Kunst ein. Auf all diesen Gebieten, die Malerei ausgenommen, ist der genialste Bürger Genfs, J. J. Rousseau, zugleich thätig. Die theologische Wissenschaft dagegen tritt jetzt in den Hintergrund oder wird von der philosophischen Anschauung umgewandelt; der biblischen Rechtgläubigkeit Calvins gegenüber stellt Rousseau „die natürliche Religion" auf. Die Poesie endlich findet noch keine Stätte in Genf, abermals Rousseau ausgenommen. Dies ist im Grossen der Charakter Genfs im achtzehnten Jahrhundert.

Vor Allem sei die politische Entwicklung Genfs in kurzem Abriss gezeichnet. Es war der alte Geist Genfs, der jetzt wieder erwachte, der Geist der einen Berthelier, einen Bonivard beseelt hatte. Calvin hatte eine aristokratische Verfassung eingeführt, diese aber durch ein theokratisches Gegengewicht, nämlich „die Rüge" gemässigt, welche die Geistlichen und das Consistorium den Behörden ertheilen konnten; nach Calvins Tode befreiten sich letztre von dieser Vormundschaft und nahmen auch dem Volke das Recht, über die Steuerauflage abzustimmen. Während des Krieges mit Savoyen stand ein Rath von sieben Mitgliedern an der Spitze der Regierung, diese Septemvirn erklärten sich nachher für unabsetzbar; ihre Ansprüche wurden immer grösser, sie verlangten dass man sie mit entblösstem Haupt anrede, dass man sie „très honorés et magnifiques seigneurs" titulire u. s. w. Die aristokratische Verfassung ward zur Oligarchie. Die oberste Behörde war in der Reformationszeit der Senat oder Kleine Rath, an dessen Spitze die Syndici (Maires) standen, ihm war der Rath der Zweihundert zur Berathung der Gesetze beigegeben, unter diesen stand die Bürgerschaft, der Allgemeine Rath (Conseil Général), noch tiefer befanden sich die Habitants (Schutzverwandte ohne Bürgerrecht) und deren Nachkommen, die Natifs, welche am Conseil Général, den Versammlungen der Bürgerschaft, nicht theilnehmen konnten. Vorschriften über Kleidertrachten trennten die Ein-

wohner in Kategorieen, dazu sonderten sich die Familien der Behörden auch räumlich ab, sie zogen in die Oberstadt, das gewerbtreibende Volk blieb in der Unterstadt. Eine Stufenleiter hatte die ursprüngliche Gleichheit der Bürger verdrängt; J. J. Rousseau hatte diese Entwicklung wohl beherzigt, ihre Kenntniss ist nöthig zu seiner Beurtheilung. Die Verwaltung war zuletzt ausschliesslich in den Händen der wenigen reichen Familien (unter ihnen die Trembley, Tronchin und Grenus), die sich in die Aemter theilten; die Bürgerschaft hatte nur noch den Schatten ihrer frühern Rechte, gesetzlich war sie souverän, in Wirklichkeit aber Unterthan. Dieser Gedanke stachelte die Bürger auf, die wichtigen Probleme der Staatsverfassung zu erörtern: die Gesetzgebung, das Stimm- und Wahlrecht, die Verantwortlichkeit der Behörden, das Recht der Majorität, lauter Fragen, die jetzt von aller Welt tagtäglich besprochen werden, die aber damals den Völkern neu waren. Der Spötter Voltaire machte sich später lustig über den „Lärm in einem Ameisenhaufen“, wie er die bürgerlichen Unruhen in Genf nannte, und allerdings war Genf ein winziges Städtchen neben dem mächtigen Frankreich, aber J. J. Rousseau trug diese Erörterungen in das stolze Reich hinüber und sie verzehrten wie Feuerbrände das ganze Gebäude Ludwigs XIV. Das Buch „vom Gesellschaftsvertrage“ ging aus ihnen hervor.

Der Kampf zwischen der Aristokratie und der Bürgerschaft entbrannte 1707, letztre liess sich durch Ränke spalten, ihr Hauptsprecher, Pierre Fatio, der die jährliche Berufung des Allgemeinen Raths zur Gesetzgebung verlangte, wurde am 6. Sept. erschossen. Aber die Bürgerschaft arbeitete im Stillen an ihrer Ausbildung weiter, Lesecirkel entstanden, und da die Bürger mit Mass und Ordnung auftraten, keine Neuerungen, sondern nur alte Rechte verlangten, so geriethen die regierenden Familien in Verlegenheit. Der Hochmuth einiger Oligarchen, die sich mit Waffengewalt umgaben und ein Complott planten, brachte die Gährung 1734 zum Ausbruch, vier Jahre lang währte der Conflict; der Friede wurde zuletzt von dem Cabinet von Versailles und den Cantonen Bern und Zürich vermittelt; die Regierenden selbst hatten die Fremden gerufen, die Bürgerschaft sah darin eine Gefahr für die Unabhängigkeit Genfs, bestätigte aber die Vermittlungsacte, die in gemässigt conservativem Sinne abgefasst war.

Es folgte nun ein dreissigjähriger Friede, während dessen Industrie, Handel und Wohlstand einen ungemeinen Aufschwung nahmen. Auch die unselbständigen Arbeiter hatten jetzt ihre Lesecirkel. Die Wissenschaft hatte an der Akademie Vertreter ersten Ranges. Die Buchdruckerei blühte; Montesquieus „Esprit des lois“ wurde in Genf gedruckt (1748). Dieses Buch, worin der Verfasser die Tugend als die Haupttriebfeder der Republik bezeichnet, gefiel der Genfer Aristokratie, „Aristokratie“ bezeichne eben die Herrschaft der Besten. Gleichzeitig ging in der letz-

tern eine Aenderung der Sitten vor sich; durch die Finanzgeschäfte ungemein bereichert, verlernte sie die alte Mässigkeit, in das sonst so puritanische Genf zogen die Zerstreuungen einer verfeinerten Gesellschaft ein, aber die alte Herzlichkeit zwischen den verschiedenen Classen schwand ebenfalls.

Eine andre Kluft zwischen der Aristokratie und der Bürgerschaft wurde durch die Verschiedenheit ihrer geistigen Beschäftigung herbeigeführt, erstre besass ausgezeichnete Mathematiker und Naturforscher, sie verschmähte aber das Studium der gesellschaftlichen und politischen Probleme, welchem sich die Bürger zuwandten. Da erschien unter diesen 1754 J. J. Rousseau; er nahm Partei für die Bürgerschaft und legte das ganze Schwergewicht des Staates in den Allgemeinen Rath, „le Conseil Général". Wie leidenschaftlich seine Gegenwart ganz Genf aufregte, ist schon in der Biographie Rousseaus erzählt worden; seine Werke „Emile" und „der Gesellschaftsvertrag" wurden am 19. Juni 1762 von Henkershand verbrannt; die Bürgerschaft machte Vorstellungen, „représentations", die Behörden wiesen sie zurück, sich auf das Recht der Ablehnung „le droit négatif", stützend; es entstand die Partei der représentants und die der négatifs. Der Staatsanwalt Robert Tronchin versuchte sich durch seine „Lettres de la campagne" zu rechtfertigen, Rousseau erwiderte darauf durch seine „Lettres de la montagne." Von da an wurde der Parteikampf immer erbitterter, und wie zur Zeit der Reformation einfache Leute aus dem Volke in der theologischen Controverse so geübt waren wie die Priester, so verhandelten jetzt einfache Bürger die staatsrechtlichen Fragen ebenso beredt wie logisch gediegen. Als die Spannung immer heftiger ward, wandte sich die erbitterte Aristokratie an auswärtige Mächte. Die Bürgerschaft war empört über diese unpatriotische Handlung, die Krisis verschärfte sich, endlich kam es am 8. April 1782 zu einem Aufstande der „Natifs", am 2. Juli aber rückten, heimlich von den Syndicis gerufen, französische, Berner und sardinische Truppen in die Stadt ein. Frankreich hat seitdem mehrmals die Invasion der Fremden in sein Gebiet erlebt. Zu dieser das Vaterland entehrenden Katastrophe hatte die beschränkte Politik der Oligarchen geführt. Und doch war die aristokratische Partei reich an patriotischen Tugenden und Verdiensten gewesen, sie hatte für Volkswohl und geistige Bildung viel gethan; statt aber einzusehen, dass ein geistig hochgebildetes Volk zuletzt der Vormundschaft entwächst, konnte sie sich nicht entschliessen der ausschliesslichen Herrschaft zu entsagen. Vergebens wurde sie von dem Genfer Advokaten Jean Louis Delolme (1740—1806) gewarnt, der wegen seiner Theilnahme an den Unruhen flüchtig nach England gegangen war. Zu dieser Zeit hatte die Aristokratie in Polen und Schweden ihr Land in zerrüttende Anarchie gestürzt, man war in England vor einem ähnlichen Schicksal besorgt. Dies veranlasste Delolme sein noch jetzt

in England hochgeschätztes Werk „Constitution de l'Angleterre, ou état du gouvernement anglais comparé avec la forme républicaine et avec les autres monarchies de l'Europe" (Amsterdam 1771) und in englischer Sprache die Schrift „A parallel between the english government and the former government of Sweden" (London 1772) herauszugeben, worin er die englische Monarchie rühmt, die der Freiheit des Volkes so grossen Spielraum lässt. Delolme kam 1775 nach Genf zurück, die Aristokratie hörte nicht auf seine Stimme. So fiel sie zuletzt ihrem Hochmuth zum Opfer, zog aber das Vaterland nach sich in den Abgrund. Genf ist ein wunderbarer Mikrokosmos, die ganze Geschichte des Jahrhunderts spiegelt sich in ihm ab.

Der Abschluss war die französische Revolution, zu deren Vorbereitung Genf durch Rousseau soviel beigetragen hatte. Die Menge gab sich hier das überflüssige traurige Schauspiel nachgeäfften Jakobinerthums; in Paris wurde die furchtbare Tragödie von „Sklaven, die die Kette zerrissen hatten", aufgeführt, hier aber, sagt R. Rey mit vollem Recht und patriotischem Ingrimm, war es „une foule anonyme, vraie comparse de théâtre. Dans une ville où la liberté comptait cinq siècles de durée, les patriotes se baptisent des noms de sans-culottes!" Es waren nicht die echten Bürger von Genf. Zuletzt wurde die Stadt von dem Directorium mit Waffengewalt Frankreich einverleibt, „le 15. avril 1798 après un semblant de Conseil Général, pareil à celui du Conseil des hallebardes (1524), l'armée française proclame l'annexion comme mettant le comble aux voeux unanimes des citoyens genevois (Daguet), prise de possession repoussée par le voeu énergique des citoyens." (R. Rey). „Es ist eine alte Geschichte, doch bleibt sie ewig neu."

Wissenschaft und Litteratur während des XVIII. Jahrhunderts.

Der Zwiespalt zwischen Aristokratie und Bürgerschaft im politischen Leben zeigt sich auch in geistiger Hinsicht; wie schon erwähnt, beschäftigte sich die erstere ausschliesslich mit Naturwissenschaft, die letztre mit den staatswirthschaftlichen und gesellschaftlichen Problemen, der politische Parteikampf erklärt sich zum Theil aus dem wissenschaftlichen Zwiespalt. Dies eifrige Studium der Naturwissenschaften ist aber auch insofern ein psychologisch interessantes Phänomen, als es entschieden an die Stelle der dogmatischen Theologie trat, ein Phänomen das sich freilich aus der Natur des menschlichen Geistes erklärt, der, von der langen dogmatischen Anspannung ermüdet, das Bedürfniss empfand sich an Thatsachen zu halten. Der Geist Servets, der als Pantheist zum Scheiterhaufen verurtheilt worden war, der aber zugleich hervorragender Naturforscher gewesen war, erhielt dadurch geschichtliche Sühne. Hier ist auch der Ort an die Worte zu erinnern, die der schon erwähnte Nicolas Zurkinden aus Bern bei dem Processe Servets an Calvin schrieb; sie

lauten nach Daguets Texte: „Je doute que les verges et la hache soient de bons moyens pour réprimer les écarts des esprits. Les exemples de l'antiquité sont là pour nous apprendre que le sang humain étend ces souillures, bien loin de les effacer. J'ai vu des hommes qui avaient ordonné la mort de misérables; ils auraient tout donné pour les rappeler à la vie. Ils eussent mieux aimé combattre cent adversaires que d'avoir à se reprocher le supplice d'un seul". Der spanische Arzt Michel Servet ist der Erste, der in einem Buche den Kreisumlauf des Blutes in der Lunge beschrieben hatte, eine wichtige Entdeckung, die von dem englischen Arzt Harvey in seinem 1628 erschienenen Werke systematisch bewiesen ward.

Die neue wissenschaftliche Bewegung ging in Genf von dem Lehrstuhl der Philosophie an der Akademie aus; im Jahr 1669 nahm denselben Jean Robert Chouet ein, der auf der rationalistischen Schule von Saumur[1]) gebildet worden war; da er den Boden für die cartesianische Philosophie, die er lehrte, nicht günstig fand, so ging er zu der Bacos von Verulam d. h. zu den positiven Wissenschaften über. Man folgte ihm gern auf dieses Gebiet, auf dem man weniger als auf dem der Metaphysik mit der Theologie in Conflict zu gerathen fürchtete. Bewiesen doch seine Zeitgenossen Leibnitz und Newton die Vereinbarkeit der Naturstudien mit der Religion, während freilich ein andrer, Spinoza, sich wie Servet zum Pantheismus bekannte.

Am Eingang des achtzehnten Jahrhunderts stehen Gabriel Cramer und Calandrini, ausgezeichnet als Lehrer, denn ihre Schüler Bonnet, Tissot (der Arzt in Lausanne) u. s. w. tragen glänzende Namen. All diese Gelehrten wurden, als aus der Aristokratie hervorgegangen, in ihren Studien durch ihren Reichthum unterstützt, der ihnen den Besuch der fremden Universitäten und Reisen durch Europa gestattete; sie standen mit allen gelehrten Gesellschaften des Auslands in Verbindung. Die ganze gebildete Welt kennt die Namen Abraham Trembley, J. A. Mallet, Jean Louis Pictet (ein Familienname, der sich wie der einer Dynastie verzweigt[2]), Tronchin u. s. w. Einen besondern Platz nimmt hier der bescheidne Bibliothekar Abauzit (1679—1767) ein, der, auf allen Gebieten des Wissens heimisch, sich zuerst mit den Gletschern beschäftigte; ge-

[1]) Saumur an der Loire mit festem Schloss. Heinrich IV. ertheilte die Statthalterschaft daselbst dem Protestanten Duplessis-Mornay, genannt „le pape des huguenots". Dieser gründete hier eine protestantische Akademie, die sich durch ihren Rationalismus bemerkbar machte. Viele französische Flüchtlinge, die hier ihre Bildung erhalten hatten, trugen später in Genf zur allmähligen Milderung der dortigen starren Orthodoxie bei.

[2]) Die Erblichkeit des Wissens und der Talente, die einzelnen Gelehrtenfamilien Genfs eigen ist, hat etwas Ueberraschendes; sie erklärt sich durch die abgeschlossene Stellung dieser aristokratischen Familien.

boren in Uzès (Südfrankreich, Dep. des Gard), war er noch ganz jung nach Genf gekommen und brachte hier sein Leben zu. Der gefeiertste von allen Genfer Naturforschern war aber Charles Bonnet (1720 bis 1793), der „es verstand, die tiefsten Tiefen der Materie mit Geist zu durchdringen, ohne dem Pantheismus zu verfallen". Wie die Pariser nach Fernex, Voltaires Wohnsitz, so wallfahrtete ganz Nordeuropa nach Genthod (am See unweit Genf), wohin sich Bonnet später auf sein Landgut zurückgezogen hatte; mit Begeisterung erzählt Matthisson seinen Besuch daselbst. Bonnets religiöse Naturphilosophie ist vorzüglich in der „Contemplation de la nature" und der „Palingénésie philosophique" niedergelegt. Wie weit überragt er den Franzosen Buffon (1707—1788), der von seinen Landsleuten so verherrlicht wird, während sie Bonnet todtschweigen! Wenn auch Letzterer durch die Lectüre des „Spectacle de la Nature" des Franzosen Pluche (der Abbé Antoine Pluche geb. Reims 1668, gest. Paris 1761) veranlasst wurde, das Studium der Rechtswissenschaft mit dem der Naturwissenschaft zu vertauschen, so ist er im Uebrigen ganz selbstständig. Buffon hat sich nur in seinem letzten Werke „Les époques de la nature", in der Ahnung der vorgeschichtlichen Umwälzungen der Erde, zu einer neuen höhern Anschauung erhoben, zu einer Zeit, wo es noch keine wirkliche Geologie und Paleontologie gab. Im Uebrigen gilt von ihm, was P. Albert sagt:

Bonnet und Buffon.

Si l'on consulte un naturaliste sur les mérites de Buffon, il n'essaiera même pas de dissimuler ou de tempérer par qnelques réserves l'expression de son dédain. Buffon ne compte pas, il appartient à cette famille d'amateurs qui font du style dans les environs de la science. ... Buffon n'a attaché son nom à aucune découverte scientifiquement établie ... Pour d'Alembert ce n'était qu'un grand phrasier, le roi des phrases. Le style de Buffon est ce qu'il y a de plus artificiel au monde et de moins naturel; les descriptions de Buffon laissent le lecteur absolument froid ... Le vague, la faiblesse de la conception première, l'impuissance à saisir directement les objets, à s'en pénétrer, condamnent l'auteur à la poursuite des ornements: il faut bien suppléer au vide du fond par les splendeurs ou les agréments de la forme ... Pourquoi les magnifiques peintures de Buffon nous laissent-elles assez froids? Cet historien de la nature n'aimait pas la nature; il ne la connaissait pas; il ne s'était jamais mis en communication directe avec elle: voilà une grave lacune. On pourrait, je ne dis pas y suppléer, mais substituer à l'inspiratiou nécessaire une autre inspiration, celle qui vient d'en haut, et qui élève l'âme de la contemplation des phénomènes à l'adoration de leur incompréhensible auteur: Buffon était absolument dépourvu du sentiment religieux ... Que peut être l'oeuvre d'un historien de la nature qui n'a éprouvé ni l'enthousiasme de la science, ni l'enthousiasme religieux, ni l'enthousiasme de l'art? ..." (P. Albert).

Im Gegentheil: Charles Bonnet débuta par l'observation minutieuse. A vingt ans, sa découverte sur les pucerons le fit nommer Membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris; l'usage du microscope ayant attaqué sa vue, il se tourna vers la philosophie de la nature . . . Ses méditations embrassèrent l'ensemble de la création, la science de la nature et celle de Dieu. ... Ses derniers travaux furent consacrés à la conciliation du christianisme et des sciences; il n'y parvint qu'en métamorphosant la théologie ... Il est vrai, par l'ampleur des vues et la hardiesse de la pensée, Bonnet dépassait le cadre correct et sage de l'esprit genevois, et sa théologie aurait fait bondir les docteurs du XVI. siècle; mais en plein XVIII. siècle, en face du Système de la nature et de l'Esprit d'Helvétius, à la suite des concessions déjà faites à la raison, les théologiens y virent un moyen terme heureux, et durant cinquante ans elle défraya leurs apologies du Christianisme ... En général, l'école genevoise s'était frayé une voie intermédiaire; elle repoussait l'athéisme des encyclopédistes et n'acceptait qu'un XVIII. siècle revisé et épuré. La crainte de Dieu continuait à dominer cette société morigénée; elle envisageait la vie par les côtés sérieux et maintenait certains points fixes". (R. Rey.)

Unwillkürlich wird man wieder an den Vergleich zwischen Ludwig XIV. und Genf, dem Asyl der französischen Hugenotten, erinnert. Buffon der Prunkliebende war ein geistiger Zeitgenosse des „grossen Königs", des „Roi-Soleil", ein Doppelgänger Bossuets, der auch sein Landsmann war: er machte aus der Natur ein ungeheures Versailles, worin er den Oberceremonieenmeister spielte; die Thiere aber sind für ihn Automaten, ganz wie die Unterthanen Ludwigs XIV., das Ganze ohne religiösen Gehalt oder vielmehr ein Spielzeug der Heuchelei; wo Buffon Gott oder Schöpfer schreibt, kann man ebensowohl „ôter les mots et mettre à la place la puissance de la Nature", sagte Hérault de Séchelles (Mitglied des franz. Nationalconvents). Neben dieser Hohlheit aber herrschte in Frankreich der plumpste Atheismus, dahin hatte Ludwigs Verfolgung der Protestanten geführt. Dagegen war Genf allmälig im Laufe seiner religiösen Entwicklung zu einer Versöhnung der Gegensätze gelangt, die Frankreich heute noch fehlt.

Der Neffe und Schüler Bonnets, Horace Benedict de Saussure (geb. 1740, gest. 22. Jan. 1799), am meisten berühmt durch seine Alpenstudien, wurde schon erwähnt; der Gram über die gewaltsame Annectirung Genfs an Frankreich raffte ihn vor der Zeit hin. Seine „Voyages dans les Alpes" sind in's Deutsche übersetzt. Neben ihm sind zu nennen als Geologen die Brüder de Luc, der Botanist Vaucher; der Geschichtschreiber der Bienen François Huber, der mit 15 Jahren blind, doch mit Hülfe seiner Gattin (ein Mädchen, das ihn liebte, verliess ihn in seinem Unglück nicht) und eines jungen Waadtländers, Namens Burnens, seine Studien fortsetzte; sein Sohn, Pierre Huber, Verfasser des „Essai sur

l'histoire et les moeurs des fourmis indigènes"; Senebier, Verfasser von „l'Art d'observer".

Unter den vielen Naturforschern, die noch anzuführen wären, ragen als von europäischem Rufe zwei Gelehrte hervor: Marcus August Pictet und de Candolle. Der Erstere (1752—1825), Nachfolger de Saussures als Professor an der Akademie, gründete 1796 mit seinem Bruder Charles († 70 J. alt 1824) u. A. die „Bibliothèque britannique" (1816 in die „Bibliothèque universelle" umgewandelt), die sich zur Aufgabe stellte, die wissenschaftlichen Forschungen der Engländer auf dem Festland zu verbreiten. Augustin Pyrame de Candolle (1778—1841) war der erste Botaniker seiner Zeit; 1798 ging er nach Frankreich und wurde Director des Pflanzengartens zu Montpellier. Royalistische Umtriebe vertrieben ihn von dort und Genf ernannte ihn 1816 zum Professor der Botanik und Director des eben angelegten Pflanzengartens. Seine Schriften waren epochemachend; der immer grössere Aufschwung, den seitdem die Naturwissenschaften in Genf genommen, ist zum grossen Theil sein Werk.

Unter den Künsten gingen in der Pflege des Schönen die zeichnenden den redenden voraus; es steht dies im Zusammenhang mit der wunderbaren Begabung der Genfer für die Naturwissenschaft, die äussere Form der Natur erfasst der Genfer Genius leichter. „Le Genevois a le compas dans l'oeil, il saisit avec justesse les proportions et les contours; dessinateur né, il aime a reproduire les formes, attentif au détail de la nature inanimée et au jeu de la physionomie". (R. Rey.) Minder vertreten ist in ihm die Einbildungskraft, weshalb auch die Poesie so spät hier auftrat und im Publikum nicht allzuwarmer Theilnahme begegnete. Die Geschichte der Entwicklung der schönen Künste in Genf ist leider in schwer zugänglichen Monographien vergraben, sie verdient vor dem grossen Publikum besonders behandelt zu werden; dies kann nur ein Einheimischer thun. In Genf ging die Kunst aus dem Kunstgewerbe hervor, als mit der Milderung des anfänglichen Puritanismus dem Luxus gewisse Rechte eingeräumt wurden. Die Uhrmacherei, die Goldarbeiterei, die Kupferstecherkunst bildeten den Formensinn. Im siebzehnten Jahrhundert tauchte die Schmelzmalerei auf; Petitot, der berühmteste in diesem Fach, malte die englische Königsfamilie, folgte den Stuarts nach Frankreich und trat in die Dienste Ludwigs XIV. Im folgenden Jahrhundert gab dieser Kunst Thouron eine wunderbare Kraft, die in der Neuzeit von Constantin noch vervollkommnet wurde. Wie Petitot mussten auch die Kupferstecher Jean Dassier und sein Sohn Jacob-Antoine, beide im Portrait ausgezeichnet, auswandern; noch fand die reine Kunst zu wenig Aufmunterung in ihrer Heimath. Auch die Miniaturmalerei fand im XVIII. Jahrh. Pflege, Liotard ging 1738 zur Pastellmalerei über. Noch war das Portrait der einzige künstlerische Vorwurf, ihm

widmete sich auch der Miniaturmaler L. A. Arlaud (1758—1829), der mit besonderer verschönernder Eleganz Frauen malte. Beide Künstler durchreisten Europa, malten die vornehmsten Köpfe und kehrten, alt und reich, doch noch immer thätig, nach Genf zurück. Ein wunderliches Talent war Jean Huber (1728—1786), vortrefflich als Silhouetteur und Caricaturist; bekannt ist, wie er Voltaire in allen möglichen Positionen darstellte. Der Baron Grimm, der Freund der Encyklopädisten, erzählt in seiner Correspondenz pikante Anekdoten von ihm. Sein ältester Sohn war der erwähnte François; sein zweiter Jean Daniel, ein Sonderling, der viel gereist war, schwärmte zuerst für die Alpenwelt, durchwanderte das Berner Oberland, malte im Winter seine Studien aus, aber behielt Alles für sich; sein echt helvetisches Talent blieb ohne Einwirkung auf die Genfer Kunst, er schuf eine Iliade vor Homer.

Damals ging ein zu Grossem angelegter Maler aus Genf hervor, der durch J. Daniel Hubers Beispiel, wäre es bekannt geworden, von der Verirrung vielleicht abgelenkt worden wäre, in der sich sein Talent erschöpfte: Saint-Ours (1758—1809), der sich in Paris dem sogen. classischen Style ergab, worin nur ein David die Palme erringen konnte; das Technische, die Zeichnung ist vortrefflich, aber es fehlt die Seele, und doch zeigte er in seiner „Familie die vor einem Erdbeben flieht“, dass er ergreifend malen konnte. „An's Vaterland an's theure schliess dich an, dort sind die starken Wurzeln deiner Kraft“, rief der Genius der Kunst auch den Genfer Malern zu. Durch seine „Voyages dans les Alpes“ gab de Saussure, der 1789 auch die „Société des arts“ gründete, die Anregung zur Alpenlandschaft, J. J. Rousseaus Schilderungen hatten indessen schon vorher begeisterte Blicke darauf hingelenkt. Den Uebergang dazu bezeichnet der Maler de la Rive, der aber noch zu sehr von der italienischen Landschaft eingenommen war, um die grossartige Gletscherwelt wiedergeben zu können; noch beschränkte er sich auf die ländliche Umgebung des Sees, doch hebt schon hier und da ein Gletscher sein geisterhaftes Haupt über das grüne Laub empor, wie die Ahnung einer grossen Zukunft.

Ebenso zaghaft und allmälig wie die zeichnende Kunst entwickelte sich nach der Herrschaft des Puritanismus die schöne Litteratur. Aus der Genfer Kirche selbst ertönten in der zweiten Hälfte des siebzehnten Jahrhunderts Stimmen für eine mildere Glaubensfassung, für eine freiere Prüfung; den ersten Platz, den früher die Dogmatik inne gehabt hatte, nahm jetzt die Moral ein, doch an den Grundwahrheiten rüttelte man nicht. Die Laien gingen weiter. Die Strenge, mit welcher vorher die Rechtgläubigkeit überwacht worden war und die nahe an den Zwang streifte, hatte wohl manche Heuchler gebildet; statt aber darum dem reinen Unglauben zu verfallen, blieben diejenigen, welche sich der starren Dogmatik entfremdeten, bei der sogenannten „natürlichen Religion“ stehen.

Eine geniale Schriftstellerin, Mademoiselle Maria Huber (geb. Genf 1694, gest. Lyon 1759) ging voran; ihre „Lettres sur la religion de l'homme“ (1739 und 1754) regten gewaltig an. Als daher J. J. Rousseau in seinem „Emile“ die „Profession de foi du Vicaire savoyard“ einschaltete, worin er den einfachen Deismus lehrte, gab er nicht gerade etwas Neues, sondern zog nur die letzten Consequenzen von dem, was schon in Genf an Ideen über das Wesen der Religion umlief. In Frankreich war dieses Glaubensbekenntniss ein Nothanker für viele Seelen, die dem katholischen Aberglauben ihrer Zeit entrannen und doch nicht den Unglauben der französischen Encyklopädisten theilen wollten. Dieser Genfer Rationalismus rettete in Frankreich das religiöse Gefühl, und thut es zum Theil heute noch. Das grosse Frankreich verdankt eben dem kleinen Genf viel mehr als dieses jenem. Wie in der Politik und Religion und in der Erziehung, rief aber J. J. Rousseau auch eine Umwälzung in der Kunst und der Litteratur hervor. Auch Voltaire versuchte eine solche Umwälzung, aber im umgekehrten Sinne; er wollte Genf, wie er selbst sagt, corrumpiren, indem er ein stehendes Theater gründen wollte, wo man die französischen Comödien aufführen sollte, aus Aerger, dass ihm dieser hergelaufene Diogenes, Namens Rousseau, die geistige Herrschaft streitig machen wollte. „Je corromps la jeunesse de la pédante ville de Genève, je crée les plaisirs, les prédicants enragent, je les écrase“, schrieb er. Er täuschte sich; ein Theil der Aristokratie machte ihm den Hof, einige junge Leute liessen sich verlocken, aber die Bürgerschaft, der wissenschaftlich gebildete Theil der Aristokratie blieb dem Ernste und dem Spiritualismus Genfs getreu.

Diejenige Kunst, welche Voltaire brachte, war das Erzeugniss einer falschen Gesittung, einer frivolen Gesellschaft, deren Ende herannahte. Rousseau beschleunigte dasselbe. „La littérature française, d'une élégance soutenue, unie à la monarchie et aux moeurs du grand monde, dédaignait l'individuel et le familier, Rousseau frappa sur l'aristocratie du style et étendit le cercle des choses qui s'écrivent. Il inaugura la poésie de la vie familière“. (R. Rey). „Zu seiner Jugend Hütten, zu seiner Unschuld reinem Glück wollte Rousseau den Menschen zurückführen, in der Natur getreuen Armen von kalten Regeln zu erwarmen“. Es war eine beissende Ironie, dass diese französische Civilisation, die sich ausschliesslich auf der Renaissance aufgebaut hatte, gerade auf dem Gebiete der Kunst in den entschiednen Gegensatz zur antiken Schönheit ausartete, in den Pom-

---

[1]) Dass diese religiöse Entwicklung ihr Seitenstück in dem damaligen Pietismus und dem daraus folgenden Rationalismus in Deutschland hatte, kann hier nicht entwickelt werden. Heutzutage, wo die historischen Studien die Welt belehrt haben, erklären auch aufgeklärte Denker Rousseaus Glaubensbekenntniss für ungenügend und erkennen in dem Christenthum ein nothwendiges Bindeglied in der Geschichte der Gesittung.

padourstyl, in das Rococo. Es war ein Bürger Genfs, ein Sohn der Natur, der diesen Götzen über den Haufen stiess. Rousseau vollzog eine neue wirkliche Renaissance, eine Wiedergeburt des Menschen, der in jener Afterbildung erstickte; das Ländliche ward ein künstlerisches Element in der Baukunst, der Musik und der Poesie. Ein Franzose selbst muss das anerkennen:

Das Ländliche als Kunstelement.

„Dans l'Héloïse Rousseau sut introduire une chose nouvelle: la nature. Il choisit pour paysages les Alpes, les lacs, les vallées enchanteresses de la Suisse. Ce livre allait donner à tous le goût de la vie champêtre; on vit sous son influence s'élever dans toutes les campagnes les jolies maisonnettes à contrevents verts, et toutes, grâce aux leçons de Jean-Jacques, surent désormais se placer aux endroits les mieux orientés. L'amour de l'espace, du plein air, des sites étendus et des gracieux paysages, pour la première fois s'universalisa. On vit les cabarets populaires prendre pour enseigne: A la belle vue; c'était le signe d'un changement de moeurs encore à son aurore, mais dont le résultat (très-appréciable de nos jours) devait être la transformation des campagnes. Cette révolution allait inoculer, même aux villes, le goût du plein air. C'est le souffle de Jean-Jacques qui, depuis lors, renversa les malsaines et sombres cités bâties par le moyen âge; c'est à son heureuse influence que nous devons de voir partout se créer les promenades plantées d'arbres, les jardins publics, les squares. Ce besoin si nouveau chez les peuples modernes de se sentir en communication avec la nature, date de l'Héloïse, du Vicaire et des Confessions; mais il faut voir ici autant l'influence de la Suisse que l'influence de Jean-Jacques. La nature, seule souveraine en ce pays unique, n'avait point permis que l'homme pût, comme ailleurs, complétement se citadiniser." (Eugène Noël).

Nur Eine Stelle aus dem „Emile" möge hier Zeugniss von der Art und Weise ablegen, wie Rousseau in seinen Zeitgenossen das Gefühl für die Schönheit der Schöpfung erweckte, zu einer Zeit wo die Kunst in Frankreich zur Künstelei ausartete; es ist die Beschreibung des Sonnenaufgangs. Statt seinem Schüler die Himmelsgegenden aus Büchern zu erklären, will er ihn den Sonnenuntergang und Sonnenaufgang betrachten lassen:

Der Sonnenaufgang.

„Point d'autre livre que le monde, point d'autre instruction que les faits. Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, et vous allez chercher des globes, des sphères, des cartes: que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il sache au moins de quoi vous lui parlez?

Une belle soirée, on va se promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laisse voir à plein le soleil couchant, et l'on observe les objets

qui rendent reconnaissables le lieu de son coucher. Le lendemain pour respirer le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se lève. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes: à leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre: à chaque instant on croit le voir paraître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace: le voile des ténèbres s'efface et tombe: l'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'oeil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en choeur se réunissent et saluent de concert le père de la vie; en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée: il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste: un spectacle si grand, si beau, si délicieux n'en laisse aucun de sang-froid.“ (J. J. Rousseau).

Rousseaus Thätigkeit wirkte nach zwei Seiten hin; er übte durchgreifenden Einfluss auf seine Heimath durch seine politischen Theorieen, durch seine Anregung zu neuen, von einem neuen Geiste beseelten Kunstschöpfungen, durch seine Reform des Erziehungswesens, die bald darauf Pestalozzi aus der deutschen Schweiz verbesserte und vervollkommnete. Aber grösser, wichtiger, nachhaltiger war seine Einwirkung auf Frankreich, auf Europa. Sein Lebensgang bereitete ihn dazu vor. Er dachte sein Leben lang über die Verfassung seiner Vaterstadt nach, aber er hat nur kurze Zeit daselbst gelebt; hätte er sich an dem dortigen politischen Leben betheiligt, so würde die Erfahrung seinen politischen Radicalismus gemässigt haben. Aber freilich, gerade die schneidige Schärfe seiner Ansichten hatte die weltgeschichtlichen Folgen, die 1789 und noch 1848 zu Tage traten. Manches in seiner Natur entsprach nicht dem Genfer Geiste, aber ohne dieses hätte er eben nicht den Einfluss ausüben können, der seinem Namen die grosse Bedeutung gegeben hat. R. Rey fasst dies klar zusammen:

Rousseaus Doppelnatur.

„Si Rousseau tire ses principales idées de Genève, il lui échappe par le tour sensuel et rêveur de l'imagination, par le coloris charmant, l'ardeur brûlante, la flamme qui animent ses écrits. Il reçut de la nature une imagination plus ardente que délicate. Lancé tout jeune dans la molle et complaisante Savoie, il en reçut l'imagination relâchée, le langage paré, la rhétorique ampoulée; de Genève, la fierté démocratique, le rigorisme, la volonté tendue. Ces contradictions firent sa force. Ce Caton au coeur de femme remua toutes les cordes de son siècle. Il touchait au monde de la sensation et à celui des

idées. Les mêmes théories émises avec la réserve protestante n'auraient pas enthousiasmé la France. En revêtant des maximes lacédémoniennes du langage de la passion, il leur ouvrit toutes les portes, il endoctrina les sages et les ignorants. Il fut l'homme des contrastes; mais ce qui fera toujours sa grandeur: c'est sa sincérité, son désintéressement, son ardeur à chercher la vérité, sa haine de l'injustice, sa compassion pour le faible et l'opprimé, son désir brûlant de ne pas mourir sans contribuer à la réformation du monde. Paix et indulgence au philosophe de Genève dont l'éloquence vibrera aux oreilles des hommes, alors que les cris de ses détracteurs seront depuis longtemps tombés dans l'oubli."

Von Rousseaus Zeit an, der das Schwergewicht seiner Kraft auf Frankreich geworfen hatte, wird denn auch Genf eine Zeit lang von der Geschichte Frankreichs absorbirt, es geht in diesem auf; aber diese Geschichte war zu einem guten Theil Rousseaus Werk, ein Genfer Werk. Der Stolz Genfs darf sich dies zum Troste sagen. Auch die Publicisten, die auf Rousseau folgten und zum Theil durch sein Beispiel angeregt wurden, griffen in die französische Bewegung ein. Delolmes Werk über die englische Verfassung wurde 1789 in Frankreich sehr beachtet. Zwei der Publicisten wurden auch Geschichtschreiber: Mallet du Pan (geb. Genf 1750, gest. London 1800) und D'Ivernois (geb. Genf 1756), die beide in Frankreich dem Jacobinismus entgegenarbeiteten und für eine parlamentarische Verfassung stimmten. Letztrer, von der Partei der „représentants", schrieb die „Histoire des Révolutions de Genève"; er wanderte nach England aus, schloss sich an William Pitt an und bekämpfte später Napoleons Despotismus. In seinen „Réflexions sur la guerre" zeigte er die Nothwendigkeit Frankreich in seine alten Grenzen zurückzuführen. Erstrer gab in seiner „Histoire du Danemark" das Beispiel einer wahren Geschichtschreibung, er entrollte darin das Bild der ganzen Civilisation des Volkes; in Frankreich redigirte er „le Mercure de France" und suchte vergeblich die conservativen Elemente um den constitutionellen König zu sammeln; er floh zuletzt nach England (1797), gründete dort den „Mercure britannique" und starb im Elend. Drei Genfer, Etienne Dumont, Duroveray und Clavières, sowie der Waadtländer Reybaz, waren Mirabeaus Mitarbeiter an seiner Zeitung „le Courrier de Provence". Dumont, eine milde optimistische Natur, hatte in England mit der liberalen Partei der Whigs verkehrt, arbeitete für Mirabeau mehrere Reden aus, hat auch interessante Memoiren über diese Zeit geschrieben; als die constitutionelle Partei unterlegen war, kehrte er nach England zurück; hier übersetzte er die Werke des Rechtsgelehrten Bentham aus dessen Manuscripten in's Französische; seine letzten Jahre widmete Dumont wieder seiner Vaterstadt. Auch Duroveray war für eine constitutionelle Monarchie. Was diesen Genfern so grossen Einfluss auf die Arbeiten der Constituirenden Versammlung in Frankreich gab, war

ihre praktische Erfahrung; sie kamen mit festen Ansichten und fertigen Plänen an, während die Franzosen in allen staatsbürgerlichen Dingen noch Neulinge waren. Die Vorschläge der letztgenannten Genfer Publicisten (Clavières ausgenommen) waren sehr gemässigt, aber die regierenden Kreise in Frankreich waren zu sehr an die absolute Herrschaft gewöhnt, um sich aufrichtig mit einer parlementarischen Verfassung zu befreunden; so gab denn Rousseaus Radicalismus den Ausschlag. Uebrigens hatte der Hof von Versailles durch seine Einmischung in die Genfer Unruhen 1782 selbst dazu beigetragen, den Brand zu schüren und viele Bürger Genfs aus ihrer Heimath zu treiben, die sich zum Theil in Frankreich selbst niederliessen. Den stärksten Versuch, Frankreich vor der Revolution zu retten, machte ebenfalls ein Genfer, Jacques Necker (1732 bis 1804), aber auch vergebens; die Blindheit der Bevorrechteten stürzte ihn, Ludwig XVI. selbst hasste ihn als Bürgerlichen und — Protestanten! Der Ernst seiner Gesinnung spiegelt sich auch in seinen politischen und moralischen Schriften ab, in etwas farblosem, oft gezwungenem Styl, der indessen doch zuweilen beredt wirkt. Man kann ihn als den Gründer der sogen. doctrinären Schule in Frankreich ansehen, deren Hauptgrössen Royer-Collard und Guizot waren und die deshalb ohne dauernden Erfolg wirkte, weil ihr das Verständniss des unruhigen Temperaments der Franzosen fehlte; letztre halten sich weniger an Institutionen als an Personen. Auf all die Gemässigten folgten in der Leitung der öffentlichen Angelegenheiten in Frankreich wie in Genf eine Zeit lang die Ungestümen, unter ihnen Clavières, der einer der letzten Minister Ludwigs XVI. war und zur Annectirung Genfs trieb. Das achtzehnte Jahrhundert war zu Ende.

II.

Die Neuzeit.

Die Pädagogik, die Erziehungslehre, ist dasjenige Gebiet geistiger Thätigkeit, auf welchem die Schweiz, die deutsche wie die romanische, die Heimath Pestalozzis wie die Heimath Rousseaus, vorzugsweise Grosses geleistet hat. Genf hatte sich zur Aufgabe gestellt, Frankreich zu erziehen, im sechzehnten Jahrhundert in religiöser Beziehung, im achtzehnten sodann in politischer; aber das Volk, das doch die erste Universität gegründet hatte, ergab sich der italienischen Frivolität und dem spanischen Fanatismus, Heinrich IV. musste den Protestantismus abschwören. Dessen Enkel gründete die absolute Monarchie. An ihre Stelle versuchte nun der Genfer Necker eine parlementarische Verfassung zu setzen, aber es war zu spät, und auf den Trümmern des alten Staates erhob sich ein noch grösserer Despotismus, der militärische Napoleons; die Gedankenfreiheit wurde aufs Neue erstickt, die Freiheit der Völker

erdrückt. Wer wird nun eintreten für das Recht der Gewissen, für die Würde der Menschheit? wer wird das Banner der liberalen Ideen wieder aufnehmen, dem übermüthigen Cäsar zum Trotz? Eine Bürgerin Genfs that es, eine reine Priesterin alles dessen was gut und schön, was wahr und edel ist: Frau von Staël[1]), geb. Anne Louise Germaine Necker, trug in Frankreich allen Gegnern des napoleonischen Cäsarismus das Banner voran, unternahm es, Frankreich für eine bessere Zukunft zu erziehen. Und wie Tacitus den entarteten Römern, hielt sie den verirrten Franzosen das Bild Deutschlands entgegen! Hier und da mag ihr Urtheil und ihre Auffassung irrig sein; aber der Grundgedanke, den Franzosen eine Gesittung und Litteratur vorzuführen, die auf dem Boden der Reformation erwachsen war, war vollkommen berechtigt, und es ist für das deutsche Volk eine Pflicht der Dankbarkeit, sich des schönen Lobes, das die Verfasserin in unsagbarer Herzensgüte ihnen gespendet hat, immer würdig zu zeigen. Nur zwei darauf bezügliche Stellen mögen hier Platz finden.

Ein Abend in Meissen.

„Parmi les gens du peuple, la religion a, dans le nord de l'Allemagne, un caractère idéal et doux qui surprend singulièrement, dans un pays dont on est accoutumé à croire les moeurs très rudes. Une fois, en voyageant de Dresde à Leipzig, je m'arrêtai le soir à Meissen, petite ville placée sur une hauteur, au-dessus de la rivière, et dont l'église renferme des tombeaux consacrés à d'illustres souvenirs. Je me promenais sur l'esplanade, et je me laissais aller à cette rêverie que le coucher du soleil, l'aspect lointain du paysage, et le bruit de l'onde qui coule au fond de la vallée excitent si facilement dans notre âme; j'entendis alors les voix de quelques hommes du peuple, et je craignais d'écouter des paroles vulgaires, telles qu'on en chante ailleurs dans les rues. Quel fut mon étonnement, lorsque je compris le refrain de leur chanson: „Ils se sont aimés, et ils sont morts avec l'espoir de se retrouver un jour! Heureux pays que celui où de tels sentiments sont populaires, et répandent jusque dans l'air qu'on respire je ne sais quelle fraternité religieuse, dont l'amour pour le ciel et la pitié pour l'homme sont le touchant lien!“

Der Apfelbaum in Leipzig.

„En Saxe, la bonne foi des habitants était telle, qu'à Leipzig un propriétaire ayant mis sur un pommier, qu'il avait planté au bord de la promenade

[1]) Für ihre Biographie müssen hier die schon gegebenen Notizen genügen; ihre Schicksale haben einen solchen Reiz für den ernsten und gefühlvollen Menschen, dass sich Jeder mit denselben in einer ausführlichen Biographie vertraut machen sollte. Jeder Deutsche aber sollte für seine französische Lectüre ihr Buch „de l'Allemagne“ obenan stellen.

publique, un écriteau pour demander qu'on ne lui en prît pas les fruits, on ne lui en vola pas un seul pendant dix ans. J'ai vu ce pommier avec un sentiment de respect; il eût été l'arbre des Hespérides, qu'on n'eût pas plus touché à son or qu'à ses fleurs."

Preussen.

„Les écrivains philosophes ont eu souvent d'injustes préjugés contre la Prusse; ils ne voyaient en elle qu'une vaste caserne, et c'était sous ce rapport qu'elle valait le moins: ce qui doit intéresser à ce pays, ce sont les lumières, l'esprit de justice et les sentiments d'indépendance qu'on rencontre dans une foule d'individus de toutes les classes . . . C'était l'un des pays de l'Europe où l'on honorait le plus les lumières."

Vor Allem verdient hier eine schöne Stelle über die eigene Heimath der Verfasserin angeführt zu werden; es ist die Schilderung der Communion im Dorfe Satigny bei Genf, wo damals Cellérier Pastor war.

Die Communion im Dorfe Satigny.

„Il n'est pas vrai, ce me semble, que la religion protestante soit dépourvue de poésie, parce que les pratiques du culte y ont moins d'éclat que dans la religion catholique. Des cérémonies plus ou moins bien exécutées, selon la richesse des villes et la magnificence des édifices, ne sauraient être la cause principale de l'impression que produit le service divin; ce sont ses rapports avec nos sentiments intérieurs qui nous émeuvent, rapports qui peuvent exister dans la simplicité comme dans la pompe.

J'étais, il y a quelque temps, dans une église de campagne dépouillée de tout ornement; aucun tableau n'en décorait les blanches murailles, elle était nouvellement bâtie, et nul souvenir d'un long passé ne la rendait vénérable: a musique même, que les saints les plus austères ont placée dans le ciel comme la jouissance des bienheureux, se faisait à peine entendre et les psaumes étaient chantés par des voix sans harmonie, que les travaux de la terre et le poids des années rendaient rauques et confuses; mais au milieu de cette réunion rustique, où manquaient toutes les splendeurs humaines, on voyait un homme pieux dont le coeur était profondément ému par la mission qu'il remplissait. Ses regards, sa physionomie, pouvaient servir de modèle à quelques-uns des tableaux dont les autres temples sont parés; ses accents répondaient au concert des anges. Il y avait là devant nous une créature mortelle, convaincue de notre immortalité, de celle de nos amis que nous avons perdus, de celle de nos enfants, qui nous survivrons de si peu dans la carrière du temps! et la persuasion intime d'une âme pure semblait une révélation nouvelle.

Il descendit de sa chaire pour donner la communion aux fidèles qui vivent à l'abri de son exemple. Son fils était, comme lui, ministre de l'Eglise, et, sous des traits plus jeunes, il avait, ainsi que son père, une expression pieuse

et recueillie. Alors, selon l'usage, le père et le fils[1]) se donnèrent mutuellement le pain et la coupe, qui servent chez les protestants de commémoration au plus touchant des mystères; le fils ne voyait dans son père qu'un pasteur plus avancé que lui dans l'état religieux qu'il voulait suivre; le père respectait dans son fils la sainte vocation qu'il avait embrassé. Tous deux s'adressèrent en communiant ensemble, les passages de l'Evangile faits pour resserrer d'un même lien les étrangers comme les amis; et, renfermant dans leurs coeurs tous les deux leurs sentiments les plus intimes, ils semblaient oublier leurs relations personnelles en présence de la Divinité, pour qui les pères et les fils sont tous également des serviteurs du tombeau et des enfants de l'espérance.

Quelle poésie, quelle émotion, source de toute poésie, pouvait manquer au service divin dans un tel moment!"

Es sei hier eine Unterbrechung gestattet. Trotz dieser ergreifenden Momente des protestantischen kirchlichen Lebens haben in diesem Jahrhundert einzelne Kreise des Protestantismus ein Gefühl von Dürftigkeit zu spüren geglaubt und verschiedne rein christliche Einrichtungen der katholischen Kirche zu entlehnen verlangt. Besonders war dies in Preussen unter der Regierung Friedrich Wilhelms IV. der Fall. Es ist auffallend, dass ein solches Verlangen auch in der calvinistischen Schweiz zu Tage tritt. Ein Pastor zu La Chaux-de-Fonds, der schon unter den Neuchâteller Dichtern aufgeführt wurde, G. Borel-Girard, empfand es schmerzlich, dass das Gotteshaus bei den Protestanten nur Sonntags sich den Gläubigen öffnet, nicht auch, wie die katholischen Kirchen, in der Woche denselben gestattet, sich in der heiligen Einsamkeit zur Andacht zu sammeln. Der calvinistische Pastor drückte dies Verlangen in folgendem Gedichte aus, das in seinen „Chants d'Avril" (Lausanne, Arthur Imer, 1881) enthalten ist:

Le temple fermé.

1.

Ah! pourquoi les fermer, nos maisons de prière?
Il me serait si doux
D'y venir quelque fois, loin des bruits de la terre,
Méditer à genoux!

2

Dans une église catholique
Chaque fois que je suis entré,
Une paix immense et mystique,
L'amour du ciel m'a pénétré,

3.

En voyant, après les offices,
Ces fidèles qui chaque jour
Offrent tout bas leurs sacrifices
De foi, de larmes et d'amour.

[1]) „Le nom de Cellérier le père est resté populaire dans la contrée romande, comme l'idéal du pasteur de campagne. Cellérier le fils a enseigné quarante ans la théologie à l'Académie de Genève; esprit discret et tolérant, enclin aux transactions, il chercha à unir la modération doctrinale de Genève à la science allemande". (R. Rey.)

4.

Pauvres, dont l'extrême indigence
Vainement cherche un autre lieu
Où puisse leur âme en silence
Contempler la face de Dieu;

5.

Humbles mères laborieuses
Qui, parmi de vulgaires soins,
N'ont point d'heures mystérieuses
Pour prier tout bas sans témoins;

6.

Isolés, qui de leurs semblables
Ou délaissés, ou méprisés,
Ont soif des biens inaltérables,
Consolateurs des coeurs brisés;

7.

Madeleines, qui sur la terre
Cherchent la paix auprès des morts,
Car chacun a vu leur misère,
Mais nul ne croit à leurs remords;

8.

Que disent-ils? Leurs lèvres tremblent,
On n'entend rien qu'un bruit confus;
Ainsi les abeilles s'assemblent
Autour des troènes touffus;

9.

Mais après la paisible extase,
Lorsqu'ils s'éloignent de l'autel,
On sent que leur coeur, comme un vase,
S'est empli d'amour immortel.

10.

Ah! pourquoi les fermer, nos maisons de prière?
Il me serait si doux
D'y venir quelque fois, loin des bruits de la terre,
Méditer à genoux!

11.

Hier, je passais près d'un temple
Qui, sur la colline posé,
Domine la route et contemple
Un beau petit lac irisé.

12.

C'était l'heure où le jour qui tombe
Est plein d'aromes et d'accords;
J'errais pensif de tombe en tombe,
Car c'est là que dorment les morts.

13.

Parmi la mousse et l'herbe folle,
Je lisais quelques mots d'adieu,
Un nom, une date, un symbole,
Un verset du livre de Dieu.

14.

Derrière les cimes bleuâtres
Le soleil était descendu,
Eclairant de reflets rougeâtres.
Le lac à mes pieds étendu:

15.

„Ainsi, Jésus, puisse mon âme,
Exhalant son dernier soupir,
De ta céleste et pure flamme
Laisser à tous le souvenir!“

16.

Et le coeur plein de mille choses,
Qu'un pécheur ne dit qu'à son Dieu,
Oubliant nos règles moroses,
J'ouvrais la porte du saint lieu...

17.

En vain je presse, elle résiste;
Et lentement j'entends vers moi
Venir un bruit, farouche et triste,
Qui m'emplissait d'un vague effroi:

18.

Toi, dont le front vers moi se penche,
Etranger, respecte mon deuil;
Je suis l'église du dimanche;
Les autres jours, presque un cercueil.

19.

Ah! pourquoi les fermer, nos maisons de prière?
Il me serait si doux
D'y venir quelque fois, loin des bruits de la terre,
Méditer à genoux!

Man könnte den protestantischen Geistlichen daran erinnern, dass die katholischen Kirchen desshalb geöffnet bleiben dürfen, weil der gläubige Katholik in der daselbst ausgestellten Hostie den sichtbar gegenwärtigen Gott anbetet, dass dagegen Jesus Christus in seiner Bergpredigt (Ev. St. Matthäi 6, 6) sagt: „Wenn du aber betest, so gehe in dein Kämmerlein, und schliess die Thüre zu und bete zu deinem Vater im Verborgenen, und dein Vater, der in das Verborgene siehet, wird dir es vergelten öffentlich". Vielleicht hat der Pastor durch Vers 4 eine Lücke in Jesu Bergpredigt andeuten wollen, vielleicht hat auch der Verfasser des Gedichtes seinen Wunsch mehr als Dichter denn als Pastor empfunden. Immerhin aber mag hier diese Thatsache als ein zu beachtendes Zeugniss dafür stehen, dass auch in der protestantischen romanischen Schweiz jenes Verlangen nach einer katholischen Einrichtung ausgesprochen worden ist. Frau von Staël hat ein solches nicht empfunden, als sie die Communion im Dorfe Satigny" schilderte.

Ja, sagen die Franzosen, dafür hat sie sich aber nach unsern Pariser Salons, nach der geistreichen Plauderei in der Pariser Gesellschaft gesehnt. Und allerdings erinnert die französische Eigenliebe solchem Lobe der schweizerischen Heimath und Deutschlands gegenüber, wie es die Verfasserin des Buches „de l'Allemagne" ausspricht, gern an den sehnsüchtigen Seufzer, den Frau von Staël Angesichts der Pracht des Genfer Sees ausstiess: „O le ruisseau de la rue du Bac!" Allerdings empfand sie die Verbannung aus Paris schmerzlich und sehnte sich fortwährend dahin, sie liebte Frankreich. Warum sollte sie es auch nicht lieben? An den Ort wo man geboren und erzogen ist, bleibt das Herz zeitlebens gefesselt; was sie aber besonders an Paris fesselte, war die geistreiche Conversation, die sie dort in ihrer Muttersprache mit hervorragenden Schriftstellern und Staatsmännern führen konnte.

Die Conversation.

„Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie, qui est indépendant des amis même qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer, que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux. Volney raconte que des Français émigrés voulaient, pendant la révolution, établir une colonie et défricher des terres en Amérique; mais de temps en temps ils quit-

taient toutes leurs occupations pour aller, disaient-ils, causer à la ville; et cette ville, la Nouvelle-Orléans, était à six cents lieues de leur demeure. Dans toutes les classes, en France, on sent le besoin de causer: la parole n'y est pas seulement, comme ailleurs, un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires, mais c'est un instrument dont on aime à jouer, et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples, et les liqueurs fortes chez quelques autres."

Diese Stelle genügt vollkommen, um ihre Sehnsucht nach Paris, und zwar nur nach Paris, nicht nach Frankreich überhaupt zu erklären. Wer aber leugnet denn auch die gesellschaftliche Anmuth, die glänzenden geistigen Anlagen der Franzosen; warum möchte man nicht gern sie unbedingt anerkennen? Aber auch Frau von Staël vermochte das nicht, deswegen schrieb sie eben ihr Buch „de l'Allemagne"; sie fand bei den Deutschen Tugenden, Talente, Vorzüge, die sie bei den Franzosen vermisste. Die französische Litteratur (es handelt sich hier nicht um die exacten Wissenschaften) sowie die französische Gesittung ist eben, in Folge der Unterdrückung der Reformation, unvollständig, einseitig, lückenhaft; Frau von Staël hätte diese Lücke gern ausgefüllt gesehen, sie empfahl daher den Franzosen in politischer Hinsicht bei den Engländern, in litterarisch philosophischer Beziehung bei den Deutschen in die Schule zu gehen. Diese Anerkennung fremder Ueberlegenheit war die Ursache, weshalb die Regierung Napoleons ihr Buch einstampfen liess, die Verfasserin selbst aber verbannte. Der Polizeiminister Savary, der ihr diese Massregeln zu wissen that, schrieb ihr am 3. Okt. 1810: „Il m'a paru que l'air de ce pays-ci ne vous convenait point, et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez. Votre dernier ouvrage n'est point français", d. h. nicht im Interesse Frankreichs, wie es Napoleon auffasste, geschrieben. Das Buch erschien erst 1813 in London, dann 1814 auch in Paris und Leipzig.

Göthe schrieb in diesem Jahr 1814 an Frau von Grotthuss darüber: „Man kann das wunderbare Geschick dieses Buches wohl auch unter die merkwürdigen Ereignisse dieser Zeit rechnen. Die französische Polizei, einsichtig genug, dass ein Werk wie dieses das Zutrauen der Deutschen auf sich selbst erhöhen müsse, lässt es weislich einstampfen; gerettete Exemplare schlafen, während die Deutschen aufwachen und sich ohne solch eine geistige Anregung erretten. In dem gegenwärtigen Augenblick thut das Buch einen wunderbaren Effect. Wäre es früher dagewesen, so hätte man ihm einen Einfluss auf die nächsten grossen Ereignisse zugeschrieben; nun liegt es da wie eine spät entdeckte Weissagung und Aufforderung an das Schicksal, ja es klingt, als wenn es vor vielen Jahren geschrieben wäre. Die Deutschen werden sich darin kaum wiedererkennen; aber sie finden daran den sichersten Massstab des ungeheuren Schrittes, den sie gethan haben. Möchten sie bei diesem An-

lass ihre Selbsterkenntniss erweitern und den zweiten Schritt thun, ihre Verdienste wechselseitig anzuerkennen, in Wissenschaft und Kunst, nicht, wie bisher, einander ewig widerstrebend, endlich auch gemeinsam wirken und, wie jetzt die ausländische Sklaverei, so auch den innern Parteisinn ihrer neidischen Apprehensionen unter einander besiegen, dann würde kein mitlebendes Volk ihnen gleich genannt werden können!"

Was aber half es Napoleon, dass er das Buch der Genferin einstampfen liess? Die Deutschen besiegten ihn doch. Nach seinem Sturze beschäftigten sich die Franzosen allerdings viel mit Deutschland, hervorragende Schriftsteller bereisten und studirten es, u. a. Xavier Marmier. Aber diese Beschäftigung war immer eine mehr akademische, „der Geist der lebendig macht" ist derselben, trotz einiger Ausnahmen, fremd geblieben. Die französische Volksseele schwankt fortwährend zwischen Voltaire und dem Katholicismus. Hervorragende Geister wie Edgar Quinet, die sich ernstlich in das Studium des germanischen Genius vertieften, standen einsam. Man hat Schiller und Göthe übersetzt, aber F. T. W. Hoffmanns „Dichtung des Wahnwitzes, der Carricaturen und Gespenster" (wie Gervinus sie charakterisirt) gilt in Frankreich noch immer für den classischen Ausdruck der deutschen Litteratur, in dem Phantastischen erkennt man dort das Charakteristische der letztern. — Eine jener Ausnahmen, August Robert in Paris, hat die deutsche Reformation zum Thema eines ausgezeichneten dramatischen Epos gemacht, das Lenaus Dichtungen gleich steht, sie vielleicht übertrifft; es heisst „La Parole et l'Epée, épisodes dramatiques de la Réforme en Allemagne (1521—1525), Paris, Didier et Cie. 1868". Die französische Akademie hatte schon dem ersten Entwurfe desselben „la Réforme en Allemagne" 1852 einen Preis ertheilt, aber in das Volk, in die Bildung des Volkes ist das Werk nicht gedrungen, die meisten Leser fanden es in der schon geistig befreiten protestantischen Welt. War doch der Dichter gezwungen, in dem Vorwort zu sagen: „Je ne dissimulerai pas que je considère la Réforme comme une des manifestations les plus légitimes et les plus puissantes de la liberté humaine, dût cet aveu me rendre suspect à certains esprits". Diese „certains esprits" sind sehr zahlreich[1]). — X. Marmier, der eine neue Ausgabe des Buches der Frau von Staël mit

[1]) Der Verfasser dieses Buches sieht sich leider genöthigt auch der deutschen Presse einen Vorwurf zu machen; er ist überzeugt, dass Tausende von seinen Landsleuten, die sich mit französischer Litteratur beschäftigen, von diesem Gedichte hier zuerst Kunde erlangen. Die Komödien eines A. Dumas, in denen das wahre Gefühl entschieden gefälscht wird, finden, besonders in Organen der Reichshauptstadt, die koketteste Besprechung, während so geniale und gediegene Schöpfungen wie die Dichtung A. Roberts, die dem deutschen Genius so sympathisch sind, unbekannt bleiben, selbst den gerügten Kritikern es sind.

einer empfehlenden Vorrede versah, hat in Reisebriefen aus der romanischen Schweiz die protestantischen Cantone immer herabgesetzt, nur mit den katholischen sympathisirt, die doch in Bildung und Aufklärung so zurückgeblieben sind; das von ihm empfohlene Buch konnte nur aus einem protestantischen Cantone hervorgehen. — Im Anfang des zweiten Kaiserreichs begründete der protestantische Elsässer Nefftzer in Paris die „Revue Germanique", worin er die Franzosen mit den Forschungen der Deutschen, vorzüglich den theologischen, vertraut machte; der Leserkreis derselben war immer ein beschränkter, sie ging ein. Nefftzer sagte den Franzosen auch den Krieg voraus, sie hörten ebensowenig auf diese Prophezeiung. Er war der Prediger in der Wüste wie Frau von Staël[1]).

Diese geistig erhabene Frau hat sich aber nicht nur im allgemeinen Sinne mit der Erziehung des französischen Volkes abgemüht, als echte Schweizerin hat sie auch über die eigentliche Pädagogik nachgedacht; dies beweisen die Vergleiche, die sie in ihrem Buche zwischen Rousseau und Pestalozzi angestellt hat, sowie die eigenen Ideen, die noch heute Beachtung verdienen. Von den zwei Auszügen, die hier folgen, ist der erste den ausschliesslichen Lobrednern des Realschulwesens zur Beachtung anzuempfehlen.

Die Mathematik als Unterrichtsbasis.

„L'étude des langues, qui fait la base de l'instruction en Allemagne, est beaucoup plus favorable aux progrès des facultés dans l'enfance, que celle des mathématiques ou des sciences physiques. Pascal, ce grand géomètre, dont la pensée profonde planait sur la science dont il s'occupait spécialement comme sur toutes les autres, a reconnu lui-même les défauts inséparables des esprits formés d'abord par les mathématiques: cette étude, dans le premier âge, n'exerce que le mécanisme de l'intelligence; les enfants que l'on occupe de si bonne heure à calculer, perdent toute cette sève de l'imagination, alors si belle et si féconde, et n'acquièrent point à la place une justesse d'esprit transcendante: car l'arithmétique et l'algèbre se bornent à nous apprendre de mille manières des propositions toujours identiques. Les problèmes de la vie sont plus compliqués; aucun n'est positif, aucun n'est absolu: il faut deviner, il faut choisir, à l'aide d'aperçus et de suppositions qui n'ont aucun rapport avec la marche infaillible du calcul.

Les vérités démontrées ne conduisent point aux vérités probables, les seules qui servent de guide dans les affaires, comme dans les arts, comme dans

---

[1]) Eine charakteristische Thatsache: im October des Jahres 1870, also als der Krieg schon längst entbrannt und in das Herz Frankreichs gedrungen war, stand Verfasser dieses in einem Buchladen zu Nantes, als eine junge Dame eintrat und das Buch „De l'Allemagne" verlangte; es war nicht vorräthig! Wozu auch? Vorher hätte man es lesen sollen!

la société. Il y a sans doute un point où les mathématiques elles-mêmes exigent cette puissance lumineuse de l'invention, sans laquelle on ne peut pénétrer dans les secrets de la nature: au sommet de la pensée, l'imagination d'Homère et celle de Newton semblent se réunir; mais combien d'enfants sans génie pour les mathématiques ne consacrent-ils pas tout leur temps à cette science? On n'exerce chez eux qu'une seule faculté, tandis qu'il faut développer tout l'être moral, dans une époque où l'on peut si facilement déranger l'âme comme le corps, en ne fortifiant qu'une partie .... Il me semble donc que pour l'avantage de la morale, aussi bien que pour celui de l'esprit, il vaut mieux placer l'étude des mathématiques dans son temps, et comme une portion de l'instruction totale, mais non en faire la base de l'éducation, et par conséquent le principe déterminant du caractère et de l'âme;"

Vielleicht ist diese Stelle in Genf selbst zu beherzigen, wo den exacten Wissenschaften ein überwiegendes Interesse zugewandt wird. Die andre Stelle geht diejenigen an, welche meinen, Kinder sollten spielend lernen:

Die Anstrengung ein Erziehungselement.

„L'éducation faite en s'amusant disperse la pensée; la peine en tout genre est un des grands secrets de la nature: l'esprit de l'enfant doit s'accoutumer aux efforts de l'étude comme notre âme à la souffrance. Le perfectionnement du premier âge tient au travail, comme le perfectionnement du second à la douleur: il est à souhaiter sans doute que les parents et la destinée n'abusent pas trop de ce double secret; mais il n'y a d'important, à toutes les époques de la vie, que ce qui agit sur le centre même de l'existence, et l'on considère trop souvent l'être moral en détail."

Offenbar hat Frau von Staël den Anschauungsunterricht unterschätzt, doch ist der Grundgedanke vollkommen richtig. Was Frau von Staël an Pestalozzi rühmt, hat die deutsche Pädagogik befolgt; den Franzosen hat sie umsonst gepredigt. Dieses von Natur doch so geistreiche Volk leidet an der gefährlichsten moralischen Krankheit, an der Routine; es hat geniale Lichtblitze, die in Nacht verlöschen. Ein Franzose, der Bischof Fénelon, hat die ersten Grundzüge des höheren Unterrichts für Mädchen gezogen, und trotzdem stand es um denselben in Frankreich gar schlecht. Zwei hundert Jahre nach Fénelon nahm der Minister Duruy den Gedanken wieder auf, aber (wie schon erzählt wurde) ohne Erfolg. In der jüngsten Zeit hat der Minister Ferry diese Hebung des weiblichen Unterrichts wieder in die Hand genommen, und von wo hat er das Muster dazu entlehnt? Von Deutschland! De l'Allemagne! Immer und immer wieder drängt sich dem Beobachter die Thatsache auf, dass nur auf dem Boden der Reformation eine solide geistige Bildung erwachsen konnte; in stetem Kampfe mit der katholischen Geistlichkeit

vollführte der Minister Ferry seine Reformen, und wie mühsam sie Wnrzel fassen, weiss man[1]).

Was suchen denn die Genfer, die Kinder der romanischen Schweiz überhaupt in Paris? Die Franzosen haben von ihnen zu lernen, sie nicht von diesen. Aufrichtig bemüht sich E. von Pressensé in dem „Journal des Débats", wie einst Nefftzer, die Franzosen vom protestantischen Standpunkte aus zu belehren, die nationale Eigenliebe macht die Menge taub dafür. Hatte doch Frankreich schon auf Frau von Staël nicht gehört! und hatte sich doch Napoleon III. so gut wie der Erste von Deutschland selbst belehren lassen müssen, dass „la soumission d'un peuple à un autre est contre nature". So sagte Frau von Staël, die Genferin, am Schluss ihrer Vorrede und fügte dann noch hinzu:

Deutschland, eine Prophezeiung.

„Qui croirait maintenant à la possibilité d'entamer l'Espagne, la Russie, l'Angleterre, la France?[2]) — Pourquoi n'en serait-ils pas de même de l'Allemagne? Si les Allemands pouvaient encore être asservis, leur infortune déchirerait le coeur; mais on serait toujours tenté de leur dire, comme mademoiselle de Mancini à Louis XIV.: Vous êtes roi, sire, et vous pleurez! Vous êtes une nation, et vous pleurez!

Le tableau de la littérature et de la philosophie semble bien étranger au moment actuel; cependant il sera peut-être doux à cette pauvre et noble Allemagne de se rappeler ses richesses intellectuelles au milieu des ravages de la guerre. Il y a trois ans que je désignais la Prusse et les pays du Nord qui l'environnent comme la patrie de la pensée. En combien d'actions généreuses cette pensée ne s'est-elle pas transformée! Ce que les philosophes mettaient en système s'accomplit, et l'indépendance de l'âme fondera celle des Etats." Im Jahr 1870 ward diese Prophezeiung erfüllr!

R. Rey fasst das Gesagte in Folgendem zusammen:

Deutschland und Frankreich.

„Le séjour de la Suisse fut salutaire à Madame de Staël. Auparavant, elle n'avait vécu que dans le milieu français; l'exil lui ouvrit l'Europe. Sa partialité pour la culture française ne résista pas à de telles révélations.

[1]) Seitdem dies geschrieben wurde, hat Ferry sein Ministeramt wieder verlassen. Das neue Ministerium hat jedoch erklärt die begonnenen Reformen fortzusetzen. Freilich ist der gegenwärtige Minister des öffentlichen Unterrichts, Paul Bert, ein entschiedener Materialist; ganz wie im vorigen Jahrhundert wird also in Paris der „Klerikalismus", den Gambetta für den Feind Frankreichs erklärt hat, von dem Materialismus bekämpft. Dass dabei die Religion selbst, die Religiosität überhaupt Gefahr läuft, ist offenbar. Also immer auf's Neue das Schwanken zwischen den Extremen!

[2]) Frankreich behauptet allerdings „d'avoir été entamée", weil Elsass und Deutschlothringen ihm entrissen worden ist; es wird nie zugeben wollen, dass dies ursprünglich deutscher Grund und Boden ist. Man hat oben gesehen, wie ein Schweizer, Daguet, die Wegnahme Strassburgs durch Ludwig XIV. einen Raub genannt hat.

En face du formalisme du vieux monde latin, la spontanéité, la jeunesse, l'esprit de liberté des nations protestantes la frappèrent, et elle se proposa d'ouvrir une large communication entre les deux civilisations et de rendre au monde français et catholique la jeunesse et la vigueur, en lui infusant les idées, les moeurs, les institutions des nations protestantes: à l'Angleterre, elle demanda la vie de famille, le libéralisme pratique, le self government; à l'Allemagne, la liberté de l'esprit, une culture littéraire et philosophique, à la fois tendre et profonde, sachant unir le sentiment religieux à la philosophie et à l'art. Au travers de ces excursions les plus lointaines, la préoccupation de la France ne la quitte pas. Dans le livre de l'Allemagne, les développements variés de l'esprit allemand lui servent de texte pour exposer ses idées sur la rénovation littéraire et philosophique de la France. Relever l'esprit français, le féconder par l'infusion d'un sang nouveau, rendre aux âmes le ressort, aux caractères la dignité, en ranimant le culte du devoir, l'enthousiasme de la vertu et l'amour de l'humanité, telle fut la pensée mère de ses écrits."

Neben Frau von Staël glänzt unter den edlen Geistern, die während des Kaiserreichs den Glauben an eine freiere Zukunft in den Genfer Herzen nährten, vorzüglich Simonde de Sismondi, geboren in Genf 1773, gestorben 1842. Er war 1793 mit seinem Vater, welcher Prediger war, nach England gegangen und zwei Jahre nachher nach Genf zurückgekehrt, wo ihn die Revolutionspartei verfolgte, während er in Toscana, wohin er nun ging, den Franzosen wie den Italienern verdächtig war; seit dem Jahre 1800 lebte er wieder frei in Genf. Von seinen vielen Schriften, litterarischen, geschichtlichen und nationalökonomischen, sei hier nur sein Werk „de la littérature du midi de l'Europe" erwähnt. Wie seine Freundin in Coppet war auch Sismondi mit der deutschen Litteratur vertraut und übte eine unbefangene Kritik an der französischen, deren Aesthetik er als eine rein conventionelle, die keine allgemeine Gültigkeit habe, erkannte.

Das religiöse Leben.

Wie überall, so schien auch in Genf der öffentliche Geist unter dem Druck des französischen Cäsar zu ersticken; in das neu aufwachsende Geschlecht schlich sich ein realistischer Sinn ein; die meiste Hoffnung auf die Zukunft entfalteten die Alten, zwei Geistliche, Cellérier und Diodati, suchten das religiöse Leben, das Seelenleben wieder zu erwecken. Als endlich Genf wieder frei geworden war (s. den Abschnitt Freiburg), kamen schottische Missionäre an, junge Geistliche wurden von ihren Predigten ergriffen, ihr Organ war „le Réveil", die Hauptführer hiessen Empeytaz und César Malan. Sie verbanden die strenge Lehre des sechzehnten Jahrhunderts mit den methodistischen Ideen, predigten eine neue Reformation und trennten sich von der Nationalkirche; das Volk gab ihnen 1818 spottweise den Namen „Momiers", später ist der-

selbe in den Sprachgebrauch übergegangen. Um 1830 traten zwei hervorragende Männer, Gaussen und Merle d'Aubigné, zu ihnen über; Letzterer geb. 1795 in Eaux-Vives bei Genf, ist durch seine „Histoire de la Réformation au XVI. siècle", ein Werk voll dramatischen Lebens, berühmt; diese beiden knüpften Verbindungen mit England und Amerika an und wie im sechzehnten Jahrhundert schien Genf in religiöser Beziehung wieder eine europäische Rolle zu spielen. Aber die Bewegung hatte nicht mehr den grossartigen Charakter von damals, die neue Secte trennte die Kirche von dem Staate und predigte den Individualismus. Der Waadtländer Vinet gab ihr das theologisch wissenschaftliche Gepräge. Einen Einfluss auf das öffentliche Leben übte der Methodismus nur insofern, als er einen grossen Theil der aristokratischen Gesellschaft für sich gewann; dieselbe wurde dadurch gerade in dem Augenblick geschwächt, wo die Volksmassen mit neuen Anschauungen und Forderungen auftraten, die früher leitenden Classen konnten denselben nur geringen Widerstand leisten, da die Methodisten unter ihnen sich von der Oeffentlichkeit absonderten und in das Oratorium ihrer engen Frömmigkeit zurückzogen. Die letztern gingen wohl zu der alten Orthodoxie zurück, aber es fehlt ihnen jene Thatkraft, die wir an den ersten Hugenotten, diesen eisernen Charakteren, bewundern. Auch leistete den methodistischen Ideen, während dieselben im Waadtland soviel Anhänger fanden, die Nationalkirche von Genf kräftigen Widerstand, letztere wurde von grossen Talenten, darunter Cellérier Sohn und Bungener, vertreten. Immerhin aber trat durch den Methodismus in dem Seelenleben Genfs eine bisher unbekannte Spaltung ein. Auch in der Nationalkirche bildete nach 1850 sich eine Gruppe, die strenger an der Orthodoxie festhielt, ohne jedoch eine Trennung herbeizuführen; an der theologischen Kritik, wie sie in Deutschland durch die Tübinger Schule vertreten ist, nahm die Genfer Kirche keinen Antheil; im Grossen und Ganzen beschränkt sich das einst über ganz Europa hin thätige Genf auf das heimische Seelsorgerthum, hat aber in dieser Sphäre Kanzelredner von grossem Ruf, wie Cougnard u. A. hervorgebracht.

Die bürgerliche Gesellschaft.

In staatsbürgerlicher Hinsicht hatte man durch Einführung des Repräsentativsystems die früheren Reibungen zwischen der Demokratie und der Aristokratie zu beseitigen gesucht. Während der sechzehnjährigen französischen Sklaverei waren die Parteien versöhnlicheren Ideen zugänglich geworden; die hervorragenden Bürger, die seit Ende des vorigen Jahrhunderts Genf hatten verlassen müssen, kehrten zurück und stellten ihre politische Erfahrung dem Vaterlande zur Verfügung. Die neue Entwicklung Genfs bot in der That ein herzerfreuendes Schauspiel, alle Kreise wetteiferten in dem Bemühen, einen Musterstaat zu gründen, an dessen Leitung nicht nur Geburtsrang und Reichthum, sondern auch Wissen und

Bürgertugend sich betheiligen sollten, und in welchem eine gemässigte Freiheit alle Classen versöhnen sollte; für jeden Fortschritt in Sachen des Schulwesens, der Philantropie, der Volkswirthschaft begeistert ging Genf allen Cantonen der Schweiz mit edlem Beispiel voran. Damals begann der liberale italienische Rechtsgelehrte Rossi, der später (15. Nov. 1848) als constitutioneller Minister des Papstes Pius IX. ermordet wurde, als Professor der Rechtswissenschaft an der Akademie seine Laufbahn. 1819 liess sich hier ferner der Banquier Eynard nieder (geb. 1775 in Lyon), der mit seinen grossen Geldmitteln den Freiheitskampf der Hellenen unterstützte.

Von dem gesellschaftlichen Leben Genfs in der Zeit nach Napoleon entwirft R. Rey folgendes anmuthige Bild.

Die Gesellschaft von Genf nach 1814.

„La petite cité de Genève offrait alors le spectacle touchant et rare d'un État populaire, où magistrats et citoyens vivaient unis, et rivalisaient de zèle en faveur de la liberté et du perfectionnement social. „Heureux pays, s'écriait vers ce temps de Candolle, que celui où les citoyens s'identifient avec la chose publique[1]), où l'honneur d'être utile est la première des dignités, où toutes les bourses s'ouvrent pour encourager l'instruction ou soulager la misère, où il n'existe de rivalité que pour mieux servir la patrie."

Les hommes éminents qui faisaient alors l'ornement de Genève appartenaient à des écoles diverses[2]); mais, sans sacrifier leur originalité, ils savaient associer leurs efforts pour le bien. Formés par le commerce[3]) de l'Europe, ces hommes avaient donné du lustre à la société. Genève avait des salons. On n'y rencontrait pas le jeu brillant d'esprit des salons de Paris, mais la maturité des idées („l'esprit est bon, quand il est au service de la raison, et c'est la qualité innée des Genevois," écrivait un contemporain), la raison, la variété des informations, la solidité des relations et des vues cosmopolites.

Un des hommes les plus originaux et les plus goûtés de cette société était toujours Bonstetten. Ce patricien Bernois avait adopté Genève. Héritier des maximes du XVIII. siècle, disciple de Bonnet, admirateur de Rousseau, ami de Jean de Muller, plus tard, commensal assidu de Coppet, il formait un trait d'union entre les deux siècles, et offrait un mélange piquant du savant et de l'homme du monde.

Ses lettres reflètent vivement l'animation de Genève, en ces belles années. „A Genève, écrit-il à une amie vivant en Danemark[4]) tout fleurit, tout fait des

---

[1]) Das Gemeinwesen; das lateinische res publica hat ursprünglich keinen andern Sinn, man kann davon ebensowohl in Monarchien wie Republiken sprechen.

[2]) Die englischen, französischen, deutschen und italienischen Ideen fanden gleichzeitig Vertretung, verschmolzen aber im Patriotismus.

[3]) Durch den gesellschaftlichen Verkehr, nicht: durch den Handel.

[4]) Friederike Brun, Tochter des Predigers Münter in Kopenhagen, geb. 1765 zu Tonna im Herzogthum Gotha, bekannt als Dichterin, verbrachte oft längere Zeit

pas de géant, l'éducation est excellente, la jeunesse rangée et studieuse; on n'éprouve jamais un moment de vide, tant il y a de cours [1]). De Candolle est admirable et attire la plus brillante société. On ne trouverait pas ailleurs des hommes comme les Pictets. Tout ce qui pense et écrit en Europe, passe dans notre lanterne magique. On ne rencontre que grands seigneurs et princes. Ce séjour est préférable à celui de Paris; ce qui est dispersé dans la grande ville se trouve réuni ici, en un bouquet. Genève, c'est le monde dans une noix.“ Sa naïveté germanique souffrait cependant un peu de la tension qui règne toujours dans notre société. Il reprochait aux Genevois de garder le sentiment pour la famille et de n'apporter dans le monde que l'esprit. „Ici, écrit-il, il faut éperonner son esprit. Genève est comme un ciel toujours plus chaud, sans matinées ni soirées. Pense ou meurs, telle est leur devise.“

Die Poesie.

In dieser Zeit, wo die Geister sich vom alten Banne lösten, erblühte auch die Poesie in Genf, zuerst die politische; es waren patriotische Lieder gegen das französische Joch, die nur anonym und schriftlich von Hand zu Hand gingen. Nach dem Sturze Napoleons tauchte vor Allen Jean Antoine Petit-Senn auf, als Schriftsteller unter dem Namen John bekannt. Geboren 6. April 1792 in Eaux-Vives bei Genf, besuchte er erst die Akademie, sollte dann in Lyon den Handel lernen, widmete sich aber der Poesie; damals veröffentlichte er seine ersten Gedichte in dem „Almanach des Dames“ zu Paris; 1813 ging er nach Genf zurück. Später, um 1836, zwang ihn ein Nervenleiden, mehrere Winter im südlichen Frankreich zuzubringen, und aller angestrengten Arbeit zu entsagen. Er zog sich nach Chêne-Thonex zurück, wo er am 10. März 1870 starb. In seinem Alter war sein Haus gastfreundlich allen Dichtern geöffnet. Eine Menge Artikel von ihm sind in allerlei Pariser Zeitschriften verstreut, aber als Dichter war er nur Genfer. Neben Petit-Senn gab es Andere, die in jugendlichem Uebermuth die Geissel der Satire schwangen oder in ihren Reimen den Becherklang wiederhallen liessen, der talentvollste war Chaponnière, dessen Satire auf den allezeit Zufriedenen „Il fallait cela, ou le Barbier optimiste“ Aufsehn machte. Ein ebenso zartes wie erhabenes Talent war Galloix. Zu empfindsamer Natur, verletzt durch die Gleichgültigkeit seiner Vaterstadt, ging er nach Paris und starb dort im Elend. Petit-Senn machte den Genfern in bittern Versen darüber Vorwürfe, R. Rey dagegen meint, dass die weltschmerzliche Poesie des Dichters dem Charakter Genfs nicht sympathisch sein konnte: „Ses courts fragments respirent la tristesse orageuse d'une âme que la réalité ne saurait satisfaire; sa

in der romanischen Schweiz und verkehrte hier mit allen geistigen Grössen. Karl Victor von Bonstetten, lebte von 1798 bis 1801 bei Fr. Brun in Kopenhagen.

[1]) Vorlesungen.

pensée glisse vers le panthéisme et en souffre. La sensibilité maladive qui se replie sur soi et savoure ses souffrances n'est pas dans notre caractère.“ Ganz anders ist das Talent Petit-Senns, auch er kann zart und empfindsam sein, auch er schlägt zuweilen ernste Saiten an, aber sein lyrischer Schwung erhebt sich nicht zu hoch, dagegen ist er vortrefflich im Humoristischen, die Satire handhabt er trefflich. Grossen Sturm erregte sein Gedicht „la Miliciade Genevoise, Poëme en quatre chants“; verletzte Persönlichkeiten warfen ihm Mangel an Patriotismus vor, weil er die kriegerische Grundlage der Genfer Freiheit lächerlich mache; verständige Bürger belehrten aber die Betreffenden, dass auch die beste Einrichtung Verkehrtheiten zur Folge haben kann, und dass man auch dem militärischen Leben eine scherzhafte Seite abgewinnen dürfe. Zwei Stellen seien hier daraus entlehnt.

Die besorgten Mütter

beim Auszug ihrer Söhne in's Lager zum Herbstmanöver.

(La Miliciade, chant quatrième).

Genevois fortunés! l'olive nous couronne!
Le départ de nos fils ne fait trembler personne;
Aux travaux belliqueux, dans la paix aguerris,
Ils trouveront leur gloire à servir leur pays;
On ne les verra plus sur la rive étrangère
Tomber percés de coups en appelant leur mère,
Et, tournant vers la Suisse un oeil mouillé de pleurs,
Expirer pour un chef sourd au cri des douleurs.
Des mamans toutefois la tendresse alarmée
Change un camp pacifique en guerroyante armée;
Pour tromper leur effroi que de préparatifs!
Que de provisions! que de soins inventifs!
Les cravates, les bas, les souliers, les chemises,
De ces heureux conscrits surchargent les valises.
Que d'utiles objets! que de détails prudents!
Brosses pour les habits, les ongles et les dents.
De l'onguent pour les cors, des peignes, des pommades,
Un lok pour adoucir les poitrines malades;
Et ces enfants chéris, sous leurs sacs trop enflés,
Grâce aux soins maternels, marcheront essoufflés,
La gourde aux larges flancs, leur fidèle compagne,
Renferme le nectar de Madère ou d'Espagne.

Die Poesie in Genf.

(La Miliciade, chant quatrième).

Voulez-vous de Genève exciter les louanges,
Ecrivez sur l'algèbre ou sur le cours des changes;

Des lois de la physique expliquez les effets,
A la docte Uranie arrachez ses secrets,
Des règles de la langue offrez-nous une liste;
Citez les vieux auteurs, et rampez à leur piste;
Hydropique de grec et bouffi de latin,
Présentez aux savans un classique butin;
Ou bien d'un botaniste adoptez le beau rôle:
Décrivez le pistil, le pollen, la corolle;
Votre ouvrage obtiendra des hommages flatteurs,
Et vous serez rangés parmi les grands docteurs;
A vos faits positifs, à vos nomenclatures,
Vous devrez le respect de nos races futures;
Mais de la poésie évitez le sentier!
Dans les murs de Calvin c'est un rude métier;
L'Imagination, cette riante fée,
Voit par de lourds penseurs sa puissance étouffée;
On suppute, on tarife, on résout des calculs;
Mais les vers sont honnis et les poètes nuls.

Auch an patriotischen Poesien, wenn gleich ihm Daguet „l'idée d'un beau national" abspricht, ist in der Sammlung der Gedichte Petit-Senns kein Mangel; als heitere Abwechselung mögen indessen noch zwei scherzhafte Kleinigkeiten folgen, seine launigen „Contes" sind leider zu lang, um hier Platz zu finden.

La petite peureuse.

Pourquoi me laisser toute seule
Dans un salon silencieux?
Ce portrait noir de mon aïeule,
Je crois qu'il me fait les gros yeux.
Dans la forêt il se rassemble
Des assassins qui font horreur.
Comme je tremble!
Ah! que j'ai peur!

Au fond de nos corridors sombres
Le vent s'engouffre en gémissant;
Puis c'est le moment où les ombres
Sortent de terre en grimaçant . . .
Ce rideau s'agite, il me semble;
L'épouvante glace mon coeur.
Comme je tremble!
Ah! que j'ai peur!

Mais quelqu'un vient, la chose est sûre;
L'effroi m'empêche de bouger;
La clé tourne dans la serrure:
Dieu! sauve-moi dans ce danger!
Je crois voir cent voleurs ensemble
Sortir d'une obscure vapeur.
Comme je tremble!
Ah, que j'ai peur!

Ah! quel bonheur! c'est toi, ma mère:
Viens rassurer ta pauvre enfant;
Je ne me fais plus de chimère
Quand ta tendresse me défend.
Le soir restons toujours ensemble;
Loin de toi j'ai trop de frayeur.
Comme je tremble!
Ah! que j'ai peur!

Boutade faite aux glaciers.

Nous allâmes au Col de Balme
Par un ciel pur, par un air calme;
De là nous fûmes à Trient,
Où nul repas n'est bien friand.
Nous tournâmes la Tête-Noire;
On n'y fait que suer et boire:
Nous voici chez monsieur Charlet,
Roués du char et du mulet.
Ah! n'en déplaise à la nature,
J'aime les glaciers en peinture,
Car ils nous font payer bien cher
Tout l'honneur de les approcher.
Me voici donc sur une chaise,
Le visage chaud comme braise.
Les pieds meurtris, le dos lassé,
Le cervelet tout fracassé,
Les yeux éblouis par la neige,
Je m'écrie au fond de mon siège:
Magnifiques sommets, lorsqu'on vient de vous voir,
On est frappé, ravi . . . du bonheur de s'asseoir!

James Fazy.

Die französische Julirevolution, die die übrige Schweiz so heftig erschütterte, liess Genf ziemlich ruhig; der Sieg der constitutionellen Partei in Paris ward als ein nationaler Triumph Genfs angesehen, welch letztres soviel Vertreter des Liberalismus hervorgebracht hatte. Die beiden Körperschaften, die seit 1814 das Genfer Staatsgetriebe regelten, das Conseil Représentatif und das Conseil d'État (die ausführende Behörde) verständigten sich über einige Reformen und Alles kehrte in das ruhige Geleis zurück, eine conservative Politik hielt jede weitere Entwicklung auf, während in der übrigen Schweiz die radicalen Grundsätze, die doch von Genf im achtzehnten Jahrhundert ausgegangen waren, zur Einführung des allgemeinen Stimmrechts führten. Es glomm eine Gefahr wie ein Funke im Stillen unter der Asche. Die leitenden Staatsmänner sahen sie nicht; die alten Grössen waren nach und nach verschwunden, das neue Geschlecht ersetzte sie nicht; Rossi ging, da es ihm unbehaglich ward, 1834 nach Paris. Die Ruhe während der Restaurationsepoche hatte die Heranwachsenden zu sicher gestimmmt; hatte man doch in dieser Zeit eine Menge alterthümlicher Gebräuche wieder in's Leben gerufen; wie man anderwärts Abends die Thore schloss, so zog man hier die Zugbrücken auf, und Alles war ruhig; man glaubte sich im alten Genf. Aber der Schein trügt. Die Bevölkerung selbst hatte neue Elemente empfangen; in Folge der Vergrösserung des Gebietes war zu der früher rein protestantischen Einwohnerschaft eine grosse Anzahl Katholiken gekommen; Fremde waren herzugeströmt. Es entstand eine demokratische Partei, welche das allgemeine Stimmrecht und Geschwornengericht verlangte, Einrichtungen, die auch monarchische Staaten ungefährdet besitzen. Die conservative Majorität lehnte beides systematisch ab. Das Stadtviertel Saint-Gervais wurde der Herd der radicalen Opposition. Dieselbe ward von James Fazy geleitet, einem Agitator, dessen Taktik vielfach derjenigen des französischen Volkstribunen Gambetta verwandt ist und daher Beachtung verdient. Geboren 12. Mai 1796 in Genf, wurde er zu seiner Ausbildung nach Paris geschickt, wo er sich mit Staatswissenschaften und Nationalökonomie beschäftigte. Seit 1819 war er in Paris als politischer Schriftsteller aufgetreten, 1821 gab er ein Trauerspiel „Levriers Tod" heraus, dann war er als Journalist thätig. Da er nach 1830 als Fremder vielfach angegriffen ward, kehrte er 1833 nach Genf zurück. Er fand hier einen günstigen Boden für sein unruhiges Talent; zuerst brachte er ein Bündniss der Katholiken und Demokraten zu Stande, gründete die „Revue de Genève" als ihr amtliches Organ und gewann die untern Classen für sich. Im Jahr 1841 setzte er einen Revolutionsausschuss ein, der eine Revision der Verfassung verlangte; am 22. November kam es zu einem Aufstande, die beiden Staatsbehörden

gaben ihre Entlassung und es trat nun eine Verfassunggebende Versammlung, durch das allgemeine Stimmrecht gewählt, zusammen. Das Regierungssystem von 1814 hatte aufgehört. Indessen kehrte, nachdem am 7. Juni 1842 die neue Verfassung verkündet worden war, die conservative Partei zur Gewalt zurück. Dieselbe war gewiss höchst rechtschaffen, sie besass die tüchtigsten Eigenschaften und gediegnes Wissen, aber jedenfalls stand sie nicht in Einklang mit der Strömung der übrigen Schweizer Politik. Der Sonderbundsconflict brachte die Krisis zum Ausbruch. Die grossen Cantone verlangten die gewaltsame Auflösung dieses Bundes, noch fehlten aber einige Stimmen an der Mehrheit für diesen Beschluss. Waadtland und Genf wurden durch ängstliches Festhalten an dem Buchstaben falsch gedeuteter Gesetzlichkeit zurückgehalten; die waadtländische Regierung wurde 1845 durch eine energischere ersetzt, die Genfer zögerte noch immer Massregeln für die Auflösung zu genehmigen, obgleich sie den Sonderbund für dem Bundesvertrag zuwider erklärte. Da brach am 8. Okt. 1846 in dem Stadtviertel St. Gervais ein Aufstand aus, der zum Sturz der alten Regierung führte und J. Fazy an die Spitze der provisorischen Regierung stellte. Der Canton Sanct-Gallen gab durch seine Stimme den endlichen Ausschlag und der Beschluss der Mehrheit wurde unter dem Oberbefehl General Dufours ausgeführt, eines Genfers. Ein Genfer musste den Ultramontanismus in der Schweiz brechen, die Jesuiten aus dem Lande Calvins und Zwinglis vertreiben! Bei der Revision des schweizerischen Bundesvertrags im Jahr 1848 drang jedoch J. Fazy mit seinem theoretischen Radicalismus nicht durch, hier wurde, merkwürdiger Weise! der Genfer von einem Waadtländer, Henri Druey, übertroffen, der politische Philosophie mit geschäftlicher Erfahrung vereinigte; Druey ist, nach den Worten des Schweizer Publicisten von Gonzenbach, der Schöpfer der neuen Bundesacte.

In Genf wurde nun die Verfassung in demokratischem Sinne umgeschaffen, noch einmal errang die alte Genfer Partei 1853 einen Wahlsieg, aber schon im Oktober 1855 fiel die Verwaltung wieder ganz an die Partei Fazys zurück; Fazy war sozusagen der Dictator von Genf[1]). Man kann sagen: noch nie, seit Calvin, hat ein Mann in Genf einen solchen Einfluss auf das Volk ausgeübt wie er. Wie hat er seine Gewalt gebraucht? Ein Vergleich mit Napoleon III. ist durchaus nicht zurückzuweisen: einem hohen idealen Ziele hat Fazy nicht nachgestrebt, materielle Verbesserungen aber hat er in Fülle gebracht. Die alten Festungswerke fielen, prachtvolle Quais rahmten die Ufer des Sees ein, wohlthätige Anstalten wurden gegründet, neue öffentliche und Privat-Gebäude erhoben

[1]) Die Verkettung der Ideen Rousseaus mit Fazys Agitation, die Verzweigung jener nach Frankreich und Fazys Thätigkeit daselbst, die Parallele der Fazyschen Agitation mit der Gambettas bildet für den politischen Denker ein interessantes Problem, mit dem sich auch die Historiker noch zu beschäftigen haben werden.

sich, der Handel wurde durch die Genfer Bank belebt. Aber das Budget wurde schwer belastet, der Credit durch eine verschwenderische Verwaltung erschöpft, ein Erfolg der Gegenwart auf Kosten der Zukunft erkauft. Die eigentliche politische Taktik Fazys nach dem Siege war sicher berechtigter als R. Rey meint, aber er verfälschte den Genfer Genius, indem er, mit der ganzen nationalen Tradition brechend, zur Sicherung seiner persönlichen Macht sich mit dem katholischen Klerus verbündete, er der doch 1847 die Aristokraten beschuldigt hatte mit den Jesuiten im Bunde zu stehn, indem er ferner, im Gegensatz zu den alten Genfer Familien, ein schnell erworbnes glänzendes Vermögen öffentlich zu schnöden Frivolitäten ausbeutete und in seinem Hause eine Spielhölle errichtete. Die Sitten litten unter dieser Anregung, unter diesem Beispiel; die Genfer Nationalität war in Gefahr. Eine neue Partei bildete sich, les Indépendants, die zugleich national und demokratisch war, und verdrängte 1864 James Fazy und seinen Anhang aus der Regierung.

Die neue Zeit hat allerdings Grundsätze in das öffentliche Leben eingeführt, denen gegenüber die Anschauung des sechzehnten Jahrhunderts engherzig erscheint, und doch muss anerkannt werden, dass nur diese Anschauung die Mutter der modernen Grundsätze ist, dass der Fortschritt auf ihr beruht. Genf, der Sitz und Hauptvertreter jener Anschauung, ist vielleicht berufen, abermals der Welt ein Beispiel zu geben, zu zeigen wie Freiheit und Recht der verschiedenen Classen, der politisch wie religiös getrennten, mit einander zu vereinigen ist; seine geschichtliche Vergangenheit legt ihm diese Aufgabe als eine Pflicht der Zukunft auf. Die Arbeit ist schwierig, sie verlangt eine grosse moralische Stärke. R. Rey richtet darüber eine ernste Mahnung an seine Vaterstadt; vor Allem bekämpft er die Leidenschaft des Spieles; Fazys Spielhölle ist aufgehoben worden, aber das Börsenspiel ist geblieben. „Peu de passions sont plus délétères que le jeu, et plus propres à fausser le jugement, à nourrir la légèreté et le goût des entreprises risquées; la moralité, l'ordre, l'économie, un sens droit ne vont qu'avec le travail régulier". (R. Rey.) Eine andre Warnung, vielleicht eine Genfer Erinnerung enthält das folgende Gedicht der Landsmännin des Moralisten Rey, Jeanne Mussard:

Une victime du jeu.

Il était entré là, coeur joyeux, bourse pleine . . .

. . . .

Autour du tapis vert, retenant leur haleine,
Les joueurs réunis, muets, le front fiévreux,
Attendaient que le sort se déclarât pour eux.
Un sombre enivrement, vertigineux délire,
Sur les traits contractés de tous se pouvait lire.

Chaque carte en tombant allait frapper un coeur;
Et lorsque le hasard, ce despote moqueur,
Groupait des monceaux d'or sous quelque main avide,
Tout regard s'attachait, haineux, jaloux, cupide,
Sur l'heureux possesseur d'un si riche trésor.
Les perdants, égarés, voulant jouer encor,
Arrachaient leurs bijoux, engageaient leur parole.
Un jeune voyageur, coeur ardent, tête folle,
— Venu des régions qu'enflamme le soleil, —
Hasarde quelque argent, gagne, perd. Le conseil
D'un joueur le retient près du gouffre. Il ajoute
De l'or à son enjeu. Le malheureux écoute
Les récits qu'on lui fait pour tromper son espoir.
Il perd! . . . On voit briller l'éclair en son oeil noir;
Ses lèvres de corail sous leur duvet pâlissent:
De sinistres pensers dans son âme se glissent.
Lui qui naguère encor rêvait paix et bonheur,
Le voilà contractant une dette d'honneur
Qu'il ne pourra payer, s'il perd. Pris de folie,
Dans la coupe du mal il boit jusqu'à la lie,
Étouffant ses remords et raillant la vertu.

. . . .

L'aube argente les monts, voyageur, qu'attends-tu
Pour sortir de cet antre où ta raison défaille?
Vois, le soleil se lève et l'ouvrier travaille.
Écoute le refrain qu'il fredonne gaîment.
Des oiseaux entends-tu le doux gazouillement?
Le ciel est tout azur. Pourquoi cacher dans l'ombre
Ce front que le remords couvre d'un voile sombre?
Quitte ce tapis vert où le brillant métal
Se fond comme au creuset. Sors de ce lieu fatal!
Tu voudrais y mourir? Tu voudrais que la terre
S'entr'ouvrant sous tes pas laissât dans le mystère
Ta honte que chacun répètera demain.
Hélas! quand de l'honneur on quitte le chemin,
Les sentiers, tous glissants, conduisent à l'abîme,
Au fond duquel on voit se débattre le crime.
Des bagnes, des prisons, des mornes fossoyeurs,
Les croupiers et les grecs[1]) sont les grands pourvoyeurs.

---

[1]) Croupier, celui qui est associé avec la personne qui tient les cartes ou les dés. Grec, dans le langage familier, signifie: habile, rusé, fripon.

Le drame[1]), l'oeil sanglant, attend à cette place
Les victimes du jeu, les étreint, les enlace . . .
Malheur aux imprudents qui tentent le hasard.
Quelques-uns, éperdus. dégaînent leur poignard,
Arment un pistolet, et d'une main tremblante
S'en vont chercher la mort qui lenr parait trop lente.
D'autres, plus gangrenés, plus faibles, pour de l'or
Se traînent dans la fange et se souillent encor
Jusqu'au jour où la loi les atteint et les frappe.
D'un cynisme affecté leur coeur en vain se drape,
La conscience parle! Escrocs et meurtriers
Jalousent l'humble sort des sages ouvriers.
Courage! voyageur, le travail te convie
A laver sans retard la tache de ta vie,
Ta dette, il la paiera. Pars.
„— Non! je veux ce soir
„Devant des monceaux d'or un instant me rasseoir;
„La fortune sourit à l'audace de l'homme.
„Je ne saurais partir sans payer cette somme
„Que je perdis hier."
Il tenta le destin!
. . . .
Son cadavre sur l'eau surnageait un matin.

Wissenschaft und Litteratur nach 1830.

Dass die politisch-gesellschaftliche Krisis nur eine vorübergehende war, dass die innere Seelen- und Geisteskraft Genfs noch ungeschwächt fortlebte, zeigte die wissenschaftliche und litterarische Thätigkeit Genfs, die durch die inneren Stürme nicht beirrt wurde. Die Veränderung, die die kirchliche Verfassung erlitten hatte, war ebenfalls der ferneren Entwicklung günstig; dass in dem Consistorium, welches die Oberbehörde bildete, das Laienelement die Majorität hatte, zeugte für den religiösen Sinn der Bürgerschaft; die Gemeinden erwählen ihre Pastoren, es ist eine Rückkehr zu den Anfängen des Christenthums. Zugleich wurde der nationale Charakter der Kirche gestärkt, durch die Betheiligung Aller dem Sectenthume gewehrt. Ernest Naville, geb. 1816 in Chancy bei Genf, christlicher Philosoph — er hat die Werke des französischen Phi-

[1]) drame: unser Drama entspricht nicht immer dem Sinne dieses Wortes, da der Franzose scharf zwischen „tragédie" und „drame" unterscheidet; unter letzterem versteht man ein rührendes oder aufregendes Theaterstück, dessen Handlung meist dem bürgerlichen Leben entlehnt ist und fast immer einen schrecklichen blutigen Ausgang nimmt; in bildlichem Sinne bedeutet daher „drame" ein düsteres verwickeltes Ereigniss mit furchtbarer Katastrophe.

losophen Maine de Biran (1770—1824) herausgegeben — versammelte in den sechziger Jahren zweitausend Zuhörer zu seinen Füssen. Der Kritiker Rambert sagt von ihm: „Il ne veut pas plaire, il veut convaincre... Réunir tous les chrétiens, fonder une espèce d'Eglise universelle, sans renverser les temples actuels, mais en rejetant à l'arrière-plan les dogmes de moindre importance, tel est l'espoir de Mr. Naville, son ambition chrétienne et le ressort de son éloquence". Doch gelang es ihm nicht, Wurzel zu fassen, die stürmische Freiheitsbewegung seiner Zeit machte ihn nachdenkend und er verlangte nach strengerer Autorität, was muthigere Denker auch über ihn nachdenkend machte. Feuriger, vom Durst nach Wahrheit verzehrt, ist François Roget, Verfasser der „Pensées genevoises".

Neben diesen religiösen Denkern Genfs ragte eine Frau hervor, Madame Necker de Saussure (geb. in Genf 13. März 1766, gest. zu Mornex bei Genf, 13. April 1841), Tochter Benedicts de Saussure, deren geistige Entwicklung noch im achtzehnten Jahrhundert wurzelt, die dann im Umgang mit ihrer Cousine und innigen Freundin Frau von Staël ihre Phantasie aufblühen liess und die, weder trocken noch süsslich, fromm an den Ernst des Lebens mahnt, ohne die Freude daraus zu verbannen; sie selbst war schwer geprüft, von Taubheit befallen musste sie den Freuden des gesellschaftlichen Umgangs entsagen. Ihr 1839 von der französischen Akademie gekröntes Werk „Traité sur l'Éducation progressive" sollte von den deutschen Frauen, die sich in der Gegenwart am geistigen und gesellschaftlichen Fortschritt betheiligen, zu ernster Lectüre gewählt werden. Madame Necker beschäftigt sich angelegentlich mit dem Loos der Frauen, in denen sie die künftigen Lehrerinnen der Menschheit erblickt. Von den übrigen, zum Theil verdienstvollen Genfer Schriftstellerinnen zeichnet sich durch Originalität Frau Valerie Boissier Gräfin von Gasparin aus, die über Moral und Theologie bald streng und ernst, bald (z. B. über das frömmelnde Sectenwesen in „Quelques défauts des chrétiens d'aujourd'hui") keck und launig geschrieben hat. Geboren 1815 in Genf im Schooss einer ausgezeichneten Familie und erzogen in den Grundsätzen der positiven Religion, befestigte sie sich in diesen Grundsätzen durch ihre Vermählung mit dem Grafen Agénor von Gasparin, hervorragendem Publicisten der conservativen Partei. Zwei ihrer Werke haben in Paris den Preis Monthyon erhalten: „le Mariage au point de vue chrétien" 1842 und „Il y a des pauvres â Paris" 1846. In ihren spätern Schriften: „Les Horizons prochains, Les Horizons célestes (beide 1859), Vesper (1861), Les tristesses humaines (1863), Les prouesses de la bande du Jura, Au bord de la mer", bildet sie den Uebergang von der Theologie und Sittenlehre zur schönen Litteratur; bilderreich, glühenden Styls, voll neckischer Phantasie suchen diese Schriften die Frömmigkeit, die namentlich in Genf seit dem Methodismus eine zu

ängstliche Miene annahm, aufzuheitern, ihr ein Lächeln abzugewinnen. In einem 1855 erschienenen Werke „Les corporations monastiques au sein du Protestantisme“ zeigt Frau von Gasparin, dass auch der Protestantismus, so gut wie der Katholicismus, seine Helden und Heldinnen der mildthätigen Liebe hat, und vertheidigt den häuslichen Herd dem Kloster und Beichtstuhl gegenüber. Indem die Pariser Akademie mehrere der erwähnten Werke gekrönt hat, hat sie sich vor dem aus Frankreich verstossenen protestantischen Genius anerkennend verbeugt; aber die katholisch mönchischen Grundsätze betr. der Erziehung u. s. w. behielten trotzdem in Frankreich bis auf die jüngste Zeit die Oberhand. Darum sei hier aufs Neue an diese Werke erinnert. Ueberhaupt nehmen die Frauen in der Genfer Gesellschaft einen hohen sittlichen Rang ein; sie vereinigen in edlem Masse wissenschaftliche Bildung und ernste Tugend, sie haben scharfen Blick und festen Willen, sind die wahren Stützen der Genfer Tradition. Die Pflicht der Erziehung fassen sie ernst auf, erziehen vielleicht zuviel und gerathen in Gefahr zu verziehen. Sie wollen, dass die Regeln des feinen Umgangs beobachtet werden, der in manchen hohen Familien eine strengere Vornehmheit hat als man in der eleganten französischen Gesellschaft antrifft; den Frivolitäten, in denen die weibliche Welt, nicht blos die junge, sonst wohl Zerstreuung sucht, ist die Genferin im Allgemeinen fremd geblieben; vielleicht aber hat auch die empfindsame Beweglichkeit des Herzens, die zarte Weichheit hier und da unter dem Ernste gelitten.

Wie man gesehen, hat sich die Genfer Kirche in ihren Schriftstellern mit Theologie und Moral, nicht aber mit der Geschichte der Kirche d. h. der innern Entwicklung ihrer Lehrsätze und Einrichtungen beschäftigt. Wo sich dieselben der Geschichte zuwandten, nahm letztre entweder einen mehr politischen oder litterarisch künstlerischen Charakter an. Dahin ist Sayous zu rechnen, Verfasser der „Écrivains de la Réforme“ und der „Histoire de la littérature française à l'étranger“, er folgt in letztrer den Predigern und Moralisten, die der französische Fanatismus aus dem Lande vertrieb, auf ihren Wanderungen durch die Schweiz, Holland, Preussen, England. Die Litterarhistoriker, die nicht müde werden, „das classische Jahrhundert“ Frankreichs und die geistreiche Pariser Gesellschaft zur Zeit der Encyklopädie zu bewundern, mögen darin nachlesen, welches Wissen, welches wissenschaftliche Streben, welche Talente im Exil zu Grunde gingen. Angesichts dieses Schandflecks der französischen Civilisation, den einheimische wie verblendete ausländische Lobredner mit Schönpflästerchen verkleben [1]), ist es wohl erklärlich, wenn ein aufrichtiger Freund des Protestantismus wie Bungener sich mit schneidiger Schärfe ebensowohl gegen die Katholiken wie gegen die

---

[1]) Ehre dem Historiker J. Michelet, einer glänzenden Ausnahme!

gleichgültigen Freidenker ereifert, wenn er von seinem Standpunkte aus das achtzehnte Jahrhundert verachtet. Louis Felix Bungener, geb. 1814 in Marseille von deutschen Eltern, studirte seit 1832 in Genf Theologie, machte sich aber, ausser seinen Geschichtswerken (über Voltaire, Calvin, Rom, das tridentinische Concil), besonders durch seine Romane bekannt — „Un sermon sous Louis XIV., Trois sermons sous Louis XV." —, in denen er als religiöser Polemist und Vertheidiger des Protestantismus auftrat.

Die Philologie und Kritik hat ebenfalls gründliche Vertreter in Genf gefunden. Adolph Pictets Name hat europäischen Klang. Joseph Hornung hat, so geistreich wie gelehrt, die kleinen Schweizer Republiken mit den antiken Städte-Staaten verglichen und die Religion für eine „Nationalsache" erklärt, während der Dissident William Rey in „l'Amérique protestante", auf das Beispiel der freien Kirchen in Nordamerika gestützt, dies System als das wahrhaft protestantische bezeichnet. Ed. Humbert und Claparède haben sich im Studium der deutschen Wissenschaft gebildet. R. Rey spricht bei dieser Gelegenheit ein schönes Wort: „Ces littérateurs et savants ont largement puisé aux sources allemandes. Une nouvelle ère s'ouvrirait devant la science genevoise si elle entrait résolûment dans cette voie. Ses qualités de précision, d'analyse rigoureuse, de méthode la désignent comme l'interprète de l'Allemagne. A cette forte école, elle s'accoutumerait à aller au pourquoi des choses, à renoncer aux compromis, aux termes moyens, aux demi-solutions". Mit welchem Ernst die Naturwissenschaften in Genf getrieben werden, beweist das glückliche Experiment Raoul Pictets, dem es gelungen ist, das Sauerstoffgas unter einem Druck von 320 Atmosphären und bei 140 Grad unter dem Gefrierpunkt flüssig zu machen, sowie auch aus dem Wasserstoffgase bei einem Druck von 650 Atmosphären eine feste Masse herzustellen. Cailletat in Paris hat dieselben Experimente mit gleich glücklichem Erfolge gemacht; in naturwissenschaftlichen Forschungen steht die französische Wissenschaft immer auf der Höhe der Zeit, wenn es auch eine Uebertreibung ist, die Chemie für eine speciell „französische" Wissenschaft zu erklären (man denke an die Universitäten Berlin und Leipzig!), aber Genf steht darin mit Paris auf gleicher Höhe. Was aber die Genfer Bildung von andern Stätten der Wissenschaft unterscheidet, ist dass hier, trotz der gründlichsten Naturforschung, kein Genfer daran denkt, an den Principien der sittlichen Weltordnung zu rütteln. Die materialistischen Consequenzen, die man anderswo aus dem Darwinismus gezogen hat, haben hier bisher keinen Boden gefunden; kaum dass die Einbildungskraft eines Dichters sich vorübergehend zu einer pantheistischen Anwandlung hinreissen lässt. Die Genfer Nationalität (es ist dies ein merkwürdiges geschichtliches Phänomen!) hat eine ausschliesslich geistige Grundlage, sie datirt von der Reformation; Alles was

weiter zurück liegt, existirt nicht mehr; man weiss nichts von der Religion der keltischen Urbevölkerung, die römische Gesittung ist ebenso vergessen, man lebt und webt nur in der seit dem sechzehnten Jahrhundert gewonnenen geistigen Atmosphäre und diese ist entschieden religiös, wenn auch nicht mehr von Calvinischer Strenge (nur das politische Leben wurzelt im Mittelalter und keimt vielleicht schon in der römischen Epoche). In dieser Beziehung bildet Genf einen festen Anhalt für die gesammte europäische Gesittung. Hat doch in neuester Zeit ein hervorragender deutscher Gelehrter, Felix Dahn, seinen pessimistischen Stoicismus auf die Religion unsrer germanischen Vorfahren begründen wollen und dem christlichen Troste der persönlichen Unsterblichkeit einen heidnischen, Odhins Trost entgegengesetzt! Diesem Fall gegenüber ist es interessant, dass die Genfer Dichterin Jeanne Mussard die Auffassung ihrer Heimath, wonach sich das Studium der Naturwissenschaften sehr wohl mit wahrer Religiosität ohne Frömmelei vereinigt, gerade in einem deutschen Gelehrten verkörpert hat. In einem anmuthigen Gedichte, „Prédiction" betitelt, malt sie einer jungen deutschen Freundin das Glück aus, das sie bald in ihrem Hausstand erwartet, und schildert u. a. die friedliche Stätte, wo ihr künftiger Gatte seinen Studien obliegt.

La science et la foi.

Loin des villes, quand Mai de prairie en prairie
Drape le frais velours de sa robe fleurie,
Vous retrouvez le nid
Où votre cher penseur, que captive l'étude,
Se retrempe et renaît dans cette solitude
Où l'âme à Dieu s'unit.

Il cherche le repos et résout un problème . . .
La nature, pour lui, c'est le livre suprême
De l'Esprit Créateur;
Et du monde animé qui vit sur un brin d'herbe,
Il remonte au soleil, et voit l'astre superbe
Proclamer son auteur.

Du progrès infini, comprenant mieux l'échelle,
Il bénit en son coeur la Pensée Éternelle
Et poursuit sans effort,
En passant par degrés de l'ombre à la lumière,
Les transformations que subit la matière
Au creuset de la mort.

Noirs cercueils, frais berceaux, qne, songeur, il compare,
Lui répondent tout bas: „L'oubli seul nous sépare,

„Nous sommes le chemin
„Que déjà tu suivis cent et cent fois peut-être;
„Que tu suivras encor pour monter jusqu'à l'Être
„Dont tu bénis la main.

„Ces astres que tu vois étinceler dans l'ombre,
„Ces mondes, ces soleils dont nul ne sait le nombre,
„Recevront tour à tour
„Les sages que l'épreuve a mûris sur la terre,
„Les hardis éclaireurs, les martyrs d'un mystère,
Les coeurs riches d'amour."

Der Lebensgang der Dichterin, die Entwicklung ihrer Anlagen und Ansichten, letztere in zahlreichen Romanen niedergelegt, bietet ein interessantes Bild, das auszuführen der Raum nicht gestattet. In Arbeiterkreisen aufgewachsen, hat sie früh den Ernst und den Schmerz des Lebens kennen lernen. Jeanne Mussard, geb. Jaunin, geboren in Genf 1821, verlor, 8½ Jahr alt, ihre Mutter, eine Französin, die ihr den ersten Unterricht gegeben hatte; mit zehn Jahren schrieb sie ihre ersten Verse nieder, heimlich, denn ihr Vater hatte eine Antipathie gegen Schriftstellerinnen; in einem Gedichte „Une page de ma vie" gedenkt sie mit Liebe ihrer Stiefmutter, die ihr ein Herz voll Engelsgüte entgegenbrachte. 1837 verlor sie ihren Vater, bald stand sie ganz allein da. Nach ihrer Verheirathung gründete sie eine Mädchenschule, der sie zehn Jahre lang vorstand; allmälig erwachte wieder ihre lange Zeit hindurch unterdrückte Liebe zur Dichtkunst. Zwischen 1849 und 1856 erschienen ihre ersten Romane, sowie ein Band Gedichte „Epines et fleurs", dem später ein zweiter „Après la saison des roses" folgte. Sie hatte durch eigenes Studium den mangelhaften Unterricht ergänzt, den sie genossen hatte. Es ist rühmlich anzuerkennen, dass die Regierung J. Fazys der aus dem Arbeiterstande hervorgegangenen Dichterin von 1858 bis 1862 eine jährliche Pension von 1200 Fr. ertheilte; sie schrieb für den Staatsunterricht verschiedene Jugendschriften, u. a. die gekrönte „Petit-Jean le messager", worin sie zur Belehrung des Volkes alle Eigenthümlichkeiten der Genfer Volkssprache mit verbessernden Anmerkungen anbrachte. Die neue Regierung unterdrückte die Pension. Der Drang der Umstände zwang die Dichterin im Oktober 1871 eine Stelle als Erzieherin in Russland anzunehmen, die dort erhaltenen Eindrücke legte sie in den „Souvenirs de Wolhynie" nieder. Sie blieb drei Jahre in Russland, dann liess sie sich als Lehrerin in Deutschland nieder. In ihren Gedichten spiegelt sich so ziemlich das ganze Genfer Leben ihrer Zeit ab; eines derselben möge etwas abgekürzt hier stehen:

La nuit.

(Eine Nacht in Genf.)

Tout dort autour de moi . . . . tout garde le silence! . . .
Dans les arbres fleuris la brise se balance,
L'airain retentissant a vibré douze fois!

Pas un bruit au dehors, pas une seule voix,
Pour rompre ce repos en ces lieux ne s'élève;
Les rumeurs sont là-bas. Dans les murs de Genève
Minuit retient encore en des cercles nombreux,
Auprès d'un tapis vert, quelques fous malheureux
Qui veulent ressaisir la veine fortunée! . . . .

La passion du jeu tient leur âme enchaînée
Et la fièvre de l'or, de ses tons empourprés
Passe aux tons les plus mats sur leurs traits altérés! . . .
De ces affreux tableaux détournons les regards,
Le vice y règne seul, fuyons ses étendards! . . .

Sous un plus heureux toit, où l'ouvrier sommeille,
Vers sa table penché le philosophe veille
Pour découvrir le mieux applicable aux mortels[1]),
Pour saper l'égoisme, ébranler ses autels,
Remplacer l'affreux moi de plus en plus cynique
Par le tous bienveillant, généreux, sympathique[2]),
Qui fera refleurir un jour dans la cité
L'amour et le progrès joints à la liberté.

Minuit retrouve encor l'active jeune fille
Dont le modeste gain fait vivre sa famille.
Son travail prolongé tard, bien tard chaque soir,
Donne à son père infirme, à sa mère l'espoir
De ne frapper jamais aux portes d'un hospice.
Quand le coeur accomplit un pieux sacrifice
Aux heures du repos, pendant la calme nuit,
L'impérieux sommeil se retire et s'enfuit.

---

[1]) D. h. in seinen Nachtwachen sinnt der Denker über die mögliche Verbesserung der Lage seiner Mitbürger nach; le mieux = das Bessere; mieux ist hier als Substantiv genommen.

[2]) le moi, das Ich, d. h. der Egoismus, soll dem Gemeinwohl weichen; tous, der Plural von tout, ist hier als substantivischer Singular genommen, soviel wie: das Wort Alle.

Sous ces rideaux, là-bas, je vois une figure
Que l'excès de son mal bouleverse et torture,
Tandis qu'à son chevet un bon ange penché,
Pour sauver le malade, offre à Dieu, — saint marché, —
Tous les biens d'ici bas, beauté, fortune et vie! . . .

Mais si passe la crise, hélas! elle est suivie
De quelque autre, et bientôt, tordu par la douleur,
Cet être tant chéri devient blasphémateur! . . .
C'est alors que la femme, ou la soeur, ou la mère,
Implore le pardon du souffrant. Sa prière
Comme un encens béni s'envole vers les cieux,
Et le malade aimé sent tomber sur ses yeux
Le doux poids du sommeil qui console et repose.
Un doux songe l'emporte et le métamorphose,
Il sourit! . . . „Oh! bonheur, dit l'ange, il est sauvé!
A mon ardent amour le ciel l'a conservé!“

Si dans la ville encor tant de drames[1]) se jouent,
Si tant d'affections s'y brisent et s'y nouent
Après que le minuit est sonné, — dans les champs
Le silence et le calme ont des hymnes touchants,
Doux comme les senteurs que la campagne exhale.
Les chemins tout déserts, larges rubans d'opale[2]),
De l'astre des rêveurs, — astre au front argenté, —
Reçoivent sans orgueil l'amoureuse clarté.

L'Arve qui gronde au loin rappelle à ma mémoire
Par ses flots écumeux, que, vains songes de gloire
Et rêves de bonheur, tout passe . . . tout s'enfuit! . . .
C'est pourquoi du torrent le monotone bruit
M'émeut, parle à mon coeur une langue divine;
Sa grande voix toujours me trouble et me fascine,
Ses sanglots ont le don de réveiller en moi
Les plus chers souvenirs d'espérance et de foi!

La foi! ce pur flambeau! la foi! ce jour sublime!
Qui fait sur le bûcher resplendir la victime,
La foi qui met au coeur chrétien le feu sacré,
Qui fixe le génie au front de l'inspiré.

---

[1]) S. die Anmerkung S. 391.

[2]) Der Opal ist gewöhnlich milchweiss oder bläulich, also der Mondbeleuchtung ähnlich.

La foi! prisme divin qui du Très-Haut procède,
La foi! puissant levier que peut-être Archimède
Dans ses songes rêvait, la foi m'emporte au ciel! . . .

La coupe du malheur n'a plus pour moi de fiel;
Vers l'espace infini, joyeuse, je m'élance;
J'admire l'Univers dans sa magnificence,
Et serrant cette croix qui jadis me sauva,
Le coeur rempli d'amour, j'adore Jéhovah!!!

Der originellste Dichter (in Prosa), den Genf in neuerer Zeit hervorgebracht hat, ist unstreitig Rodolphe Töpffer. Geboren in Genf am 17. Februar 1799, Sohn des Malers Valentin T., selbst Maler und Professor der Aesthetik an der Akademie, vortrefflich als Carricaturist und Genrezeichner, schrieb R. Töpffer, dem eine Augenkrankheit das Malen verbot, seit den 30er Jahren seine reizenden Novellen (zum Theil für Pariser Feuilletons), worin er das Leben Genfs und seiner Umgebung glücklich wie kaum ein Anderer gezeichnet hat. Er starb 8. Juni 1846. Die ganze gebildete Welt kennt seine Werke: „le Presbytère, les Nouvelles genevoises, Menus propos, Voyages en zigzag"; Humorist und voll Gefühl, zart und naiv, macht er lachen und weinen; durch und durch rechtschaffen, voll Herzensgüte, eine unverdorbene gesunde Natur, setzt er das Glück in ein mässiges, thätiges Leben voll Freude an der Schönheit der Schöpfung; fern vom städtischen Treiben ist er am glücklichsten. Er verdient den Namen eines Genfer Jean Paul.

Die Verskunst fand Vertreter in Vuy, der dem deutschen Genius verwandt ist; in dem Fabeldichter Ant. Carteret, in Blanvalet, in Fréd. Amiel, einem feinen geistreichen Dichter, der auch als Uebersetzer in seinen „Les Étrangères" (1875) sich bemüht hat, der französischen Verskunst grössere Gewandtheit zu geben und dem französischen Publikum die Kenntniss der ausländischen Poesie zugänglich zu machen. Ausser einer historischen Studie „l'Académie de Genève" hat Amiel verschiedene Gedichtsammlungen veröffentlicht: „Les Grains de mil (poésies et pensées), Il Penseroso (poésies-maximes), La Part du rêve (nouvelles poésies), L'escalade de 1602 (ballade historique); zur vierhundertjährigen Gedächtnissfeier der Siege über Karl den Kühnen erschien von ihm: „Charles le Téméraire, romancero-historique." Seine jüngste Gedichtsammlung heisst „Jour à jour, poésies intimes" (1879); der Dichter erklärt den Titel durch folgende Verse:

Parcourez ce mince volume,
Quelques mots notés jour à jour.
Souvent une ligne y résume
Une semaine d'amertume,
D'angoisse, de joie ou d'amour.

In diesen Gedichten sind die Eindrücke der reiferen Lebensjahre niedergelegt, jener Jahre, wo man dem grossen Geheimniss der Unendlichkeit immer näher tritt; die Gedanken zeichnen sich durch philosophische Tiefe und einen fast religiösen Ernst aus. Schon die Sprache trägt den Charakter der Aufrichtigkeit, selten stösst man darin auf Spuren von Künstelei oder gesuchten Wendungen; die Phantasie nimmt darin einen gemessenen Flug; der Dichter hat gelebt und gekämpft und wenn er in einer Stunde der Ermattung einmal ausruft:

La vie est une lutte et dès lors un supplice!

so fügt er auch hinzu:

La vie est un devoir, elle est une bataille.
Honte au glaive qui veut au fourreau se rouiller!

oder auch:

Il faut porter sa vie et non pas la subir.

Ein junger Kritiker aus Neuchâtel, Jean de Pury, dessen Besprechung hier benutzt ist, vergleicht[1]) den Genfer Dichter mit dem Pariser Alfred de Musset und sagt:

Fr. Amiel und A. de Musset.

„A travers tous les découragements et tous les doutes, ce sentiment du devoir austère reste le grand ressort moral du poète qui avance les regards fixés sur le sombre inconnu des destinées et qui voit l'horizon s'éclairer à mesure qu'il commence à y entrevoir Dieu.

Il n'est jamais trop tard pour relever la tête,
Il n'est jamais trop tôt pour tomber à genoux.

Musset avec ses admirables langueurs me semble bien petit à côté d'une parole comme celle-là[2]). Le chantre de Rolla a baissé la tête et n'a pas su tomber à genoux, il s'est complu dans sa lâcheté et dans son impuissance et j'honore bien davantage un poète qui, faisant moins de musique avec les mots, me reconforte et m'élève et qui m'arrête sur le chemin glissant de l'affaissement et du doute par cette mâle et sévère parole:

---

[1]) Diese Parallele bezieht sich weniger auf die Dichtgattungen, als auf den ethischen Werth der Weltanschauung der beiden Dichter.

[2]) Eine Erinnerung aus dem Leben des Verfassers finde hier Platz. Auch er war eine Zeit lang von A. de Musset geblendet. Da ging er einst in Paris mit dem ihm befreundeten Historiker Jules Michelet in das Institut de France; als er die Büste A. de Mussets bemerkte, wandte er sich zu seinem Begleiter und sprach: „Quel génie!“ — „Il y avait mieux“, antwortete Michelet kurz, scharf, fast herb. Dies Wort brachte den Verfasser zur Besinnung.

Mon fils, celui qui s'abandonne
Par le ciel est abandonné;
Il faut mériter la couronne,
Si tu veux être couronné.

Sachons-nous inspirer de ses nobles encouragements:

1.

Et comme l'aube aux flèches roses
Chasse la nuit où nous pleurions,
Regardons de très-haut les choses
Et couvrons-les de nos rayons.

2.

Que toute idée enthousiaste,
Que tout sentiment généreux
Trouve notre âme ouverte et vaste;
Respirons pour eux et par eux.

3.

Du sein des sphères éthérées
Le monde apparaît différent;
Demandons aux choses sacrées
De penser vrai, de sentir grand!

Nur die dramatische Poesie, wenn auch verschiedene Dramen und zwar nationalen Stoffes schon erwähnt werden konnten, hat bis jetzt noch nicht hervorragende Dichter gefunden; „le théâtre de Genève n'a jamais été qu'une école de frivolité et n'a suscité aucune oeuvre dramatique, ayant un caractère suisse“ (R. Rey). Voltaire darf sich freuen; was er nicht durchzusetzen vermochte, ein späteres Geschlecht, Rousseaus Warnung verachtend, hat es vollbracht, zur Schädigung der nationalen Gesittung. Was sollen in der Stadt freiheitlichen protestantischen Charakters die oft unreinen Erzeugnisse der Pariser Boulevard-Litteratur? Aus ihren eigenen Sitten, ihrer eigenen Geschichte heraus hat die romanische Schweiz ihre Nationalbühne aufzubauen, die nationale Seele ist durch die Gaukeleien der fremden Muse gefährdet, welche selbst im eigenen Lande verderblich wirken[1]). Liest man die geschichtlichen Darstellungen eines Merle d'Aubigné, so fragt man sich: warum wirft sich ein so dramatisch belebtes Talent nicht auf die Bühne, macht die Bühne zur Kanzel? Statt der Missionäre, der „Pasteurs du désert“, wie in der frühern Zeit, bringe Genf, das ja dieselbe Sprache wie Frankreich spricht, Dichter hervor, die die Helden der Reformation in ergreifenden Bildern dem Volke vorführen! Und die Satire eines Petit-Senn zeigt, dass das Talent für die Komödie in Genf so gut reift wie in Paris. Der wahre

[1]) Die französischen Volkssitten sind, wie schon im einleitenden Ueberblick gesagt wurde, viel besser als die Pariser dramatische und Roman-Litteratur; in Provinzialstädten kündigt der Theaterzettel zuweilen „eine Familienvorstellung“ an, d. h. man gibt Stücke, die dem Familienvater erlauben, seine Frau und seine Töchter in das Theater zu führen.

Shakespeare in französischer Sprache kann nur aus der romanischen protestantischen Schweiz hervorgehen. Den Dramen Victor Hugos fehlt der wahrhafte geschichtliche Geist, der durch Shakespeares und Schillers Werke weht; statt durch tragische Tiefe zu ergreifen, blenden sie nur durch romantischen Flitterglanz.

Aber ein neues Geschlecht ist auf die angeführten Dichter gefolgt, ein Geschlecht, das von ausländischen, dem Genfer Genius widerstrebenden oder denselben zersetzenden Ideen genährt, auf neue Bahnen hinlenkt. Die Bewegung, der Fortschritt sind wesentliche Bedingungen des Lebens; fremde Anschauungen mag der Verkehr zur Befruchtung herbeitragen; aber die Wurzeln der Kraft sind immer im vaterländischen Boden. Es ist eine Zeit des Uebergangs, der Umwandlung angebrochen. Die Verschmelzung des waadtländischen mit dem Genfer Geiste wäre vielleicht ein ebenso conservatives wie fortschrittliches Element. Zu den Dichtern und Schriftstellern, die in dieser Epoche der Umgestaltung aufgetreten sind, gehören u. a. Marc Monnier, Marc Debrit und Victor Cherbuliez. Der Letztere hat durch seine Romane sich einen litterarischen Ruf erworben; aber schon lange war sein Herz mehr in Paris zu Hause als in Genf, wie auch er in dem Kampfe zwischen Frankreich und Deutschland mit ersterem sympathisirte; er war mehr Franzose als Schweizer und hat sich auch unlängst, als Abkömmling einer flüchtigen Hugenottenfamilie, wieder in Frankreich naturalisiren lassen. M. Debrit, Verfasser von „La philosophie contemporaine en Italie," trat an die Spitze des „Journal de Genève". Marc Monnier ist in Paris wie in Genf zu Hause, ein vielseitiger, glänzender Geist; seine Gedichtsammlung „les Lucioles", ein Jugendwerk, fand grossen Beifall; von seinem „Théâtre de marionnettes" kam manches in Paris zur Aufführung, sie enthalten meist politische Anspielungen; den Vers handhabt er mit Leichtigkeit, gefeilter als seine Erstlinge sind seine „Poésies fugitives." Von ihm ist auch eine Uebersetzung des Götheschen Faust erschienen.

Auch in der Malerei und Bildhauerkunst zeigt sich die Tüchtigkeit am meisten da, wo der Künstler „schweizerisch" bleibt. Valentin Töpffer, geb. 1774 in Genf, Vater des Schriftstellers, den er zu seinem Schmerze überleben musste, anfangs Kupferstecher, dann Maler, hatte keinen andern Lehrer als die Natur; die Landschaft und die Bevölkerung von Savoyen gelangen ihm vortrefflich, seine Volksscenen sind voll Natur und Leben. Die nationale Geschichte wurde in der Restaurationsepoche von Lugardon und Joseph Hornung vertreten. Lugardon, dem seine „Befreiung Bonivards" Ruf verschaffte, begeisterte sich wie Schiller für das Hirtenvolk, das seine Freiheit erkämpft. Sein „Arnold von Melchthal", sein „Wilhelm Tell, der Baumgarten rettet" bezeugen, dass in dem Künstler die Seele der alten Schweiz lebt, wenn auch die Farbe über die Zeichnung vernachlässigt ist. Romantisch farbensatt dagegen ist J. Hornung: in seinem

„Tod Calvins“ sind die grossen Männer jener Zeit um den Reformator vereinigt; eine grosse Volksscene bietet „Froments Predigt auf dem Molard“; auch die erschütternden Scenen aus der Geschichte des französischen Protestantismus hat sein Pinsel dargestellt: „der Tod Colignys,“ „der Tag nach der Bartholomäusnacht.“

Der Alpenlandschaft gab im Jahr 1828 Meuron aus Neuchâtel neue Anregung. Seinem Beispiel folgte Diday, doch verweilte er nicht zu lange in den wilden höhern Regionen, er stieg wieder hinab zu „dem Brienzer See“, zur „Cascade Pissevache in Wallis“ oder in die Ebene zum „Sturm im Eichenwalde.“ A. Calame nahm den Pinsel seines Landsmannes Meuron wieder auf (s. Neuchâtel); sich keine Ruhe gönnend in seiner künstlerischen Begeisterung für die Alpenwelt, unterlag er schon mit 54 Jahren der angestrengten Arbeit. Wie sich Frankreich zu dieser Schweizer Kunst verhält, sagt R. Rey:

Der französische Geschmack und die Alpenlandschaft.

„Aujourd'hui, l'oeuvre de Calame est dispersée de Genève à Pétersbourg; l'Europe du Nord lui a fait le meilleur accueil; en France, le paysage alpestre rencontre toujours d'ardents contradicteurs. La nation qui a placé le beau dramatique dans l'harmonie racinienne, se refuse en peinture à accepter une nature aux masses colossales, aux lignes saccadées, aux aspects tourmentés, qui bravent les préceptes académiques sur la mesure, la proportion, la sage harmonie. Chateaubriand a pu contester le beau alpestre, les classiques le nieront, comme ils ont nié Shakespeare et Byron; mais qu'importe!“

Ja wohl, mögen die Pariser „Paysagisten“ sich an dem stummen[1]) Wald von Fontainebleau genügen lassen, der Schweizer Künstler wird die Freunde des Schönen hinaufführen auf die Höhen, wo der Mensch seinen Blick in die Ewigkeit wirft. Er soll darum nicht ausschliesslich nur dieses Gebiet der Schöpfung als eine Kunstoffenbarung betrachten; wo ihn seine Anlage auch für andere Schönheit empfänglich macht, wie den Waadtländer van Muyden, der das italienische Volksleben darstellt, folge er der Stimme der Natur, wie der Genfer Duval, der neben der Schweizer Landschaft auch die römische Campagne und die Provence zum Vorwurf genommen hat. Nach Calame wurde die Alpenlandschaft noch von Humbert und Lugardon dem Sohne vertreten; Castan, Calames Schüler, und Guigon sind in die Ebenen, an die Seeufer, in die sonnigen Thäler hinabgestiegen. Die Genfer Familie Rath hat in dem nach ihr benannten Museum der nationalen Kunst einen Tempel errichtet; Ehre solchen Patrioten!

Offenbar war, in Folge der ganzen geschichtlichen Erziehung des Genfer Volkes, für die plastische Kunst hier kein günstiger Boden. Ein aus

[1]) Der Wald von Fontainebleau ist wasserlos, deshalb halten sich keine Vögel hier auf; man hört hier keine Nachtigall singen, keinen Finken, keine Drossel schlagen.

Genf gebürtiger berühmter Bildhauer, James Pradier (geb. 23. Mai 1792, gest. 14. Juni 1852), bildete sich in Paris, widmete sich Paris. Die nur sinnlich schöne Form gelang seinem Meissel am besten, man kennt seine „Phryne“, seine anmuthigen „drei Grazien.“ Im Dienste Frankreichs hat er auch die Gewaltthat Ludwigs XIV., den Raub Strassburgs, versteinert, die Bildsäule dieser Stadt wie die der Stadt Lille auf dem Pariser Concordeplatze sind von Pradier. Doch hat er auch seiner Vaterstadt gedacht; ausser den Büsten von Bonnet, Sismondi, J. J. Rousseau und seiner eigenen verdankt ihm Genf die Bildsäule Rousseaus auf der Insel, die diesen Namen trägt. Auch Chaponnière, ebenfalls Genfer, von dem in Genf die wehmüthig zarte „Jeune Captive“ steht, ging nach Paris, wo er ein Basrelief am Triumphbogen schuf; er starb früh, Petit-Senn beklagte seinen Tod in einem Liede. Bildhauertalente werden also in Genf geboren, dafür zeugt ferner Dorvière, von dem die Gruppe „Ismael und Hagar“ daselbst herrührt; der nationale Genius wird sich auch in dieser Hinsicht ergänzen. Er bleibe nur sich seiner geschichtlichen Grösse und Aufgabe bewusst, er bleibe vor Allem frei und unabhängig von Paris! „Quel heureux talisman vaudrait cette patrie qui d'abord sourit à nos yeux?“ So ruft ein Genfer Dichter aus, Petit-Senn; ein inniges Gefühl für die Heimath vermählt sich in seinem Gedichte, das man mit „Les débuts d'un poète“ von Jeanne Mussard vergleichen möge, so tief und würdig mit edlem Stolz, dass es jeder Genfer Dichter und Künstler beherzigen sollte; es heisst:

Le poète loin de Paris.

Ne serait-ce qu'au sein des villes enfumées,
Sur le pavé fangeux des immenses cités,
Que par de saints transports les âmes enflammées
Lancent de célestes clartés?

Quoi? cet amas confus de travers et de vices,
Cet informe chaos de sots et de méchans,
Au poète inspiré seraient-ils donc propices
Pour moduler des sons touchans?

Quoi! par la mode seule une muse entraînée,
Servilement soumise aux caprices du jour,
Charmerait-elle plus, à Paris enchaînée,
Que libre en un obscur séjour?

Quoi! de tous les excès une sentine impure
Donnerait à ma voix un ton plus solennel
Que ces bois, ces ruisseaux, ces monts, cette verdure,
Qui bordent le toit paternel?

Loin de moi cette erreur! mon esprit la réprouve;
Les lieux où je naquis inspirent mes travaux;
Mieux que partout ailleurs, mon existence y trouve
Des amis et peu de rivaux.

Non, je veux éviter cette envieuse foule
Qui de loin me convie et qui me tend la maiu,
Troupeau d'ambitieux qui nous brise et nous foule,
Lorsque nous barrons son chemin.

Et que me fait à moi la faveur passagère
Des auteurs de renom, des journaux en crédit!
A ces succès d'un jour, à leur gloire légère,
Rarement le sage applaudit.

Poètes de salons, brillante coterie,
Croyez-vous donc trouver dans la grande cité,
Plus que dans la province où fut votre patrie
La nature et la vérité?

Là, pour mieux réussir, lâchement on intrigue;
De perfides complots tous les fronts sont chargés;
Là, rampe le mérite écrasé par la brigue,
Sous les pieds de vils protégés.

Ah! n'est-il pas aux lieux où le sort nous fit naître
Plus de charmes divins, plus de liens touchans,
D'abris mystérieux qu'on aime à reconnaître,
Témoins de nos premiers penchans?

N'est-ce pas sous le toit où coula notre enfance
Que l'air est embaumé, le sommeil souriant?
N'est-ce pas de l'asile où fut notre innocence
Qu'au loin l'aspect est attrayant?

Pourquoi ne pourrait-il féconder mon génie,
Ce vallon qui cacha les meilleurs de mes jours?
Pourquoi de mes plaisirs unis à l'harmonie
N'embellirait-il point le cours?

Pour jeter dans nos coeurs la molle rêverie,
Pour animer les bois, pour égayer les cieux,
Quel heureux talisman vaudrait cette patrie
Qui d'abord sourit à nos yeux?

Et quand cette patrie, assise au bord de l'onde,
Se mire dans des flots de cristal et d'azur,
Quand Dieu mit à ses pieds le plus beau lac du monde,
Le plus élégant, le plus pur;

Lorsque la liberté la pare, l'environne,
Que, jaloux du repos étalé dans son sein,
Les étrangers, cherchant la paix qui la couronne,
Chez elle arrivent par essaim;

Quand les bardes fameux dont se vante notre âge,
Amoureux de Genève, y vinrent tour à tour,
Que leur voix, du Léman célébrant le rivage,
Frappa les échos d'alentour,

Eh quoi! j'irais briguer dans une capitale
Un peu de ces succès qui gonflent notre orgueil?
Un peu de renommée, au calme si fatale,
Un laurier qui croît sur l'écueil?

Non, non, dans mon pays où le bonheur m'arrête,
S'ils sont moins glorieux, mes destins sont meilleurs;
J'y préfère un loisir, que donne la retraite,
Au renom qu'on achète ailleurs.

Et peut-être qu'un jour, auquel je n'ose croire,
L'étranger, souriant à mes légers crayons,
Sur les bords de mon lac permettra que la gloire
Me réchauffe de ses rayons.

Oh! qui ne serait fier de la noble couronne
Dont la seule justice a tressé les lauriers!
Comme elle est honorable alors qu'on nous la donne
Au sein des paternels foyers!

Ohne Zweifel gelang dem Dichter Petit-Senn die Satire am besten, sein Gedicht „la Miliciade“ ist der beste Beleg dafür; Petit-Senn hat ein scharfes Auge für die Verkehrtheiten der Menschheit, aber sein gutes Herz, seine Liebe zur Menschheit bricht immer wieder durch. Es war daher sehr zu beklagen, dass sich der Dichter nicht der Komödie zugewandt hat, er hätte sein Vaterland mit trefflichen Lustspielen bereichern können. Statt dessen hat er seine geistreichen Beobachtungen in Sittensprüchen niedergelegt und als Moralist mit dem Franzosen François de la Rochefoucauld (1613—1680) gewetteifert, von dessen Werke „Maximes morales“, was die Form betrifft, P. Albert sagt: „Il y a peu de livres

plus voisins de la perfection.“ Petit-Senn hat nicht nur dieselbe Formvollendung erreicht, er übertrifft auch den Franzosen an innerer Vorzüglichkeit. Der Leser möge sich selbst ein Urtheil bilden, eine Auswahl der Sprüche des Genfers sei hier mitgetheilt:

Maximes de Petit-Senn.

„L'étoile polaire comme l'expérience ne guide l'homme que le soir, et se lève lorsqu'il va se coucher.

On tient mieux les hommes par le mal qu'on peut leur faire que par le bien qu'on leur a fait.

Jadis c'était la qualité, aujourd'hui c'est la quantité de leurs oeuvres qui fait le mérite des écrivains; on en voit de la force de quatre cents volumes, comme des paquebots de la force de quatre cents chevaux.

Nous nous honorons de l'estime des grands, mais celle des petits nous honore.

Le pédant tient plus à nous instruire de ce qu'il sait que de ce que nous ignorons.

On se trouve plus spirituel en songeant à ce qu'on aurait pu dire, qu'en se souvenant de ce qu'on a dit.

Ne nous étonnons pas des félicités du méchant et des revers du juste; la vie est un livre, les errata sont après la fin.

Nous apprécions mieux les services que nous rendent les autres pour ce qu'ils nous valent que pour ce qu'ils leur coûtent.

Qui se confie au bavard et prête au prodigue, retrouve son secret partout et son argent nulle part.

Le désastre de son ennemi amollit la rancune d'un être bon, mais affermit celle du méchant; ainsi le soleil fond la neige et durcit la boue.

Le pied du sauvage imprimé dans le sable indique la présence de l'homme à ce même athée qui nie un Dieu dont la main est empreinte sur l'univers entier.

Il faudrait pouvoir oublier le mal qu'on entend dire du prochain, ou se souvenir de le taire.

Un succès purifie le coeur et en bannit l'envie; comme une flamme subite égaye le foyer dont elle chasse la fumée.

On trouve un jour pour goûter un plaisir; on cherche une heure pour s'acquitter d'un devoir.

La protection d'un grand de la terre ressemble à celle de ces arbres élevés, qui ne nous offrent contre l'orage qu'un abri menacé de la foudre.

Pour juger de la hauteur d'un épi on ne le sort point du champ, et, pour ne point s'exagérer l'élévation de son mérite, il faut le comparer à celui des autres.

Ainsi que le premier homme, l'heureuse enfance trouve un paradis au seuil de la vie.

Dans un monde meilleur nous retrouverons tout ensemble nos jeunes années et nos vieux amis.

On connait le prix de la fortune lorsqu'on l'a gagnée, et celui d'un ami quand on l'a perdu.

On se lasse des plaisirs qu'on prend, mais non de ceux qu'on donne.

Pour qui s'élève au ciel par la pensée, il n'est que de beaux jours: on trouve sans cesse le soleil au-dessus des nuages.

Se livrer sans cesse aux mêmes plaisirs devient vite insipide; mais il ne l'est jamais de pratiquer les mêmes vertus; les joies de la conscience ne sont pas susceptibles de monotonie.

L'athéïsme est le suicide de l'âme.

Form und Inhalt sind bei Petit-Senn gleich schön; von Larochefoucauld sagt der Franzose Demogeot: „Le philosophe est loin de valoir l'écrivain. Ses Maximes ne sont qu'une perpétuelle variante de cette pensée fausse, c'est-à-dire outrée, que toutes les actions humaines n'ont pour mobile que l'amour-propre. L'auteur ne voit qu'un des deux côtés de la nature morale. Il sépare les deux instincts qui la composent, et retranche absolument le plus noble. Il prend l'accident pour la règle, et nie la vertu parce qu'il est des coeurs vicieux." War darum Larochefoucauld selbst ohne sittlichen Werth, weil er so schlecht von den Menschen dachte? Er war eben ein Kind seiner Zeit; die vornehme französische Gesellschaft wie sie aus der geschichtlichen Entwicklung hervorgegangen war, konnte keine bessern Erziehungsresultate liefern. Er schilderte die Menschen wie er sie sah, nämlich in seiner Gesellschaft; der französische Adel jener Zeit aber bestand nur aus Höflingen und Intriganten, seine Jugend verbrachte derselbe in galanten Abenteuern, die reiferen Jahre in kleinlicher Ehrsucht. Von Larochefoucaulds eigenem Sohne, der von gleichem Alter wie der König und dessen Günstling war, sagt Herzog Saint-Simon in seinen Memoiren: „Jamais valet ne le fut de personne avec tant d'assiduité et de bassesse, il faut lâcher le mot, avec tant d'esclavage."[1]) Nicht die Menschheit zeichnet Larochefoucauld (es gibt allerdings verschiedene allgemein gültige Sprüche bei ihm), sondern die Leute seines Ranges, mit denen er umging. Wie der vornehme Herr von dem Volke dachte, sagt er selbst: „Je suis peu sensible à la pitié et je voudrais ne l'y être point du tout ... C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le coeur, et qu'on doit laisser au peuple qui n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passions pour le porter à faire les choses."

---

[1]) Diesen sich selbst zur unwürdigsten Kriecherei erniedrigenden Adel hat Renan dem preussischen Adel, der „noblesse sans éclat", wie er ihn nennt, als Muster vorgehalten! Renan vergass, dass Molière, der Zeitgenosse jenes „glänzenden" Adels, „Saute, Marquis!" gerufen hatte.

Wie konnte auch eine Gesellschaft, welche im sechzehnten Jahrhundert die sittliche Wiedergeburt durch die Reformation aus Fanatismus und Habsucht (unter Katharina von Medici wurden die Güter der Hugenotten verschenkt) in Blut und Feuer erstickt hatte, wie einst ihre Vorfahren die Bildung der Albigenser, wie konnte eine solche Gesellschaft sich zu Grundsätzen hoher reiner Sittlichkeit erheben? Der Pöbel und zur Zeit der Ligue die ganze Pariser Bürgerschaft hatte dieser Gesellschaft bei der Bekämpfung der Reformation geholfen, der Adel vergalt dem Volke, das ja nicht „par raison“ sondern „par passions“ handelt, durch gründliche Verachtung. Allerdings ging auch die Reformation von dem Dogma der Verderbtheit der menschlichen Natur aus, und ein Jansenist — der Jansenismus nahm im siebzehnten Jahrhundert das Werk der Reformation wieder auf — gab auch dem Herzog Recht, er meinte aber, dass diese Verderbtheit wieder gesühnt werden könne, und erinnerte ihn an das Dogma von der Gnade. Aber der Herzog hat sich der Religion gegenüber immer sehr kalt verhalten, und die Regierung Ludwigs XIV., die die Ausrottung der Protestanten anbefahl, zerstörte auch Port-Royal, den Sitz des Jansenismus; die Jesuiten und ihre laxe Moral bekamen die Oberherrschaft. Man weiss, wie Alles endete. Unterdessen hatte sich aber in Genf, dem Sitz des Calvinismus, die puritanische Strenge schon gemildert und die protestantische Welt kam nach und nach zu jenem harmonischen Gleichmass von Religiosität und Lebensfreude, aus welchem Petit-Senn seine Maximen geschöpft hat, die er bescheidener Weise „Bluettes et Boutades“ (Genève, Joël Cherbuliez) benannt hat. Wie verschieden die seinigen von denen des Franzosen sind, bezeichnet schon die Art ihrer Entstehung: „Ce fut dès l'année 1842 que, dans mes promenades journalières, je cherchai à formuler en termes clairs et précis les diverses pensées qui tour à tour occupaient mon esprit, souvent rieuses, parfois morales. Il est facile de reconnaître que presque toutes sont nées au sein de la nature et à l'aspect de la campagne, car la plupart des images et des comparaisons que j'ai employées à les rendre sont puisées à cette source pure et abondante ... J'envoyai à différents recueils suisses ces pensées nées dans les prés entre deux haies, au bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un bois, tantôt dans la saison parfumée des fleurs, tantôt durant les froides journées de l'hiver, et dont le seul mérite sans doute était de refléter ces horizons purs et brumeux, et ces aspects champêtres en face desquels elles étaient écloses. Quoi qu'il en soit, elles furent accueillies favorablement par les journaux suisses, et les feuilles sardes[1]) et françaises, voisines de nos frontières, les reproduisirent dans leurs colonnes.“

Petit-Senn theilte diese verstreuten Sprüche einem Freunde in Paris mit, Louis Reybaud, dem Verfasser von „Jerôme Paturot“. Dieser besorgte

[1]) Die Savoyer Blätter; Savoyen gehörte damals noch zur sardinischen Monarchie.

das Erscheinen derselben in Buchform (1846) und versah die zweite Auflage mit einem Vorwort. Schon mehrmals sind hier französische Schriftsteller herangezogen worden, um Zeugniss zu Gunsten der romanischen Schweiz abzulegen, Keiner aber bekräftigt besser den Grundgedanken dieses Buches als der Letztgenannte, seine Worte schliessen diese Zeugnisse würdig ab. Louis Reybaud sagt:

Die Pariser Litteratur und die der romanischen Schweiz.

L'auteur de ce livre est un de ces esprits distingués, et de jour en jour moins rares, qui parviennent à se faire une place dans les lettres sans avoir besoin pour cela de passer par le baptême parisien ... C'est encore des bords du Léman que nous vient ce nom entouré d'une célébrité légitime. Depuis quelques années, Genève et Lausanne semblent se piquer d'honneur et menacer Paris d'une levée d'écrivains contre lesquels ses remparts seraient impuissants à le défendre. Conscience et talent, voilà ce qu'ils portent sur leur drapeau, et c'est une devise que l'on déserte autonr de nous.

Les lettres françaises, si longtemps victorieuses, en sont arrivées à cette heure d'énervement qui suit de pénibles campagnes, et peut-être ont-elles besoin, pour se retremper, de l'aiguillon d'une rivalité redoutable. Bienvenus soient donc les écrivains chargés de préparer et d'accomplir cette réaction. Les gens de goût se feront un devoir de les introduire auprès de notre public, et se serviront de leurs oeuvres pour remettre des plumes que le succès égare dans la voie d'une estime plus durable et plus vraie".

Also, die Schriftsteller der romanischen Schweiz besitzen, nach L. Reybands Worten, das was den französischen zu mangeln beginnt: Gewissenhaftigkeit und Talent. Die erstre beruht auf der religiösen Erziehung der Schweiz; bei dem fortwährenden Schwanken zwischen Religion und skeptischer Spötterei, worin die französische Jugend aufwächst, geht eben die sittliche Grundlage leicht verloren; die Unterdrückung der Reformation rächt sich fort und fort. An diesen Schweizern, sagt der Pariser L. Reybaud, sollen sich die Franzosen ein Beispiel nehmen; der Verfasser dieses Buches sagt nichts Andres.

Gleich darauf aber verwischt die französische Eigenliebe den nationalen Unterschied, sie will eben immer annectiren. „Ce n'est pas d'aujourd'hui (fährt L. Reybaud fort) que la Suisse française fournit son contingent à la légion des penseurs et des poëtes dont notre pays s'honore. J. J. Rousseau nous est venu de là; Madame de Staël y a écrit ses plus belles pages". Weil beide in französischer Sprache schrieben, will sie der Pariser zu Franzosen stempeln. Als ob jemals diese beiden grossen Geister aus der französischen Bildung hätten hervorgehen können! „Vinet a su se faire une réputation d'écrivain et de critique, tandis que Toepffer devenait un romancier populaire. Ces deux noms nous appartiennent désormais". Wieder annectirt! Und warum?

Weil sie ebenfalls französisch schrieben. Aber — das ist eben das wunderbare geschichtliche Phänomen — die Sprache macht hier nicht die Nationalität aus; wäre die romanische Schweiz eine Provinz Frankreichs gewesen, so hätte sie diese Schriftsteller nicht hervorgebracht. Dieselben vertreten eine fremde Gesittung, keine französische. Es wäre eine Gefahr für die Bildung und Litteratur der romanischen Schweiz, wollten ihre Schriftsteller mit dem französischen Strome schwimmen. Die romanische Schweiz hat Frankreich gegenüber eine hohe geschichtliche Aufgabe, und wenn die Litteraturen beider ein gemeinsames sprachliches Band umschlingt, so vertritt in Bezug auf den sittlichgeistigen Gehalt die romanische Schweiz die bessere Hälfte. Petit-Senn hatte Recht dieses Paris zu fliehen, auch dem Dichter gilt das Wort: „An's Vaterland, an's theure schliess' dich an; hier sind die starken Wurzeln deiner Kraft!"

Der Zofinger Verein.

Dieses heilige Feuer der nationalen Bildung zu nähren, hat sich ein Jünglingsbund zur Aufgabe gestellt, der dem der deutschen Burschenschaft nicht unähnlich ist und in derselben Zeit entstand: der Zofinger Verein, la Société de Zofingue, dessen Wahlspruch „Patrie, Amitié, Science" lautet. In Folge der Restauration hatte sich in der Schweiz ein Cantonalgeist ausgebildet, der den Aufschwung des Nationalsinnes hemmte; hier wie anderwärts suchten die Regierenden die Volksfreiheiten wieder einzuschränken. Da kamen im Jahr 1818 die Studenten von Bern und Zürich in Zofingen im Canton Aargau zusammen und beschlossen unter sich ein Band zu stiften, um den örtlichen und cantonalen Eifersüchteleien entgegenzuwirken, sie stifteten den nach dem Orte der Gründung benannten Verein; bis zum Jahr 1829 waren auch die Studenten aus den übrigen Cantonen beigetreten; alle politisch hervorragenden Männer haben zu ihm gehört. Das Ideal des Vereins war eine weniger zerstückelte Conföderation mit freiheitlichen Ideen; er wurde in den Zeitungen vielfach bekämpft, aber schon nach 1831 wurden seine Wünsche zum Theil erfüllt. Eine Minderheit verlangte nun, dass sich der Verein schon als solcher an den politischen Kämpfen betheiligen sollte, aber die Mehrheit wollte in den Parteifragen neutral bleiben, die Minderheit trat aus und gründete die radikale „Helvetia" in Zürich, Luzern und Bern; die katholischen Studenten von conservativer Gesinnung gründeten dagegen 1841 den „Schwytzerverein" (Piusverein). Die Helvetia und der Zofinger Verein traten 1855 zum „Neuen Zofinger Verein" zusammen; aber schon 1858 trat die „Helvetia" wieder aus; im Jahr 1867 nahm dann der „Neue Z. V." den alten einfachen Namen „Zofinger Verein" wieder an. Derselbe besteht jetzt, nach den Cantonen, aus zehn Sectionen, sein Zweck ist die nationale Bildung, doch steht er ausserhalb der politischen Parteien; das Duell ist verboten. Er ist eine Verbindung auf

Lebenszeit, die activen Mitglieder vereinigen sich alljährlich in Zofingen, jeden Monat erscheint als Vereinsorgan das Centralblatt. Die **Thätigkeit** dieses geistig regsamen Vereins sei hier durch ein Gedicht vertreten (Feuille Centrale, Nr. 10, 1880), der Verfasser ist **Ernest Muret**:

Le poète zofingien.

Oh! que la vie est belle et riante à vingt ans,
Quand l'âme neuve encore a foi dans son étoile,
Lorsqu'entre amis on voit sans souci fuir le temps,
Qu'au vent des grands amours l'esprit gonfle sa voile.

L'âme en ces jours d'ivresse est comme une forêt
Où chantent les oiseaux, où les arbres verdissent
Au souffle fécondant du printemps qui renaît,
Tandis que les ruisseaux murmurent et bondissent.

Elle est si pleine alors qu'il faut à son bonheur
Les vers et les chansons, de longues causeries
Où, le soir, on épanche à ses amis son coeur, —
Et la vieille taverne et les chopes remplies.

Qu'ils sont vite envolés ces beaux jours printaniers
Où, pour les soirs d'hiver, notre jeunesse amasse,
Sous le toit égayé d'amis hospitaliers,
Des souvenirs si beaux que rien ne les efface!

Ah! retrouverons-nous ces sublimes instants,
Où debout nous chantions l'hymne patriotique,
Où nos voix saluaient de vivats éclatants
L'orateur qui parlait de la terre helvétique?

Les retrouverons-nous, ces franches amitiés
Qu'en nos joyeux banquets on noue autour des verres,
Ces fêtes où parfois se croisent nos sentiers,
Où l'on répète en choeur les gais refrains des pères,

Tandis que le poète, à ses accents aimés
Qui parlent du printemps, de l'amour et des belles,
Heureux, sent palpiter tous les coeurs enflammés,
Que ses chants vers le ciel emportent sur leurs ailes?

Se peut-il un bonheur plus profond et plus doux
Que d'exprimer tout haut ce que tout bas on chante,
De se faire l'écho des sages et des fous,
De donner une voix au lutin qui nous hante,

D'obtenir quelquefois les applaudissements
Des amis pour qui seuls nous chanterons sans cesse,
Et d'être proclamé par tous les coeurs aimants
Le poète inspiré d'une noble jeunesse?

Die Jugend ist die Zukunft; wo die Jugend geistig und sittlich so gesund ist wie die des Zofinger Vereins, da darf das Vaterland schöne Hoffnungen hegen. Das schweizerische Vaterland umschliesst aber drei verschiedne Sprachstämme, die romanische Schweiz ist nur ein Theil desselben. Schon dieser Umstand hätte den Zofinger E. Bonhôte abhalten sollen, an die Spitze seiner kleinen Abhandlung über die Litteratur der romanischen Schweiz das Motto zu stellen „La langue, c'est la nation". Wäre dies der Fall, so fiele ja die Nationalität der letztern mit der französischen zusammen, dem ist aber durchaus nicht so. Die romanische Schweiz weicht im bürgerlichen und religiösen Leben, in allen nationalen Erinnerungen, in Gesittung und Weltanschauung entschieden von denen Frankreichs ab, unbedeutende Beziehungen oder Nebendinge abgerechnet; die Sprache ist ihr als eine fremde gebracht worden, sie hat dieselbe nur als ein Werkzeug für ihre nationale Gesittung gebraucht. Diese Verschiedenheit hat noch in der jüngsten Zeit geschichtlichen Ausdruck erhalten. Vom sechzehnten Jahrhundert an d. h. von seiner Unabhängigkeit an hat das protestantische Genf das päpstliche Rom bekämpft, das katholische Frankreich aber hielt noch jüngst mit seinen Waffen das Papstthum in Rom aufrecht. Der Sieg Deutschlands 1870 war auch ein Sieg des Genfer Genius, Rom ward in Folge desselben dem Papste entrissen, nebenbei gab dieser Sieg den Franzosen auch die Staatsverfassung zurück, die ihnen der Genfer Rousseau gelehrt hatte.

Gleichzeitig erhielt Genf eine persönliche Genugthuung dadurch, dass es ein Fürst aus dem Hause Savoyen war, der die päpstliche Herrschaft stürzte und die freie Ausübung des protestantischen Gottesdienstes in Rom möglich machte. Das Haus Savoyen hatte so lange Genf bekämpft und dasselbe dem Papste wieder unterwerfen wollen, und nun stürzte es selbst den Papst von seinem weltlichen Throne; am 2. Juli 1871 zog Victor Emanuel im Quirinal ein: Calvins Gebeine schauerten im Friedhof von Genf bei dieser Kunde freudig zusammen.

Aber noch ein andres Ereigniss ist von tiefer geschichtlicher Symbolik. Es ist in diesem Buche gezeigt worden, wie das Haus Savoyen Jahrhunderte lang die Schweiz bedroht, ihre nationale Entwicklung im Keime zu ersticken versucht hat, und diese Schweiz hat Victor Emanuel im Kampfe für die Unabhängigkeit Italiens das Leben gerettet! Der König, welcher deutsch sprach und las, war entzückt von Schillers „Wilhelm Tell", gar oft las er den ersten Freiheitskampf der Schweiz, den dieses Drama schildert, er nahm sogar das Buch mit sich in den

Krieg. Da stand denn Victor Emanuel in der Schlacht von Novara in den Reihen der Vordersten, plötzlich hatte er die Empfindung, als hätte er einen Schuss erhalten. In der That war sein Waffenrock zerfetzt, er aber unversehrt. Der dicke Band des „Wilhelm Tell“, den er in seiner Brusttasche trug, hatte die Kugel aufgefangen, ohne dass sie Victor Emanuel den geringsten Schaden zugefügt hätte. Dieser Band wird zu Turin im Bücherschranke in des Königs Arbeitszimmer aufbewahrt, die Spur der Kugel ist noch sichtbar.

Es gibt keinen Zufall;
Und was uns blindes Ohngefähr nur dünkt,
Gerade das steigt aus den tiefsten Quellen.
Die Weltgeschichte ist das Weltgericht.

Den romanischen Theil der Schweiz hatte das Haus Savoyen sich lange Zeit zum grossen Theil unterworfen, und in diesem Augenblick steht an der Spitze der Gesammtschweiz ein Sohn der romanischen Schweiz, ein Neuenburger: Numa Droz; der im Februar neugewählte Bundespräsident, wurde am 27. Januar 1844 zu La Chaux-de-Fonds geboren; die Presse nannte ihn eine Zierde seines Vaterlandes.

Schlusswort.

Der Verfasser dieses Buches ist glücklich, mit dem Berichte dieser Thatsache schliessen zu können. Er möchte durch dieses Buch der hochherzigen Genferin, der Verfasserin von „de l'Allemagne“ und ihrer schweizerischen Heimath den Dank Deutschlands dafür ausdrücken, dass sie der französischen Nation Achtung vor der deutschen gelehrt hat. Möchte Frankreich, das aufs Neue Erbitterung gegen den Nachbar jenseits der Vogesen hegt, von dem romanischen Nachbarn jenseits des Jura lernen und befolgen, was seiner Bildung fehlt; Paris ist nicht jener Mittelpunkt von allen Vollkommenheiten, als den es jüngst noch Victor Hugo und nach ihm Gambetta in einer zu Le Havre gehaltenen Rede in lächerlicher Selbstvergötterung hingestellt haben; es wird in vieler Hinsicht von Genf bei weitem übertroffen. Beachtet Paris diese Lehre, so ist für die Versöhnung der Völker und für die Gesittung der Welt ein Riesenschritt gewonnen. Das deutsche Volk aber möge sich von der Litteratur der Pariser Boulevards weg und der der romanischen Schweiz zuwenden, die der deutschen weit verwandter ist. Und möge es sich nicht durch das Vorurtheil, als spräche man nur in Paris gut französisch, abhalten lassen, seine Sprachstudien in der romanischen Schweiz zu machen. Es ist mit der guten französischen Aussprache eine sonderbare Sache; in allen Theilen Frankreichs herrscht mehr oder minder ein besondrer Accent; selbst Gambetta, der die Hand nach den Zügeln der französischen

Staatsregierung ausstreckt, hat einen solchen. Der Franzose Destrelle, Verfasser von „Tours et Bordeaux, souvenirs de la République à outrance“ (siehe die Zeitung „le Pays“ vom 26. Okt. 1876) schrieb in diesem Buche: „Les premiers essais de M. Gambetta sur ce balcon (de la préfecture à Tours) ne furent point merveilleux; il parla un détestable français dans le plus mauvais accent qui soit parlé entre la Garonne et les Cévennes.“ Man spricht in der guten Gesellschaft von Genf, Lausanne und Neuchâtel ebenso gut französisch wie in den besten Pariser Salons.

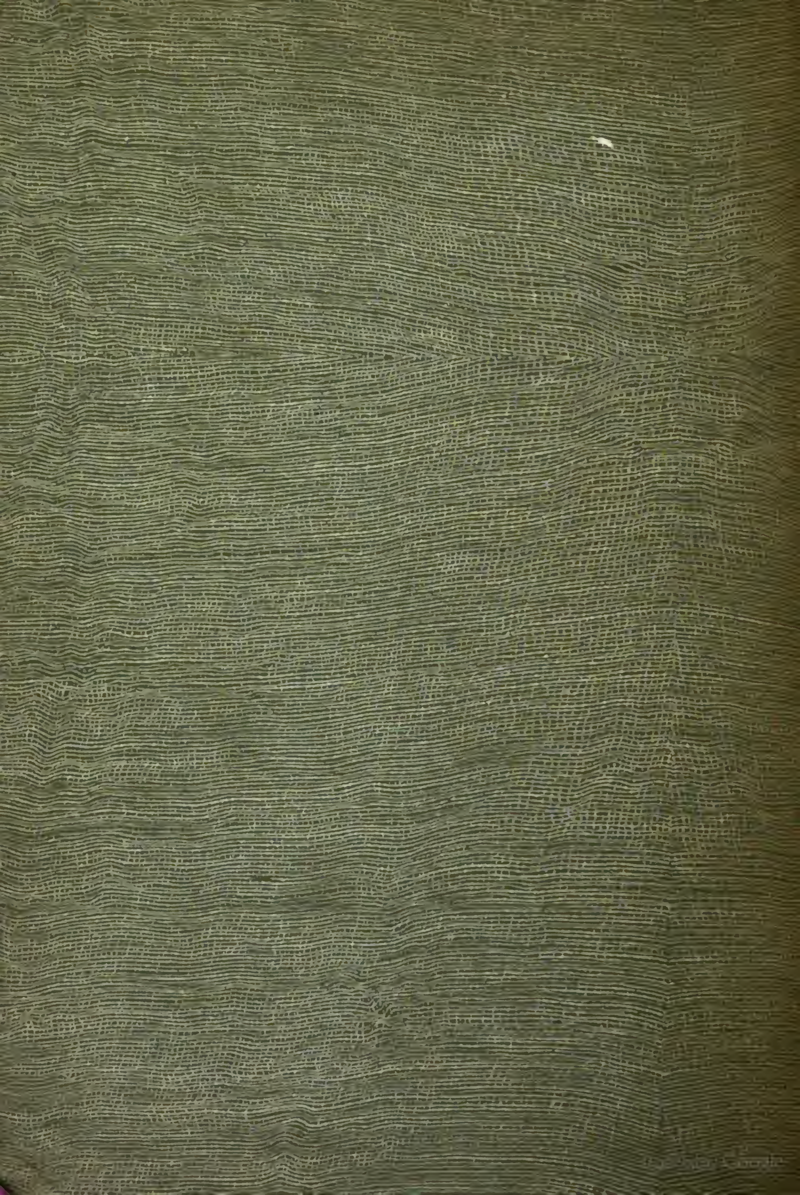
Der deutsche Philosoph Ludwig Feuerbach sagte einmal, der vollkommne Mensch würde aus der Verschmelzung des deutschen und des französischen Genius hervorgehen; ob dies wahr, möge die Völkerpsychologie entscheiden; noch andre Nationen, z. B. die italienische, die englische, tragen kostbare Elemente zu dem Menschheitsideal herbei. Auf jeden Fall aber ist die romanische Schweiz am nächsten daran, den deutschen und den französischen Genius in sich zu vermählen; ihre nationale Entwicklung verdiente in einem besondern Werke zusammengefasst zu werden. Der Verfasser des vorliegenden Buches hat dies versucht; möge sein Unternehmen ein gesegnetes sein! Er hat sich in der Entwerfung dieses Cultur- und Litteraturgemäldes auch nicht durch die verschiedenen Stimmen abhalten lassen, die hier und da gegen die augenblicklichen Zustände Genfs laut werden. Er weiss, dass die puritanische Sittenstrenge aus Genf gewichen ist, schon R. Rey erhob manche warnende Klage. Missgriffe, die in politischer Beziehung von dem jetzt daselbst herrschenden Radicalismus ausgingen, wurden auch von der Eidgenossenschaft nicht gut geheissen. Der Verfasser verschliesst ferner sein Auge nicht der Thatsache, dass volkswirthschaftliche Bedürfnisse engere Beziehungen Genfs zu seinem französischen Nachbarn erheischen, die natürlich nicht ohne Gefahr für den geschichtlich eigenartigen Charakter der Stadt Calvins und Rousseaus sind; die Durchbohrung des Montblanc, wenn sie vollzogen wird, dürfte die Katastrophe nur beschleunigen, die gar Manche befürchten. Aber gerade Angesichts dieser bedrohlichen Zustände war es um so zeitgemässer das Bild der grossen geschichtlichen Vergangenheit dieser Stadt, dieses Staates zu entwerfen; „man muss wissen, woher man kommt, um zu wissen, wohin man geht“, sagt Göthe, und dieser Rückblick wird auch den Blick in die Zukunft klären. Wo aber der Mensch, dem Plane Gottes folgend, dessen Führung in dieser geschichtlichen Entwicklung offenbar ist, so Grosses vollbracht hat, darf Niemand an der Zukunft verzweifeln. Die Menschheit rückt einer hohen Stufe des Fortschritts auf der Bahn zu ihrer Ausbildung näher!

Druck von Gressner & Schramm in Leipzig

Druckfehler.

Seite 52 Strophe 2 Vers 2 wolle man lesen: dont les pics.
Seite 199 Vers 8 wolle man lesen: assouvir.
Seite 254 Zeile 12 von unten wolle man lesen: ou statt au.

Geringere Nachlässigkeiten wird der geehrte Leser selbst berichtigt haben.




PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY
PAIR>
32101 036130647